BIBLIOTECA NAZ.
149.
P
36-44.

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
149
P
3644
NAPOLI

TRAITÉ DE L'OPINION.

TOME PREMIER.

BELLES LETTRES ET HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

TRAITÉ HISTORIQUE ET CRITIQUE DE L'OPINION,

Par M. GILBERT-CHARLES LE GENDRE, *Marquis de S. Aubin-sur-Loire, ci-devant Maître des Requêtes.*

Quatrieme Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M DCC LV III.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

LE point de vue de cet ouvrage eſt la ſcience de douter, non pas en Pyrrhonien, mais lorſqu'il eſt avantageux de ſuſpendre ſon jugement. C'eſt l'eſſai d'une ſceptique modérée, & une route nouvelle pour inſtruire l'eſprit par l'expérience de ſes erreurs, en lui retraçant ſa propre hiſtoire.

J'examine l'empire de *l'Opinion* ſur chaque ſcience, afin que l'eſprit s'accoûtume à ne pas croire légerement.

Les uns, tâchant d'anéantir les lumieres naturelles, ont tout ôté à la raiſon ; ils ont affecté de méconnoître l'évidence, faiſant tous leurs efforts pour devenir Pyrrhoniens. Les autres, par un air impoſant, ont abuſé de la crédulité des ſimples, ils ont outré la confiance, & ont paru s'élever partout au-deſſus de l'incertitude, qui ne peut être ſurmontée que très-rarement par les ſciences profanes. Ces deux extrémités ont corrompu preſque toutes nos connoiſſances.

Le premier conſeil de la Sageſſe étant de ſe connoître ſoi-même, rien ne peut être plus avantageux à l'eſprit qu'un retour ſur ſes Opinions. Ce projet, loin d'avoir été exécuté, n'a jamais été entierement conçu, quoique quelques Auteurs, en différens temps, en ayent approché. Le traité d'un Anglois *de l'incertitude des Sciences*, eſt fort court & aſſez ſuperficiel. En général, l'ouvrage mérite d'être eſtimé, & je le cite quelquefois. Thomas Brown, autre Anglois, n'a eu en vue que les erreurs populaires. Agrippa, & Jean-François Pic, Comte de la Mirandole, ont fait une critique abregée des Sciences, qu'ils

n'ont considérées que du côté par lequel ils avoient dessein de les attaquer. Le traité *de la foiblesse de l'esprit humain*, n'examine que l'insuffisance des moyens que l'entendement humain peut employer pour acquérir la connoissance de la vérité.

Mon projet est beaucoup plus étendu. Je me suis proposé de présenter à la fois le côté le plus lumineux & le plus foible des travaux de l'esprit humain. Mais comme l'Opinion s'étend incomparablement plus loin que la science, j'ai donné à cet ouvrage le titre de *Traité de l'Opinion*. C'est sous un autre titre le même dessein que celui *de la recherche de la vérité*. Comme ce n'est pas tant un recueil des Opinions, qu'un point de vue général d'en faire connoître les sources, de les convertir le plus qu'il est possible en vérités, de montrer combien l'Opinion domine dans toutes les sciences profanes, c'est donc l'Opinion en soi qui est le but de cet ouvrage, auquel par conséquent le titre de traité de l'Opinion convient, & non, comme quelques-uns l'ont pensé, celui de traité des Opinions. Ce sont différens traités sur les objets les plus curieux des Sciences, réunis sous l'idée générale de l'Opinion.

L'esprit aime à embrasser un grand nombre d'objets sous une seule idée : c'est une de ses fonctions les plus nobles, & qui lui donne le plus de satisfaction, parce qu'elle lui fait mieux sentir son étendue. J'ajoute, dans la plupart des sujets que je traite, les exemples historiques. Ils concourent à faire voir jusqu'où va l'incertitude de nos connoissances, dans tout ce qui n'intéresse ni la religion ni la société, par rapport auxquelles l'homme a des principes très-certains & très-évidens. Quel sujet de reconnoître & d'adorer uneprovidence, qui, dans tout ce qui est essentiel, nous guide par l'éclat de la vérité, mais qui nous apprend en même tems que notre entendement pat lui-même n'est que ténebres, puisque les opinions les plus extravagantes ont été très-communément répan-

dues, que les Auteurs les plus célébres ont donné dans beaucoup d'égaremens, & qu'enfin les progrès les plus honorables à l'eſprit humain découvrent de plus en plus combien les objets de ſa curioſité ſont inépuiſables ?

Je n'ai admis dans ce traité que les Opinions qui peuvent être utiles aux progrès des Sciences, ou qui ſont liées avec leur hiſtoire, ou qui ont été généralement répandues, ou qui ont eu des ſources fort illuſtres. Je me ſuis renfermé dans ces quatre eſpeces, non pas même dans le deſſein de les épuiſer & de ne rien omettre, mais d'en faire ſeulement uſage avec le choix & le diſcernement qui me paroiſſoient les plus convenables. Pluſieurs Opinions décriées depuis long-tems, quelques erreurs qui paroiſſent avec raiſon les plus outrées, n'ont pas été proſcrites de cet ouvrage ; elles ſervent à imprimer fortement dans l'eſprit les excès auxquels il eſt capable de ſe porter. Les ſciences occultes peuvent y contribuer beaucoup ; elles ſont aujourd'hui fort mépriſées, mais on les a vues très-accréditées dans des temps fort récens ; & faute d'être aſſez connues, il ne ſeroit pas impoſſible qu'elles redevinſſent à la mode.

Quoique tous les ſujets paroiſſent épuiſés, il manquoit à la république des lettres un traité, qui réunît les préceptes frivoles des ſciences occultes, & leur réfutation. Nous n'avions aucune hiſtoire de la philoſophie & de ſes différentes ſectes en notre langue. Les vies des Philoſophes, écrites par Diogene Laërce, ne forment point une hiſtoire de la philoſophie. L'hiſtoire écrite par Stanley eſt fort diffuſe, & n'a point été traduite en François. Elle ne parle ni de la Philoſophie moderne, ni de la Politique, ni de l'Aſtronomie, ni de la Medecine. Elle eſt moins une hiſtoire qu'un cours de philoſophie convenable aux ſeuls ſavans. Ce morceau de littérature nous manquoit donc encore. La véritable conſtitution

du gouvernement de France n'avoit été traitée que par occaſion, & le plus ſouvent par des auteurs ſi prevenus & ſi peu inſtruits, que cette partie du droit public, la plus eſſentielle de toutes, ne ſe trouvoit dans aucun livre, expliquée ſuivant ſes véritables principes, & fondée ſur ſes plus ſolides maximes.

J'ai étendu à pluſieurs parties de la Phyſique & de l'Aſtronomie l'application d'un méchaniſme général; & tâchant d'arrêter le cours de pluſieurs abus qui s'introduiſent par la Géométrie tranſcendante, par le ſyſtème de l'infini, par la Philoſophie Newtonienne, par l'accélération des viteſſes de Galilée, ou la progreſſion ſoit directe ſoit inverſe des quarrés des diſtances; j'ai obſervé ſouvent qu'on ne doit pas ſe fier ſans examen à tout ce qui ſe préſente ſous l'appareil impoſant d'expériences, de démonſtrations, de calculs. Un Anglois a entrepris de calculer les Opinions; combien il y a de déchet à la certitude ou à la probabilité, à proportion de l'éloignement de la ſource, ou de tout autre affoibliſſement du principe. Cette méthode peut être avantageuſe en ce qu'elle oblige d'approfondir & de peſer les circonſtances de chaque opinion: mais ces calculs n'ont aucune réalité par eux-mêmes.

Ce traité eſt diviſé en neuf livres; le premier roule ſur les belles-lettres & l'hiſtoire. Après des réflexions préliminaires ſur le pouvoir de l'opinion, ſur le véritable uſage de la ſcience, le lecteur trouvera des obſervations ſur les auteurs, & ſur les révolutions des ſciences, fort eſtimées dans des temps, négligées ou perſécutées dans d'autres. J'entre dans un détail, qui ſe préſente naturellement, des ſouverains & grands ſeigneurs qui ont compoſé des ouvrages: les contrariétés des critiques ne ſont pas oubliées. Dans la ſeconde partie de ce premier livre, je paſſe à l'hiſtoire de la Philoſophie, qui embraſſe le plus grand nombre des ſciences profanes.

Le ſecond livre contient une Logique abrégée ; & les Opinions des Philoſophes, tant anciens que modernes, ſur la Métaphyſique.

Le troiſiéme livre traite de la Morale, ſur laquelle j'expoſe le contraſte des Penſées les plus ſublimes, & des Opinions les moins raiſonnables, avec des réflexions ſur la douleur & ſur la mort. La ſeconde partie renferme les Loix.

Le quatriemee livre eſt deſtiné à la Politique, aux Coutumes & Maximes Politiques. J'obſerverai à l'égard des Loix & des Coutumes étrangeres qu'il me ſuffit pour en faire mention, qu'elles ſoient différentes de nos uſages ; mais je m'attache principalemet à celles qui ont le plus d'oppoſition à nos préjugés & à nos mœurs. L'objet des diſſertations politiques qu'on y lira eſt la portion la plus utile de la philoſophie, puiſqu'elle eſt l'appui des ſociétés.

Le cinquieme livre traite de la Chronologie & de l'hiſtoire ; la premiere eſt le plus ſûr flambeau de la ſeconde ; elles ont deux grandes liaiſons avec les parties de la Politique qui les précedent : mais je crois qu'il eſt encore plus néceſſaire de bien connoître les embarras de la Chronologie, & l'incertitude des points les plus eſſentiels de l'hiſtoire.

J'ai traité fort au long, dans le ſixieme livre, de la Phyſique ancienne & moderne, & de l'aſtronomie. J'y ai inſéré pluſieurs hypotheſes nouvelles en Phyſique, ſur l'aiman, ſur le flux & reflux, ſur la peſanteur, &c.

Le ſeptieme livre eſt une ſuite du ſixieme, & je l'ai intitulé de même ; je donne dans ce livre hiſtoriquement les ſentimens des Naturaliſtes anciens & modernes ; les opinions des Philoſophes ſur cette partie curieuſe ne ſont pas un des moindres ornemens de cet ouvrage. Quant à l'hiſtoire des Arts je me flatte que mes lecteurs verront avec plaiſir les progrès des Arts, mais je crains d'exciter en eux un juſte regret de nombre de ſecrets en-

cette partie qui paroiſſent perdus pour l'humanité préſente & future, & qui peuvent à peine balancer les améliorations que notre ſiecle apporte à ceux qui nous ſont reſtés.

Le huitieme livre commence par une courte diſſertation ſur la Géométrie ; j'y refute le ſyſtème de l'infini, & j'y propoſe ſur l'Aſtronomie un changement au ſyſtème de Copernic qui de cinq mouvemens attribués au globe de la terre en retrancheroit trois. Ces parties ſont ſuivies de ce que j'ai à dire ſur la Medecine & ſur la Chymie. A l'égard de la Medecine, avant que de rappeller les Opinions des auteurs qui ont témoigné une extrême défiance pour elle, je ne puis me refuſer la ſatisfaction de déclarer ici mon ſentiment particulier, ſavoir que ſi la Medecine eſt un art en lui-même rempli d'incertitudes & de dangers, il n'y a point de ſecours plus néceſſaire à un malade, que celui de la prudence d'un Medecin ; & qu'il y auroit une grande témérité de prétendre ſe conduire par ſon goût ou par ſes lumieres, dans l'état auquel on eſt réduit par la maladie.

Le neuvieme livre eſt un précis de toutes les tromperies qui ont été pratiquées ſous le titre de *Sciences occultes*. Il contient les préceptes frivoles de l'Aſtrologie judiciaire, & des divinations ſoit prétendues naturelles, ſoit magiques, avec les exemples hiſtoriques les plus remarquables.

Sur la route que je viens de décrire, il s'offre des digreſſions tirées du ſujet, & je ne les ai pas évitées. Outre celle des auteurs diſtingués par un rang élevé, & celle de l'hiſtoire des ſectes des philoſophes dont j'ai déja parlé ; je fais voir dans le chapitre de la poëſie ce que les anciens théatres avoient de plus oppoſé à nos uſages, & même à toutes nos idées ; je rappelle dans le chapitre des bêtes ce qui a été obſervé, ou du moins ce que les auteurs ont dit de leur induſtrie, de leur fidélité, de leurs autres bonnes qualités,

& des honneurs qu'elles ont reçus. Dans le chapitre des biens, en parlant de l'inconſtance de la fortune, je rapporte un grand nombre d'exemples des chutes de la grandeur, & des élévations de la baſſeſſe. Dans le chapitre des loix, je diſcute par des recherches exactes ce qu'on doit penſer des épreuves appellées *jugemens de Dieu*. En traitant du gouvernement de France, j'ai ſuivi l'hiſtoire du Parlement, & les différentes formes qu'il a eues depuis le commencement de la Monarchie.

Après avoir rapporté les différentes Opinions des Anciens & des Modernes, je fais connoître dans les matieres importantes celle qui mérite la préférence; ou lorſque la déciſion eſt incertaine, je mets le lecteur en état de ſe déterminer lui-même ſur les raiſons, les autorités, & les exemples allégués. La contrariété crible, pour ainſi dire, les Opinions, & leur diverſité eſt le meilleur moyen d'approfondir les ſciences, de concevoir quelle eſt la force & la foibleſſe de l'eſprit humain, & de faire d'utiles retours ſur ſoi-même. J'ai évité avec ſoin ces diſſertations ſi ordinaires, qui ne ſervent qu'à expliquer ce que perſonne n'ignore. Aucun de mes lecteurs n'avoit beſoin que je lui prouvaſſe à fond que l'Opinion a ſes ſources dans les préjugés, dans l'éducation, dans la crédulité, dans l'amour propre, dans les différens intérêts des paſſions; que les remedes ſont, d'éloigner de l'imagination tendre des enfans tout ce qui eſt capable de la corrompre: qu'on doit examiner ſans prévention, avant que de ſe déterminer: qu'il faut ſe défier de ſes propres paſſions & de celles des autres. J'ai épargné au lecteur tous ces lieux communs cent fois répétés; & partant, comme les géometres, de ce qui eſt connu pour vrai, je me ſuis principalement appliqué à combatre l'Opinion en général par l'expérience & par la force des exemples. J'ai employé, en pluſieurs endroits, une eſpece nouvelle de ſtyle, que j'ai preſque entierement formé,

d'un tiſſu des penſées les plus remarquables des auteurs anciens & modernes ; & j'ai conſervé le plus qu'il m'a été poſſible les expreſſions memes de ceux dont je rapportois les Opinions.

Ce traité peut n'être pas inutile pour fortifier l'eſprit contre les attaques de l'Opinion, & le garantir des ravages qu'elle exerce ſi ſouvent, ſoit dans les ſciences, ſoit dans les regles de la conduite & dans les mœurs, infiniment plus eſſentielles à l'homme que les ſciences. Vers le milieu du douzieme ſiecle, Eon de l'Etoile, gentilhomme Breton, ſur ce qu'il entendoit prononcer à l'Egliſe, *per eon qui venturus eſt*, ou *per eondem Dominon*, ſe mit dans la tête & perſuada à pluſieurs ſectateurs, que c'étoit lui qui viendroit juger les vivans & les morts, & qu'il étoit le ſeigneur de l'univers. Cet exemple de l'extravagance de quelques opinions & d'une crédulité exceſſive, eſt fort étonnant: mais il n'en eſt pas moins vrai. Et le ſiecle dans lequel nous vivons, tout éclairé qu'il eſt, n'a-t-il pas encore paru très-ſuſceptible de fanatiſme, dans les exemples recens des convulſions?

Jamais aucun ſiecle fut-il ſi prodigue de l'admiration la plus éclatante & de la plus haute eſtime, pour des myſteres ſcientifiques couverts d'une obſcurité impénétrable ? Il eſt facile de le prouver par le ſyſtême de l'infini, par la Phyſique & la Géométrie de Newton, par la Métaphyſique & la Géométrie de Leibnitz, par des ſections coniques élevées au cinquantieme degré, par des équations infinies : car la Géométrie, cette ſcience infaillible du vrai, n'eſt le plus ſouvent qu'un voile de paralogiſmes algébriques & de profondes contradictions. La ſcience, en ſe rendant d'un accès ſi difficile, eſt devenue odieuſe, & bientôt elle eſt tombée dans un mépris preſque général, tandis que les prétendus ſavans ont comblé de louanges outrées les méthodes les plus défectueuſes.

L'Opinion regnant ſur toute ſorte d'états &

de conditions, ce livre doit être à la portée de toute eſpece de lecteurs. La perfection ſeroit d'y traiter les ſciences de maniere, que ceux qui les ont le plus approfondies, y trouvaſſent ce qu'il y a de plus recherché en chaque genre; & qu'en même temps ceux qui n'ont aucune teinture de ces ſciences, les entendiſſent avec aſſez de facilité, pour que cette lecture pût tenir lieu des premiers principes. On peut bien ſe propoſer de concilier, autant qu'il eſt poſſible, ces deux extrémités; mais qui pourroit ſe flatter d'y avoir réuſſi? Je me ſuis ſervi de tout ce que j'ai trouvé conforme à mon deſſein, tant chez les anciens que chez les modernes: & je puis, ce me ſemble, dire avec Lipſe, que ſi j'ai ramaſſé de côté & d'autre les matériaux, j'ai donné à l'édifice (1) ſa conſtruction & ſa forme.

Il étoit indiſpenſable de citer beaucoup dans un traité de l'Opinion: les citations fréquentes en ſont moins l'ornement qu'une de ſes parties des plus eſſentielles. J'avoue que le bon goût a dû proſcrire les citations de certains ouvrages. Dans le ſtyle épiſtolaire, l'abondance des citations ne peut s'allier avec la maniere aiſée & naturelle qui lui eſt propre. Elles y peuvent cependant tenir leur place entre ſavans & dans le ſtyle badin. Les citations d'auteurs profanes ſont peu ſéantes dans la chaire; & comme un auditoire n'eſt pas ſavant en général, tout ce qui eſt énoncé en des langues étrangeres y eſt déplacé. On demande aujourd'hui à l'orateur du Barreau, qu'au lieu de remplir ſon plaidoyé de paſſages grecs & latins, comme vers le milieu du dernier ſiecle, il ne ſoit occupé que de la ſoli-

(1) Lapides & ligna ab aliis accipio: ædificii tamen extructio & forma tota noſtra eſt. Architectus ego ſum, ſed materiam variè undique conduxi. Nec aranearum ſanè textus ideo melior, quia ex ſe fila gignunt; nec noſter vilior, quia ex alienis libamus ut apes. *Juſt. Lipſ. ad caput x. lib. 2. doctr. civil.*

dité de ſon ſujet. L'hiſtorien, dont le récit doit être rarement entrecoupé par les réflexions, doit être encore plus réſervé ſur les citations : ſon ſtyle coulant dérobe aux yeux l'échafaudage de l'édifice qu'il a conſtruit. Cependant on ſouhaite aujourd'hui de trouver les ſources indiquées en marge, & même les preuves raſſemblées, ou au bas des pages ſi l'étendue de ces preuves le permet, ou à la fin de l'ouvrage. Mais le bon goût, éloigné de toute extrémité, a conſervé aux citations tout leur avantage dans pluſieurs genres de compoſitions. Les diſſertations littéraires, les diſcuſſions ſavantes, les commentaires, les raiſonnemens critiques, appuyés & relevés par les citations, en reçoivent beaucoup d'ornement & de force. Il eſt à propos ſeulement, pour ſatisfaire à la délicateſſe du ſiecle, de renvoyer les citations à l'écart, & d'éviter le mélange de différentes langues dans la ſuite du ſtyle. S'il eſt quelque genre d'ouvrage, où les citations conviennent, on peut dire qu'elles ſont néceſſaires dans celui-ci, où il s'agit principalement d'examiner les opinions anciennes & modernes.

En citant les auteurs, je n'ajoute les termes que le reſpect ou la politeſſe joignent aux noms propres ou aux dignités, que lorſque ceux, dont je parle, ſont vivans. Je traite tous les morts ſans cérémonie, dont je ne doute pas qu'ils ne nous diſpenſent également.

Il n'eſt pas inutile, ce me ſemble, de ſuivre une regle générale, pour affranchir les gens de lettres de la bizarrerie d'un uſage, qui traite certains noms avec plus de politeſſe que d'autres, ſans leur attacher aucune prérogative, & quoique ceux dont on parle, ſoient également modernes. Pourquoi y auroit-il une ſorte de ridicule à écrire M. Amyot, & M. d'Aubigné, tandis que la plûpart des auteurs écrivent encore M. de Thou ? Que peuvent penſer les Etrangers de ces diſtinctions ? Qu'en penſera la poſtérité ? Je ſup-

poſe qu'il me faille rapprocher les noms de ces trois contemporains, pourrai-je dire dans la même phraſe, avec bienſéance, d'*Aubigné*, *Amyot* & *M. de Thou* ? J'ai auſſi penſé qu'il étoit à propos de ſéparer les anciens & les modernes par une époque fixe, & il m'a paru que la plus convenable étoit la priſe de Conſtantinople par Mahomet II. qui a été ſuivie du renouvellement des lettres dans l'Occident, par les Grecs réfugiés.

On trouve, en général, peu d'exactitude dans les citations des auteurs : elles trompent le plus ſouvent, lorſqu'on n'a pas recours aux ſources. Mais c'eſt ce qui demande beaucoup de travail, de temps, & de livres ; & ſans le ſecours des grandes Bibliotheques de Paris, il ne ſeroit pas poſſible d'en venir à bout, dans une auſſi vaſte étendue de matieres que celles qui ſont traitées dans cet ouvrage.

Hortata eſt etiam, ut me ad hæc conferrem, animi ægritudo, fortunæ magnâ & gravi commota injuriâ. Cic. de nat. deor. lib. 1.

TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER, PARTIE PREMIERE.

Des Belles-Lettres.

CHAPITRE I. *Du pouvoir de l'Opinion.* page 1
CHAP. II. *De l'usage de la Science.* 16
CHAP. III. *Des Auteurs.* 37
CHAP. IV. *De l'Eloquence.* 107
CHAP. V. *De la Poësie.* 156

PARTIE SECONDE.

Histoire de la Philosophie.

CHAP. I. *De la Philosophie, avant qu'elle ait commencé chez les Grecs.* pag 260
CHAP. II. *De la secte Ionique.* 289
CHAP. III. *Des cinq Académies.* 316
CHAP. IV. *Des Péripatéticiens.* 357
CHAP. V. *Des Cyrénaïques.* 388
CHAP. VI. *Des Sectes Erétrique & de Mégare.* 393
CHAP. VII. *Des Cyniques.* 398
CHAP. VIII. *Des Stoiciens.* 405
CHAP. IX. *Des Pyrrhoniens.* 418
CHAP. X. *Des Pythagoriciens.* 437
CHAP. XI. *De la Secte Eléate.* 462
CHAP. XII. *Des Epicuriens.* 475
CHAP. XIII. *De la Secte Eclectique.* 486
CHAP. XIV. *De la Philosophie moderne.* 491
CHAP. XV. *Histoire de l'Astronomie.* 531
CHAP. XVI. *Histoire de la Medecine.* 600

TOME SECOND.

LIVRE SECOND. PARTIE PREMIERE.

De la Logique.

PARTIE SECONDE.

De la Métaphyſique.

CHAPITRE I. *De la Divinité.*
CHAP. II. *Des Démons & faux miracles.*
CHAP. III. *Du Monde.*
CHAP. IV. *De la Fortune & du Deſtin.*
CHAP. V. *Des Ames.*
CHAP. VI. *Des Sens & de l'Imagination.*
CHAP. VII. *Des Bêtes.*

TOME TROISIEME.

LIVRE TROISIEME. PARTIE PREMIERE.

De la Morale.

CHAPITRE I. *Des Biens véritables.*
CHAP. II. *Des Vertus & des Vices.*
CHAP. III. *Des Paſſions.*
CHAP. IV. *De la Douleur & de la Mort.*
Des Loix.

TOME QUATRIEME.

LIVRE QUATRIEME. PARTIE PREMIERE.

De la Politique.

Des différentes ſortes de Gouvernemens.

TOME CINQUIEME.

LIVRE QUATRIEME. PARTIE SECONDE.

CHAPITRE I. *Des Coutumes.*
CHAP. II. *Des Maximes Politiques.*

LIRE CINQUIEME.

De la Chronologie, & de l'Hiſtoire.

CHAPITRE I. *De la Chronologie.*
CHAP. II. *De l'Hiſtoire.*

TOME SIXIEME.

LIVRE SIXIEME. PARTIE PREMIERE.

De la Phyſique ancienne & moderne.
Comparaiſon de Deſcartes & de Newton.

TOME SEPTIEME.

LIVRE SEPTIEME. PARTIE SECONDE.

Des Naturaliſtes & des Arts.

CHAPITRE I. *Des Naturaliſtes.*
CHAP. II. *Des Arts.*

TOME HUITIEME.

LIVRE HUITIEME.

De la Géométrie & de l'Aſtronomie.

CHAPITRE I. *De la Géométrie.*
Nouvelle méthode d'un calcul différentiel.
CHAP. II. *De l'Aſtronomie.*
Traité de la Medecine & de la Chymie.

TOME NEUVIEME.

LIVRE NEUVIEME.

Des Sciences occultes.

CHAPITRE I. *De l'Aſtrologie judiciaire.*
CHAP. II. *De pluſieurs Divinations prétendues naturelles.*
CHAP. III. *De la Magie.*
CHAP. IV. *De la Cabale & des Nombres.*
CHAP. V. *Des Oracles.*
CHAP. VI. *Des Sibylles.*
CHAP VII. *Des Augures.*
CHAP. VIII. *Des Préſages.*
CHAP. I. *Des Songes.*

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé *Traité Hiſtorique & Critique de l'Opinion*, *par M. le Gendre de S. Aubin*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion à Paris ce 14. Septembre 1757. *Signé*, GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévot de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT. Notre amé & féal le ſieur *Gilbert Charles le Gendre*, *Marquis de S. Aubin-ſur-Loire*, ci-devant notre Conſeiller en nos Conſeils, Maître des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Nous a fait remontrer qu'il ſouhaiteroit de faire imprimer & donner au public *Ses Oeuvres*, ſavoir: *Le Traité de l'Opinion*, *les Antiquités de notre Maiſon*, & celles *de la Monarchie Françoiſe*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſeel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur l'Expoſant, & reconnoître ſon zele, en lui donnant les moyens de nous le continuer; Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages ci-deſſus ſpécifiés en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de vingt années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Expoſant; & de tous dépens, dommages & inté-

rêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles : Que l'Impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de l'expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervis de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier, ou Sergent, de faire pour l'éxécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le treiziéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent quarante & de notre Regne le ving-cinquieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Le Préſent Privilége cédé à Briaſſon, ſuivant les conditions ci-devant expliquées entre nous, ce 9. Juillet 1740.

Regiſtré, enſemble la préſente Ceſſion, ſur le Regiſtre dix de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 378. Fol. 385. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 12. Juillet 1740.

SAUGRAIN, Syndic.

De l'Imprimerie de GISSEY.

TRAITÉ HISTORIQUE ET CRITIQUE DE L'OPINION.

LIVRE PREMIER.

PARTIE PREMIERE.

DES BELLES LETTRES.

CHAPITRE PREMIER.

Du pouvoir de l'Opinion.

L'Immense variété des objets que la nature offre aux regards, conduit unanimement les hommes à la connoissance d'un être suprême; tous les reglemens des législateurs, qui paroissent n'avoir aucune liaison entr'eux, tendent & concourent au bien de la société; la contrariété des opi-

Premiere utilité que l'Auteur s'est proposée dans cet ouvrage.

nions des hommes peut auſſi être ramenée à une ſeule fin; & nous ſervir de motif pour marcher, avec tout le diſcernement dont nous ſommes capables, dans le ſentier de la vérité.

J'expoſe dans ce traité les contradictions ſur les ſciences & les arts, l'impoſture maſquée ſous le nom de la ſcience, la crédulité livrée aux illuſions & à l'erreur. Ce ſont ici, en quelque ſorte, des mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de l'eſprit humain. Ils ſont remplis des traits les plus propres à l'humilier. Je lui préſente en même tems les monuments qui lui font le plus d'honneur, en ce qui concerne les ſciences profanes; & rien n'eſt plus capable que ce contraſte, de l'exciter à la recherche & à l'amour du vrai. *Evitez de croire légérement*, diſoit Simonide: *c'eſt de cette ſage maxime que dépend toute la force de l'eſprit.* Autant que le Pyrrhoniſme eſt dangereux, & même inſenſé, autant une défiance modérée, qui ſuſpend nos jugements, eſt prudente & avantageuſe.

Sim. ap. Dion. Chryſ. orat. 74.

L'eſprit guidé par elle examine ſans prévention les ſentiments oppoſés, & ſe propoſe pour (1) objet de donner à chaque opinion le degré de croyance qui lui convient. Il évite deux écueils égale-

(1) Maximè ſapientis eſt veritatem ab opinione ſejungere. *Cic. de finib. lib. 1.*

ment à craindre ; l'excès du Pyrrhoniſme, & celui de la crédulité. C'eſt la premiere utilité à laquelle tend cet ouvrage.

L'homme n'eſt pas fait pour la ſcience. Il ne connoit ni les eſprits, ni les corps : il ignore également les propriétés des ſubſtances ſpirituelles & matérielles. Toute la vigueur de l'entendement eſt contrainte de ſuccomber ſous la plus petite parcelle de la matiere. La diviſibilité à l'infini, ſoit qu'il l'admette avec les Péripatéticiens & les Cartéſiens, ſoit qu'il la rejette avec les Epicuriens & les Gaſſendiſtes, entraine après ſoi des difficultés & des conſéquences, dont l'étendue ſurpaſſe la force de notre imagination. Mais la démonſtration de la diviſibilité à l'infini en a-t-elle moins de force, parceque notre imagination ne peut ſe la repréſenter ? Seconde utilité

Bayl. Dict. art. Zénon, not. E. & F.

Toute la pénétration de l'eſprit ne démêle pas mieux ce qui ſe paſſe au-dedans de nous-mêmes, & de quelle maniere les objets corporels agiſſent ſur l'ame. Quelles ſont donc les bornes de notre entendement, qui ne peut concevoir ni la diviſibilité de la matiere à l'infini, quoique démontrée, ni la maniere dont ſe fait la viſion, ni la propagation de la lumiere, ni la diſtinction des couleurs, ni la peſanteur des corps, ni l'organiſation des animaux, ni la communication réciproque

de l'ame & des ſens : toutes vérités naturelles, qui ſont autour de nous, au dedans de nous.

Si nous joignons à l'expérience de notre propre foibleſſe, une étude qui nous apprenne combien les connoiſſances des auteurs les plus célébres ont été bornées, nous y trouverons le véritable motif de domter la préſomption de l'eſprit. C'eſt la ſeconde utilité que je me ſuis propoſée.

Cette diſpoſition eſt la plus heureuſe de toutes, pour recevoir les lumieres de la foi. Car puiſque l'eſprit humain ne peut comprendre les choſes qui ſont le plus ſimplement renfermées dans l'ordre naturel, ne ſeroit-ce pas pécher évidemment contre la raiſon, que de refuſer de croire les effets de la toute-puiſſance de Dieu, par ce principe, que notre eſprit ne peut les comprendre ? Et ne ſeroit-ce pas la plus déraiſonnable de toutes les prétentions, de vouloir ſoumettre à l'examen de la raiſon, ce qui n'eſt pas de ſon reſſort, ce qui eſt au-deſſus d'elle, & qui ſurpaſſe infiniment ſa foibleſſe ?

Il eſt donc très-important de s'accoutumer à ne pas prendre les bornes de notre intelligence pour des preuves négatives, & à ne pas conclure qu'une choſe n'eſt pas, parceque nous ne pouvons pas concevoir de quelle maniére elle eſt.

C'eſt auſſi un des talents les plus utiles à l'homme, ou plutôt c'eſt une ſorte de ſageſſe, qui le délivre de beaucoup de peines, de conſentir à ignorer ce qui eſt au-deſſus des forces de ſon entendement, & de calmer ſon inquiétude pour des objets qui échaperont toujours à ſa curioſité.

Si l'on vient à bout de domter l'orgueil de l'eſprit, c'eſt une ſuite néceſſaire que ſon opiniâtreté ſoit corrigée. On a vû des exemples de perſonnes qui ont mieux aimé ſouffrir la mort, que retracter des opinions évidemment fauſſes. Quelques impies en ont tiré une objection contre la preuve de la religion qui réſulte des martyrs. Mais il faut diſtinguer entre les opinions & les faits. L'eſprit ſe livre avec opiniâtreté aux opinions les plus fauſſes. Leur perſuaſion, quelque dénuée qu'elle ſoit de ſolidité, n'agit pas moins puiſſamment ſur l'eſprit de l'homme, pendant qu'elle dure, que la vérité elle-même : & c'eſt en quoi nous avons un interêt ſi important de ſurmonter la préſomption & l'opiniâtreté de l'eſprit. Il n'en eſt pas de même des faits. On ne trouvera aucun exemple de gens qui ſoient morts pour ſoutenir des faits qu'ils croyoient faux, lorſqu'ils auroient pû ſauver leurs vies en déclarant la vérité qui leur étoit

connue. Les fauſſes religions & les opinions les plus inſenſées peuvent donc avoir leurs matyrs. Mais on ne trouvera point de martyrs, qui aient ſacrifié leurs vies au témoignage des faits dont ils connoiſſoient la fauſſeté.

Troiſiéme utilité. La meilleure voie qui puiſſe nous conduire aux progrès & aux découvertes en fait de ſciences, c'eſt de rechercher, d'examiner, & de comparer ſoigneuſement, les opinions anciennes & modernes. C'eſt auſſi la méthode la plus capable de donner à l'eſprit toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible. Le lecteur trouve ici une troiſiéme utilité, & dans l'uſage de cette excellente méthode, & dans l'expoſition des opinions les plus remarquables ſur touts les objets les plus intereſſants.

Quatriéme utilité. Un quatriéme avantage, auquel tend ce traité, eſt d'inſpirer pour les ſciences occultes (1) tout le mépris qu'elles méritent. Il ne faut pour cela que les mettre au grand jour, en expliquant avec netteté ce qui ne peut être dangereux que par le myſtére; comme, tout art qui ſe vante de prédire l'avenir, la compoſition des taliſmans, l'aſtrologie

(1) *Je me ſers dans ce traité de l'expreſſion vulgaire de ſciences occultes, quoique les tromperies déſignées par ce nom, ne ſoient dignes en aucune maniere d'être appellées Sciences.*

judiciaire, la vertu des nombres, l'interprétation des ſonges, & autres ſemblables impoſtures, par leſquelles l'effronterie n'a que trop réuſſi dans tous les ſiécles à ſe jouer de la crédulité.

Un Poëte moderne a appellé les bibliothéques :

Des ſottiſes de l'homme orgueilleuſes archives.

L'eſprit verra ici au contraire les très-humbles archives d'un grand nombre de ſes égaremens. Le meilleur moyen de réprimer une curioſité illicite, c'eſt de la ſatisfaire pour la détromper.

Quoiqu'on ne puiſſe guere eſpérer que l'eſprit humain ſe délivre de ſon penchant & de ſes diſpoſitions à devenir la dupe de ſes propres paſſions & de celles des autres ; il eſt cependant certain que rien n'eſt plus capable de garantir les hommes de l'erreur, que l'hiſtoire même des erreurs dans leſquelles il eſt tombé en tout genre. C'eſt le projet général de ce traité, dont le plan eſt tiré de l'Ecriture Sainte, & le titre des penſées de Paſcal. Titre & plan de l'ouvrage.

J'ai appliqué mon cœur, dit Salomon, *pour connoître la prudence & la doctrine, les erreurs & l'imprudence.* C'eſt ce mélange & ce contraſte qui compoſent en entier cet ouvrage. *Eccleſ. 1. 17.*

J'en ai pris le titre dans ces paroles de Paſcal : » Je voudrois de bon cœur *Penſ. c. 25.*

» voir le livre Italien, dont je ne con-
» nois que le titre, *Della Opinione re-*
» *gina del mondo.* J'y ſouſcris ſans le
» connoître, ſauf le mal, s'il y en a. «
Ce livre ne ſe trouve point, & n'a vrai-ſemblablement jamais été compoſé. J'ai ſaiſi ce titre d'autant plus volontiers, qu'il renferme le véritable point de vûe, ſous lequel il convient le mieux de traiter de la Science. Commençons par examiner à quel point l'antiquité étoit perſuadée du pouvoir de l'Opinion.

Penſées des anciens ſur le regne de l'Opinion.

Hera. ap. Stob. de animâ.

Xen. ap. Stob. eclog. ethic.

Héraclite traitoit toutes les connoiſſances des hommes de jeux d'enfans. Xénophane ſoutenoit que la vérité n'eſt connue que de Dieu, que tout le reſte n'eſt qu'*Opinion.*

Cic. Acad. quæſt. lib. 1.

Socrate, Démocrite, Anaxagore, Empédocle, preſque touts les anciens philoſophes, ont été perſuadés qu'on ne peut rien connoître avec certitude; que l'eſprit humain n'eſt pas capable de ſcience; que les ſens ſont trompeurs, l'entendement trop foible, la vie trop courte; &, ſuivant l'expreſſion familiere de Démocrite, que la vérité eſt plongée au fond du puits; enfin que l'*Opinion* & la coûtume régnent partout, pendant que la vérité eſt proſcrite & offuſquée de ténébres.

Rendons-nous attentifs aux réflexions & aux (1) avertiſſements, qui peuvent

(1) Monitionibus crebis opiniones quæ no

ſurmonter le bruit & le tumulte excité continuellement par les opinions qui nous environnent. Nous ne ſommes pas plutôt nés, (1) que les ſentiments corrompus ſaiſiſſent notre cœur, & que les opinions perverſes s'emparent de notre eſprit, en ſorte que nous paroiſſons avoir ſucé l'erreur avec le lait de nos nourrices.

Clitomaque (2) a comparé les combats de Carnéade contre l'*Opinion*, à ceux d'Hercule contre les monſtres. Pyrrhon croyoit que les Dieux s'étoient réſervé la ſcience, & n'avoient laiſſé aux hommes que l'Opinion. Et Platon oppoſe à ce monde ſenſible un monde intellectuel, où la vérité regne, tandis que l'*Opinion* regne dans celui-ci. *Diog. Laërt. in Pyrrhon.* *In Parmenid.*

Pindare (3) appelle l'*Opinion*, la ſouveraine des dieux & des hommes. Il ſe plaint de ce que les fables travaillées *Pind. Olymp.* 1.

circumſonant, compeſcamus. *Sen. epiſt.* 94.

(1) Simul atque editi lucem & ſuſcepti ſumus, in omni continuò pravitate & in ſummâ opinionum perverſitate verſamur, &c. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib.* 3.

(2) Credoque Clitomacho ita ſcribenti, Herculis quemdam laborem exantlatum à Carneade: quod, ut feram & immanem belluam, ſic ex animis noſtris aſſenſionem, id eſt opinionem & temeritatem, extraxiſſet. *Cic. Acad. Quæſt. lib.* 4.

(3) Νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς θνατῶν τε καὶ ἀθανάτων. *Pindar. ap. Plat. in Gorg.*

avec art s'insinuent dans les esprits : les opinions, ornées de mensonges agréables, étant plus honorées que la vérité, & l'obligeant souvent de céder, jusqu'à ce qu'elle soit relevée par le témoignage des tems.

Sophocle (1) estime l'*Opinion*, plus forte & plus puissante que la vérité. Cardan (2) reconnoît l'*Opinion* pour la reine de l'univers. Presque touts les hommes lui sont soumis, & les plus sages sentent l'importance de la mettre dans leur parti.

Les payens en avoient fait une divinité qui présidoit aux jugements des hommes. Car l'esprit humain est un véritable Protée (3), qu'aucuns nœuds ne peuvent fixer. Il est sujet aux variations du temps, & *on le voit différemment affecté*, dit Homere (4) *suivant que Jupiter répand plus ou moins de clarté & de sérénité dans les airs.*

Les sources ordinaires de nos erreurs sont dans les illusions de nos propres passions & de celles des autres ; dans

(1) Τὸ γὰρ νομισθὲν τῆς ἀληθείας κρατεῖ.

(2) Æstimatio & opinio rerum humanarum reginæ sunt. *Cardan de utilit. ex adverſ. capiend. lib. 3.*

(3) Quod teneam vultus mutantem Protea nodo ? *Hor.*

(4) Τοῖος γὰρ νόος ἐστὶν ἐπιχθονίων ἀνθρώπων, Οἷον ἐπ' ἦμαρ ἄγησι πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε. *Hom.*

des autorités insuffisantes ; dans des témoignages peu authentiques ; dans les opinions vulgaires ; dans les défauts de l'éducation ; dans une paresse habituelle de l'esprit ; dans une foiblesse qui nous fait céder aisément à touts les préjugés ; dans les mauvais exemples ; dans des raisonnements peu réfléchis, & dans lesquels nous n'avons examiné ni la solidité des principes, ni la justesse des conséquences. Commençons par douter, & n'acquiesçons qu'à une certitude proportionnée à la vérité qu'il s'agit de connoître.

Protagoras croyoit que tout ce qui paroît (1) vrai à chacun, l'est en effet. Cicéron (2) au contraire se plaint de ce qu'on étoit accablé de son temps par les opinions du vulgaire, & bien plus encore des demi-savants. L'opinion d'autrui n'influe pas moins sur notre conduite, que sur nos connoissances ; & nous nous laissons plutôt (3) entraîner par l'exemple, que nous ne suivons de principes capables de nous rendre heureux.

L'opinion générale forme un préju-

(1) Id verum esse, quod cuique verum videatur. *Cic. Acad. quæst. lib.* 4.

(2) Oppressi sumus opinionibus non modò vulgi, verùm hominum leviter eruditorum. *Cic. de orator. lib.* 3.

(3) Optima rati ea, quæ magno assensu recepta sunt. *Sen. de vitâ beat. c.* 1.

gé : mais s'il étoit permis d'en ſuivre quelqu'un, il arriveroit le plus ſouvent, que le préjugé du petit nombre nous guideroit mieux (1) que celui de la multitude, parceque la vérité ne cherche pas à réveiller & à flatter les paſſions, comme la plupart des opinions fauſſes, qui s'inſinuent par cet artifice dans les eſprits du plus grand nombre.

Plutarch. in Phoc. Phocion ne ſe défioit jamais tant de lui-même, que lorſqu'il ſe voyoit applaudi de la multitude. *Quelle ſottiſe ai-je faite*, diſoit Antiſthéne, *pour que ces hommes m'applaudiſſent ?*

De même que les aſtres, ſuivant la penſée de Séneque (2), ont dans leur cours un mouvement propre, une révolution oppoſée à celle qui emporte tout le reſte de l'univers, de même les ſages tiennent une route contraire à la multitude. Il dit ailleurs (3) que les hommes ne ſont pas aſſez heureux, pour que le ſentiment le meilleur ſoit au gré du plus grand nombre : que pour lui (4) il

(1) Non graviſſimum eſt teſtimonium multitudinis. *Cic. de finib. lib. 2.*

(2) Ut ſidera contrarium mundo iter intendunt, ità ſapiens adversùs opinionem omnium vadit. *Sen. de conſtant. ſapient. c. 14.*

(3) Non tam bene cùm rebus humanis agitur, ut meliora pluribus placeant. *Sen. de vit. beatâ.*

(4) Nunquàm volui populo placere, &c. *Sen. epiſt. 29.*

ne cherche point à plaire à la multitude, parceque les ſentimens du peuple & les ſiens ne peuvent ſe rencontrer.

Voulez-vous frapper l'eſprit du vulgaire, & mériter ſa confiance ? Expoſez-lui des choſes abſurdes & incroyables. L'homme déſire (1) naturellement de connoître la vérité ; il fait ſes efforts

Diſpoſitions de l'homme envers la vérité.

(1) *Abadie, qui raiſonne ordinairement ſi juſte, avance un paradoxe faux, lorſqu'il dit :* C'eſt une erreur de s'imaginer que notre ame aime la vérité. Il n'y a point de plus grandes ni de plus certaines vérités, que les vérités que tout le monde connoit. Cependant il n'y en a point de plus indifférentes. D'où vient cela ? C'eſt que la vérité ne nous paroît point aimable par elle-même, mais ſeulement en tant qu'elle peut nous diſtinguer. *Abad. de l'art de ſe com. ſoi-même. L'habitude fait que les hommes ſont moins frappés des grandes vérités, auxquelles ils ſont accoutumés dez leur enfance. Le défaut de l'eſprit humain eſt auſſi de ſe porter plus volontiers aux connoiſſances dont il eſpere de la diſtinction, qu'à celles où il trouveroit ſouvent plus d'utilité. Mais il n'en eſt pas moins certain que notre ame aime naturellement la vérité. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à rappeller nos ſentiments intérieurs, & le plaiſir que nous avons reſſenti en mille occaſions, en appercevant des vérités, dont nous n'eſpérions aucune diſtinction.* Si verò aliquid occurret quod veriſimile videatur, humaniſſimâ completur animus voluptate. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 1. *Abadie eût mieux expliqué la diſpoſition de l'homme envers la vérité, s'il eût dit que notre amour pour elle eſt une ſuite de notre amour propre, qui l'applaudit de l'appercevoir.*

pour y parvenir, mais il s'égare le plus souvent, par sa faute, dans la route qui y conduit. Si la vérité se montre, il ne peut la comprendre; sa splendeur (1) le blesse; ou s'il la comprend, il s'en offense, & ses passions se révoltent. C'est que la vérité ne cherche point à flatter, au lieu que le mensonge est doux & insinuant. Qu'une vérité se présente, foible dabord, timide, effrayée des obstacles qu'elle apperçoit; pensez-vous que les hommes iront au-devant d'elle, & tâcheront de la rassûrer? Au contraire, esclaves de sa superbe ennemie, ils se rangeront du côté de l'*Opinion*, qui, soutenue de la réputation, du crédit, & des préjugés, fera touts ses efforts pour accabler cette vérité, avant qu'elle soit en état de se défendre. Quelles preuves peuvent avoir assez de forces, pour surmonter l'obstination des préjugés, l'habitude des raisonnements les intérêts de l'amour propre mal entendu, la vanité faussement attachée à l'opiniâtreté dans l'erreur?

Dio Chrys. orat. 11.

Job. c. 28 *v.* 12. 13. & 14

Où est la sagesse? En quel lieu habite l'intelligence? L'homme ne connoît pas son prix; elle ne se trouve pas sur la terre. L'abysme dit: elle n'est pas en moi; & la mer répond: je ne l'ai pas dans mon sein.

De Republ. L. 7.

Platon suppose que des hommes ens-

(1) *Il laff. cans.* 14.

ſent été toujours enfermés dans une caverne, d'où ils ne puſſent appercevoir que les ombres de ce que le monde contient, à la foible lueur d'un feu éloigné d'eux, & qu'ils ne verroient même pas; ces malheureux ne déſireroient rien de plus, & ſeroient perſuadés qu'il n'y a que des ombres dans l'univers. Si l'on faiſoit ſortir un de ces hommes de la caverne, & qu'il apperçût de la lumiere, il la fuiroit, & il ſeroit bleſſé par ſon éclat. Mais après s'y être accoûtumé, & avoir connu la clarté des cieux, s'il retournoit dans cette caverne, & qu'il voulût faire le récit de ce qu'il auroit vû, ſes caramades ſe mocqueroient de lui, & le traiteroit d'inſenſé.

On ne peut mieux dépeindre la diſpotion générale des hommes envers la vérité. Ces réflexions doivent nous engager à être ſur nos gardes, pour n'être point entraînés par le torrent. *Polyb. lib. 13.*

Quel que ſoit l'empire de l'Opinion, il faut revenir au ſentiment de Polybe dans ce beau paſſage. *J'eſtime qu'il n'y a point de divinité ſi grande & ſi puiſſante que la Vérité. Quoique les hommes en général ſemblent conjurés contre elle, & que l'Opinion mette ſouvent dans ſon parti les conjectures & les vraiſemblances, la verité ſait ſe faire jour au travers des illuſions, & montrer ſa force & ſa lumiere,*

après avoir percé les ténébres par leſquelles on s'étoit efforcé de l'obſcurcir. Le menſonge ſe ſoutient quelque tems, mais à la fin la Vérité triomphe toûjours. C'eſt une penſée de Tertullien, que l'éloignement des temps, le crédit des perſonnes, la puiſſance des nations, ont moins de force (1) que la vérité. Et Ciceron obſerve que les traces mêmes de l'opinion ſont (2) effacées par le tems, qui confirme les vérités puiſées dans l'étude de la nature.

(1) Veritati nemo præſcribere poteſt. *Tertul. de veland. virg.*

(2) Opinionum commenta delet dies; naturæ judicia confirmat. *Cic. de nat. deor. lib. 2.*

CHAPITRE II.

De l'uſage de la Science.

Avantages de la ſcience.

LA ſcience corrige les défauts de l'eſprit humain, qui ſe trompant lui-même ſur ſes véritables intérêts, s'attache plutôt (1) à l'apparence & à l'opinion, qu'à la vérité.

Perſ. ſat. 5. La ſcience eſt une nourriture ſalutaire de l'eſprit, pour tous les âges. Elle doit le remplir d'une ferme réſolution de ne s'écarter jamais de ſes devoirs. C'étoit

(1) Τυφλόττει γὰρ ὁ ἀνθρώπειος νὺς πρὸς τὴν τῶν συμφέροντος ὄντως αἴσθησιν, ἐν σωμᾶ ἢ σοχασμῶ μᾶλλον, ἢ ἐπιστήμη, χρῆσαι δυνάμενος. *Phil. Jud. de legat. ad Caium.*

la vûe d'Helvidius dans ſes études : il ne cherchoit pas à orner ſon loiſir du titre de la philoſophie, mais à fortifier ſon ame contre les coups de la fortune. *Tac. hiſt. liv. 4.*

Celui qui travaille à acquérir la ſcience, doit ſe propoſer, pour le but de ſon étude & de ſes veilles, une regle irréprochable de ſa conduite. La vertu eſt le ſeul fruit digne de la ſcience. Ciceron fait à ce ſujet cette comparaiſon, où il y a un peu d'emphaſe. » Si l'expédition » de Xerxès (1), après avoir aſſemblé » des forces immenſes pour porter la » guerre en Gréce, après avoir jetté des » ponts ſur la mer, & percé les monta- » gnes, n'avoit eu d'autre objet que de » rapporter un peu de miel du mont » Hymette, un pareil deſſein n'eût-il pas » paru, avec raiſon, fort mépriſable ? Le » ſavant, qui en parcourant les cieux » & la terre, & en rempliſſant ſon eſprit » des connoiſſances les plus rares, n'au- » roit en vûe que le plaiſir ou la vanité, » ne ſeroit-il pas auſſi digne de mépris? «

Ariſtippe diſoit (2), *que quand toutes*

(1).... Si, cùm tanto impetu in Græciam Xerxes veniſſet, cauſam ejus quis ex eo quæreret tantarum copiarum tantique belli, mel ſe afferre ex Hymetto voluiſſe diceret; certè, &c. *Cic. de finibus lib. 5.*

(2) Ἐρωτηθεὶς ποτε, τί πλέον ἔχουσιν οἱ φιλόσοφοι, ἔφη· κἂν πάντες οἱ νόμοι ἀναιρεθῶσιν, ἡμῖς βιώσομεν. *Diog. Laërt. in Ariſtipp.*

les loix ſeroient ſupprimées, le philoſophe ne changeroit rien en ſa maniere de vivre.

Plutarch. adverſ. Celot.

A la vérité, il faut connoître bien peu les hommes pour s'imaginer, comme Plutarque, que ſans le frein des loix, les préceptes moraux d'un Parménide, d'un Socrate, d'un Platon, auroient aſſez d'efficace pour entretenir l'ordre & la paix.

Il ſe troûve peu de ſavants (1) qui regardent les belles maximes, dont ils chargent leur mémoire, comme des régles de leur conduite, & qui travaillent plus à former leur cœur qu'à orner leur eſprit.

La curioſité eſt pour eux un écueil : ces livres qu'ils dévorent avec une avidité inſatiable, ont d'abord le goût du miel, mais ils ſe tournent enſuite en amertume, en faiſant appercevoir les difficultés & le vuide des ſciences. On peut dire de ces Savants, que ſemblables à Ixion, ils prennent un nuage pour l'objet de leurs amours.

Quelle eſt la vraie ſcience.

Iſocr. Panath.

Quelle eſt donc la vraie ſcience, dit Iſocrate ? *C'eſt de ſupporter avec tranquillité les événements de la vie, de conformer ſa conduite à la ſituation où l'on ſe trouve ; c'eſt de traiter les hommes avec juſtice & bienſéance ; de ſouffrir patiemment leurs*

(1) Qui diſciplinam ſuam non oſtentationem ſcientiæ, ſed legem vitæ putet. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib. 2.*

injuſtices & leurs défauts ; enfin de ne ſe laiſſer ni amollir par la volupté, ni accabler par la mauvaiſe fortune, ni enivrer par la proſpérité.

L'Empereur Julien avoit compris de quelle utilité les ſciences prophanes pouvoient être aux Chrétiens, lorſqu'il défendit d'enſeigner à leurs enfans la rhétorique, la poëtique & la philoſophie. Aucun ennemi de la vraie religion n'avoit entrepris un genre de perſécution auſſi dangereux, ſi la force humaine pouvoit quelque choſe contre les deſſeins de Dieu. *Theodoret. lib. 3. c. 7.*

La plus ancienne des bibliothéques, au rapport de Diodore de Sicile, a été celle d'Oſymandias roi d'Egypte. On liſoit ſur le frontiſpice de cette bibliothéque : (1) *Remédes pour les maladies de l'ame.*

Tel doit être l'uſage de nos lectures. Soyons bien perſuadés (2) que l'humble connoiſſance de nous-mêmes eſt préférable à toute la profondeur de la ſcience humaine. De ſon uſage.

Sans cet uſage de la ſcience, elle n'eſt (3) qu'une grande & dangereuſe illu-

(1) ψυχῆς ἰατρεῖον. *Diod. Sic. lib. 1. part. 2.*

(2) Humilis tui cognitio certior via eſt ad Deum, quàm profunda ſcientiæ inquiſitio. *De imit. Chriſti c. 3.*

(3) Ingens fabula, & longum mendacium. S. *Auguſt. confeſſ. 4.*

ſion. Que ſert-il de meſurer (1) la terre & les cieux, ſi nous négligeons ce qu'il nous importe le plus de connoître ?

Appliquons-nous à acquérir la connoiſſance de nous-mêmes, à devenir meilleurs, à vaincre les paſſions, dont nous ſentons bien que nous avons le plus à craindre, à nous rendre (2) capables d'exercer nos emplois, & à nous acquitter de touts les devoirs de la condition où Dieu nous a placés, de la maniere la plus avantageuſe à la ſociété.

Celui que ſa ſituation n'appelle pas au ſervice de ſa patrie, & qui eſt porté par ſon penchant à la retraite & à l'étude, peut en ſe renfermant dans la ſcience la plus conforme à ſon inclination, rendre ſon travail utile au public par de nouvelles découvertes.

Les ſciences (3) ont entr'elles une liaiſon, qui les rend en quelque maniere inſéparables ; & l'on ne peut exceller dans une, ſans avoir une connoiſſance au moins générale de toutes les autres. Mais il y a une ſorte d'intempérance

(2) Quaſi verò menſuram ullius rei poſſit agere, qui ſui neſciat. *Plin. lib. 2. c. 2.*

(2) . . . . quem te Deus eſſe
Juſſit, & humanâ quâ parte locatus es in re.
Perſ. Sat. 3.

(3) Omnes artes, quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, *Cic. pro Anch. poët.*

(1) dans les lettres. » Rien n'eſt plus mi- De l'intem-
» ſérable, dit l'empereur Marc Antonin, pérance des
» qu'un homme qui veut tout connoître lettres.
» & tout embraſſer, & qui non content
» de ſonder les abîmes de la terre, veut
» encore, par ſes conjectures, pénétrer
» dans l'eſprit des autres hommes, ſans
» ſe ſouvenir qu'il lui doit ſuffire de con-
» noître cette divinité (2) qu'il a au de-
» dans de lui, & de lui rendre le culte
» qui lui eſt dû. Le culte qu'elle deman-
» de, conſiſte à la tenir libre de paſſions,
» à la garantir de la témérité, & à faire
» qu'elle ne ſoit jamais fâchée de ce que
» font les dieux ou les hommes. Car ce
» que font les dieux merite nos reſpects,
» à cauſe de leur vertu; & ce que font
» les hommes mérite notre amour, à cau-
» ſe de la parenté qui eſt entre nous. «

Une lecture vaſte n'a rien que de ſu- *Sen. Epiſt.*
perficiel & d'infructueux. Arrêtons-nous 2.
aux auteurs (3) excellents. Leur com-

(1) Quemadmodùm omnium rerum, ſit litterarum quoque intemperantiâ laboramus. *Sen. epiſt.* 106.

Plus ſcire velle, quàm ſatis eſt, intemperantiæ genus eſt. *Sen. epiſt.* 88.

Labor ſtultorum affliget eos. *Eccleſ. c.* 10. *v.* 15.

(2) *Reflex. de M. Ant. liv.* 2. §. 13. *traduct. de Dacier.*

(3) Optimis aſſueſcendum eſt, & multâ magis quàm multorum lectione firmanda mens, & ducendus color. *Quinti. lib.* 10. *inſtit. c.* 1.

merce formera peu à peu notre façon de penſer. La foule des livres (1) ne fait que charger la mémoire, ſans laiſſer rien de ſolide.

C'eſt retreſſir la capacité de l'eſprit (2), que de le diſſiper par des occupations vaines & indignes de lui. Un homme qui met ſon étude à parcourir avec rapidité un grand nombre de volumes, reſſemble au voyageur qui paſſe dans des contrées fort étendues, ſans connoître les mœurs des peuples, & ſans apprendre leurs loix.

Si la mémoire & le jugement, comme on le dit d'ordinaire, ſe rencontrent rarement enſemble, ce n'eſt pas que les organes propres à l'une de ces facultés ayent quelque déſavantage pour l'exercice de l'autre : mais cela vient, ſelon la remarque de M. de Crouzas, de la mauvaiſe maniere dont on étudie. Ceux qui ſe ſentent riches de leur propre fond, négligent quelquefois de donner de l'occupation à leur mémoire ; & ceux qui apprennent très aiſément, & retiennent ſans nulle peine, contents de profiter du travail d'autrui, s'épargnent la fa-

Logiq. part. 1. ſect. 1. ch. 13.

(1) Onerat diſcentem turba, non inſtruit... *Sen. de tranquill anim. c. 9.*

(2) Hoc habet ingenium humanum, ut cùm ad ſolida non ſuffecerit, in vacuis & futilibus ſe atterat. *Verulam de augm. ſcientiar.*

gue de chercher eux-mêmes & d'examiner. Il leur arrive ainſi de ſe charger inconſidérément de ſentiments contraires les uns aux autres : ce qui les jette dans l'incertitude & dans la confuſion. La précipitation avec laquelle ils liſent & apprennent, les accoutume encore à ſe payer de mots qu'ils n'entendent pas, & enſuite à parler ſans réflexion. Ce n'eſt donc que le mauvais uſage de la mémoire, qui nuit en eux au jugement.

La ſcience ne conſiſte pas à ſavoir beaucoup, mais à faire un bon uſage de ce qu'on ſait.

Platon ſe mocque d'un philoſophe abſorbé dans ſes idées abſtraites & ſpéculatives. La deſcription, qu'il en fait, eſt remarquable : » Un philoſophe ignore » le chemin de la place où l'on rend la » juſtice. Il n'écoute pas les loix nouvel- » les qu'on publie. Faire des brigues » pour parvenir aux charges, chercher » les feſtins, la muſique, les compagnies » des Dames, c'eſt ce qui ne lui eſt jamais » venu dans l'eſprit, même en dormant. » Les avantures du tems lui ſont auſſi » inconnues que ce qui ſe paſſe dans un » autre monde. Il ne ſait même pas qu'il » ignore tout cela : car il n'y a que ſon » corps préſent dans la ville où il demeu- » re. S'il parle des choſes les plus com- » munes, il donne à rire à tout le peuple, *Plat. in Theæt.*

» tombant dans un puits, comme Tha-
» lès, & dans des embarras infinis, fau-
» te d'expérience. Lorſqu'il entend par-
» ler de dix mille arpens de terre, com-
» me d'une richeſſe conſidérable, il trou-
» ve que c'eſt peu de choſe en comparai-
» ſon de toute la terre. Quand on lui
» vante une nobleſſe qui compte ſept
» aïeux ; qu'eſt-ce que cela, dit-il, par
» rapport à ce grand nombre d'aïeux de
» chaque homme en particulier, parmi
» leſquels la fortune a confondus les pau-
» vres & les riches, les Rois & les eſ-
» claves, les Barbares & les Grecs ? Tan-
» dis que d'un côté, il ſe met au-deſſus
» de tout ; d'un autre côté, tout l'embar-
» raſſe, & il paroît ridicule à la plupart
» de ceux qui l'écoutent. «

Hermagoras, dit la Bruyere, *croit Henri IV. fils de Henri III. mais il récite de mémoire toute une liſte des Rois des Médes & de Babylone.* On voit ces Savants, par la vanité de ſe diſtinguer davantage, négliger les connoiſſances les plus néceſſaires, pour charger leur mémoire des plus ſuperflues.

Nous devons ſur-tout prendre garde que l'intempérance des lettres ne nous détourne des devoirs eſſentiels. Grotius qui étoit comptable de ſon temps envers le public, par les emplois dont il étoit chargé, s'eſt attiré de juſtes reproches, pour

pour avoir trop ſuivi le goût qu'il avoit pour les ſciences, & s'être par là diſtrait de ſes devoirs eſſentiels. Cicéron dit *que l'étude de la philoſophie n'a jamais rien pris ſur le ſervice qu'il devoit à la république, mais qu'il ne pouvoit être privé ſans injuſtice de la ſatisfaction d'employer à cette étude le tems que les autres donnoient à des promenades, à des repas, & à d'autres parties de plaiſir.*

J'ai connu un magiſtrat qui s'étoit jetté dans les plus profondes recherches en tout genre de littérature. Il poſſédoit les auteurs Grecs & Latins, quand il ſortit du collége : il avoit appris l'Hébreu en moins de quatre mois. Quelques années après qu'il fut entré en charge, il me témoigna que ſon attachement à ſes devoirs lui avoit fait quitter les études, pour leſquelles il avoit eu une extrême ardeur; qu'il étoit reſponſable, non d'un grand progrès dans les ſciences, ou même de l'explication de la ſainte écriture, mais de ſon zéle pour le bien public, de l'engagement où il étoit entré, de rendre la juſtice au pauvre comme au riche, & de l'attention qu'il devoit donner à réprimer les abus de la chicane. Les magiſtrats ont beſoin des lettres, mais en général il eſt dangereux qu'ils s'en chargent trop. Ils doivent craindre de diſſiper une application néceſſaire au public,

Exemples d'un profond ſavoir joint aux emplois.

& d'être trop ſenſibles ou au plaiſir, ou à la réputation du ſavoir. Ces avantages appartiennent à ceux qui n'ont pas la conſidération des emplois.

Il s'eſt trouvé quelques génies aſſez heureux, pour allier les connoiſſances les plus etendues, aux devoirs auſteres de la magiſtrature. Tiraqueau conſeiller au parlement, Budé & Gaulmin maîtres des requêtes, & Jerôme Bignon premier du nom, avocat général, ont trouvé le tems d'acquérir un prodigieux ſavoir, au milieu des fonctions laborieuſes de leurs charges. La ſcience met le comble à l'éloge du Magiſtrat. Quel ſecours n'en tire-t-il pas ? On diſoit du chancelier de l'Hôpital, *que la ſévérité de la juſtice étoit tempérée en lui, par l'humanité des belles-lettres.*

Quand on conſidére les écrits qui avoient été laiſſés à la poſtérité, par Caton le cenſeur, Varron, Ciceron, Céſar, Brutus, Pline (1) Sénéque, eux qui étoient d'ailleurs ſi occupés, & avoient tant de part aux affaires de leur temps, on a peine à comprendre, comment ils

(1) *Comment Pline a-t-il trouvé du tems, pour compoſer des ouvrages ſi étendus, lui qui fut diſtrait de l'étude par tant d'autres occupations ? Son Neveu nous l'apprend ; c'eſt qu'il ne liſoit rien, ſans écrire à meſure ce qu'il trouvoit de remarquable ; & que dès le commencement il avoit obſervé cette méthode.* Plin. lib. 3. epiſt. 5.

ent pû ſuffire à tant de différents travaux. On diſoit du garde des ſceaux de Marillac, *qu'il y avoit pour lui plus de 24. heures à la journée.* Le Cardinal de Richelieu, au milieu de ſes grandes occupations, a commencé une hiſtoire de Louis XIII. & il a travaillé à pluſieurs piéces de théatre. Il y avoit plus de cinq cents vers de ſa façon, dans la comédie intitulée : *La grande paſtorale.*

Une bonne éducation, qui ménage les premieres années, fait gagner bien du tems. Elles peuvent être utilement employées à bien apprendre les langues Grecque & Latine, la géographie, & la muſique ; à ſavoir aſſez de deſſein pour lever toute ſorte de plans. Il n'y a pas là dequoi ſurcharger un enfant, juſqu'à l'âge de 14. ou 15. ans ; âge qui a quelque maturité, & auquel je ſerois d'avis de réſerver tout ce qui exerce plus le jugement que la mémoire; comme la lecture des bons auteurs, les études de l'hiſtoire, de la philoſophie, & des mathématiques.

Qui ſont ceux qui ont le plus de beſoin de la lecture.

Ceux qui négligent le plus la lecture, en auroient ordinairement le plus de beſoin. Les Grands, accoutumés a vivre dans l'agitation, peuvent bien moins ſoutenir ces vuides inévitables, que la lecture ſeule ſait remplir. Ils y trouvent encore un grand avantage, c'eſt que les livres leur parlent le même langage,

qu'aux autres hommes, & ne ſavent ce que c'eſt que de les flatter. Demetrius de Phalére appelloit les livres, (1) les conſeillers des rois les plus fidèles. Là ils voient les hommes tels qu'ils ſont & à découvert. C'eſt par la lecture, que les monarques peuvent ſuppléer à cette expérience de la vie privée qui avoit rendu Trajan, un maître auſſi humain que grand Empereur, parcequ'il avoit vécu avec les hommes, & qu'il avoit partagé (2) leurs périls & leurs craintes. Quel avantage n'a pas un Roi, qui trouvant les hommes diſpoſés par la majeſté de ſa naiſſance & de ſon rang à lui obéir ſans jalouſie, s'applique à les connoître auſſi-bien que s'il avoit vécu comme un particulier parmi eux? Et d'où peut il tirer cet avantage plus ſûrement & plus facilement, que de la lecture & des réflexions?

Rien n'excite plus puiſſamment à la vertu, que les grands exemples que la lecture fournit. Céſar verſa des larmes, parceque ſon nom étoit encore dans l'obſcurité, à l'âge auquel Alexandre avoit déja conquis la plus grande partie de l'u-

(1) Fidiſſimos regum monitores & conſiliarios eſſe libros Ptolemæo dixit Demetrius Phalereus.

(2) Vixiſti nobiſcùm, periclitatus es, timuiſti. *Plin. paneg. Traj.*

nivers. Les louanges d'Achille enflammoient le courage d'Alexandre ; Scipion Emilien ſongeoit continuellement à ſe former ſur l'idée de Cyrus, tracée par Xénophon ; Brutus ſur les leçons qu'il trouvoit dans l'hiſtoire de Polybe ; l'Empereur Julien avoit pris pour ſes modéles, Alexandre & Marc Auréle Antonin ; Charles-Quint ne perdoit point de vue les inſtructions de Philippe de Commines ; le cardinal de Richelieu ſe propoſoit en tout le modèle du cardinal Ximénès : auſſi voit-on que les deſſeins & les ſuccès de ces deux miniſtres ont beaucoup de conformité.

La lecture fait connoître le prix du tems, elle apprend à ménager le ſeul bien (1) dont l'avarice ſoit permiſe. Perſonne n'a mieux entendu cette œconomie du temps (2) que Scipion Emilien : il partageoit ſa vie entre les armes & les lettres, employant à cultiver ſon eſprit, tout le loiſir que lui laiſſoient les fatigues de la guerre.

La fuite de l'oiſiveté eſt le plus ſûr préſervatif des vices. Les traits de l'amour

(1) Profuſiſſimi in eo, cujus unius honeſta avaritia eſt. *Sen. de brevitate vitæ, c.* 3.

(2) Neque enim cuiſquàm hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio diſpunxit... *Vell. Paterc. lib.* 1.

(1) ſont émouſſés & ſon flambeau eſt éteint par des occupations continuelles.

Bonheur des gens de lettres. *Diog. Laërt in Pythag.*

L'homme de lettres goûte une félicité, qu'il préfére ſans comparaiſon aux plaiſirs tumultueux des paſſions. Pythagore aïant démontré que le quarré de l'hypoténuſe, dans le triangle rectangle, eſt égal à la ſomme des quarrés des deux autres côtés, il en reſſentit la joie la plus vive, & il offrit aux dieux une hécatombe, ou le ſacrifice de (2) cent bœufs, pour les remercier. Archiméde eut tant de ſatisfaction d'avoir démontré que la ſuperficie de la ſphére eſt quadruple de l'aire de ſon grand cercle, qu'il ordonna de graver ſur ſon tombeau une ſphére inſcrite dans un cylindre. *Je ne changerois pas*, dit Cardan (3), *ma pauvreté & ma vieilleſſe, avec l'âge & les richeſſes d'un jeune homme, pour qui la Science ſeroit ſans attraits.* Scaliger aſſûre, au ſujet de deux odes d'Horace (4), qu'il aimeroit mieux les

Plutarq. refut. d'Epic.

(1) Otia ſi tollas, periere Cupidinis arcus. Extinctæque jacent & ſine luce faces. *Ovid.*

(2) *Grégoire de Nazianze obſerve que ces bœufs étoient d'argile, parceque, ſuivant les principes de la philoſophie Pythagoricienne, il n'étoit permis d'ôter la vie à aucun animal.* S. Greg. Nazian. *epiſt.* 183.

(3) Nos per Deum, fortunam noſtram exiguam atque in ætate ſenili, cùm ditiſſimo juvene, ſed imperito, non commutaremus. *Cardan. de libris propriis.*

(4) Quarum ſimiles malim compoſuiſſe,

avoir compoſées, que d'être roi d'Arragon. Suivant Nicéphore, un ſynode ayant donné (1) le choix à Héliodore, évêque de Tricca en Theſſalie, de brûler ſon roman des amours de Théagéne & de Cariclée, ou de renoncer à ſon évêché, il prit le parti de ſe démettre de ſon évêché, plutôt que de jetter au feu ſon ouvrage. Robert, roi de Naples, de l'auguſte maiſon de France, aſſuroit que les lettres lui étoient plus cheres & plus précieuſes que ſa qualité de roi. Paſſerat diſoit qu'il eût mieux aimé avoir fait l'ode de Ronſard au chancelier de l'Hôpital, qu'être Duc de Milan : & le poëte Bourbon, ſuivant qu'il s'en expliquoit lui-même, eût été plus content de lui, d'être l'auteur des pſeaumes de Buchanan, que d'être Archevéque de Paris.

Nic. Vi-guier, de la Nob. de la III. race.

L'étude inſtruit la jeuneſſe (2), & bannit le chagrin d'un âge avancé : elle eſt un ornement dans la proſpérité, & une conſolation dans la mauvaiſe fortune : c'eſt une reſſource aſſurée en tout temps, en tous lieux, à la ville ou à la campagne,

quàm eſſe totius Tarraconenſis Rex. *Jul. Scalig. Poët. lib. 6. ch. 7.*

(1) *Socrate, en parlant de cet évêque, n'a rien dit de cette hiſtoire, qui a paru fabuleuſe à Valois, aux peres Petau & Vavaſſor, à Mr. Huet, à Bayle, & à Fabricius.*

(2) Hæc ſtudia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant. *Cic. pro. Arch. poët.*

en voyage, ou dans nos séjours ordinaires. Quelles satisfactions & quels charmes ne trouve-t-on pas dans la conversation de (1) ces hommes choisis? Ils ne se font connoître à nous, que par ce qu'ils ont de plus aimable; leur commerce n'est sujet à aucune inégalité. Zénon le Stoïcien aïant consulté l'oracle, sur le meilleur genre de vie qu'il pouvoit choisir, le dieu lui répondit *qu'il conversât avec les morts.*

Diog. Laërt. & Suid. in Zen.

Dangers des sciences. *Alcib. 2.*

Mais les sciences nuisent plus qu'elles ne servent, suivant le sentiment de Platon, si l'on n'a pas la véritable science, c'est à-dire, si l'on ne sait pas en faire usage. (2) Rien n'est plus dangereux, que l'impiété & le vice, armés de la science: lorsqu'elle tombe un esprit à qui manque de capacité pour la contenir, elle y fait plusieurs sortes de ravages; elle y porte la présomption, l'importunité, le ton décisif; elle dédaigne les conseils, & les travaux des autres (3).

(1) Illi noctù conveniri & interdiù ab omnibus mortalibus possunt... *Sen. de brevit. vitæ c. 14.*

(2) Nihil enim pejus est iis qui paulùm aliquid ultrà primas litteras progressi, falsam sibi scientiæ persuasionem induerunt. *Quintil. instit. lib. 1. c. 1.*

(3) Ista liberalium artium consectatio molestos, verbosos, intempestivos, sibi placentes facit. *Sen. epist. 88.*

Il eſt ordinaire, en parcourant la carriere des lettres, de paſſer par trois états différens. Celui qui commence, a d'abord une grande idée de ſes lumieres : après avoir fait quelque progrès, lorſqu'il apperçoit les doutes & la vaſte étendue des ſciences, il tombe dans le découragement, & paſſe à une eſpece de Pyrrhoniſme littéraire : enfin devenu un vrai ſavant, il eſt perſuadé qu'il y a beaucoup de connoiſſances très-réelles & très utiles ; & qu'il ne faut pas un travail immenſe pour les acquérir, pourvû qu'on ne liſe que l'excellent en chaque genre.

La ſcience entête un eſprit foible, comme les odeurs bleſſent un cerveau délicat, ou comme un eſtomac malade eſt ſurchargé des alimens qu'il ne peut digérer. Le pédant eſt une eſpece de ſavant importun, qui fortement préoccupé de quelque genre de ſcience, y veut ramener toutes les idées des autres ; qui a toujours l'eſprit prévenu de l'excellence de ce genre d'étude, & eſt incapable de raiſonner ſur toute autre choſe. C'eſt une comparaiſon fort ingénieuſe, que celle de ces demi-ſavans, avec les épis vuides de grains, qui portent une tête droite & altiere.

Hannibal ſe moqua du philoſophe Phormion, qui faiſoit des diſſertations militaires en ſa préſence. On voit ces demi ſavans s'embarraſſer dans des queſtions

Cic. de orator. lib. 2.

inutiles & épineuſes. Ils ſe perdent dans leurs penſées, & leur cœur eſt enveloppé de nuages. Ils font de grands efforts, pour trouver le nom de la nourrice d'Anchiſe, & rendre compte du nombre de pieces de vin dont Aceſte fit préſent aux compagnons d'Enée. Ils diſputent (1) avec chaleur ſi le vaiſſeau conſervé pendant près de mille ans à Athènes, étoit proprement le vaiſſeau de Théſée, ou un vaiſſeau différent. Tibére, pour ſe moquer des ſavans, leur demandoit de quelle maiſon étoit la mere d'Hécube; quel nom Achille avoit porté, lorſqu'il s'étoit déguiſé en fille, pour ne pas aller à la guerre de Troie; quel étoit le ſujet des vers chantés par les Sirénes.

Juven. ſat. 7.

Suet. in Tit. c. 70.

Il s'en faut bien que nous ne mettions au nombre de ces recherches ridicules, un traité qui ſe débite depuis peu; qui contient (2) cinq diſſertations ſingulie-

(1) *Le vaiſſeau ſur lequel Theſée alla en Créte, & en revint après avoir tué le Minotaure, fut conſervé juſqu'au temps de Demetrius de Phalere, c'eſt-à-dire, près de mille ans. Les Athéniens avoient un très-grand ſoin de conſerver ce vaiſſeau en remettant des planches neuves, à la place de celles qui avoient beſoin d'être renouvellées, Ce qui faiſoit le ſujet d'une diſpute, les uns ſoutenant que c'étoit toujours le même vaiſſeau, & les autres que c'étoit un vaiſſeau différent.*

Plutarq. vie de Theſée.

(2) *Ce livre eſt intitulé:* Selectorum Litterariorum Pentas.

res : ſur les ſavans miſanthropes; ſur ceux qui ont été ennemis du beau ſexe; ſur ceux qui ont été mal propres, & qui n'ont eu aucun ſoin de leurs perſonnes; ſur ceux qui ont eu de méchantes femmes; enfin ſur ceux qui ont été groſſiers & ſans politeſſe. Tout ce qui ſert à faire connoître les hommes, peut être employé à leur avantage.

Il réſulte des réflexions que nous avons faites ci-deſſus, que la ſcience eſt pernicieuſe dans les méchans, & mépriſable dans les eſprits foibles. Elle eſt auſſi humiliante pour les vrais ſavans : car plus (1) ils font de progrès, plus les doutes ſe multiplient, plus ils connoiſſent l'inſuffiſance de leurs lumieres. Les ſciences ont deux extrêmités qui ſe touchent, la pure ignorance naturelle, & l'ignorance ſavante qui ſe connoît. La ſcience introduit les abus : elle eſt auſſi abſolument néceſſaire pour les réprimer. *Penſ. de Paſc. c. 20.*

Après que les deux derniers ſiécles ont produit les plus ſavans hommes, & que le renouvellement des Lettres y a été célébré avec toute l'ardeur poſſible, il ſemble que l'eſtime des ſciences ne ſoit plus à la mode. On a quelque confuſion de paroître ſavant : on ſe perſuade qu'il ne faut que de l'eſprit, qu'on eſt aſſez *Peu d'eſtime pour le ſavoir.*

(1) Cui plura noſſe datum eſt, eum majora dubia ſequuntur. *Æn. Sylv. rhet. lib.* 2.

riche de ſon propre fond. Ces maximes ſont très-capables de faire bientôt renaître l'ignorance, mere du mauvais goût & des erreurs.

Cic. pro. Arch. poët. Cicéron préfere la nature ſans les lettres, au ſavoir deſtitué de tous les talens naturels. Quintilien eſt de même avis, & il ajoute *que le* (1) *médiocre tient plus de la nature, mais que l'excellent appartient davantage aux talents acquis qu'aux talens naturels; de même qu'une terre fertile produit bien quelques fruits ſans culture; mais que les récoltes abondantes ſont plutôt dûes aux travaux du laboureur qu'à la bonne qualité des terres.* Il y a lieu d'excepter ici un genre d'excellent, rare & extraordinaire, auquel l'art & l'étude ne peuvent atteindre, & qui dépend beaucoup davantage du génie. Suivant le ſentiment d'Horace, l'art ne peut rien ſans (2) la nature, ni les plus heureuſes diſpoſitions ſans l'étude. La nature & l'art doivent s'entreſecourir mutuellement, & leur ſuccès dépend de leur bonne intelligence.

(1) Natura etiàm ſine doctrinâ multùm valebit, doctrina nulla eſſe ſinè naturâ poterit... *Quintil. lib. 2. inſtit. c. 19.*

(2)... Ego nec ſtudium ſine divite venâ,
Nec rude quid proſit video ingenium. Alterîus ſic.
Altera poſcit opem res, & conjurat amicè.
Hor. art. poë.

CHAPITRE III.

Des Auteurs.

De l'eſtime de l'antiquité.

LEs uns n'eſtiment que l'antiquité, comme ſi la nature eût été plus forte (1) & plus féconde, lorſque l'univers ſortoit, pour ainſi dire, de la main du créateur; les autres relevent avec une cenſure trop maligne, ce qu'ils apperçoivent ou croyent appercevoir de défauts dans les anciens.

Bacon a eu une penſée ſinguliere & qui ſemble très-raiſonnable, quoique contraire à l'opinion commune; c'eſt que l'antiquité aïant été la jeuneſſe de la Nature, c'eſt à nous, à proprement parler, que conviennent le nom & le titre d'anciens. Car tout étoit nouveau dans l'antiquité; elle a inventé & défriché; au lieu que nous avons l'avantage (2) de l'ex-

(1) Sive recens tellus, ſeductaque nuper ab alto Æthere, cognati retinebat ſemina cœli. *Ovid. metam. lib.* 1. *Mais on ne voit, ni dans les plantes, ni dans aucune autre production de la nature, les marques de cette prétendue vieilleſſe.*

(2) Tot nos præceptoribus, tot exemplis inſtruxit antiquitas, ut poſſit videri nulla, ſorte naſcendi, ætas felicior quàm noſtra, cui docendæ priores elaboraverunt. *Quintil. Inſtit. lib.* 12. *c.* 11.

périence, & que nous pouvons profiter des modeles qui nous ont précédés.

Alphonſe roi d'Arragon & de Naples, ſurnommé le ſage, diſoit : *qu'entre tant de choſes que les hommes recherchent pendant toute leur vie, il n'y a rien de meilleur que d'avoir de vieux bois pour brûler, de vieux vin pour boire, de vieux amis pour la ſociété, & de vieux livres pour lire.* Il pouvoit ajouter de vieux ſoldats pour la guerre, & même de vieux chiens pour la chaſſe.

Arétade prétendoit que les chemins des ſciences étoient ſi battus & ſi frayés, que les auteurs s'y rencontroient ſans ſe connoître. Il avoit fait un traité de la rencontre fortuite (1) des penſées. Il y

(1) περὶ συντυχιῶν.

Racan étant en garniſon à Calais en 1608. fit à l'âge de 19. ans ce quatrain.

Eſtime qui voudra la mort épouvantable,
Et la faſſe l'horreur de tous les animaux ;
Quant à moi, je la tiens pour le point déſirable,
Où commencent nos biens, & finiſſent nos maux.

Un de ſes amis lui fit voir que ce quatrain étoit de Mathieu, dans ſon livre intitulé, *les tablettes de la vie, & de la mort.* Racan n'avoit jamais lû ce livre : Le grand Corneille ignoroit que ces deux vers de la Tragédie de *Polyeucte*, ſur la fortune,

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité . . .

ſe trouvoient dans une Ode à Louis XIII.

à long-temps qu'on a dit que tous les ſujets étoient épuiſés, & qu'il n'y avoit (1) plus rien de nouveau.

Sénéque (2) penſe au contraire que ceux qui ſont venus avant nous, n'ont pû épuiſer ce qui eſt en ſoi inépuiſable, & que les auteurs qui naîtront après une longue ſuite de ſiécles, trouveront encore dequoi ajouter à ce qui aura été fait avant eux. En effet, parmi tant de ſujets que les gens de lettres ont traités juſqu'à préſent, il eſt peu de vérités importantes, ſur leſquelles les ſavans ſoient entiérement d'accord.

La préférence des ouvrages anciens ou modernes étoit conteſtée dès le temps de Ciceron, & même d'Ariſtote. Ils en ont porté un jugement ſemblable, & l'application s'en trouve encore aujourd'hui fort juſte. Ils ont dit *que les anciens avoient bien moins d'ordre & de méthode; & que la compoſition des ouvrages* (3) *modernes*

que M. Godeau, avoit faite plus de quinze ans auparavant.

(1) *Les penſées ne peuvent paroître neuves, que par leurs expreſſions. Marot dit, en s'adreſſant à François I.*

Roi le plus roi qui fut onc couronné.
Le tour original fait que ce trait ne s'effacera jamais.

(2) Multa venientis ævi populus ignota nobis ſciet. Multa ſæculis tunc futuris, cùm memoria noſtri exoleverit, reſervantur. *Sen. natural. quæſt. lib. 7. c. 31.*

(3) Certè recentiſſima quæque ſunt correcta

de leur temps étoit beaucoup plus châtiée & plus correcte.

Le ſentiment de Ciceron a d'autant plus de poids, que le plus grand nombre des auteurs qui nous ſont reſtés de l'antiquité, avoit déja paru de ſon temps. Car l'antiquité littéraire ne s'étend qu'environ depuis Hérodote, juſqu'à l'empereur Marc-Antonin, ce qui ne comprend gueres plus de 600. ans; les auteurs qui ne ſont pas renfermés dans cet eſpace, étant ou en fort petit nombre, comme Homére & Héſiode, ou peu eſtimés, comme les auteurs du bas empire.

Horace montre ce qu'il y a de faux dans le relief que l'ancienneté donne aux poëmes. *Eſtimerons-nous ancien*, demande-t'il, *celui qui eſt éloigné d'un ſiécle? Oui, la révolution d'un ſiécle donne l'ancienneté à juſte titre. Mais celui* (1) *à qui il ne manque qu'un mois ou qu'un an des cent années, le regarderons-nous comme privé des avantages de l'ancienneté? Il ne faut pas s'arrêter à cette bagatelle, celui-là eſt encore au nombre des anciens. J'uſe inſenſiblement de la permiſſion, & retran-*

& emendata maximè. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 1.

(1) Eſt vetus atque probus, centum qui perficit annos.
Quid? qui deperiit minor uno menſe vel anno,
Inter quos referendus erit?... *Hor. lib.* 2. *epiſt.* 1.

chant peu à peu tout ce monceau d'années, comme ſi j'arrachois les crins d'une queue de cheval l'un après l'autre, je fais ſentir à celui qui meſure ſon goût par l'ancienneté, qu'il bâtit ſur un fondement ruineux.

L'autre extrémité n'eſt pas moins vicieuſe. Jean Caramuel n'a pas fait honneur à ſon diſcernement, lorſqu'il a dit dans le catalogue de ſes livres : *Je n'ai* (1) *jamais voulu employer ou perdre beaucoup de temps à lire les livres des anciens ? non que je les mépriſe, mais parceque les modernes ont poli avec beaucoup d'étude & d'induſtrie, ce que les anciens ont penſé de plus beau & de meilleur.*

Du mérite des traductions.

Il y a deux opinions diamétralement oppoſées ſur le mérite des traductions. *Toute la délicateſſe des penſées & des expreſſions des auteurs*, dit le P. Bouhours, *ſe* (2) *perd quand on les veut mettre dans*

penſ. ingén. p. 195.

(1) Non multùm ego temporis impendo aut perdo in veterum libris legendis.

(2) *On peut avoir une traduction à peu près équivalente d'un philoſophe & d'un hiſtorien. Il y a peu d'apparence de l'eſpérer d'un orateur, & bien moins encore d'un poëte. Si la traduction eſt littérale, ces auteurs perdent toutes leurs graces ; ſi elle eſt libre, vous n'avez plus l'original. Quelquefois les traducteurs ſubſtituent des penſées entierement différentes. Ainſi les vers qu'Homere met dans la bouche d'Ajax, Iliad. 15. v. 645. ſont terminés par une penſée fort différente de celle que la traduction de Deſpreaux a exprimée :*

une autre langue ; à peu près comme ces essences exquises, dont le parfum subtil s'évapore, quand on les verse d'un vase dans un autre. Le P. Bouhours se sert encore de la comparaison des traductions avec l'envers des tapisseries de Flandres.

Parall. des anc. & des modern. Perrault soutient au contraire qu'il y a plus davantage à lire les auteurs anciens dans une bonne traduction ; que nous ne connoissons rien à la prononciation des anciennes langues, & qu'ainsi nous ne pouvons juger de leur nombre ni de leur harmonie ; qu'à l'égard du sens du discours, des pensées qu'il renferme, des figures dont il est orné, de la suite du raisonnement, & de l'œconomie de l'ouvrage, toutes ces choses se font mieux sentir dans une excellente traduction que dans l'original ; qu'on profite de toutes les recherches du traducteur, qui a consulté tous les commentateurs & les intepretes, & que celui qui lit Lucien, par exemple, dans la traduction de d'Ablancourt, a entendu Lucien comme d'Ablancourt lui-même. Mais au lieu de dire, qu'en lisant une

Grand Dieu, chasse la nuit, qui nous couvre les yeux ;
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

Il n'est point question, dans le Grec, de ce défi d'Ajax à Jupiter ; le héros dit : Jupiter, délivre-nous des ténébres, & fais-nous périr en plein jour, puisque tu as résolu notre perte.

traduction, on entend l'auteur traduit, comme le traducteur l'a entendu lui-même, Perrault ne devoit-il point ſe contenter de dire, qu'on entend l'auteur, autant que le traducteur (1) a pû le faire entendre?

Opinions extravagantes du P. Hardouin.

Le P. Hardouin a eu des opinions d'une critique inconſidérée, non-ſeulement indigne d'un ſavant, mais d'un homme ſenſé & raiſonnable. Il s'étoit imaginé (2) que

(1) *Les traducteurs qui ont le plus de réputation ne rendent point la force du texte, lorſqu'ils rencontrent quelque paſſage ſerré & nerveux. Je n'en rapporterai qu'un exemple. Ce mot de Tacite ſur Vitellius, annal. lib.* 12. Ingruentium dominationum proviſor, *n'a été rendu ni par d'Ablancourt, ni par la Houſſaye. Le premier a traduit: Vitellius, pour gagner les bonnes graces d'Agrippine qu'il voyoit entrer en crédit. Le ſecond: Vitellius, qui prévoyoit à qui tomberoit l'empire. Il eût mieux valu, par un tour, à la vérité un peu diffus, mais plus énergique, traduire ainſi: Vitellius, dont la politique étoit de ménager d'avance les perſonnes dont il prévoyoit le pouvoir; ou, Vitellius aux aguets des puiſſances prêtes à éclorre. Il eſt encore plus difficile de traduire les expreſſions poëtiques. Les plus zélés partiſans d'Homere, d'Anacréon, de Virgile, d'Horace, de Juvenal, ne reconnoiſſent plus ces auteurs dans la lecture de leurs traductions.*

(2) *Cette opinion du P. Hardouin eſt contenue dans ſes livres intitulés*, de nummis Herodiadum, la chronologie de l'ancien Teſtament, les Médailles du ſiécle de Conſtantin, &c.

Il n'a pas borné ſon ſyſtême de ſuppoſition aux auteurs profanes, il l'a étendu aux peres de l'E-

preſque tous les auteurs profanes avoient péri dans le naufrage des lettres, & que la plûpart des ouvrages que nous avons ſous les noms d'Homere, d'Anacréon, de Cicéron, &c. avoient été compoſés dans le douzieme ſiécle par une cabale d'athées.

Grand nombre d'apocryphes.

Le grand nombre d'ouvrages ſuppoſés ou falſifiés a inſpiré à pluſieurs ſavans une défiance bien fondée au ſujet des auteurs de l'antiquité. Les livres de Mercure (1) Triſmégiſte, les hiſtoires de Dictys de (2) Créte, de Darès le Phrygien, de (3) Béroſe, de (4) Ma-

gliſe, & au texte Grec de la ſainte écriture. Sa rétractation du 27. Décembre 1708. a été inſérée dans l'hiſtoire des ouvrages des ſavans de Baſnage, Mars 1709. Les mémoires de Trévoux de Janvier & Février 1734. tournent en ridicule tout ſon ſyſtême.

(1) *Siphoas roi d'Egypte, ſurnommé fils de Vulcain, fut fils & ſucceſſeur de Mœris. Quelques-uns croyent que ſa ſcience le fit nommer Mercure ou Hermès Triſmegiſte, c'eſt-à-dire, trois fois très-grand.*

(2) *Un petit ouvrage latin a été donné comme une traduction de l'hiſtoire écrite par Dictys de Créte, compagnon d'Idoménée: & le prétendu traducteur aſſûre qu'un tremblement aïant fait entr'ouvrir la terre dans l'iſle de Créte, cet ouvrage écrit en caracteres phéniciens, fut trouvé dans un cercueil de plomb, comme y aïant été enfermé avec ſon auteur.*

(3) *Béroſe publia une hiſtoire des Chaldéens, qu'il dédia à Antiochus II. Elle finiſſoit à l'an 267. avant J. C.*

(4) *Manethon avoit compoſé une hiſtoire d'E-*

nethon, les poëmes (1) d'Orphée, & de Muſée (2), ont été fauſſement attribués aux auteurs dont ils portent les noms. Combien de traités douteux d'Hippocrate, d'Ariſtote, de Galien, de Plutarque? Le ſeul Annius de Viterbe eſt ſoupçonné de la ſuppoſition de plus de douze auteurs, d'un Archiloque, d'un Magaſthéne, d'un Manethon, d'un Béroſe, d'un Fabius Pictor, des origines de Caton, &c. Il paſſe pour avoir compoſé en même temps le texte de ces auteurs & le commentaire. La ſuppoſition des ouvrages s'eſt étendue aux tems qui ont précédé le déluge; & on a attribué des ouvrages à Adam, à Seth, à Enos, &c.

Gorop. orig. Antverp. lib. 4.

Lambec. lib. 1. hiſt. litt. prodr. c. 3.

Muret (3) ſe divertit à tromper des

gypte dédiée à Ptolémée Philadelphe, l'an 247. avant J. C.

(1) *Orphée étoit contemporain de l'Hercule Grec, fils d'Alcméne, un peu plus ancien que la guerre de Troie. Les vers attribués à Orphée paſſent pour avoir été compoſés par Onomacrite Athénien, qui vivoit du tems des fils de Piſiſtrate, ſous la 50. olympiade. C'eſt la plus ancienne ſuppoſition d'ouvrage que nous connoiſſions.*

(2) *Jules Scaliger dans ſa poëtique attribue à l'ancien Muſée le poëme de Léandre & Hero. Voſſius croit que c'eſt un ouvrage fort moderne en comparaiſon d'une antiquité ſi reculée, & qu'il a été compoſé depuis le quatriéme ſiécle de l'ére Chrétienne. Voſſ. de poët. Græc. c. 9.*

(3) *Muret dans le recueil de ſes poëſies a fait imprimer la note ſuivante.* Per jocum prioribus

ſavans de ſon temps, en donnant des vers de ſa façon pour des fragmens d'anciens poëtes. C'eſt ainſi que Michel-Ange cacha dans des maſures une ſtatue de Cupidon qu'il avoit faite, & dont il avoit rompu un bras. Cette ſtatue ayant été trouvée, fut expoſée à la critique des connoiſſeurs & des maîtres de l'art, qui la jugerent d'une antiquité très reculée; elle fut même vendue pour antique. Il fut aiſé à Michel-Ange de prouver l'erreur du jugement porté ſur cette ſtatue, en rapportant le bras qu'il avoit pardevers lui.

Emulation des anciennes bibliothéques.

L'émulation qui étoit autrefois entre les rois d'Egypte & de Pergame, à qui amaſſeroit la plus ſomptueuſe bibliothéque, a donné lieu à la ſuppoſition d'un grand nombre d'ouvrages. Ceux qui apportoient des livres, étoient libéralement récompenſés. On trouvoit dans la bibliothéque d'Alexandrie quarante volumes différens d'Analytiques ſous le nom d'Ariſtote, qui n'en avoit compoſé que quatre.

verſibus Atii, poſterioribus Trabeæ nomen adſcripſi, ut experirer aliorum judicia & viderem nùm quis in eis eſſet vetuſtatis ſapor. Nemo repertus eſt, qui non ea pro veteribus acceperit. Unus etiam eruditione & judicio acerrimo præditus repertus eſt, qui ea à me accepta pro veteribus publicaret.

Callimaque (1), poëte Grec, a appellé un grand livre un grand mal. Suivant cette penſée, l'art de l'imprimerie a furieuſement multiplié (2) les maux ſur

Le nombre des livres plus grand dans l'antiquité.

(1) *Callimaque a été un des ſept poëtes Grecs de la Pléïade formée ſous le régne de Ptolémée Philadelphe, & qui étoit compoſée de Théocrite, Callimaque, Lycophron, Nicandre, Appollonius le Rhodien, Aratus, & Homere le jeune. D'autres nomment les ſept poëtes un peu différemment. Comme entre les étoiles de la Pléïade celeſte, il s'en trouve une plus obſcure que les autres, on peut dire que Lycophron la repréſente, dans la Pléïade poëtique, par l'obſcurité de ſes vers. La Pléïade Françoiſe ſous Charles IX. fut imaginée par Ronſard, à l'imitation de la Grecque. Elle étoit compoſée de Joachim du Bellai, de Pontus de Thiard, de Jodelle, Belleau, Ronſard, Baïf & Dorat.*

(2) *Cette énorme quantité de commentateurs du ſeul Ariſtote, ces livres barbares de théologie ſcholaſtique, tant de viſions honorées du titre de philoſophie, ces ouvrages de chimie qui n'ont jamais été entendus de leurs auteurs, tant de myſteres algébriques qui portent à faux, cette foule ſublime de calculs ou d'hypothéſes & de démonſtrations incompréhenſibles, ces prodigieux efforts de la géométrie tranſcendante, ces recueils d'expériences, ces travaux des Infinitaires, cette troupe immenſe de Juriſconſultes & de Médecins qui ont ſi fort multiplié & allongé les procès & les maladies, tant de poëtes inſipides, d'ouvrages périodiques, de menſonges répandus ſous les titre d'hiſtoires, de rélations, de voyages; les fables inventées par les naturaliſtes; les impoſtures débitées ſous le voile des ſciences occultes, ce fatras effrayant de volumes en tout genre, juſtifient aſſez le mot de Callimaque; quoiqu'a-*

Suet. in Calig. c. 20.

la terre. L'empereur Caligula ordonna que tous les mauvais auteurs fuſſent condamnés à être jettés dans le Rhône, ou à effacer leurs ouvrages avec la langue.

On ſe plaint du nombre (1) exceſſif des auteurs, depuis que l'art de l'imprimerie a été inventé : mais on trouvera que l'antiquité a fourni un plus grand nombre de livres, ſi l'on fait réflexion aux prodigieuſes bibliothéques dont l'hiſtoire a conſervé le ſouvenir, & à ce nombre immenſe de livres dont elle nous apprend la perte. Les exemplaires étoient beaucoup plus rares ; mais les ouvrages n'étoient pas moins nombreux.

Meurs. Piſiſtr. Abl. Gell. lib. 17. *c.* 17.

Piſiſtrate, tyran d'Athènes, avoit aſſemblé une bibliothéque plus ancienne que preſque tous les auteurs dont nous connoiſſons les ouvrages & même les noms. Elle fut enlevée par Xerxès, lorſqu'il brûla Athènes. Les livres furent tranſportés en Perſe : une partie de ces livres ſubſiſtoit au temps d'Alexandre. Seleucus Nicanor, un de ſes ſucceſſeurs,

Aul. Gell. noct. attic. lib. 6. *c.* 17.

près tout, quel grand mal ſont-ils au genre humain, relégués tranquillement dans la pouſſiere?

(1) *C'eſt à tort qu'on ſe plaint de ce que les livres ſe multiplient. Il eſt avantageux à la république des lettres que l'émulation s'y entretienne. On ne court pas riſque d'être ſurchargé de ce qui n'emporte avec ſoi aucune contrainte ; & l'on ne choiſit jamais mieux que dans l'abondance. L'excellent en chaque genre eſt encore bien rare.*

en

en renvoya un grand nombre à Athènes. C'eſt à cette (1) bibliothéque de Piſiſtrate qu'eſt dûe la conſervation des poëmes d'Homere & d'Héſiode.

Ptolémée Soter commença la fameuſe bibliothéque d'Alexandrie. Sous ſon fils Ptolémée Philadelphe, elle étoit déja compoſée de cent mille volumes. Depuis elle s'accrut prodigieuſement. Tout le bâtiment qui contenoit l'ancienne bibliothéque étant rempli de quatre cens mille volumes, les livres nouveaux qui y furent ajoutés, furent mis dans le temple de Sérapis; & cette ſeconde bibliothéque, qui n'étoit que le ſupplément de la premiere, contenoit trois cens mille volumes: en ſorte qu'Aulu-Gelle, Ammien Marcellin, & Iſidore, comptent ſept cens mille volumes dans ces deux bibliothéques d'Alexandrie. Céſar ſe trouvant en danger dans la ſédition d'Alexandrie, fit mettre le feu aux vaiſſeaux qui étoient dans le port. L'embraſement ſe communiqua à l'ancienne bibliothéque, dont les quatre cens mille volumes

Cedren. Euſeb. Chronic. Syncell. p. 271.

(1) *Le ſens de Strabon doit être, que la bibliothéque d'Ariſtote, par le nombre, le choix, ou l'arrangement des livres, ſervit de modéle aux bibliothéques d'Alexandrie & de Pergame. Car après avoir dit qu'Ariſtote eſt le premier que nous connoiſſions, qui ait aſſemblé une bibliothéque, il ajoûte, tout de ſuite:* & ſon exemple inſpira le même deſſein aux Rois d'Egypte.

(1) furent consumés par les flammes. La bibliothéque d'Alexandrie se releva de cette perte immense. Les deux cens mille volumes de la bibliothéque de Pergame donnés par Marc-Antoine à Cléopatre, & les autres additions qui y furent faites, la rendirent même encore plus magnifique & plus nombreuse (2)

Plutarch. in Anton.

(1) Quadringenta millia librorum Alexandriæ arserunt, pulcherrimum regiæ opulentiæ monumentum. *Sen. de tranquillit. animi, c. 9.*

(2) *La Croix du Maine estime que si les sept cens mille volumes de la bibliothéque d'Alexandrie étoient aujourd'hui imprimés, ils n'excederoient pas le nombre de sept mille volumes : supposant que les anciens appelloient un volume ce que nous pourrions écrire dans un cayer, ou dans le chapitre d'un livre : & il assûre que si Paracelse qui a écrit aux environs de trois cens volumes, eût été de leur temps, ils eussent fait monter le nombre de ses ouvrages à trente mille. Biblioth. de la Croix du Maine. p. 519. Mais il y a beaucoup d'apparence que la Croix du Maine se trompe dans ses conjectures ; la maniere dont Sénéque a parlé de cette bibliothéque, & le grand emplacement qu'elle occupoit, donnent lieu d'en penser différemment. Les volumes des anciennes bibliothéques étoient apparemment comme ceux des nôtres, les uns plus épais, les autres moins. Seroit-on bien fondé dans deux mille ans, à vouloir réduire les volumes de nos bibliothéques à ne contenir que fort peu d'écriture, parce que l'histoire fera mention que Paracelse a composé dans le* XVI. *siécle 300. volumes, quoique sa vie n'ait été que de 48. ans, & qu'il en ait passé la plus grande partie dans les voyages, dans l'ivresse, & à voir des malades ? Ces trois cens volumes de Paracelse*

que n'avoit été l'ancienne. Ce grand amas de livres fut brûlé par les Saraſins en 642. lorſqu'ils firent la conquête de l'Egypte. Grégoire Abulfarage a rapporté qu'Amrou, général des Saraſins, eut quelque deſſein de conſerver cette bibliothéque, à la priere de Jean le Grammairien, ſectateur d'Ariſtote; Amrou en écrivit au Caliphe Omar, qui lui fit réponſe: *que ſi tous ces livres ne contenoient que les mêmes choſes que l'Alcoran, ils devoient être brûlés comme inutiles, parceque l'Alcoran ſuffiſoit, comme rempli de toutes les vérités qu'il importoit de ſavoir; que s'ils contenoient des choſes contraires, il étoit encore plus néceſſaire de les brûler.* Sur cette déciſion, ce prodigieux aſſemblage d'auteurs fut livré aux flammes, & ils ſervirent pendant ſix mois à chauffer les bains publics d'Alexandrie.

Lucullus avoit une bibliothéque magnifique, ouverte au public. Pollion fut le premier (1) auteur de ce bienfait, envers les gens de lettres. Jule Céſar chargea Varron de faire venir de toutes parts les ouvrages les plus curieux, & d'amaſſer de riches bibliothéques, pour

Bud. de aſſe. lib. 2.

Suet. in Jul. c. 44.

ou tous les ouvrages au moins qui nous en reſtent, ſont renfermés dans deux tomes in-folio.

(1) Aſinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus, bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. *Plin. lib* 35. *c.* 1.

les rendre publiques. Palladio compte à Rome trente-ſept (1) de ces bibliothéques publiques, dont les plus célebres étoient l'Octavienne fondée par Auguſte, la Gordienne, & l'Ulpienne donnée au public par Trajan.

Delle antiq. di Roma.

On lit dans Zonaras, que la bibliothéque de Conſtantinople, qui contenoit cent-vingt mille volumes, fut brûlée ſous l'empire de Baſiliſque.

Guerre faite aux livr.

C'eſt de tout temps qu'on a fait la guerre aux livres, comme aux hommes & aux ſciences.

Syncell. p. 207.

A quels excès fut portée la vanité inſenſée de Nabonaſſar ! Ce roi de Babylone, au rapport d'Alexandre Polyhiſtor & de Béroſe, ramaſſa toutes les hiſtoires qui contenoient les regnes de ſes prédéceſſeurs, & les fit diſparoître entierement, afin qu'à l'avenir on commençât par lui à compter les rois de Babylone.

Les annales Chinoiſes attribuent à leur Roi Tſin-Chi-Hoang, qui vivoit 250. ans avant Jeſus-Chriſt, l'incendie de tous les livres qui ne traitoient ni d'aſtrologie, ni de médecine. Il y a bien de l'apparence que les Chinois, pour autoriſer leurs prétendues antiquités, ont imité ce

(1) *Pancirole n'a compté que 29. de ces bibliothéques publiques.* Bibliothecæ 29. ex his præcipuæ duæ, Palatina & Ulpia. *Pancirol. Rom. deſcript. in Grav. antiq. t. 3. p. 320.*

trait de l'hiſtoire de Babylone.

Caligula vouloit abolir les ouvrages d'Homere, diſant : *Pourquoi ne me ſera-t-il pas permis auſſi-bien qu'à Platon de bannir les poëtes de ma république* ? Il vouloit auſſi ſupprimer Virgile & Tite-Live, *parceque le premier*, diſoit-il, *n'avoit ni eſprit ni ſavoir, & que le ſecond étoit un écrivain froid & négligent.* *Suet. in Calig. c. 34.*

Les lettres ont été preſque accablées ſous les ruines de l'empire Romain, par les ravages des Barbares. Les Romains ont brûlé les livres des Juifs, des Chrétiens, & des Philoſophes. Le Clergé d'Orient a détruit les poëſies Grecques ; ce qui a fait perdre les comédies de Ménandre, d'Apollodore, de Philémon, les vers de Sapho & d'Alcée, &c. Les Juifs ont brûlé les livres des Chrétiens & des Payens ; les Chrétiens ont brûlé les livres des Payens & des Juifs. La plupart des livres d'Origene & des anciens hérétiques ont été brûlés par les Catholiques. Le cardinal Ximenès, à la priſe de Grenade, fit jetter au feu cinq mille alcorans. Les Mahométans, dans tous les pays de leur Empire, ont annéanti, par un zéle de religion, tous les livres des peuples conquis. Les Puritains en Angleterre, au commencement de la prétendue réforme, brûlerent une infinité de monaſteres, & de mo-

Biblioth. Ang. t. 1 art. 6.

numens de l'ancienne religion. On mépriſa les manuſcrits, au point de s'en ſervir pour écurer des chandeliers, & pour frotter des bottes. On vendit pour deux livres ſterlings deux belles bibliothéques à un marchand, qui ſe ſervit des livres, pendant plus de dix ans, pour empàqueter ſes marchandiſes : faits atteſtés dans une remontrance à Edouard VI. Un évêque Anglois mit le feu aux archives de ſon égliſe, & Cromwel dans les derniers temps fit brûler la biblothéque d'Oxford, qui étoit une des plus curieuſes de l'Europe.

Jérém. Collier, Hiſt. eccleſ. d'Angl.

Epiſt. obſcurior. virorum. in dialog.

Les prétendus réformateurs avoient voulu dabord étendre la réforme aux études, auſſi-bien qu'à la religion. Il ne falloit, ſelon eux, ni philoſophie, ni ſciences profanes. On devoit brûler Platon, Ariſtote, Ciceron, & tous les auteurs profanes de l'antiquité, pour n'étudier que l'écriture, & donner tout le reſte du tems aux exercices du corps. Mais ils ne reſterent pas long-tems dans cette opinion ; & voyant qu'ils pouvoient tirer de grands avantages de la ſcience, ils furent les plus ardens à faire la proviſion la plus ample de l'érudition profane. Ils donnerent même le renouvellement des lettres, comme le ſigne que Dieu avoit marqué de la néceſſité de réformer l'égliſe.

Béze, hiſt. eccleſ. au commenc.

Les extraits ont causé la perte d'un grand nombre d'auteurs. La compilation du digeste a fait perdre les ouvrages de tous les jurisconsultes de l'antiquité. Les extraits faits par ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénéte vers le milieu du 10. siécle sur l'histoire, la politique & la morale, ont causé la perte de l'histoire universelle de Nicolas de Damas, & d'une partie des livres de Polybe, de Denys d'Halicarnasse, de Diodore de Sicile. Les abregés que le même empereur a fait faire sur les exercices de la campagne, & sur la maniere de guérir les maladies des chevaux, ont privé la république des lettres de plusieurs anciens philosophes & médecins. Il n'est resté de ces extraits mêmes que quelques fragmens.

Voss. de hist. Græc. lib. 2. c. 26.

L'abbréviateur Justin a fait perdre Trogue Pompée; Xiphilin, par l'extrait de Dion, a causé la perte de ses vingt derniers livres. Les épitomes de Florus nous ont privés d'une partie des livres de Tite-Live. Vossius juge au style de Valere Maxime, que l'original a été perdu, & que nous avons à sa place un abregé qui peut bien avoir causé la perte du véritable auteur. François Bacon chancelier d'Angleterre & comte de Vérulam, appelloit les abréviateurs & faiseurs d'extraits, les vers rongeurs des belles-lettres.

Voss. de historic. Latin. lib. 1. c. 24.

Verulam. de augm. scientiar. lib. 2. c. 6.

Enfin dans les siécles d'ignorance, le parchemin étant rare, les Grecs racloient l'écriture des anciens manuscris, pour y transcrire des livres d'église. Ce qui, au grand dommage de la république des lettres, fit disparoître plusieurs excellens auteurs Grecs, dont on peut lire encore quelques mots, & même des lignes entieres mal raturées, dans quelques-uns de ces livres d'église manuscrits en parchemin. Combien d'auteurs perdus, seulement depuis Photius, qui vivoit dans le neuviéme siécle!

Les bibliothéques de notre temps, quoiqu'elles renferment l'ancien & le moderne, n'égalent pas, à beaucoup près, les anciennes bibliothéques. Celle du Roi, qui est le plus magnifique assemblage de livres imprimés & de manuscris, qui soit en Europe, ne peut être comparable pour le nombre des volumes aux anciennes bibliothéques, dont nous avons parlé.

Les anciens auteurs bien plus laborieux.

L'histoire nous apprend que les auteurs de l'antiquité étoient bien plus laborieux que ceux d'aujourd'hui. Ce qu'elle raconte à ce sujet, paroît presque incroyable. Les livres de Zoroastre rempliſſoient douze cens soixante peaux de bœufs. Jamblique a compté jusqu'à trente-six mille cinq cens vingt-cinq livres composés par Mercure Trismégiste.

Bayl. Rep. des lett. Juin 1684.

Ils pouvoient être remplis (1) de figures hiéroglyphiques à la maniere des Egyptiens, & il eſt à préſumer que ces caracteres occupoient beaucoup d'eſpace. Quelques ſavans ont réduit ce grand nombre de livres à autant de verſets. On appelloit vers, les lignes (2) des auteurs en proſe, auſſi-bien que des poëtes. Pline a dit que les ouvrages de Zoroaſtre (3) contenoient deux millions de vers. Ceux d'Ariſtote, ſuivant Diogéne Laërce, contenoient quatre cens quarante-cinq mille deux cens ſoixante & dix vers. On a meſuré les ouvrages de Ciceron, d'Origéne, de Lactance & d'autres, par le nombre de vers, c'eſt-à-dire, de (4) lignes que ces livres con-

Cardan. lib. 17. de rer. varietat. c. 98.

in Ariſtot.

Prid. Hiſt. des Juifs. t. 2. part. 2. liv. 5.

(1) . . . Voluereſque, feræque,
Sculptaque ſervabant magicas animalia linguas. *Lucan.*

(2) *Quand le ſens étoit fini, les Grecs recommençoient une autre ligne, comme on peut le voir par les marbres d'Arondel. Ils n'écrivoient donc pas de ſuite, mais par verſets.*

(3) Hermippus vicies centena millia verſuum à Zoroaſtro condita, indicibus quoque voluminum ejus poſitis, explanavit. *Plin. lib. 30. c. 1.*

(4) Verſus *vient de* verto, *qui ſignifie tourner, parceque l'écrivain & le lecteur, au bout de la ligne, retournent au commencement de la ſuivante. Menag. obſervat. in Diog. Laërt, t. 2. lib. 4. §. 24. La citation d'un verſet ſe rend encore par le mot latin* verſus.

In Epamin. tenoient. Cornelius Nepos dit *qu'il a renfermé dans un ſeul volume les vies des plus illuſtres capitaines, que différens auteurs avant lui avoient écrites en pluſieurs milliers de vers.* Diogéne Laërce fait monter les ouvrages de Théophraſte à deux cens trente mille huit cens vers; & il rapporte que Chryſippe écrivoit juſqu'à cinq cens vers par jour. Joſeph, à la fin de ſes antiquités, obſerve qu'elles contiennent vingt livres, & ſoixante mille vers : & l'Empereur Juſtinien, dans la ſeconde préface du Digeſte, fait remarquer que toutes les réponſes des anciens Juriſconſultes, diſperſées dans un nombre immenſe de volumes, ont été réduites environ à cent cinquante mille vers.

In Théophr. & in Chryſip.

Suidas témoigne que Callimaque & Ariſtarque avoient compoſé chacun plus de huit cens (1) volumes. Zénon le Stoï-

(1) *Ces volumes étoient des cayers ou des rouleaux, d'où eſt venu le mot de volume*, à volvendo. *On conſervoit, dans les anciennes bibliothéques, les livres roulés autour d'un bâton orné aux deux bouts de quelque bois précieux, ou d'ivoire, comme nos cartes de géographie. Le bâton étoit à l'extrémité du livre; d'où eſt venue l'expreſſion*, ad umbilicum perducere, *pour ſignifier, achever un ouvrage : parceque l'extrémité du livre, en le roulant, étoit ramenée au milieu. Outre ces rouleaux, les anciens avoient des livres compoſés de pluſieurs feuilles quarrées, reliées enſemble, comme nos livres d'aujourd'hui.*

cien avoit compoſé ſept cens cinq traités ou opuſcules différens. Epicure, ſelon Diogéne Laërce, étoit celui des philoſophes qui avoit le plus écrit ; mais Diogéne Laërce dit ailleurs, *que Xénophane avoit écrit plus que Zénon, Démocrite plus que Xénophane, Ariſtote plus que Démocrite, Epicure plus qu'Ariſtote, & que Chryſippe avoit plus écrit qu'aucun.* A la vérité il obſerve, *que ſi l'on eût ôté des ouvrages de Chryſippe ce qui n'étoit pas de lui, il ne ſeroit rien reſté.* *In Epicur.* *In præm.* *In Zen. Citt.*

Le grand travail des Hexaples d'Origéne lui fit donner le ſurnom *d'auteur de Diamant*. Saint Jerôme dit que la vie eſt trop courte, pour lire autant qu'Origéne avoit écrit ou dicté à différens copiſtes. Didyme, ſurnommé (1) *Calcentere ou aux entrailles de cuivre*, avoit Adamantius. *Epiſt. ad Pammach.* *Sen. epiſt.* 88.

Ceux-là étoient beaucoup plus reſſerrés ; & Martial dit que ſon Tite-Live, qui en rouleaux occupoit toute ſa bibliothéque, étoit réduit ſous une reliure peu étendue.

Pellibus exiguis arctatur Livius ingens,
Quem mea vix totum bibliotheca capit.

(1) *Il y a eu deux Didymes, tous deux d'Alexandrie : celui-ci ſurnommé Calcentere, qui vivoit du tems d'Auguſte ; & Didyme l'aveugle, dans le 4. ſiécle de l'ére chrétienne, qui après avoir perdu la vûe à l'âge de 5. ans, ſe rendit très-ſavant, fut profeſſeur en théologie, & fit de grands progrès dans la dialectique, la géométrie, l'aſtronomie, & l'arithmétique. Ruſin. lib. 2. hiſt. eccleſ. c. 7. Socr. lib. 4. c. 20.*

composé jusqu'à quatre mille volumes. S. Augustin s'étonne que Varron ayant tant lû, ait pû tant écrire. S. Isidore dit que S. Augustin a composé tant d'ouvrages, qu'il seroit impossible à un homme qui travailleroit nuit & jour, non seulement de transcrire, mais même de lire tout ce qui a été écrit par S. Augustin.

De civit Dei. lib. 6. c. 2.

S. Isid. Origin. lib. 6. c. 6.

Aristote a composé 747. ouvrages ou traités différens, si l'on s'en rapporte au dénombrement qu'en a fait François Patritius, sans y comprendre les ouvrages dont on doute qu'ils soient d'Aristote. Galien fut auteur de plus de cinq cens traités sur la médecine; & d'environ la moitié autant sur les autres sciences. Il a fait lui-même deux livres contenant l'énumération de tous ces traités, & pour en marquer le temps, le lieu & l'occasion. Nous apprenons de lui, qu'une partie de ses ouvrages périt, de son vivant, par un incendie qui consuma le temple de la paix à Rome.

In discuss. Peripat. lib 2. t. 1.

Le Clerc. Hist. de la médec. part. 3. liv. 3. c. 1.

Les œuvres d'Albert le grand rempliſſent vingt un volumes in-folio, & celles de Saint Thomas dix-sept. Alphonse Tostat, évêque d'Avila, mort en 1454. a fait des commentaires si étendus sur l'écriture sainte, qu'André Schot a dit, *que si l'on voulloit compter les feuillets par les jours de sa vie, on trouveroit qu'il n'y en auroit pas un seul jour, à compter depuis le*

Edit. de Lyon. 1651.

Edit. a. Rom.

tems de ſa naiſſance, auquel il n'eût rempli plus de trois feuillets. Alphonſe Toſtat peut encore être mis au rang des anciens, ſes ouvrages ayant précédé le renouvellement des lettres & l'invention de l'imprimerie.

Tiraqueau, qui vivoit, il y a 200. ans, eſt comparable aux plus laborieux des anciens. On fit ſur lui une épitaphe qui porte (1), *qu'en ne buvant que de l'eau, il avoit laiſſé vingt enfans & vingt volumes. S'il avoit bu du vin il auroit peuplé tout l'univers.* Du Verdier Vauprivas dit *que Daurat fit plus de cinquante mille vers.* Bayle croit que du Verdier nous en a donné à garder. Cependant ce nombre de vers n'a rien d'incroyable, ni même de fort extraordinaire. On pourroit bien plutôt ſoupçonner de l'exagération dans ce que Baillet rapporte, que Lopès de Véga, poëte Eſpagnol, a compoſé dix-huit cens comédies, & quatre cens piéces dramatiques ou actes ſacramentels, qui ſe repréſentoient à l'air dans les places publiques de Madrid à la fête du S. Sacrement; outre un grand nombre d'autres ouvrages, & entr'autres un poëme de la conquête de Jeruſalem.

Dict. not. N. ſur Daurat.

Jugem. des ſav. t. 5. p. 147.

Quelques auteurs ſe preſſent trop de

(1) Hic jacet, qui aquam bibendo, viginti liberos ſuſcepit, viginti libros edidit. Si merum bibiſſet, totum orbem impleſſet.

mettre au jour leurs productions. Horace (1) conseille de garder un ouvrage pendant neuf ans. Quintilien (2) avertit les auteurs de se défier de la complaisance qu'ils ont pour leurs nouvelles productions. Apulée a raison (3) de dire que l'exactitude est incompatible avec la vîtesse de la composition. D'autres ne pouvant se contenter eux-mêmes retouchent continuellement un ouvrage qu'ils ne rendent pas meilleur. Pline le jeune (4) voulant déterminer Suétone à publier son histoire, lui écrivit, *qu'il l'avoit portée à un tel point de perfection, que la lime, au lieu de la polir, ne pouvoit plus que l'affoiblir.*

La coutume de changer de (5) nom a

(1) Nonumque prematur in annum. *Hor. art. poët.*

(2) Ne nobis scripta nostra, tanquàm recentes, fœtus blandiantur. *Quint. instit. lib. 10. c. 4.*

(3) Nulla enim res potest esse eadem festinata simul & examinata... *Apul. de Deo Socrat.*

(4) Perfectum opus absolutumque est, nec jam splendescit limâ, sed atteritur. *Plin. lib. 5. epist. 11.*

(5) *Le Tourneur a été changé en Versoris. Reuclin, qui signifie en Allemand fumée (nom d'une famille illustre de France), changea son nom en Capnio, qui a la même signification de fumée en grec. Il donna à un de ses disciples le nom grec de Melanchthon, qui signifie terre noire : ce nom fut en grande réputation parmi les Calvinistes. Sammalicius prit le nom grec d'Akakia. Du nom*

regné long-tems parmi les gens de lettres. Le pape Paul II. défendit ce déguisement de noms. Il fit même empriſonner les ſavans qui contrevinrent à ſes défenſes, ſoit qu'il ſe défiât de quelque complot tramé entre ces auteurs qui affectoient de ſe cacher, ſoit qu'il jugeât impie de quitter ſon nom de baptême pour en prendre d'inventés à plaiſir.

Changemens de noms des ſavans.

Huetian. p. 3.

Quelques académies ont pris plaiſir à ſe donner des noms badins & extraordinaires. Celle de Pérouſe s'eſt appellée l'académie des *Inſenſés*; celle de Piſe, l'académie des *Extravagants*; celle de Peſaro, l'académie des *Hétéroclites*. L'aca-

Noms badins de quelques Académies.

de Gérard a été formé celui d'Eraſme. Le chancelier de l'Hôpital a été traveſti en Xenius. On trouve un grand nombre de ces changemens de noms, dans les lettres intitulées : Epiſtolæ obſcurorum virorum. *Les noms propres ont eſſuyé une autre révolution. Les anciens traduiſant des noms étrangers, n'en changeoient que la terminaiſon. Ils conſervoient par exemple Pyrrhus & Epicurus, ſans les rendre par Rufus & Auxiliator : Homere, dont le nom ſignifie en grec, un ôtage, n'a point été appellé en latin*, obſes. *Quelques-uns de nos auteurs, par un uſage contraire, ont rendu les noms propres très-difficiles à entendre, en traduiſant ce qui s'y trouve de ſignificatif. De Thou appelle d'Entrague Interamnæ. Toute ſon hiſtoire eſt pleine de noms pareillement dépayſés. Hugo Candidus & Guillelmus Parvus viennent du même abus. Ne ſeroit-il pas ridicule d'appeller Campanella, Thomas Clochette, ou de traduire le nom propre de Ménage en Oeconomus?*

démie de Florence fut appellée des *Humides*; & ſes premiers membres étoient ſurnommés *le Gelé*, *le Trempé*, *le Troublé*, *le Brochet*, *le Bourbeux*, *le Cygne*, &c. L'académie de Gènes a pris le nom des *Endormis*; celle d'Alexandrie, des *Immobiles*; celle de Viterbe, des *Opiniâtres*; celle de Sienne, des *Lourdauts*; celle de Città di Caſtello, des *Abſurdes*; celle de Fabriano, des *Des-unis*; celle de Roſſano des *Sans ſouci*; celle de Naples, des *Furieux*; celle de Macerata, des *Enchaînés*. Les académiciens de Toulouſe ont pris le nom de *Lanterniſtes*, parceque leurs premieres aſſemblées furent ſecretes, & qu'ils ſe rendoient à leurs conférences la nuit, ſans faire porter de flambeaux, & ayant à la main des lanternes.

La conſidération des ſciences a fort varié.

La conſidération des ſciences a fort varié. Il y a eu des temps & des pays où elles ont été fort honorées, & d'autres où elles ſont tombées dans le mépris.

Ælian. lib. 3. var. c. 2.

Hipparque, fils de Piſiſtrate, envoya à Anacréon une galere à cinq rangs de rames. Gorgias le Sophiſte fut le ſeul à qui les (1) Grecs firent élever une ſtatue d'or. Alexandre, à la priſe de Thébes,

(1) Gorgiæ tantus honos habitus eſt à totâ Græciâ, ſoli ut ex omnibus, Delphis, non inaurata ſtatua ſed aurea ſtatueretur. *Cic. lib. 3. de oratore.*

conſerva la maiſon de Pindare, & fit beaucoup de faveurs à ſes deſcendans. Les ſavans d'Alexandrie étoient entretenus & entierement défrayés par les libéralités des Rois d'Egypte : ils étoient logés dans un grand édifice nommé le Muſée, dont Ptolémée Soter fut le fondateur. Les philoſophes & les (1) poëtes recevoient des ambaſſades de la part des Souverains. Pompée, entrant chez le philoſophe Poſſidonius, fit abaiſſer les haches & les faiſceaux ; & celui qui avoit (2) reçu les ſoumiſſions de tout l'Orient, voulut rendre hommage à la ſcience. La lampe de fer d'Epictete fut vendue trois mille drachmes, ou environ cinq cens écus de notre monnoie. On a prétendu que l'uſage de couronner les poëtes étoit preſque auſſi ancien que la poëſie ; & qu'après avoir été interrompu pendant les ſiécles de barbarie & d'ignorance, il fut (3) renouvellé avec éclat, en la per-

Arrian. lib. 1.

Lucien, comment il faut écrire l'hiſt.

Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 10.

(1) Magnum & Menandro, in comico ſocco, teſtimonium Regum Ægypti & Macedoniæ contigit, claſſe & per legatos petito. *Plin. lib.* 7. *c.* 30.

(2) Ut percuti de more fores à lictore vetuerit ; & faſces januæ ſubmiſerit is cui ſe Oriens Occidenſque ſubmiſerat. *Plin. loc. cit.*

(3) *Je n'ai trouvé aucune preuve de cet uſage du couronnement des poëtes dans l'antiquité. Lilio Giraldi penſe qu'il n'a pas commencé long-tems avant Pétrarque. Girald. dialog.* 1.

ſonne de Pétrarque, qui fut couronné de laurier au Capitole, le jour de Pâques de l'année 1341. L'Univerſité de Paris eſt traitée par nos Rois de fille aînée depuis pluſieurs ſiécles. Le roi Catholique & le cardinal Ximénès allant un jour à un acte public qui ſe ſoutenoit dans la nouvelle Univerſité d'Alcala, voulurent que le recteur marchât au milieu d'eux. Marguerite Stuart, femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI. trouvant Alain Chartier, endormi, le baiſa en préſence de pluſieurs dames & ſeigneurs qui étoient à ſa ſuite, & leur dit, *qu'elle avoit voulu faire cet honneur à une bouche, qui avoit prôféré tant de belles paroles.*

Hiſt. du Card. Xim par Fléch. lib. 6.

Auteurs parmi les ſouverains & grands ſeigneurs.

On compte parmi les auteurs un grand nombre de ſouverains, de princes & de grands ſeigneurs. Le ſecond Mercure ou Hermes Triſmégiſte, lequel, ſuivant l'opinion la plus commune, étoit roi de Thébes en Egypte & de Memphis, avoit compoſé pluſieurs volumes, qui contenoient des hymnes en l'honneur des dieux, des préceptes pour les rois & pour les prêtres, des traités d'aſtronomie, les explications des caracteres hiéroglyphiques, ou lettres myſtérieuſes des Egyptiens. Il avoit écrit du culte des dieux & des ſacrifices, des ames des hommes, de la nature des dieux, enfin de l'anatomie & de la médecine,

Ptolémée Philadelphe employa Manethon à traduire ces ouvrages en Grec : mais l'original & la traduction ſe ſont également perdus. Nécepſos, autre (1) roi d'Egypte fort ancien, a été auteur de pluſieurs livres de magie, d'aſtrologie & de médecine. Denys, tyran de Syracuſe, avoit une extrême paſſion pour compoſer des tragédies, & diſputer le prix aux poëtes de ſon temps. Pyrrhus, roi d'Epire, qui fut toujours dans l'action, & dont Plutarque raconte des prodiges de valeur, a laiſſé des traités de l'art de la guerre. On lit dans Arrien, que Ptolémée Soter a écrit l'hiſtoire d'Alexandre. Les Rois, Hiéron II. de Sicile, Attale Philometor de Pergame, & Archelaüs de Cappadoce, ont compoſé des traités d'agriculture. Xénophon n'eſt pas moins célébre par ſes ouvrages de philoſophie & d'hiſtoire, que par la retraite des dix mille Grecs qu'il commandoit. Hannibal écrivit pluſieurs livres en Grec, & entr'autres l'hiſtoire de l'expédition de Cn. Manlius Vulſo en Aſie, qu'il dédia aux Rhodiens. Scipion Emylien & Lælius ont (2) paſſé pour les

Diod. Sic. lib. 15.

Cic. lib. 9. epiſt. 25. Plutarq. compar de Pyrrh. & de Mar.

Plin. lib. 18. c. 3.

Corn. Nep. in Hannib.

(1) *Il eſt parlé de Nécepſos, roi d'Egypte, dans Pline, hiſt. nat. liv. 7. c. 49. & dans une lettre d'Auſone à S. Paulin.*

(2) *C. Lælius, ami inſéparable de Scipion le premier Africain, eut un fils nommé comme lui*

auteurs des comédies miſes ſous le nom de Térence. Sylla a fait des mémoires qui ſont ſouvent cités par Plutarque.

Jule Céſar, dans ſa plus tendre jeuneſſe, compoſa l'éloge d'Hercule, & les tragédies d'Œdipe & d'Adraſte, avec pluſieurs autres piéces de théatre, qui furent appellées Julies, & qu'Auguſte défendit de publier. Il fit un (1) poëme dont parle Suétone. Les vers qui nous reſtent de lui, où il critique les comédies de Térence, ne marquent pas un grand talent pour la poëſie. Il excella parmi les orateurs, & plaida pour les Bithyniens, pour la loi Plautia, pour Decius le Samnite, pour Sextilius. A l'âge de vingt & un ans, il accuſa Dolabella. N'étant encore que queſteur, il fit les oraiſons funebres de ſa tante Julie & de Cornelie ſa femme. Il a compoſé les deux Anti-Catons, des traités d'auſpices & d'augures, un recueil d'apophthegmes, un traité d'aſtronomie, & des éphémérides. Il fut auteur de deux livres de remarques ſur la langue latine. Il ne nous reſte de tous ſes ouvrages que ſes commentaires. Pline dit que Céſar ſurpaſſoit en vigueur d'eſprit tous les autres hommes.

Plin. Lib. 7. c. 25.

C. Lælius, lié d'une auſſi étroite amitié avec Scipion Emylien, ou le ſecond Africain.

(1) *Ce poëme étoit intitulé* Iter. *Suet. in Jul c. 56.*

Auguſte, à l'âge de douze ans, fit l'oraiſon funebre de ſon aïeule Julie. Il écrivit des commeniaires de ſa vie. Il a fait, ſelon Suidas, les tragédies d'Ajax & d'Achille : mais Suétone rapporte que cette tragédie d'Ajax fut ſeulement commencée ; & qu'Auguſte n'en étant pas content, répondit (1) à un de ſes amis, qui s'informoit de l'état où étoit cette piéce, *que ſon Ajax s'étoit jetté ſur une éponge* : faiſant entendre qu'il avoit effacé ſon ouvrage, par une alluſion à la mort d'Ajax, qui ſe jetta ſur ſon épée. Il compoſa un traité ſur Caton, des exhortations à la philoſophie, un poëme en vers hexametres ſur la Sicile, & quelques épigrammes. Il ne reſte de ces ouvrages, que des vers fort obſcenes ſur Fulvie femme de Marc Antoine, qui ſont rapportés par Martial; & ceux que cet Empereur avoit fait ſur ce que Virgile (2) ordonna, par ſon teſtament, de brû-

In voc. Αὔγυστος

Martial. lib. 11. *epig.* 21.

(1) Ajax in ſpongiam incubuit. *Macrob. Saturnal. lib.* 2. *c.* 4. *Suet. in Octav. c.* 85.

(2) Ergone ſupremis potuit vox improba verbis,
Tàm dirum mandare nefas? ergò ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur Muſa Maronis?
Sed legum ſervanda fides; ſuprema voluntas
Quod mandat fierique jubet, parere neceſſe eſt.

ler l'Enéïde, parcequ'il n'avoit pas eu le tems de retoucher ce poëme.

Suet. in Tib. p. 61. & 70.

Tibere a écrit des commentaires de sa vie : il a aussi composé des vers lyriques intitulés, *Complainte sur la mort de César*, & des poëmes Grecs. Mæcenas a fait deux tragédies, de Prométhée & d'Octavie. Il a été auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle des animaux, sur la pature, sur les pierreries.

Meibom. in Mæcen. c. 23. 24. & 25.

Athen. lib. Plutarch. in Sertor.

Athénée & Plutarque parlent de Juba roi de Mauritanie, comme d'un prince très-savant. Pline (1) dit que ses connoissances le rendent plus célébre que sa couronne. Il avoit composé des antiquités Romaines ; des dissertations sur la peinture & sur les peintres ; des annales de Libye & d'Arabie, qui contenoient plusieurs choses curieuses sur l'histoire naturelle de ces pays-là, & qu'il avoit dédiées à Caius César petit-fils d'Auguste ; des traités de médecine & de grammaire.

Germanicus a fait quelques tragédies

Frangatur potiùs legum veneranda potestas ;
Quàm tot congestos, noctesque diesque, labores
Hauserit una dies.
Vita Virgil.

(1) Juba Ptolemæi pater, qui primus utrique Mauritaniæ imperavit, studiorum claritate memorabilior etiam quàm Regno. *Plin. lib. 5. c. 1.*

Grecques, & un poëme ſur le tombeau d'un cheval d'Auguſte. L'empereur Claude écrivit une hiſtoire Romaine depuis la mort de Céſar, & des commentaires de ſa vie, avec une défenſe de Ciceron contre la critique d'Aſinius Gallus. Il ajouta à l'alphabet trois lettres, qui furent en uſage durant ſon regne, & retranchées après ſa mort. Agrippine, mere de Néron, a laiſſé des mémoires. Zénobie, reine de Palmyre, a compoſé un abregé de l'hiſtoire d'Alexandrie & d'une partie de l'Orient. Trajan (1) & Adrien ont écrit des commentaires de leurs vies. L'empereur Tite avoit tant de diſpoſition à la poëſie, qu'il dictoit pluſieurs vers ſur le champ. Il a compoſé des tragedies Grecques & d'autres poëmes. Domitien, pour cacher (2) ſes inclinations perverſes, feignit de s'adonner à l'étude, & s'occupa à faire des vers. Nous avons les réflexions de l'empereur Marc Aurele Antonin, remplies d'une morale Stoïcienne. L'empereur Clodius Albinus a fait des Georgiques, & des romans qui ont eu de la ré-

Suet. in Claud.

Tac. annal. lib. 11.

Tac. annal. lib. 4.

Caſaub. Præfat. ad Polyb.

Suet. in Tit. c. 3.

Eutrop. Iſid. Suid. ap. Voſſ. de poët. græc. c. 9.

Jul. Capitol. in Albin.

(1) Commentarios de ſuis aut alienis rebus compoſuerunt Cornelius Sylla, Julius Cæſar, Auguſtus, Claudius, Trajanus, Adrianus, & plures alii. *Caſaub. præfat. ad Polyb. Le Vayer, t. 2. diſcours de l'hiſt.*

(2) Domitianus ſtudium litterarum & amorem carminum ſimulans, quò velaret animum. *Tac. hiſt. lib. 4.*

putation, quoique d'un ſtyle aſſez médiocre. L'empereur Conſtantin écrivoit des diſcours en latin, & il avoit des interpretes chargés de les traduire en Grec. De ce nombre eſt l'oraiſon adreſſée à l'aſſemblée des Saints, qu'Euſébe a rapportée à la fin de ſon hiſtoire. Cet Empereur employa les derniers tems de ſa vie à compoſer pluſieurs autres diſcours : & même lorſqu'il ſe ſentit proche de ſa mort, il récita une oraiſon funebre, où il s'étendoit fort au long ſur l'immortalité de l'ame, & ſur les récompenſes & les punitions de l'autre vie. Les ouvrages de l'empereur Julien ſont trop connus pour en faire ici le détail. L'empereur Gratien étoit bon poëte. L'impératrice Eudocie, femme du jeune Théodoſe, a laiſſé pluſieurs poëmes, dont on trouve un extrait dans la bibliothéque de Photius. Elle mit en vers héroïques Grecs les huit premiers livres de l'ancien teſtament, & compoſa des paraphraſes poëtiques ſur les prophéties de Zacharie, de Daniel, & d'autres prophetes. Socrate rapporte qu'elle avoit compoſé un poëme héroïque au ſujet de la victoire, que l'empereur Théodoſe II. ſon mari remporta ſur les Perſes. On lui a attribué la vie de Jeſus-Chriſt en centons d'Homere, qui eſt venue juſqu'à nous. L'Empereur Conſtantin Pogonat ou le Barbu a fait un ouvrage.

Euſeb. de vitâ Conſt. lib. 4. c. 22.

Ibid. lib. 4. c. 55.

Cod. 183. & 184.

Hiſt. lib. 7. c. 21.

vrage ſur l'agriculture, diviſé en vingt livres. Les empereurs Baſile & Conſtantin Porphyrogénéte ont compoſé des inſtructions à leurs enfans. Ce dernier, outre les extraits qu'il fit faire de pluſieurs anciens auteurs, & la deſcription de l'empire qu'il adreſſa à Romain ſon fils, a laiſſé un traité de l'image de notre Seigneur envoyée à Abgare roi d'Edeſſe, l'hiſtoire de l'empereur Baſile le Macédonien ſon aïeul, & autres ouvrages. Les empereurs Maurice & Léon VI. ont écrit des livres ſur la Tactique & ſur la diſcipline militaire. L'empereur Michel, ſurnommé Parapinace, à cauſe d'une grande famine arrivée de ſon tems, fut fort mépriſé pour s'amuſer à faire des vers, pendant que les Turcs attaquoient les frontieres de l'empire. L'empereur Alexis Comnéne a compoſé un traité des dons & des choſes ſacrées, qu'il a intitulé *la bulle d'or*. Il ſemble que ce titre ait été imité par l'empereur Charles IV. de Luxembourg, qui l'a donné à la fameuſe conſtitution, qui eſt encore le fondement du droit Germanique. Anne Comnéne a compoſé quinze livres de (1) l'Alexiade ou de la vie d'Alexis ſon *Hiſt. Byzant.*

(1) *L'Alexiade a été traitée de fable, parceque la vérité des faits y eſt entiérement déguiſée par flatterie pour Alexis. Cette hiſtoire ne fut d'abord publiée qu'en huit livres par Hæſchelius.*

pere. L'empereur Andronic Paléologue, ſurnommé le Vieux, a fait (1) un dialogue entre un Juif & un Chrétien ſur les preuves de la religion Chrétienne. Jean V. Cantacuzéne après s'être démis de l'empire, & s'être fait moine au mont Athos, a compoſé l'hiſtoire d'Andronic Paléologue & la ſienne. L'empereur Manuel II. étoit théologien & philoſophe. On a de lui dans la bibliothéque du roi vingt dialogues ſur la religion, & cent préceptes à Jean Paléologue ſon fils & ſon ſucceſſeur. Ces ouvrages ont été traduits en François dans le ſeizieme ſiécle.

Charlemagne paroît avoir écrit contre l'héreſie de Felix d'Urgel, & ſur la (2) queſtion des images. Il étoit ſi bon ménager du tems, qu'à table il ſe faiſoit toujours lire quelque hiſtoire, ou quelque ouvrage de S. Auguſtin. Il donna des noms aux mois de l'année & aux vents. Il compoſa en vers latins l'épitre dédicatoire d'un pſeautier qu'il envoyoit au pape Adrien I. Ces vers, au nombre de vingt, ſont rapportés par Lam-

Lambec. Biblioth. Cæſar. lib. 2. c. 5.

(1) *Quelques auteurs attribuent ce dialogue à un autre Andronic de Conſtantinople, différent des empereurs de ce nom.*

(2) Les livres Carolins, ſur la queſtion des images, furent compoſés ou par l'illuſtre Alcuin, ou par les évêques François, au nom de Charlemagne qu'ils y font parler. *Hiſt. litter. de la Fr. t. 4.*

becius. Il fit auſſi, en vers latins, l'épitaphe du même pape, qui ſe trouve dans les annales de Baronius, en 38. vers. *Baron. t. 9. ad ann. 795.*

Jean Albert Fabricius a encore recueilli deux épîtres en vers de cet empereur à l'hiſtorien Paul Diacre, & quelques vers ſur la mort de Rolland. Il aimoit fort les Sciences & les Savans, & s'appliquoit à la rhétorique, à la dialectique, & ſurtout à l'aſtronomie. Il a auſſi (1) compoſé une grammaire de la langue Thudeſque. *Fabric. Biblioth. med. & infim. latinit. lib. 3.* *Eginhard. in Car. M.*

L'empereur Frédéric II. a fait de fort bonnes poëſies Italiennes, & un traité ſur la chaſſe. L'Empereur Maximilien I. compoſa quelques poëſies, des mémoires de ſa vie, & autres ouvrages. *Fabric. bibl. med & infim. latinit. lib. 7. Lambec. lib. 2. bibl. Cæſar. c. 8.*

Charles-Quint fut auteur d'un traité de l'art de la guerre; & il écrivit des mémoires de ſon régne en François. *Je m'étonne*, dit Bayle, *que ces mémoires n'aient jamais vû le jour, puiſqu'on en avoit des copies, & que Guillaume Marindo les avoit traduits en Latin, à deſſein de les publier inceſſamment.* » Tout le monde, » ſuivant la remarque de Brantome, y « fût accouru pour en acheter, comme » du pain en un marché en un tems de « famine: & certes la cupidité d'avoir un » tel livre ſi beau & ſi rare, y eût bien. *Préf. du duc de Rohan, ſur les int. des pr. Dict. not. C. ſur Charles-Quint. Cap. étrang. art. de Charles-Quint.*

(1) Scripſit & grammaticam patrii ſermonis, quam extare aïunt. *Aventin. lib. 4.*

» mis autre cherté qu'on ne l'a vûe, & » chacun eût voulu avoir le ſien. «

Greg. Tur. lib. 6. c. 46. Le roi Chilpéric étoit poëte. Grégoire de Tours dit que ſes vers étoient pleins de licences poëtiques & irréguliers en la quantité. Il voulut ajouter des lettres Grecques à l'alphabet, & il fit un livre ſur la Trinité. Grégoire de Tours & Salvius d'Albire dirent fort librement à ce roi, que ſon livre étoit plein d'erreurs.

Fleur. Hiſt. Eccl. t. 11. l. 54. Vers la fin du neuvieme ſiécle, Alfred, roi d'Angleterre, a fait des cantiques & pluſieurs traductions; & il a recueilli les anciens vers Saxons, qui contenoient l'hiſtoire de cette nation. Le roi Robert II. a compoſé pluſieurs (1) hymnes & la priere au ſaint (2) Eſprit que l'égliſe chante encore. Marguerite d'Orléans, ſœur de François I. veuve en premieres noces du duc d'Alençon, & remariée à Henri d'Albret roi de Navarre, a compoſé des comédies, & autres ouvrages ſous ce titre : *Marguerites de la Marguerite des Princeſſes*; avec des contes à

(1) *Parmi les hymnes de ce Roi, il y en a une qui commence par ces mots :* O conſtantia martyrum! *La Reine Conſtance, qui avoit ſouvent preſſé le Roi de faire des vers pour elle, ne douta point, lorſqu'elle entendit le commencement de cette hymne, que ce ne fuſſent des vers à ſa louange. Favyn, theatr. d'honn. & de chev. liv.* 3.

(2) Veni, ſancte Spiritus, & emitte cœlitus, &c.

la maniere de Boccace, qui ſont intitulés : *Les nouvelles de la reine de Navarre.* La reine Marie Stuart récita au Louvre, en préſence de toute la Cour, une oraiſon Latine qu'elle avoit faite.

On a imprimé depuis peu une épître en vers, de François I. à la Comteſſe d'Angoulême ſa mere. Il ſe trouve d'autres poëſies de ce monarque à la bibliothéque (1) du Roi. Les lettres doivent s'honorer infiniment de ces ouvrages de leur reſtaurateur.

Charles IX. a fait un (2) traité ſur la chaſſe du cerf, & quelques poëſies. La reine Marguerite de Valois a laiſſé des poëſies & des mémoires.

Henri le Grand a traduit les commentaires de Céſar, & Caſaubon aſſûre que ce monarque avoit commencé des commentaires de ſa vie. La guerre des

Caſaub. Præfat. act. Polyb.

(1) *Parmi les manuſcrits de Baluze. n.* 370.

(2) Ce petit ouvrage eſt plein d'érudition & de belles recherches ſur la nature des cerfs, auxquelles ce monarque dit avoir fait travailler les plus ſavans perſonnages. *M. de Séré, Préf. du poëm. de la chaſſ.* Ces livres de la vénerie & de la chaſſe ont été imprimés en 1625. quoiqu'imparfaits ; la mort n'aïant donné à Charles IX. le loiſir d'y apporter la derniere main. Il étoit d'ailleurs ſi amateur de la poëſie, que l'un des ornemens de celle de Ronſard eſt d'y voir les vers d'un ſi brave Roi entremêlés. *Naudé, addit. à l'hiſt. de Louis XI. ch.* 8.

Suiſſes, décrite dans le premier livre des commentaires de Céſar, a été (1) traduite par Louis le Grand.

Henri VIII. roi d'Angleterre, obtint le titre de *défenſeur de la foi*, pour ſon traité des Sacremens contre Luther. La reine d'Angleterre Eliſabeth a traduit des auteurs Grecs & Latins, & entr'autres quelques tragédies de Sophocle. Jacques I. roi d'Angleterre, a écrit plus en docteur qu'en roi. Il a compoſé des livres de controverſe contre Vorſtius & contre les Cardinaux du Perron & Bellarmin. Scioppius, auteur contemporain, l'a traité avec fort peu de ménagement dans pluſieurs ouvrages.

Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1725.

Le Czar Pierre I. a compoſé des traités de Marine. On attribue à Hoam Ti, prétendu roi de la Chine, des livres de médecine, qui traitent particulierement de la connoiſſance du pouls. Il y a une relation de la bataille de Senef, écrite par le grand Condé. Armand-Louis, Prince de Conti, a fait un traité de la comédie, ſuivant la tradition de l'égliſe & les ſentimens des peres. Il eſt fait mention, dans la bibliothéque de la Croix du Maine, de pluſieurs ouvrages de piété, qui

Art. Gabrielle.

(1) *Cette traduction a été imprimée à Paris, en 1651. in fol. avec des figures. L'édition qui eſt unique, eſt rare. Méthod. d'étud. l'hiſt. t. 2. p. 421.*

ſont de Gabrielle de Bourbon-Montpenſier, femme de Louis de la Trimouille. Foulques IV. Comte d'Anjou, écrivit au commencement du douzieme ſiecle, une hiſtoire de ſa maiſon, qui a été publiée par D. Luc d'Achery.

La maiſon de Foix a paſſé pour lettrée & ſavante. Gaſton Phœbus, comte de Foix, eſt auteur d'un traité intitulé, *Déduits de la Chaſſe*; les deux tiers ſont en proſe, & un tiers en vers. Du Bellay de Langei a acquis beaucoup de gloire, pour n'avoir pas moins bien ſervi François I. de ſa plume que de ſon épée. Henri, Duc de Rohan, a laiſſé un traité des intérêts des princes, & un autre du parfait capitaine. Bertrand de Salignac de la Mothe Fénelon a décrit le ſiége de Metz. L'amiral de Coligni a compoſé l'hiſtoire du ſiége de S. Quentin. Brantome, ſi connu par ſes ouvrages, & Montréſor, auteur des mémoires de la minorité de Louis XIV. étoient de la maiſon de Bourdeille. Henri, Duc de Guiſe, que quelques-uns ont appellé *le Roi de Naples*, publia des mémoires concernant la révolution de ce Royaume. Il ſe préſente une foule d'auteurs d'une nobleſſe diſtinguée & faiſant profeſſion des armes: les maréchaux de Montluc, de Tavanne, d'Eſtrées & de Grammont, Caſtelnau, Du-Pleſſis Mornai, d'Aubigné, le duc de

Montagn. liv. 1. c. 25.

La Rochefoucault, La Chatre, Beauvau, Du Châtelet, Clermont de Monglas, Buſſi-Rabutin, La Fare, &c.

Ciceron fait le dénombrement des illuſtres capitaines qui ont cultivé leur eſprit par les ſciences & en particulier par la philoſophie : tels que Piſiſtrate, Périclès, Alcibiade, Dion de Syracuſe, Timothée, Agéſilas, Epaminondas, &c. Il appelle (1) nuds & déſarmés, ceux qui entreprennent le maniement des affaires publiques, ſans y être préparés par l'étude. Il eſt évident, & par le raiſonnement & par l'expérience, que la gloire des nations, leur police, leur bonheur, leur ſupériorité ſur les autres peuples, dépendent en partie des ſciences.

Les lettres regardées par les Barbares comme un obſtacle aux vertus militaires.

Les nations Barbares regardoient au contraire les lettres comme un obſtacle aux qualités militaires. Les Scythes s'étant emparés d'Athènes du tems de l'empereur Claude II. raſſemblerent tout ce qu'ils purent trouver de livres pour les brûler ; mais ils en furent détournés par la remontrance de l'un d'entr'eux, qui leur dit *qu'il étoit à propos de conſerver ces ſortes de choſes, pour amollir les courages de leurs ennemis.*

Cedren.

(1) Nunc contrà plerique, ad honores adipiſcendos, & ad rempublicam gerendam, nudi veniunt atque inermes, nullâ cognitione rerum, nullâ ſcientiâ ornati. *Cic. lib. 1. de orat.*

Les Goths repréſenterent à leur reine Amalaſunte, *que l'éducation qu'elle donnoit à ſon fils Athalaric, ne convenoit pas à un roi des Goths; que la ſcience ne peut ſe rencontrer avec la valeur; qu'elle ſe tourne en timidité & en baſſeſſe de courage; qu'on doit éloigner de l'indolence des lettres, & livrer entierement aux exercices des armes, un jeune prince deſtiné à être un grand capitaine; & que celui qui eſt accoutumé à avoir peur d'une férule, aura peur, à plus forte raiſon, d'une épée.* Cette erreur, dont la nobleſſe de l'Europe eſt aujourdui fort déſabuſée, avoit pris naiſſance chez les Barbares ſortis du Nord, où les lettres étoient inconnues. *Procop. de bell. Goth. lib. 1. c. 2.*

Magnifiques récompenſes de quelques ſavans.

Il en eſt de la fortune des gens de lettres à peu-près, comme de la conſidération des ſciences. Les uns ont été récompenſés fort libéralement, les autres avec beaucoup de talents & même de réputation ont été réduits à une extrême miſere. Chærilus aïant compoſé un poëme des victoires des Grecs ſur Xerxès, Archelaüs roi de Macédoine récompenſa chaque vers d'une piéce de monnoie valant environ deux louis d'or. Horace (1) le confond avec un mauvais poëte

(1) Gratus Alexandro regi magno fuit ille, Chærilus, incultis qui verſibus & male natis, Rettulit acceptos regale numiſma Philippos. *Hor. lib. 2. epiſt. 1. Outre ces deux Chærilus,*

de même nom, qui vivoit du tems d'Alexandre le grand. La tragédie d'Antigone valut à Sophocle le gouvernement de Samos. Hiéron, roi de Syracuſe, récompenſa de mille muids de blé une épigramme qu'Archimelus poëte Athénien compoſa ſur un vaiſſeau que ce roi avoit fait conſtruire. Virgile & Horace furent en faveur auprès d'Auguſte, qui diſoit ſur l'aſthme du premier & ſur la fiſtule lacrimale du ſecond (1) : *Je n'ai pas le pouvoir de me garantir des ſoupirs & des larmes.* Caracalla fit compter à Oppien pour chaque vers de ſon poëme de la pêche, une piéce de monnoie d'or : ce qui fit nommer ces vers dorés.

Athen. lib. 5.

La ville de Veniſe fit un préſent de ſix cens écus d'or à Sannazar, pour une épigramme de ſix vers, qu'il avoit compoſée (2) à l'honneur de cette ville.

Charles V. donna une charge de maî-

il y a eu un poëte tragique grec du même nom. Hofman. in voc. Chæril.

(1) Sedeo inter ſuſpiria & lachrymas.

(2) Viderat Adriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem, & toto ponere jura mari.
Nunc mihi Tarpeïas quantumvis, Jupiter, arces
Obiice, & illa tui mœnia Martis, ait.
Si pelago Tibrim præfers, urbem aſpice utramque :
Illam homines dices, hanc poſuiſſe deos.

tre des requêtes pour une traduction de la cité de Dieu de ſaint Auguſtin : & Budé dans ſes commentaires de la langue Grecque, dit que François I. lui donna une même charge, en conſidération de l'intelligence qu'il avoit du Grec. Andrelinus raconte dans ſa dixieme éclogue (1), qu'aïant récité ſon poëme ſur la conquête de Naples, en préſence de Charles VIII. il en reçut un ſac d'or qu'il pouvoit à peine porter ſur ſes épaules. Le même adreſſe à Jean Ruzé, tréſorier de France ſous Charles VIII. un remerciement d'une forte penſion que ce roi lui faiſoit payer.

René Choppin obtint des lettres de nobleſſe, il y a environ deux cens ans, pour ſon livre du domaine, & mille piſtoles pour la premiere partie des commentaires ſur la coutume d'Anjou. Amyot eut l'abbaïe de Belloſane pour une traduction du roman d'Héliodore. Il fut depuis grand-aumônier de France.

Charles IX. donna à Des Portes huit cens écus d'or, pour la comédie du Rodomont. Henri III. lui fit préſent d'une ſomme de trente mille livres, pour mettre au jour un fort petit nombre de

(1) Neſcio quâ noſtri captus dulcedine cantûs
Ipſe fuit ; fulvi ſaccum donavit & æris,
Vix iſtis delatum humeris ! . . .

ſonnets. Le même auteur obtint de l'amiral de Joyeuſe une abbaïe pour un ſeul ſonnet. » La peine qu'il prit à faire » des vers, dit Balzac, lui acquit un loi- » ſir de dix mille écus de rente; mais c'eſt » un dangereux exemple : ce loiſir de dix » mille écus de rente eſt un écueil con- » tre lequel les eſpérances de dix mille » poëtes ſe ſont briſées.

Balz. entret. 8.

Le cardinal de Richelieu donna ſix cens livres à Colletet pour ſix vers : ce qui fit dire à ce poëte.

Armand, qui pour ſix vers m'as donné ſix cens livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres !

Ce cardinal donna encore une autre fois cinquante piſtoles de ſa propre main au même Colletet, pour deux vers ſeulement de ſon monologue des Thuilleries, ajoutant obligeamment *que le roi n'étoit pas aſſez riche pour payer tout le reſte de cette piéce.*

Miſere du plus grand nomt re des gens de lettres.

Les exemples des ſavans malheureux (1) ſont en bien plus grand nombre. Il n'y a point d'art, quelque mé-

(1) *Il y a deux traités* de litteratorum infœlicitate. *L'un eſt de Pierius Valerianus Belluneñſis : l'autre de Cornelius Tollius. Joſeph Barberius a fait un petit traité* de miſeriâ poëtarum Græcorum.

canique qu'il puiſſe être, qui ne promette une récompenſe plus ſûre, plus prompte & plus ample, que les belles lettres. Juvénal dit que les meilleurs poëtes de ſon tems étoient (1) réduits à ſe faire baigneurs à Gabies, ou boulangers à Rome, ou crieurs publics.

Cléanthès gagnoit ſa vie à puiſer de l'eau. Les anciens poëtes Grecs nous ſont repréſentés comme de pauvres vieillards, qui alloient de village en village chanter leurs vers pour mendier leur ſubſiſtance. Xylander, ſavant commentateur, Alde Manuce, Jean Bodin, Agrippa, la Fontaine, & le Taſſe, ſont tombés dans une extrême miſere. Charles-Etienne eſt mort en priſon pour dettes. Vaugelas ne ſortoit point de l'hôtel de Soiſſons, de peur d'être arrêté par ſes créanciers. Du Ryer & Baudouin avoient un marché fait avec leurs libraires (2) à trente ſols la feuille des traductions, à quatre francs le cent des grands vers, & à quarante ſols le cent des petits. La triſte pauvreté eſt (3) peu propre à l'enthouſiaſ-

Baill. Jug. des ſav. t. I. p. 45.

(1) .... Cùm jam celebres notique poëtæ Balneolum Gabiis; Romæ conducere furnos Tentarent... *Juven. Sat. 7.*

(2) *Combien d'auteurs ont compoſé leurs ouvrages, plus pour ſoulager leur miſere, que pour acquérir de la réputation? & dont on peut dire après de Thou, qu'ils ont travaillé,* fami non famæ.

(3) .... Neque enim cantare ſub antro

me des Muſes. D'un autre côté, celui qui eſt occupé des devoirs d'une charge, diſtrait par le ſoin de ſes biens, entraîné par le torrent des plaiſirs, eſt-il fort capable de cet enthouſiaſme des Muſes ? Il n'arrive gueres qu'un homme, à portée de tous les agrémens de la vie, donne ſes veilles au travail, & pour me ſervir des termes de Perſe, qu'il frappe (1) ſa table & morde ſes ongles pour compoſer de bons ouvrages. La pauvreté ôte à l'eſprit ſon élévation & ſa force ; la proſpérité le diſtrait & le rend pareſſeux. Quel concours de diſpoſitions naturelles, fortuites & acquiſes, ne faut-il point pour former d'excellens auteurs ?

Auteurs expoſés à l'envie.

Ce qu'il y a de plus malheureux dans leur ſort, c'eſt qu'ils ne jouiſſent point de leur réputation (2), qui ne commence ordinairement qu'après leur trépas. L'optique de la renommée ſuit une règle oppoſée à celle de l'optique ordinaire. Plus l'objet s'éloigne, plus il paroît grand. Martial (3) dit à ce ſujet, que ſi la gloire ne vient qu'après la mort, il n'eſt

Pierio, thirſumve poteſt contingere mœſta
Paupertas atque æris inops. *Juven. Sat* 7.

(1) Nec pluteum cædit, nec demorſos ſapit ungues. *Perſ. Sat.* 1.

(2) Urit enim fulgore ſuo, qui prægravat artes
Infrà ſe poſitas : extinctus amabitur idem. *Hor.*

(3) Si poſt fata venit gloria, non propero. *Mart.*

pas preſſé d'en acquérir. On a cependant remarqué qu'un certain homme de Gades (1) vint exprès de ſon pays pour voir Tite-Live, & s'en retourna dès qu'il l'eût vû.

La plûpart des auteurs ſe flattent d'acquérir de la réputation par leurs ouvrages : quelques-uns avouent que dans un ſiécle auſſi éclairé & auſſi critique qu'eſt le nôtre, on s'humilie en ſe déclarant auteur.

Difficulté de réuſſir.

Il eſt bien difficile de plaire aux différens caractéres. L'un ſe prévient par les apparences de la retenue & de la modeſtie ; l'autre penſe avantageuſement d'une préſomption, qu'il croit plus capable de réuſſir. Celui-ci veut trouver de l'eſprit ; celui-là goute le ſavoir : un troiſiéme les exclut tous deux, pour ne s'attacher qu'au ſentiment. Pluſieurs même croyent qu'il eſt du bel air de décrier la ſcience, & ils affectent de ne lui rien devoir, en même tems qu'ils en tirent tout l'avantage qu'ils peuvent. L'un blâme les citations ; rien ne plaît tant à un autre que l'application heureuſe d'un beau paſſage. Dans le ſtyle, il y en a qui ne ſont charmés

(1) Gaditanum quemdam T. Livii nomine gloriâque commotum, ad viſendum eum, ab ultimo terrarum orbe veniſſe, ſtatimque ut viderat, abiiſſe. *Plin. lib. 2. epiſt. 3.*

que du concis, du haché, pour ainſi dire; d'autres au contraire veulent partout des liaiſons, & même de l'harmonie. On blâme les inégalités du ſtyle, comme du caractere; & celui qui ne ſoutient pas (1) l'uniformité de l'un & de l'autre, s'expoſe à la critique. Il faut cependant, par un art, qui eſt en apparence oppoſé, diverſifier ſa compoſition: de même que certaines variations dans l'humeur ont je ne ſais quoi de plus piquant: & c'eſt un précepte des plus néceſſaires, d'employer (2) les rafinemens & les ombres, pour donner plus d'éclat aux couleurs. Quelques-uns n'eſtiment que la méthode, & cherchent uniquement l'analyſe & la préciſion: quelques autres ne peuvent ſouffrir tout cet ordre didactique, qui leur paroît ſec & gênant. Je me ſervirai d'une comparaiſon un peu groſſiere, mais les plus ſenſibles ſont celles qui donnent les idées les plus nettes. Comme un ragout délicat demande un aſſaiſonnement où rien ne domine, on veut dans les ouvrages des auteurs un ſtyle qui ſoit excellent,

(1).... Servetur ad imum.
Qualis ab incœpto proceſſerit. *Hor. art. poët.*

(2) Habeat igitur illa in dicendo admiratio ac ſumma laus umbram aliquam ac receſſum, quo magis id quod erit illuminatum extare atque eminere videatur. *Cic. lib. 3. de Orat.*

en ce qu'aucune des bonnes qualités qui le forment, ne s'y faſſe trop ſentir. Ainſi la roideur des penſées nuit à Sénéque ; la pompe des expreſſions, à Lucain ; une véhémence trop ſoutenue, à Juvenal ; l'enjouement prodigué, à Ovide ; une négligence un peu préſomptueuſe & trop ſûre de plaire, à Horace ; la monotonie à tous les auteurs médiocres. Il faut, pour être accompli, qu'un auteur ſache mêler juſqu'au point convenable à ſon ſujet, l'éclat & la retenue, la force & la douceur, la netteté & la profondeur, la préciſion, & quelquefois le déſordre.

Il eſt dangereux de tomber (1) entre les mains des ignorans, qui ne connoiſſent pas ce qu'on leur préſente de bon ; & des ſavans, à qui l'on ne peut cacher ce qu'on a de défectueux & d'imparfait. L'agrément & l'utilité ſe combatent quelquefois. L'agrément veut qu'on tienne en réſerve les choſes même excellentes ; il ne permet pas qu'on les montre en entier ; il ſemble demander qu'on ne les laiſſe qu'entrevoir. Le véritable eſprit des ſciences ne connoît pas ces

(1) C. Lucilius, homo doctus & perurbanus, dicere ſolebat ea quæ ſcriberet, neque ab indoctiſſimis neque ab doctiſſimis legi velle ; quòd alteri nihil intelligerent, alteri plus fortaſſe quàm de ſe ipſe. *Cic. lib. 2. de orat.*

ménagemens étudiés dans la seule vûe de plaire. Il ne se plaint jamais que ce qui est excellent, abonde ; plus les véritables richesses sont prodiguées, plus elles sont de son goût : semblable aux avares, que la valeur la plus précieuse d'un trésor ne dégoûta jamais.

Un écueil des auteurs est le goût à la mode, le ton du siécle. Ciceron & Démosthéne même se seroient crus obligés de donner plus de parure & peut-être de l'affectation à leurs discours, s'ils avoient vécu du temps de Séneque & de Pline. On est, en quelque façon, obligé de sortir de son naturel, pour se mettre à l'unisson de ses contemporains. Mais si l'on a un discernement assez judicieux, pour appercevoir les défauts du goût général qui domine, ce seroit une complaisance basse & servile, de suivre le torrent de l'opinion, & d'adopter, de dessein prémédité, des défauts connus, pour plaire davantage.

Le goût qui regne aujourdui, est en général trop porté au paradoxe. On songe moins à éclairer l'esprit, qu'à l'éblouir. Nos auteurs, en affectant un tour singulier, s'écartent du naturel. Mais le plus grand des écueils est que chacun veut avoir de l'esprit inventif, souvent malgré la nature ; que pour donner du nouveau, on détériore l'ancien

en tout genre, & que les moins habiles dédaignent de ſuivre les routes frayées. Ce n'eſt pas inventer, que de produire ce qui n'étoit bon qu'à éviter. Ne perdons point de vûe les bons modeles anciens & modernes, & ſoyons ſur nos gardes contre tout ce qui pourroit cauſer parmi nous la même décadence des lettres, qui arriva bientôt à Rome, après le ſiécle d'Auguſte. Car à quoi pourroit-on attribuer cette eſpèce de fatalité, qui rend la décadence ſi proche de la perfection, ſi ce n'eſt à cette envie de ſe diſtinguer des excellens modeles, qui introduit le fardé pour le naturel, l'exceſſif pour le vrai?

J'ajouterai encore une réflexion. C'eſt qu'on nous a aſſez dit, que l'eſprit ne doit être placé qu'à propos & avec ménagement; mais on ne ſe plaint pas d'un autre excès, qui eſt celui des ſentimens. Il ſe remarque ſurtout dans le genre dramatique. La tragédie & la comédie même ſont devenues des diſſertations métaphyſiques. N'oublions pas cet ancien conſeil d'Apollon : *Rien de trop*, & n'évitons pas moins l'affectation du ſentiment que celle de l'eſprit.

Un défaut général, dont le plus ſouvent nous nous applaudiſſons, corrompt en même tems, les ſciences, les belles lettres, le ſtyle, & le bon goût.

C'eſt cet excès de ſubtilité qui s'empare de preſque tous les ouvrages.

Différentes claſſes des Auteurs.

Il y a, comme dans la ſociété civile, différentes conditions dans la république des lettres. Commenter ou traduire eſt un genre inférieur à celui de compoſer de ſon chef : les ſciences qui ne ſervent que de clef & d'introduction, ſont moins conſidérables que celles que l'eſprit ſe propoſe comme le terme où il a deſſein d'arriver. Je ne comparerai pas un calculateur à un aſtronome, ni un grammairien à un orateur. Celui qui expoſe avec ordre & avec netteté les progrès déja connus de quelque ſcience, n'eſt pas égal à un génie vraiment inventeur, qui donne une étendue nouvelle à cette même ſcience par ſes découvertes. Mais l'excellent dans une claſſe inférieure, eſt de beaucoup préférable au médiocre d'une claſſe plus élevée.

La mode décide auſſi de l'eſtime des ouvrages. Les commentateurs, qui ont rendu les ſervices les plus importans à la république des lettres, ſont aujourdui peu conſidérés en général, à cauſe des railleries qui ont été faites de la prévention & des défauts de quelques-uns d'entr'eux. La Mothe en citant ces deux vers de Corneille :

Mathanaſ.

Ou Rome à ſes agens donne un pouvoir bien
large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

dit plaiſamment, *que dans deux mille ans il viendra peut-être quelque commentateur, qui ſe récriera ſur le bel effet que fait, dans ces vers, l'oppoſition du long & du large.* Mais les défauts de quelques particuliers ne doivent pas être imputés à toute l'eſpèce. Un bon commentaire eſt très-utile; & c'eſt une ſorte d'ouvrage d'autant plus honorable, qu'il demande beaucoup de capacité. On peut éviter les défauts ſi connus de certains commentateurs, de s'étendre beaucoup ſur ce que tout le monde entend, & de paſſer les endroits obſcurs; d'exalter les choſes les plus communes & quelquefois les imperfections dans les auteurs qu'ils commentent, & de leur donner des louanges exceſſives.

Le nom de compilateur a deux ſignifications fort différentes. Il y a des collections de piéces rares & d'un grand prix, qui ont enrichi conſidérablement la république des lettres. Les compilateurs de cette eſpèce ſont très-eſtimés. Pour les compilateurs vulgaires, dont l'unique étude eſt de copier les ouvrages des autres, & de joindre des lam-

beaux détachés ſans en faire uſage, on ne peut pas même les placer au rang d'auteurs. Leur fonction n'eſt proprement que de charrier les matériaux à l'architecte. *Comme les compilateurs ne penſent point*, dit la Bruyére, *ils rapportent ce que les autres ont penſé.* Mais lorſqu'il y a, dans le total de l'ouvrage, une unité de deſſein, ce n'eſt plus une compilation que de rapporter les ſentiments des auteurs qui ont précédé: c'eſt la meilleure maniere de traiter un ſujet, celle qui demande le plus de travail, qui en épargne davantage au lecteur, & qui le met à portée de prendre ſon parti en plus grande connoiſſance de cauſe. Si l'on donnoit le nom de compilation à cette méthode employée avec choix & diſcernement, il faudroit traiter touts les auteurs profonds & inſtructifs, de compilateurs.

Les penſées deſunies, qui ne tendent à aucun but certain, rendent la compoſition plus fácile & plus libre; mais la lecture en eſt ordinairement ſeche & fatigante. Paſcal, Montagne, le Duc de la Rochefoucault, Saint Evremond, Vigneul-Marville, ont excellé dans ce genre, peu recommandable par lui-même.

Il eſt à ſouhaiter, pour le bien public, que le goût des lectures frivoles,

qui regne aujourdui, ſoit remplacé par celui des livres plus ſolides, & en même temps plus agréables pour quiconque a formé l'habitude de mêler un peu d'application à ſes amuſemens. Je ne prétends pas comprendre tous les romans dans les livres frivoles : lorſqu'on y trouve des mœurs & de la nobleſſe, les deſordres des paſſions liés avec des leçons utiles & avec des exemples qui portent à la vertu, des caractéres ſoutenus & dignes d'être pris pour modeles ; c'eſt une lecture qui peut être d'autant plus avantageuſe, que l'utilité (1) s'y trouve jointe à l'agrément.

A l'égard de ceux qui s'abandonnent à la licence de l'impiété, de la rébellion, ou de la calomnie, ils éprouvent bientôt, qu'ils entendent très-mal leur intérêt particulier ; que le public veut être reſpecté ; qu'un auteur qui perd de vûe cette maxime, ne doit s'attendre qu'à une indignation générale. C'eſt en vain qu'il tâcheroit d'envelopper ſous quelques dehors ſpécieux, ſes mauvaiſes intentions par rapport à la religion, au gouvernement, & à la morale. Malgré cet artifice, elles ſe décelent bientôt

(1) Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci. *Hor.*

elles-mêmes, & elles ſont, à coup ſûr, haïr & mépriſer l'auteur, ſurtout en ce pays ci.

Des Rabbins.

Les Rabbins ſont les plus extravagans des auteurs. Leur ignorance eſt ridicule. Le Talmud eſt rempli de puérilités indécentes. Jean Albert Fabricius a recueilli la plupart des fables qu'ils ont débitées concernant les patriarches & l'hiſtoire de l'ancien teſtament: & Jean Morin a produit au jour les abſurdités en tout genre que les Rabbins ont avancées. On peut conſulter la bibliothéque Rabbinique ſur les principales opinions des Juifs en ce qui concerne la morale, la métaphyſique, les cérémonies, &c. Les Rabbins ont eu, à la vérité, des auteurs très-ſavans parmi eux, mais ſeulement depuis cinq ou ſix cents ans, à commencer par le Rabbin Moyſe Maimonide, appellé autrement Ramban, qui mourut à Cordouë en 1135. âgé de 70. ans. Les gens de lettres, parmi les Juifs, ſont détournés de l'étude par le commerce, & même par les métiers les plus bas; leurs auteurs ſont des frippiers, des ſavetiers, & toute ſorte d'artiſans.

Fabric. Cod. pſeudepig. veter. teſtam.

Exercit. biblicar. part. poſter.

Des Dictionnaires.

Le goût de la commodité, qui regne dans nos habillements, dans nos meubles, dans nos logemens, influe auſſi ſur les ſciences, & il a mis à la mode les

les dictionnaires qui ont été composés sur presque toutes les matiéres, jusqu'au commerce & aux cas de conscience. Mais ce genre d'ouvrage est ancien. Les vocabulaires d'Hesychius & d'Harpocration sont de vrais dictionnaires. Etienne de Byzance, dans le cinquiéme siécle, ou au commencement du sixiéme, a composé un dictionnaire géographique dans la même forme que les nôtres. Photius parle d'un dictionnaire d'Helladius, *le plus ample*, dit-il, *qu'il eût vû.* Paul Warnefride, Diacre de l'église d'Aquilée, puis moine au mont Cassin, connu sous le nom de Paul Diacre, composa dans le huitiéme siécle un vocabulaire, qui se trouve encore manuscrit en partie, dans quelques bibliothéques. Henri Etienne & Bonaventure Vulcanius ont publié des glossaires, qui sont au moins aussi anciens que Charles le Chauve. Salomon évêque de Constance a été auteur d'un dictionnaire vers le commencement du dixiéme siécle. On trouve, à la tête du lexicon de Suidas, les citations de plusieurs auteurs, dont les collections étoient rédigées anterieurement pas ordre alphabétique, c'est-à dire, avant le douziéme siécle. Le rudiment élémentaire de Papias dans l'onziéme fut bientôt suivi du glossaire plus ample d'Ugutio

Phot. bibloth. cod. 145.

évêque de Ferrare ; & ſur ces deux ouvrages Jean de Janua, de l'ordre des Freres Prêcheurs dans le treiziéme ſiécle, compoſa ſon Catholicon, dictionnaire plus ample, & dont on s'eſt ſervi depuis l'invention de l'imprimerie. Vers le même tems, Matthæus Sylvaticus de Mantoue fit un dictionnaire de médecine. Guillaume Paſtrengo de Vérone, contemporain de Pétrarque, vers le milieu du quatorziéme ſiécle, travailla à un dictionnaire hiſtorique ; & il dit à la fin de ſon ouvrage, *que c'eſt aſſez d'avoir commencé de ſi grandes choſes.* Paſtrengo n'étoit pas en droit de s'attribuer l'invention ni le commencement de cette ſorte d'ouvrages, puiſque le lexicon de Suidas, antérieur de 300. ans, cite pluſieurs ouvrages ſemblables. L'impératrice Eudocie, femme en premiéres noces de l'Empereur Conſtantin Ducas, & en ſecondes noces de l'Empereur Romain Diogène, l'un & l'autre dans l'onziéme ſiécle, avoit compoſé un dictionnaire hiſtorique, qui comprenoit les dieux, les héros, les auteurs, & autres hommes illuſtres : & beaucoup plus anciennement les vocabulaires d'Heſychius & d'Harpocration, ont été de vrais dictionnaires hiſtoriques. Il ne manque qu'un ordre alphabétique à l'Onomaſticon de Julius Pol-

Veron. illuſtrat. part. 2. lib. 2.

lux, composé vers l'an 180. de J. C. pour être aussi un dictionnaire historique. Le glossaire de Perrot, intitulé *Cornucopia*, précéda celui d Ambroise Calepin, religieux de l'ordre des Augustins, ainsi nommé du bourg de Calepio près de Bergame, qui mourut en 1510. privé de la vûe par son extrême vieillesse. Son dictionnaire a été depuis augmenté par différents auteurs. Le dictionnaire de Louis Morery fut imprimé pour la premiere fois à Lyon en un volume in-fol. en 1673. Son auteur n'avoit que 30. ans lorsqu'il donna au public un ouvrage rempli de matieres si differentes. Il a travaillé à une seconde édition, qui ne fut achevée qu'après sa mort en 1681. Il étoit décédé le 10. Juillet 1680. âgé seulement de 37. ans & 3. mois.

Les dictionnaires sont très utiles. Ils donnent des idées superficielles au plus grand nombre des lecteurs, qui s'en contentent; ils épargnent quelquefois bien de la peine, même aux savans, en rappellant dans leur mémoire ce qu'ils ont puisé ailleurs. Ils indiquent souvent les meilleurs auteurs sur chaque matiere. Enfin il y a mille faits sommaires, des dates, des époques, des suites complettes, & quelques détails instructifs.

Des Journaux,

N'oublions pas une (1) eſpece d'auteurs inconnus à l'antiquité, & auxquels l'opinion eſt, avec juſtice, très-favorable. Ce ſont les journaux, qui tranſportent, en quelque façon, les provinces dans la capitale & même à la cour, & qui, par une correſpondance utile, lient entr'elles les parties les plus éloignées de la république des lettres. Ces ouvrages, plus importants qu'ils ne paroiſſent, demandent beaucoup de diſcernement & d'équité. *On entend par journal*, dit Camuſat, *un ouvrage périodique, qui paroiſſant régulierement au tems marqué, annonce les livres nouveaux ou nouvellement réimprimés, donne une idée de ce qu'ils contiennent, & ſert à conſerver les découvertes qui ſe font dans les ſciences.* Le devoir d'un journaliſte eſt d'extraire un ouvrage, d'en donner l'analyſe, de préſenter quelques exemples du ſtyle, de n'omettre aucune des réflexions qui peuvent prévenir la corruption du goût ou des ſciences, & de réſerver au public le jugement. Il faudroit, ce me ſemble, en bonne police littéraire, qu'un auteur, critiqué par

(1) *Le premier ouvrage périodique littéraire a commencé en 1665. Il fut inventé & exécuté par M. de Sallo, conſeiller au parlement, ſous le titre de journal des ſavans, & ſous le nom du ſieur de Hédouville.*

un journaliſte, fût en droit de faire inſérer ſa réponſe dans un des journaux ſuivans : car il n'y a pas de juſtice d'attaquer un homme qui n'a aucun moyen de ſe défendre. Et pour éviter tout inconvénient, on pourroit preſcrire à l'auteur critiqué les mêmes bornes ou la même étendue, dans ſes faits & raiſonnements juſtificatifs, qu'auroit eu la critique.

Des auteurs qui ſe ſont loués eux-mêmes.

Pluſieurs anciens, & même quelques modernes, ſe ſont donné des louanges outrées, que le public ne leur pardonneroit pas aujourdui. Pindare aſſûre, *que ni les orages des hivers, ni les efforts des vents, ne pourront détruire ſes vers.* Paſſons ce trait à l'enthouſiaſme poëtique ; ceux qui ſuivent, ſont plus forts. Ariſtophane ſe rend ce témoignage à lui-même, *que ſa gloire eſt montée ſi haut, que le roi de Perſe, après avoir demandé aux ambaſſadeurs de Lacédémone, quels peuples de la Grece étoient les plus puiſſants ſur mer, les queſtionna ſur Ariſtophane, & ſur les ſujets ordinaires de ſes traits ſatiriques, ajoutant que les conſeils d'Ariſtophane tendoient au bien, & que ſi les Athéniens les ſuivoient, ils ſeroient les maîtres de la Grece.* *In Acharn. act. 3.*

Caton l'ancien avoit l'habitude de ſe louer éternellement. Quand quelques citoyens avoient fait quelques fautes,

Plutarch. in Cat. Cenſ. & qu'on les en reprenoit, il avoit coutume de dire : *Ils ſont excuſables, car ils ne ſont pas des Catons.* Ciceron répéte à tout propos les louanges qu'il ſe donne. Il s'éleve au-deſſus de Romulus en plein Sénat ; & dans une lettre à Atticus il dit: *Lib. I. epiſt. 19.* *Pourquoi me blâmeroit-on de me louer, s'il n'y a rien dans l'univers, qui ſoit auſſi digne de mes louanges ?* Lorſqu'il ſortit du conſulat ; au lieu de faire le ſerment ordinaire, qu'il n'avoit eu en vûe que le bien public, il jura *que la république ne devoit ſa conſervation qu'à lui ſeul.* Horace eſt aſſuré *que ſa renommée durera autant que le culte des dieux* (1) *dans le capitole.* Malherbe dit à Henri le Grand : *Dio Caſſ. lib. 37.*

Mais qu'en de ſi hauts faits, vous m'ayez pour témoin,
Avouez-le, grand roi, c'eſt le comble du ſoin,
Que de vous obliger on eut les deſtinées.
Tous vous ſavent louer, mais non également ;
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit, dure éternellement.

Arrien, vers le milieu de ſon premier livre, dit *qu'il a entrepris l'hiſtoire d'A-*

(1) . . . uſque ego poſterâ
Creſcam laude recens. . .

lexandre le Grand, par la connoiſſance qu'il a d'être capable de s'en bien acquitter; qu'il a aimé les lettres dez ſa plus tendre jeuneſſe; & que parmi ceux qui ſe mêlent d'écrire, il tient un rang égal à celui d'Alexandre parmi les guerriers. Galien ſe compare à l'empereur Trajan. Paracelſe s'attribue la monarchie de la médecine, & il apoſtrophe les docteurs de Montpellier, de Vienne, de Paris, tous ceux d'Italie & du Nord, &c. *pour les ſommer de ſuivre les pas de leur monarque.* Il ajoute *qu'un de ſes cheveux eſt plus ſavant que toutes leurs univerſités.* Cardan parle de ſa propre intelligence, *comme douée d'une telle perfection, qu'elle étoit placée entre les ſubſtances humaines & la nature divine.* Jule Scaliger avance dans une de ſes lettres (1), *que les idées de Xénophon & de Maſſiniſſa réunies, n'expriment qu'imparfaitement ce qui ſe trouve en lui ſeul.*

Méthod. medend. l. 9.

Præfat Paragran.

De libris propriis.

Jule Scaliger avoit été Cordelier; il étudia beaucoup dez ſa jeuneſſe. Il vouloit faire croire qu'il ne ſavoit rien à cinquante ans; qu'il avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie à la guerre & à la cour de l'empereur Maximilien; mais qu'en douze ou quinze années il en avoit

(1) Quorum utriuſque idea vix me unum exprimat.

plus appris que les plus ſavans hommes en toute leur vie. Un certain Riccius lui écrivit en ces termes : *Vous devez être bien ſavant maintenant, car il y a plus de 30. ans que vous étudiez ſans diſcontinuation.* Compliment dont Scaliger ſe ſeroit bien paſſé.

Huet au contraire eût voulu perſuader, qu'il n'avoit pas perdu un moment d'une vie de 91. ans. *A peine avois-je quitté la mammelle*, dit-il, *que je portois envie à ceux que je voyois lire.* Le cardinal du Perron datoit de plus loin. On attribuoit ſa prodigieuſe mémoire à l'envie que ſa mere, étant groſſe de lui, avoit eue d'une bibliothéque.

Huetian. p. 3.

Des ſiécles les plus illuſtres.

C'eſt une remarque qui a été faite depuis longtems, que le progrès des ſciences & des arts accompagne celui des armes ; que les tems féconds en grands capitaines l'ont été en auteurs célébres. Les ſiécles de (1) Philippe & d'Alexandre, de (2) Céſar & d'Auguſte, de (3)

(1) *On trouve du tems de Philippe & d'Alexandre, Platon, Ariſtote, Théophraſte, Iſocrate, Demoſthéne, &c.*

(2) *Le ſiécle de Céſar & d'Auguſte a produit Varron, Cicéron, Tite Live, Salluſte, Catulle, Virgile, Horace, Ovide, Vitruve, &c.*

(3) *Le ſiécle de François I. s'honore de Longueil, de Paul-Emyle, de Laſcaris, d'Alciat, de Budé, des deux du Bellay, de Danez, d'Erraſme, &c.*

François I. de (1) Louis le Grand, ont été également distingués par la gloire des armes & par celle des lettres. C'est donc une opinion qui est fondée sur l'histoire, que la nature produit, en même tems, les hommes excellens en chaque genre, comme si elle en faisoit un choix pour les faire paroître les uns à côté des autres.

Différence du génie & de l'esprit.

L'étude & les exemples forment les esprits, mais la nature seule produit les génies; & ces productions sont rares. Car il y a bien de la distance du bel esprit au génie. Le premier est capable de clarté & de méthode; il sait orner les sujets qu'il traite, il peut même y faire des progrès & des découvertes. Le génie, supérieur (2) aux regles, forme de grands projets; il porte partout des lumieres nouvelles; il se rend maître de ses propres idées & de celles des autres; ses défauts mêmes (3) ont de l'élévation & de la noblesse; il invente, il créé, pour ainsi dire.

De l'écrivain

On ne doit pas conclure, de ce que

(1) *Quelle foule sous Louis le grand, en tout genre! c'est à la postérité à en faire le triage.*

(2) Jura negat sibi nata. *Hor. Mais il ne lui est permis de prendre l'essor, qu'autant qu'il est guidé par la justesse des principes & des conséquences.*

(3) In quibusdàm vitia ipsa delectant. *Quinctil. lib.* 11. *c.* 3.

due des ſciences.

les ſciences ont été fort défrichées, qu'il ſoit plus facile aujourdui d'acquérir la réputation de ſavant. Car à meſure que les voies qui conduiſent aux ſciences, paroiſſent applanies, on demande, pour faire un ſavant, une plus grande étendue de connoiſſances.

Huet prétendoit *que tout ce qui fut jamais écrit, depuis que le monde eſt monde, pourroit tenir dans neuf ou dix in-folio, ſi chaque choſe n'avoit été dite qu'une fois. Il en exceptoit les détails de l'hiſtoire, c'eſt une matiere ſans bornes; mais après cela, il y mettoit abſolument toutes les ſciences, tous les beaux arts. Un homme donc, à l'âge de 30. ans*, diſoit-il, *pourroit, ſi cela étoit, ſavoir tout ce que les autres hommes ont jamais penſé.* Il faudroit en excepter, outre tous les livres d'hiſtoire, tous les orateurs & poetes, & toute la philoſophie morale, ſans parler des caſuiſtes, des aſcétiques, des livres de controverſe, des hétérodoxes & des grammairiens de chaque langue particuliere; chacun de ces genres n'étant pas moins étendu que les détails de l'hiſtoire. Il ne reſteroit donc de matiere pour ces neuf ou dix in-folio, que les principes épineux des ſciences abſtraites, qui, aſſurément, ne demanderoient pas, à beaucoup près, un ſi grand nombre de volumes. Mais, d'un autre côté,

le recueil aride & profond, n'étant à la portée que d'un homme univerſel, il ne faudroit pas moins de tems pour le bien lire & pour l'entendre, qu'il en faut maintenant pour apprendre toutes ces ſciences & tous ces arts: car qui eſt-ce qui s'aviſe, en ce genre, d'apprendre deux fois & de relire les mêmes choſes, à moins qu'on n'appréhende de les oublier; ce dont le grand recueil ne nous garantiroit pas. Dans l'état où ſont les Sciences, un homme peut à l'âge de 30. ans, non pas ſavoir tout ce que les autres hommes ont jamais penſé (ce qui n'eſt ni poſſible, ni déſirable), mais connoître tout ce qu'il y a d'ouvrages excellents en chaque genre, & avoir mis dans ſa mémoire tout ce qui mérite d'en être retenu.

CHAPITRE IV.

De l'Eloquence.

SUivant l'aveu du prince des Orateurs, toute l'éloquence (1) conſiſte bien plus dans *l'Opinion*, que dans des règles certaines. Cette ſcience de parler

L'éloquence conſiſte dans l'opinion.

(1) Oratoris autem omnis actio opinionibus continetur, non ſcientiâ. *Cic. lib. 2. de orat.*

eſt tellement ſuperficielle, qu'un mauvais mot fait plus de tort qu'un raiſonnement défectueux, & que la multitude eſt plus frappée d'un ſon que d'une maxime.

Platon lui-même, qui a été un des parleurs des plus diffus de l'antiquité, a reconnu que les Athéniens étoient plus curieux des mots que des choſes. Quelque éclat frivole de l'extérieur fait impreſſion ſur les eſprits. L'Avocat Paul ſe paroit d'une pierre précieuſe qu'il (1) empruntoit pour parler en public, & il en vendoit ſes plaidoyers plus cher. Ciceron fait conſiſter dans l'extérieur, tout le (2) pouvoir de l'éloquence; & Démoſthene interrogé trois fois de ſuite, ſur la qualité qu'il jugeoit (3) la plus néceſſaire à l'orateur, répondit toujours *que c'étoit la prononciation.*

Plat. de legib. lib. 1.

Si nous pénétrons plus avant dans cet art, nous trouverons que la ſuite des raiſonnemens, l'enchaînement des preuves, la fineſſe des tranſitions, le

(1).... ideo conductâ Paulus agebat Sardonyche. *Juven. Sat. 7.*

(2) Actio in dicendo una dominatur, &c. *Cic. lib. 3. de Orat.*

(3) Siquidem & Demoſthenes, quid eſſet in toto dicendi opere primum, interrogatus, pronunciationi palmam dedit, &c. *Quintil. lib. 11. inſtit. c. 3.*

choix des mots, donnent de la force & de l'agrément aux discours. Mais le desordre est nécessaire pour exprimer les passions vives; toute apparence d'art (1) les affoiblit; & l'orateur ne peut faire passer dans les esprits de ceux qui l'écoutent, des mouvemens dont lui même n'est pas agité.

Diodore de Sicile observe que Gorgias se servit dabord, avec beaucoup d'avantage, des figures de rhétorique; les Athéniens, quoiqu'ingénieux & éloquens, ayant été frappés d'un art qui leur paroissoit nouveau: mais lorsqu'ils eurent connu tout cet artifice d'antithêses, de périodes égales, de cadences, d'harmonie, & de terminaisons affectées, ils s'en dégouterent bientôt. *Diod. Sic. lib. 12.*

Ne sera-t-on pas obligé de convenir, que l'éloquence dépend plus du caprice que de l'art, si l'on considére que ce qui persuade & ce qui plaît dans un tems, est sans effet & mépriſé même dans (2)

(1) Cura verborum derogat affectibus fidem. *Quinti.*

(2) *Jean de Serez, prédicateur de Toulouze dans le 16. siécle, voyant l'hôpital surchargé de malades, dit en prêchant, qu'il avoit appris que les habitans de Toulouze désiroient faire un voyage, & qu'il étoit bien instruit, pour avoir souvent voyagé, qu'il falloit premierement se pourvoir d'un cheval, en prendre bien soin, voir s'il avoit une bonne litiére, & s'il mangeoit bien son avoine,*

un autre ? L'homme eſt ſi inconſtant, que la bizarrerie du goût regle les affections de ſon cœur ; & le même diſcours qui a fait verſer des larmes, exciteroit des éclats (1) de rire, s'il étoit prononcé devant un autre peuple, dans un autre

regarder ſi ſa ſelle le bleſſe, & en ce cas, faire panſer ſes plaies ; qu'autrement le cheval, quelque fort qu'il fût, laiſſeroit le voyageur en chemin. Que les Toulouzains ſouhaitant donc de faire le ſaint voyage de Paradis, il les avoit voulu appeller dans cet hôpital, afin de les pourvoir chacun d'un bon cheval pour monter au ciel ; leur répondant de la part de Dieu, que s'ils prenoient chacun un de ces pauvres, qu'ils viſſent faire tous les ſoirs leur lit, qu'ils fuſſent préſens pour les faire manger & boire, & faire panſer les plaies de ceux qui en avoient, que certainement ces pauvres les feroient arriver heureuſement en Paradis. Ces paroles eurent une telle force que chaque habitant demanda un pauvre, pour le conduire en ſa maiſon & en prendre ſoin ; & il ne s'en trouva pas aſſez pour en fournir à tous ceux qui deſiroient en avoir. Catel, mémoir. de l'hiſt. du Langued. liv. 2.

(1) *Les Tartares qui ont fait la conquête de la Chine, trouvent la répétition d'un même mot, une groſſiéreté ridicule. Le retour du même ſon forme, par rapport à eux, une monotonie qui leur choque l'oreille. C'eſt par cette raiſon, qu'ils ſe mettent à rire, lorſqu'ils entendent lire quelqu'un de nos livres ; à cauſe des fréquentes répétitions de ces mots*, &, que, qu'ils, quand, quoi, mais, car, &c. *Deſcript. de la Chin. t. 4. Jugez de l'idée que de pareils critiques auroient de l'éloquence de nos Boſſuets & de nos Bourdaloues.*

ſiécle, ou ſeulement dans d'autres conjonctures.

Sans ſortir de la même aſſemblée, quelle ſorte de pathétique peut embraſſer des eſprits & des caracteres entierement oppoſés, convenir à des conditions & à des profeſſions différentes, réunir les ſentimens de ceux entre leſquels l'éducation & les intérêts ont mis une ſi grande diverſité ? Les orateurs eux-mêmes ont ſenti que l'art ne pouvoit être leur guide, lorſqu'ils ont ſuivi des routes contraires les unes aux autres : car les préceptes d'un art véritable ſont uniformes, & ne ſont point ſujets à varier ſuivant les tems & les lieux.

Demoſthène plaidant pour un homme accuſé d'un crime capital, & ne pouvant venir à bout de ſe faire écouter du peuple, s'aviſa de faire ce conte : *J'allois à Mégare ſur un âne, que j'avois loué. Dans la route, me trouvant incommodé de la chaleur, & n'appercevant aucun abri pour me mettre à couvert, je voulus me garantir pendant quelque tems de l'ardeur du ſoleil, par l'ombre de ma monture. Le conducteur s'y oppoſa, en me ſoutenant qu'il m'avoit loué le corps de ſon âne, mais que l'ombre n'étoit pas du marché. La diſpute s'échauffa.* .... Alors s'appercevant que les Athéniens prêtoient ſilence, pour entendre la ſuite de l'aventure, Demoſ-

thène releva éloquemment la puérilité de ſes auditeurs, leur reprochant *de donner à l'ombre d'un âne, l'attention qu'ils refuſoient au ſalut d'un homme.*

De Démoſthène & de Ciceron.

Traité du ſubl. c. 10. Trad. de Deſpreaux.

» Démoſthène eſt grand, dit Longin, » en ce qu'il eſt ſerré & concis; & Cice- » ron au contraire, en ce qu'il eſt diffus » & étendu. On peut comparer ce pre- » mier, à cauſe de la véhémence, de la » rapidité, de la force, & de la violen- » ce avec laquelle il ravage, pour ainſi » dire, & emporte tout, à une tempête » & à un foudre. Pour Cicéron, on peut » dire, à mon avis, que comme un grand » embraſement, il conſume & dévore » tout ce qu'il rencontre, avec un feu » qui ne s'éteint point, qu'il répand di- » verſement dans ſes ouvrages, & qui, » à meſure qu'il s'avance, prend tou- » jours de nouvelles forces.

Ibid. c. 28.

« Démoſthène a effacé tout ce qu'il y » a eu d'orateurs célébres dans tous les » ſiécles, les laiſſant comme abattus & » éblouis, pour ainſi dire, de ſes tonner- » res & de ſes éclairs. Car dans les par- » ties où il excelle, il eſt tellement élevé » au deſſus d'eux, qu'il répare entiere- » ment par là celles qui lui manquent: » & certainement il eſt plus aiſé d'envi- » ſager fixement, & les yeux ouverts, » les foudres qui tombent du ciel, que » de n'être point ému des violentes paſ-

» ſions qui regnent en foule dans ſes » ouvrages. «

Ciceron (1) ſe ſert de la même métaphore des foudres & des éclairs, pour exprimer le ſtyle de Démoſthène.

Ces foudres & ces éclairs ont été traités par (2) Sénéque de ſechereſſe & de dureté de ſtyle. Démoſthène répétoit ſouvent de longs morceaux des harangues qu'il avoit prononcées en d'autres occaſions : comme dans la quatriéme Philippique, & dans la harangue ſur la lettre de Philippe, où l'on trouve mot à mot des fragmens fort étendus des trois premieres Philippiques. Pytheas diſoit *que les penſées de Démoſthène ſentoient l'huile, comme travaillées long-tems à la lampe, & manquant de naturel. Quand il s'efforce d'être plaiſant, dit Longin, il ſe rend ridicule, plutôt qu'il ne fait rire; & il s'éloigne d'autant plus du plaiſant, qu'il tâche d'en approcher.*

Lucien, éloq. de Dem. Ælian. variar. hiſtoriar. lib. 7. c. 7. Tr. du ſubl. ch. 28.

Ciceron loue Démoſthène (3) d'avoir joint la délicateſſe inſinuante de Lyſias, les tours fins & ingénieux d'Hypéride,

(1) Sed ſi recordabere Demoſthenis, fulmina tùm intelliges: &c. *Cic. ad Attic. lib. 15. epiſt. 2.*

(2) Riget ejus oratio, nihil in eâ placidum, nihil lene. *Sen. controv.*

(3) Nihil Lyſiæ ſubtilitate cedit, nihil argutiis & acumine Hyperidi, nihil lenitate Æſchini & ſplendore verborum. *Cic. in orat.*

l'élégance & la douceur d'Eſchine. Toureil le repréſente, au contraire, comme ayant négligé impunément l'élégance, & mépriſé le talent de s'inſinuer dans les eſprits, pour les ſoumettre par une énergie qui lui eſt propre.

Démoſthène eut beaucoup d'obſtacles à ſurmonter pour devenir orateur. Il alloit déclamer ſur le bord de la mer au bruit des vagues, pour s'accoutumer aux tumultes des aſſemblées populaires, & pour ſe fortifier la voix: il ſe mettoit des cailloux ſous la langue pour la délier, & rendre ſa prononciation plus libre: & il conſultoit un grand miroir, pour former l'air de ſon viſage, toute ſa contenance, & ſes geſtes. Mais malgré tant de ſoins, Demetrius de Phalére, & les Citoyens qui s'y connoiſſoient le mieux, trouvoient ſa prononciation baſſe, languiſſante, & ſans nobleſſe. Il redoutoit l'aſcendant de Phocion; & le voyant un jour arriver à l'aſſemblée du peuple, il dit: *Voilà la hache de mes diſcours.*

Plutarch. in Démoſth. Cic. de orator. lib. 1. Quint. inſt. lib. 11. c. 3.

Plutarq. de ceux qui manient les aff. d'ét.

L'exemple de Démoſthène ſemble juſtifier la maxime, que nous naiſſons poëtes, & que nous devenons orateurs. Mais dans l'éloquence, comme dans la poëſie, le travail perfectionne les talents naturels, & ne peut y ſuppléer.

Pline (1) dit que Ciceron a passé les bornes de l'esprit humain, & il éleve sa gloire au-dessus de celle de tous les triomphes. Velleïus Paterculus & l'ancien Séneque n'ont (2) pas donné à Ciceron de moindres louanges. Appollonius Molo l'ayant entendu à Rhode haranguer en Grec, resta longtems pensif, & dit ensuite, comme revenant d'un profond assoupissement : *Ciceron, je vous loue & je vous admire ; mais je déplore le malheur de la Grece, voyant que la gloire de l'erudition & de l'éloquence, le seul avantage qui lui reste, va passer aux Romains.* Erasme croit qu'une éloquence aussi admirable n'a pû qu'être divinement inspirée. *Erasm. præf. ad Iusc. quæst.*

Ciceron néanmoins n'a pas manqué de critiques, à qui il a paru enflé & trop diffus. Asinius Gallus (3) publia une satire de ses ouvrages. Calvus l'a trouvé *foible & sans nerfs.* Brutus (4) l'appel-

(1) M. Tullius extrà omnem ingenii aream, extrà periculum reprehensionis. *Plin. lib. I.*

(2) Vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vell. Paterc. lib.* 1.

Illud ingenium, quod solum populus Romanus par imperio suo habuit. *Sen. Controv. l.* 1.

(3) Asinius Gallus Ciceronis verba singula infectatus, edito libro, cui titulus, Ciceromastix.

(4) Fractum & elumbem... Lentus est in prin-

loit *rompu & éreinté.* On oſa blâmer (1) ſon ſtyle ampoulé & Aſiatique, ſes répétitions, ſes froides plaiſanteries, la molleſſe de ſa compoſition.

Ciceron ſe forma par les leçons de deux fameux comédiens, Roſcius & Eſope. Il ne put jamais ſurmonter la timidité qu'il reſſentoit toutes les fois qu'il parloit en public. Dion rapporte que Milon ayant lû dans le lieu de ſon exil le plaidoyer de la défenſe, que Ciceron dans le trouble où il étoit, avoit prononcé tout différemment, il lui fit cette raillerie par une lettre : *que s'il avoit été défendu de la ſorte, il n'auroit pas le plaiſir de manger les beaux poiſſons que la côte de Marſeille lui fourniſſoit.* Q. Fuſius Calenus reproche à Ciceron, que quand il commençoit à parler, il étoit auſſi tremblant & auſſi démonté qu'un hom-

Plutarch. in Cic. Eraſm. encom. Mor.

Dio Caſſ. Lib. 40.

Dio Caſſ. lib. 46.

cipiis, longus in narrationibus, otioſus circà exceſſus : tardè commoverur, ratò incalelcit, &c. *Quintil. dial. de orat.*

(1) Quem tamen & ſuorum homines temporum inceſſere audebant, ut tumidiorem & Aſianum, &c. *Quintil. lib. 12. inſtit. c. 10. Croiroit-on que Ciceron a été traité d'Allobroge pour le ſtile ?*

Rufum, qui totiès Ciceronem Allobroga dixit. *Juven. Sat. 7. Valla & Eraſme lui ont reproché des Soleciſmes :* Diutiùs commorans Athenis, erat animus ad te ſcribere..... Et cùm in animo haberem navigandi. *Eraſm. in dial. Cicer. Vall. lib. 1. elegantiar. c. 25.*

me qui ſe trouveroit dans un danger manifeſte de perdre la vie ; & qu'il n'a prononcé aucune de ſes oraiſons comme elles ſont écrites.

Alcibiade, qui étoit très-éloquent, étoit ſujet à ſe troubler en parlant en public, & à reſter court. On lit dans Aulu-Gelle, & dans Elien, que Théophraſte, à qui ſon éloquence acquit le ſurnom de divin, & le célébre orateur Démoſthène, ſont demeurés courts en parlant en public ; comme ſi la timidité étoit inſéparable de l'éloquence.

Plutarq. de ceux qui manient les aff. d'ét.

Aul. Gell. Epitom. lib. 8. c. 8. Ælian. variar. lib. 8. c. 12.

Plutarque a remarqué les rapports qui ſe trouvent entre Démoſthène & Ciceron ; de s'être rendus grands & illuſtres, de (1) petits & d'obſcurs qu'ils étoient ; d'avoir heurté de front les plus puiſſans ennemis ; d'avoir perdu chacun une fille très-cherie ; d'avoir été (2) bannis, & rap-

Comp. de Dém. & de Cic.

(1) *Demoſthène étoit fils d'un homme qui faiſoit valoir des forges : les uns diſoient que Ciceron étoit né dans la boutique d'un foulon ; les autres rapportoient ſon origine à Tullus Attius, qui avoit regné 400. ans auparavant ſur les Voſques. Ciceron ſe traite lui-même d'homme nouveau, en pluſieurs endroits de ſes ouvrages. Velleïus Paterculus l'appelle* virum novitatis nobiliſſimæ, *comme étant d'une famille très-ancienne, mais qui n'étoit pas illuſtrée par les dignités curules.*

(2) *La cauſe de l'exil de Démoſthène fut honteuſe : celle de l'exil de Ciceron augmente ſa gloire. Démoſthène ſe laiſſa corrompre par les préſens d'Harpalus, au riſque d'expoſer Athènes à la cer-*

pellés avec gloire ; de s'être enfuis enco-

lere d'Alexandre, qu'Harpalus avoit offensé : ce fut la cause de son bannissement. Le Tribun Clodius prit pour prétexte de l'exil de Ciceron, que ce Consul avoit fait exécuter en prison les citoyens les plus qualifiés de Rome, contre la disposition des loix Valeria & Porcia, qui portoient qu'aucun citoyen ne pourroit être condamné à mort que dans l'assemblée du peuple. Mais Ciceron n'avoit fait mourir en prison Lentulus, Cethegus, & autres complices, qu'à cause du danger pressant de la conjuration de Catilina, & en conséquence d'un arrêt du Sénat. L'un fut exilé pour avoir sacrifié les intérêts de sa patrie à son avarice; l'autre pour avoir fait céder la considération de sa propre sûreté aux besoins pressans & à la liberté de Rome. Démosthène ne dut son rappel qu'au hazard & à un bon mot. Après la mort d'Alexandre, Athénes envoya des ambassadeurs dans les autres villes de la Grece. Pytheas, qui tenoit le parti des Macédoniens, & qui se trouvoit alors en Arcadie avec Démosthène, dit : que comme on étoit persuadé qu'il y avoit quelque malade dans une maison où l'on portoit le lait d'ânesse, c'étoit aussi une marque infaillible qu'une ville étoit en mauvais état, lorsqu'on y voyoit entrer une ambassade d'Athéniens. *Démosthène tourna la comparaison à son avantage, & répondit :* que comme on ne portoit le lait d'ânesse dans une maison, que pour y rétablir la santé, de même une ambassade d'Athéniens n'entroit dans une ville que pour y remédier aux maux publics. *Le peuple d'Athènes, qui aimoit à être flatté, n'eut pas plûtôt appris cette répartie, qu'il fit sur le champ le decret du rappel de Démosthène. Quand Ciceron fut accusé, ce fut un deuil public à Rome: il fut redevable de son retour aux vœux de tout le peuple*

re ; & d'avoir vû, en (1) expirant, la liberté de leurs patries expirer avec eux. *De ſorte que, s'il étoit poſſible*, dit Plutarque, *que la nature & la fortune entraſſent en diſpute au ſujet de ces deux grands orateurs, comme deux ouvriers qui conteſtent ſur leurs ouvrages, il ſeroit difficile de juger laquelle des deux les a rendus plus ſemblables, ou la nature dans leurs mœurs, ou la fortune dans leurs aventures & dans tous les accidens de leur vie.* On peut ajouter que Démoſthène fut formé par le comédien Satirus, Ciceron par le comédien Roſcius. Que Demoſthène avoit une proviſion de lieux communs & de périodes travaillées d'avance, pour s'en ſervir au beſoin ; & que Ciceron, dans ſes heures de loiſir, exerçoit ſon éloquence ſur des ſujets qu'il ſe propoſoit, comme il nous l'apprend lui-même.

Plutarch. in Dem. Cic. ad Attic. lib. 9. epiſt. 4.

Cinq auteurs célébres, Plutarque,

Romain, qui lui avoit donné le titre glorieux, & juſque-là inconnu, de Pere de la patrie : & lorſqu'il rentra dans Rome, tous les ordres de la ville allerent au-devant de lui.

(1) *Démoſthène pourſuivi par les gens d'Antipater, gouverneur de Macédoine, s'empoiſonna dans un temple de Neptune, où il s'étoit refugié. Ciceron liſoit dans ſa litiere la Médée d'Euripide, lorſqu'il fut rencontré par les aſſaſſins d'Antoine. Ptolem. Hephæſt. lib. 5. ap. Phot. biblioth. cod. 190.*

Quintilien, le P. Rapin, Fénelon archevêque de Cambray, & M. Rollin, ont comparé l'éloquence de Ciceron & de Démosthène. Plutarque balance assez également les qualités personnelles de l'un & de l'autre, par rapport à la conduite qu'ils ont tenue dans les affaires : en quoi il ne rend pas justice à Ciceron, qui, en qualité de citoyen & d'homme d'état, fut très-supérieur à Démosthène. Et quant à l'éloquence, il préfére Démosthène au point de ne pas même faire entrer Ciceron en concurrence à cet égard. Car il donne à Démosthène cet éloge, d'avoir surpassé en gravité, énergie & force, tous ceux qui avoient le plus de réputation pour plaider des causes ou pour haranguer ; en grandeur & en magnificence de style, ceux qui ne faisoient des discours que pour l'ostentation & la pompe ; & en exactitude, correction & adresse, les Rhéteurs les plus consommés. Il ajoute que son style, sans aucun ornement recherché, & sans la moindre plaisanterie, toujours grave & sérieux, ne sent point la lampe, comme Pythéas le lui a reproché ; mais qu'il sent son buveur d'eau, son homme qui pense profondement, & qui ne cherche point à égayer par aucune grace, l'aigreur, l'amertume, & l'austérité de ses mœurs. Plutarque ne donne pas le moindre

dre éloge à l'éloquence de Ciceron, dont il exagere les défauts. Il vante seulement son esprit universel, l'étendue de (1) ses connoissances, le grand nombre de traités de philosophie qu'il a laissés. Il semble que Plutarque ait cherché à assûrer à sa patrie cette gloire de l'éloquence, dont Apollonius Molo disoit, qu'elle alloit être transférée par Ciceron aux Romains.

Quintilien entre dans un plus grand détail des différens talens des deux orateurs. Il semble accorder la préférence à Ciceron, ne laissant à Démosthène d'autre avantage; que d'avoir, comme plus ancien, contribué à former l'éloquence de l'orateur Romain. *On voit*, dit-il, *en Démosthène plus de soin & d'étude; en Ciceron, plus de naturel & de génie. Pour ce qui est de la maniere de railler & d'exciter la commiseration, deux choses infiniment puissantes, Ciceron l'emporte sans contredit. Mais il lui céde d'un autre côté, en ce que Démosthène a été avant lui, & que l'orateur Romain, tout grand*

Quintil. lib. 10. instit. c. 1.

(1) *Plutarque raconte qu'Auguste ayant trouvé un de ses neveux, qui lisoit un ouvrage de Ciceron, & ce jeune homme ayant voulu le cacher, Auguste qui s'en apperçut, prit le livre, en lut une grande partie debout, & le lui rendant, dit:* Voilà un Auteur bien judicieux, mon fils, & un citoyen qui aimoit beaucoup sa patrie, *Plutarq. à la fin de la vie de Ciceron.*

qu'il eſt, doit une partie de ſon mérite à l'Athénien..... Vous diriez, ajoute-t-il, que les dieux ont accordé Ciceron à la terre, afin que l'éloquence fît l'eſſai de toutes ſes forces en la perſonne de ce grand homme.

Le P. Rapin marque autant de penchant que Quintilien, pour donner la préférence à Ciceron, quoique ni l'un ni l'autre ne décident. Voici quelques traits du parallele des deux orateurs par le P. Rapin. » Démoſthène découvre dans cha-
» que raiſon qui ſe préſente à ſon eſprit,
» tout ce qu'il y a de réel & de ſolide,
» & a l'art de l'expoſer dans toute ſa
» force. Ciceron, outre ce ſolide, qui
» ne lui échape pas, voit tout ce qu'il y
» a d'agréable & d'engageant, & il en ſuit
» la trace, ſans s'y méprendre.... Ainſi
» pour diſtinguer les caractères de ces
» deux orateurs, il me ſemble qu'on peut
» dire que Démoſthène, par l'impétuoſité
» de ſon tempérament, par la force de
» ſes raiſonnemens, & par la véhémen-
» ce de ſa prononciation, étoit plus preſ-
» ſant que Ciceron; de même que Cice-
» ron par ſes maniéres tendres & déli-
» cates, par ſes mouvemens doux, pé-
» nétrans, paſſionnés, & par toutes ſes
» graces naturelles, étoit plus touchant
» que Démoſthène. Le Grec frappoit l'eſ-
» prit par la force de ſon expreſſion &

» par l'ardeur & la violence de ſa décla-
» mation : le Romain alloit au cœur par
» certains charmes & certains agrémens
» imperceptibles, qui lui étoient natu-
» rels, & auxquels il avoit joint tout l'ar-
» tifice dont l'éloquence peut être capa-
» ble. L'un éblouiſſoit l'eſprit par l'éclat
» de ſes lumiéres, & jettoit le trouble
» dans l'ame, qui n'étoit gagnée que par
» l'entendement : & le génie inſinuant
» de l'autre pénétroit par des douceurs
» & des complaiſances juſque dans le
» fond du cœur. Il avoit l'art d'entrer
» dans les interêts, dans les inclinations,
» dans les paſſions, & dans les ſentimens
» de tous ceux qui l'écoutoient. «

Fénelon, qui, ſuivant la remarque de M. Rollin, ne peut être ſoupçonné d'être ennemi des graces, des fleurs, & de l'élégance du diſcours, ſe déclare nettement pour Démoſthène. Il s'en explique ainſi dans ſes réflexions ſur l'éloquence : » Je ne crains pas de dire que
» Démoſthène me paroît ſupérieur à Ci-
» ceron. Je proteſte que perſonne n'ad-
» mire Ciceron plus que je fais. Il embel-
» lit tout ce qu'il touche ; il fait honneur
» à la parole ; il fait des mots ce qu'un
» autre n'en ſauroit faire. Il a je ne ſais
» combien de ſortes d'eſprits : il eſt mê-
» me court & véhément, toutes les fois
» qu'il veut l'être, contre Catilina, con-

» tre Verès, contre Antoine. Mais on
» remarque quelque parure dans ſon diſ-
» cours : l'art y eſt merveilleux, mais on
» l'entrevoit. L'orateur, en penſant au
» ſalut de la république, ne s'oublie pas
» & ne ſe laiſſe pas oublier. Démoſthè-
» ne paroît ſortir de ſoi, & ne voir que
» la patrie. Il ne cherche point le beau,
» il le fait ſans y penſer. Il eſt au-deſſus
» de l'admiration. Il ſe ſert de la paro-
» le, comme un homme modeſte de ſon
» habit pour ſe couvrir; il tonne, il fou-
» droie : c'eſt un torrent qui entraîne
» tout. On ne peut le critiquer, parce-
» qu'on eſt ſaiſi. On penſe aux choſes
» qu'il dit, & non pas à ſes paroles. On
» le perd de vue; on n'eſt occupé que de
» Philippe, qui envahit tout. Je ſuis char-
» mé de ces deux orateurs : mais j'avoue
» que je ſuis moins touché de l'art in-
» fini & de la magnifique éloquence de
» Ciceron, que de la rapide ſimplicité de
» Démoſthène. «

M. Rollin trouve ce dernier ſentiment *fondé dans le bon ſens, dans la droite raiſon, & dans les règles les plus exactes de la bonne rhétorique.* Cependant il remarque peu après, à l'avantage de Ciceron, *qu'un des plus ſûrs moyens de perſuader eſt de plaire. Pour préférer les harangues de Démoſthène à celles de Ciceron*, ajoute-t'il, *il me ſemble qu'il faudroit preſque avoir*

autant de ſolidité, de force, & d'élévation d'eſprit, qu'il en a fallu à Démoſthène pour les compoſer. Et il *avoue que nous ne pouvons gagner ſur nous de préférer la ſévére auſtérité de Démoſthène à l'inſinuante douceur de Ciceron.*

Ces parallèles de Démoſthène & de Ciceron mettent dans un grand jour les contrariétés des opinions & des critiques. Quintilien trouve dans Démoſthène *plus de ſoin & d'étude, & dans Ciceron plus de naturel & de génie.* On avoit reproché anciennement à Démoſthène, *que ſes penſées ſentoient l'huile*, comme long-tems travaillées à la lampe: & l'on ſait combien il lui en couta de peines pour devenir orateur. Fénelon, au contraire, donne la préférence à Démoſthène ſur Ciceron, parceque *l'art de celui-ci* (1) *ſe laiſſe entrevoir*: au lieu que l'autre *ne cherche point le beau, & le fait ſans y penſer.* Tout homme qui connoît le ſtile fleuri & inſinuant de Fénelon, (eh! quel eſt le lecteur aſſez farouche pour n'en être pas charmé?) doit être ſurpris de l'entendre élever au-deſſus de tout, la ſévére auſtérité du ſtile, qui

(1) Poſteà verò quàm Triumvirali proſcriptione conſumptus eſt, paſſim qui oderant, qui invidebant, qui æmulabantur, adulatores etiàm præſentis potentiæ, non reſponſurum invaſerunt. *Quintil. lib.* 12. *inſtit. c.* 10.

n'a aucun ſoin de plaire. En même tems qu'il trouve Ciceron inférieur, en ce qu'il n'oublie pas le ſuccès de ſes harangues, Fénelon ne paroît-il pas lui-même plus occupé de porter un jugement profond & rare, que de déclarer ſon véritable goût ? Ces idées d'un orateur, *qui ne ſe ſert de la parole que comme un homme modeſte de ſon habit pour ſe couvrir*, & d'un orateur, qui *tonne*, qui *foudroie*, & qui *entraîne tout*, ne paroiſſent pas aſſorties, ſurtout étant appliquées à un même ſujet, & jointes immédiatement.

Il me ſemble qu'on ne fait pas aſſez valoir un grand motif de décider la ſupériorité de Ciceron ſur Démoſthène. Tout eſt ſerré, nerveux, & véhément dans l'Orateur Grec; mais toujours également auſtere & impétueux, il n'eſt pas exemt avec tout ſon feu, de ſechereſſe & de monotonie. Il ne connoît qu'un genre d'éloquence, qui eſt une ſimplicité forte & rapide. Ciceron eſt admirable dans (1) tous les genres; ſoit qu'il défende Milon, ſoit qu'il accuſe Verrès,

(1) *Ciceron ſe rend à lui-même ce témoignage, qu'il a embraſſé tous les genres d'éloquence :* Nulla eſt ullo in genere laus oratoris, cujus in noſtris orationibus non ſit aliqua, ſi non perfectio, at conatus tamen atque adumbratio. *Cic. in Orat. Ce qu'il ajoute, eſt encore plus* modeſte: Non aſſequimur, at quid deceat videmus. *Ibid.*

soit qu'il loue Pompée & Césat, soit qu'il tonne contre Catilina & contre Antoine.

Démadès, contemporain de Démosthène, passoit pour un orateur beaucoup plus accompli : & Théophraste, si bon juge en cette matiére, disoit *que Démosthene étoit un orateur digne d'Athènes, mais que Démadès étoit un orateur fort au-dessus d'Athènes.* Ciceron n'a été surpassé, ni même égalé, par aucun Romain. *Theophr. ap. Plutarc. in Démost.*

Ce qui doit réunir tous les suffrages, c'est le conseil judicieux de M. Rollin, de *prendre pour modéle du stile le fond solide de Démosthène, orné & embelli par les graces de Ciceron.* Car quoique le fond solide se trouve, sans sortir de Ciceron, il sera fort avantageux à un jeune orateur de se former sur ces deux grands maîtres d'éloquence.

Les anciens regardoient une simplicité pleine de force & de noblesse, comme seule capable de persuader. Demetrius de Phalére parmi les Grecs (1) commença le premier à altérer ce goût si pur, en joignant l'esprit aux sentimens. Ensuite on a donné dans les pointes & dans l'affectation du stile : & la famille des An- Du goût des anciens

(1) Phalereus primus inclinasse eloquentiam dicitur. *Quintil. instit. lib.* 10. *c.* 1.

néens (1) introduisit à Rome un nouveau genre d'éloquence. Alors on préféra (2) le brillant du stile au solide, l'esprit au jugement, l'affectation à la nature. Le stile fut hérissé de pointes (3) & de saillies. On a dit d'un auteur (4) moderne, qu'il avoit de l'esprit au huitiéme degré, de l'éloquence au cinquiéme, & du jugement seulement au second degré. Cette critique est une imitation de Quintilien, qui dit (5) de Seneque : *Il seroit à souhaiter qu'en se servant de son esprit, il eût employé le jugement d'un autre.*

Quintilien n'hésite point à dire, *que des deux extrêmités, il préféreroit* (6) *une*

(1) *Les Séneques, Florus & Lucain, étoient de cette famille.*

(2) *Rien ne fait mieux connoître les différens goûts d'eloquence, qui ont régné à Rome, que de comparer les oraisons de Ciceron*, Pro lege Manilia, pro rege Dejotaro, pro Marcello, pro Ligario, *avec les Panégyriques faits par Pline, Pacat, Mamertin, &c.*

(3) Stimuli quidàm & subiti ictus sententiarum. *Sen. epist.* 100. *N'est-il pas étonnant d'entendre Séneque faire la critique de cette corruption de l'éloquence, dans le tems même qu'il contribue plus qu'un autre à l'introduire ?*

(4) *De Caramuel. Jugem. des sav. de Baillet. t. 2. pag.* 580.

(5) Dulcibus abundat vitiis. Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio. *Quintil. lib.* 10. *instit. c.* 1.

(6) Si necesse sit, veterem illum horrorem

ſimplicité groſſiere à une affectation outrée. Ciceron, plaidant pour Roſcius Amœrinus, fit une deſcription fort ornée & fort fleurie du ſupplice des parricides, qui étoient enfermés tout vivans dans un ſac, & jettés dans la mer. Ce genre d'éloquence lui attira de grands applaudiſſemens : mais ſon goût s'étant formé, & ſon eſprit s'étant meuri, il blâma depuis (1) cette affectation, comme une abondance vicieuſe, qui ne pouvoit être excuſée que par la jeuneſſe de l'orateur.

Du ſtile de l'hiſtorien.

Le ſtile de l'hiſtorien doit être encore plus éloigné de toute parure trop recherchée. Un goût délicat eſt bleſſé de cette emphaſe de Velleïus Paterculus. *Telle fut* (2) *la fin*, dit-il, *du grand Pompée, après trois conſulats, autant de triomphes, & après avoir domté l'univers : la fortune s'étant portée à de telles extrémités à l'égard de ce grand homme, que la terre, qui venoit de lui manquer pour ſes victoires,*

dicendi malim, quàm iſtam novam licentiam. *Quintil. lib.* 8. *inſtit. c.* 5.

(1) Quantis illa clamoribus adoleſcentuli diximus de ſupplicio parricidarum, quæ nequaquàm ſatis deferbuiſſe poſt aliquantò ſentire cœpimus... *Cic. in Orat. Ciceron étoit alors âgé de* 27. *ans. Aul. Gell. lib.* 15. *noct. Attic. c.* 28.

(2) Hic poſt tres conſulatus & totidem triumphos, domitumque terrarum orbem, *Vell. Pat. lib.* 2.

lui manqua pour sa sépulture. Il n'y a ici aucune pointe : le vrai se rencontre dans chaque membre de cette antithése : car Pompée avoit triomphé de toutes les parties du monde connu, & la terre lui avoit manqué pour de nouvelles victoires. La terre manquoit aussi pour la sépulture de son corps, abandonné sur un rivage d'Egypte. Pourquoi donc cette pensée, au lieu de plaire, a-t elle quelque chose de choquant ? C'est que le contraste est outré, & que cette antithése affectée ressemble plus au stile d'un déclamateur que d'un historien.

C'est une pensée fausse, dans le même genre, que celle de Pétrone, lorsqu'il dit, *que* (1) *Crassus a péri en Asie, Pompée en Afrique, César en Europe : que leurs cendres ont eté dispersées dans les trois parties du monde, comme si une seule n'eût pû soutenir le poids de ces tombeaux.* Quelle enflure ! Pétrone fait sentir l'anéantissement de ces grandeurs, qu'il a dessein d'exagérer. La réflexion eût été plus sensée & plus juste, s'il eût dit au contraire, qu'il étoit inutile que ces cendres fussent séparées par de si grands espaces, puisqu'il ne falloit qu'un très-petit terrein pour couvrir les cendres de ceux,

(1) Tot tulerat fortuna duces, quos obruit omnes,
A morum strue diversâ, feralis Enyo... *Petr.*

que le monde entier n'avoit pû contenir. Il ſe peut faire, au reſte, que Pétrone, dont toutes les vues tendent à des ſatyres indirectes, ait voulu, en cet endroit, critiquer les poëtes de ſon tems, ou quelqu'un d'eux en particulier.

Ciceron & Plutarque ont porté deux jugemens différens ſur la réflexion d'un hiſtorien, au ſujet de l'incendie du temple d'Ephéſe, arrivé la nuit même de la naiſſance d'Alexandre : *qu'il ne falloit pas* (1) *s'étonner que ce temple de Diane eût été brûlé la nuit qu'Alexandre vint au monde, parceque la déeſſe, ayant voulu aſſiſter aux couches d'Olympias, avoit été obligée de s'abſenter de ſa demeure.* Ciceron approuve cette penſée, & il la trouve élégante. Plutarque, en la critiquant, ajoute *que cette réflexion eſt ſi froide, qu'elle ſuffiroit pour éteindre l'incendie du temple.* Je ne trouve aucune difficulté à ſouſcrire au jugement de Ciceron : car ſuivant l'idée que les Payens avoient de leurs divinités, c'eſt une réflexion où il entre beaucoup de grandeur & de fineſſe, que Diane, qui préſidoit aux cou-

(1) Concinnè ut multa Timæus, qui cùm in hiſtoriâ dixiſſet, quâ nocte natus Alexander eſſet, eâdem Dianæ Epheſiæ templum deflagraviſſe, adjunxit, minimè id eſſe mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adeſſet, abfuiſſet domo. *Cic. de nat. deor. lib.* 2.

ches, regarda celle d'Olympias comme trop importante, pour s'occuper d'aucun autre ſoin. C'eſt employer, d'une maniere très-heureuſe, une circonſtance favorable à relever un grand événement. Malgré le caractére judicieux de Plutarque, ne peut-on pas dire que ſa critique elle-même eſt une pointe déteſtable ?

Des harangues employées par les hiſtoriens.

C'eſt une queſtion aſſez problématique, ſi l'hiſtorien doit employer les harangues directes. Pluſieurs ſont d'avis de les rejetter (1) entierement de l'hiſtoire. Mais quand elles y ſont inſérées à propos & ſobrement, elles relevent & animent le récit. Les harangues de Tite-Live, de Salluſte, de Thucidide, offrent de grandes beautés, & ſont des ornemens très-convenables à l'hiſtoire. Les harangues directes en ſont même une portion très-précieuſe, lorſqu'elles ſont vraies & tranſmiſes par des mémoires fidéles. Car il eſt très-important de conſerver le ſouvenir de ce qui a été dit par les hommes célébres, dans les occaſions les plus remarquables.

De la fin- Une maxime générale, pour toutes

(1) *Le Boccalin, dans ſes jugemens du Parnaſſe, fait rendre une ſentence à Appollon, par laquelle un auteur trop diffus eſt condamné à lire les harangues de Guichardin. Ragguagli di Parnaſſo. centur. 1. Ragg. 6.*

les productions de l'esprit, est d'éviter les ornemens qui ne sont pas puisés dans la nature. Horace (1) fait consister la perfection d'un ouvrage à être si simple & si net, que chacun se persuade d'en pouvoir faire autant, quoiqu'il se consumât en efforts inutiles, s'il avoit la hardiesse de l'entreprendre ; Quintilien parle d'un maître, qui donnoit au contraire, pour précepte à ses disciples, de répandre, sur tout ce qu'ils composoient, l'obscurité la plus impénétrable, & qui mettoit le comble de la louange à dire : *Voilà qui est excellent, je n'y ai rien entendu moi-même.* Il est vrai que les hommes méritent assez qu'on les traite ainsi : car ils n'accordent guère leur estime qu'à ce qu'ils ne peuvent comprendre ? mais ce défaut de l'esprit humain ne justifie pas ceux, qui pour se faire valoir par cet artifice, corrompent les sciences.

plicité & de la netteté.

Les habiles orateurs n'attendent leur succès que du soin qu'ils prennent de cacher leur art. C'est une de leurs plus importantes leçons. Dans la chaire & au

L'art doit être caché.

(1) . . . . ut sibi quivis
Speret idem, sudet multùm frustràque laboret
Ausus idem. *Hor. art. poët.*

Imitabilis illa quidem videtur esse existimanti ; sed nihil est experienti minùs. *Cic. in Orat.*

barreau, dans ſa propre carriére, ſi l'éloquence ſe montre, elle ne produit qu'un mauvais effet pour l'orateur. L'unique ſorte d'arme, qui puiſſe être employée à découvert, c'eſt la force des raiſonnemens, & l'enchaînement des preuves. L'orateur n'eſt pas obligé de diſſimuler le deſſein qu'il a de convaincre. C'eſt le point de vue de l'éloquence, c'eſt ſon plus beau triomphe. L'art découvert devient (1) ſuſpect, & répand une prévention qui lui eſt contraire. Les ornemens diminuent la force & la dignité (2) du diſcours.

Maſcaron emploie ſouvent les métaphores & les apoſtrophes; Fléchier les antithéſes. Boſſuet, peu occupé de tous ces ornemens, dont l'art ſait tirer avantage, frappe les eſprits par la grandeur des images, & inonde les cœurs, pour ainſi dire, d'un torrent pathétique. Il eſt vrai que les deux premiers orateurs excellent dans les mêmes talents; mais Boſſuet ſemble dédaigner d'admettre l'art à aucun partage des effets merveilleux que produit ſon éloquence.

(1) Ubicumque ars oſtentatur, veritas abeſſe videtur. *Quintilien, qui fait cette remarque, (Inſtit. lib. 10. c. 4.) tombe continuellement dans le défaut qu'il releve.*

(2) Gravitas minuitur exornationibus frequenter collocatis... *Cic. ad Herenn. lib. 4.*

Celui qui ſe ſert d'une épée, dit S. Auguſtin, *ne penſe pas à l'or ou aux pierreries, dont elle eſt ornée.* Cette comparaiſon ne me paroît pas entierement juſte : car l'or & les pierreries ne rendent en rien l'épée plus propre à faire remporter la victoire ; au lieu que les ornemens de l'éloquence ſont employés pour faire impreſſion ſur les eſprits. *De doctr. chriſt. lib. 4.*

L'orateur médiocre s'y trompe ſouvent. Rien n'éloigne davantage la perſuaſion, que tout ce qui a l'air affecté. » Iſocrate, dit Longin, eſt tombé dans » un défaut de petit écolier. Voici par où » il débute. *Puiſque le diſcours a naturellement la vertu de rendre les choſes » grandes petites, & les petites grandes ; » qu'il ſait donner les graces de la nouveauté aux choſes les plus vieilles, & qu'il » fait paroître vieilles celles qui ſont nouvellement faites.* Eſt-ce ainſi, dira quelqu'un, ô Iſocrate, que vous allez changer toutes choſes à l'égard des Lacédémoniens & des Athéniens ? En faiſant, » de cette ſorte, l'éloge du diſcours, il » fait proprement un exorde pour avertir ſes auditeurs, de ne rien croire de » ce qu'il va dire. « *Tr. du ſubl. ch. 38.*

Un ſtile coulant & naturel méne inſenſiblement l'eſprit de ce qui précede à ce qui ſuit. Tout ſemble s'y préſenter de ſoi-même. Les tranſitions remarquables *Des Tranſitions.*

y ſont rarement employées. C'eſt une marque ſûre que les matiéres ſont très-mal aſſorties, lorſque l'orateur me fait ſentir le travail qu'il lui en coûte pour les joindre les unes aux autres. Les liaiſons du diſcours doivent ſe trouver dans l'ordre des choſes, dans la convenance des faits, dans l'enchaînement des idées. Voilà les bonnes tranſitions, qui ſe ſouſentendent d'elles mêmes, & que les habiles maîtres ne montrent qu'à propos, ou comme des dépendances néceſſaires du plan général, ou comme des ornemens ménagés avec fineſſe.

Différens caracteres de l'éloquence.

Chaque genre de ſtile a ſes nuances différences, & ſon génie particulier. Le ſtile philoſophique ne doit être que clair & ſolide : il paroît n'être compté pour rien. Il eſt permis à l'orateur de ménager habilement tout ce qui tend au pathétique. L'hiſtorien ne néglige pas l'agrément d'un ſtile qui intéreſſe en faveur des événemens, qui peigne naïvement les mœurs & les qualités perſonnelles, & qui excite les réflexions. Ceux qui compoſent des ouvrages purement d'imagination, doivent employer le ſtile de tous le plus léger & la maniére la plus déliée. Le ſtile épiſtolaire a toute la naïveté de la converſation. Ainſi l'éloquence, dans le ſens étendu, a bien des ſortes de caractéres. Mais retournons aux orateurs, dont il

s'agit principalement dans ce chapitre.

Longin donne un précepte plus brillant qu'utile, lorſqu'il dit : » Que l'orateur doit cacher les figures dont il ſe » ſert, par l'éclat même des penſées : que » l'art renfermé au milieu de quelque » choſe de grand & d'éclatant, n'eſt plus » ſuſpect d'aucune tromperie. Comme » les moindres lumiéres s'évanouiſſent, » quand le ſoleil vient à éclairer; de mê- » me toutes les ſubtilités de rhétorique » diſparoiſſent à la vue de cette grandeur, » qui les environne de tous côtés. « Quel beſoin des figures de rhétorique, au milieu de tant d'éclat, de lumiére, de grandeur? Celui qui ſait s'élever ſi haut, eſt de bien loin au-deſſus des préceptes de l'art. *Tr. du ſubl. c. 15.*

Mais il eſt dangereux de prendre un trop grand eſſor. Il faut ſouvent, pour perſuader & pour plaire, modérer ſes forces (1) & contenir ſon talent. Claudius Coſſus ſavoit trembler à propos, & paroître (2) interdit, & par-là il s'inſinuoit dans les eſprits avec plus de force. Ulyſſe baiſſoit les yeux, il paroiſſoit timide & immobile en (3) commençant à par-

(1). . . . parcentis viribus, atque
Extenuantis eas conſultò.

(2) Claudius Coſſus unus ex legatis, notæ facundiæ, ſed dicendi artem aptâ trepidatione occultans, eoque validior. *Tac. hiſt. lib.* 1.

(3) Principia verecunda. *Cic. in Orat.*

ler, mais sa parole avoit ensuite la véhémence d'une tempête.

Ciceron fait remarquer les degrés d'action & de chaleur placés à propos par Démosthène. *Dans l'oraison pour Ctésiphon, qui est son chef-d'œuvre*, dit-il, *son exorde est* (1) *modeste, son stile est serré & concis dans les preuves qu'il tire des loix : mais s'élevant à mesure qu'il avance dans sa carriére, il s'abandonne à son feu, sitôt qu'il s'apperçoit qu'il l'a fait passer dans l'esprit de ses juges.*

Plutarch. in Gracch. Aul. Gell. lib. 1. c. 11. Cic. de orat. lib. 3. Quintil. inst. lib. 1. c. 10.

Gracchus avoit derriére lui un joueur d'instrument pour lui donner le ton, lorsque son impétuosité l'emportoit hors de lui-même. Ciceron n'approuve pas cette affectation, & Quintilien ne la trouve pas digne (2) de l'orateur.

C'est un défaut qui choque la délicatesse, d'épuiser trop un sujet, & de ne (3) savoir pas finir à propos. L'orateur doit imiter la peinture (4) de Timante

(1) Summissiùs à principio ; dein cùm de legibus disputat, pressiùs ; post sensim incedens, ut judices vidit ardentes, in reliquis exultat audaciùs. *Cic. in Orat.*

(2) Quid enim minùs oratori convenit, quàm modulatio Scenica ? *Quintil. lib. 11. instit. c. 3.*

(3) Ovidius nescit quod benè cessit relinquere. *Sen. controv. 28.*

(4) *Quintilien (hist. l. 2. ch. 13.) loue Timante, de ce que dans le tableau du sacrifice*

qui donnoit encore plus à penſer, qu'elle n'exprimoit. De là vient l'éloquence du ſilence, préférable ſouvent à toute ſorte de diſcours. Le ſilence d'Ajax, à la rencontre d'Ulyſſe dans les enfers, eſt plus (1) expreſſif que tout ce qu'Homére eût pû lui faire dire. Ciceron (2) dit à Atticus : *Alors j'ai emprunté l'éloquence que vous employez volontiers, je me ſuis tû.* *Odyſſ. XI*

La perfection conſiſte dans les bienſéances.

On ne doit jamais perdre de vue cette maxime la plus eſſentielle (3) de toutes, que *la perfection de l'art conſiſte dans les bienſéances* : & c'eſt ce qui ne peut être réduit (4) en regle. Hortenſius manquoit à la bienſéance par des geſtes trop affectés : L. Torquatus, pour s'en mocquer, lui donnoit le ſurnom *de la danſeuſe Dionyſia.*

Ariſtote renferme la rhétoriqne dans

d'Iphigénie, ayant peint l'affliction ſur le viſage de Calchas, ayant repréſenté Ulyſſe plus triſte, & épuiſé ſon art pour exprimer la douleur de Ménélas, il avoit pris le parti de voiler le viſage d'Agamemnon, laiſſant à chacun à juger quelle devoit être la paſſion d'un pere.

(1) *Virgile a imité ce ſilence d'Ajax, par celui de Didon, à la rencontre d'Enée dans les enfers. Æneïd. lib. 6.*

(2) Sumpſi aliquid de tuâ eloquentiâ, nam tacui. *Cic. ad Attic. lib.* 13.

(3) Caput artis decere. *Cic. de orator. lib.* 1.

(4) Quod tamen unum tradi arte non poteſt. *Cic. lib.*

ces trois points ; la conſidération de celui qui parle ; la diſpoſition de ceux qui l'écoutent ; & la maniére de s'exprimer. La bienſéance (1) eſt une obſervation exacte de ce qui convient aux caractéres & aux conjonctures. La véritable éloquence ne peut donc être enſeignée : elle varie ſuivant les perſonnes & les circonſtances. Elle eſt l'effet du ſentiment. Antoine découvrit la poitrine d'Aquilius, pour lequel il plaidoit, & montra aux Juges les cicatrices des bleſſures qu'Aquilius avoit reçues pour la patrie.

S. Aug. de doctr. Chriſ. lib. 4. c. 7.

Cic. in Verr. orat. 5. init.

Un trait d'une éloquence achevée eſt la réponſe d'Aſdrubal dans le ſénat de Rome. Il commençoit à fléchir les ſénateurs, lorſqu'un d'entr'eux, irrité de la perfidie des Carthaginois, lui demanda, par quelles divinités, après tant de ſermens violés, pourroit être jurée l'obſervation d'un nouveau traité ? *Par ces mêmes dieux*, répondit Aſdrubal, *qui vengent ſi ſévérement les parjures.* Quelle expreſſion, dans ce peu de paroles, des malheurs & du repentir de Carthage ! Une pareille éloquence eſt l'effet du ſentiment & non des préceptes : car l'éloquence n'eſt (2) pas née des règles de

T. Liv. lib. 30.

(1) Decet quod aptum eſt perſonis, temporibus, ætatibus. *Cic. off. lib.* 1.

(2) Non eſſe oloquentiam ex artificio, ſed artificium ex eloquentiâ natum. *Cic. lib.* 1. *de Orat.*

l'art; c'eſt elle, au contraire, qui par les exemples qu'elle a produits, a formé ces règles & ces préceptes.

Le diſcours d'un premier préſident, qui ſoutient les droits du Roi, eſt ſerré, grave, plein de vigueur & d'autorité. Un général s'exprime d'une maniere courte, remplie de feu, propre à inſpirer le courage & la confiance. Les règles & les ornemens de la rhétorique, les périodes meſurées, les métaphores, les antithéſes, les apoſtrophes puiſées dans l'art, tout genre d'éloquence, qui peut être le fruit de l'étude, ſeroit froid & déplacé. Chaque caractère, chaque ſituation, demande un genre d'éloquence particulier. Peut-on donc réduire en un art véritable cette eſpèce de talent, dont les principes ſont ſi différents, & très-ſouvent oppoſés, ſuivant les perſonnes, les pays & les conjonctures?

Hannibal, avant la bataille du Téſin, dit à ſes ſoldats: *La ſupériorité de la valeur doit être de notre côté, puiſque l'aggreſſeur eſt plus rempli de confiance, que celui qui ſe tient ſur la défenſive.* Et il finit par ces mots: *Il ne vous reſte aucune reſſource: vous êtes placés entre la victoire & la mort: jamais les dieux ne mirent les hommes dans des circonſtances plus favorables pour vaincre.* *T. Liv. lib. 21.*

Avant la bataille d'Ivri, Henri le *Le P. Dan. ann. 1590.*

Grand parcourant les rangs, & montrant aux ſoldats ſon caſque ſurmonté d'un panache blanc, leur diſoit avec un air de confiance, qui leur annonçoit la victoire : *Enfants, ſi les cornettes vous manquent, voici le ſigne du ralliement, vous le trouverez toujours au chemin de la victoire & de l'honneur; Dieu eſt pour nous.*

Portrait de l'Orateur.

Ciceron fait un portrait ſi accompli de l'orateur, qu'il ôte l'eſpérance d'arriver à tant de perfection. L'orateur, ſelon lui, doit réunir un grand nombre de ſciences, exceller dans le choix & dans l'arrangement des expreſſions, connoître tous les mouvemens dont le cœur humain eſt ſuſceptible, avoir de l'enjouement & de la politeſſe, de la préſence d'eſprit, pour attaquer & pour répondre. Il faut qu'il poſſéde l'hiſtoire & les loix, & que toutes ces qualités ſoient ſoutenues de la grace de la taille & du viſage, des avantages du geſte & de la voix, & miſes en œuvre par une mémoire heureuſe & fidèle.

De orat. lib. 1.

Quintil. in proœm. lib. 1. lib. 2. c. 16. & lib. 12. c. 1.

Plat. in Gorg. & in Phædr.

Cic. de orat. lib. 1.

Quintilien demande, pour former l'orateur parfait, qu'il ait, outre tous ces talents, ce qui eſt encore plus eſſentiel, les qualités du cœur ; & conformément au principe établi par Platon, il ſoutient qu'il ne peut ſe trouver de vraie éloquence ſans la probité. Ciceron blâme les maî-

tres de rhétorique d'avoir oublié le précepte le plus néceſſaire, ſavoir que l'orateur ſe rende véritablement eſtimable par ſes mœurs & par ſa conduite. *Ils rempliſſent*, dit-il, *leurs livres de règles frivoles, qui regardent les exordes ou les peroraiſons, les figures ou autres bagatelles : mais les leçons importantes de la politique ou de la morale ils ne les effleurent ſeulement pas.*

Après avoir montré combien il eſt difficile de former un excellent orateur, Ciceron paſſe aux louanges de l'éloquence. Il ne trouve rien qui lui ſoit comparable, ſoit pour la gloire & la diſtinction qui lui ſont attachées, ſoit pour le plaiſir & la ſatisfaction qu'elle donne, ſoit pour le crédit & l'autorité qui l'accompagnent. Rien n'eſt ſi grand & ſi élevé que de commander aux affections des peuples, de diſpoſer des ſuffrages des juges, de conduire la gravité du Sénat, de ſecourir les malheureux, de repouſſer les dangers, de contenir les hommes dans le devoir. Rien de ſi néceſſaire que d'avoir des armes toujours prêtes pour attaquer les méchants, ou pour parer leurs coups.

Ciceron doute cependant ſi l'éloquence a cauſé plus de biens que de maux. Il eſt à craindre qu'elle n'excite des ſédi- *Cic. de invent. lib. 1.*

tions, qu'elle ne protége (1) l'injuſtice, qu'elle ne prête des fauſſes couleurs au menſonge, qu'elle ne ſerve l'hypocriſie, qu'elle n'opprime la vertu, qu'elle ne corrompe les loix, qu'elle n'enhardiſſe les vices, qu'elle ne leur proſtitue la louange.

Pouvoir de l'éloquenc. *Cornel. Nep. in Ariſtid.*

Xénophon fait dire à Socrate, *que la perſuaſion a plus de force que la violence même.* La condamnation d'Ariſtide accuſé par Thémiſtocle, montra que les diſcours artificieux l'emportent ſur la juſtice : & l'art inſinuant d'Ulyſſe enleva (2) le prix dû à la valeur d'Ajax.

L'éloquence de M. Antoine l'orateur (3) avoit arrêté & fléchi les meurtriers envoyés par Marius : la férocité de ces aſſaſſins étoit déſarmée, lorſqu'Annius leur chef, qui étoit reſté à la porte de la maiſon, entra dans la chambre où étoit Antoine, & lui coupa la tête de ſa propre main. Céſar, avant le jugement de Ligarius, dit : *Entendons Ciceron, la réſolution eſt priſe, il n'en ſera ni plus ni*

Plutarch. in Mario.

(1) Diſcitur innocuas ut agat facundia cauſas :
Protegit hæc fontes, immeritoſque premit.
Ovid. Triſt lib. 2. Quintil. lib. 2. inſtit. c. 16.

(2) ... fortiſque viri tulit arma diſertus.
Ovid. metam. lib. 13.

(3) *M. Antoine l'Orateur étoit le grand pere du Triumvir.*

moins.

moins. L'éloquence de Ciceron triompha de cette réſolution, & Céſar laiſſa tomber les papiers qu'il tenoit à la main. Archidame, roi de Lacédémone, ayant demandé à Thucydide, lequel étoit le plus fort à la lutte, de lui ou de Périclès : *cela ſeroit difficile à vérifier*, répondit Thucydide ; *car quand je l'ai abbatu, il perſuade à ceux qui l'ont vû, qu'il n'eſt pas tombé.* *Plutarch. in Cic.* *Id. in Pericl.*

Ciceron témoigne que Carnéade n'a jamais (1) ſoutenu d'opinion ſans l'établir, & qu'il n'en a jamais combattu ſans la détruire. Les Athéniens ayant envoyé à Rome une ambaſſade compoſée de Carnéade, de Critolaüs, & de Diogéne le Stoïcien, les Romains ſe plaignirent de ce que le deſſein des Athéniens avoit été de dominer dans les délibérations, par des ambaſſadeurs ſi éloquens. Caton (2) le cenſeur opina qu'ils fuſſent promptement renvoyés, parceque Carnéade avoit l'art d'embrouiller la vérité par ſes propoſitions ſubtiles. Paul V. diſoit : *Prions Dieu qu'il inſpire le cardinal du Perron, car il nous perſuadera* *Ælian. variar. hiſtor. l. 3. c. 17.*

(1) Nullam rem unquàm defendiſſe quam non probarit, nullam opugnaſſe quam non everterit. *Cic. de orator. lib. 2.*

(2) Quoniàm Carneade argumentante, quid veri eſſet, haud facile diſcerni poſſet. *Plin. lib. 7. c. 30.*

(1) *tout ce qu'il voudra.*

Eloges bizarres.

C'eſt la préſomption de l'éloquence qui lui a fait entreprendre, par maniere de jeu à la vérité, mais cependant pour faire briller ſon pouvoir, de louer les choſes les plus déteſtables, & d'élever les plus viles : comme quand Iſocrate a fait l'éloge de Buſiris, Alcidamus de la mort, Polycarte de Clytemneſtre, Phavorin de Therſite, de la fiévre, & de l'injuſtice, Cardan de Néron & de la goute, Lucien de la mouche & des paraſites, Heinſius du pouls, Eraſme de la folie, Syneſius des têtes chauves, Jule Scaliger de l'oie, le Vayer de l'âne, Ménage la métamorphoſe du pédant en perroquet ; &, pour ne pas oublier les poëtes, lorſqu'Homere a décrit la guerre des grenouilles & des rats, que Virgile a fait un poëme ſur le moucheron, & que Paſſerat a compoſé l'éloge du rien.

La juſteſſe & la ſolidité du raiſonnement doivent être la baſe de l'éloquence. Zénon comparoit la rhétorique (2) à la main ouverte, & la dialectique au poing fermé ; faiſant entendre que l'une & l'autre ſcience étoit la même, quoi-

(1) *Il s'en falloit bien cependant que l'éloquence de ce cardinal n'eût en France le même ſuccès.*

(2) Nam cùm compreſſerat digitos Zeno, pugnumque fecerat. *Cic. de finib. lib. 2.*

que l'une fût plus étendue, & l'autre plus ſerrée.

Les ſubtilités de l'éloquence lui ont attiré plus de ſoupçons que d'applaudiſſemens. Les orateurs étoient proſcrits de Crete & de Lacédémone. Ctéſiphon s'étant vanté de pouvoir parler tout un jour ſur tel ſujet qui lui ſeroit propoſé, les Lacédémoniens le bannirent : & un autre orateur s'étant préſenté pour faire le panégyrique d'Hercule, ils refuſerent de l'entendre, en diſant : *Qui pourroit blâmer Hercule ?* Julius Pollux obſerve que l'Aréopage avoit défendu les exordes & les peroraiſons. Ariſtote, Lucien & Quintillien, parlent de cette loi. Diodore de Sicile rapporte que les Egyptiens ne ſouffroient point d'avocats parmi eux, de crainte que leur éloquence ne déguisât la vérité dans les jugemens. Averroës remarque, dans ſon commentaire ſur la rhétorique d'Ariſtote, que parmi les Arabes il étoit ordonné aux avocats de parler ſans geſte & ſans aucun air de déclamation. C'eſt à cauſe (1) de la loi d'Athènes qui ordonnoit de ſupprimer les exordes & les peroraiſons, que le commencement & la fin, dans toutes les harangues de Démoſthène, nous paroiſſent ſi ſimples & ſi dénués d'orne-

Précautions contre la ſéduction de l'éloquenc. *Sext. Empir. adver. Grammat. lib. 2. c. 1. Agripp. de vanit. ſcientiar. c. 6.*

Ariſtot. rhetor. lib. 1. c. 1. Lucian. in Anach. Quintil. inſtit. lib. 6. Diod. Sic. lib. 1.

(1) Epilogos illi mos civitatis abſtulerat. *Quintil. inſt. lib.* 10. *c.* 1.

mens. Toureil liſant dans l'académie quelques endroits de ſa premiere traduction de Démoſthène, où il s'éloignoit un peu du ſens littéral, Racine s'écria : *Ah ! le bourreau, ne va-t-il pas donner de l'eſprit à Démoſthène ?*

On diſtribuoit ſouvent à différens avocats les différentes parties d'un plaidoyer. Ciceron nous apprend qu'en ce cas-là on le (1) chargeoit de la peroraiſon, parcequ'on le jugeoit propre à exciter les paſſions. Quintilien dit (2) qu'il étoit ordinairement chargé de la narration.

Pline le jeune plaidoit des ſept heures de ſuite. *Réjouiſſez-vous, dit-il, pour vous, pour moi, pour notre ſiécle. Ces jours paſſés, je devois plaider devant les Centumvirs ; je me préſentai ; mais la foule étoit ſi grande qu'il me fut impoſſible de me faire d'autre paſſage pour aller au barreau qu'a travers du tribunal même, où les Juges ſont aſſis. Il ſe trouva un jeune homme de qualité, dont une partie des habits ayant été déchirés, comme il arrive ſouvent dans la preſſe, il demeura couvert de ſa ſeule veſte, pendant ſept heures en-*

Plin. lib. 4. epiſt. Trad. de Sacy.

(1) Si plures dicebamus, peroratione mihi tamen omnes relinquebant : in quo ut viderer excellere, non ingenio, ſed dolore aſſequebar. *Cic. in orat.*

(2) Ferè ponendæ à me cauſæ officium exigebatur. *Quintil. lib. 4. inſtit. c. 2.*

tieres : car je parlai pendant tout ce tems avec beaucoup de fatigue, & avec plus de succès encore.

Les Juges de l'Aréopage n'écoutoient les avocats que dans les ténébres, soit pour avoir une attention plus recueillie, soit pour être moins susceptibles de la prévention, que les talens extérieurs pouvoient faire naître.

De l'Aréopage. *Erasm. adag. chil. 1. cent. 9. prov. 41. & chil. 4. cent. 10. prov. 6. Aul. Gell. noct. Att. lib. 5. c. 10. Apul. Florid. lib. 2.*

Il nous reste un exemple du peu de pénétration de ce tribunal à démêler la subtilité des avocats. Protagoras étoit convenu avec Evathle de lui enseigner la rhétorique, moyennant une somme qui lui seroit payée par son disciple, s'il gagnoit sa premiere cause. Evathle instruit de tous les préceptes de l'art, refusa de payer Protagoras. Ce professeur le poursuivit en justice, & dit aux Juges : *Tout jugement est décisif pour moi, quand il seroit dicté par mon adversaire. Car s'il m'est favorable, il porte la condamnation d'Evathle ; s'il m'est contraire, il lui fait gagner sa premiere cause, & le rend mon débiteur suivant notre convention. J'avoue*, répondit Evathle, *qu'on prononcera pour ou contre moi : l'un & l'autre m'acquittent également. Si les juges prononcent en ma faveur, il est jugé que je suis quitte envers vous ; s'ils prononcent pour vous, je perds ma cause, & ne vous dois rien suivant notre convention.* Les

juges avouerent leur insuffisance pour décider une cause si difficile. Mais ces juges, en faisant plus d'attention à la chose qu'aux paroles, auroient connu aisément qu'Evathle en avoit assez appris, pour devoir à son maître la récompense promise. Le même Aréopage ne sachant que (1) décider dans une autre affaire, ajourna les parties à comparoître dans cent ans.

A Athènes, où l'on se servoit d'horloges d'eau, l'accusateur & l'accusé, le demandeur & le défendeur, avoient une certaine quantité de clepsydres; c'est-à-dire que l'eau étoit mesurée aux orateurs. On en suspendoit l'écoulement pendant la lecture des piéces qui n'étoient pas du corps du discours; les dépositions des témoins, le texte d'une loi, la teneur d'un décret.

Les talens de nos avocats ne sont pas gênés par des loix si incommodes, & leur carriére n'est pas resserrée par des

(1) *Il s'agissoit d'une femme qui avoit fait mourir son mari, & le fils de son mari, coupables du meurtre d'un fils qu'elle avoit eu d'un premier mariage. Les Aréopagites ne purent se résoudre à la condamner, à cause de la douleur qui avoit excité sa vengeance; ni à l'absoudre, à cause de l'atrocité de ses crimes. Val. Max. lib. 8. c. 1. Ce jugement n'eût pas été fort difficile suivant notre jurisprudence, qui défend toutes les vengeances particulieres.*

bornes étroites, comme quelques auteurs, qui ne connoiſſoient pas le barreau, l'ont prétendu. Les matieres du droit public les plus importantes, les objets principaux de la police générale, les interprétations des loix & des motifs les légiſlateurs, les limites des deux puiſſances, les enrégiſtremens des lettres des premiers officiers de la couronne, offrent un vaſte champ à leur éloquence. Si l'avocat, parmi nous, a de ſi grandes occaſions de déployer ſes talens, combien en ont de plus illuſtres encore meſſieurs les avocats généraux, ou dans ces réquiſitoires qu'ils font au nom & quelquefois en préſence de SA MAJESTE', ou dans cet exercice habituel de balancer tout ce que l'eſprit des loix & le bien public peuvent avoir de plus intéreſſant, ou pour le ſervice du Roi, ou pour les fortunes particulieres.

Les orateurs bannis de Rome.

Les Romains chaſſerent trois fois les orateurs; la premiere ſous le conſulat de Fannius Strabo, & de Valerius Meſſala; la ſeconde ſous la cenſure de Domitius Ænobardus & de Licinius Craſſus; & la troiſiéme ſous l'empire de Domitien.

L'éloquence fatale aux grands orateurs.

L'éloquence de Démoſthène & de Ciceron (1) les fit périr l'un & l'autre,

(1) Eloquio ſed uterque perit orator. &c. *Juv. ſat.* 10.

& attira de grands malheurs à leurs patries. L'éloquence de Démosthène ne servit qu'à allumer davantage le (1) courroux de Philippe contre les Athéniens ; & celle de Ciceron détruisit la liberté de Rome, en faisant continuer à César le gouvernement des Gaules, & en élevant Octavien, pour l'opposer à Antoine. Brutus reprocha à Cicéron (2) de n'avoir pas travaillé pour la liberté, mais pour se donner un maître favorable. Il en coûta la vie à Papinien pour n'avoir pas voulu employer son éloquence à justifier le meurtre de Géta.

De provinc. Consularib. In Philippic.

Xiphil. lib. 77. Spartian. in Caracal.

Cette science ambitieuse, qui se vante de regner sur les affections & sur les volontés des hommes, aura moins de vanité, si elle considere que ceux qui l'ont le plus cultivée, ont été livrés à cause d'elle aux plus grands malheurs ; que plusieurs villes l'ont bannie de leurs enceintes, & qu'elle est dans une dé-

(1) *Philippe dit dans Lucien : Qu'on n'appelle plus le peuple d'Athènes mon adversaire : je n'en connois point d'autre que Démosthène. C'est lui seul qui me fait la guerre, qui s'oppose à mes desseins, & qui traverse mes entreprises. Sans lui je ne ferois pas plus de cas d'Athènes, que d'un vaisseau sans pilote. Lucien, élog. de Démosth.*

(2) Non Dominum fugisse, sed amiciorem dominum quæsisse videris. *Cic. lib. epist. ad Brut. epist.* 16.

pendance perpétuelle de l'uſage & de l'opinion.

Les préceptes de rhétorique peuvent être auſſi nuiſibles qu'utiles. On peut s'en ſervir avantageuſement pour l'ordre & l'élégance du diſcours ; mais il faut prendre garde qu'ils n'éteignent le feu naturel, & que par une méthode & une imitation languiſſante ils ne vous tirent hors de votre (1) caractere, dans lequel ſeul vous pouvez plaire. Iſocrate diſoit *qu'il étoit obligé de ſe ſervir d'éperons pour preſſer Ephore, & de frein pour retenir Théopompe.* Il faudroit autant de variété dans les préceptes, qu'il y en a dans les eſprits.

Les préceptes de la rhétorique peuvent être nuiſibles.

Quintilien nous avertit qu'il a toujours évité avec ſoin de s'aſſujettir aux préceptes généraux, (2) *parcequ'il ne s'en trouve preſque point*, ajoute-t-il, *dont l'autorité ne puiſſe être affoiblie, ou même entiérement détruite.* Les préceptes généraux ont une défectuoſité encore plus eſſentielle, c'eſt que ne pouvant contenir le détail des circonſtances particulieres, ils ſont, pour la plûpart, inutiles, n'apprennent que ce qu'on ſavoit

(1) Tu nihil invitâ dices facieſve Minervâ. *Hor.*

(2) Rarò enim reperitur hoc genus, ut non labefactari parte aliquâ, aut ſubrui poſſit. *Quintil. inſtit. lib. 2. c. 13.*

déja, & ne ſont d'aucun ſecours à celui qui ſe les propoſe. Ils reſſemblent au conſeil vague d'une politique, qui dans une conjoncture délicate, diroit *qu'il faut ſe déterminer à ce qui peut être avantageux au bien public, & éviter ce qui peut lui être nuiſible.* Quintilien, au reſte, qui nous fait remarquer l'inutilité des préceptes généraux, entre lui-même dans un détail de maximes générales ou plutôt puériles, ſur l'éducation de celui qui eſt deſtiné à être orateur; & il veut qu'on ſonge à le former dez le maillot, par le langage (1) pur & correct de ſes nourrices.

L'éloquence l'image des mœurs.

Séneque (2) fait une remarque fort juſte, que le goût eſt une image des mœurs; & que l'éloquence eſt ferme & vigoureuſe, ſans pointe & ſans affectation, quand la fermeté & le courage régnent dans les cœurs. Solon & Platon ont dit, que l'éloquence eſt l'image du caractère.

De l'opinion que

L'éloquence du ſiécle paſſé a fait connoître que les gouvernemens monar-

(1) Ante omnia, ne ſit vitioſus ſermo nutricibus. *Quintil. lib. 1. inſtit. c. 1.*

(2) Quemadmodùm unius cujuſque actio dicenti ſimilis eſt, ſic genus dicendi imitatur publicos mores. *Sen. epiſt. 114.*

Cujuſcumque orationem videris ſollicitam & politam, ſcito animum quoque non minùs eſſe puſillis occupatum... *epiſt. 115.*

chiques peuvent produire d'auſſi parfaits orateurs que les populaires. Le Maître, Maſcaron, Fléchier, Boſſuet, & pluſieurs autres modernes, ont égalé tout ce que l'antiquité peut fournir de plus éloquent. C'eſt donc une opinion très-mal fondée que l'éloquence ne ſe forme que dans les républiques. » Il ſemble, » dit Montagne, que les polices qui dé- » pendent d'un monarque, ont moins » beſoin d'orateurs. La facilité d'une » commune d'être maniée & contour- » née par les oreilles, ne ſe trouve ſi ai- » ſément en un ſeul. On n'a pas vû ſor- » tir (1) de Macédoine ni de Perſe au- » cun orateur de renom. « Convenons avec Longin, que rien n'éléve davantage l'eſprit que la liberté : mais reconnoiſſons en même tems, que les gouvernemens républicains ou mixtes, multiplient la ſervitude, que les révolutions auſquelles ils ſont expoſés ; ſont de fréquens obſtacles au progrès de l'éloquence ; & que la véritable liberté & la juſtice des récompenſes favoriſent davantage les ſciences & les arts ſous un gouvernement monarchique.

l'éloquence ne ſe forme que dans les républiques.

Liv. I. c. 51.

Tr. du ſubl. c. 35.

(1) Nec Macedonum quidem, ac Perſarum, ac ullius gentis quæ certo imperio contenta fuerit, eloquentiam novimus. *Dial. de oratorib. Tac. vel Quintil. adſcript.*

CHAPITRE V.

De la Poësie.

La poësie langage des dieux.

LA poësie, si on veut l'en croire, est le (1) langage des dieux. Les héros lui sont redevables de l'immortalité dont les Muses sont les souveraines dispensatrices. La poësie se vante d'être la mere de la théologie payenne, de la philosophie, & des loix. Hérodote assûre que les divinités de la Gréce étoient tirées d'Homére & d'Hésiode : mais il témoigne lui-même que les Grecs avoient reçu les grands dieux de l'Egypte ; & Diodore de Sicile observe que les Grecs se sont appropriés les dieux de l'Egypte, ses héros & ses colonies. Ce n'est donc pas le fond de la théologie payenne, mais la plûpart de ses fictions, qui avoient pris leur source dans la poësie.

Euterp.

Diod. Sic. lib. 1.

Les anciens poëtes, comme Orphée, Musée, Linus, furent les premiers philosophes parmi les Grecs : ils ont passé

(1) Est Deus in nobis ; agitante calescimus illo :
Impetus hic sacræ semina mentis habet.
Ovid. Fast. lib. 6.

(1) pour les fondateurs des ſociétés. Les loix furent d'abord écrites en vers. Ce qui honore la poëſie infiniment davantage, c'eſt de trouver dans la ſainte écriture pluſieurs cantiques, les pſeaumes de David, & le témoignage de la grande quantité de vers (2) qui avoient été compoſés par Salomon.

Les plus anciens auteurs de la Gréce écrivirent en vers, avant que la proſe y fût en uſage. Apulée obſerve que Phérécyde quitta le premier ce ſtile meſuré; & ſuivant Strabon, Cadmus (3), Phérécyde, & Hécatée (4) furent des premiers qui écrivirent en proſe. Il paroît d'abord aſſez ſurprenant, qu'une maniere d'écrire gênante & réguliere, telle que la poëſie, ait été en uſage avant la pro-

Les plus anciens auteurs ont écrit en vers.

Apul. Florid. lib. 2.
Strab. lib. 2.

(1) Sylveſtres homines ſacer interpreſque Deorum,
Cædibus, & fœdo victu deterruit Orpheus. *Hor.*
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blandâ
Ducere quo vellet. *Id.*

(2) Loquutus eſt quoque Salomon tria millia parabolas: & fuerunt carmina ejus quinque & mille. *Reg. lib. 3. c. 4. v. 32.*

(3) *Il y a eu deux hiſtoriens natifs de Milet, du nom de Cadmus. Suid. & Voſſ. de hiſtoric. Græc. lib. 4. c. 1.*

(4) De pluribus Hecatæis. *Voſſ. de hiſtoric. Græc. lib. 4. c. 3. Recherches ſur Hécatée de Milet, par M. l'Abbé Sevin, dans les mémoires de l'Académie des belles-lettres, tom. 6. p. 472.*

ſe, qui eſt bien moins aſſervie aux regles : mais la raiſon n'en ſera pas difficile à découvrir, ſi l'on conſidere que la premiere intention que les hommes ont eue en écrivant, a été d'aider la mémoire, & que les vers ſe retiennent beaucoup mieux que la proſe.

Reproches faits à la poëſie.

Si l'on ne peut refuſer à la poëſie la gloire d'avoir produit les plus anciens des théologiens, des philoſophes, & des légiſlateurs de la Grece, elle s'eſt attiré beaucoup de reproches par toutes les (1) fables monſtrueuſes qu'elle a miſes au jour. Elle a répandu la ſuperſtition ſur la terre, & placé le crime dans le ciel.

Elle a été une ſource de maximes pernicieuſes, & ſes charmes ont été (2) un poiſon dangereux pour les bonnes mœurs. Elle a fourni des armes à la vengeance (3) la plus furieuſe. Ce langage des dieux n'a pas toujours été traité avec beaucoup d'eſtime. *La poëſie*, dit Saint

(1)... pictoribus atque poëtis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
Hor.

(2) Eloquar invitus, teneros ne tange poëtas.
Ovid. de remed. amor.

(3) *Archiloque natif de Paros, pour ſe venger de Lycambe, qui lui avoit refuſé ſa fille, après la lui avoir promiſe en mariage, fit contre lui des vers ſi piquants, que Lycambe ſe pendit de déſeſpoir. Archiloque inventa les vers Iambes.*
Archilochum proprio rabies armavit Iambo. *Hor.*

Evremond, *demande un génie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon ſens. Tantôt c'eſt le langage des dieux, tantôt c'eſt le langage des* (1) *fols, rarement celui d'un honnête homme.* Elle ſe plaît dans les fictions, dans les figures, toujours hors de la réalité des choſes ; & c'eſt la réalité ſeule qui peut ſatisfaire un entendement bien ſain.

Platon bannit les poëtes de ſa république ; & Ciceron a approuvé (2) la ſageſſe de ce reglement.

Défenſe de la poëſie.

La poëſie a une défenſe très-naturelle, qui eſt de dire qu'elle ne ſe ſert de la fiction, que pour amener les hommes à la vérité.

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable,
Il doit regner par tout, & même dans la fable.

C'eſt par une douce & utile ſéduction qu'elle a formé les premieres ſociétés : ce qui a donné lieu aux fables d'Amphion qui bâtit les murs de Thébes au ſon de ſa lyre, & d'Orphée qui par la douceur de ſon chant adoucit les bêtes

(1) ... Et excludit ſanos Helicone poëtas Democritus. *Hor. art. poët.*

(2) Rectè igitur à Platone educuntur (poëtæ) ex eâ civitate, quam finxit ille ; cùm mores optimos & Reipublicæ ſtatum exquireret. *Cic. Tuſc. quæſt. lib. 2.*

féroces. Tyrtée a été loüé d'avoir (1) augmenté le courage & l'ardeur des guerriers. » Combien les bons poëtes » ont-ils été utiles ? Orphée a enſeigné » aux hommes les myſteres & les ſacri- » fices, & à fuir les meurtres. Muſée » leur a appris la guériſon des maladies, » & à conſulter les oracles. Héſiode » leur a montré à cultiver la terre, & » leur a fait connoître le tems des ſe- » mences & des moiſſons. Et le divin » Homére, par où croyez-vous qu'il ait » acquis tant de gloire & de réputation? » parcequ'il leur a enſeigné des choſes » très néceſſaires, à ranger des troupes, à » les armer, & à être ferme & cou- » rageux. «

Aristo. h. in ranis.

On ne pourroit ſans une grande injuſtice imputer à la poëſie l'abus qui a été fait de ſes attraits innocens en eux-mêmes ; autrement il s'enſuivroit que c'eſt un crime que de penſer & de parler, n'y ayant rien dont on ait tant abuſé que de la penſée & de la parole. Preſque toutes les choſes bonnes en elles-mêmes ont leur danger. On peut abuſer de la force, de la ſanté, de l'éloquence, de la beauté, des richeſſes, des talens militaires, des apparences de la

(1) Tyrtæuſque mares animos in Martia bella Verſibus exacuit. *Hor. art. poët.*

vertu. La poëſie (1) elle-même a condamné les ouvrages trop libres.

Si Platon bannit les poëtes de ſa république, il veut qu'on les renvoie couronnés, afin d'honorer les talens; & il retient cependant la poëſie, pour l'employer aux hymnes des dieux, & aux louanges des grands hommes. Ariſtote prétend que la poëſie eſt plus utile que l'hiſtoire. La raiſon, qu'il en donne, n'eſt pas moins paradoxe que la propoſition elle-même. *C'eſt*, dit-il, *parceque la poëſie eſt bien plus générale: car l'hiſtoire ne renferme que ce qui a été fait, au lieu que la poëſie embraſſe tout ce qu'on doit faire.* Il eſt vrai que la poëſie peut prendre bien plus d'eſſor, par rapport aux ſituations qu'elle invente à ſon gré; mais les exemples tirés de l'hiſtoire ſont ſans comparaiſon plus efficaces.

Plat. de républ. lib. 3.

Ariſtot de poët. c. 9.

La poëſie ne doit repréſenter les déſordres des paſſions, que pour faire craindre les maux qui les accompagnent, & les peines dont elles ſont ſuivies. C'eſt ainſi que le poëme épique repréſente une action héroïque accompagnée de quelque grande inſtruction. Ariſtote nous ap-

Des ſpectacles.

(1) *Jean Fiera Mantouan, a fait un poëme latin contre les poëtes laſcifs: & l'abbé Maſſieu, dans ſon hiſtoire de la poëſie françoiſe, ne laiſſe rien à déſirer pour la défenſe d'un art auſſi utile que charmant.*

Ariſtot. Poëtic. c. 6. prend que l'objet de la tragédie eſt de remédier aux paſſions par la terreur & la pitié.

Le chœur, dans les anciennes tragédies, ne tendoit qu'à inſpirer de bonnes mœurs. *Qu'il protege toujours les gens de bien, dit* Horace; *qu'il ſoutienne les amis de la vertu; qu'il appaiſe ceux qui ſont irrités; qu'il aime ceux qui ont en horreur le crime; qu'il vante les mets d'une table où regne la ſobriété; qu'il loue la juſtice ſi ſalutaire aux hommes; qu'il chante la tranquillité & la ſureté qui accompagnent toujours la paix; qu'il garde inviolablement les ſecrets qu'on lui a confiés; & qu'il prie les dieux que la fortune abandonne les méchans & rempliſſe les déſirs des juſtes.*

Hor. art. poëtic.

La Comédie ſe propoſe la correction des mœurs. Elle a été définie par Dryden, *l'image fidèle de la nature.* Cette définition eſt trop vague; elle convient mieux à la perfection de l'art, qu'à la Comédie, qui doit plutôt être appellée *une image fidèle des mœurs, qui tend à les corriger par le ridicule.* Les Comiques enſeignoient la morale au peuple: & Plaute ſe plaint de ce que le ſpectateur, de retour chez-lui, pratiquoit mal les ſentimens qu'il avoit entendus au théatre.

Plaut. Rudent. act. 4. ſc. 7.

S. Aug. ſerm. 198. Mais les ſpectacles anciens étoient mêlés de beaucoup d'abominations, qui

ont fait dire à S Auguſtin, *que le Chrétien ne devoit pas participer aux infamies du théatre, aux impiétés du cirque, aux cruautés de l'amphithéatre. Nous fuyons vos ſpectacles*, dit Tertullien, *parceque nous en abhorrons les principes. Les folies du cirque, les déſordres du théatre, l'inhumanité de l'amphithéatre, les amuſemens frivoles de vos autres jeux, ne conviennent point à nos mœurs.* *Tertull. apologet.*

Ces anciens déſordres du théatre ont donné lieu à la ſévérité avec laquelle les Comédiens ont été traités parmi nous ; quoiqu'ils aient eu en leur faveur des témoignages très-reſpectables. S. Thomas ne fait point difficulté de dire, *qu'on lit, dans les vies des Peres, que ſaint Paphnuce eut une révélation portant qu'un Comédien participeroit avec lui à la vie éternelle.* S. Thomas ajoute : *que le métier de Comédien, regardé ſeulement comme un amuſement & une récréation, n'a rien d'illicite en ſoi, & que les acteurs ne ſont point en état de péché, pourvû qu'ils ne ſortent pas des bornes de l'honnêteté, & qu'ils ne repréſentent pas la comédie dans des tems indus ; qu'autrement il s'enſuivroit une conſéquence qui eſt fauſſe, ſavoir que les ſpectateurs pecheroient auſſi.* En 1641. le parlement enrégiſtra une déclaration, par laquelle, après avoir renouvellé les peines ordinaires contre les comédiens *S. Thom. 2. 2. quæſt. 168. art. 3.*

qui uſeront d'aucunes paroles laſcives ou à double entente qui puiſſe bleſſer l'honnêteté publique, il eſt porté qu'au cas qu'ils obſervent ces conditions, ils ne ſeront pas, à l'avenir, notés d'infamie.

Contrariétés des jugemens ſur les poëtes.

La diverſité des opinions ſe remarque ſurtout dans les jugemens qui ont été portés ſur les Poetes. Homére a été révéré comme un dieu, dans (1) pluſieurs villes de l'Aſie, de l'Egypte, & de la Gréce. Ptolémée Philopator fit bâtir un temple à ce poëte, qui y paroiſſoit ſur un trône, environné des (2) ſept villes qui ſe diſputoient l'honneur de ſa naiſſance. Ceux de Smyrne firent auſſi conſtruire un temple dédié à Homere. Dans l'iſle de Chio, & dans Amaſtris ville du Pont, on célébroit, tous les cinq ans, des jeux en ſon honneur, & on frappoit des médailles pour conſerver la mémoire de ces jeux. A Argos on invoquoit Homere avec Apollon dans les ſacrifices publics; on fit même à Homere des ſacrifices particuliers. Dans les cabinets des curieux, on voit encore des médailles d'Homere, frappées à

Ælian. lib. 13. variar. c. 22.

(1) *Sur les monumens élevés à l'honneur de ce poëte, on peut conſulter Cuper de l'apothéoſe d'Homére.*

(2) Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamin, Chios, Argos, Athenæ.

Chio, à Smyrne, à Amaſtris. Solon faiſoit chanter les vers d'Homere par deux cœurs de jeunes gens, qui ſe répondoient alternativement. Alexandre envioit ſouvent à Achile le bonheur d'avoir eu un (1) Homere pour célébrer ſes exploits. Il regarda l'Iliade, comme le plus précieux (2) ouvrage de l'entendement humain, & comme ce qu'il poſſédoit de plus digne d'être enfermé dans la magnifique caſſette de Darius. *Diog. Laërt. in Sol.*

Toute l'antiquité a retenti (3) des éloges donnés à Homere. *Il a ſeul mérité le nom de Poëte*, dit Velleïus Paterculus, *n'ayant eu* (4) *perſonne à imiter, & n'ayant pu être imité de perſonne.* On atribue à ſes poëmes la gloire d'avoir formé les légiſlateurs, les fondateurs des états, les

(1) *Alexandre voyant un homme qui accouroit fort eſſoufflé pour lui porter quelque nouvelle, dit :* Que peut-on m'apprendre à quoi je ſois ſenſible, à moins que ce ne fût la réſurrection d'Homére ? *Plutarch. de profectu virtutis.*

(2) Ut pretioſiſſimum humani animi opus quàm maximè diviti opere ſervaretur. *Plin. lib. 7. c. 29.*

(3) *Platon, in Ion. appelle Homére le meilleur & le plus divin des poëtes. Ariſtote, poëtic. c. 24. loue Homére d'avoir été le ſeul poëte qui ait connu les bienſéances, & qui ait ſçu donner à ſes perſonnages des mœurs convenables.*

(4) Clariſſimum deinde Homeri illuxit ingenium ſine exemplo maximum, qui magnitudine rerum & fulgore carminum ſolus meruit poëta appellari.

philoſophes, les médecins, les aſtronomes, les géometres, les Rois, les généraux d'armées, enfin les peintres.

Plutarch. apopht. Alcibiade étant entré dans une école où il ne trouva pas les œuvres d'Homere, donna un ſoufflet au maître, ſans daigner accompagner d'une parole cette correction. Horace préfére les inſtructions de ce poëte à celles (1) des philoſophes. Juſtinien le nomme (2) le pere de toute vertu. Le jeune Caſaubon décide que quiconque oſe mépriſer Homere, ne mérite point d'autre punition que d'être abandonné à ſa folie. Mad. Dacier admire dans Homere, outre la beauté incomparable de ſa poëſie, un ſavoir profond, des veſtiges remarquables de l'antiquité la plus reculée, une connoiſſance prodigieuſe de tous les arts, une variété charmante de mœurs & de caracteres, des modèles parfaits d'une véritable éloquence dans tous les genres de diſcours, des maximes tirées de la plus ſaine philoſophie, & une conformité admirable & dans le ſtyle & dans les idées avec nos livres Saints. Enfin

Préf. de la trad. de l'Iliad.

(1) Qui quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chryſippo & Crantore dicit.
Hor. lib. 1. epiſt. 2.

(2) Homerus primus doctrinarum & antiquitatis parens. *Plin. lib. 25. c. 2.*

Deſpreaux vous dit, *que le gros des hommes à la longue ne trompe point ſur les ouvrages d'eſprit; qu'il n'eſt plus queſtion, à l'heure qu'il eſt, de ſavoir ſi Homere, Platon, Ciceron, Virgile, ſont des hommes merveilleux; que c'eſt une choſe ſans conteſtation, puiſque vingt ſiécles en ſont convenus: qu'il s'agit de ſavoir en quoi conſiſte ce merveilleux, qui les a fait admirer de tous les ſiécles; & qu'il faut trouver le moyen de le voir, ou renoncer aux belles lettres, auxquelles vous devez croire que vous n'avez ni goût ni génie, puiſque vous ne ſentez point ce qu'ont ſenti tous les hommes.* *Réflex. ſur Longin.*

Après un grand nombre de ſiécles, on a fait ſervir les fictions d'Homére à des traités d'alliances. Les Arcananiens prirent prétexte de ce qu'ils n'avoient pas été, avec les autres Grecs, au ſiége de Troie, pour engager les Romains à les ſecourir contre les Etoliens. Les noms d'Achille & d'Hector ſont en uſage parmi la nobleſſe Chrétienne. *Strab. lib. 10.*

A l'égard du deſſein de l'Iliade, les admirateurs d'Homére le vantent comme le plus politique & le plus utile à la Gréce. Ils prétendent qu'Homére s'y eſt propoſé pour objet, de faire ſentir aux Grecs, par les ſuites funeſtes de la colére d'Achille, que rien ne pouvoit leur être plus nuiſible que la diſcorde. Ils di- *Le P. le Boſſu, tr. du poëm. épiq.*

ſent que d'Odyſſée a auſſi ſes vues générales, & que toutes ſes fictions tendent à l'utilité de la Gréce. Les Grecs, & ſurtout les Ioniens, ſe jettoient dans le commerce, & entreprenoient, à l'imitation des Phéniciens, des voyages de long cours : mais ils étoient encore très-ignorans dans l'art de la navigation. Pour les détourner de ces entrepriſes hazardeuſes, Homére leur repréſenta les navigations d'Ulyſſe pleines de périls, & les malheurs cauſés dans la maiſon de ce Prince, par ſa longue abſence.

Zoïle, pour avoir voulu critiquer Homére, a rendu (1) ſon nom auſſi odieux que celui de l'envie même.

Quelques anciens cependant ont témoigné peu d'eſtime pour Homére ; & pluſieurs de nos modernes ont critiqué ce Prince des poëtes avec ſuccès. On peut dire d'Homére, qu'il a réuni les deux extrémités des louanges & du blâme.

Xénophane a reproché à Homére & à Héſiode d'avoir attribué aux dieux tout ce qu'il y a de plus infâme parmi les hommes. Diogéne Laërce & Suidas diſent que Pythagore a vû dans les enfers l'ame d'Héſiode attachée à une colonne d'airain, & celle d'Homére ſuſpendue à

Diog. Laërt. in Pythag.
Suid. in voc. Ηυθαγ.

(1) *Zoïle avoit intitulé ſa critique d'Homére*, Homeromaſtix. *Vitruve écrit que ce critique odieux fit une fin tragique.*

un

un arbre, & environnée de ſerpens; & que ces ames y ſont tourmentées à cauſe de toutes les fables que ces deux poëtes ont débitées ſur les dieux. Héraclite ſoutenoit qu'Homére & Archiloque avoient mérité d'être chaſſés & bannis. *Diog. Laërt. in Heracl.*

Platon accuſe Homére de deshonorer les dieux par des actions baſſes & criminelles : & Ciceron reprend (1) ce poëte d'avoir plutôt donné aux dieux les foibleſſes des hommes, que d'avoir élevé les hommes aux qualités divines. Les Epicuriens traitoient les poëtes de vile populace, à cauſe des folies contenues dans Homére, & parceque Métrodore, l'un des chefs de la ſecte Epicurienne, avoit parlé de cet ancien poëte avec beaucoup de mépris. Dion Chryſoſtome le traite de grand impoſteur ; Eraſme & Scaliger l'ont peu eſtimé ; & le P. Rapin y a relevé beaucoup de défauts. Il ne peut applaudir à la variété des combats, où il ne ſe donne pas un coup d'épée, ſans qu'Homére en prenne occaſion de conter des hiſtoires & de rapporter des généalogies. *De repub. lib. 3. & 10. de legib. lib. 2. & 7.* *Plutarq. qu'on ne peut vivre joïeuſem. ſelon Epic.* *Dio Chryſ. orat. 11.*

J'oſe avancer, dit Bayle, *qu'il ne faut* *Dict. not. C. ſur Achil.*

(1) Humana vitia ad deos tranſtulit : mallem divina ad nos. *Cic. Tuſc. quæſt. lib.* 1. *Sur quoi S. Auguſtin fait cette réflexion* : meritò diſplicuit viro gravi divinorum criminum poëta confictor. *De civit. lib.* 4. *c.* 26.

que lire le discours de Phénix dans le 9. livre de l'Iliade pour admirer ceux qui admirent encore ce poëme. Car sont-ce là des discours dignes (1) *de la majesté du pöëme Epique* ? Homére a rencontré trois critiques redoutables, dans Perrault, dans la Mothe, & dans M. l'abbé Terrasson. La Mothe ne s'est pas même contenté de relever les défauts de l'Iliade (quoiqu'il ait toujours soutenu cette querelle avec beaucoup de modération & d'urbanité,) il a entrepris de composer une autre Iliade pour montrer comment cet ancien modèle des poëtes auroit dû traiter son sujet.

Perr. Parral. des anc. & des mod.

Perrault a choisi les endroits les plus propres à jetter du ridicule sur les deux poëmes d'Homére. » Il semble, dit-il, » qu'Homére veuille insinuer par le ca» ractère d'Achille, qu'il suffit à un grand » capitaine d'avoir du courage & les piés » bien légers, & qu'il lui est permis d'être » injuste, brutal, impitoyable, sans foi » & sans loi. On ne peut voir sans indi» gnation & sans dégoût, un des héros de

(1) *Nous ne voulons voir la nature qu'embellie de tout ce que l'esprit peut lui prêter de plus majestueux. Du tems d'Homére, il étoit permis de la peindre avec les couleurs les plus naïves. Cet endroit même d'Homére, dont Bayle parle avec tant de mépris, a été admiré comme un modèle de la plus solide éloquence par les trois différens caractères des discours d'Ulysse, de Phénix & d'Ajax.* Voyez Quintilien, l. 10. c. 1.

» l'Iliade, le fameux Ulyſſe, ſe coucher » le ſoir avec les pourceaux, & ſe battre » le lendemain à coups de poing contre un » vilain gueux, pour les reſtes de la cui- » ſine de (1) Pénélope. Qui pourroit lire » ſans dégoût la comparaiſon d'Ulyſſe, » qui ſe tourne dans ſon lit ſans pouvoir » ſommeiller, avec un boudin qui rotit » ſur le gril ? Homére dit que la cuiſſe de » Ménélas, qui eſt fort blanche, & ſur » laquelle coule ſon ſang, reſſemble à de » l'ivoire que l'on a teint en pourpre ; que » cet ivoire eſt taillé en boſſettes de bri- » des de chevaux ; que ces boſſettes ſont » enfermées dans le cabinet d'une fem- » me Carienne ou Méonienne ; que plu- » ſieurs chevaliers voudroient bien les » avoir, mais qu'elles ſont réſervées pour » les rois, & qu'elles ſont d'un grand or- » nement, & au cheval & à celui qui le » mène. «

Dans le même livre de l'Iliade, qui eſt le quatriéme, Homére dit encore, » que » Lycaon prit ſon arc bien poli, fait des » cornes d'une (2) chévre ſauvage qui fai- » ſoit de grands ſauts, & qu'il avoit au- » trefois atteinte ſous la poitrine, lorſ-

(1) *Ulyſſe affectoit alors de ſe cacher.*

(2) *Cette traduction étend & allonge des circonſtances, à la vérité, trop chargées, mais plus courtes dans le Grec, & ſupportables par la beauté & l'harmonie des vers.*

» qu'elle ſortoit d'un rocher où il l'atten-
» doit. Or cette chévre tomba à la ren-
» verſe ſur une pierre, & ſes cornes qui
» étoient longues de ſeize palmes, furent
» accommodées par un ouvrier poliſſeur
» de cornes, qui leur mit des bouts do-
» rés, après avoir bien poli le tout.

» La princeſſe Nauſicaa étant arrivée
» chez le roi ſon pere, ſes freres ſem-
» blables à des dieux, dételerent les mu-
» les, & porterent les robes (qu'elle
» venoit de laver (1) à la riviere) dans
» le palais dont les murs étoient d'airain,
» & la porte d'or, ayant à ſes côtés des
» chiens d'argent, immortels & non ſu-
» jets à vieillir, que le ſage vulcain avoit
» faits pour garder la maiſon du magna-
» nime Alcinoüs. Voilà (ajoute Perrault)

(1) *Homére eſt ici conforme aux uſages atteſtés par l'hiſtoire. Hérodote a rapporté, que la Reine de Macédoine paitriſſoit le pain elle-même. Hérodot. Uran. Madame Dacier remarque, dans ſa préface ſur Homére, que les filles les plus qualifiées de l'antiquité menoient les troupeaux aux fontaines, ou alloient y puiſer de l'eau. Abraham chargea Sara de faire le pain qui devoit être préſenté aux trois anges. Gen. c.* 18. *v.* 6. *Rebecca, Rachel, & les filles de Jéthro, conduiſoient leurs troupeaux à la fontaine. Dans l'hiſtoire de Fabius Pictor, Rhée va puiſer de l'eau: Tite-Live a écrit la même circonſtance de Tarpeïa. De notre tems, le Sultan des Turcs travaille à quelque art mécanique, non à cauſe d'un ſimple uſage, mais pour obéïr à un précepte de ſa loi.*

» une choſe bien remarquable que des
» chiens d'argent qui ne vieilliſſent pas
» Mais peut-on concevoir qu'un roi dont
» le palais eſt d'airain, qui a des portes
» d'or & d'argent, n'ait pas des palfre-
» niers pour dételer les mules de ſon cha-
» riot ?

» Quatre perſonnes, Ulyſſe, ſon fils,
» ſon porcher, & ſon bouvier, tuent cent
» huit gentilshommes, ſans uſer de ſur-
» priſe, & ſans agir (1) avec prompti-
» tude. Ulyſſe, après avoir tué d'un coup
» de fléche Antinous, le plus apparent de
» la troupe, au lieu de continuer à tirer
» ſur les autres, leur fait un grand diſ-
» cours plein de reproches, auquel Eury-
» machus répond par un autre diſcours
» fort ample ; Ulyſſe le tue d'une ſecon-
» de fléche, & en fait autant à Amphino-
» mus : il reſtoit encore cent cinq amants
» de Pénélope, qui demeurent dans l'inac-
» tion, & qui donnent le loiſir à Téle-
» maque d'aller quérir des armes dans
» une chambre haute, après en avoir de-
» mandé la permiſſion à ſon pere. Ce-
» pendant Melanthius, le chevrier (2)

(1) *Il ſeroit difficile d'appliquer à ces récits l'éloge que Quintilien a fait d'Homére* : Idem ætus ac preſſus, jucundus & gravis, tùm copiâ tùm brevitate mirabilis. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

(2) *Les plus grandes richeſſes des anciens conſiſtoient en troupeaux. Doit-il paroître ſi extraor-*

» d'Ulyſſe, qui le trahiſſoit, étoit monté
» dans la même chambre aux armes, d'où
» il apporta douze boucliers, douze lan-
» ces, & douze caſques, pour armer dou-
» ze de ces amans (il eſt impoſſible qu'un
» ſeul homme puiſſe porter toutes ces ar-
» mes). Pendant que ces douze amans
» nouvellement armés préſentent la poin-
» te de leurs lances à Ulyſſe & à Téléma-
» que, ces deux héros & leur porcher
» font un fort long dialogue. Il faut, dit
» Ulyſſe à ſon fils, que ce ſoit quelqu'une
» des ſervantes de la maiſon, qui ſoit cauſe
» de tout ceci. Mon pere, reprend Télé-
» maque, c'eſt ma faute, j'ai laiſſé la por-
» te de la chambre ouverte, & je crois
» que quelqu'un plus aviſé que moi, s'en
» eſt apperçû. Mais je te prie, divin Fu-
» mée, vas fermer cette porte, & prends
» garde, ſi ce n'eſt point quelqu'une des
» ſervantes, ou Melanthius, fils de Do-

dinaire, que les premiers hommes de l'état euſſent l'intendance de ces troupeaux? Le mot pecunia *étoit encore employé pour ſignifier des beſtiaux, du tems de Guillaume le conquérant, dont une ordonnance porte:* Interdicimus ut nulla pecunia viva vendatur aut ematur, niſi intrà civitates. *Les Patriarches, dans la ſainte Ecriture, étoient bergers: les héros & les fils de rois, Anchiſe, Pâris, &c. gardoient les troupeaux, ſuivant les poëtes; & dans l'hiſtoire des tems bien moins reculés, les Dictateurs & les Conſuls étoient laboureurs.*

» lius, qui ſoit cauſe de tout ceci. Là » deſſus Eumée dit à Ulyſſe, Divin fils » de Laërte, prudent Ulyſſe, c'eſt aſſûré- » ment le méchant homme que nous » ſoupçonnons, qui a fait ce coup là. Di- » tes-moi donc diſtinctement ſi je le tue- » rai, en cas que je ſois le plus fort, ou » ſi je vous l'amenerai ici, afin que vous » le puniſſiez de ſes méchancetés. Allez, » répond Ulyſſe, liez-lui les piés & les » mains, & l'attachez à une haute colon- » ne avec une chaîne qui ſe plie aiſément. » Pendant tout ce tems-là, pas un des » amans ne ſe remue, ſans qu'on voye » aucune raiſon de leur étonnante tran- » quillité. Voilà une eſpèce de merveil- » leux, dont les modernes n'ont plus l'a- » dreſſe de ſe ſervir. «

On ne doit pas juger d'Homére par la traduction maligne d'un de ces endroits où ce grand poëte (1) ſommeille. Ces mots de porcher & de bouvier doivent être entendus, dans le ſens du ſiécle d'Homére. Le mot de *Connétable*, ſi relevé parmi nous, ſe rend en latin par *compagnon* (2) *de l'étable*; ſeroit-on bien fondé dans

(1) . . . Quandoque bonus dormitat Homerus :
Verùm opere in longo fas eſt obrepere ſommum.
Hor. art poët.

(2) Comes Stabuli. *Le titre de Comte vient de ce mot Latin* Comes, *qui ſignifie compagnon*,

trois mille ans a critiquer un poëme de notre temps, parcequ'un Roi y paroîtroit accompagné de ſon Connétable ? La cataſtrophe des amans de Pénelope, eſt conduite par Minerve, & n'a pas beſoin de toute la vraiſemblance (1) d'une action ordinaire.

Tr. du ſubl. ch. 7. *La meilleure partie de l'Odyſſée*, dit Longin, *ſe paſſe en narration, qui eſt le génie de la vieilleſſe : tellement qu'on peut comparer Homére dans ce dernier ouvrage, au ſoleil quand il ſe couche, qui a toujours la même grandeur, mais qui n'a plus autant d'ardeur & de force. En effet, il ne parle plus du même ton; on n'y voit plus ce ſublime de l'Iliade qui marche partout d'un pas égal, ſans que jamais il s'arrête ni ſe repoſe. On n'y remarque point cette foule d'événemens & de paſſions entaſſées les unes ſur*

& il ſe donnoit à ceux qui approchoient le plus du Prince. Illum defendere, tueri, ſua quoque fortia facta gloriæ ejus aſſignare, præcipuum ſacramentum eſt. Principes pro victoriâ pugnant, Comites pro Principe. *Tac. de morib. Germ. Le titre de Duc eſt tiré du mot Latin* dux, *chef ou commandant ; celui de Marquis ſignifie dans l'origine, le gouverneur d'une marche ou d'une frontiere.*

(1) *Il faut avouer que Deſpreaux ne devoit pas avoir cet endroit en vue, lorſqu'il dit d'Homére :*

Chaque vers, chaque mot court à l'événement.

Deſpréaux, art. poëtiq.

les autres. Mad. Dacier ſoutient, au contraire, qu'il n'y a pas eu moins de force & de vigueur d'eſprit, d'avoir conſervé à l'Odyſſée ſon véritable caractère, que d'avoir donné à l'Iliade le ſien. *J'avoue*, dit-elle, *que j'admire l'Iliade, mais que j'aime l'Odyſſée; & que la ſolidité, la douceur, & la ſageſſe de celle-ci, me paroiſſent l'emporter ſur l'éclat, ſur le fracas, & ſur les excès de l'autre.* *Préf. de la trad. de l'Odyſſ.*

Perrault n'épargne pas le ſtile ſi vanté dans Homére. » Ce poëte, continue-t'il, » a ſoin d'équiper tous ſes dieux & tous » ſes héros de pluſieurs épithétes de dif- » férentes longueurs pour finir ſes vers » pompeuſement & commodément, & » cela, non point ſelon le cas dont il s'a- » git, mais ſelon qu'il reſte plus ou moins » de place à remplir pour achever le vers. » Ces épithétes ſe trouvent répétées, » preſque toutes les fois qu'il parle des » mêmes perſonnes. Il ſe ſert, ſuivant le » beſoin, de ſept ou huit particules qui ne » ſignifient rien. Il emploie indifférem- » ment toute ſorte de dialectes, ce qui lui » fournit des ſyllabes longues ou bréves, » ſelon l'exigence de la verſification. Se- » roit-ce une belle choſe de voir un poë- » me François (1) orné de mots Picards,

(1) *Cette comparaiſon n'eſt pas juſte. Les mots Picards & Gaſcons ne ſont pas du bon uſage. Un auteur qui écrivoit d'un ſtile tout Normand ou*

» Gascons, Normands, & Poitevins. «

M. l'abbé Terrasson, dans une analyse critique de l'Iliade, releve les contradictions du dessein, les défauts de la morale, les inégalités & les vices des caracteres, l'indécence des sentimens, le déplacement des traits les plus vantés, l'obscurité & le peu de fondement des allégories, la mauvaise conduite des combats incapable de former des guerriers, l'extravagance de plusieurs fictions, le peu de convenance des harangues & des discours, les détails allongés & languissants, la bassesse de quelques comparaisons, les répétitions, les superfluités, & les licences du stile, l'inutilité des epithétes souvent mal assorties au fait & à l'occasion.

Quelques critiques ont douté qu'il y ait jamais eu un Homére. Cette pensée leur est venue de ce que l'Iliade & l'Odyssée sont des recueils de chansons détachées ; ce qui a fait donner à ce poë-

tout Poitevin sans mélange, n'écriroit pas correctement. Il n'y a dans le François qu'un seul langage qui soit bon & pur, c'est celui que toutes les personnes polies parlent, non seulement à la Cour & dans la Capitale, mais dans toutes les Provinces. Au lieu que la langue Grecque étoit partagée en plusieurs dialectes également employés par les meilleurs écrivains. Le dialecte Ionien n'étoit pas moins pur en soi, que l'Attique, & ainsi des autres.

me le nom de (1) *rhapſodies*; & ſur ce qu'on n'a jamais pu convenir du (2) pays d'Homére. Cette opinion ſemble confirmée par ce début de l'Iliade: *Déeſſe, chantez la colere d'Achille.* Car la colere d'Achille n'eſt pas la fin du poëme entier, qui ſe rapporte plutôt à la victoire d'Achille, comme à la fin principale. Il n'y a non plus aucune unité de deſſein dans l'Odyſſée, où la fable eſt double, & compoſée des voyages de Télémaque & de ceux d'Ulyſſe, qni n'ont aucun rapport. La différence des dialectes eſt encore une préſomption que ces rhapſodies ne ſont point d'un ſeul auteur. Car on ne trouve dans aucun autre auteur Grec le melange de différens dialectes. Il ne paroît rien de réel, dans toute l'hiſtoire de ce fameux perſonnage. Ses parens, & le temps où il a vécu, ne ſont pas plus connus que ſa patrie. Ceux de Smyrne diſoient que ſa mere, nommée Critheïs, devenue groſſe par un amour clandeſtin, alla à une fête que les habitans de Smyrne célébroient ſur les bords du fleuve Méles, qu'elle y fut ſurpriſe des douleurs de l'ac-

(1) *Rhapſodies, en Grec, ſignifie des chanſons couſues.*

(2) *Apion eut recours à la magie, pour tâcher de connoître le pays & les parens d'Homére:* Apion prodidit ſe evocaſſe umbras, &c. *Plin. lib.* 30. *c.* 2.

couchement, & qu'elle nomma son fils Méléſigéne, parcequ'il étoit né sur la rive de ce fleuve. Mais toutes les villes qui se disputoient l'honneur de la naissance d'Homére, ceux de Chio surtout, qui ont pour eux les témoignages de Simonide & de Théocrite, le suffrage de Strabon, & une dissertation entiere composée par Leo Allatius, nioient toute cette histoire & ce nom d'Homére. Les uns ont écrit que le surnom d'Homére, qui signifie l'*aveugle*, dans le langage des Cuméens, lui fut donné, parcequ'étant devenu aveugle, il demanda au Sénat de Cumes que son entretien fût assigné sur le tréſor public, promettant que si on lui faisoit cet honneur, il rendroit Cumes la plus célébre de toutes les villes Quelques auteurs ont prétendu qu'il porta toujours le nom d'Homére, parcequ'il étoit aveugle né : sur quoi Velleïus Paterculus dit, *que pour* (1) *tenir cette opinion, il faut être privé de l'usage de tous les sens.* Ce prétendu aveuglement d'Homére est encore assez réfuté par quelques médailles frappées en son honneur, où il est repréſenté assis & tenant un livre qu'il lit ; preuve certaine que ces médailles sont antérieures à la tradition qui l'a fait aveugle, & qui vrai-

(1) Quem si quis cæcum genitum putat, omnibus sensibus orbus est. *Vell. Paterc.*

ſemblablement n'avoit d'autre fondement que la ſignification de ſon nom. D'autres ont aſſuré que ce prince des poetes fut nommé Homére, parcequ'il fut donné en ôtage par les habitans de Smyrne à ceux de Chio. Pluſieurs auteurs rapportent qu'Homére mourut de chagrin, de n'avoir pu expliquer cette énigme propoſée par des pêcheurs. *Nous avons* (1) *jetté tout ce que nous avons pris; & nous emportons tout ce que nous n'avons pu prendre.* Hérodote, ou l'ancien auteur de la vie d'Homére, quel qu'il ſoit, s'oppoſe à une opinion ſi peu probable. L'abbé d'Aubignac avoit compoſé ſur la non-exiſtence d'Homére, une diſſertation qui n'a pas été publiée. Baillet dit qu'on travailloit en Allemagne à établir cette opinion, à laquelle il n'ajoute lui-même aucune foi, & que Deſpreaux, dans ſes réflexions ſur Longin, a rejettée comme dépourvue de tout fondement. *Jugem. des Sav. t. 3. p. 330. 364.*

Mais voici une autre opinion, qui paroît encore plus vraiſemblable, quoique Deſpreaux ne l'approuve pas davantage. Suppoſé qu'un ſeul auteur, nommé Homére, ait fait les 48 livres, qui compoſent l'Iliade & l'Odyſſée, il eſt preſque

(1) Ὅσα μὲν ἕλομεν λιπόμεθ', ὅσα δ' οὐχ ἕλομεν φερόμεθα.

Athenæ. lib. 1. c. 64. Le mot de l'énigme eſt la vermine des pêcheurs.

indubitable que ce n'eſt point le même homme qui en a formé ces deux poëmes. Elien dit que les anciens chantoient les vers d'Homére détachés & ſéparés : & qu'ils donnoient différens noms à ces poëſies, ſavoir aux différentes parties de l'Iliade, les noms du dénombrement des troupes, du combat près des vaiſſeaux, des jeux funébres, &c. & aux différentes parties de l'Odiſſée, les noms de l'île de Calypſo, de l'apologue d'Alcinoüs, de l'aventure du Cyclope, &c.

Ælian. lib. 13. variar. c. 14. Rapin compar. d'Hom. & de Virg.

Lycurgue, légiſlateur des Lacédémoniens, recueillit ces différentes poëſies, qu'il apporta de l'Ionie dans la Gréce ; & long-temps après, Piſiſtrate ſuivant les uns, ou Hipparque ſon fils, ſuivant les autres, les mit en ordre, & les fit paroître en deux poëmes. Après l'intervalle d'un tems encore aſſez long, Ariſtarque diviſa l'Iliade de l'Odyſſée par livres, & les marqua des lettres de l'alphabet Grec. Car avant Ariſtarque, ou le tems de Ptolemée Philometor, ſous lequel ce critique a vécu, on liſoit les poëmes d'Homére, tout de ſuite, ſans diſtinction de livres; & l'on trouve, dans les œuvres de Plutarque, pluſieurs vers retranhés d'Homére par Ariſtarque, à cauſe de leur impiété, ou de la dureté de leur expreſſion. Il eſt donc clairement prouvé, par les témoignages les plus certains de l'hiſtoire,

Plutarch. in Lyc.

Cic. lib. 3. de Orat. Plat. in Hipparch. Pauſan. in Achaïc.

Plutarch. de legend. poët. & de diſcr. adul. & amic.

que ce n'eſt point Homére qui a donné à l'Iliade & à l'Odyſſée la forme, que ces deux poëmes ont aujourdui.

Ramenons les jugemens portés ſur Homére à quatre opinions principales, fort oppoſées entr'elles. La premiere eſt celle de Mad. Dacier. *Il y a deux ſortes de perfections*, dit-elle, *la perfection abſolue, & la perfection par comparaiſon. La premiere ne ſe rencontre jamais dans les ouvrages des hommes; ils porteront toujours les marques de leur infirmité. Il n'y a donc pour eux que la ſeconde; & c'eſt celle d'Homére.* Cette louange eſt exceſſive: Homére me paroît bien éloigné de l'avoir méritée. A peine les aventures de Télémaque pourroient-elles ſoutenir un éloge auſſi fort.

Des cauſ. de la corr. du goût.

La ſeconde opinion ſur Homére conſiſte dans ces maximes générales, tirées des ſentimens de l'académie ſur le Cid: *Que les fautes des anciens ſemblent devoir être reſpectées pour leur vieilleſſe, ou ſi on oſe dire, pour leur immortalité; qu'elles ne ſont preſque conſidérées qu'avec révérence, d'autant que faites avant la règle, elles ſon nées libres, & hors de la juriſdiction des critiques, & qu'elles ont comme acquis une preſcription légitime.* Mais ne peut-on pas dire (en conſervant toute l'eſtime dûe à un auſſi excellent ouvrage, qu'aux ſentimens de l'académie ſur le Cid), que

c'eſt une expreſſion impropre & qui manque de juſteſſe, *que des fautes ſoient nées libres* ? Ce ſont les ſuffrages de tous les ſiécles, qui ſont véritablement libres : & des fautes, quelqu'anciennes qu'elles ſoient, ſi elles bleſſent, non des règles d'inſtitution, mais des règles naturelles, ſont de la juriſdiction des critiques, & il n'y a point de preſcription légitime contre des principes dictés par la nature.

La troiſiéme opinion, qui eſt de la Mothe, ſe réduit à dire, que ſi Homére étoit né dans notre ſiécle, il auroit été un très-grand poëte. 1. Je recuſe la Mothe ; il faut ſavoir le Grec, pour décider du mérite d'Homére. Ce critique a beau me dire : *Je m'en tiens au gros des choſes : je ne juge que du ſentiment & de l'action.* Mais ce n'eſt pas là tout le poëte. Peut-on faire quelque comparaiſon des ſecond, quatriéme & ſixiéme livres de l'Eneïde, & des autres morceaux admirables, qui nous reſtent de l'antiquité, avec les meilleures traductions qui en aient été faites ? 2. Il s'agit, non de ce qu'Homére eût été, mais de ce qu'il eſt. Je crois même la conjecture de la Mothe mal fondée. Le génie d'Homére, non plus que celui de Pindare, ne me paroît pas avoir été fort propre à cette juſteſſe de compoſition ſi néceſſaire aujourdui. 3. Un grand génie n'attend pas d'être guidé par des règles d'inſtitution

& par un art poëtique pour avoir l'idée du beau, qui doit précéder l'inſtitution des règles, & qui leur ſert de fondement. Ariſtote veut, dans ſa poëtique, en parlant des images & des portraits des poëtes, que les hommes ſoient repréſentés, non tels qu'ils ſont, mais tels qu'ils devroient être. Et Platon, dans le 5. livre des loix, recommande de ne choiſir pour l'imitation que les choſes les plus accomplies. Voilà l'idée du beau; elle eſt auſſi ancienne que les penſées des hommes. Homére ne peut être excuſé de s'être écarté de cette idée, ſous prétexte qu'il a manqué de règles d'inſtitution & de bons modèles. S'il a contrevenu, dans ſon ſiècle, aux premiers principes & aux règles naturelles, il eſt à préſumer qu'il s'en fût écarté dans le nôtre.

Le quatriéme jugement, qui eſt de M. l'abbé Terraſſon, porte, *que l'Iliade eſt un ouvrage ſans raiſon, ſans humanité, ſans bienſéance.* Cette rigoureuſe ſentence peut être juſtifiée par pluſieurs endroits particuliers d'Homére. Mais je ſuis plus porté à croire que M. l'abbé Terraſſon a voulu, pour ainſi dire, donner un contrepoids de critique aux louanges exceſſives d'Homére. Ce qui eſt outré, faiſant ſur les eſprits une impreſſion qui n'eſt que trop forte, demande ſouvent d'être combattu par les mêmes armes.

Je ne puis adhérer entierement à aucun des quatre jugemens rapportés cidessus. Je trouve, dans ce poëte célébre, le véritable caractère ſous lequel je conſidere l'eſprit humain dans ce traité, des fautes inexcuſables jointes aux plus grandes beautés. Rien ne me paroît plus avantageux que l'étude d'Homére, accompagnée des critiques très-ſenſées & très-judicieuſes qui en ont été faites. L'Iliade peut former bien mieux le goût par des défauts relevés avec beaucoup de juſteſſe, que s'ils euſſent été paſſés ſous ſilence : & c'eſt de toutes les lectures qui ont rapport aux belles lettres, celle qui eſt la plus conforme au deſſein que je me ſuis propoſé, de ramener l'eſprit à d'utiles retours ſur lui-même, par l'expérience de ſes fautes

Mon ſentiment ſur Homére eſt que ce poëte eſt grand (1) par le génie, quoique très-groſſier, ſi l'on conſidere la conduite du poëme, & la deſcription des mœurs : que non ſeulement nous devons, ſuivant la penſée de Quintilien (2) au ſujet d'Ennius, regarder Homére, *comme ces vieux chênes, dont la vieilleſſe attire*

(1) .... ingenio maximus, arte rudis. *C'eſt le jugement qu'Ovide a porté d'Ennius. Ovid. Triſt. lib. 2.*

(2) Ennium, ſicut ſacros vetuſtate lucos, adoremus. *Quintil. lib. 10. c. 1.*

plus de vénération qu'ils ne conſervent de beauté; mais que l'harmonie des vers dans l'Iliade & dans l'Odyſſée, l'imitation naïve de la nature, les tableaux précieux de l'antiquité que ces poëmes contiennent, les traits lumineux d'un grand génie, qui y ſont répandus de toute part, méritent l'eſtime de tous les ſieles.

Virgile, qui eſt beaucoup plus connu, nous arrêtera moins. Daniel Heinſius a dit *que la grandeur de l'Enéide a égalé celle de l'Empire Romain.* Virgile joint la modération & la retenue d'un jugement exquis, & une ſage œconomie du merveilleux, avec le génie le plus poëtique, & ces admirables qualités le rendent le poëte de tous les ſiécles. Rien n'eſt plus flatteur pour ſa nation, que le deſſein de ſon poëme, appellé par Segrais, *le plus illuſtre monument de la gloire de Rome.*

Mais ſans nous arrêter à des louanges, qui ne peuvent augmenter la réputation de Virgile, examinons ce que les critiques lui ont objecté. Le défaut d'invention a été reproché à Virgile : Segrais a raiſon de dire que ce reproche n'a pu être fait que par des perſonnes, qui ignorent ce que c'eſt qu'invention. En effet, quelle invention plus admirable que celle d'avoir fait annoncer à Enée les deſtins de ſa poſtérité ?

Virgile a été accuſé d'inhumanité, par-

cequ'Enée ôte la vie à Turnus ſuppliant, & qu'il réſerve huit priſonniers pour les immoler ſur le bucher de Pallas. Mais la néceſſité des conjonctures, la piété envers les morts, l'uſage ſuperſtitieux d'immoler les priſonniers à Rome dans les jours ſolemnels & de triomphe, ſont des motifs ſuffiſans pour juſtifier Virgile, qui d'ailleurs n'a fait en cela qu'imiter Homére. Dans l'Iliade, Achille fait verſer, ſur le tombeau de Patrocle, quantité d'huile & de miel; & il lui offre pluſieurs victimes, quatre beaux chevaux, deux des chiens qu'il avoit le plus aimés, & douze priſonniers Troyens.

Illiad.

Il eſt indifférent pour la beauté de l'Enéide, que l'arrivée d'Enée en Italie ait été un événement véritable. Il ſuffit que Virgile ait employé à la gloire de ſa nation une opinion hiſtorique généralement répandue. A l'égard de l'anachroniſme de Didon, qui a été poſtérieure à Enée d'environ 300. ans, un poëte eſt peu aſſujetti à le chronologie, & la haine de Rome & de Carthage méritoit bien une pareille licence.

Venons à l'accuſation la plus grave. Auſone & l'Académie Françoiſe ont blâmé Virgile, *non d'avoir altéré ſimplement l'hiſtoire, mais de l'avoir altérée de bien en mal, de maniere qu'il n'eſt pas accuſé proprement d'avoir péché contre l'art, en*

changeant la vérité, mais contre les bonnes mœurs, en diffamant une perſonne, qui avoit mieux aimé mourir que vivre (1) *diffamée.* La réponſe à cette accuſation eſt que Virgile voulant orner ſon poëme d'un auſſi magnifique épiſode que la ſource de la haine de Rome & de Carthage, il n'a pas cru être obligé de reſpecter les vertus attribuées par l'hiſtoire à la fondatrice d'une nation perfide. D'ailleurs les fictions de la poëſie ne pouvant être d'aucun poids contre les témoignages de l'hiſtoire, la réputation de cette reine de Carthage n'a reçu de l'Enéïde aucune réelle flétriſſure.

On a encore blâmé Virgile, de ce que ſon héros quitte Didon avec trop de froideur & avec ingratitude. Mais il devoit ſacrifier ſon amour à ſa piété & à ſon obéiſſance envers les dieux. Le poëte marque expreſſément *que le cœur d'Enée étoit* (2) *pénétré des peines qu'il reſſentoit, & que malgré ſes gémiſſemens, une divinité le rendoit ſourd aux plaintes de Didon.*

Les uns ont critiqué, dans l'Enéïde,

(1) *Suivant Juſtin, liv.* 18. *Didon ſe donna la mort pour garder ſa foi à Sichée ſon mari, dont elle étoit veuve, & ſe délivrer des recherches d'Iarbas, qui la preſſoit de l'épouſer en ſecondes noces.*

(2) . . . curam ſub corde premebat
Multa gemens. . .

la duplicité de l'action diviſée entre les navigations & les guerres d'Enée : mais ce ſont deux moyens qui tendent au même but de l'établiſſement des Troyens en Italie. Les autres ont regardé l'Enéide comme imparfaite, parcequ'Enée n'épouſe pas Lavinie, & ne prend pas poſſeſſion (1) du royaume des Latins: mais dès que tous les obſtacles ſont levés, comme dans le douziéme livre de ce poëme, par la mort de Turnus, l'action de l'Epopée eſt finie.

Enfin, Perrault ne peut ſouffrir que *Virgile faſſe pleurer Enée ſi ſouvent, ni que la crainte ſaiſiſſe ce héros en toutes rencontres.* Sur la premiere partie de cette critique, il y a lieu d'obſerver que les larmes d'Enée ont rapport au caractère d'Auguſte, qui s'attendriſſoit aiſément : & cette conjecture a d'autant plus de vraiſemblance, que tout le poëme de l'Enéïde eſt rempli

(1) *Maffée Vegio a ajoûté un treiziéme livre à l'Enéïde : de même que Quintus de Smyrne, appellé par d'autres Cointus ou Quintus Calabrois, & Tryphiodorus ont entrepris de continuer l'Iliade, comme le poëme étant imparfait juſqu'à la priſe de Troie : quoique d'autres en aient penſé bien différemment, ayant au contraire traité de ſuperflus les deux derniers livres de l'Iliade, qui contiennent les jeux célébrés aux funérailles de Patrocle, les regrets des Troyens, & la rançon du corps d'Hector. Le dernier livre de l'Odyſſée a ſemblé auſſi à quelques-uns inutile & hors d'œuvre après le dénouement de l'action.*

des louanges indirectes & en même tems les plus délicates de cet empereur. Car il ne faut pas croire qu'un poëte, dont il eſt peutêtre permis de dire que c'eſt le plus beau de tous les genies en ce genre, n'eût pas apperçu un défaut que les jeunes écoliers remarquent. La ſeconde partie de la critique tombe par cette réflexion, que la valeur ne conſiſte pas à être inſenſible à la crainte, mais à la ſurmonter.

Ce qu'on peut imputer, ce me ſemble, à Virgile avec le plus de juſtice, c'eſt que le fidèle Achate, Sergeſte, le fort Cléanthe, paroiſſent des hommes bien médiocres, & que rien n'en releve l'idée. Dans Homére, Achille eſt grand, parmi pluſieurs autres héros, tels que les Atrides, les deux Ajax, Dioméde, Ulyſſe, &c. Il eſt vrai que leur grandeur n'eſt remarquable que par l'abſence d'Achille. Pour le Taſſe, obſervons en paſſant, qu'après avoir annoncé qu'il va chanter Godefroy, il fait de Renault le véritable héros de ſon poëme.

Toute l'antiquité a donné la préférence à Homére ſur Virgile, ſi l'on excepte Properce, qui met (1) l'Enéïde au-deſſus de l'Iliade, & Juvenal, qui admet Virgile

(1) . . . . . cedite Graii,
Neſcio quid majus naſcitur, Iliade.

(1) à la concurrence. Quintilien en donnant le ſecond rang à Virgile, dit qu'il eſt plus (2) près du premier que du troiſiéme.

Compar. d'Homér. & de Virg.

Le P. Rapin obſerve que la préoccupation pour Homére a ébloui tous ceux qui ont prétendu à la gloire d'être ſavans, & qui ont cru s'attirer de la conſidération & ſe faire honneur, en donnant l'avantage à Homére, parceque cela ſemble avoir un air plus capable. La Mothe a dit, dans le même ſens, *que les hommes formoient d'ordinaire deux ſortes de jugemens; l'un public, & l'autre ſecret; l'un de parade & de cérémonie; l'autre de réſerve & à leur uſage particulier.*

Diſc. ſur Hom. avant l'Iliad. en vers Franç.

Jule Scaliger n'a pas eu ces ménagemens. Il éleve Virgile fort au-deſſus d'Homére. *Autant qu'une femme de qualité* (3) *efface une petite bourgeoiſe*, dit-il, *autant le grand Homére eſt effacé par le divin Virgile. Les récits de l'un ſont tout d'or, ceux de l'autre ne ſont que de plomb en comparaiſon. Homére eſt une maſſe prodigieuſe,*

(1) Conditor Iliados cantabitur, atque Maronis
Altiſoni, dubiam facientia carmina palmam.
Sat. 11.

(2) Secundus eſt Virgilius, propior tamen primo quàm tertio. *Quintil. inſtit. lib.* 10. *c.* 1.

(3) Quantum à plebeiâ mulierculâ matrona diſtat, &c.

mais

mais groſſiere & brute : tout eſt divin dans Virgile, tout y embellit la nature.

Compar. d'Homér. & de Virgil.

Le P. Rapin, beaucoup plus favorable à Homére, dit *que le poëte Grec a une plus grande étendue de caracteres que Virgile, qu'il a les manieres plus nobles, un air plus grand, & je ne ſais quoi de plus ſublime. Homére*, dit-il, *peint beaucoup mieux les choſes que Virgile; ſes images ſont plus achevées, ſes réflexions plus morales & plus ſententieuſes, ſon imagination eſt plus riche : il a un eſprit plus univerſel, il a plus de variété dans l'ordonnance de la fable : il a plus de cette impétuoſité qui fait l'élévation du génie : ſon expreſſion eſt plus forte, ſon naturel eſt plus heureux. Homére eſt poëte par tempérament : ſes vers ſont plus pompeux & plus magnifiques : ils rempliſſent plus agréablement l'oreille par leur nombre & par leur cadence, quand on ſait connoître la beauté de la verſification. Enfin il eſt plus naturel que Virgile, parceque toute ſon étude ne va qu'à cacher ſon art, & il ne peint rien que d'après nature.*

Le P. Rapin donne auſſi la préférence à Homére, pour l'invention, & parcequ'il a été le modéle. Il penſe encore *qu'Homére a plus d'eſprit, & que Virgile a plus de diſcretion & de jugement.* Et il finit la comparaiſon, en diſant, *que s'il aimoit mieux avoir été Homére que Virgile, il aimeroit auſſi beaucoup mieux avoir fait*

l'Enéide que l'Iliade & l'Odyſſée.

Après cette deſcription des perſonnages & des poëmes, la concluſion eſt un peu bizarre. Car ſi quelqu'un peut, au contraire, être plus flatté d'avoir compoſé un ouvrage où il y eût plus d'eſprit, perſonne au moins ne doit ſouhaiter davantage de reſſembler à l'auteur qui a le moins de jugement. Le P. Rapin a voulu dire ſans doute, que la renommée d'Homére, en qualité de modèle, peut ſurpaſſer celle de Virgile, mais que l'Enéide eſt de beaucoup préférable à l'Iliade & à l'Odyſſée. Tous les avantages relevés en faveur d'Homére ne peuvent, ce me ſemble, balancer l'exacte obſervation des bienſéances & le caractére d'un heros formé ſur l'idée de la vertu; motifs eſſentiels d'adjuger la ſupériorité à Virgile. Ilionée dépeignant à Didon le Roi que les Troyens craignoient d'avoir perdu par la tempête, dit à cette Reine : *Nous avions pour Roi Enée, qu'aucun monarque* (1) *ne ſurpaſſa jamais, par la juſtice, ni par la piété, ni par la gloire des armes.* On ne trouve pas les héros, dans Homére, formés par l'aſſemblage de ces qualités.

Macrob. lib 5. Saturnal. f. 2. Macrobe a remarqué que Virgile avoit pris Théocrite pour modele dans ſes éclo-

(1) Rex fuit Æneas nobis, quo juſtior alter,
Nec pietate fuit, nec bello major & armis.

gues, & Héſiode dans ſes Géorgiques ; qu'il avoit beaucoup emprunté des Phénoménes d'Aratus, dans ce dernier ouvrage ; que le ſecond livre de l'Enéide, la priſe de Troie, le ſtratagême de Sinon, & le cheval de bois, étoient copiés preſque mot à mot de Piſandre, l'un des meilleurs poëtes Grecs ; que la navigation, dans l'Enéide, étoit une imitation de l'Odyſſée, & les combats, de l'Iliade. Macrobe emploie enſuite huit chapitres à marquer les endroits de chaque livre de l'Enéide, qui ſont des traductions d'Homére.

Mais autant que Virgile eſt au-deſſus d'Héſiode dans les Géorgiques, autant ſurpaſſe-t il Homére dans tous les endroits les plus remarquables, où il le prend pour modéle. Le bouclier d'Achille ne préſente que des deſcriptions générales ſans aucun intérêt particulier, des batailles, des vendanges, la richeſſe des moiſſons, les danſes des bergéres, les aſtres, une noce, la gravité d'un tribunal, les inquiétudes d'un barreau. Virgile fait entrer dans la deſcription du bouclier d'Enée, les événements les plus mémorables de l'hiſtoire Romaine, & ſur-tout la bataille d'Actium. Ulyſſe, dans ſa deſcente aux enfers, ne voit que les héros qu'il avoit connus. Virgile, par la prédiction d'Anchiſe, place, dans la deſcente d'Enée aux enfers, les traits les plus flatteurs pour Auguſte & pour les Romains.

Il n'y a pas moins de contrariété dans les jugemens des critiques ſur les autres poëtes anciens. Le grand nom de Pindare ſemble être l'expreſſion du ſublime. Horace le compare *a un* (1) *torrent impétueux qui deſcend des montagnes*; & il le trouve inimitable. Quintilien loue, dans Pindare, la force du génie, l'élévation du ſtyle, l'abondance des choſes, & les beautés des ſentences & des figures. Alexandre, à la priſe de Thébes, fit grace à la famille de Pindare, & conſerva la maiſon qui avoit ſervi de demeure à ce poëte. Les Athéniens payérent des deniers publics une amende à laquelle les Magiſtrats de Thébes avoient condamné Pindare, pour avoir appellé Athenes, *une ville magnifique & le ſoutien de la Gréce.* Et ce qui mit le comble à ſa gloire, ce fut la fameuſe déclaration de la Pythie, qui enjoignoit aux habitans de Delphes, de préſenter à Pindare la moitié de toutes les prémices qui ſeroient offertes à Apollon.

Inſtit. lib. 10. c. 1.

Elian. variar. hiſt. l. 13. c. 7.

Plin. lib 7. c. 29.

Pauſan. in Bœot.

Cette grande réputation de Pindare n'a pas empêché pluſieurs critiques de relever ſes défauts. Blondel blâme ſes hyperboles exceſſives, & ſes digreſſions énormes. Voſſius trouve ſes expreſſions trop enflées. Le P. Rapin, après avoir loué la gran-

Compar. de Pindar. & d'Hor.

(1) Fervet, immenſuſque ruit profundo
Pindarus ore.
Pindarum quiſquis, &c. *Hor. lib. 4. Od. 2.*

deur de ſes deſſeins, & la nobleſſe de ſes imaginations, dit *que ſa grande vivacité lui ôte quelquefois le jugement, & qu'il s'abandonne trop : que ſes panégyriques ne ſont que des égaremens perpétuels, où ſortant ſouvent de ſon ſujet, il promene ſes lecteurs d'illuſions en illuſions.* Longin obſerve, au ſujet de Pindare & de Sophocle, *qu'au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre, & qu'ils tombent malheureuſement.* *Réflex. ſur la poëtiq.* *Tr. du ſubl. ch. 33.*

Le P. Rapin dit qu'Horace a joint la force & l'élévation de Pindare à la douceur & à la délicateſſe d'Anacréon. D'autres ont trouvé que ſa maniere eſt ſouvent (1) baſſe & négligée. Scaliger pré-

(1) *Perrault blâme les écarts & les digreſſions déplacées d'Horace. Dans l'Ode, dit-il,* Mercuri, nam te docilis magiſtro : *Horace, après une invocation à Mercure, ajoûte : il faut que Lydé ſache les peines que ſouffrent celles qui commettent de grands crimes ; & là-deſſus il conte l'hiſtoire des Danaïdes, & comment une d'entr'elles ſauva ſon époux contre l'ordre que ſon pere leur avoit donné à toutes de tuer leurs maris. A quoi bon cette hiſtoire au ſujet de la lyre de Mercure, & de la cruauté de Lydé ? Cette Lydé n'avoit égorgé, ni ne vouloit égorger perſonne. C'eſt avoir bien envie de faire un conte. Perrault, paralt. des anc. & des mod. Je ne puis lire, dit Fenelon, cette merveilleuſe Ode d'Horace ;* Qualem miniſtrum fulminis alitem, *ſans être toûjours attriſté d'y trou-*

fere Juvenal à Horace. Il décide que les vers du premier ſont beaucoup meilleurs, les ſentences plus vives & plus fortes, & le ſtile plus clair. Lipſe applaudit à cette déciſion. Il parle avec beaucoup de mépris de la 16. Ode du 5. livre d'Horace. Heinſius, au contraire, eſtime qu'elle (1) ſurpaſſe tout ce que l'antiquité a tenté en ce genre.

Scaliger eſt charmé des poëſies d'Anacréon; & le P. Rapin en fait cet éloge; *que ſes Odes ne ſont que des fleurs, des beautés, & des graces perpétuelles; que la naïveté lui eſt ſi familiere, & qu'il a un air ſi délicat, ſi aiſé & ſi agréable, qu'il n'y a rien de comparable dans toute l'antiquité à la maniere qu'il a priſe, & au genre d'écrire qu'il a ſuivi.* Mais Athénée dit que pluſieurs ne pouvoient goûter ſes louanges perpétuelles de l'ivrognerie; & il remarque qu'Anacréon veut toujours paroître ivre, en écrivant de ſang froid, quoique cette feinte ne fût point du tout néceſſaire. Horace trouve que les (2) vers d'Anacréon ne ſont pas travaillés.

Le P. Rapin, Réfl. ſur la poëſ. part. 2.

Deïpnos. livr. 10.

ver ces mots, Quibus mos unde deductus, &c. *Feuil. Réflex. ſur la grammaire, la rhétorique, &c.*

(1) *Cette Ode commence par ces mots :*
Altera jam teritur bellis civilibus ætas.

(2) Anacreonta Teïum,

La fineſſe des penſées & des expreſſions de Catulle a été fort vantée. André Nauger, poëte Venitien, ſacrifioit tous les ans un volume d'épigrammes de Martial aux mânes de Catulle. Jule Scaliger, d'un ſentiment fort oppoſé, trouve commun & vulgaire tout ce que Catulle a fait. Il le blâme d'être dur, & quelquefois ſi lâche & ſi foible, qu'il ne peut ſe ſoutenir; & d'avoir entaſſé beaucoup de choſes déplacées ſans choix & ſans diſcernement. *Poëtic. lib. 6. c. 7.*

L'empereur Adrien préféroit Ennius à Virgile, l'hiſtorien Cœcilius à Salluſte, l'éloquence de Caton à celle de Ciceron. Malherbe mettoit Stace au-deſſus de tous les poëtes latins, & Corneille élevoit Lucain au deſſus de Virgile. *Spartian. in Adrian.*

Pluſieurs critiques modernes ſe ſont déchaînés contre le jugement qu'Horace a (1) porté de Plaute. *Il faut être ennemi des Muſes*, dit Scaliger, *pour n'être pas touché des plaiſanteries* (2) *de Plaute*

Qui perſæpe cavâ teſtudine flevit amorem,
Non elaboratum ad pedem. *Epod. od. 14.*

(1) At noſtri proavi Plautinus & numeros, & Laudavere ſales, nimium patienter utrumque, Ne dicam ſtultè mirati. *Hor. art. poët.*

Ce jugement d'Horace eſt fort éloigné du ſentiment d'Ælius Stolo, & de Varron, qui ont penſé que ſi les Muſes euſſent voulu parler latin, elles euſſent emprunté le ſtile de Plaute.

(2) Quis adeò averſus à muſis, ut lepore

& de Laberius. Il n'y a pas le ſens commun à la déciſion d'Horace. Lipſe attaque Horace encore plus perſonnellement. *Ce n'eſt pas ſans raiſon*, dit-il, *que l'élégance & la politeſſe de Plaute paroiſſent ſi aimables ; & cet homme de Venuſe excite en moi quelque indignation, toutes les fois que je lis le jugement qu'il en a porté.* Turnébe pouſſe l'invective plus loin : *A l'égard de l'eſtime* (1) *que Plaute mérite, je me range bien plutôt à l'avis des plus honnêtes gens de l'ancienne Rome, que de cet homme de Venuſe, fils d'un affranchi.* Il ſemble que ces critiques ayent oublié l'avertiſſement (2) de Quintilien, qu'on doit parler, avec modeſtie & circonſpection, des hommes dont le nom eſt devenu ſi célébre.

En général, les Savans ſont partagés ſur la préférence des Grecs & des

ac ſalibus Plauti & Laberii non tangatur ? Horatii judicium fine judicio eſt. *Dans le jugement ſur les poëtes comiques, rapporté par Aulu Gelle, Plaute n'a que le ſecond rang, Térence le ſixième.*

Cœcilio palmam Statio do cómico :
Plautus ſecundus facilè exſuperat cæteros...

(1) In hujus Plauti ſalibus æſtimandis, accedo potiùs ſententiæ veterum ingenuorum Romanorum, quàm Flacci, Venuſini hominis, libertino patre nati.

(2) Modeſtè tamen & circumſpecto judicio, de tantis viris judicandum eſt. *Quintil. lib. 10. inſtit. c. 1.*

Latins. Ils trouvent communément, dans les Grecs, de plus grandes beautés jointes à de plus grands défauts. Pour moi j'applaudis au jugement de Ciceron, que les Romains (1) ont inventé avec plus de ſageſſe; & qu'à l'égard de ce qu'ils ont reçu des Grecs, ils l'ont perfectionné.

Mais pourrions-nous ne pas regretter la perte du plus grand nombre des Poëtes Grecs, que le Clergé d'Orient, par un zéle mal-entendu, a fait livrer aux flammes?

Les belles lettres, à l'imitation de la philoſophie, ont entiérement ſecoué le joug de la prévention pour l'antiquité. Nous ſommes plus ſévéres même à ſon égard; car l'indulgence convenable envers les contemporains, exigée par la politeſſe, & utile pour exciter les talens, n'a aucun lieu envers les anciens, qui ſont placés dans le véritable point de vue de l'eſtime ou du blâme, & dont les fautes, relevées avec exactitude,

(1) Sed meum ſemper judicium fuit, omnia noſtros aut inveniſſe per ſe ſapientiùs, quàm Græcos; aut accepta ab illis feciſſe meliora, quæ quidem digna ſtatuiſſent in quibus elaborarent. *Cic. Tuſc. quæſt. lib.* 1. *Cela ne peut cependant s'appliquer qu'à la poëſie, à l'éloquence, à l'hiſtoire, aux loix: car pour la philoſophie, la médecine, les arts, la Grece avoit conſervé la ſupériorité.*

peuvent nous être fort avantageuſes. Mais pour bien juger des ouvrages, on doit, ſuivant le conſeil du P. Brumoy dans le théatre des Grecs, ſe tranſporter en idée dans les lieux & dans les ſiécles, pour leſquels ces ouvrages ont été compoſés.

Lorſque je compare les mœurs & le goût d'une antiquité éloignée de nous de près de 3000. ans, avec les mœurs & le goût de notre ſiécle, je ſuis étonné de n'y pas trouver plus de différence; & Homére me paroît bien plus proche de nous, que les auteurs qui vivoient il y a deux cents ans. Voici un exemple qui ſervira de preuve à ma propoſition.

Des premieres piéces du théatre François.

Les piéces de théatre parmi nous ont commencé par jouer l'hiſtoire de la vie & de la paſſion de N. S. cela s'appelloit *jouer les myſteres*; & lorſqu'on repréſentoit la vie de quelque ſaint, cela s'appelloit *jouer le myſtere d'un tel ſaint*. Ces comédies étoient preſque auſſi longues, que des comédies (1) Chinoiſes.

(1) *Les comédies des Chinois ne ſe bornent pas à repréſenter une ſeule action, ni à ce qui peut ſe paſſer en une ſeule journée. Il y a des comédies dont le ſujet renferme des événemens arrivés pendant l'eſpace de dix ans. Ils les diviſent en pluſieurs parties, qu'ils repréſentent auſſi en différents jours. Ces comédies ſont mêlées de muſique & de récits: il y a du ſérieux & du plaiſant, mais le ſérieux y domine. Il s'en faut bien qu'e-*

Le myſtere de ſainte Barbe en cinq journées, contenoit vingt cinq mille vers : celui de la deſtruction de Troie, qui n'eſt diviſé qu'en quatre journées, contient environ quarante mille vers. Comme ces journées ſont fort longues, on faiſoit une pauſe vers le midi, & on continuoit la repréſentation à deux heures, juſques vers l'heure du ſouper. *Hiſt. du Théat. Fran.*

Dans l'édition de la tragédie de la paſſion, donnée au public l'an 1539. qui contient les additions faites par très-éloquent & ſcientifique (1) docteur maître Jean Michel, on lit au titre ces paroles naïves : *Lequel myſtere fut joué à Angers moult triomphamment, & dernierement à Paris.* Comme dans cet ouvrage il n'y a point d'acteur qui n'ait ſon nom particulier, les deux gardes du ſépulcre s'appellent l'un *Marchantonne*, & l'autre *Rubion*. Voici en quels termes Manchantonne aſſûre à Caïphe & aux autres Juifs, qu'il aura très-grand ſoin, que le corps du crucifié ne ſoit pas dérobé.

les ſoient auſſi vives & auſſi propres à remuer les paſſions que les nôtres. Le P. du Halde, deſcr. de la Chin. t. 4.

(1) *Maître Jean Michel n'a point été évêque d'Angers, comme on le croyoit, mais un médecin d'Angers, qui devint celui de Charles VIII.*

MESSEIGNEURS,

Nous promettons ſur nos honneurs,
De veiller ſi bien nuit & jour,
Et d'y faire ſi bon ſéjour,
Que nous vous répondrons du corps,
Pourvû que ſoyons les plus forts,
Ou y en aura de torchés.

Rubion ajoûte :

Je ſuis pendu ou écorché,
S'il en approche chien ou chat,
Si je ne l'aſſomme tout plat
Du premier coup, ſans marchander;
Et puis m'en vienne demander.
De ſes nouvelles qui voudra.

Ces vers ſont un peu éloignés du goût dramatique qui a régné cent ans après dans les piéces de Corneille.

Journ. de Par. ſous Charles VI. & Charles VII. p. 72.

» En 1420. lorſque le roi de France » & le roi d'Angleterre entrérent dans » Paris, fut fait en la rue Kalende devant » le palais un moult piteux myſtére de la » paſſion notre Seigneur au vif, ſelon » qu'elle eſt figurée autour du cueur de » notre Dame de Paris, & duroient les » échaffaulx environ cent pas de long, » venant de la rue de la Kalende juſ- » qu'aux murs du palais, & n'étoit hom- » me qui veiſt le myſtére, à qui le cueur » ne apiteaſt.

» En 1424. devant le Châtelet, avoit » ung moult bel myſtére du vieil teſta- » ment & du nouvel, que les enfants de » Paris firent, & fut fait, ſans parler, ne » ſans ſigner, comme ce fuſſent images » enlevées contre ung mur. «

Alain Chartier parlant de l'entrée de Charles VII. à Paris en 1437, dit : » Tout » au long de la grand'rue ſaint Denys, » auprès d'un jet de pierre l'ung de l'au- » tre, étoient faits échaffaulx bien & ri- » chement tendus, où étoient faits par » perſonnages l'annonciation notre Dame, » la nativité notre Seigneur, ſa paſſion, » ſa réſurrection, la pentecôte, & le ju- » gement qui ſéoit très-bien : car il ſe » jouoit devant le Châtelet, où eſt la juſti- » ce du roi. Et emmy la ville avoit plu- » ſieurs autres jeux de myſtéres, qui ſe- » roient trop longs à raconter, & là ve- » noient gens de toutes parts, criants, » Noël, & les autres pleuroient de joïe. « *Hiſt. de Charles VII. p. 109.*

On trouve, dans le cérémonial François, pluſieurs deſcriptions des anciens myſtéres qu'on jouoit aux entrées des Rois & des Reines ; & en pluſieurs autres occaſions ſolemnelles.

L'hiſtoire de la ville de Lyon fait mention d'un théatre public dreſſé à Lyon en 1540. » Et là par l'eſpace de trois ou qua- » tre ans, les jours de dimanches & les » fêtes après dîner furent repréſentées la *Rubis, liv. 3. c. 53.*

» plûpart des hiſtoires du vieil & du nou-
» veau Teſtament, avec la farce au bout
» pour récréer les aſſiſtants. « Il paroît par la bibliothéque de la Croix du Maine, que dès l'an 1540. quelques-unes de ces comédies ſaintes avoient été imprimées. Dans un Auto ſacramental de Caldéron (ces piéces Eſpagnoles ſont des allégories qui roulent ſur les plus ſaints myſtéres) les acteurs ſont l'épine, le meurier, le cédre, l'amandier, le chêne, l'olivier, l'épi, la vigne & le laurier. Deux anges leur donnent l'uſage de la parole, & propoſent une couronne aux plantes qui doivent un jour produire des fruits divins; ſur quoi il y a un combat de préférence entr'elles. Certaines proceſſions qui ſont encore uſitées en beaucoup d'endroits, ſont des reſtes des anciens jeux des myſtéres. Quelques-uns font remonter l'origine de ces myſtéres, au tems des Croiſades & au retour des pélerins (1) de la terre ſainte, qui pour s'attirer des aumônes, chantoient les cantiques qu'ils avoient compoſés ſur la paſſion de notre Seigneur, & ſur les choſes merveilleuſes qu'ils ſe vantoient d'avoir vues. Long-tems depuis, le Prévôt de Paris rendit une ordonnance au mois de Juin 1398. par laquelle il fit défenſes

Mém. de Trév. Mars 1740.

(1) De pélerins, dit-on, une troupe groſſiere
En public, à Paris, y monta la premiere.
Des Preaux, art. poëtiq. chant. 3.

à tous les habitans de Paris, de S. Maur, & autres lieux de ſa juriſdiction, de repréſenter aucuns jeux de perſonnages, ſoit de vies de ſaints ou autrement, ſans le congé du Roi. Peu de tems après, il ſe forma une ſociété de comédiens érigée en confrérie, ſous le titre de la paſſion de notre Seigneur. Ils obtinrent des lettres-patentes du 4. Décembre 1402. pour leur établiſſement à Paris.

Lorſqu'on ſe laſſa du ſérieux des myſtéres, on y mêla des ſcénes burleſques, & ces nouveaux ſpectacles furent appellés *les jeux des pois pilés.* Il y avoit trois différentes ſociétés de théatre; les confréres de la paſſion qui jouoient les myſtéres; les Clercs (1) de la bazoche, qui repréſentoient les moralités & les farces; & les enfans (2) ſans-ſouci, dont les piéces s'appelloient *ſoties* ou *ſotiſes.*

Tr. de la pol. t. 1. p. 438.

Hiſt. du théat. Fran.

François I. confirma l'établiſſement des confréres de la paſſion, par lettres patentes (3) du mois de Janvier 1518. En

(1) *Sous François I. les Bazochiens prirent des maſques reſſemblans, & des écriteaux nommant les perſonnes. Une ſi grande licence finit par l'interdiction des jeux de la Bazoche ſous peine de la hart.*

(2) *Les Enfans ſans-ſouci avoient un chef, nommé* Prince des Sots: *titre confirmé par des lettres patentes de Charles VI.*

(3) *Ces lettres ſont ſignées de Meſſeigneurs Maître Jacques de Bourbon, l'Amiral, & autres préſens.*

1543. ils acheterent une partie de l'ancien hôtel des Ducs de Bourgogne, qui n'étoit plus qu'une masure. Ils en firent (1) depuis l'acquisition entiére : & par arrêt du 17. Novembre 1548. le Parlement leur permit de s'y établir, à condition de n'y jouer que des sujets profanes, licites, & honnêtes. On a remis, à l'hôtel de Bourgogne, l'écusson soutenu par deux anges, où l'on voit les instruments de la passion, armoirie des confréres de ce nom, qui avoient la propriété de l'hôtel. On trouve, en France, des comédiens d'une ancienneté bien plus reculée que ces confréres de la passion ; puisque les capitulaires des rois de la seconde race (2) défendent aux comédiens de ces tems-là, de commettre aucune profanation sur la scéne.

Les autres théatres de l'Europe fournissent aussi les exemples des représentations les plus extraordinaires & les plus ridicules. Je ne citerai que le théatre Hollandois. On y coupoit des têtes, on saccageoit des couvents de religieuses. Circé veut perdre le confident d'Ulysse ; elle le cite au tribunal, pour lui faire son procès

Réfl. hist. critiq. & sur les diff. théatr.

(1) *Cet hôtel leur appartenoit encore en* 1674.

(2) Si quis ex scenicis vestem sacerdotalem aut monasticam, vel mulieris religiosæ, vel qualicumque ecclesiastico statui similem, indutus fuerit, corporali pœnæ subsistat & exilio tradatur. *Baluz. Capitul. t. 1. p. 906.*

dans les formes. Le lion eſt préſident, le ſinge le greffier : le loup, le renard, &c. ſont les conſeillers : l'ours eſt le bourreau. On condamne le coupable ; l'ours le pend ſur le champ aux yeux du public. Toutes ces ſotiſes ſont bannies aujourdui, à l'exception du ſiége de Leyde par plus de trois cents acteurs : piéce qui ſe joue tous les ans pour le peuple & les payſans. Il y a encore le ſaccagement d'un couvent, qu'on joue de même chaque année la veille de Noël. *Mém. de Trév. Mars 1740.*

Si nous remontons juſqu'à l'hiſtoire aucienne des théatres Grec & Romain, quelle bizarrerie de goût ſe préſente ! La tragédie chez les Grecs avoit eu les commencemens les plus groſſiers. Un chœur de villageois chantoit les louanges de Bacchus, après lui avoir ſacrifié un bouc, parceque cet (1) animal fait beaucoup de dommage à la vigne. Le bouc immolé étoit le (2) prix propoſé aux auteurs de ces premieres tragédies. Les acteurs de Theſpis furent enſuite Des théatres ancien.

(1) Non aliam ob cauſam Baccho caper omnibus aris
Cæditur, & veteres ineunt proſcenia ludi.
Virgil. Georg. lib. 2.

(2) Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum. *Hor. art. poët. La tragédie tire ſon nom du bouc (τράγος) qu'on donnoit pour récompenſe à ſon auteur. Ariſtote rapporte l'origine de la tragédie à l'Iliade & à l'Odyſſée. Poët. c. 4.*

(1) barbouillés de lie : mais Eſchyle donna plus de décence aux ſiens. Et la tragédie devint le genre d'écrire le plus relevé, le plus noble, & le plus (2) grave.

A l'égard des Comédies, elles tiroient
T. Liv. lib. 7. (3) leur nom des chanſons de villages : Tite-Live donne à la Comédie Romaine un commencement un peu différent. *Les premiers acteurs, dit-il, qui furent mandés d'Hétrurie, danſoient ſeulement au ſon de la flute. Leurs ſcenes muettes ne*

(1) Ignotum tragicæ genus inveniſſe camœnæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.
Poſt hunc perſonæ, pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus. *Hor. art. poët. Solon témoigna de la défiance de ces premiers eſſais de la tragédie; & frappant la terre de ſon bâton avec colere, il dit à Theſpis :* qu'en accoutumant les citoyens aux fables & aux menſonges, la vérité & la bonne foi ſe trouveroient bannies des diſcours ſérieux & des affaires. *Diogen. Laërt. in Solon.*

(2) Omne genus ſcripti gravitate tragœdia vincit. *Ovid.*

Les tragédies Italiennes & Angloiſes ſont mêlées de ſcénes bouſones, que nous trouvons peu décentes. Les ſpectateurs Anglois aiment à voir tous les événemens repréſentés ſur la ſcéne, au lieu que nous ſuivons le conſeil d'Horace :

. . . . . multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præſens . . . *art. poët.*

(3) Comœdias conſtat appellari ex eo quòd initio in vicis juvenes cantare ſoliti eſſent convenientes. *Feſt. in voc. Comœdias.*

consistoient que dans le spectacle d'une danse étrange. La jeunesse Romaine commença ensuite à les contrefaire, en accompagnant ces danses de railleries & de vers grossiers, avec des gestes & des mouvements qui répondoient passablement aux paroles. De ces exercices, il se forma peu à peu des comédiens, qui furent nommés Histrions comme chez les Etrusques. Les Comédies ne consisterent plus, suivant l'ancien usage, dans des vers (1) Fescennins & des saillies grossieres. Le théatre Romain eut des piéces appellées (2) Satyres, assujetties à des mesures prescrites, & où le chant & les gestes mêmes étoient reglés par l'accompagnement des flutes. Livius Andronicus fut le premier qui hazarda de traiter (3) avec dessein un sujet détermi-

(1) *Le nom des vers Fescennins étoit tiré de la petite ville de Fescennium, maintenant le bourg de Galése dans le patrimoine de S. Pierre.*

(2) *Il y avoit un genre de Satyres que Varron appelloit Ménippées, à cause de Ménippe le Cynique, qui avoit écrit en ce genre. C'étoit un mélange du sérieux & de l'enjoué, & quelquefois de prose & de vers. Telle est la satyre de Pétrone, & celle que Séneque composa sur l'apothéose de Claude.*

(3) *Livius Andronicus, affranchi de M. Livius Salinator, représenta sa premiere tragédie, l'an 514. de Rome, sous le consulat de C. Claudius Cento & de M. Sempronius Tuditanus, environ 160. ans depuis la mort de Sophocle & d'Euripide, peu après la fin de la premiere guerre Punique.*

né. La Comédie étant devenue un art, & des plaſanteries (1) *libres ayant été converties en piéces régulieres, les jeunes gens de Rome laiſſerent ces comédies travaillées aux Hiſtrions ; & continuerent, ſuivant l'ancien uſage, à reciter entr'eux alternativement des bouffoneries tournées en vers, auxquelles on donna le nom* d'Exodes, *& qui étoient dans le goût des* (2) farces Atellanes. *Ces acteurs n'admettoient point, parmi eux les Hiſtrions, qui faiſoient métier*

Et poſt Punica bella quietus quærere cœpit
Qui Sophocles, & Theſpis, & Æſchylus, utile ferrent. *Hor. lib. 1. epiſt. 17.*

En général, la poëſie étoit à Rome auſſi ancienne que Rome elle-même. Ciceron a parlé du poëme d'Appius Cœcus ſur la philoſophie Pythagoricienne. La loi des 12. tables défendoit les vers infamants & les ſatyres outrageuſes. Caton l'ancien, dans ſes origines, remarquoit que les premiers Romains chantoient à table, au ſon de la flûte, les actions des grands hommes, Horace & Quintilien n'ont pas oublié les vers des prêtres Saliens ſous Numa. Mais la poëſie avoit été peu eſtimée à Rome ; ce qui y rendit ſes progrès tardifs. Honorem huic generi non fuiſſe declarat oratio Catonis, &c. *Cic. Tuſc. quæſt. lib. 1.*

(1) Feſcennina per hunc inventa licentia morem
Verſibus alternis opprobria ruſtica fudit.
Hor. lib. 2. epiſt. 1.

(2) *Atelle, ville des Oſques, ſe nomme aujourd'hui* Averſa, *& eſt ſituée dans la terre de Labour entre Naples & Capoue.* Ludi Atellani, fabulæ Atellanæ. *T. Liv. lib. 7. Strab. lib. 5.* Oſcum ludicrum. *Tac. annal. lib. 4.*

du théatre, & ils conſerverent tous les priviléges de Citoyens.

Dans les ſiécles les plus polis, on trouve au ſujet du théatre les ſingularités les plus ſurprenantes. Les acteurs des comédies d'Ariſtophane étoient tantôt déguiſés en guêpes, tantôt en grenouilles, ou en oiſeaux.

Conſidérons d'abord la tragédie par ſes habits, dit Lucien; *y a-t-il rien de plus choquant & de plus affreux? Un homme d'une taille giganteſque, monté ſur des échaſſes, portant ſur ſa tête un maſque énorme, dont le ſeul aſpect inſpire l'effroi, & qui ouvre une grande bouche, comme s'il vouloit dévorer les ſpectateurs; ſans parler de ſon faux eſtomac, de ſon ventre poſtiche, & de la vaine enflûre de tout ſon corps, pour répondre à ſa hauteur exceſſive.* Lucien de la danſe.

On voit la figure des anciens maſques des Comédies, dans un manuſcrit de Térence, qui eſt à la bibliothéque du Roi. C'étoit une eſpece de globe, qui enfermoit toute la tête de l'acteur. Julius Pollux décrit les maſques des différens caracteres. Il y en avoit pour les tragédies & pour les deux ſortes de (1) comédies; la premiere qui repréſen- *Onomaſtic. lib. 4. c. 19.*

(1) Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas. *Hor. art. poët. Les premieres tenoient beaucoup de la nobleſſe de la tragédie; les ſecondes étoient d'un ſtile plus bas. Elles étoient nommées* tabernariæ.

roit des perſonnages qualifiés, la ſeconde qui rouloit ſur des aventures & des intrigues des gens du commun. Les maſques des acteurs étoient (1) incruſtés en dedans d'airain, ou de lames fort minces d'une eſpece de pierre, qui les rendoit ſonores.

Pollux, Onom. lib. 4. c. 19.

Les maſques des acteurs Grecs reſſembloient aux Citoyens qu'on vouloit jouer ſur le théatre. Car l'ancienne comédie Grecque nommoit les perſonnes par leurs noms. Cléon, Lamachus, Alcibiade, Socrate, les plus illuſtres perſonnages d'Athènes, ont été les objets des railleries d'Ariſtophane. Périclès même, quoique fort puiſſant, ne fut pas ménagé ſur le théatre. Cette licence outrée mérita d'être réprimée (2) par les

S. Aug. lib. 1. de civit. c. 9.

(1) Quoniàm igitur indumentum illud oris clareſcere & reſonare vocem facit, ob eam rem perſona dicta eſt. *Aul. Gell. lib. 5. noct. Atticar. c. 7.*

(2) *Dans la comédie des Chevaliers, violente ſatyre contre Cléon, qui d'un métier très-vil s'étoit élevé aux emplois de thréſorier & de général d'armée, Ariſtophane fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon, aucun comédien n'ayant oſé faire ce perſonnage; & il ſe barbouilla le viſage de lie, faute de maſque, n'ayant trouvé aucun ouvrier aſſez hardi pour faire un maſque reſſemblant à Cléon, ainſi qu'Ariſtophane le témoigne dans la piéce.*

. . . . doluere cruento
Dente laceſſiti. *Hor. lib. 2. epiſt. 1.*

loix. Alcibiade fit paſſer une loi qui défendoit de nommer perſonne.

La Comédie moyenne s'abſtint ſeulement de nommer les citoyens : elle roula ſur des ſujets réels & des aventures véritables. La comédie nouvelle ſubſtitua des ſujets feints & vagues, ſans aucune application particuliere. C'eſt dans celle ci qu'excella Ménandre, le modele de Térence.

La comédie, chez les Romains, ne donna jamais dans les excès de licence de l'ancienne comédie Grecque. Mais Ciceron nous apprend que l'acteur (1) Diphilus, ayant déſigné Pompée le grand, en déclamant ces mots, *Vous êtes grand par notre miſere*, le peuple les lui fit répéter pluſieurs fois ; & que Pompée, accoutumé aux louanges & aux applaudiſſemens, en fut pénétré d'une ſi vive douleur, qu'ayant le courage abattu & le viſage défait, il ne ſavoit que devenir, ni quel parti prendre.

Ciceron raconte, avec une complaiſance qui eſt bien pardonnable en un ſujet ſi glorieux, que pendant ſon exil, le peuple fut attendri à ſon ſujet par la déclamation d'Eſope. » Lorſqu'on (2) jouoit,

(1) Diphilus tragœdus in noſtrum Pompeïum petulanter invectus eſt... *Cic. ad attic. lib. 2. epiſt. 19. & 21.*

(2) Nam cùm ageretur togata, *ſimulans...*

» dit-il, la piéce intitulée *le Diſſimulé* ou
» *l'ancien Brutus*, il n'y eut aucun en-
» droit, qui pouvoit ſe rapporter à ma
» ſituation, que le peuple ne remarquât,
» & que l'acteur ne fît valoir. Avec quels
» gémiſſemens, furent entendues ces
» paroles, *oh! notre pere!* Cet acteur,
» non moins courageux qu'excellent,
» reprocha indirectement au peuple de
» s'être laiſſé emporter par des mouve-
» mens inconſidérés, & au ſénat de s'ê-
» tre laiſſé tromper. *O Grecs, ingrats,*
» *légers, inſenſibles aux plus grands bien-*
» *faits!* Il ne devoit pas appeller mes
» Citoyens ingrats, mais les plaindre de
» ne pouvoir pas alors ſecourir celui,
» par qui ils avoient été conſervés. Car
» j'avoue qu'aucun particulier n'eut j'a-
» mais plus de reconnoiſſance pour ſon
» bienfaicteur, que la république en a
» pour moi. En diſant ces paroles, *Vous*
» *ſouffrez qu'il ſoit en exil, vous avez per-*
» *mis qu'il fût chaſſé, vous conſentez en-*
» *core à en être ſéparés*, la beauté de ſa
» voix étoit étouffée par l'abondance de

Orat. pro ſextio... Plutarque raconte que ce même comédien, qui avoit rendu de grands ſervices à Ciceron par ſa déclamation touchante, jouant le rôle d'Atrée, & un domeſtique étant venu à paſſer inconſidérement devant lui, dans le moment que la violence de la paſſion l'avoit mis hors de lui-même, il lui donna un ſi grand coup de ſceptre, qu'il l'étendit mort à ſes pieds.

» ſes

» ſes larmes. Il ſubſtitua même mon » nom à celui de Brutus en cet endroit : » *Tullius qui avoit affermi la liberté des* » *Citoyens.* Le peuple le lui fit répéter » mille fois. Les poëtes, que j'ai toujours » aimés, ne me manquerent pas au be- » ſoin : & tout ce qui fut tenté en ma fa- » veur, fut reçu, non-ſeulement avec » des applaudiſſements, mais avec toutes » les marques publiques de la plus vive » douleur. «

La grande étendue des théatres anciens, qui n'avoient aucune couverture ſolide, obligeoit à ménager tout ce qui pouvoit donner plus de force à la voix des acteurs. C'eſt pour cela que Vitruve nous apprend qu'on y plaçoit à certains intervalles, des vaſes d'airain d'une forme ronde & concave. Ces échos artificiels, par les proportions géométriques de leur conſtruction, & par les proportions harmoniques de leur correſpondance, ſonnoient à la quarte, à la quinte les uns des autres, & formoient ainſi tous les autres accords juſqu'à la double octave. Il falloit que de leurs dimenſions & de leurs diſtances il réſultât un ſon uniforme. Les anciens ne ſont pas bien d'accord ſur l'effet de ces vaſes. Pline ſe plaint (1) de ce que le ſable répandu ſur

Lib. 5. c. 5.

(1) In theatrorum orcheſtris ſcobe aut arenâ vox devoratur, & in rudi parietum circum-

le fond de l'orcheſtre, & les vaſes placés contre la muraille, abſorboient la voix des acteurs. Caſſiodore au contraire (1) témoigne, *que les ſons tragiques étoient tellement augmentés par ces échos artificiels, qu'on les prenoient à peine pour des ſons humains.*

Les acteurs jouerent long-tems les rôles des femmes. Aulu-Gelle parle d'un comédien nommé Polus, qui faiſoit (2) le perſonnage d'Electre, d'une maniere fort touchante. Cet acteur, ayant perdu ſon fils, tint entre ſes mains l'urne qui renfermoit ſes cendres, comme ſi elle eût contenu les cendres d'Oreſte, & fit retentir le théatre de ſanglots & de lamentations véritables.

Il nous reſte bien peu de tragédies des anciens. De cent vingt tragédies de Sophocle, il n'en eſt venu juſqu'à nous que ſept. De quatre-vingt douze tragédies d'Euripide, il ne s'en eſt conſervé que dix-neuf. Nous n'avons de tragédies Romaines, que celles qui portent le nom

jectu, doliis etiam inanibus. *Plin. lib.* 11. *c.* 58.

(1) Tragœdia ex vocis vaſtitate nominatur, quæ concavis repercuſſionibus roborata, talem ſonum videtur efficere, ut penè ab homine non credatur. *Caſſiod. lib.* 4. *epiſt.* 51.

(2) Polus lugubri habitu Electræ indutus, urnam è ſepulchro tulit filii, &c. *Aul. Gell. lib.* 7. *noct. Attic. c.* 5.

de Séneque, & qui, pour la plûpart, ne ſont pas de cet auteur.

La tragédie avoit pour objet la terreur & la pitié, & de rendre les maux ſupportables par l'exemple des grandes calamités des perſonnages les plus illuſtres. Eſchyle, dans une comédie d'Ariſtophane, reproche à Euripide *d'avoir corrompu la tragédie par les perſonnages criminels des Phédres & des Sthenobées.* Echyle ajoute, *qu'on ne trouvera, dans ſes pieces dramatiques, aucun rôle d'amante*; & il s'attribue l'honneur d'avoir formé les Grecs illuſtres, qui avoient rendu de ſi grands ſervices à leur patrie.

Ariſtot. poët. c. 13.

Ariſtoph. in ranis. act. 4. ſc. 2.

On a reproché à nos poëtes tragiques d'avoir amolli la ſcene & abaiſſé la tragédie, en rapportant toute l'action du théatre à l'amour. Mais ils ont en cela ſuivi une voie plus ſûre pour aller au cœur, qu'ils ont mieux connu que les tragiques anciens. Le poëte qui ſuivroit le plan d'Ariſtote, d'émouvoir par la terreur, trouveroit tous les courages roidis contre lui. Quelle impreſſion feroit-il, puiſque rien n'eſt plus aiſé que de mépriſer des craintes fictives? La terreur n'eſt pas une paſſion qu'il ſoit glorieux d'introduire dans le cœur. Celui qui en eſt frappé, voudroit cacher l'impreſſion qu'il en reſſent. Elle n'eſt pas capable, par elle-même, de porter à la

vertu; & ſi elle eſt efficace pour détourner du crime, c'eſt le motif le plus bas & le moins ſûr, puiſqu'il ceſſe par l'eſpérance de l'impunité. Le but de la tragédie eſt d'offrir de grands ſpectacles des paſſions, des déſordres & des maux qu'elles cauſent à celui qui s'y abandonne, du bonheur & de la gloire qui accompagnent celui qui s'en rend le maître, & qui, par un uſage héroïque de ces mêmes paſſions, s'éleve à une vertu plus éclatante. L'amour, qui fournit de lui-même un champ très-pathétique, eſt encore une paſſion d'autant plus propre au théatre, qu'elle peut ſervir de liaiſon à toutes les impreſſions les plus vives, à une terreur utile & qui puiſſe être avouée, à la pitié, dont Ariſtote a fait le ſecond reſſort de la tragédie, à l'amour de la patrie, à l'ambition, à la juſtice, à la valeur, à tous les traits de la généroſité. L'amour peut exciter ou combattre les mouvemens de toutes les autres paſſions: ſes foibleſſes mêmes ſont les ſources des ſentimens les plus magnanimes. D'ailleurs de quel ornement & de quelles graces ne priveroit-on pas le Spectacle, en ſupprimant les rôles des femmes, à l'imitation des anciens théatres, ou des tragédies de Colléges?

Si nous y prenons garde, nous ne pouvons ſouffrir toutes les autres paſſions que

déja métamorphoſées en vertus. L'amour eſt la ſeule paſſion, dont le combat forme un ſpectacle. Nous nous moquerions d'un héros, qui laiſſeroit entrevoir les atteintes de la peur, avant que de la ſurmonter; ou, qui, par des impreſſions de crainte, s'éleveroit par degrés à la prudence: nous n'aurions que de l'horreur pour celui qui ſentiroit du penchant à trahir, avant que de ſe déterminer à être fidèle. Mais nous plaignons les foibleſſes de l'amour: cette paſſion ſe transforme en toutes les autres; c'eſt le ſujet inépuiſable du théatre, & qui y eſt devenu néceſſaire. Ainſi, quelques déclamations qu'on renouvelle de tems en tems contre la molleſſe de notre tragédie, en ce qu'elle roule principalement ſur l'amour, il faut avouer que les ſujets où la tragédie pourroit s'en paſſer, ſont très-rares. Mais la vraiſemblance des caracteres ne doit pas moins être obſervée dans tous les perſonnages introduits ſur la ſcene. P. Corneille paroît ne regarder l'amour que comme une paſſion ſubalterne. *J'ai cru juſqu'ici*, dit-il, *que l'amour étoit une paſſion trop chargée de foibleſſes, pour être la dominante dans une piéce héroïque: j'aime qu'elle y ſerve d'ornement, & non pas de corps; & que les grandes ames ne la laiſſent agir, qu'autant qu'elle eſt compatible avec les plus nobles impreſſions.* Il eſt vrai

Lett. de P. Corn. à S. Evrem. en 1668.

que Corneille ſuit ordinairement cette maxime, de n'employer l'amour qu'autant qu'il lui ſert à produire ſur le théatre les plus nobles impreſſions: mais il n'a hazardé aucune tragédie, d'où il l'ait entiérement proſcrit, comme Racine d'Athalie. Que l'amour ne ſoit pas la paſſion dominante dans une piéce héroïque, qu'il n'en ſoit pas non plus le principal ornement: mais le théatre ſeroit bientôt abandonné, ſi l'on prétendoit l'en exclure.

Réflex. critiq. ſur la poëſ. & la peint. part. 3.

Il eſt prouvé clairement par un grand nombre de paſſages, que la déclamation théatrale, au lieu d'être, comme la nôtre, arbitraire & abandonnée au diſcernement des acteurs, étoit notée & aſſujettie à des meſures fixes, à des tons & à des geſtes preſcrits. Ce n'étoit pas un chant proprement dit, un chant muſical, mais une (1) prononciation reglée, ſoit pour les élévations & les abaiſſemens de la voix, ſoit pour les intervalles & les meſures de lenteur ou de vîteſſe, ſoit pour les accens &

(1) *La déclamation eſt communément exprimée dans les écrits des anciens par le mot*, canere, *& le geſte par le mot* ſaltatio. *Suétone dit que Caligula étoit ſi tranſporté hors de lui-même aux ſpectacles, qu'il chantoit avec l'acteur tragique. Le même hiſtorien nous repréſente Neron chantant les tragédies. Cet uſage eſt atteſté par Tite-Live & par Horace. Tit. Liv. lib. 7. Ariſtote compte la Mélopée au nombre des ſix parties eſſentielles de la tragédie.*

les tons, ſoit pour tous les mouvemens extérieurs. Quoique cette déclamation n'eût ni cadences, ni ports de voix, ni aucun des caractéres du chant proprement dit, elle étoit compoſée & notée comme de la muſique & accompagnée d'inſtrumens à vent ou à cordes, mais plus ſouvent de (1) flûtes. L'accompagnement devoit être plus travaillé dans les monologues, qui exprimoient des paſſions plus vives. En Grece, les poëtes étoient eux-mêmes les auteurs de la modulation : parmi les Romains, le compoſiteur de cette modulation, pour les endroits où elle devoit être plus travaillée, étoit différent du poëte. On a marqué exactement, au bas du titre des comédies de Térence, le nom des inſtrumens dont on s'étoit ſervi pour la repréſentation de chaque piéce.

Lucien ſe moque des poëtes tragiques, qui faiſoient chanter Hercule, comme une Hécube ou une Andromaque. Ciceron a remarqué que le comédien (2) Roſcius, devenu vieux, avoit prolongé la meſure du chant, & que les flûtes l'accompagnoient plus lentement. Cet

(1) *Les bas réliefs ne nous permettent pas de douter que les joueurs de flûtes n'en embouchaſſent deux à la fois.*

(2) Quemadmodùm Roſcius familiaris tuus, &c. *Cic. de legib. lib.* 1.

orateur obſerve encore, que ceux (1) qui avoient un grand uſage de la déclamation, connoiſſoient, au prélude des flûtes, qu'elle étoit la piece qu'on alloit joüer, diſant ſans s'y méprendre, *c'eſt Antiope, ou c'eſt Andromaque. Comment croirai-je*, ajoute t il, *que l'ombre (2) de Polydore ſoit auſſi agitée qu'elle veut me le perſuader, lorſqu'elle récite des vers, dont la meſure & l'accompagnement ont tant de régularité!*

Cette réflexion conduiroit ceux qui ne connoiſſent pas nos Opéra, à penſer que rien n'eſt plus ridicule, que de pleurer, de menacer, de mourir, en chantant. Il eſt néanmoins certain par l'expérience, que les paſſions exprimées par le chant, font beaucoup d'impreſſion. Les tons & les geſtes des Acteurs anciens étoient notés comme la muſique, & comme la chorographie où Feuillée avoit tracé par des notes les pas des danſeurs.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, dans la déclamation ancienne, c'eſt qu'à Rome elle étoit ſouvent partagée entre deux Acteurs, dont l'un étoit (3) chargé

(1) Quàm multa quæ nos fugiunt in cantu, exaudiunt in hoc genere exercitati?... *Cic. Acad. quæſt. lib.* 4.

(2) Non intelligo quid metuat, cùm tàm bonos ſeptenarios fundat ad tibiam. *Cic. Tuſc. quæſt. lib.* 1.

(3) Iiſque canentibus, alii geſtus edebant,

de prononcer, & l'autre de faire les geſtes. Une coutume (1) ſi éloignée de notre goût & de nos idées, étoit venue de ce que le Comédien Livius Andronicus, s'étant enroué à force de recommencer (2) un endroit que le peuple lui avoit redemandé pluſieurs fois, il fit continuer la piéce par un eſclave, qui ne faiſoit que prononcer, tandis que Livius faiſoit les geſtes. Ce n'étoit que dans (3) les monologues, où les paſſions étoient exprimées plus vivement, que la déclamation & les geſtes étoient ſéparés. C'étoit une né-

S. Iſidor. lib. 18. *orig. c.* 44.

(1) *Polydore Virgile, lib.* 3. *de invent. c.* 13. *révoque en doute cette coutume, & prétend même prouver le contraire par ce paſſage de Ciceron:* Hiſtrio, ſi paulò ſe moveat extrà numerum, aut ſi verſus pronunciatus eſt ſyllabâ unâ brevior aut longior, exſibilatur & exploditur. *Cic. Parad. Si ce n'étoit pas un ſeul acteur, dit Polydore, qui déclamât en même tems qu'il faiſoit les geſtes, comment pouvoit-on ſiffler ſes geſtes ou ſa prononciation? Mais Ciceron ne dit pas que ce fût le même acteur qui fût expoſé à être ſifflé pour le geſte & pour la prononciation. D'ailleurs, il eſt conſtant que quelquefois la déclamation & les geſtes étoient partagés entre deux acteurs, & qu'ils étoient auſſi quelquefois réunis dans le même.*

(2) Is ſui operis actor, &c. *Val. Max. lib.* 2. *c.* 4.

(3) *Tite-Live dit que celui qui prononçoit n'étoit pas expoſé en vue, mais placé auprès du joueur de flûte,* Veniâ petitâ, puerum ad canendum ante tibicinem cùm ſtatuiſſet. *T. Liv. lib.* 7.

ceſſité que les intervalles des geſtes & de la prononciation fuſſent règlés. afin que les deux acteurs, dont l'un prononçoit & l'autre faiſoit les geſtes, ſe rencontraſſent toujours. Les maſques empêchoient de diſcerner ſi l'acteur prononçoit ou non. Il n'eſt pas fort diciffile d'imaginer que l'action & les geſtes d'un comédien pourroient nous plaire, quoique la voix qu'on entendroit, partît de l'orcheſtre auſſi-bien que les accompagnemens. Si nous entendions une voix qui continuât le récitatif pendant les fureurs de Roland, penſons-nous que le ſpectacle en fût moins capable de faire impreſſion? Les dépenſes prodigieuſes des Romains pour conſtruire des théâtres & des amphithéatres, dont les ruines cauſent encore aujourd'hui notre étonnement, & leurs profuſions envers les comédiens Eſope & Roſcius, ne nous permettent pas de douter qu'on ne cherchât ſoigneuſement à Rome ce qui devoit plaire davantage dans les repréſentations des piéces de théatre: & d'un autre côté, l'excellence de leurs poëmes & de leurs autres ouvrages, & le bon gout de tous les arts qui ſe remarque dans les monumens qui nous en reſtent, ôtent tout ſoupçon que ce peuple manquât de diſcernement.

De la danſe des ancien. L'ancienne danſe ne paroît pas moins bizarre. Simonide l'apelle *une poëſie muet-*

te. Toute ſorte de ſujets étoient repréſentés par des ballets expreſſifs & des danſes caractériſées. Longus décrit une danſe de Pantomimes, qui imitoient les vendangeurs, ceux qui portent la hotte, ceux qui foulent les raiſins, ceux qui empliſſent les tonneaux, ceux qui boivent le vin doux. *Longus, paſtoral. liv. 2.*

Une eſpece de danſe, appellée *Cheironomie*, conſiſtoit dans les geſtes & dans les mouvemens des bras & des mains. *Suid. in voc. χειρονομεῖν. Xenoph. in Sympos.*

Jamblique rapporte que la cheironomie étoit un des exercices des Pythagoriciens. Quintilien nous apprend qu'elle avoit été cultivée, dès les tems héroïques, par les plus grands hommes de la Gréce; approuvée par Socrate; miſe par Platon, au nombre des vertus civiles; & par Chryſippe, parmi les principes les plus néceſſaires de l'éducation; que les Lacédémoniens l'avoient regardée comme utile à la diſcipline militaire: que les anciens Romains ne l'avoient pas dédaignée, & que les prêtres l'avoient pratiquée conſtamment. *Quintil. libr. 1. inſtit. c. 11.*

Juvenal dit (1) de Bathylle: *Lorſque le gracieux Bathylle exprime dans une cheironomie l'hiſtoire de Leda.* Et ailleurs il fait mention d'un écuyer tranchant,

(1) Chironomon Ledam molli ſaltante Bathyllo. *Juven. Sat. 6.*

qui danſoit en ſervant (1) ſur table, & qui exerçoit une eſpece de cheironomie, en coupant les viandes avec tant d'adreſſe & de légéreté, qu'il ſembloit faire voler le couteau dont il ſe ſervoit.

Cette eſpece de danſe eſt décrite par Caſſiodore (2) dans ce paſſage: *On ajouta les mains parlantes des acteurs, leurs doigts expreſſifs, leur ſilence éloquent, leur langage muet, inventions de la muſe Polymnie, qui a montré que les hommes pouvoient manifeſter leurs penſées ſans l'organe de la voix.*

Macrob. lib. 2. Satur. c. 10. Ciceron diſputa avec Roſcius, à qui mettroit le plus de variété dans l'expreſſion d'une même penſée, ou par le diſcours ou par les geſtes: ce qui enfla tellement le courage de cet excellent comédien, qu'il compoſa un livre, pour comparer ſon art avec l'éloquence.

Hylas, dans un ballet, ayant repréſenté la grandeur d'Agammenon par des bras élevés & étendus, Pylade lui cria: *Tu le fais long, & non pas grand.* Et le peuple ayant ordonné à Pylade de jouer le même rôle; quand il vint à cet endroit

(1) Structorem interea, ne qua indignatio deſit,
Saltantem ſpectes. . . .

(2) His ſunt additæ orchiſtarum loquaciſſimæ manus, linguoſi digiti, &c. *Caſſiod. l. 4. Epiſt. 51.*

où il falloit exprimer la grandeur d'Agamemnon, il ſe mit à rêver profondément, faiſant entendre de combien de ſoins eſt rempli celui qui eſt chargé de veiller au bien public.

Un Pantomime, du temps de Néron, avoit (1) ſi bien repréſenté, par ſa danſe & par ſes geſtes, l'hiſtoire de Mars & de Venus ſurpris & enchaînés par Vulcain, qu'un prince de Pont, qui étoit à la cour de Néron, lui demanda ce danſeur, ajoutant *qu'il avoit des voiſins, dont la langue étoit inconnue, & que ce Pantomime ſeroit le meilleur de tous les interprétes, pour ſe faire entendre d'eux.* *Lucien de la danſe.*

Apulée décrivant la repréſentation du jugement de Pâris, dit *que Venus immobile, & ne faiſant aucun geſte, ne danſoit que* (2) *des yeux*, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſe faiſoit entendre que par ſes regards.

Il étoit arrivé le même changement dans la danſe que dans la déclamation. Dabord le même acteur avoit chanté & danſé, en même tems: mais comme on vit que le mouvement rendoit la prononciation plus difficile, on ſépara le chant & la danſe, de *Lucien de la danſe.*

(1) *Une ancienne épigramme dit que les Pantomimes avoient autant de langues que de membres.*

Tot linguæ quot membra viro: mirabilis eſt ars,
Quæ facit articulos, ore ſilente, loqui.

(2) Et nonnunquàm ſaltare ſolis oculis. *Apul. metam. lib.* 10.

même qu'on avoit séparé la déclamation & les gestes. Nous avons vu, sur le théatre de l'opéra, plusieurs ballets expressifs & caractérisés; comme les pompes funébres de Psyché & d'Alceste, les vieillards de Thésée, les songes funestes d'Atys, les Hyperboréens d'Isis. Un exemple, en ce genre, plus récent & plus gracieux, est la danse de Flore, qui après avoir été exposée aux attaques impétueuses de l'Aquilon, est ranimée par les secours de Zéphire.

Les anciens avoient aussi, sur leur musique, des idées fort différentes des nôtres. Elle embrassoit touts les usages qu'on peut faire de la voix, & tous les exercices du corps, susceptibles de grace & de justesse. Elle comprenoit (1) la déclamation, les gestes, la danse, tout ce qui est assujetti à certaines mesures, tous les mouvemens reglés, & surtout la poësie.

Quoique la danse des anciens fût une poësie muette, & qu'ils étendissent les dépendances de leur musique à toute sorte de mesure & de poësie, ce seroit nous écarter de l'objet de ce chapitre, que de pousser plus loin cette digression sur les théatres des anciens.

Il y a beaucoup de caprice dans toutes les productions de l'esprit, comme dans

(1) Numeros musica duplices habet in vocibus & in corpore... *Quintil. instit. lib.* 1, c. 12.

les autres ouvrages de la nature. Le poëme dramatique parmi les anciens fut longtemps dans l'enfance, & l'eſſai du poëme épique, le plus difficile de tous, a été regardé comme le chef-d'œuvre d'un grand maître : au lieu que parmi les modernes le poëme dramatique atteint ou ſurpaſſe même tout ce que l'antiquité a fourni en ce genre, mais qu'il ne ſe voit rien qui égale les poëmes d'Homére & de Virgile.

Pourquoi le poëme épique réuſſit difficilement.

La plûpart de ceux qui en ont cherché la cauſe, & entr'autres le P. Rapin, l'ont attribuée à la monotonie de la rime, qui à la longue fatigue l'oreille, & rend un ouvrage languiſſant. Le P. Bougeant réfute cette opinion, & trouve la véritable raiſon du peu de réuſſite de nos poëmes épiques, dans le mélange de la véritable religion avec l'intervention des divinités du Paganiſme, & avec ce merveilleux dans lequel conſiſte l'eſſence du poëme épique. Je rapporterai les propres termes du P. Bougeant, comme très-propres à développer & à faire valoir ſa penſée.

» Par quelle fatalité eſt-il arrivé que » depuis la renaiſſance des lettres, ni les » François, ni les autres nations, après » avoir égalé à peu près les anciens dans » tout le reſte, & les avoir même ſurpaſſés » en pluſieurs choſes, n'ont pu encore » produire aucun poëme épique, qui ſoit

» véritablement estimable en genre de
» poëme épique, quoiqu'on y trouve d'ail-
» leurs beaucoup de beautés ? Ce seroit
» une injustice d'en attribuer la cause au
» défaut de génie dans les modernes.
» L'Arioste, le Tasse, Milton, sans par-
» ler de plusieurs autres, en ont eu suffi-
» samment pour réussir, si la chose eût été
» possible. C'est encore une erreur parmi
» nous de s'en prendre à la rime, dont
» l'uniformité, dit-on, & les chutes con-
» tinuelles fatiguent l'esprit & l'oreille.
» Elle a au contraire de la grace & de la
» force ; elle fixe l'attention & la mémoi-
» re ; elle entraîne l'esprit, flatte l'oreil-
» le, embellit l'expression ; elle releve les
» pensées les plus simples, & donne une
» nouvelle force aux plus sublimes. Ne
» donne-t-elle pas un nouvel agrément au
» poëme du Lutrin ? Ne lit-on pas tout de
» suite toutes les tragédies de Racine,
» sans être fatigué de la rime ? Seroit-ce,
» comme quelques-uns s'imaginent, que
» nos auteurs se sont attachés à des sujets
» trop récens ? La plûpart de nos moder-
» nes ont pris des sujets fort anciens :
» tels sont la Jérusalem délivrée, Clovis,
» Pharamond, Constantin, & encore plus
» le Paradis perdu, qui est sans contredit
» le plus ancien de tous les sujets. Il n'y
» eut jamais de sujet de poëme plus ré-
» cent que celui de l'Iliade, lorsqu'Homere

» le publia, & cependant l'Iliade ne laiſſa » pas d'attirer deſlors l'admiration de tou- » te la Gréce. La véritable raiſon du peu » de ſuccès des poëmes épiques de nos » modernes, c'eſt qu'ils ont choiſi des ſu- » jets qui ſuppoſent la véritable religion, » & qui ont quelque liaiſon avec elle : or » la véritable religion détruit ce merveil- » leux, qui conſiſte dans l'intervention des » divinités du Paganiſme, qui conſtitue la » véritable eſſence du poëme épique. Auſſi » voyons-nous que les aventures de Téle- » maque, auxquelles il ne manque que la » rime pour être un poëme épique accom- » pli, & auxquelles rien ne manque pour » être un ouvrage achevé, ont été géné- » ralement applaudies & admirées ; aulieu » que le mélange des idées de la vérita- » ble religion avec les fables & les divini- » tés du Paganiſme n'a pû rien produire » qui ait été gouté, malgré l'excellence » des morceaux détachés, malgré l'agré- » ment de la belle vérification, malgré » les deſcriptions charmantes, & les plus » beaux traits de morale qui y ſont in- » ſérés. «

L'Arioſte mêle S. Jean avec les Parques, avec l'Hippogryphe & autres fables. Tout le poëme du Camoëns roule ſur des allégories, qui confondent perpétuellement la religion & la mythologie. Les poëtes Anglois ſurtout aſſocient les

Arioſt. Orland. furioſ. cant. 34. Stanz. 58.

Anges & les Cupidons, S. George & Venus, l'enfer du Chriſtianiſme & celui des Payens. Ils ne peuvent quitter les deſcriptions démoniaques. C'eſt l'objet favori, tant de leurs poëmes épiques que dramatiques. Dryden égaye la comédie du roi Artus par les plaiſanteries de ſes diables. L'auteur de D. Quichote, autre comédie angloiſe, dépeint les démons farcis de la plus délicieuſe curée des ames, & faiſant griller des tranches de fols pour leurs déjeûners. Milton, dans le ſecond chant du Paradis perdu, repréſente l'enfer comme des champs éliſées. Là les diables s'exercent de même que dans les jeux olympiques, ils manient avec adreſſe leurs chevaux ardens, ou dans une courſe rapide ils évitent la borne. D'autres raiſonnent ſur la providence, la préſcience, la liberté. A la fin du même chant, Satan veut ſortir des enfers. La mort, qui eſt un des deux monſtres qui en gardent l'entrée, lui reproche ſa rébellion, & le traite d'orgueilleux & de perfide. Satan & la mort, monſtre maſculin, ſont prêts de ſe battre, lorſque l'autre monſtre, qui eſt féminin, & qui ſe nomme le péché, ſe jette entr'eux avec un cri épouvantable, & ſe fait reconnoître pour la fille de Satan. Elle lui fait un récit fort hideux de l'inceſte qu'elle a commis avec ſon fils la mort. Satan ſe radoucit; & ayant fait part

aux deux monſtres de ſes projets, ils ſont tranſportés de joie, & ils concluent que leur véritable intérêt eſt de déſobéir à Dieu, & de favoriſer l'évaſion de Satan. Le poëte nous laiſſe ignorer comment les clefs de l'enfer avoient paſſé en de ſi mauvaiſes mains. Dans le ſixiéme chant, Michel briſe le cimeterre de Satan, & lui fait dans les côtes une profonde bleſſure. Les diables imaginent de ſe ſervir d'artillerie, avec laquelle ils mettent une telle confuſion dans la ſainte armée, qu'ils renverſent par millions anges ſur archanges. Ceux-ci arrachent & déracinent les montagnes, & les lancent contre leurs ennemis : mais les diables en ayant fait autant, ces monts lancés de part & d'autre ſe rencontroient dans les airs avec une violence terrible. Le Fils de Dieu foudroie les diables, & les précipite dans les enfers. Dryden trouvoit que ce n'étoit pas Adam, mais le diable qui étoit le héros de ce poëme.

Le génie heureux de Moliére n'a pas beſoin de ſe tranſporter hors de la nature. Le roman ſublime de Télémaque préſente le fabuleux convenable à l'Epopée ; mais ſans aucun mélange de la vraie religion ; & il n'enveloppe ſes inſtructions admirables, que ſous des images proportionnées aux héros qu'il a deſſein de former.

Le poëme de la Henriade vient de prouver qu'aucun des obſtacles du poëme épique n'eſt inſurmontable ; & que ni la monotonie de la rime, ni le choix d'un ſujet récent, ni le mélange de la vraie religion avec le merveilleux de la mythologie, n'empêchent de produire de l'excellent dans le genre épique. Il faut avouer cependant que ce contraſte (1) de nos myſtéres avec le Paganiſme eſt un dangereux écueil, lorſqu'on les fait entrer dans l'unité d'un deſſein & dans le tiſſu du même ouvrage. L'art le plus brillant ne peut réparer entiérement cette défectuoſité. Le magnifique poëme de la Henriade en eſt encore un exemple. Quelque rempli qu'il ſoit de beautés capables de ſéduire un cenſeur ſévere, il n'a pas été, du côté de la conduite, exemt de critique.

L'Arioſte & le Taſſe méritent nos applaudiſſemens. S'il faut excuſer de grands défauts dans les anciens, pourquoi n'au-

(1) *Alexandre Roſa, dans un poëme intitulé*, Virgilius Evangeliſans, *décrit ainſi l'inſtitution du ſaint Sacrement :*

Jamque dies cœlo conceſſerat, almaque Phœbe
Noctivago curru celſum pulſabat Olympum :
Cùm Chriſtus Cererem ſociis Bacchumque miniſtrat,
Quæ mortis monumenta ſuæ partitur in omnes,
Ut longum nobis Chriſti teſtentur amorem.

tons-nous aucune indulgence pour ceux des modernes ?

Le merveilleux des fables eſt ſi eſſentiel à l'Epopée, que la qualité de poëte a été conteſtée à (1) Lucain, dont les narrations tiennent plus de l'hiſtoire que de la fiction. Palingenius ſe (2) déclare contre ce ſentiment. *Il auroit honte*, dit-il, *de faire des vers, s'ils ne pouvoient pas être le langage de la vérité, & ſi le menſonge étoit eſſentiel à la poëſie.*

On ne doit, ſuivant Strabon, ni prendre pour vrai, ni pour entiérement fabuleux, ce qu'on trouve dans Homére & dans les autres poëtes. *Strab. lib. 1.*

Les aventures de Télémaque ont été regardées par pluſieurs comme un poëme parfait. L'abbé Fraguier s'eſt oppoſé à cette idée, & a compoſé une diſſertation pour prouver qu'il ne peut y avoir de poëme en proſe. Cette diſpute n'eſt pas terminée : quelques auteurs voudroient donner l'excluſion (3) à la rime, & à toute la *Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 6.*

Diſpute littéraire au ſujet de la rime.

(1) *Lucain fut excité à entrer dans une conjuration contre Néron, parceque cet empereur traverſoit la réputation de ſes poëſies.* Lucanum propriæ cauſæ accendebant, quòd famam carminum ejus premebat Nero. *Tac. annal. lib.* 15.

(2) Nam ſolas tribuunt fabellas vatibus, ac ſi
Vera loqui fœdumque foret vetitumve poëtis.
Horum ego judicium falſum ac damnabile duco... *Paling. Zodiac. lib.* 6.

(3) *Les Anglois ont ſecoué le joug de la rime.*

(1) contrainte des regles de la poëſie. Une comparaiſon fort courte, employée par Montagne, ſuffit pour décider la queſtion.

Liv. 1. ch. 28. *Comme la voix contrainte dans l'étroit canal d'une trompette ſort plus aiguë & plus forte, ainſi la ſentence preſſée aux piés nombreux de la poëſie s'élance plus bruſquement, & frappe d'une plus vive ſecouſſe.* On ne peut faire à la rime que les mêmes objections qui tombent également ſur les ſyllabes cadencées des vers Grecs & Latins. La contrainte des penſées & le danger de la monotonie ſe trouvent des deux côtés. Mais combien d'admirables productions ſont ſorties de cette contrainte! Elle excite & autoriſe un feu éclatant: c'eſt un langage à part.

L'ab. de Pons, Diſc. ſur le poëm. épiq. *Le poëme de Télémaque*, dit l'abbé de Pons, *devroit avoir fait ſoupçonner aux gens de lettres, que les vers n'ont aucunes richeſſes qui n'appartiennent à la proſe & dont elle ne ſache uſer avec ſuccès.* Cet exemple eſt le ſeul prétexte ſpécieux qu'on puiſſe alléguer pour transférer à la proſe les droits & les avantages propres à la poëſie. Mais la queſtion n'eſt pas de ſavoir s'il eſt néceſſaire qu'un roman ſoit écrit en vers: il s'agit de diſtinguer la poëſie de la proſe, & de ne pas prendre une proſe fleurie

dans tous les ouvrages de longue haleine, comme dans leurs poëmes épiques & dramatiques.

(1) *L'épître de Clio ſur ce différend eſt un morceau de littérature d'un goût exquis.*

& brillante pour des vers. Le roman de Télémaque eſt un chef d'œuvre d'une eſpèce ſinguliere, & qui ne peut être tiré à conſéquence. Les grandes leçons de magnanimité & de ſageſſe, les allégories ingénieuſes qui enveloppent une morale exquiſe, ſont toujours en droit de plaire. Le ſtile même de Télémaque, orné des images les plus brillantes de la poëſie, a beaucoup d'attraits. Il faut avouer néanmoins que cet exemple eſt doublement dangereux. 1. Il applanit trop les ſentiers eſcarpés de la poëſie aux génies médiocres de mille auteurs, qui n'étant pas nés poëtes, accableroient le public de poëmes proſaïques, dans leſquels ils ne pourroient ſubſtituer au feu de la poëſie un autre genre de beautés encore plus ſublimes, auxquelles ils ſont hors d'état d'atteindre. 2. On peut abuſer des attraits de ce modele, & employer l'enflûre d'une proſe poëtique dans tout autre genre, où elle ſeroit ridicule à l'excès. A quoi tient-il que dans un ſiécle ſi ſuſceptible de mauvaiſes impreſſions, le goût ne ſoit entiérement dépravé par une proſe, où l'on trouve : *une mer follement irritée contre des rochers où elle ſe briſe en gémiſſant .... De hauts peupliers, qui portent leurs têtes ſuperbes juſques dans les nues..... Des canaux qui ſemblent ſe jouer dans la campagne.* Un pareil langage doit-il être permis à la proſe ?

Préf. de M. Bouh. à la trad. du poem. de Pétron.

Il ne faut donc pas, dira-t-on, traduire les poëmes en proſe. De combien de richeſſes notre langue ne ſeroit-elle pas privée, ſi l'on ſuivoit cette maxime ? La conſéquence n'eſt pas juſte ; & il ne s'enſuit pas qu'on doive ôter toute connoiſſance d'un poëme à celui qui n'eſt pas en état de goûter les beautés attachées à la verſification. Mais que ces traductions ſont inférieures aux excellens originaux ! Homére, malgré les défectuoſités les plus eſſentielles, n'eſt mépriſé que par ceux qui ne peuvent le lire en ſa langue.

Quelques auteurs conviennent qu'il faut une ſéparation, un caractére diſtinctif, entre la proſe & la poëſie ; mais ils voudroient ſubſtituer à la rime des cadences & des piés meſurés ſemblables à ceux des vers Grecs & Latins. *L'idée qu'on nous donne pour une découverte philoſophique de nos jours*, dit M. l'abbé d'Olivet, *a été vingt fois préſentée au public, & toujours rebutée depuis* 200. *ans.* On peut voir entr'autres le pſeautier de Blaiſe de Vigénére traduit en 1588. & la Sylvanire, fable bocagére d'Honoré d'Urfé. Touts les paſſages des poëtes Grecs & Latins, cités & traduits par Méziriac dans ſes commentaires ſur les Heroïdes d'Ovide, ſont en vers François meſurés, non rimés.

Lett. à M. le préſ. Bouhier. & tr. de la proſo.

Jodelle, l'un des poëtes qui compoſoient la Pleïade ſous Henri II. mit à la tête des poëſies

poëſies d'Olivier de Magni imprimées en 1553. un diſtique meſuré par dactyles & ſpondées à la maniére des Grecs & des Romains. Paſquier nous apprend qu'en 1555. le Comte d'Alcinois, c'eſt-à-dire, Nicolas Denyſot, qui déguiſoit ainſi ſon nom, fit des vers hendécaſyllabes à la louange d'un poëme dont Paſquier étoit auteur. Paſquier ajoute qu'à la priére de Ramus en 1556. il fit, en ce genre, un eſſai de plus longue haleine que les deux précédens: il rapporte enſuite cet eſſai qui conſiſte en une élégie de 28. vers. Nicolas Rapin fit la même tentative, d'introduire, à la place de la rime, des vers meſurés: en quoi le cardinal du Perron dit que Rapin fut plus heureux que Jean Antoine de Baïf, qui avoit eſſayé le même genre de poëſie. Paſquier attribue l'invention des vers meſurés & rimés tout enſemble à Marc Claude de Buffet, dont les poëſies parurent en 1561. Paſſerat, Deſportes, & Scévole de Sainte Marthe, ont continué à faire des vers meſurés. D'Aubigné, dans une préface qu'il a miſe à la tête de quelques pſeaumes traduits en vers meſurés, dit que cette maniére de vers n'a point été inventée par Jodelle ou par Baïf, comme on le prétend, mais qu'il ſe ſouvient d'avoir vû l'Iliade & l'Odyſſée traduites en vers hexamétres par un nommé Mouſſet,

Paſq. liv. 7. des Recher. ch. 12.

Baill. jugem. des ſavan. t. 5. p. 50.

& imprimées avant que ni Baïf ni Jodelle fussent au monde.

De l'orig. de la rime. L'origine de la rime a été fort contestée. Le rythme, dans sa véritable signification des langues Grecque & Latine, signifioit, nombre, cadence, mesure: ce mot qui s'appliquoit à la prose, aux vers, à la musique, à la danse, a été employé, dans la basse latinité, à exprimer la rime. L'opinion la plus commune est que ce genre de poësie a pris naissance chez les Provençaux. Le cardinal Bembe & la plûpart des Écrivains d'Italie sont de cet avis. Mais les raisons qu'ils en apportent, prouvent seulement que les Provençaux ont été des premiers à mettre en vogue la poësie rimée, & ne prouvent pas que l'invention leur en soit dûe. Nous avons, en plus d'une langue, des piéces de vers rimés fort antérieures aux plus anciennes que les Provençaux puissent montrer. Un prêtre, nommé Sigefroy, mit en vers Thudesques rimés le nouveau testament, à la priére de Walton, qui passe pour le dixiéme évêque de Frisingue. Otfride, religieux de Wessembourg vers l'an 870. fit différens ouvrages en poësie Tudesque rimée, nommément une paraphrase sur le pseautier & une autre sur les évangiles. Quelques-uns veulent que la rime ait commencé du tems de Charlemagne; & que l'hymne de saint

Du Cang. in voc. Rythmici.

Mass. Hist. de la poës. Franç.

Trithem. chron. Hirs.

Jean, *Ut queant laxis*, qu'ils attribuent à Paul Diacre, en ait été le premier modèle. Fauchet conjecture, ſans aucun fondoment, que la poëſie des Hebreux étant rimée, les Chrétiens auront voulu s'y conformer. D'autres rapportent le commencement de la rime au Pape Léon II. qui fit pluſieurs réformes dans le chant d'égliſe. Il y en a qui prétendent qu'elle a été apportée du Nord, qu'elle étoit en uſage parmi les Scaldes, poëtes Septentrionaux, & qu'elle ſe répandit en deçà de la mer Baltique, lorſque les peuples ſortis de la Scandinavie ſe jettérent ſur les provinces de l'Empire Romain. D'autres ſoutiennent, au contraire, qu'elle eſt entrée en Europe par le midi, & que c'eſt une production de la galanterie des Maures. Huet & l'abbé Maſſieu marquent beaucoup de penchant pour cette opinion. Il faut avouer qu'elle n'eſt pas ſans vraiſemblance. La rime eſt en uſage chez les Arabes, de tems immémorial: tout l'Alcoran a été mis en vers rimés par un poëte Arabe. Depuis l'irruption des Maures en Europe, la rime y eſt devenue très-commune. Son arrivée dans nos provinces par les ports de la Méditerranée ſur les côtes de Provence, paroît nous indiquer qu'elle venoit des Maures d'Eſpagne.

Fauchet. liv. 1. de la lang. & poeſ. Franç. ch. 7.

Huet, de l'origin. des rom.

La naiſſance des vers rimés a été attribuée à un penchant naturel pour le retour

Iſ. Voſſ. de virib. Ryth.

des mêmes ſons ; & M. l'abbé d'Oliver trouve la rime uſitée parmi les plus anciens peuples (1) de l'Aſie, de l'Afrique, & de l'Amérique même. Jean le Maire, dans ſes illuſtrations des Gaules, va chercher le commencement de notre rime, plus de ſept cens ans avant la priſe de Troie. Il croit que Bardus, qui étoit, ſuivant ſon opinion, le 5. Roi des Gaules, & qui vivoit l'an du monde 2140. fut le premier auteur de la poëſie rimée.

Tr. de la proſod.

Aucun de ces ſentimens ne nous découvre la véritable ſource de la rime. Il eſt évident que les Troubadours de Provence ſont trop modernes : les Scaldes Septentrionaux, ou les vers qui nous en reſtent, ne le ſont, dans la vérité, guère moins ; & tout ce que les auteurs du Nord nous racontent de leur poëſie Runique gravée anciennement ſur leurs rochers, n'a aucun fondement ſolide. L'uſage de la rime ſe trouve antérieur auſſi & à Otfrid, & à Paul Diacre, & à l'irruption des Maures en Europe, & au Pape Léon II. Je ne penſe pas non plus que l'origine de la rime doive être rapportée au ſentiment naturel ; le goût ſur cela, comme ſur preſque tout le reſte, a varié ; ce qui fut introduit,

(1) *Les vers Chinois ſont rimés, & compoſés d'un nombre reglé de monoſyllabes. Iſ. Voſſ. de virib. Rythm. M. l'abbé d'Oliv. Tr. de la Proſod. Mémoir. de l'acad. des bell. lettr. t. 3.*

comme une élégance, il y a treize ou quatorze ſiécles, avoit été rejetté, comme une imperfection, dans les tems de la plus pure latinité, au moins quant aux vers : car on trouve bien alors que la rhétorique ſe ſervoit quelquefois (1) du retour des mêmes ſons, comme d'une figure. Ainſi en ſuppoſant que l'uſage de la poëſie rimée ſoit auſſi généralement répandu dans toutes les parties du monde, qu'on le prétend, on n'en peut tirer, ce me ſemble, aucune induction, ſoit parceque ces nations Aſiatiques, Africaines, ou Américaines, ne pourroient fournir de monumens de poëſie rimée auſſi anciens que les nôtres ; ſoit parcequ'il n'y auroit toujours aucune vraiſemblance, que nous euſſions emprunté d'elles l'uſage de notre poëſie rimée. Le genre de la poëſie des Hébreux, où il ne ſe trouve aucun veſtige de rime, étoit anciennement trop inconnu, & l'eſt trop encore de nos jours, pour avoir ſervi de modèle aux Chrétiens ; & les fables de Jean le Maire, ſur le prétendu Roi des Gaules, Bardus auteur de la rime, ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Il faut donc en revenir à la poëſie latine & au goût dépravé qui s'y eſt introduit, dès le quatriéme ſiécle, dans les hymnes & autres vers, bien plus anciens

(1) *Cette figure de Rhétorique, ſouvent employée par Ciceron, ſe nomme* ſimiliter deſinens.

que les Thudeſques, les Arabes, & tous les autres qu'on peut nous citer. Le fragment d'une chanſon latine rimée, qui appartient à l'année 627. date de la victoire de Clotaire II. ſur les Saxons, & qui eſt (1) rapportée dans la vie de ſaint Faron de Meaux, ſeroit d'une antiquité ſuffiſante pour nous déterminer à croire que les Arabes trouverent en Europe l'uſage de la rime, au lieu de l'y apporter. Le témoignage de Caſſidiore, qui remonte à plus de cent ans au-delà, nous apprend que (2) les rimes deſlors étoient eſtimées & recherchées des orateurs & des poëtes; & il parle de cet uſage comme déja établi depuis long-tems. On trouve, en effet, beaucoup plus anciennement, l'affectation du retour des mêmes ſons dans les vers latins, comme dans ceux qu'Adrien adreſſa (3) à ſon ame, peu de tems avant ſa mort; & dans une chanſon (4) mili-

(1) De Clotario eſt canere Rege Francorum,
Qui ivit pugnare cùm gente Saxonum.
Quàm graviter proveniſſet miſſis Saxonùm,
Si non fuiſſet inclytus Faro de genere Burgundionum, &c.

(2) *Caſſiodore donne ce vers pour exemple;*
Pervia diviſi patuerunt cærula Ponti.

(3) Animula, vagula, blandula,
Hoſpes, comeſque corporis,
Quæ nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut ſoles, dabis jocos. *Spart. in Adr.*

(4) Mille Francos, mille Sarmatas ſemel

taire ſur l'Empereur Aurélien.

Les vers où l'hémiſtiche rime (1) avec la fin, ont été nommés Léonins, du nom d'un chanoine régulier de ſaint Victor, appellé Leonius, ſous le regne de Louis VII. non qu'il en fut l'inventeur, mais parcequ'il en compoſa un grand nombre, & qu'il paſſa pour y exceller. *Vopiſc. in Aurelian.*

Dans l'état où eſt notre poëſie, elle eſt très-harmonieuſe: le nombre meſuré des ſyllabes, la diverſité des terminaiſons, le mélange des rimes (2) maſculines & féminines, lui donnent beaucoup d'agrément: elle eſt propre à tous les caractères. On ne trouve, dans aucune langue, des vers qui ayent ni plus de majeſté, ni plus de feu, ni plus de tendreſſe, ni plus de badinage.

Notre verſification eſt beaucoup plus difficile que la Grecque & la Latine. Le nombre des ſyllabes & l'harmonie de la

Mille, mille, mille, mille Perſas quærimus.

(1) Dæmon languebat, monachus tunc eſſe volebat:
Aſt ubi convaluit, manſit ut ante fuit.
Curia dat curas: ergò tu ſi benè curas
Vivere ſecurè, non ſi tibi curia curæ.

(2) Le Comte de Champagne eſt le premier qui ait mêlé les rimes maſculines & féminines. *Maſſieu, hiſt. de la poëſ. Franç. Mais on trouve plus anciennement des exemples de ce mélange, & longtems depuis nos poëtes ne s'y aſſujettiſſoient pas encore.*

céſure, qui n'admettent dans les vers François preſque aucune inverſion de phraſes, peuvent ſuffire pour balancer la meſure des vers Grecs & Latins; & nous avons de plus la contrainte extrême de la rime, qui ſeule ſurpaſſe toutes les autres difficultés. Voilà pour le mécaniſme des vers. Quant à ce feu poëtique & à cet enthouſiaſme, que nous ne cherchons pas moins dans notre poëſie que dans la Grecque & la Latine, le caractère de ſageſſe & de retenue eſſentiel à notre langue, les favoriſe beaucoup moins.

Entraves données à l'eſprit.

On a donné à l'eſprit humain des entraves bien plus gênantes encore, que celles de la rime. Simmias, Simonide, & quelques autres poëtes Grecs, ont imité par la meſure de leurs vers plus ou moins longs, certaines figures comme d'un œuf, d'un autel, d'une hache, des ailes. Athénée (1) obſerve que Pindare compoſa une ode d'où la lettre S étoit excluſe.

Neſtor, qui vivoit ſous l'Empereur Septime Sévére, compoſa un Iliade, dans le premier livre de laquelle la premiere lettre de l'alphabet n'étoit point admiſe; la ſeconde lettre dans le ſecond livre, & ainſi des autres; & ſous l'Empe-

(1) *Ce poëme étoit nommé* ἄσιγμον. *Athen. Déiphoſ. lib.* 10. *c.* 17.

teur Anaſtaſe, Tryphiodore mit au jour une Odyſſée, où il s'aſſujettiſſoit à la même excluſion d'une lettre par ordre alphabétique, dans chaque livre.

Fortunat a laiſſé trois pieces formées en croix de figures différentes.

Bernard de Cluny a fait un poëme latin, ſur le mépris du monde, de plus de trois mille vers, tous hexamétres, & tous bien rimés: & il n'a employé que des dactyles excepté au ſixieme pié, où il ne pouvoit ſe diſpenſer de mettre des ſpondées. *Maſſ. Hiſt. de la poëſ. Franç.*

L'anthologie fait mention de vers compoſés de maniere qu'ils pouvoient être retournés, & que tous les mêmes mots dans un ordre rétrograde faiſoient d'autres vers & un autre ſens. *Lib. 6. c. 4*

L'hiſtoire des Cardinaux rapporte des vers adreſſés à Clément VI. & dont l'artifice étoit tel, qu'en les liſant dans l'ordre qu'ils préſentoient, ils contenoient un éloge (1), & qu'en renverſant tous les

(1) Laus tua, non tua fraus, virtus, non copia rerum,
Scandere te fecit hoc decus eximium.
Pauperibus tua das, nunquàm ſtat janua clauſa;
Fundere res quæris, nec tua multiplicas.
Conditio tua ſit ſtabilis, nec tempore parvo
Vivere te faciat hic Deus omnipotens.

Senſu & ordine inverſis.

Omnipotens Deus hic faciat te vivere parvo

mots dans l'ordre rétrograde, on y trouvoit d'autres vers fort ſatyriques. On trouve dans cette même hiſtoire des cardinaux, des vers Grecs à la louange de Pierre de Gondi, commençans par toutes les lettres, qui rangées de ſuite forment ſon nom.

Gall. purpur. p. 658.

C'eſt ce qu'on appelle vers acroſtiches, lorſque les premieres ou dernieres lettres de chaque vers font lire par leur arrangement un nom ou autre choſe intelligible. Ciceron a parlé de vers acroſtiches des Sibylles. S. Auguſtin (1) rapporte de ces ſortes de vers de la Sibylle Erythrée.

De divinat. lib. 2.

Hucbaldus, moine de S. Amand dans le 9. ſiécle, a compoſé un poëme de trois cens vers, à la louange des chauves, dont tous les (2) mots commencent

Singul. hiſtor. t. 1. p. 383.

Tempore, nec ſtabilis ſit tua conditio.
Multiplicas tua, nec quæris res fundere, clauſa
Janua ſtat, nunquàm das tua pauperibus.
Eximium decus hoc fecit te ſcandere rerum
Copia, non virtus; fraus tua, non tua laus.

Gall. purpur. p. 72. Ces vers ſont attribués à François Philelphe.

(1) *Les vers de la Sibylle Erythrée cités par S. Auguſtin, forment par leurs lettres initiales ces mots :* Ἰησοῦς χριστὸς, Θεοῦ υἱὸς, σωτὴρ.

Jeſus-Chriſt, fils de Dieu, Sauveur. S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 23.

(2) *Ces ſortes de poëmes, quelque licence que l'auteur prenne, en inſérant des mots forgés exprès ou des mots Grecs, ne paroiſſent pas poſſibles.*

par la lettre C. Chrétien Adam, natif de Dreux, avocat au parlement, décedé en 1675. a écrit une vie de Sainte Cécile, dont tous les mots, à la réſerve d'un petit nombre, commencent par la lettre C. & une harangue ſur la mort d'un profeſſeur de Dreux, nommé Arnicourt, dont tous les mots commencent par la lettre A. On trouve dans les bigarrures de Des Accords pluſieurs vers d'un poëme en 350. vers, intitulé (1) *Pugna porcorum*, dont tous les mots commencent par la lettre P. On voit au même endroit quelques vers d'un poëme d'environ 1200. vers, intitulé *Chriſtus crucifixus*, dont tous les mots commencent par la lettre C. *Liv. 1. c. 14.*

Un poëte, pour critiquer le Taſſe, fit un poëme de la Jéruſalem ruinée, où il s'aſſujettit au même nombre de vers & aux mêmes rimes, qui compoſent le poëme du Taſſe de la Jéruſalem délivrée. C'eſt un petit ouvrage fort connu que le Centon (2) nuptial d'Auſone, tiré de Virgile. L'impératrice Eudocie a fait la vie de Jeſus-Chriſt en centons d'Homére. Proba Falconia a compoſé un poëme qui comprend une partie du vieux & du

(1) *Ce poëme eſt d'un Allemand appellé* Petrus Porcius, *autrement* Petrus Placentius.

(2) Cento *ſignifie en latin un habit plein de pièces.*

nouveau teſtament, où il n'entre que des centons de Virgile. Lælius & Julius Capilupi ont excellé dans ce genre de poëſie, où ils ſe ſont exercés ſur pluſieurs ſujets. Etienne de Pleurre, chanoine régulier de S. Victor, a traité quelques ſujets de piété en centons de Virgile. Son ouvrage eſt approuvé de deux docteurs de la Faculté de Théologie de Paris, qui diſent dans leur approbation, *que cet Auteur a fait des couronnes à Jeſus-Chriſt & aux Martyrs, de l'or de l'idole de Moloch.* Suivant les regles qu'Auſone a preſcrites ſur les centons, on peut partager un vers en deux, ou l'employer tout entier, mais il n'eſt pas permis d'en employer deux de ſuite. Caramuel a compoſé un art poëtique de ces vers rétrogrades, acroſtiches, Protées, & autres eſpeces plus puériles que curieuſes.

Variations dans le goût.

Le goût de la poëſie a fort varié. Les épithétes d'Homére ſont fort ſimples & priſes dans la nature: il appelle ſans façon la neige blanche, le lait doux, le feu ardent. Ovide (1) a employé des

(1) *On ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'eſprit dans ce diſtique de l'épître de Didon à Enée.*
Exerces pretioſa odia & conſtantia magno,
Si dum me fugias, eſt tibi vile mori.
Votre haine eſt d'un prix ineſtimable, s'il vous en coûte la vie, pour me fuir. Mais ſes anciens

épithétes brillantes, & qui ſont autant de penſées. Les auteurs qui ſont venus depuis, ont cherché des antithéſes & des pointes.

Ce mauvais genre d'écrire a été pouſſé à l'excès. Benſerade diſoit ſur le déluge :

Dieu lava bien la tête à ſon image.

Thysbé dans Théophile dit du poignard de Pyrame :

Ah! voici le poignard, qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement, il en rougit le traître.

Racan fit ces deux vers ſur une bergére dans un bois :

Quel miracle de voir en ce lieu triſte & ſombre
Une déeſſe en terre, & le ſoleil à l'ombre!

C'eſt une piéce originale que le poëme de la Magdeleine. Les yeux de la pécheresſe pénitente y ſont des chandelles fondues : de moulins à vent ils deviennent des moulins à eau : ſes treſſes blondes, dont elle eſſuye ſes piés de Jeſus-Chriſt, ſont un torchon doré : elle-

Le P. Bouhours, maniere de bien penſer.

poëtes Grecs n'euſſent jamais appellé une haine précieuſe. Quoique Velleïus Paterculus ne ſoit pas poëte, nous pouvons citer ici une épithéte de cet auteur, qui toute recherchée qu'elle eſt, préſente une belle idée. C'eſt lorſque parlant de Domitius, il l'appelle un homme d'une éminente ſimplicité. Eminentiſſimæ ſimplicitatis virum.

même eſt une ſainte courtiſanne, qui n'eſt plus un chaudron ſale & tout noir : les larmes d'un Dieu ne ſont que d'eau de vie : Jeſus-Chriſt eſt un grand opérateur qui eut l'adreſſe d'ôter les cataractes des yeux de Magdeleine, l'Hercule qui nettoya l'étable de ſon cœur.

M. Muratori ſoûtient que c'eſt de France que le cavalier Marin apporta en Italie le mauvais goût des pointes. Jean Joſeph Orſi défend les auteurs de ſa nation contre la critique du Pere Bouhours : il obſerve que ce Pere, dans la maniere de bien penſer, n'a nommé Pétrarque qu'une fois en paſſant, & qu'il cite ſouvent le Cavalier Marin & pluſieurs autres poëtes Italiens encore moins eſtimés ; que parmi les auteurs Italiens qui ont écrit en proſe, il ne s'attache qu'à ceux qui n'ont aucune réputation. Il releve une bévue énorme, d'avoir attribué à l'Arioſte, ces deux vers qui ſont du Bernia,

Così colui (1) del colpo non accorto,
Andava combattendo, ed era morto.

Et d'avoir critiqué comme placée dans un poëme héroique, une penſée fort

(1) *Ainſi ce guerrier ne s'étant pas apperçu du coup mortel, qu'il avoit reçu, continuoit de combattre, quoiqu'il fût mort.*

convenable à un poëme burleſque. Deſpreaux aſſure au contraire que les pointes vinrent d'Italie : *Art poëtiq. ch. 2.*

Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées ;
Le vulgaire ébloui de ce faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnaſſe...
Un héros ſur la ſcène eut ſoin de s'en parer,
Et ſans pointe un amant n'oſa plus ſoupirer.
On vit tous les bergers dans leurs plaintes nouvelles
Fideles à la pointe encor plus qu'à leurs belles...
La raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux.

Le bon goût & la critique ſont venus à bout de bannir les pointes des ouvrages d'eſprit ; mais parviendra-t-on jamais à détourner de faire des vers, tous ceux à qui la nature n'a pas donné ce beau feu qui fait les poëtes ? C'eſt un métier (1) dont chacun croit pouvoir ſe mêler, quoique rien ne ſoit plus (2) inſupportable qu'un poëte médiocre.

Rien n'eſt plus inſupportable qu'un poëte médiocre.

Catulle faiſant réponſe à Licinius Cal-

(1) Navem agere ignarus navis timet.... *Horat. lib. 2. epiſt. 1.*

(2) Sæcli incommoda peſſimi poetæ. *Catul.*

vus, célébre Orateur, qui lui avoit envoyé pendant la fête des Saturnales de très-méchans vers d'auteurs inconnus, le menace (1) en raillant de chercher tous les ouvrages de Cæsius, d'Aquinus, & de Suffenus, pour lui en faire présent.

Despr. art. poët. c. 4.

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, & poëte vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différens,
On peut avec honneur remplir les seconds rangs:
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire:
Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.

Il ne suffit pas pour être poëte, de savoir tourner un vers. Celui-là seul en mérite le (2) nom qui a l'esprit rempli d'un enthousiasme divin, & qui est capable de s'élever aux plus grandes choses: celui dont la poësie ne consiste pas dans la mesure & dans l'arrangement des mots, mais dont les vers intervertis &

(1) Nam si luxerit, ad librariorum
Curram scrinia. Cæsios, Aquinos,
Suffenum, omnia colligam venena,
Ac te his suppliciis remunerabor. *Cat.*

(2) . . . Cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
Hor. lib. II. Sat. 4.

mis en pieces (1) feroient reconnoître en cet état des talens inſpirés par Apollon & par les Muſes.

Un beau naturel ſe perfectionnera par l'étude des anciens. Autant qu'une imitation ſervile (2) eſt mépriſable, autant il eſt avantageux de ſe former ſur les grands modeles. Les plus illuſtres auteurs ont profité des (3) exemples & s'y ſont conformés. C'eſt principalement (4) dans l'antiquité, qu'on peut trouver le ſimple joint au ſublime.

L'étude des anciens néceſſaire.

Le goût de la poëſie n'a commencé à ſe former parmi nous, que depuis François I. Juſque là, les Poëtes François n'avoient nulle regle pour le mélange ou » l'arrange-

Hiſt. de la poëſ. Franç.

(1) Invenias etiam disjecti membra poëtæ. *Hor. lib. 1. Sat. 4.*

(2) O imitatores ſervum pecus. *Hor.*

(3) . . . . vos exemplaria Græca
Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.
Hor. art. poët.

(4) *Virgile a beaucoup emprunté d'Homére & de Théocrite. Homére a décrit le Bouclier d'Achille. Hom. Il. p. Héſiode a décrit le bouclier d'Hercule. Heſiod. in Aſpid. C'eſt à leur exemple que Virgile a fait la deſcription du bouclier d'Enée ; que le Taſſe a gravé les deſtinées de la maiſon d'Eſt ſur le bouclier de Renaud ; & que dans les aventures de Télémaque, le bouclier de ce jeune heros préſente un tableau qui eſt une copie achevée du bouclier d'Achille dans Homére. Les deſcentes d'Enée & de Télémaque aux enfers ſont des imitations de l'Odyſſée, &c.*

» ment des rimes. Ils plaçoient l'e fémi-
» nin au repos du vers ; ils comptoient
» ce même e pour rien, quoiqu'il faſſe
» par lui-même une ſyllabe, toutes les fois
» qu'il eſt ſuivi d'une conſone. Ils faiſoient
» rimer les ſinguliers avec des pluriers ; ils
» ne s'embarraſſoient point du ſon rude
» qui naît du choc des voyelles. Ils n'é-
» toient nullement ſcrupuleux ſur la rime
» féminine, & n'avoient égard qu'à la der-
» niere ſyllabe, bien que tout dépende de
» la pénultiéme ; de ſorte que ces deux
» mots qu'on a coutume de citer pour
» l'exemple d'une rime ridicule, *hallebar-*
» *de* & *miſéricorde* étoient alors une bonne
» rime. Mais quoique ces fautes fuſſent
» groſſiéres, ils en faiſoient de bien plus
» conſidérables, dans la maniere de trai-
» tes les ſujets. Ils n'avoient preſqu'aucu-
» ne idée du grand & du ſublime. Leur ſé-
» rieux étoit un vrai burleſque. Ils con-
» fondoient les ſtyles, & ignoroient les
» convenances. Ils rempliſſoient leurs ou-
» vrages d'imaginations bizarres & monſ-
» trueuſes. Ce n'étoit pas Jupiter, Junon,
» Mars & Neptune ; c'étoient Faux-ſem-
» blant, Franc-vouloir, Bel-accueil, &
» Malebouche, qui agiſſoient dans tous
» les poëmes. Aux grandes & nobles fic-
» tions que l'antiquité nous a laiſſées, ils
» en avoient ſubſtitué de baſſes & de fri-
» voles. En un mot, l'état informe où ſe

» trouvoit alors notre poëſie, ne donnoit » pas lieu de croire qu'elle dût jamais par- » venir au degré de perfection où elle a » depuis été portée. Le ſeul point où ils » excelloient, étoit le naïf; & en ce gen- » re ils ſont pleins de traits qui aujour- » dui encore peuvent ſervir de modèles. « Il n'y avoit pas davantage à eſpérer (1) de la poëſie Latine, dans ſon enfance: & il ſeroit injuſte d'imputer à notre ſeule poëſie la groſſiereté de ſes commencemens.

(1) *Le mot* Cœlum *eſt-il trop long pour faire le vers? Ennius en retranche la moitié:*

. . . . . divûm domus altitonûm cœl.

Le mot gaudium *l'incommode-t-il par la même raiſon? Il dira* gau.

. . . . . replet te lætificum gau.

On ne trouvera point dans nos anciens poëtes de ſi barbares licences.

LIVRE PREMIER.

PARTIE SECONDE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Philoſophie avant qu'elle eût commencé chez les Grecs.

Avantages procurés par la philoſophie.

Sen. epiſt. 90.

LA philoſophie a procuré aux hommes de (1) très-grands avantages. Elle leur a inſpiré l'amour des vertus, & la haine des vices : elle a lié les ſociétés, produit les mariages, inventé les loix, adouci les mœurs.

C'eſt elle qui a corrigé la crédulité, par cette maxime ; que le commencement

(1) O vitæ philoſophia dux, o virtutis indagatrix, expultrixque vitiorum, quid non modò nos, ſed omninò vita hominum ſine te eſſe potuiſſet? ... *Cic. Tuſcul. quæſt. lib. 5.*

(1) de la ſageſſe eſt de ne pas croire légérement. Quand on parloit à Ariſtippe de ceux qui s'attachent à d'autres ſciences qu'à la philoſophie, il diſoit *que ces gens là reſſemblent à ces amans de Pénélope, qui n'eſpérant pas de réuſſir auprès de la maîtreſſe, tâchoient de gagner les bonnes graces de Mélanthe ou de Polydore ſes ſuivantes.* *Diog. Laërt. in Ariſtip.*

Ciceron donne à la philoſophie la gloire d'avoir produit & créé, pour ainſi dire, tout ce qu'il y a de louable dans les arts : & il fait dire à Platon, *qu'elle eſt le préſent le plus grand & le meilleur que les dieux aient fait aux hommes.*

Cette même philoſophie a été une ſource d'erreurs, & de contradictions. On ſe moqua autrefois du deſſein du Proconſul Gellius, qui aſſembla tous les philoſophes d'Athènes, pour tâcher de mettre fin à leurs diſputes, les exhortant à ſe concilier entre eux, & à terminer tous leurs différends ſous ſon autorité. Cette eſpèce de gens ne s'accommode jamais, parceque c'eſt la vanité & la paſſion, qui ſont les fondemens de leurs diſputes, ſans aucun égard pour la vérité. Ciceron blâme, avec raiſon, les (2) injures qu'ils ſe diſent, & *La philoſophie ſource de contradictions.* *Cic. de legib. lib. 1.*

(1) Illud teneto, nervos atque artus eſſe ſapientiæ non temerè credere. *Cic. de petit. Conſul.*

(2) Maledicta, contumeliæ, tùm iracundiæ,

l'animosité qui regne entr'eux, comme indignes de la philosophie.

Dans le dial. intit. la Nécromantie.

Lucien dit qu'ayant voulu consulter les différens philosophes, il devint semblable à ces personnes, qui sommeillent, & qui donnent de la tête, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans pouvoir trouver d'assiette ferme & assurée. Il fait ailleurs une satyre fort ingénieuse de leurs incertitudes, & de leur orgueil. La philosophie peut être comparée à l'homme lui-même, qui est un composé de lumieres & de ténébres, de grandeur & de misere. *On ne peut rien* (1) *avancer de si absurde*, dit Ciceron, *qu'on ne rencontre dans quelque opinion philosophique. Il n'y a point*, suivant Varron, *de songe de malade si extravagant, qui ne soit conforme au sentiment de quelque philosophe.* Toutes les absurdités ont trouvé des Sectateurs. La philosophie étant très-propre à dissiper le nuage superstitieux d'une religion pleine d'extravagances & de crimes, les philosophes anciens furent décriés, comme ayant des sentimens opposés à ceux du vulgaire sur la religion. Ciceron, expli-

Dans le dial. intit. Icaroménippe.

La philosophie n'est pas inutile dans la religion véritable.

Apul. apolog.

contentiones, concertationesque in dicendo pertinaces, indignæ mihi philosophiâ videri solent. *Cic. de finib. lib.* 1.

(1) Nescio quomodò nihil tàm absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum. *Cic. de divinat. lib.* 2.

quant les conſéquences probables, que l'orateur peut faire valoir, & qu'il peut tirer de ſon ſujet, dit : (1) *Si c'eſt une mere, elle aime ſon fils : ſi c'eſt un avare, il eſt peu religieux ſur ſon ſerment : ſi c'eſt un philoſophe, il penſe mal des dieux.* Mais aujourdui la philoſophie eſt de toutes les ſciences celle qui s'accorde le mieux avec notre ſainte religion, & rien n'eſt plus capable d'élever l'homme au ſouverain être que de contempler la nature. Origéne, obligé de ſe juſtifier de l'attachement qu'il avoit à la lecture des philoſophes, employa une comparaiſon, que ſaint Clément d'Alexandrie, qui fut ſon maître, avoit faite avant lui, diſant *qu'il ſembloit que Dieu eût voulu apprendre à faire triompher la foi par la philoſophie, lorſqu'il ordonna au peuple d'Iſraël, de ſe ſervir des richeſſes & des dépouilles de l'Egypte pour contribuer à l'ornement de la véritable religion.*

S. Aug. de verâ relig. c. 28. Euſeb. hiſt. lib. 6. c. 17.

Orig. Philocal. 13.

La philoſophie éléve nos penſées, & remplit nos eſprits de (2) réflexions très-capables de nous inſpirer le détachement des choſes terreſtres.

Nombre des ſectes des philoſophes.

Pour entendre les différentes opinions des philoſophes, il eſt néceſſaire de con-

(1) Si mater eſt, diligit filium : ſi avarus eſt, negligit jusjurandum... *Cic. de invention. lib.* 1.

(2) Erigimur, elatiores fieri videmur, &c. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 4.

noître chaque secte en particulier. Varron en a compté 288. Thémistius en a distingué jusqu'à 300. Je ne m'arrêterai qu'aux principales.

La philosophie est aussi ancienne que le monde.

On ne peut douter que la philosophie n'ait commencé avec le monde. Adam (1) eut une philosophie infuse : & par les noms qu'il donna aux animaux & aux plantes, il montra la connoissance qu'il avoit de leurs propriétés. Il semble que Platon eût appris de la sainte écriture, combien le premier homme excelloit dans la science de la nature, lorsqu'il dit (2) *que les noms primitifs exprimoient les vertus des choses, & qu'ils avoient été inspirés de Dieu même.*

Plat. in Cratyl.

La philosophie, en naissant, fut dans un état bien plus parfait, qu'elle n'a pû être rétablie depuis. La métaphysique d'Adam étoit incomparable : sorti des mains du créateur, il avoit puisé à la source même les notions des substances spirituelles, & il avoit reçu immédiatement de Dieu les préceptes de sa morale. Le péché

(1) *Suivant la tradition Rabbinique, Adam pécha dans la premiere heure après sa Création ; & il ne resta que six heures dans le paradis terrestre, ayant été créé à neuf heures du matin, & chassé du paradis terrestre à trois heures après midi. Biblioth. Rabbinic. t. 1. p. 64.*

(2) Omne enim quod vocavit Adam, animæ viventis, ipsum est nomen ejus. *Gen. c. 2. v. 19. & 20.*

originel

originel répandit bientôt d'épaiſſes ténébres dans l'eſprit humain.

Philoſophie des Patriarches.

Les Patriarches, en conſervant la ſaine tradition, tranſmirent à un peuple choiſi de Dieu, quelques principes de cette philoſophie émanée du ciel; & en écartant toutes les fables de l'antiquité, on peut ſe perſuader avec beaucoup de vraiſemblance, que la philoſophie a commencé par les patriarches. Un paſſage de Béroſe porte, *qu'à la dixiéme génération après le déluge, il y avoit, chez les Chaldéens, un homme juſte, & verſé dans l'aſtronomie.* L'hiſtorien Joſeph, qui cite ce paſſage de Béroſe, en fait l'application à Abraham, qui étoit le dixiéme deſcendant de Noé. *Joſ. antiq. liv. 1. ch. 7.*

Les Chaldéens & enſuite les Egyptiens apprirent l'aſtronomie d'Abraham, ſuivant les témoignages d'Eupoléme, d'Alexandre Polyhiſtor & d'Artapan, auteurs très-anciens, cités par Euſebe. Joſeph dit qu'Abraham, dans le voyage qu'il fit en Egypte, enſeigna l'arithmétiqne & l'aſtronomie aux Egyptiens, qui n'avoient aucune notion des ſciences avant l'arrivée d'Abraham; que ce fut par lui qu'elles furent tranſmiſes de Chaldée en Egypte, d'où elles paſſerent enſuite chez les Grecs: & S. Auguſtin obſerve, que la philoſophie, beaucoup plus ancienne chez les Egyptiens, que chez les Grecs n'avoit *Euſeb. lib. 9. præcep. c. 17. & 18.* *Joſeph. lib. 1. antiq. c. 8.* *De civit. Dei, lib. 18. c. 39.*

commencé en Egypte, qu'au tems des Patriarches Abraham, Isaac, & Jacob.

Salian. Annal. ad ann. Mundi 2115.

Salien ne croit pas qu'Abraham ait enseigné les sciences abstraites aux Egyptiens. *Ces sciences, de même que la poesie*, dit-il, *demandent de la tranquillité dans l'esprit : or Abraham ne pouvoit en avoir aucune, dans le tems que Pharaon roi d'Egypte lui avoit enlevé Sara : & l'écriture marque qu'il fut congédié aussitôt qu'elle lui eut été rendue.* Salien est d'avis que les sciences furent enseignées aux Egyptiens par le Patriarche Joseph, & non par Abraham. Cette objection est trop foible pour balancer les témoignages très anciens d'Artapan & d'Eupoléme, qui étoient cités par Alexandre Polyhistor, comme nous l'apprenons d'Eusébe. Ces historiens avoient apparemment tiré cette tradition des Egyptiens eux-mêmes. Il n'est pas vraisemblable que les sciences n'aient été connues en Egypte, que du tems du patriarche Joseph. Le raisonnement de Salien n'est d'aucun poids, Dès qu'Abraham fut arrivé, la beauté de Sara fit du bruit; elle fut incontinent menée à Pharaon, qui bientôt après fut contraint de la rendre. Le reste du séjour qu'Abraham fit en Egypte, a pu être employé en conférences avec les savans, comme il est marqué par Joseph l'historien. L'écriture ne dit pas qu'il fut congédié, dès que Sara lui eut

été rendue, mais que *l'haraon* (1) *ayant donné ordre à ſes gens de conduire Abraham, ils l'emmenerent lui & ſa femme, avec tout ce qu'il avoit, juſque hors de l'Egypte.* Cela ſignifie ſeulement que lorſqu'Abraham & Sara partirent, Pharaon les fit conduire juſqu'à la frontiere de ſes états, par honneur & pour leur ſûreté.

Abraham étant parti de la ville d'Ur en Chaldée, avoit porté ſes connoiſſances dans la terre de Chanaan, & entr'autres peuples de ces contrées, chez les Phéniciens. Ainſi l'hiſtoire de ce ſeul Patriarche ſemble concilier les diſputes de ces trois nations, la Chaldéenne, la Phénicienne, & l'Egyptienne, ſur la gloire d'avoir donné la naiſſance à la philoſophie. *Geneſ. c. 11.*

La providence divine ayant rendu Joſeph tout-puiſſant en Egypte, ce Patriarche & ſes freres renouvellerent & étendirent les connoiſſances portées en ce pays par Abraham. L'hiſtorien Joſeph rapporte formellement, que ce fut Joſeph le Patriarche qui apprit la géométrie aux Egyptiens. Il n'y a aucun doute, que Moïſe ne joignît aux autres dons du ciel une connoiſſance très étendue de la nature : & lorſqu'il eſt dit qu'il fut élevé *Act. apoſt. c. 7. v. 22.*

(1) Præcepitque Pharao ſuper Abram viris, & deduxerunt eum, & uxorem illius, & omnia quæ habebat. *Gen. c. 12. v. 20.*

dans les ſciences des Egyptiens, cette ſcience ne peut s'entendre de leurs illuſions & de leur magie, qu'il confondit dans la ſuite avec éclat : il eſt donc vraiſemblable, qu'il fut inſtruit de ces diſciplines & de cette philoſophie qui tiroient leur origine de ſa nation, & qui avoient paſſé en Egypte, en premier lieu avec Abraham, & depuis avec Joſeph & ſes freres.

Nous liſons dans l'écriture ſainte, que Salomon traita de toutes les plantes, depuis le Cédre juſqu'à l'Hyſſope. Les prophetes, & les autres docteurs des Juifs, négligerent dans la ſuite l'étude de la philoſophie : & les livres mêmes de Salomon, qui contenoient la phyſique la plus utile & la plus curieuſe, furent brûlés par Ezéchias, de peur qu'ils ne détournaſſent le peuple de ſon attention à la ſainte écriture.

Cedren.

Prétentions des Egyptiens.

L'indifférence des Hébreux (1) pour la philoſophie, donna lieu à pluſieurs anciens peuples, de s'en attribuer l'origine & l'invention. Les Egyptiens ſe piquoient d'avoir tranſmis toutes les diſciplines aux autres peuples. Ils ſe donnoient pour les

(1) *Dans des temps plus récens, les Juifs ont pouſſé leur averſion pour les ſciences, juſqu'à maudire également celui qui nourriſſoit des porcs, & celui qui apprenoit les lettres Grecques. Biblioth. Rabbinic. t. 1. p. 2.*

peres du genre humain, & pour les auteurs de toutes les ſciences, diſant, que le monde n'avoit rien de bon, dont l'origine ne dût être rapportée à l'Egypte. Mais ce qu'ils racontoient d'eux-mêmes, a l'air ſi fabuleux, & leurs prétentions étoient enveloppées de ſi épaiſſes ténébres, qu'on ne peut ſe laiſſer perſuader, en ſe rapportant à leur propre témoignage. Ils attribuoient l'origine de leur philoſophie à Iſis, Oſiris, Vulcain, Mercure, & Hercule. Ils diſoient que Vulcain fils de Nilus avoit enſeigné les ſciences dans l'Egypte, quarante-huit mille huit cens ſoixante & trois ans avant le regne d'Alexandre, qui a détruit la monarchie des Perſes. *Diod. Sic. lib. 1. Sotion. ap. Diog. Laërt. in proœm.*

Ils ont débité un grand nombre de fables ſur leurs deux Mercures, dont le premier fut nommé Thot, & le ſecond eut le ſurnom de Triſmégiſte. Quelques ouvrages de Mercure Triſmégiſte avoient été conſervés juſqu'à ſaint Auguſtin, qui en cite des paſſages. Ce pere de l'égliſe ajoute, qu'Atlas frere de Prométhée fut contemporain de Moïſe; qu'Atlas étoit l'aïeul maternel (1) de l'ancien Mercure, dont le petit-fils a été (2) Mercure Triſmégiſte. *De civit. Dei, lib. 8. c. 23.*

(1) Mercuri, facunde nepos Atlantis. *Hor.*

(2) Eo quippe tempore, quo Moyſes mortuus eſt, fuiſſe reperitur Atlas ille magnus aſtrologus, Promethei frater, maternus avus Mercurii majoris, cujus nepos fuit Triſmegi-

Selon quelques chronologiſtes modernes, les deux Mercures ſont beaucoup plus anciens. Le premier eſt placé peu de temps après le déluge, & le ſecond étoit contemporain d'Abraham.

Il eſt impoſſible de concilier ce que les auteurs ont dit de Mercure Triſmégiſte. Quelques-uns ont écrit, qu'il a regné en Egypte, & qu'il eſt le même que Siphoas, ſurnommé fils de Vulcain, & qui a été fils & ſucceſſeur de Mœris. Suivant le fragment de Sanchoniaton conſervé dans Euſébe, Mercure Triſmégiſte a été ſecrétaire *de Cronos* fils *d'Ouranos* & *de Gué*; c'eſt-à-dire, qu'il a été ſecrétaire *du Tems fils du Ciel & de la Terre*. Diodore de Sicile dit qu'il fut ſecrétaire d'état d'Oſiris. Si l'on en croit les Chrétiens Orientaux; il eſt la même perſonne qu'Hénoc: & ils attribuoient ſon ſurnom de Triſmégiſte à ſes trois noms d'Hénoc, d'Edris, & d'Hermès, ou à ſes trois qualités de Roi, de Prophete, & de Philoſophe. Le P. Kircher penſe, après Suidas, que le ſecond Mercure a été ſurnommé Triſmégiſte, ou trois fois très grand, parce qu'il a eu une connoiſſance, au moins obſcure & imparfaite, du myſtère de la Trinité.

Diod. Sic. lib. 1. part. 1.

Biblioth. Orient. art. d'Edris & d'Hermès.

Suid. in voc. Ἑρμῆς. Kirch. in Oedip. Ægypt. claſſ. 12. c. 3. & in Obel. Panphil. lib. 5. c. 3.

M. Fourmont prend ce perſonnage cé-

ſtus iſte Mercurius. *S. Aug. de civit. Dei, lib.* 18. *c.* 39.

lébre pour Eliézer, ſerviteur d'Abraham. On trouve preſqu'autant de ſentimens différens ſur Mercure Triſmégiſte, qu'il y a d'auteurs qui en ont parlé.

Une ancienne tradition, atteſtée par Hérodote, porte que la géométrie a été inventée par les Egyptiens, pour reconnoître les limites de leurs terres, après les inondations du Nil. Les philoſophes Egyptiens diſtinguoient (1) quatre élémens : on croit qu'ils expliquoient les cauſes phyſiques des éclipſes, & qu'ils avoient connoiſſance du ſyſtême aſtronomique, ſuivant lequel la terre tourne autour du ſoleil. Ils ſoutenoient l'immortalité de l'ame, & la métempſycoſe : ils adoroient le ſoleil ſous le nom d'Oſiris, & la lune ſous le nom d'Iſis. *Herodot. Euterp.*

Les Grecs étoient perſuadés, que le voyage d'Egypte, & les conférences avec les prêtres Egyptiens, étoient les meilleures préparations qu'on pût apporter à l'étude de la philoſophie. Solon voyagea en Egypte, pour entendre leurs leçons. Thalès fit le même voyage, pour conférer avec eux. Il conſeilla à Pythagore de ſuivre cette route, & Pythagore ne borna pas ſes voyages à l'Egypte ; il pénétra juſques dans les Indes, pour en- *Plat. in Crit. & in Tim. Plutarch. de Iſid. & Oſir.* *Diog. Laërt. in Thal.* *Jamblich. in Pythag.*

(1) *Je n'explique pas ici les opinions des différentes ſectes : elles ſe trouvent diſcutées dans les traités particuliers, qui compoſent cet ouvrage.*

Diog. Laërt. in Démocr. & in Plat. tendre les Gymnosophistes. Démocrite & Platon allerent aussi s'instruire en Egypte, en sorte qu'on ne peut refuser aux (1) savans Egyptiens la gloire d'avoir formé les plus illustres philosophes de la Gréce. Les prêtres Egyptiens tomberent depuis dans l'ignorance ; & Strabon rapporte qu'étant en Egypte ; on ne put lui montrer aucun prêtre versé dans ces disciplines dont les anciens Egyptiens étoient instruits, & que toutes les connoissances de ces gens-là se bornoient à quelques cérémonies de leur religion.

Strab. lib. 17.

Philosophie des Chaldéens.

L'histoire des Assyriens n'est pas moins ténebreuse que celle d'Egypte, sur la connoissance de la philosophie. Parmi les peuples qui composoient le puissant royaume d'Assyrie, les Chaldéens étoient regardés comme un peuple de sages, auxquels la philosophie étoit héréditaire. Ciceron les appelle les plus anciens savans (2) du monde. Ils excelloient principalement dans l'observation des astres. Habitans d'une contrée qui fut la premiere patrie du genre humain depuis le délu-

Diod. Sic. Lib. 2.

(1) *La sagesse des Egyptiens est célébre, même dans la sainte écriture. L'idée que nous pouvons nous former de cette sagesse, comprend leur astronomie, leur géometrie, leurs caracteres hiéroglyfiques, leurs arts, & surtout leur police, leurs loix, leur gouvernement.*

(2) Suntque Chaldæi antiquissimum doctorum genus. *Cic. de divinat. lib. 1.*

ge, ils avoient conſervé vraiſemblablement des traces moins altérées de la ſcience des Patriarches, que les autres peuples tranſplantés.

Des Perſes.

Ariſtote prétendoit, que les Mages Perſans l'emportoient, par l'ancienneté, ſur les ſavans de toutes les autres nations. Les Mages admettoient deux principes, Oromaſe auteur du bien, & Arimanius auteur du mal. Ils reconnoiſſoient auſſi un Dieu médiateur, appellé Mithras. Ils étoient perſuadés qu'il y auroit une oppoſition éternelle entre ces deux principes, juſqu'à la fin du monde: qu'alors le bon auroit le deſſus ſur le mauvais, & qu'aprés cela chacun d'eux auroit ſon monde ſéparé en propre, ſavoir le bon principe ſon monde, & tous les gens de bien avec lui; & le mauvais auſſi ſon monde, & tous les méchans avec lui. Ils croyoient que la lumiere étoit le véritable ſymbole du bon principe, & les ténébres du mauvais; & c'eſt pour cela qu'ils adoroient toûjours le premier devant le feu, & particulierement devant le ſoleil, comme étant la plus pure lumiere. Ils entretenoient religieuſement un feu perpétuel & ſacré. Ils enſeignoient la réſurrection, ils défendoient de bâtir des temples aux dieux, & de les repréſenter par des images. Hérodote en rend cette raiſon, qu'ils ne croyoient pas, comme

Ariſtot. ap. Diog. Laërt. in proœm.

Plutarch. de Iſid.

Theopomp. ap. Diog. Laërt. in proœm. Herodot. Clio.

les Grecs, que les dieux fuſſent de la même nature que les hommes. Ils joignoient une vie auſtere à leurs préceptes : ils étoient vêtus de blanc, couchoient ſur la dure, & ſe nourriſſoient de légumes & de fromage. Prideaux prétend que l'origine & l'étymologie du nom de Mage, vient de l'impoſteur Smerdis, qui s'empara du royaume de Perſe, en paſſant pour Smerdis fils de Cyrus, & qui fut aſſaſiné après avoir été reconnu par une de ſes femmes, au défaut de ſes oreilles, qui lui avoient été coupées pour quelque crime ; que dans la langue qui étoit alors en uſage dans la Perſe, le nom de Mage ſignifioit un homme qui a les oreilles coupées, & que ce nom fut donné depuis aux docteurs & aux philoſophes, du nombre deſquels étoit l'impoſteur.

Hiſt. des Juifs part. 1. liv. 3. pag. 318.

Différentes opinions ſur Zoroaſtre.

Zoroaſtre a été le chef des Mages : il a paſſé chez quelques-uns (1) pour l'inventeur de la magie & de l'aſtrologie. Zoroaſtre a été confondu avec Noé, avec Miſraïm, avec Abraham. On l'a fait diſciple d'Elie, d'Eliſée, des Réchabites. Huet prétend qne Zoroaſtre n'eſt autre que Moïſe. Il ne ſe peut rien de plus frivole, que tout ce qui a été débité touchant ce merveilleux perſonnage. On raconte qu'il vivoit dans le feu. Il a été

Biblioth. Orient. art. Zerdaſcht. Huet, démonſt. prop. 4. c. 5.

(1) *Apulée nomme Zoroaſtre*, omnis divini arcani antiſtes. *Apul. Florid. l. 2.*

l'auteur de l'ancienne religion des Perſes, dont le culte extérieur ſe rapportoit à cet élément. Il vivoit, ſelon Xanthus le Lydien, ſix cens ans avant l'expédition de Xerxès en Grece; ſuivant Plutarque & Suidas, cinq cens ans avant la guerre de Troie; ſelon Hermippus & Hermodore le Platonicien, cinq mille ans avant la priſe de Troie; ſelon Eudoxe & Ariſtote, ſix mille ans avant Platon. Grégoire de Tours prétend que Zoroaſtre eſt le même que Cham fils de Noé; & il obſerve que le nom de Zoroaſtre ſignifie étoile vivante. Monſieur l'abbé Banier croit que Zoroaſtre eſt le même que Meſraïm fils de Cham Juſtin, au commencement de ſon abregé de Trogue Pompée, rapporte que Zoroaſtre étoit roi de la Bactriane, & qu'il fut tué dans une bataille contre Ninus roi des Aſſyriens. Suivant Cédréne, Zoroaſtre prédit qu'il ſeroit tué d'un coup de tonnerre. Pluſieurs auteurs tiennent qu'il y a eu deux Zoroaſtres, à ſix cens ans de diſtance; que le premier vivoit vers l'an du monde deux mille neuf cens, & le ſecond entre le commencement du régne de Cyrus, & la fin de celui de Darius fils d'Hyſtaſpe.

Ap. Diog. Laërt. in proœm.

Plutarch. de Iſid. Suid. in voc. Ζωρ. Hermipp. ap. Plin. lib. 30. c. 1. Eudox. & Ariſtot. ap. Plin. loc. cit.

Greg. Turon. lib. 1. c. 5.

Explic. hiſt. des fabl. entret. 4.

Prideaux eſt d'un ſentiment fort oppoſé à ceux de tous ces auteurs. Il avance qu'il n'y a eu qu'un Zoroaſtre, & il le

Hiſt. des Juifs, part 1. liv. 4.

place ſous Darius I. fils d'Hyſtaſpe. Il lui donne une origine Juive, & le fait domeſtique du Prophete Daniel. Il entre dans un grand détail de la conformité de ſa doctrine avec la loi de Moïſe : Thomas Hyde, profeſſeur en Hébreu & en Arabe à Oxfort, qui entendoit l'ancien Perſan & le moderne, s'étoit offert de donner une édition des œuvres de Zoroaſtre, dans ſa langue originale, avec une verſion Latine, ſi l'on vouloit l'aider dans les frais de l'impreſſion. Il avoit fort approfondi tout ce qui regarde la doctrine des Mages, & il ſoutenoit qu'ils avoient toujours adoré un ſeul Dieu ſans mélange d'idolâtrie, quoiqu'on ne puiſſe les juſtifier touchant pluſieurs cérémonies ſuperſtitieuſes envers le feu & les aſtres ; mais qu'ils n'avoient jamais adreſſé leur culte ni leurs invocations à ces objets matériels, non plus qu'à Mithras : que par les deux principes, l'un éternel, l'autre créé, qu'ils nommoient la lumiére & les ténébres, ils entendoient, comme les Juifs & les Chrétiens, l'être tout-puiſſant & un eſprit rebelle : que le vrai nom de Zoroaſtre eſt Zerduſt, prophete des Perſes : que le livre des Mages, qui eſt un abrégé de la théologie de Zerduſt, eſt intitulé la loi d'Abraham, & que c'eſt la religion de ce Patriarche, qui leur a été enſeignée par leur prophete.

De relig. veter. Perſar. c. 1.

Hiſt. relig. veter. Perſar. c. 1. 2. 4. 9. 24. &c.

Euſébe nous a tranſmis quelques principes de la doctrine de Zoroaſtre : *que Dieu eſt éternel, qu'il eſt la cauſe générale, & la ſource de tous biens, qu'il eſt le pere de la juſtice, & le ſeul auteur de la nature.* *Præpar. evang. lib. I. c. 7.*

Le P. Kircher a rapporté les ſymboles de Zoroaſtre, ſuivant l'interprétation de Pſellus & de Pléthon. Ce ſont les mêmes que les oracles de Zoroaſtre, ou des ſentences fort obſcures, dont on voit une traduction Grecque & Latine, à la fin de l'hiſtoire de la philoſophie par Stanley. Pluſieurs ont regardé ces fragmens comme ſuppoſés. Le fameux Comte de la Mirandole les ſoutenoit véritables. Il prétendoit poſſéder l'original, auquel il attribuoit une telle vertu, qu'il s'étoit ſenti détourné par cet attrait de toute autre étude. C'étoit un ſentiment fort naturel, que ce penchant à examiner un manuſcrit qu'il croyoit ſi précieux. *Oedip. Ægypt. claſſ. 3. c. 3.* *Pic. Mirandul. epiſt. ad Marſil. Ficin.*

Edouard Pocock, qui a écrit l'hiſtoire de Zoroaſtre, prétend qu'un ouvrage, dans lequel Zoroaſtre inſtruiſoit les Mages, étoit diſtribué en douze volumes ou rouleaux, dont chacun étoit compoſé d'un cuir de bœuf. *Journ. des Sav. du dern. Juin 1709.*

Prideaux raconte ainſi la mort de Zoroaſtre. Ce chef des Mages ayant entrepris de faire embraſſer ſa religion à un roi Scythe, & ayant employé à cet effet l'autorité de Darius, le prince Scythe indigné,

qu'on voulût lui faire la loi dans une affaire de cette nature, ſe jetta dans la Bactriane avec une armée, battit les troupes de Darius, & tua Zoroaſtre, avec tous les prêtres de ſa ſecte qui l'accompagnoient, & qui étoient au nombre de 80.

La diverſité de ces opinions ſur Zoroaſtre eſt vrai-ſemblablement cauſée parcequ'il y en a eu pluſieurs. Le premier, Caldéen ou Aſſyrien, qui fut tué par le tonnerre. Le ſecond, Roi de la Bactriane, contemporain de Ninus, vaincu par ce Roi, ſuivant Juſtin, qui le regarde comme l'auteur de la magie naturelle & de l'aſtronomie. Le troiſiéme, de Perſe, qui a été le chef des Mages. Le quatriéme, de Pamphilie, nommé auſſi Er Arminius, qui a paſſé pour être reſſuſcité dix jours après avoir été tué. Stanley croit que celui-là eſt le fils d'Hoſtanès. Le cinquiéme, de la Proconèſe, qui ſemble à Stanley avoir été le même qu'Ariſtée de Proconèſe, contemporain de Crœſus & de Cyrus, dont on a dit que l'ame s'abſentoit quelquefois de ſon corps. Le ſixiéme, qui vivoit à Babylone, dans le temps que Pythagore y fut emmené captif par Cambyſe. C'eſt celui que pluſieurs ont appellé Zabrate, qui fut, dit-on, le maître de Pythagore, & qu'Apulée qualifie de *Pontife de tout myſtère divin*. Le premier de tous ces Zoroaſtres, confondu par pluſieurs avec Cham-

Suid in voc. Ζωροας.

Val. Max. lib. 1. c. 8.
Clém. Alex. Strom. lib. 5.

fils de Noé, a été, ſuivant la conjecture de Stanley, chef de l'ancienne ſecte des Chaldéens. C'eſt celui qui renferma toute cette philoſophie en deux millions de vers commentés par Hermippus. La plûpart de ces opinions ſont deſtituées, non-ſeulement de preuves, mais encore de préſomptions valables; & elles ne peuvent guère ſervir que d'exemples de la facilité avec laquelle les ſavans avançoient toute ſorte de faits & de conjectures, avant que la critique eût proſcrit ou au moins condamné cette licence.

Stanl. in philo. Chald. Plin. lib. 30. c. 1.

On trouve des Mages dans l'hiſtoire eccléſiaſtique, ſous le régne d'Iſdegerde roi de Perſe, au commencement du cinquiéme ſiécle; & vraiſemblablement cette ſecte a duré long-temps depuis. Iſdegerde ayant témoigné de la conſidération à Maruthas, évêque dans la Meſopotamie, les Mages irrités cacherent un homme dans un temple pour crier, *qu'il ne falloit pas obéir à un Roi qui favoriſoit l'impiété des Chrétiens.* L'évêque dit à Iſdegerde: *Ce n'eſt pas le feu qui a parlé, mais la fraude des Mages.* Le roi de Perſe, par le conſeil de Maruthas, fit fouiller à l'endroit d'où venoit la voix; & l'artifice ayant été découvert, il fit décimer les Mages.

Socr. lib. 7. hiſt. c. 8.

Il y a encore dans la Perſe & dans pluſieurs contrées des Indes, quantité de Guébres ou de deſcendans des anciens

Voyag. de Perſe, liv. 4. ch. 8.

Perſes adorateurs du feu. Tavernier témoigne qu'ils ſont fort attachés à leur religion, à laquelle cependant ils ont fait beaucoup de changemens: que le feu n'eſt, parmi eux, que l'objet d'un culte cérémoniel; & qu'ils diſent qu'ils ne reconnoiſſent qu'un ſeul Dieu, créateur du ciel & de la terre.

Deſcription des Mages qui vinrent à Bethléem, par Béde.

Béde a écrit le premier les noms des trois Mages qui vinrent adorer notre Seigneur à ſa nativité. Il les nomme Balthazar, Gaſpar, Melchior. Il décrit leurs viſages, leurs tailles, la figure de leurs barbes, l'arrangement de leurs cheveux, & la forme de leur chauſſure.

Hiſt. relig. veter. Perſ. c. 31.

Thomas Hyde prétend qu'ils étoient envoyés par Phraatès roi des Parthes; que c'étoient des plus grands Seigneurs du pays, & qu'ils avoient un cortége de plus de mille perſonnes. Il rapporte les différens noms qui leur ſont donnés dans les hiſtoires Orientales. D. Calmet ne croit pas que les Mages qui vinrent à Bethléem, fuſſent des ſages de ce nom, connus autrefois dans la Perſe; mais des ſavans de l'Arabie déſerte, ou de la Chaldée, ou de la Méſopotamie aux environs de l'Euphrate, qui étoient apparemment de la même profeſſion que le fameux devin Balaam.

Diſſert. ſur les Mages comm. t. 7.

Les Mages s'appliquoient ſurtout à la morale. Il ſemble que Porphyre faſſe le partage de la philoſophie, comme un ar-

bitre, entre les nations qui ſe diſputoient l'honneur de ſon invention & de ſon origine, en diſant que Pythagore apprit l'arithemétique, des Phéniciens ; la géométrie, des Egyptiens ; l'aſtrologie, des Caldéens ; & la morale, des Perſes.

Des Gymnoſophiſtes

Cléarque a écrit que les Gymnoſophiſtes, philoſophes Indiens, furent les diſciples des Mages. Ces philoſophes des Indes & de l'Ethiopie, qui ont auſſi porté le nom de Brachmanes, étoient en ſi grande réputation de ſageſſe & de doctrine, que Pythagore, Démocrite, Anaxarque, Pyrrhon, & autres philoſophes, pénétrerent juſqu'aux Indes, pour les aller entendre, & ſe ranger au nombre de leurs diſciples. Les Gymnoſophiſtes paſſoient trente-ſept ans dans l'étude & dans la retraite. Ils adoroient une ſouveraine intelligence répandue dans tout l'univers. Ils enſeignoient la métempſycoſe ; ils mépriſoient la mort, les plaiſirs, & la douleur. Ils faiſoient profeſſion de la plus exacte juſtice, & de la tempérance la plus auſtère. Les maladies paſſoient chez eux pour honteuſes, parcequ'ils les regardoient comme la ſuite de la débauche. Pline dit de ces Gymnoſophiſtes, *que depuis l'aurore juſqu'au coucher du ſoleil*, (1) *ils con-*

Ælian. hiſt. lib. 4. c. 20. Suid. in voc. Δημοκρ. Diog. Laërt. in Démocr. & in Pyrrhon. Jamblich. in Pythag. Strab. lib. 15. Clém. Alex. Strom. lib. 1. & 3.

(1) Philoſophos eorum, quos Gymnoſophiſtas vocant, ab exortu ad occaſum perſtare

temploient cet aſtre avec des yeux fixes & immobiles, & que dans les plus grandes chaleurs de l'année, ils ſe tenoient pendant tout un jour, tantôt ſur un pié, tantôt ſur l'autre, au milieu des ſables brûlans. Arien a rapporté avec quelle liberté pluſieurs Gymnoſophiſtes parlerent à Aléxandre, blâmant ſa vaſte ambition, & cette vaine ardeur de ſubjuguer toute la terre, dont une ſi petite étendue lui devoit ſuffire, ſoit pendant ſa vie, ſoit après ſa mort. Dandamis, le plus renommé de ces ſages, refuſa de rendre des devoirs à Aléxandre, & ne permit à aucun de ſes diſciples d'aller voir ce conquérant, diſant qu'ils n'avoient rien à eſpérer, à deſirer, ni à craindre: que les courſes d'Alexandre n'étoient que de longs égaremens & de frivoles inquiétudes, dont il troubloit ſon repos & celui des autres hommes. Alexandre parut eſtimer cette liberté & ce déſintéreſſement, comme vraiment philoſophiques; & ſa propre modération à ce ſujet, lui fit beaucoup d'honneur.

Arrian. de exped. Alex. lib. 7.

Le Gymnoſophiſte Calanus, ayant commencé à l'âge de 73. ans de ſentir quelque incommodité, demanda permiſſion à Alexandre de ſe brûler; & après avoir conſtruit ſon bucher, il y fut conſumé

Diod. Sic. lib. 17. part. 2.

contuentes ſolem immobilibus oculis, ferventibus arenis, toto die alternis pedibus inſiſtere. *Plin. lib. 7. c. 2.*

par les flammes en préſence de l'armée.

Les philoſophes Indiens de ces derniers temps, appellés Braminès ou Brames, qui ſont les ſucceſſeurs des anciens Brachmanes & Gymnoſophiſtes, enſeignent une doctrine mêlée de Paganiſme, de Judaïſme, & de Chriſtianiſme. Ils ne reſſemblent aux anciens Brachmanes, ni par les mœurs, ni par la doctrine. Abraham Roger, qui avoit paſſé dix ans ſur la côte de Coromandel, vers le milieu du dernier ſiécle, témoigne qu'ils rapportent leur origine & leur nom à Brama, qu'ils diſent avoir été le créateur du monde, parceque le Dieu ſuprême ſe repoſe ſur lui de toute la diſpoſition des choſes de ce monde. Ils veulent auſſi que Brama ait été le premier homme, le pere de tout le genre humain. Ils croient la tranſmigration du plus grand nombre des ames en d'autres corps; mais que les plus parfaites & les plus criminelles paſſent, en ſortant des corps, aux récompenſes ou aux punitions d'une autre vie.

La porte ouverte pour la connoiſſ. du Paganiſme. part. 2.

M. Fourmont regarde les Brames comme des diſciples d'Abraham; & il obſerve que les Indiens ont pluſieurs livres ſacrés, qui, à chaque page, contiennent des traditions de l'hiſtoire d'Abraham, de Sara, d'Iſaac, &c. Ce qui eſt confirmé par le témoignage d'un miſſionnaire inſtruit par les livres mêmes des Brames,

Réfl. crit. ſur les hiſt. des anc. peupl. liv. 2. ſect. 3. ch. 17.

qui nous apprend dans les lettres édifiantes & curieuſes, que la femme de Brama, ſelon l'hiſtoire de ces Indiens, s'appelloit *Saraſvadi*; que *Vadi* ſignifie *Madame*; & qu'ils ont conſervé la premiere partie du mot, comme le nom propre de Sara.

Des Philoſophes Chinois.

Obſervat. aſtron. mathém. du P. Souciet.

Le P. Gaubil Jeſuite, miſſionnaire à la Chine, eſt perſuadé, que les Egyptiens & les Gymnoſophiſtes des Indes avoient puiſé chez les Chinois les ſciences, qui depuis paſſerent de l'Egypte daus la Grece. Il prétend que la fameuſe découverte attribuée à Pythagore, de l'égalité du quarré de l'hypotenuſe dans le triangle rectangle, à la ſomme des quarrés des deux autres côtés, pour laquelle on dit que Pythagore ſacrifia une hécatombe; que cette découverte, dis-je, étoit très-diſtinctement connue & pratiquée à la Chine plus de mille ans avant Pythagore: que la géométrie avoit fait déja de grands progrès à la Chine, avant le tems qu'on fixe pour ſon invention chez les Egyptiens. Mais lorſqu'on vient à conſidérer attentivement tout ce qui a été écrit ſur ces découvertes Chinoiſes, il eſt facile de connoître qu'il ne nous eſt venu de ce pays aucune invention originale: que ce peuple eſt dans l'uſage de s'attribuer tout ce qu'il apprend avoir été découvert ailleurs, & qu'en même tems il les rapporte à des antiquités, qui loin d'en cacher la ſource, ôtent toute

vraiſemblance à leurs prétentions. L'ancienneté de leur chronologie n'a rien de plus ſolide que celle de leurs inventions dans les ſciences : c'eſt ce que je compte établir dans une diſſertation particuliere.

Des Philoſophes Libyens.

L'Afrique ou la Lybie a eu auſſi des philoſophes très-anciens. Saint Auguſtin en parle ſous le nom de philoſophes Lybiens ou Atlantiques. Ils porterent ce dernier ſurnom, parcequ'ils reconnoiſſoient Atlas pour leur chef. Pluſieurs lui ont attribué l'invention de l'aſtronomie. Il s'adonna principalement (1) à la contemplation des aſtres, d'où vint la fable débitée par les poëtes, qu'Atlas ſoutenoit (2) le ciel de ſes épaules. Son nom fut donné à une montagne fort élevée. Quelques Rabbins ont avancé *que les Arabes étoient les plus anciens des philoſophes, & que leur doctrine étoit tirée des livres d'Adam, de Seth, & d'Edris.* On ſent aſſez quelle foi mérite ce qui n'eſt fondé que ſur des aſſertions Rabbiniques; & ce qu'on doit penſer des livres qui viennent d'être cités.

De civit. Dei, lib. 8. c. 9.

Plin. lib. 7. c. 56.

Stanl. in philoſ. Sabæor.

Des Thraces.

Parmi les nations de l'Europe, les Thraces vantoient l'ancienneté de leurs philoſophes. Orphée, qui le premier adoucit

(1) . . . Hic canit errantem lunam, ſolisque labores.
Virg. Æneid. lib. 1.

(2) *M. Fourmont penſe qu'Atlas eſt le même que Lot neveu d'Abraham.*

les mœurs farouches des hommes, par les doux ſons de ſa lyre, & encore plus par l'humanité de ſes préceptes, étoit natif de Thrace. Ces philoſophes reconnoiſſoient Zamolxis pour leur chef : il fut auſſi le légiſlateur des Thraces ; & les Gétes lui offrirent des ſacrifices, comme à un dieu. Diogéne Laërce dit, que Zamolxis fut eſclave de Pythagore, & il cite Hérodote. On trouve, à la vérité, dans cet hiſtorien, que Zamolxis paſſoit pour avoir été eſclave de Pythagore ; mais il ajoûte peu après, qu'il le croyoit plus ancien que Pythagore.

Diog. Laërt. lib. 8.

Herodot. Melpom.

Des Druides.

Dans l'antiquité la plus reculée, il n'y a point eu de philoſophes plus célébres que les Druides. Ciceron & Céſar, comprennent tous les ſages des Gaules, ſous ce nom. Strabon & Ammien Mercellin les diviſent en trois eſpèces, des Bardes ou des poëtes, des prêtres uniquement occupés des choſes de la religion, & de ceux qui faiſoient toute leur étude de la nature & de la morale. Cette philoſophie Gauloiſe eſt confirmée par un paſſage d'un ouvrage perdu d'Ariſtote, cité par Diogéne Laërce. Ariſtote dit *que les Gaulois ont été inſtruits anciennement par des ſages appellés Semnothéens, ou Druides.* Ramus ſoûtient que la philoſophie a commencé chez les Gaulois, & que les plus anciens des philoſophes ont été les Druides. Il

Cic. de divinat. lib. 1. Cæſ. de bell. Gall. lib. 6. Strab. lib. 4. Amm. Marc. lib. 15.

Diog. Laërt. in præm. De morib. veter. Gallor.

nous reſte de leur philoſopie, qu'ils enſeignoient la piété envers les dieux, le zèle pour la patrie, la valeur, la fermeté, & le mépris de la mort. Ils regardoient les lettres, comme ennemies de la mémoire, préférant la tradition à l'écriture, & ne laiſſant aucuns écrits, afin que leurs préceptes demeuraſſent gravés plus profondément dans les eſprits de leurs diſciples. Les leçons des Druides étoient contenues dans des vers que leurs diſciples apprenoient par cœur. Sur cet uſage de ne rien écrire, Ramus exprime ainſi ſes regrets : *Fatale opinion, ſans laquelle nos Gaules auroient fourni des Platons, des Ariſtotes, des Euclides, des Ptolémées, & peut-être des auteurs encore plus célébres !* Les Druides enſeignoient l'immortalité de l'ame, & ce dogme ne fut jamais altéré parmi eux par l'opinion de la métempſycoſe; ainſi que les ſavans auteurs de l'hiſtoire littéraire de France l'ont très-ſolidement prouvé. La doctrine de l'immortalité de l'ame, ſuivant Céſar, rendoit les (1) Gaulois fort courageux. Les Druides habitoient dans le fond des forêts, pour leſquelles ils avoient une vénération ſuperſtitieuſe. Ils étoient les pontifes & les juges de la nation. Leur aſ-

(1) Atque hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto. *Cæſ. bell. Gall. lib. 6.*

Strab. lib. 4. semblée la plus célébre étoit au pays (1) Chartrain. Les Bardes habitoient principalement dans l'Auvergne, & dans la Bourgogne. Leur profession étoit d'écrire en vers les actions des (2) grands hommes, & de les chanter au son d'un instrument, qui ressembloit assez à la lyre. Pline dit que Tibére supprima les Druides. Suivant Suétone, leurs fonctions furent entierement abolies sous l'Empire de Claude. Cependant on trouve encore des vestiges des Druides dans Tacite, sous l'empire de Vitellius, & il y a même apparence, qu'ils subsistoient sous le Pontificat de S. Grégoire, puisque ce pape écrivant à la reine Brunehaut, la prie de faire cesser les sacrifices, que quelques-uns de ses sujets offroient aux idoles, & le culte qu'ils rendoient aux arbres.

Plin. lib. 30. c. 1. Suet. in Claud. c. 25. Tac. hist. lib. 4.

On découvrit en 1598. près de Dijon, le tombeau de Chyndonax, que plusieurs ont regardé comme un chef des Druides, avec un inscription en Grec, dont voici la traduction : *Dans le bocage de Mithras, ce tombeau couvre le corps de Chyndonax,*

Antiq. expl. par fig. t. 2. part. 2. p. 430.

(1) In finibus Carnutum consident in luco consecrato. *Cæs. de bell. lib. 6.*

(2) Vos quoque, qui fortes animas belloque peremptas
Laudibus in longum vates demittitis ævum,
Plurima securi fudistis carmina, Bardæ.
Lucan. lib. 1.

grand-prêtre :

grand-prêtre : Retire-toi, impie, les dieux libérateurs gardent mes cendres. Ce monument a paru ſuſpect à quelques ſavans. Baudelot n'eſt pas d'avis que Chyndonax fût un Druide : auſſi l'inſcription ne parle-t-elle pas de cette qualité. Il eſt porté à croire que Chyndonax a été un prêtre Grec, conſacré au ſoleil, du temps de l'empereur Aurélien, ſous le regne duquel le culte de cet aſtre fut fort répandu dans l'empire Romain, lorſqu'Aurélien eut fait bâtir un temple au ſoleil dans Rome, après la priſe de Zénobie & la conquête de Palmyre.

Antiq. expl. par fig. t. 2. part. 2. p. 430.

Baudel. de l'util. des voyag.

CHAPITRE II.

De la ſecte Ionique.

NOus venons de voir que la philoſophie a été long tems floriſſante chez les Barbares, avant qu'elle ait commencé chez les Grecs. Un paſſage de Mégaſthène, cité par S. Clément d'Alexandrie, marque expreſſément que tout ce que les anciens ont dit de la nature, a été enſeigné en premier lieu par d'autres que par les Grecs, comme par les Brachmanes chez les Indiens, & en Syrie par les Juifs. Diodore de Sicile témoigne que la Gréce

Les Grecs ſe prétendoient auteurs de la philoſophie.

Clém. Alex. Strom. lib. 1.

Diod. Sic. lib. 1.

avoit emprunté preſque toutes ſes connoiſſances des Barbares, ce qui eſt confirmé par Euſebe.

Præpar. evan. lib. 10. c. 1.

Les Grecs appellant toutes les autres nations, Barbares, ne pouvoient ſouffrir qu'elles leur conteſtaſſent l'invention de la philoſophie. Le nom même de philoſophie (1) étoit, ſelon eux, une preuve qu'elle devoit ſon origine aux Grecs. Preuve peu concluante, puiſque ce terme étoit inconnu du tems des ſept ſages de la Gréce, & qu'il fut inventé par Pythagore, qui voyagea juſqu'aux extrémités de la terre, pour conſulter les ſages, dont les ſectes étoient établies depuis long-tems chez les autres nations.

Diog. Laërt. in præm.

Des Sages de la Gréce.

Les ſages de la Grece peuvent être regardés comme les précurſeurs de la philoſophie chez les Grecs. Demetrius de Phalere, Plutarque, & Euſébe, les font contemporains. Porphyre les place du tems de Cyrus & des derniers prophetes des Hébreux, plus de 600. ans après la priſe de Troie, environ 1500. ans après Moïſe; mais c'eſt reculer l'ancienneté de Moïſe cinq cens ans au-delà de l'opinion commune. On n'en compte que ſept: mais tous les auteurs ne s'accordent pas à nommer les mêmes. Les ſept ſages nommés par Platon, ſont Tha-

Demetr. Phaler. ap. Diog. Laërt. in Thalet. Plutarch. in conviv. Sapient. Porphyr. ap. Euſeb. lib. 10. præp. c. 3. Plat. in Protag.

(1) *Philoſophie en Grec ſignifie l'amour de la ſageſſe.*

lès, Pittacus, Bias, Solon, Cléobule, Miſon, & Chilon. A la place des trois derniers, quelques-uns mettent Phérécyde, ou le Scythe Anacharſis, ou Périandre, ou Epiménide, ou Piſiſtrate. Thalès & Phérécyde ont été les fondateurs de la philoſophie chez les Grecs : nous reviendrons bientôt à eux : à l'égard des autres ſages, voici quelques traits de leur hiſtoire échappés de l'oubli & des ténébres d'une antiquité ſi reculée.

Pittacus commanda l'armée de Mitylène ſa patrie contre les Athéniens, dont il fut vainqueur, ayant tué dans un combat ſingulier Phrynon leur général. Pittacus uſa de ſtratagême ; il porta un filet caché ſous ſon bouclier, & enveloppa tout d'un coup de ce filet la (1) tête de Phrynon, qui ne s'attendoit pas à ce genre de combat. Il gouverna pendant dix ans avec une autorité abſolue, & remit enſuite la ſouveraineté au peuple, lorſqu'il crut que ſa patrie n'avoit plus beſoin de lui. Ses Citoyens lui ayant offert de grandes poſſeſſions de terres, il lança ſon javelot, & ne voulut accepter que celles qui ſe trouverent compriſes dans ſa portée, diſant *que la partie valoit mieux*

Diog. Laërt. in Pittac. Strab. lib. 13. Suid. in voc. Hirr.

Diog Laërt. in Pittac. Val. Max. lib. 6. c. 5.

(1) *Dans les combats des Gladiateurs à Rome, il y en avoit qui, à l'imitation de Pittacus, portoient un filet caché ſous leur bouclier, pour envelopper la tête de leur ennemi. Feſt. in voc. Retiar.*

que le tout, & que ſon deſintéreſſement lui ſeroit plus glorieux que de plus grandes richeſſes. Il mourut la 3. année de la 52. Olympiade, 569. ans avant J. C. âgé de plus de 70. ans ſuivant Diogéne Laërce, de 80. ſelon Suidas, de cent ſuivant Lucien.

Lucian. in Longav.

Diog. Laërt. in Bian.

Bias étoit citoyen de Priéne, ville de la dépendance de Thébes. Diogéne Laërce rapporte que Priéne étant aſſiégée par Halyattès Roi de Lydie, & les aſſiégés étant près de ſe rendre faute de vivres, Bias fit engraiſſer deux mulets, qui furent mis enſuite hors des portes de la ville. Halyattès ayant jugé, par l'état où il vit ces animaux, de l'abondance qui étoit dans Priéne, il en leva le ſiége. Valére Maxime rapporte, au contraire, que les citoyens les plus riches de Priéne en étant ſortis par la crainte du ſiége, & ayant emporté leurs effets les plus précieux, Bias en ſortit auſſi, mais qu'il n'emporta aucun de ſes effets; & comme pluſieurs s'en étonnoient, il leur fit cette réponſe, qui eſt depuis devenue ſi célébre: *Je porte tous mes biens avec moi.* Bias floriſſoit en la quarante-deuxiéme Olympiade, vers l'an ſix cens dix avant Jeſus-Chriſt. Il mourut dans le barreau, étant fort âgé, après avoir défendu avec beaucoup de véhémence, la cauſe d'un de ſes amis accuſé d'un crime capital; il expira

Val. Max. lib. 7. c. 2.

ayant la tête appuyée ſur les genoux de ſa fille.

Solon naquit à Athènes, la ſeconde année de la trente cinquiéme Olympiade, ſix cens trente-neuf ans avant Jeſus-Chriſt. Il deſcendoit de Nélée fils de Codrus Roi d'Athènes; & ſa mere étoit parente de Piſiſtrate. Il a été le légiſlateur des Athéniens. Ses loix ſont fort célébres dans l'antiquité. Il les publia étant Archonte, la troiſiéme année de la quarante-ſixiéme Olympiade, ſuivant le témoignage de Soſicrate. Il contrefit l'inſenſé, pour perſuader aux Athéniens la guerre de Salamine, dont un decret du peuple avoit défendu, ſous peine de mort, de faire la propoſition: & ayant recité une élégie de cent vers, il fit une telle impreſſion ſur les eſprits, que les Athéniens abrogerent cette loi, prirent les armes ſous ſa conduite, & ſe rendirent maîtres de Salamine. *Plutarch. & Diog. Laërt. in Sol. Pauſan. in Attic. Polyæn. ſtrateg.*

Pendant la premiere guerre ſacrée, il imagina un ſtratagême, qui cauſa la priſe de Cirrha. Il détourna le cours d'un aqueduc, dont il fit couler les eaux dans un baſſin creuſé exprès, & rempli de racines d'ellébore. Les eaux chargées de la vertu purgative de cette plante, furent enſuite rendues au canal ordinaire, qui les portoit dans la place aſſiégée. Les habitans qui en burent, furent purgés ſi vio- *Stanl. in Sol.*

lemment, qu'étant hors d'état de garder leurs postes, la ville fut emportée d'assaut.

Plutarch. apopht. Mœurs. Sol. c. 29.

Solon comparoit les favoris des Rois aux jettons, qui tantôt valent beaucoup dans les comptes, & tantôt n'ont presqu'aucune valeur. Il recommandoit surtout d'éviter la mauvaise compagnie, & de ne commander que lorsqu'on a appris à obéir.

Il s'opposa à la souveraine puissance de Pisistrate, & reprocha hautement aux Athéniens leur soumission à un perfide. Mais voyant le bon usage que Pisistrate faisoit d'une autorité injustement envahie, il se reconcilia avec lui, entra même dans sa confiance, & l'aida de ses conseils. Il mourut âgé de 80. ans, la 2. année de la 55. Olympiade & de la domination de Pisistrate, sous l'Archontat d'Hégestrate. Elien dit positivement que Solon mourut à Athènes : mais, suivant Diogene Laërce, Aulu-Gelle, Valere Maxime, & Suidas, Solon s'exila volontairement, & mourut dans l'isle de Chypre. Lucien lui donne cent ans de vie. Il reste de Solon des poësies & des lettres, outre ses loix.

Ælian. lib. 8. Variar. c. 16. Aul. Gell. lib. 17. c. 21. Val. Max. lib. 5. c. 3. Suid. in voc. Σολ

Pisistrate s'étoit emparé du gouvernement d'Athènes, l'an 560. avant J. C. par des stratagêmes, qui prouvent la simplicité des anciens peuples. Il plaça sur un char élevé une courtisanne belle &

Herodot. Clio. Val. Max. lib. 1. c. 2.

bien faite, nommée Phya: il la revêtit d'une égide & d'un caſque; & la promenant par toute la ville d'Athènes, comme ſi c'eût été Minerve elle même, la déeſſe tutélaire des Athéniens, il leur fit commander par elle, *de déférer à Piſiſtrate la principale autorité.* Quelque tems après, il ſe montra couvert de ſang, quoiqu'il n'eût aucune bleſſure; il expoſa au peuple que ſes envieux l'avoient percé de coups, & ſe fit donner des gardes, avec le ſecours deſquels il s'empara de la citadelle, & envahit la pleine puiſſance, dont il uſa avec modération & juſtice. Ciceron, parlant de Céſar auſſitôt après la bataille de Pharſale, dit qu'il eſt incertain s'il imitera Phalaris ou Piſiſtrate. *Cic. lib. 7. ad Attic. epiſt. 19.*

Cléobule de l'iſle de Rhodes, ou ſelon d'autres, Carien, étoit de la race des Héraclides, qui regnoit ſur le plus grand nombre des états de la Gréce. Il excelloit dans le talent de compoſer des énigmes en vers. Diogéne Laërce rapporte celle-ci: pour décrire l'année, ſes douze mois, & les trente jours & les trente nuits, dont le mois eſt compoſé, il diſoit, *Qu'un pere avoit douze fils, chacun deſquels avoit ſoixante filles, dont la moitié avoit le teint blanc, & l'autre moitié l'avoit noir.* Cléobule mourut dans la cinquante-cinquiéme Olympiade, vers l'an 560. avant Jeſus-Chriſt.

L'Antiquité faiſoit grand cas des énigmes. Lorſque les Sages étoient aſſemblés chez Périandre, il arriva un courier de la part d'Amaſis Roi d'Egypte, qui les conſultoit ſur la maniere dont il devoit répondre à l'énigme du Roi d'Ethiopie. Il s'agiſſoit de la ceſſion d'un certain nombre de villes à celui qui boiroit toutes les eaux de la mer. La réponſe des Sages à Amaſis fut qu'il acceptoit le défi, à condition que le Roi d'Ethiopie arrêteroit tous les fleuves qui ſe déchargent dans la mer ; leurs eaux n'étant pas compriſes dans la gageure, dont l'inéxecution étoit ainſi rejettée ſur le Roi d'Ethiopie. Suivant les uns, cette réponſe fut ſuggerée par Bias, ſuivant les autres par Eſope. Euripide, dans le prologue des Phéniſſes, raconte que Créon Roi de Thebes propoſa la réſolution de l'énigme du Sphynx, & promit ſa ſœur Jocaſte en mariage à celui qui la devineroit. Joſeph cite un fragment de Ménandre d'Ephéſe, où l'on voit l'émulation qui étoit entre Salomon & Hiram Roi de Tyr, au ſujet des énigmes. La Reine de Saba (1) éprouva, par des énigmes, la ſageſſe de Salomon. L'énigme propoſée par Samſon aux Philiſtins, & les paraboles de Salomon, mon-

(1) Sed & Regina Saba venit tentare eum in ænigmatibus. 3. *Reg.* 1. 1.

ſent combien cet uſage étoit répandu anciennement.

Périandre étoit, de même que Cléobule, de la race des Héraclides, iſſue d'Hercule fils d'Alcméne. Il s'empara du gouvernement de Corinthe ſa patrie, par des voies violentes. Sa tyrannie commença en la 4. année de la 37. Olympiade, l'an 629. avant Jeſus-Chriſt. Son hiſtoire eſt un exemple, que les Grecs faiſoient plus conſiſter la ſageſſe dans les lumieres de l'eſprit, & dans l'étendue des connoiſſances, que dans les ſentimens du cœur, & dans la pratique de la vertu; puiſque Périandre, que pluſieurs ont mis au nombre des ſept ſages, fut un tyran noirci de beaucoup de crimes.

Chilon Lacédémonien eut part au gouvernement de ſa patrie, en qualité d'Ephore, la derniere année de la 54. Olympiade, l'an 561. avant J. C. Diogene Laërce dit que Chilon faiſoit conſiſter la ſageſſe *à garder le ſecret, à faire un bon uſage du tems, & à ſavoir ſupporter les injures.* Il avertiſſoit *de prendre garde ſurtout que la langue ne prévînt la réflexion.* Il diſoit *que la pierre de touche éprouve l'or, & que l'or éprouve l'homme.* Il a paſſé pour l'auteur de ces (1) deux belles maximes, *Diog. Laërt, in Chil.* *Ariſtot. lib. 2. rhetor. c. 12.*

(1) *Pline y ajoûtoit une troiſiéme ſentence, écrite en lettres d'or, comme les deux autres, dans le temple de Delphes :* que les dettes & les procès

de ſe connoître ſoi-même, & de ne déſirer rien de trop. Quelques-uns lui en ont attribué une troiſiéme bien moins honorable, & que d'autres ont miſe dans la bouche de Bias : *de regarder ſes amis, comme pouvant devenir un jour des ennemis.* Pline rapporte que Chilon mourut de joie, de ce que ſon fils avoit remporté le prix aux jeux Olympiques. Diogéne Laërce croit qu'une extrême vieilleſſe & la défaillance de la nature contribuérent autant à ſa mort que la joie. La Gréce lui rendit de grands honneurs à ſes funérailles.

Plin. lib. 7. c. 32.

Miſon, qui ſelon les uns étoit auſſi de Lacédémone, & ſelon les autres d'Arcadie ou de l'iſle de Créte, vivoit en la quarante-huitiéme Olympiade, vers l'an 587. avant Jeſus-Chriſt. Il donnoit au labourage de la terre tout le tems qu'il n'employoit pas à l'étude. Uniquement occupé d'exercer ſon eſprit & ſon corps, il cultivoit ſon champ paternel de ſes propres mains. Il fut d'une humeur ſemblable à celle de Timon & d'Apénas, & il témoigna qu'il avoit pour les hommes

étoient des ſources de miſere. Rurſus mortales oraculorum ſocietatem dedere Chiloni Lacedæmonio, tria præcepta ejus Delphis conſecrando aureis litteris, quæ ſunt hæc : noſſe ſe quemque, & nihil nimium cupere, comitemque æris alieni & litis eſſe miſeriam. *Plin. lib. 7. c. 32. Ces mêmes maximes ont été attribuées à quelques autres.*

toute la haine dont il les jugeoit dignes. La philoſophie approuvoit cette haine des hommes : mais la religion, bien différente de la ſageſſe humaine, met dans la charité le fondement de toutes les vertus, & nous ordonne d'aimer nos ennemis. Hipponax rapporte que l'oracle d'Appollon déclara Miſon le plus ſage des hommes, & il eut l'honneur de porter ce titre plus de cent vingt ans avant Socrate.

Anacharſis acquit une telle ſageſſe, par les conférences qu'il eut à Athènes avec Solon, qu'il a été mis, quoique Scythe, au nombre des ſages de la Gréce. Il étoit venu à Athènes, la 1. année de la 47. Olympiade. Il diſoit, *que la vigne portoit trois ſortes de fruits, la volupté, l'ivreſſe, & le repentir.* A ſon retour en Scythie, ayant voulu ſacrifier à Cybéle, pour s'acquitter d'un vœu, il fut tué par ſes compatriotes, comme introduiſant une religion étrangere. Il étoit parvenu à une extrême vieilleſſe ; & ſi l'on s'en rapporte à Suidas & à Diogéne Laërce, on trouve qu'Anacharſis vivoit encore, lorſque Crœſus fut vaincu par Cyrus. *Herodot. Melpom.*

La fable a plus de part que l'hiſtoire, à ce qui nous reſte d'Epiménide, natif de l'iſle de Créte. Il étoit contemporain de Solon. Il floriſſoit en la quarante-ſixiéme Olympiade, ſuivant Diogéne Laerce : quelques une l'ont fait plus ancien, & *Diog. Laërt. in Epimen.*

l'ont reculé jusqu'à la vingt-quatriéme Olympiade. On a écrit de lui que s'étant endormi dans une caverne, ce sommeil dura suivant Théopompe, 157. ans; suivant Varron Plutarque & Tertullien, 50. ans; suivant Pausanias, 40. ans. Ces années de sommeil ne lui parurent qu'une nuit. Plutarque dit qu'il se trouva vieux à son réveil. Diogéne Laërce & Pline rapportent qu'il vieillit en autant de jours, qu'il avoit dormi d'années. Epiménide consulté par les Athéniens, sur une peste qui faisoit beaucoup de ravage, conduisit des brebis blanches & noires dans l'Aréopage, & ordonna qu'on les laissât aller, de quel côté elles voudroient, & que les hommes qui les suivroient, les immolassent aux divinités (1) convenables, dans les endroits où elles s'arrêteroient. C'est l'origine *des autels dédiés aux divinités anonymes*, que les Athéniens conservérent depuis, & qui donnérent occasion à saint Paul de dire (2) aux Athéniens: *J'ai trouvé dans vos temples un autel dédié à la divinité inconnue; c'est ce que vous ignorez, que je viens vous annoncer.* Diogéne Laërce, qui vivoit plus de huit cens ans après Epiménide, dit que (3) ces autels

Theop. ap. Val. Max. lib. 8. c. 13. Varr. de ling. Latin. lib. 6. Tertull. de anim. c. 44. Pausan. in attic.

Plutarch. an sint capessend. resp. Plin. lib. 7. c. 52.

(1) Τῷ προσήκοντι Θεῷ.

(2) Inveni & aram, ignoto Deo. *Act. Apostolor. c. 17. v. 23.*

(3) Βωμοὶ ἀνώνυμοι.

ſubſiſtoient encore de ſon tems. Suivant S. Clément d'Alexandrie, c'eſt Epiméni- *Clém. Alex. Strom. lib. 1.*
de, qui a été déſigné par S. Paul, ſous le nom de *prophete Grec*. Les uns ont pro- *Epiſt. ad Tit. c. 1. v. 12.*
longé la vie d'Epiménide juſqu'à 157. ans; les autres juſqu'à 299. ans.

Quoiqu'Eſope n'ait pas été mis au nombre des Sages de la Gréce, de la plupart deſquels il a été contemporain, nous pouvons lui donner place ici, puiſque ſes fables ingénieuſes enveloppent les inſtructions les plus morales. La premiere invention des fables eſt conteſtée à Eſope, *Quintil.*
& attribuée par Quintilien à (1) Héſiode, *lib. 5. c. 11.*
beaucoup plus ancien qu'Eſope : car la naiſſance de celui ci eſt placée, ſuivant l'opinion commune, en Phrygie, dans la 51. Olympiade, environ 576. ans avant J. C. les ſavans ſont perſuadés qu'Eſope eſt le même, qui ſous le nom de Locman eſt devenu célébre chez les Orientaux, & dont la réputation n'a pas été moins répandue en Egypte & dans la Nubie. L'Alcoran fait une mention honorable de Locman. Les Arabes diſent *Huet, de l'orig. des Rom.*
qu'il étoit de la race des Hébreux. Les Perſes prétendent qu'il étoit Arabe noir, & qu'il paſſa ſa vie dans la ville de Caſwin, qui étoit l'Arſacie des anciens. Sa

(1) *Héſiode eſt aſſûrément auteur de beaucoup de fables : mais ſa théogonie ne reſſemble en rien aux fables déſachées, courtes, & morales d'Eſope;*

vie écrite par Mirkond a beaucoup de rapport avec celle d'Eſope, que Maxime Planudès nous a laiſſée. Et c'eſt une queſtion aſſez indéciſe de ſavoir ſi la Phrygie a fait ſon Eſope du Locman des Orientaux, ou ſi les Orientaux ſe ſont approprié l'Eſope connu des Grecs. Celui-ci fut d'abord eſclave. Son maître lui ayant commandé un jour d'acheter tout ce qu'il y avoit de meilleur pour régaler ſes amis, Eſope n'acheta que des langues. Le lendemain ayant reçu ordre de ſon maître, qui pour le coup vouloit l'éprouver, de lui ſervir tout ce qu'il y avoit de pire, Eſope n'acheta encore que des langues.

Crœſus le fit venir à ſa cour, pour ſe ſervir de ſes conſeils. On ne peut juſtifier Eſope de s'être laiſſé ſéduire par cet eſprit de flatterie qui régne dans les cours. *Solon*, dit-il un jour, *il ne faut point approcher des Rois, ou il faut ne leur tenir que les diſcours les plus agréables. Dites plutôt*, répondit Solon, *qu'il ne faut tenir aux Rois que les diſcours les plus utiles.* Les habitans de Delphes firent mourir Eſope, ſoit parcequ'il avoit détourné Crœſus d'envoyer à leur temple de nouveaux préſens, après les en avoir déja comblés, ſoit parcequ'il avoit fait des railleries de leur oracle dans ſes fables.

Plutarch. in Sol.

Peu de tems après les ſept Sages, la philoſophie fut reçue dans la Grece. Lu-

cien, dans le dialogue des fugitifs, lui fait dire, *qu'elle n'avoit pas fait ſon premier ſéjour chez les Grecs, ayant voulu commencer par la cure la plus difficile, qui étoit celle des Barbares. Qu'elle s'étoit d'abord tranſportée chez les Indiens, d'où elle avoit été viſiter les Ethiopiens : qu'elle avoit enſuite paſſé en Egypte, puis chez les Chaldéens & les Mages ; & que s'étant arrêtée quelque tems en Sythie, elle prit ſon chemin par la Thrace, & qu'elle y choiſit Eumolpe & Orphée, pour être ſes précurſeurs dans la Gréce.* Il paroît que Lucien ne s'eſt pas aſſujetti à un ordre chronologique, en décrivant cette marche de la philoſophie ; car les philoſophes de Chaldée & d'Egypte & les Mages paſſoient pour les plus anciens de tous.

Deux branches principales ; l'Ionienne & l'Italique.

La philoſophie, dont nous allons donner l'hiſtoire, ſe diviſa en deux branches principales, la ſecte Ionienne, qui a reconnu Thalès pour ſon premier maître ; & la ſecte Italique, inſtituée, comme il a été dit, par Pythagore. Ceux qui ont eu dans leurs opinions le plus de conformité avec Pythagore, ſont compris dans l'école Italique, quoique fort étrangers à l'Italie, comme Démocrite & Epicure, le premier d'Abdére ville de Thrace, & le ſecond d'Athènes : & par la même raiſon, ceux qui ont adhéré à quelqu'une des ſectes qui partagerent l'école Ionienne

ou Grecque, ſont rapportés à cette école, quoique nés en Italie, comme Ciceron & Brutus, qui étoient Académiciens, & Caton qui étoit Stoicien. Je ſuivrai les principales ſectes de la philoſophie Ionienne, ou Grecque proprement dite, avant que de remonter à la philoſophie Italique, qu'on peut auſſi nommer une philoſophie Grecque, comme domiciliée dans cette portion de l'Italie ſurnommée la grande Gréce.

Apollod. ap. Diog. Laërt. in Tal.

La philoſophie Ionienne commença par Thalès, fondateur de l'école (1) de Milet, ville de l'Ionie. Quelques auteurs ont reculé la naiſſance de Thalès, juſqu'à la trente-cinquiéme, & même à la trente-uniéme Olympiade. Pline a écrit que Thalès floriſſoit du tems d'Halyattès, roi de Lydie; & Ciceron le fait contemporain d'Aſtyage, roi des Médes: ce qui ſe rapporte parfaitement, ces deux rois s'étant fait la guerre.

Plin. lib. 2. c. 12.

Cic. de divinat. lib. 1.

De Thalès.

Diog. Laërt. in Thal.

Thalès étoit originaire de Phénicie, & de la plus illuſtre naiſſance, deſcendant de Cadmus & d'Agénor. Il fut ſurnommé Miléſien, ſoit parcequ'il naquit à Milet, ſoit parcequ'il s'y établit. S. Juſtin prétend qu'il tira une grande partie de ſes connoiſſances des poëſies d'Homére. Il

(1) *L'Ionie eſt une province de l'Aſie mineure. Milet ſe nomme aujourdhui Palatſchia.*

enſeigna aux Grecs la géométrie, & l'aſtronomie, & leur expliqua la formation du tonnerre, & des autres météores. Ayant prevû la fertilité extraordinaire d'une année, il acheta tous les fruits des Oliviers du territoire de Milet avant qu'ils fuſſent en fleurs ; & fit un gain immenſe, ſeulement pour montrer quel avantage auroient les philoſophes, s'ils étoient déſireux de gain. La philoſophie donne aſſurement les moyens de s'enrichir, mais ce n'eſt pas par la prévoyance des années abondantes ou ſtériles ; c'eſt par le calme des paſſions qu'elle dompte, par l'eſprit d'ordre qu'elle inſpire, par le retranchement du luxe qu'elle mépriſe. Je donne les faits ſur la foi de mes garans. Thalès obſerva les ſolſtices & les équinoxes ; il perfectionna la navigation des Phéniciens, en leur découvrant le cours de la petite ourſe autour du pôle. Eudemus, dans l'hiſtoire de l'aſtronomie, rapportoit que Thalès annonçoit d'avance les éclipſes de ſoleil & de lune. Il prédit l'éclipſe de ſoleil, qui arriva ſous le Roi Halyattes. Il meſura les pyramides d'Egypte & les hauteurs inacceſſibles, par (1)

Apul. Florid. lib. 4.

Cic. de divin. lib. 1.

Ariſtot. lib. 1. polit. c. 11.

Ap. Diog. Laërt. in Thal.

(1) *Pline dit que ce fut en obſervant l'heure du jour, à laquelle l'ombre de nos corps eſt égale à ſa grandeur.* Menſuram altitudinis earum, omniumque ſimilium deprehendere invenit Thales Mileſius, umbram metiendo, quâ horâ par

les ombres. Il attribuoit l'origine de tout à l'eau, comme à l'unique élément.

Plutarch. in Sol.

Des jeunes gens de Milet, ayant rencontré des pêcheurs sur le bord de la mer, acheterent le coup de filet avant qu'il fût jetté. Mais s'étant trouvé, dans le filet retiré de la mer, un trépié d'or, il s'éleva une grande contestation, sur laquelle l'oracle consulté ordonna, *que le trépié fût porté au plus sage de la Gréce.* Il fut porté d'abord à Thalès, qui l'envoya à Solon : & apres que ce trépié eut fait la ronde des sages de la Gréce, dont aucun n'eut la présomption de se l'approprier, il revint à Thalès, qui le consacra à Apollon, dans le temple de Delphes. Les circonstances de cette histoire sont à la vérité racontées fort diversement. Thalès un jour occupé de la contemplation des astres, tomba dans un fossé, & il essuya cette raillerie d'une vieille servante : *Vous entreprenez, Thalès, de parcourir les cieux, & vous ne voyez pas ce qui est à vos pieds.* Il disoit, *que rien n'est si fort que la nécessité, à qui tout céde; rien si ra-*

Plat. in Theæt. Diog Laërt. in Thal.

esse corpori solet. *Plin. lib. 36. c. 12. Cette trigonométrie étoit bien grossiere : Thalès s'y prit mieux, suivant Plutarque. Il planta un bâton à l'extrémité de l'ombre de la pyramide ; & dit : comme l'ombre du bâton est à sa hauteur, de même l'ombre de la pyramide est à la hauteur de la pyramide. Plutarch. in conviv. Sapient.*

pide que l'eſprit, qui parcourt les eſpaces immenſes plus promptement que la lumiere; rien ſi difficile que de ſe connoître ſoi-même. Etant jeune, il répondit à ſa mere qui le preſſoit de ſe marier, *qu'il n'en étoit pas encore tems*; & étant plus avancé en âge, il répondit, *qu'il n'en étoit plus tems.* On raconte auſſi que Solon étant à Milet, & ayant fait des reproches à Thalès de ce qu'il ne ſe marioit pas, ce dernier imagina une ruſe qui pût, en même tems, le juſtifier dans l'eſprit de ſon ami & le venger. Il donna le mot à un étranger; & lui ayant demandé en préſence de Solon, *s'il n'avoit rien appris de nouveau? J'ai reçu une lettre d'Athènes*, répondit l'étranger, *par laquelle on me mande une hiſtoire digne de compaſſion. Un jeune homme de grande eſpérance, & de la premiere conſidération dans la ville, a été enlevé à ſa famille par un accident ſubit, pendant l'abſence de ſon pere. Tout le peuple pénétré de douleur a aſſiſté.....* Alors Solon craignant que cette triſte nouvelle ne regarde ſon fils, change de couleur, & ne peut, malgré ſa conſtance, retenir ſes ſoupirs & ſes larmes. Mais Thalès, en l'embraſſant avec gaieté, lui dit: *Conſolez-vous, Solon; la nouvelle eſt fauſſe. Jugez ſeulement par votre état, ſi les reproches que vous me faiſiez tantôt, étoient bien fondés, & ſi j'ai ſi grand tort d'avoir évité les in-*

Tzetz. Chil. 5. hiſt. 5.

quiétudes inſeparables du mariage & de ſes ſuites. Thalès mourut, ſuivant Riccioli, l'an 548. ans avant J. C. âgé de 95. ans Stanley lui donne 92. ans de vie ; Lucien & Syncelle juſqu'à cent.

Riccioli. chron. reform. lib. 1. c. 6. Stanl. in Thal. Lucian. in Longav. Syncell. chron.

Diogéne Laerce croit que Thalès n'a laiſſé aucuns ouvrages : ce qui revient au ſentiment de Themiſtius, que Thalès ni aucun de ſes contemporains n'avoit rien écrit, & qu'Anaximandre fut le premier des philoſophes Grecs qui donna des diſſertations écrites ſur les choſes naturelles. Cependant Diogéne Laërce rapporte, comme nous le dirons bientôt, que Phérécyde, avant Anaximandre, avoit écrit quelques traités philoſophiques, qu'il laiſſa en mourant à Thalès.

Themiſt. orat. 26.

De Phérécide.

Phérécyde, plus jeune que Thalès, a été ſon contemporain. Il naquit en Syrie, ou plutôt dans l'iſle de Scyros, l'une des Cyclades, vers la 45. Olympiade Il a été mis par quelques-uns, au nombre des ſept ſages de la Gréce. Il puiſa ſa doctrine dans les livres des Phéniciens ; & comme il fut le maître de Pythagore, il tranſmit cette philoſophie Phénicienne à toute l'école Italique. Il finit ſes jours par une cruelle maladie. Une ſueur épaiſſe ſortit dabord de toutes les parties de ſon corps ; elle ſe changea enſuite en une infection affreuſe ; & ſes chairs ſe remplirent de vermine. Pline dit qu'il en ſortoit des ſer-

Suid. invoc. Σελ.

Ælian. lib. 5. Variar. c. 2.

pents. Il ne doit pas être confondu avec Phérécyde l'Athénien, qui avoit écrit dix livres des antiquités de l'Attique, intitulés *les Autochtones*. Phérécyde le philoſophe, fut auteur d'un traité du principe univerſel de la nature. Il paſſa pour avoir fait de grands progrès dans la phyſique. On conte de lui, que ſur l'inſpection de l'eau tirée d'un puits, il annonça un tremblement de terre. Pythagore fut diſciple de Phérécyde, qui légua en mourant ſes ouvrages à Thalès, le priant de les publier, s'il trouvoit qu'ils en valuſſent la peine.

Cic. de divinat. lib. 1. Tuſc. quæſt. lib. 1. Apul. Florid. lib. 2. Diog Laërt. in Pherec.

Anaximandre de Milet, né la 3. année de la 42. Olympiade, fut diſciple & ſucceſſeur de Thales. Pline attribue à Anaximandre l'invention de (1) la ſphére, & Strabon le fait auteur des premieres cartes géographiques. Suidas rapporte qu'il expliqua le premier les équinoxes & les ſolſtices, & qu'il inventa les horloges. Anaximandre s'écarta en pluſieurs articles, de la doctrine de ſon maître : il établit pluſieurs mondes & pluſieurs élémens. Il écrivit différens traités ſur la nature,

Des ſucceſſeurs de Thalès.

Plin. lib. 7. c. 56. Strab. lib. 1.

Stanl. in Anaximandr.

(1) *Pline attribue ailleurs l'invention de la ſphére à Atlas. Plin. lib. 2. c. 8. Ce que le P. Hardouin concilie fort bien en diſant qu'Anaximandre, auteur des premieres cartes géographiques, a été auteur de la ſphére terreſtre, & Atlas de la ſphére céleſte. Hard. animadv. in lib. Plin. 2. n. 10.*

ſur le circuit de la terre, ſur les étoiles fixes. Il avertit, un jour, les Lacédémoniens de ſortir de Sparte & de camper. Cette prédiction les empêcha de périr par un tremblement de terre, qui renverſa la ville, & fit tomber une partie du mont Taïgéte ſur les maiſons. Anaximandre enſeigna, que les dieux naiſſoient, & mouroient apres de longs intervalles. Suivant Appollodore, il mourut âgé d'un peu plus de 64. ans, la deuxiéme année de la 58. Olympiade, 547. ans avant Jeſus-Chriſt.

Plin. lib. 2. c. 79. Cic. de divinat. lib. 1.

Anaximène deMilet, fils d'Euriſtrate, & diſciple d'Anaximandre, floriſſoit, ſuivant Euſébe, la ſeconde année de la 56. Olympiade. Appollodore, cité par Diogéne Laërce, a rapproché ſa naiſſance juſqu'à la 63. Olympiade, & il dit, au même endroit, *que ce philoſophe mourut dans le tems que Crœſus fut pris par Cyrus.* C'eſt un anachroniſme des plus marqués, ou plutôt une faute de copiſte: car Crœſus fut fait priſonnier par Cyrus en la 55. Olympiade, ſelon Suidas; ou la 1. année de la 58. ſuivant Euſébe. Quelques-uns font Anaximène diſciple de Parménide. Anaximène tint l'école de Milet, après Anaximandre. Pline rapporte qu'Anaximène fit le premier (1) cadran ſolai-

Euſeb. chron. Diog. Laërt. in anaxim.

Suid. in voc. Anaxim. Euſeb. Chron. lib. 2.

(1) Primuſque horologium, quod appellant Sciothericon Lacædemone oſtendit. *Plin.*

re, & qu'il fut tracé à Lacédémone. Mais on trouve dans les livres ſaints, qu'il y avoit un cadran ſolaire à Jéruſalem, dans le palais d'Ezéchias roi de Juda, que le roi Achaz ſon pere y avoit fait mettre. Ce cadran étoit donc plus ancien qu'Anaximène, de plus de deux ſiécles. Iſaïe fit reculer l'ombre du ſoleil de dix degrés (1) ſur ce cadran de Jeruſalem, pour ſigne de la guériſon du roi Ezéchias, & des quinze années ajoutées à ſa vie. S. Auguſtin fait mention du ſentiment d'Anaximène, que l'air étoit le principe général de toutes choſes, & que les dieux mêmes en tiroient leur origine. *De civit. Dei, lib. 8. c. 2.*

lib. 2. c. 76. Diogéne Laerce attribue la même invention à Anaximandre. Il eſt vraiſemblable que ces quadrans ſolaires ne marquoient qu'en gros où en étoit la courſe journaliere du ſoleil; & que le partage de cette révolution en 24. parties n'a été fait que long-tems après. Au commencement du 6. ſiécle de l'ére Chrétienne, du tems de l'illuſtre Boëce, un cadran ſolaire paſſoit encore pour une invention admirable; comme il paroît par cette deſcription ingénieuſe, qui ſe lit dans une lettre du Roi Théodoric à Boece : Radius itaque immobilis & parvus, peragens quod tàm miranda ſolis magnitudo diſcurrit; & fugam ſolis æquiparat, quod motum ſemper ignorat. Inviderent talibus, ſi aſtra ſentirent; & meatum ſuum fortaſſe deflecterent, ne tali ludibrio ſubjacerent. *Caſſiod. lib. 1. epiſt. 45.*

(1) Reduxit umbram per lineas, quibus jam deſcenderat in horologio Achaz, retrorsùm decem gradibus. *Reg. lib. 4. c. 26. v. 11.*

Un autre Anaximène, de Lampſaque, fils d'Ariſtoclès, fut diſciple de Diogéne le Cynique, & l'un des précepteurs d'Alexandre, qu'il ſuivit dans ſes expéditions. Ce Monarque étant fort irrité contre les habitans de Lampſaque, & voyant venir Anaximène, député par cette ville pour implorer ſa clémence, il jura que le ſort de ſes habitans ſeroit contraire à la requête d'Anaximène. Ce philoſophe, ayant entendu le ſerment d'Alexandre, eut la préſence d'eſprit de lui demander ſur le champ, que les femmes & les enfans de ceux de Lampſaque fuſſent réduits en ſervitude, que les maiſons fuſſent détruites, & que tout y reſſentit la colere d'Alexandre. Il força ainſi Alexandre d'accorder le pardon, que ce Monarque étoit réſolu de refuſer.

Anaxagore ſuccéda à Anaximène. Il étoit né, ſelon Appollodore la 1. année de la 70. Olympiade. Il quitta un riche patrimoine, pour ſe livrer tout entier à la philoſophie. Etant âgé de 20. ans, il ſe rendit à Athenes la 1. année de la 75. Olympiade, dans le tems de l'expédition de Xerxès. Il y fut diſciple d'Anaximène, qui ſuivant le calcul d'Euſébe, eût paſſé alors les termes d'une vie ordinaire. Lucien fait dire à Jupiter, au ſujet d'Anaxagore : » J'ai briſé deux pointes de mon » foudre, en le lançant trop bruſque- » ment

Lucien, Dial. de Timon.

» ment contre le philoſophe Anaxago-
» re, qui vouloit perſuader à ſes diſci-
» ples, que nous autres dieux n'étions
» que des chanſons. Mais il ſe mit à cou-
» vert ſous l'autorité de Périclès, & ce-
» pendant j'allai mettre en poudre le
» temple de Caſtor & de Pollux, qui ne
» m'avoit fait ni bien ni mal. «

Anaxagore fut ſurnommé *eſprit*, parcequ'il enſeignoit que la matiere étoit éternelle, & qu'elle étoit reſtée dans la confuſion, juſqu'à ce que l'eſprit eût débrouillé le cahos. Anaxagore fut accuſé d'impiété, pour avoir dit que le ſoleil étoit une maſſe enflammée. On a auſſi prétendu qu'à cette accuſation étoit jointe celle d'une intelligence criminelle avec les Perſes. Plutarque dit, qu'Anaxagore étant en priſon, compoſa un traité de la quadrature du cercle. Les uns rapportent, qu'il fut condamné à une amende de cinq talens, & à l'exil; d'autres qu'il fut mis en priſon, & condamné à mort, mais que Périclès obtint la commuation de cette peine en un banniſſement: d'autres ont écrit qu'il toucha ſes juges, par l'abattement & la maigreur dans laquelle il parut. Selon Suidas, Anaxagore ſe fit mourir de faim, étant âgé de 70. ans. S. Auguſtin s'étonne qu'Anaxagore ait été accuſé & pourſuivi en juſtice à Athènes, pour avoir dit que le ſoleil

vide Plutarch. in Pericl.

Diog. Laert. in Anaxag. & Suid. in voc. Ἀναξαγ.

Plutarch. de exil.

De civit. Dei, lib. 18. c. 41.

n'étoit pas un dieu, puiſqu'on y ſouffrit les Epicuriens, qui nioient ouvertement la providence divine, & les Cyrénaïques, qui faiſoient conſiſter le ſouverain bien dans la volupté des ſens. Il eſt vraiſemblable que, depuis Anaxagore, le peuple d'Athenes s'accoutuma aux opinions & aux diſputes des philoſophes, & qu'il devint moins zélé pour les fauſſes divinités : peut-être auſſi que le regret qu'il eut d'avoir fait mourir Socrate, le rendit plus indulgent pour les philoſophes du tems d'Ariſtippe & d'Epicure.

L'école transférée à Athènes.

Anaxagore ou Archelaüs ſon ſucceſſeur transféra l'école de Milet à Athenes. Anaxagore eut pour diſciples, l'illuſtre Périclès, qui gouverna pendant 40. ans la république d'Athenes ; le poëte Euripide, ſurnommé *le philoſophe du théatre* ; & Socrate, que l'oracle de Delphes déclara *le plus ſage de tous les hommes.* On compte encore, parmi ſes diſciples, le célébre Démocrite, & Métrodore de Lampſaque, plus ancien que l'autre Métrodore, auſſi de Lampſaque, qui fut diſciple & ami d'Epicure. Anaxagore ſe trouvant réduit à une extrême pauvreté, forma la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim. Toute la tendreſſe de Périclès fut ranimée à cette triſte nouvelle. Il accourut pour conſoler le Philoſophe ;

Plutarch. in Pericl. Eraſm. apoph. l. 7.

& comme Périclès ne pouvoit lui faire changer la réſolution de mourir, il le conjura, ſi la vie lui étoit odieuſe, de la ſupporter pour lui continuer des conſeils, qui lui étoient plus néceſſaires que jamais. Alors Anaxagore ſe laiſſant fléchir par ſa priere, lui fit ce reproche : *Périclès, quand on veut ſe ſervir de la lumiere d'une lampe, on a ſoin d'y verſer de l'huile pour l'entretenir.* Anaxagore étoit de Clazoméne. Il mourut âgé de 72. ans, la 1. année de la 88. Olympiade, 428. ans avant Jeſus-Chriſt. Ses amis qui aſſiſtoient à ſa mort à Lampſaque, lui ayant (1) demandé, s'il n'ordonnoit pas que ſon corps fût tranſportée à Clazoméne (2) ſa patrie : *ce n'eſt pas la peine*, leur répondit-il, *car Clazoméne n'eſt pas plus proche du ſéjour qui m'attend.*

(1) Præclarè Anaxagoras, qui cùm Lampſaci moreretur, quærentibus amicis, vellet ne Clazomenas in patriam, ſi quid accidiſſet, aſferri : nihil neceſſe eſt, inquit, undique enim ad inferos tantumdem viæ eſt. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib.* 1.

(2) *Clazoméne ville de l'Ionie près de Smyrne. Elle ſe nomme aujourdui Vourla. Lampſaque ville maritime de l'Aſie mineure.*

CHAPITRE III.

Des cinq Académies.

ARchelaüs Athénien fut le ſucceſſeur d'Anaxagore, dans l'école tranſférée de Milet à Athènes. Archelaüs eſt regardé, comme le (1) véritable maître de Socrate, qui ne fut diſciple d'Anaxagore, que pendant ſa premiere jeuneſſe. Socrate fils du ſculpteur Sophroniſque, & de Phænarete ſage femme, naquit à Athénes la quatriéme année de la 77. Olympiade, l'an 469. avant Jeſus-Chriſt. Il exerça ce même métier de ſculpteur pour gagner ſa vie, pendant ſes premieres années. Son pere ne lui (2) avoit laiſſé que 80. mines, qu'il perdit par une banqueroute. Diogéne Laërce, qui a écrit ſes dix livres de la vie des philoſophes, ſous l'Empire d'Alexandre Sévére, dit qu'on voyoit encore de ſon temps, dans la citadelle d'Athènes, les ſtatues

S. Aug. de civit. Dei, lib. 8. c. 2.

De Socrate.

Liban. ap. Stanl. in Socr.

(1) *Socrate prit auſſi des leçons de Prodicus de Chio; & il reconnoiſſoit qu'il avoit beaucoup appris de deux femmes célébres, Diotime & Aſpaſie. Plat. in Phædr. in Sympoſ. & in Menex.*

(2) *Quatre-vingt mines reviennent à une ſomme de quatre mille livres de notre monnoie.*

des Graces, travaillées de la main de Socrate : & Pausanias en parle dans son voyage de la Gréce. Socrate fit paroître (1) beaucoup de courage, en portant les armes pour la patrie ; & il céda à Alcibiade le prix de la valeur, qu'il avoit remporté dans un combat. Platon dit que Socrate, dans ses expéditions militaires, sauva la vie à Xénophon & à Alcibiade. Il supportoit les injures avec une modération & une patience, qui montroient combien il savoit se rendre maître de lui-même. Ayant reçu un soufflet, il dit en riant : *Il est facheux que les hommes ne sachent pas, quand ils doivent se munir d'un* (2) *casque, pour aller en ville.* Il trouva dans les caprices & dans les emportemens de sa femme Xantippe, une épreuve continuelle de sa vertu. Il l'avoit épousée, connoissant toute sa mauvaise humeur ; *afin*, dit-il à Antisthene, *de s'aguerrir contre les orages du dehors, par le vacarme domestique, & pour imiter les meilleurs écuyers, qui cherchent dans les manéges les chevaux les plus*

Pausan. in attic.

Plat. in Sympos. & in Alcib. 2.

Diog. Laërt. in Socr. Xenoph. in Symp.

(1) *Tout ce qui a été dit de la valeur de Socrate par Platon & par Antisthéne, est traité de pure fiction dans Athènée. Deipn. lib. 5.*

(2) Socratem aïunt colapho percussum, nihil ampliùs dixisse, quàm molestum esse quod nescirent homines, quandò cum galeâ prodire deberent. *Sen. de ira. lib. 3. c. 11.*

Athèn. Déipn. lib. 5. Stanl. in Socr.

difficiles. D'anciens auteurs ont dit que Socrate eut en même tems ſes deux femmes Xantippe & Myrto: qu'une loi permettoit alors à Athenes d'épouſer deux femmes, à cauſe des ravages que la peſte y avoit faits. Myrto par ſa mere étoit petite-fille d'Ariſtide ſurnommé le Juſte: car à Athenes, toutes les conditions étoient égales; & les artiſans s'allioient aux généraux d'armée.

Cic. Acad. quæſt. lib. 1.

La philoſophie étoit encore bornée à quelques principes de phyſique & de dialectique, lorſque Socrate s'appliqua principalement à l'étude de la morale. Les ſept Sages & Pythagore avoient enſeigné des préceptes moraux détachés, avant Socrate: mais ils n'avoient pas fait de la morale une ſcience & la principale des ſciences, comme Socrate, qui eſt le chef de cette partie de la philoſophie, la plus utile de toutes. Il trouvoit peu digne de notre application tout ce qui ne tend qu'à ſatisfaire notre curioſité, & il conſeilloit de ne s'attacher qu'à la ſcience qui peut rendre l'homme meilleur. Il eut une ſi grande réputation, que les différentes ſectes rapportoient leurs doctrines à ce centre commun, & que tous les philoſophes, ſelon le témoignage de Ciceron, ſe diſoient diſciples de Socrate, & vouloient paſſer pour tels.

Xenoph. memorabil. Socr. lib. 1. & 4.

Cic. de orat. lib. 3.

Socrate proteſtoit hautement, *que la*

seule chose qu'il savoit, c'étoit qu'il ne savoit rien: mais il n'appliquoit ce principe qu'à confondre la curiosité des Physiciens, ou la vanité des Sophistes; & il étoit tellement persuadé des vérités morales, qu'il sacrifia sa vie pour elles. C'est donc avec justice que Ciceron l'exemte du reproche d'être l'auteur de l'opinion outrée de ces Académiciens, qui prétendirent depuis, que l'esprit de l'homme est incapable de discerner aucune sorte de vérité. *Cic. Acad. quæst. lib. 4.*

L'oracle de Delphes ayant déclaré Socrate le plus sage de tous les hommes, ce Philosophe modeste attribuoit uniquement cette réponse, à ce que les autres (1) croyoient savoir ce qu'ils ne savoient pas, au lieu qu'il reconnoissoit sincérement son ignorance. Il étoit fort laid; & outre sa laideur, il avoit dans la physionomie quelque chose d'hébété & de stupide. *Plat. apolog. Socr.* *Xenoph. in Sympos.* *Plat. in Theat.*

Socrate juroit par le chien, l'oie, le platane. S. Augustin interprete ces sermens d'une maniere avantageuse, comme si Socrate eût voulu faire entendre par là aux Athéniens, que les bêtes & les plantes étant des ouvrages de Dieu, mé- *S. Aug. de verâ relig. in init.*

(1) Ob eamque rem se arbitrari ab Appolline omnium sapientissimum esse dictum, quod hæc esset una omnis sapientia, non arbitrari se scire quod nesciat. *Cic. Acad. quæst. lib.* 1.

ritoient la préférence ſur toutes les idoles, par leſquelles il étoit en uſage de jurer. Lucien, dans le dialogue des ſectes à l'encan, fait parler ainſi Socrate : *Rien n'eſt plus vrai, j'en jure par le chien, & par le platane. Voilà*, dit le marchand, *de plaiſantes divinités. Eh ! quoi*, répond Socrate, *n'eſt-ce donc pas un dieu conſidérable que le chien ? ignorez-vous ce que c'eſt qu'Anubis en Egypte, la Canicule dans le ciel, & Cerbère dans les enfers ? Vous avez raiſon*, replique le marchand, *je n'y penſois pas.*

Diogéne Laërce dit que Socrate a travaillé aux tragédies d'Euripide. Il apprit la rhétorique de la célébre Aſpaſie. Il avoit une éloquence forte & véhémente, dont les trente tyrans d'Athènes (1) prirent ombrage ; & ils lui défendirent d'enſeigner la rhétorique. Socrate faiſant alluſion au métier de ſa mére, feignoit que ſon démon familier lui avoit défendu de produire lui-même des penſées, ne devant ſervir qu'à faire accoucher les autres de leurs ſentimens & de leurs opinions. C'eſt auſſi la méthode que Platon & Xénophon lui font tenir dans tous ſes dialogues. Socrate ne ſoutient pas la vé-

Athen. lib. 5.

Plat. in Theæt. Plutarch. quæſt. Platonic.

(1) *Les Lacedémoniens vainqueurs d'Athènes lui impoſerent le joug de trente gouverneurs, qui ſont nommés les 30. tyrans dans l'hiſtoire Grecque.*

rité, mais par ſes détours & ſes queſtions il amène celui (1) contre qui il diſpute, à la découvrir lui-même ; ce qui produit une conviction bien plus efficace : Socrate lui perſuade qu'il rappelle ſeulement dans ſa mémoire ce qu'il ſavoit déja. L'ironie lui étoit très-familiere.

Ariſtophane, dans la comédie des nuées, le décrie comme ſachant employer un tour apparent & ſubtil, pour faire valoir de mauvaiſes raiſons. Cette comédie eſt pleine de traits ſatyriques contre Socrate. Elien rapporte qu'elle fut compoſée à la ſuggeſtion d'Anytus & de Melitus accuſateurs de Socrate, & il trouve vraiſemblable que le poëte ſe laiſſa corrompre par argent, pour diſpoſer le peuple par cette piece à la condamnation de Socrate. Mais ce philoſophe ne fut accuſé & condamné, que plus de vingt-trois ans après la repréſentation de cette comédie, qui fut jouée ſous l'archontat d'Iſarchus, la neuviéme année de la guerre du Péloponnèſe, & la premiere année

Quintil. lib. 9. c. 2.

Ælian. Var. lib. 2. c. 13.

(1) Ità diſputat Socrates, ut nihil affirmet, refellat alios. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 1.

Socrates ipſe ſibi detrahens in diſputatione, plus tribuebat iis quos volebat refellere. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 4.

Socrates percontando interrogandoque, elicere ſolebat eorum opiniones, quibuſcum diſſerebat. *Cic. de finib. lib.* 2.

Ælian. loc. cit. de la 89. Olympiade. Elien raconte encore, qu'à la repréſentation de la comédie des nuées, Socrate ſe plaça en vue de tous les ſpectateurs, & ſe tint debout pendant toute la piéce. Plutarque, dans la traduction d'Amiot, exprime ainſi la patience de Socrate, pendant la repréſentation de cette comédie. » Comme quelqu'un des aſſiſ-» tans à l'heure qu'on le farçoit & gau-» diſſoit ainſi, lui demanda : Ne te cour-» rouces-tu point, Socrate, de te voir » publiquement blaſonner ? Non certai-» nement, répondit-il ; car il m'eſt avis, » que je ſuis en ce théatre, ne plus ne » moins qu'en un grand feſtin, où l'on » ſe gaudit joyeuſement de moi. « Eupolis poëte comique avoit fait auſſi beaucoup de railleries de Socrate.

Plutarq. de l'éducat.

Le véritable motif de ſa condamnation fut l'envie de ſa ſageſſe. Les plus puiſſans citoyens d'Athènes voulurent le perdre, offenſés de ce contraſte de modeſtie, qui choquoit leur orgueil. Le prétexte fut qu'il changeoit l'ancienne religion par ſes opinions ſur les dieux & ſur les démons, & qu'il corrompoit la jeuneſſe par la doctrine qu'il enſeignoit. Ce fut le ſommaire de l'accuſation de Melitus. Hermogéne lui ayant demandé *s'il ne travailloit point à ſa défenſe* ? Socrate lui répondoit *qu'il étoit alors diſpenſé de ce ſoin, y ayant travaillé toute ſa vie.* Il employa, ſans au-

Xenoph. apolog. Socr.

Xenoph. memor. lib. 1.

cune préparation, les raiſons contenuës dans ces apologies éloquentes que Platon & Xénophon nous ont tranſmiſes ; & il parla (1) avec tant d'aſſûrance, qu'on l'eût pris pour le maître de ſes Juges. Par une premiere Sentence, les Juges déclarerent ſeulement qu'il étoit coupable, ſans rien ſtatuer ſur la peine : & lui ayant demandé *quelle amende il croyoit avoir méritée ; il leur répondit, que le traitement qu'il avoit mérité, étoit d'être nourri le reſte de ſes jours aux dépens de la république.* Cette réponſe (2) choqua ſes Juges à un tel point, qu'ils le condamnérent à mort. Il ne fut d'abord condamné que par 281. ſuffrages ; mais après cette réponſe, il le fut par quatre-vingts autres. Il avoit prévû ſon ſort, & il avoit dit ſouvent aux Athéniens, *qu'il devoit s'attendre à être traité par eux, comme un médecin qui ſeroit accuſé par un pâtiſſier, devant une troupe d'enfans.* La conſtance qu'il témoigna juſqu'à la fin, eſt un des traits qui font le plus d'honneur à la philoſophie. Ses yeux & toute ſa contenance marquoient beaucoup de fermeté &

Plat. apolog. Socr.

Stanl. in Socr.

Plat. in Gorg.

(1) Socrates ità in judicio capitis pro ſe ipſo dixit, ut non ſupplex aut reus, ſed magiſter aut dominus videretur eſſe judicum. *Cic. orator. lib.* 1.

(2) Cujus reſponſo ſic judices exarſerunt, ut capite hominem innocentiſſimum condemnarent. *Cic. ibid.*

même de ſatisfaction. Il reprenoit, avec douceur & avec gaieté, ceux qui pleuroient ſa mort; & Apollodore lui ayant dit : *Socrate, je ſuis inconſolable de la condamnation injuſte qui a été prononcée contre toi*; il lui répondit en riant, *aimerois-tu donc mieux qu'elle fût juſte* ? Il pouſſa le ſcrupule, juſqu'à refuſer les moyens qui lui furent offerts, de s'enfuir de la priſon, pour n'être pas rebelle aux ordres du gouvernement; & il avala avec beaucoup de tranquillité le breuvage de jus de cigue, que le bourreau lui porta : en la premiere année de la 95. Olympiade, étant âgé de ſoixante & dix ans, ſuivant Diogéne Laërce. Mais quelle apparence d'en faire un ſaint & un martyr ? Eraſme (1) témoigne, qu'il a peine à retenir le tranſport qui le porte à s'écrier, *S. Socrate, priez pour nous.* A la vérité, S. Juſtin ſemble en faire un Chrétien. Mais comment concilier cette prétendue ſainteté avec ce diſcours qu'il adreſſa à ſes Juges, *que ſa condamnation ne devoit point lui abattre le courage, puiſqu'il n'avoit été convaincu d'aucun des crimes dont il avoit été accuſé; & que ni dans les ſacrifices ni dans les ſermens il n'avoit jamais ſubſtitué des dieux nouveaux à Ju-*

Xenoph. apolog. Socr.

Plat. in Crit.

S. Juſtin, édit. de Par. p. 83.

Xenoph. apolog. Socr.

(1) Vix mihi tempero, quin dicam: Sancte Socrates, ora pro nobis. *Eraſm. in. conviv. religioſ.*

piter, à Junon, & autres divinités d'Athènes? Comment concilier cette prétendue ſainteté avec ſes dernieres paroles, *qu'il devoit un coq à Eſculape?* Elles font connoître que Socrate n'avoit pas même ſuivi ces grandes vérités que la nature ſeule, indépendamment de la révélation, offre à l'eſprit, touchant la divinité. Ceux qui ont bonne opinion de ſon ſalut, l'excuſent en diſant qu'il employoit alors l'ironie : mais étoit-il temps de tenir un diſcours ironique en mourant ? Environné d'un petit nombre d'amis fidèles, ne devoit-il pas leur inſpirer dans ces derniers momens, l'attachement aux vérités pour leſquelles on ſuppoſe qu'il mouroit ? Socrate eut trois fils de Xantippe, & deux fils de Myrto. Les Athéniens témoignerent bientôt après par un (1) deuil public, le regret qu'ils avoient de ſa condamnation : ils firent mourir Melitus, le principal de ſes accuſateurs, ils exilerent les autres, & ils érigerent une ſtatue à Socrate. Il n'a laiſſé (2) au-

Plat. in Phædon. Diog. Laërt. in Socr.

Diod. Sic. lib. 14. Stanl. in Socr.

(1) Sed eum poſteà illa ipſa, quæ publicè damnaverat, Athenienſis civitas publicè luxit... *S. Aug. lib. 8. de civit. c. 3. Il y a quelques variations dans les auteurs ſur le ſort des accuſateurs de Socrate.*

(2) Socrates, cujus ingenium varioſque ſermones immortalitati ſcriptis ſuis Plato tradidit, litteram nullam reliquit. *Cic. de orator. lib. 3. Leo. Allatius reſtreignoit ce paſſage à des*

cuns écrits : Xénophon & Platon ſes diſciples ont tranſmis à la poſtérité ſes ſentimens & ſa doctrine.

De Xenophon.

La grande réputation de Xénophon, en qualité de capitaine & d'hiſtorien, n'a point obſcurci celle qu'il a méritée en qualité de philoſophe, & par le zele qu'il a témoigné pour la mémoire de Socrate ſon maître, dont il a recueilli les traits les plus mémorables. Xénophon prévenoit en ſa faveur, par les avantages extérieurs d'une aimable figure : rien n'étoit plus inſinuant que ſon caractere, ni plus doux que ſon ſtile. Il fut ſurnommé *l'abeille Attique*. Il ſuivit Cyrus, & eut beaucoup de part à ſes bonnes graces, dans l'expédition que ce Prince entreprit, pour enlever la couronne de Perſe à ſon frere Artaxerxès. Cyrus ayant été tué,

Xenoph. Anabas. Stanl. in Xenoph.

écrits philoſophiques, & il a fait imprimer ſept lettres qu'il attribuoit à Socrate. Olearius a ſoutenu que ces lettres n'étoient point de Socrate ; & les Savans en ont douté ; ſoit parcequ'aucun ancien n'en a parlé, non pas même Diogéne Laërce, qui ramaſſoit avec ſoin tout ce qu'il y avoit de vrai & de ſuſpect en ce genre ; ſoit parceque le ſtile de ces lettres paroît tenir beaucoup de l'art ſophiſtique, auquel Socrate faiſoit une guerre continuelle. On a auſſi prétendu que Socrate avoit compoſé des dialogues, dont il avoit fait préſent à Eſchine, afin qu'il en tirât quelque profit, & qu'il ſoulageât ſa pauvreté. Stanl. in Socr. Arrien & Athénée ont parlé de quelques autres écrits de Socrate.

Xénophon ramena de l'extrémité de l'Asie, les dix mille Grecs qu'il commandoit, & acquit, par cette belle retraite, une gloire immortelle. Il fut exilé par les Athéniens, pour avoir paru trop attaché aux intérêts d'Agésilas, roi de Lacédémone. Les Athéniens avoient été mécontens aussi, de ce qu'au préjudice de leur traité avec Artaxerxès, Xénophon avoit suivi le parti de Cyrus. Dans le temps qu'il offroit un sacrifice, il apprit la triste nouvelle que Gryllus son fils avoit été tué à la bataille de Mantinée. Il ôta la couronne, qu'il avoit sur la tête, suivant la coûtume des Sacrificateurs, & s'informa comment son fils s'étoit comporté dans cette bataille. Lorsqu'on lui eut rendu compte des marques de valeur que Gryllus avoit données, & de la gloire qu'il avoit acquise, Xénophon remit sa couronne sur sa tête; & achevant le sacrifice sans verser une larme, il prit les dieux à témoin qu'il ressentoit plus de joie que de tristesse d'une mort si honorable. Il étoit né la premiere année de la 82. Olympiade, & il mourut la premiere année de la 105. âgé de 91. ans.

Diog. Laërt. in Xenoph. Val. Max. lib. 5. c. 10.

Parmi les disciples de Socrate, il y en eut cinq qui formérent des sectes différentes: Platon, celle des Académiciens; Aristippe, celle des Cyrénaïques; Phédon, la secte Eliaque; Euclide, celle de

Cinq sectes formées par les disciples de Socrate.

Mégare ; & Antiſthéne, celle des Cyniques. Commençons par la ſecte Académicienne.

De Platon. Platon, diſciple de Socrate & chef des Académiciens, naquit à Athènes, en la premiere année (1) de la 88. Olympiade. Il deſcendoit par ſon pere Ariſton, de Codrus roi d'Athènes, & par ſa mere Périctyone, de Dropidès frére de Solon légiſlateur des Athéniens. L'une & l'autre famille, iſſue de Codrus, rapportoit ſon origine à Neptune. Speuſippus & Cléarque ont écrit qu'Apollon fut ſon pere : ce fut bien moins l'opinion de cette origine, que l'éloquence de ſes écrits, qui lui acquit le ſurnom de divin. On vit des abeilles poſer leur miel ſur ſes lévres, un jour que cet enfant dormoit dans ſon maillot, & ce fut un préſage de la douceur de ſon éloquence. Son premier nom fut celui d'Ariſtoclès, qu'il quitta pour prendre celui de Platon, ſoit à cauſe de la largeur de ſes épaules ou de ſon front, ſoit à cauſe du ſtile ample & diffus de ſes écrits. Il s'appliqua dans ſa jeuneſſe aux exerci-

Procl. in Tim. Diog. Laërt. in Plat.

Val. Max. lib. 1. c. 6.

(1) *Stanley a fait une diſſertation fort ſavante ſur l'année de la naiſſance de Platon; par laquelle, après avoir écarté l'erreur d'Euſébe qui rapportoit cette naiſſance à la 4. année de la 88. Olympiade, il ſe fixe à la 1. année de cette même Olympiade. Stanl. in Plat.*

ces des athlétes, à la (1) poëſie, & à la peinture ; mais il les quitta bientôt pour ſe donner tout entier à la philoſophie, & s'attacher uniquement à Socrate.

On peut juger de la galanterie de Platon, par cette épigramme qu'il compoſa à l'honneur d'une vieille courtiſanne, nommée Archæanaſſe. *Je poſſede Archæanaſſe* (2) *de Colophon, dans les rides de laquelle les amours ſont logés. O vous qui avez étés à portée de voir les attraits de ſa plus charmante jeuneſſe, à quelles flammes ne fûtes-vous point expoſés ?*

Platon voyagea en Italie, pour y avoir des conférences avec les diſciples de Pythagore ; il alla en Egypte, pour y apprendre la théologie (3) des prêtres ; il ſe tranſporta en Perſe, pour y conſulter les Mages ; & ſon deſſein étoit de pénétrer juſqu'aux Indes, pour y entendre les Gymnoſophiſtes ; mais les guerres qui ſurvinrent en Aſie, mirent obſtacle à ce

Val. Max. lib. 8. c. 7. Cic. de finib. lib. 5.

Apul. dogm. Plat.

(1) *Platon renonça à faire des vers, & brûla même ceux qu'il avoit compoſés, parcequ'il les trouva fort inférieurs aux vers d'Homére. Ælian. lib. 2. Variar. c. 30.*

(2) Ἀρχεάνασσαν ἔχω τινὸς Κολοφῶνος ἑταίρην,
Ἧς ἐν ἔτι ῥυτίδων ἔζετο δριμὺς ἔρως.
Καὶ δείλοι νεότητος ἀναπλήσαντες ἐκείνης
Πρωτοπλόου, δι' ἣν ἤλθετε πυρκαϊῆς.

(3) *S. Clément d'Alexandrie aſſûre que Platon étudia en Egypte ſous un ſavant d'Héliopolis nommé Sechnuphis. S. Clém. Alex. Strom. lib. 1.*

dernier voyage, & l'obligerent de retourner à Athènes. Il y établit ſon école, dans un jardin appartenant à un citoyen, nommé (1) Academus, dont le nom a été immortaliſé, pour avoir cédé ce terrein à Platon, & à ſes diſciples, qui prirent de-là le nom d'Académiciens.

Apul. dogm. Plat. Diog. Laërt. in Plat.

Platon compoſa ſa philoſophie de celles d'Héraclite, de Pythagore, & de Socrate. Il ſuivit Héraclite, dans la phyſique; il ſe conforma dans la métaphyſique à (2) Pythagore; & il emprunta la morale de Socrate. Timon reprocha par quelques vers à Platon, qu'il étoit un plagiaire, & qu'il avoit pris ſon Timée dans les écrits des Pythagoriciens. Platon, dans ſes dialogues, fait dire à Socrate pluſieurs choſes, auſquelles ſon maître n'avoit jamais penſé: & Diogéne Laërce raconte que Socrate ayant entendu la lecture du dialogue de Lyſis, s'écria: *O Hercule! combien de menſonges ce jeune homme avance à mon ſujet!*

Aul. Gell. lib. 3. c. 17.

Plutarch. in Dione.

Platon s'attira une facheuſe affaire en Sicile. Dion, plein d'ardeur pour la phi-

(1) *Il y a des auteurs qui prétendent que ces Académus avoit été contemporain de Théſée, & que ſon nom étoit demeuré au jardin où Platon établit ſon école.*

(2) *D'autres ont dit que ſa métaphyſique étoit tirée de Mercure Triſmégiſte. Eugub. ap. Stanl. in Plat.*

loſophie, crut bonnement que les diſcours de Platon feroient les mêmes impreſſions ſur l'ame de Denys que ſur la ſienne : & dans cette vue, il engagea le tyran à entendre Platon. La diſſertation roula ſur la vertu, & ſur la véritable force de l'ame. Platon prouva qu'il n'y avoit point d'homme moins courageux & moins fort que le tyran. La converſation étant tombée enſuite ſur la juſtice, le philoſophe ſoutint que la vie des hommes juſtes eſt la ſeule heureuſe, & que celle des hommes injuſtes eſt malheureuſe néceſſairement. Denys, quoiqu'il ſe ſentît convaincu, ne put ſoutenir ces diſcours ; & il fut fort fâché que tous ceux qui étoient préſents, paruſſent touchés des raiſons du Philoſophe. Enfin tranſporté de colére, il demanda à Platon, *ce qu'il étoit venu faire en Sicile* ? Platon repondit, *qu'il y étoit venu chercher un homme de bien. Comment ?* répartit le tyran, *on diroit que tu ne l'aurois pas encore trouvé. Ces diſcours*, ajoûta Denys, *ſont d'un vieillard oiſif. Les vôtres*, répartit Platon, *ſont d'un tyran.* Dion & les autres amis de Platon ne douterent point que Denys ne ſe portât à quelque extrémité. C'eſt pourquoi ils renvoyerent promptement Platon, qui étoit fort aiſe de partir ; & ils le firent embarquer ſur une galere à trois rangs de

Diog. Laërt. in Plat.

rames, qui ramenoit en Gréce le ſpartiate Pollis. Denys pria Pollis en ſecret, avec de très grandes inſtances, de tuer Platon dans le voyage; ou, ſi cela lui faiſoit trop de peine, de le vendre au moins comme eſclave. *Car*, dit-il, *il ne lui en arrivera aucun mal, puiſque, ſelon ſes maximes, étant homme juſte, il ſera auſſi heureux, eſclave que libre.* On dit que Pollis étant arrivé à Egine, y vendit Platon, en conſéquence d'un décret des Eginétes, qui étant en guerre avec les Athéniens avoient ordonné que tous les Athéniens qui ſeroient trouvés dans leur iſle, ſeroient vendus comme eſclaves. Un marchand de Cyréne, qui avoit acheté Platon, l'ayant reconnu, le renvoya à Athénes; & les Athéniens, pour témoigner leur joie du retour de Platon, & leur reconnoiſſance envers le marchand, firent toucher à ce dernier une groſſe ſomme tirée du thréſor public. Platon retourna deux fois en Sicile, à la priére de Denys le jeune, & par conſidération pour Dion, au ſujet duquel il ſe brouilla depuis avec Denys. Comme il étoit près de s'embarquer, à la fin du dernier de ces voyages, Denys le jeune lui dit: *N'eſt-il pas vrai, Platon, que tu vas dire bien du mal de nous, quand tu ſeras à l'Académie avec tes Philoſophes?* à quoi Platon répondit: *A dieu ne plaiſe, que nous*

manquions assez de bons propos à l'Académie, pour y faire mention de vous. Platon mourut subitement, dans un festin, le jour de sa naissance, étant âgé de 81. ans, dans la premiere année de la 108. Olympiade. Il n'avoit point été marié.

Le stile de Platon est fleuri, & (1) très-éloquent. Sa methode est d'instruire bien plus par les exemples que par les préceptes : mais toute sa doctrine est répandue dans ses dialogues, sans suite, & sans liaison. Il est même difficile de fixer un objet principal à chaque dialogue particulier. Il se contredit (2) en plusieurs endroits de ses ouvrages. Origéne, Proclus, & Marsile Ficin, ont donné à presque tous ses ouvrages, des sens figurés & mystérieux ; Serranus l'a expliqué d'une maniere plus naturelle & plus simple. Les expressions de géométrie, & les allégories sont fréquentes, le rendent très obscur, & souvent inintelligible, surtout dans sa métaphysique & dans sa physique.

Diogene le Cynique avoit demandé à Platon deux ou trois bouteilles de vin ; Platon lui en envoya trois douzaines. Diogéne le rencontrant le lendemain, lui *Erasm. apopht. Diog. Laert. in Diog. Cyn.*

(1) Quis enim uberior in dicendo Platone ? Jovem aiunt Philosophi, si Græcè loquatur, sic loqui. *Cic. in Brut.*

(2) Jam de Platonis inconstantiâ longum est dicere. *Cic. de nat. deor. lib. 1.*

dit : *quand on vous demande, Platon, combien font deux fois deux, au lieu de répondre quatre, vous répondez vingt* ; ſe moquant ainſi de ſon ſtyle diffus & ſouvent peu juſte. Platon avoit défini l'homme *un animal à deux piés, n'ayant point de plumes :* Diogéne prit un coq, le pluma, & l'apportant dans l'école de Platon, dit à ſes diſciples : *Voilà l'homme de votre maître.* Un autre jour, Diogéne ſe moquant de la doctrine des idées, dit à Platon : *Je vois bien la table & la bouteille ; mais je n'ai jamais vû leurs idées.* A quoi Platon répondit : *C'eſt que Diogéne n'a pas les yeux qui peuvent appercevoir les idées.* Platon paroît peu ſavant dans l'anatomie, lorſqu'il fait la deſcription du corps humain dans le Timée, en termes éloquens & magnifiques.

Diog. Laert. in Diog. Cyn.

Diog. Laert. in Plat.

Athénée l'accuſe d'avoir été envieux & médiſant. On a remarqué que Platon n'a pas nommé Xénophon une ſeule fois dans tous ſes ouvrages. Parlant de Cyrus, il conjecture que ce Prince fut mal élevé, parcequ'il donna lui-même une mauvaiſe éducation à ſes enfans ; il ne fait aucune mention de la Cyropédie de Xénophon. Celui-ci ne dit de Platon autre choſe, ſinon que Socrate, en conſidération de Charmidès & de Platon, détourna Glauco de s'ingérer trop jeune dans l'adminiſtration des affaires publiques. Le ſilen-

Athen. Deïpn. lib. 11.

Plat. de legib. lib. 3.

Xenoph. memorabil. lib. 3.

ce mutuel de ces deux disciples de Socrate fait connoître la jalousie & le peu de liaison qui étoit entr'eux.

Speusippus, fils de Potoné sœur de Platon, & son successeur, fit tort à la réputation de l'Académie, par l'avarice, qui lui faisoit exiger de grosses sommes de ses disciples. Xénocrate de Calcédoine tint l'école après Speusippus, auquel il succéda la 2. année de la 110. Olympiade. Il fit un mêlange de la doctrine de Platon & de celle d'Aristote. Platon, à cause de son caractére lourd & austére, l'avertissoit souvent de sacrifier aux Graces. Phryné, célébre courtisanne, ayant gagé de triompher de sa continence, & n'ayant pû en venir à bout, dit que sa gageure avoit été faite sur un homme & non sur une statue. Il mourut la premiere année de la 116. Olympiade, âgé de 82. ans. Polémon, Cratès, & Crantor, qui se succédérent, ne firent aucun changement à la philosophie de Platon : mais Arcésilas, que Pomponius Mela (1) appelle *l'illustre prince de l'Académie*, pousſa les doutes & l'incertitude bien plus loin que Socrate & que Platon. Il avoit été disciple de Crantor : par sa nouvelle doctrine il fonda la seconde Académie. Il soutint *que*

Diod. Laërt. in Speusip.

Suid. in voc. Ξενοκρ.

Val. Max. lib. 4. c. 3.

D'Arcésilas chef de la seconde Académie.

(1) Nihil affirmantis Academiæ clarissimum antistitem. *Pomp. Mel. lib.* 1.

tout (1) *étoit incompréhenſible ; que l'eſprit humain n'avoit aucune règle pour diſcerner la vérité ; que nous ne ſavions même pas ſi nous ne* (2) *ſavions rien ; qu'aucune choſe n'étoit ni vraie, ni vraiſemblable ; qu'il falloit toujours ſuſpendre ſon conſentement.* Ainſi, bien loin de déclarer jamais ſon ſentiment, il ne vouloit même pas qu'on eût de ſentiment.

Pour autoriſer des propoſitions ſi inſoutenables, il les attribuoit à Héraclite, à Parménide, à Socrate, & à Platon; mais elles lui avoient été inſpirées par Pyrrhon, auquel il s'étoit attaché, après avoir quitté Théophraſte & Crantor. Il fut donc véritablement Pyrrhonien, quoiqu'il enſeignât dans l'académie, & qu'il fît profeſſion de reconnoître Socrate & Platon pour ſes maîtres. Il corrompoit leur doctrine, au lieu de la ſuivre : & il ſemble même que Platon ait prévû & qu'il ait voulu réfuter d'avance les excès d'Arcéſilas & de Pyrrhon, par ce diſcours qu'il fait tenir à Socrate : *que comme celui qui auroit été trompé par quelques hommes, ſeroit injuſte s'il formoit la réſolution de haïr tous les hommes ; auſſi celui qui ne peut découvrir quelques vérités, donneroit*

Plat. in Phædon.

(1) Πάντα ἀκαταλήπτα.

(2) Itaque Arceſilas negabat eſſe quidquam quod ſciri poſſet ; nè illud quidem ipſum quod ſibi Socrates reliquiſſet. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 1.

dans

dans une extrémité vicieuſe, s'il ſe portoit à rejetter à toute ſortes de vérités. Lorſque Démocrite, Socrate, Anaxagore, Empedocle, &c. avoient dit, *que la vérité étoit cachée dans des ténebres impénétrables; qu'ils ne ſavoient rien, ſi ce n'étoit cela même qu'ils ne ſavoient rien; que la ſcience étoit le partage des dieux, & l'opinion celui des hommes;* ils n'entendoient que les queſtions de métaphyſique & de phyſique, ſur leſquelles les Philoſophes ne pouvoient s'accorder : mais ils n'ont jamais prétendu, comme la ſeconde académie, ou comme les Pyrrhoniens, révoquer en doute les verités des nombres & de la Géométrie, ni les premiers principes de la morale, ni en un mot, toutes ces vérités immuables & éternelles, qui ſont empreintes, pour ainſi dire, du caractére de l'évidence.

Cicéron traite Arcéſilas de ſéditieux, & dit, *que comme Tiberius Gracchus troubla le* (1) *repos public, dans un gouvernement tranquille, de même Arcéſilas renverſa tous les principes d'une philoſophie très-ſolide.*

Ariſton lui appliquoit plaiſamment le vers d'Homére, qui ſignifie, *que la chi-*

(1) Ut in optimâ republicâ Tiberius Gracchus qui otium perturbaret, ſic Arceſilas qui conſtitutam philoſophiam everteret. *Cic. Acad. quæſt. lib. 4.*

mére étoit lion par devant, dragon par derriére, & chévre par le milieu : Arcéſilas étant, ſelon lui, Platon par-devant, Pyrrhon par derriere, & Diodore par le milieu ; car ſa philoſophie étoit un Pyrrhoniſme orné de l'éloquence de Platon, & fortifié de la dialectique de Diodore.

Arcéſilas varioit continuellement dans ſes diſcours & dans ſes enſeignemens ; il n'avoit aucune opinion arrêtée, & ne (1) ſoutenoit jamais la même choſe deux fois : il eſtimoit, que le pour & le contre pouvoit être défendu par des raiſons également bonnes ; & il regardoit comme un jeu d'eſprit, de diſputer tantôt pour un ſentiment, tantôt pour un autre.

Quelqu'un ayant raillé Arcéſilas, de ce que pluſieurs de ſes diſciples quittoient ſon école, pour ſuivre celle d'Epicure, au lieu qu'on ne voyoit aucun Epicurien ſe ranger au nombre de ſes diſciples : *Cela ne peut être autrement*, répondit-il ; *vous ferez bien un chapon d'un coq, mais vous ne ferez pas un coq d'un chapon.*

Plutarch. de diſcrim. amic. & adulat. Plutarque raconte qu'Arcéſilas étant allé voir Apelle, peintre natif de Chio, qui étoit malade, ce philoſophe lui dit : *Je vous trouve dans un état bien pauvre :*

(1) Nunquàm fuit in Arceſilâ, ut unum bis diceret, neque putabat ingenioſi eſſe viri in iiſdem permanere. *Cic.*

il n'y a ici que les quatre élémens d'Empédocle. En même tems, avançant la main, comme pour tâter si son lit étoit passablement bon, il glissa sous le chevet vingt drachmes, ou dix livres de notre monnoie. Une servante, qui venoit de tems en tems dans la chambre du malade, ayant trouvé cet argent, & ayant appris au peintre cette bonne nouvelle : *voilà*, dit-il en riant, *un vol d'Arcésilas.*

Lacyde Cyrénien lui succéda. Arcésilas, né la premiére année de la 116 Olympiade, mourut âgé de 75. ans, la quatriéme année de la 134. Olympiade. *Stanl. in Arcesil.*

Quelques efforts que fassent les sectateurs modernes d'Arcésilas & de Pyrrhon, pour prouver que de toutes les dispositions de l'esprit, la meilleure à l'égard de la religion, est celle de suspendre son consentement à toutes les vérités naturelles ; qu'un esprit vuide de toute opinion est plus humble, & plus propre à recevoir les lumiéres de la foi ; qu'un entendement libre de toute prévention, est plus docile, qu'il est rempli d'une salutaire défiance de soi-même : il est clair que les doutes outrés, & cette incertitude générale, qui n'admet aucune vérité naturelle, ferment aux vérités surnaturelles tous les passages pour arriver à notre entendement, puisque les vérités, même révélées, sont fondées sur la certitu- *Esse. de Mont. Oeuv. de la Mothe-le-Vayer. Tr. de la foibl. de l'esprit. hum.*

de de quelques faits, & ſur l'évidence de quelques raiſonnemens.

S. Aug. Retract. lib. 1. c. 1.

S. Auguſtin dit que par la grace & la miſéricorde de Dieu, il eſt venu à bout d'ôter de ſon eſprit ces doutes Académiques, ſuivant leſquels toutes choſes paroiſſent également obſcures & incertaines. Tertullien fait ces reproches à ces philoſophes. *Que fais-tu, téméraire Académicien ? tu renverſes tout l'ordre de la vie; tu troubles toute l'œconomie de la nature; tu dépeins comme aveugle la providence de Dieu, qui ſelon toi, pour rendre ſes ouvrages intelligibles & habitables, pour nous les diſpenſer, & nous en faire jouir, les a fait dépendre des ſens entiérement trompeurs, & de leurs rapports pleins de menſonges.* Il ajoute qu'il ne nous eſt pas permis de douter de la fidélité des ſens, de peur que l'on n'en doute auſſi en ce qui regarde le Chriſt, & que l'on ne diſe peut-être, qu'il aura entendu fauſſement la voix du ciel, qui lui rendoit témoignage.

Tertull. de anim. c. 17.

De la troiſiéme Académie.

Suivant Diogéne Laërce, Lacyde a fondé la troiſiéme Académie : Cicéron & S. Clément d'Alexandrie rapportent ſon commencement à Carnéade : Sextus Empiricus joint Clitomaque à Carnéade dans ſon inſtitution. La différence de la ſeconde & de la trioſiéme Académie, étoit que la troiſiéme avouoit qu'il y avoit des choſes vraies & fauſſes en el-

les-mêmes, mais que nous n'avions pas de regles ſûres pour les diſcerner ; au lieu que la ſeconde ne ſavoit s'il y avoit rien de vrai. Carnéade eſtimoit auſſi, que quoique nous ne connuſſions pas le vrai, nous pouvions au moins démêler quelque vraiſemblance ; au lieu qu'Arcéſilas rejettoit toute vraiſemblance, auſſi-bien que toute vérité. Carnéade vouloit que l'eſprit demeurât ſuſpendu dans une égale incertitude, non pas fondée ſur la nature des choſes incompréhenſible en elle-même, comme le croyoit Arcéſilas, mais ſur l'imperfection de nos jugemens. Cette troiſiéme Académie adouciſſoit donc un peu le pyrrhoniſme de la ſeconde. *Euſeb. lib. 4 præp. c. 8.*

Mais elles s'accordoient en ce qu'elles rejettoient également toute ſorte d'évidence : ils alléguoient (toujours par maniére de doute) que l'évidence ne pouvoit être une règle de vérité, puiſque tous ceux qui portent de faux jugemens, ſont ſéduits par elle. C'eſt l'évidence qui guide (1) les inſenſés, qui prête ſa clarté

(1) *Quelle folie de comparer l'éclat de la vérité aux nuages confus d'un ſonge ou de la démence ! Qui ne ſait, par ſa propre expérience, que les idées & les perceptions d'un rêve ou d'un délire, ſont vaines, imparfaites, ſans liaiſon entr'elles ; plus différentes de l'évidence, que l'ombre ne l'eſt de la réalité ? La regle de juger, appellée par les philoſophes*, criterium veritatis, *eſt donc l'évidence ; ou cette connoiſſance accompagnée d'une*

à l'ivreſſe, au délire, aux ſonges. Il eſt même à remarquer, que ceux qui ont l'eſprit enveloppé des ténébres de quelqu'un de ces accidens, ſont ceux qui ſe perſuadent que l'évidence les éclaire davantage. Qu'ainſi le véritable philoſophe doit toujours être dans une juſte défiance, & dans une ſuſpenſion continuelle ; de même que Zeuxis, trompé par le rideau peint dans le tableau de Parraſius, après avoir reconnu ſon erreur, eût douté en voyant un rideau véritable, ſi ce n'étoit point nne peinture. Carnéade mourut la 4. année de la 162. Olympiade, âgé de 85. ans. Il eut pour ſucceſſeurs Clitomaque, enſuite Philon, puis Antiochus. Pendant qu'il étoit ambaſſadeur des Athéniens à Rome, il établit, en préſence de Galba & de Caton le Cenſeur, la néceſſité & la force d'une loi naturelle ; & le lendemain, par une diſſertation contraire, il détruiſit tout ce qu'il avoit avancé la veille. Il ne ſe détournoit pas de l'étude pour prendre ſes repas ; & Méliſſe, ſa femme, le faiſoit manger comme un enfant.

Stanl. in Carnead. Lucian. in Longæv.

Lactant. lib. 5. Inſtit. c. 4.

Val. Max. lib. 8. c. 7.

Des quatriéme & cinquiéme Académies *Sext. Empir.*

Sextus Empiricus a encore diſtingué une quatriéme & une cinquiéme Académie. La quatriéme fut fondée par Philon & Charmidès, ſucceſſeurs de Clitoma-

clarté, qui force l'eſprit à lui donner ſon conſentement.

que. Cette quatriéme Académie se rapprochoit de plus en plus de l'ancienne, ou des sentimens de Socrate ; car elle permettoit au philosophe de se déterminer quelquefois par la vraisemblance, à une opinion plutôt qu'à une autre; de prendre parti pour ou contre,& d'avoir plus de penchant pour certains sentimens, que pour les sentimens opposés. Elle admettoit un petit nombre de choses compréhensibles. *lib. 1. Pyrrhon. hypotyp. c. 33.*

Enfin Numenius rapporte qu'Antiochus, qui fut le troisiéme successeur de Carnéade, fit de grands changemens dans l'école de l'Académie, en y introduisant la doctrine de plusieurs sectes étrangéres. Cet Antiochus fut le chef de la cinquiéme Académie. Il ne paroît pas avoir jamais eu de systême bien lié : comme il étoit véhément, subtil, & éloquent dans la dispute, il attira dans son école un grand nombre de disciples. Il fit toujours profession d'adhérer aux sentimens de Socrate & de Platon ; mais il mêla avec la doctrine de l'ancienne Académie, & avec sa méthode irrésolue de disputer, plusieurs opinions des dogmatiques,& entr'autres plusieurs décisions des Stoïciens. Non content de faire passer ces dogmes dans l'Académie, il les attribuoit à Platon, soutenant que la doctrine des Stoïciens étoit émanée de l'ancienne Académie. Antiochus eut l'avantage de voir parmi ses au- *Sext. Empir. loc. cit.*

diteurs, les plus illuſtres Romains, dont la mode étoit alors de voyager en Gréce, & de ſéjourner à Athènes, pour s'y former le goût par l'étude de la philoſophie & de l'éloquence. Ce qui fit beaucoup d'honneur à l'école d'Antiochus, fut d'y avoir inſtruit, en même tems, Varron le (1) plus ſavant des Romains, Lucullus le plus magnifique, & Cicéron le plus éloquent.

Ce dernier (2) avoit une déférence ſi parfaite pour Platon, qu'il avoue, *que la ſeule autorité de ce philoſophe ſuffiroit, ſans apporter aucune raiſon, pour entraîner ſon ſentiment.* Il l'appelle (3) *le Dieu de la philoſophie.* Il obſerve que toutes les autres ſectes, qu'il traite de Plébéïennes, donnoient aux Académiciens le ſecond rang: ſur quoi il fait cette réflexion très-ingénieuſe, *que celui, qui au jugement de tous ſes concurrens, mérite le ſecond rang, eſt par-là déclaré digne du premier.*

Quintilien préfére Platon à tous les philoſophes, pour la ſubtilité, & pour l'éloquence. Cicéron n'eſt pourtant pas ſi

(1) *Les plus ſavans des Romains ont été Varron, Ovide, & Pline. Il y a beaucoup plus à apprendre du dernier ſeul que des deux autres.*

(2) Ut enim rationem Plato nullam afferret... *Tuſcul. quæſt. lib.* 1.

(3) Plato quidam quaſi Deus philoſophorum. *Cic. de nat. deor. lib.* 2.

prévenu en faveur de Platon, qu'il ne reconnoiſſe (1) *que ce philoſophe ſe perd ſouvent dans ſes idées, au ſujet de la géométrie, de la muſique, des aſtres, & des nombres.*

Toutes les variations ſurvenues dans l'Académie, déterminérent les diſciples de Platon, à prendre le nom de Platoniciens : celui d'Académicien reſta aux ſectateurs d'Arcéſilas & de Carnéade, aux diſciples de la ſeconde & de la troiſiéme Académie. Les plus illuſtres des Platoniciens ont été Apulée, qui fut accuſé de magie ; Calcidius, qui a fait un commentaire ſur le Timée ; Alcinoüs, auteur d'un abregé de la philoſophie Platonicienne, traduit par Marcile Ficin ; Maxime de Tyr, qui, ſuivant quelques-uns, a été précepteur de l'empereur Marc-Auréle ; Galien, dont le nom eſt révéré dans la médecine ; Philon Juif ; Ammonius philoſophe Chrétien, qui enſeigna à Alexandrie, & tâcha de concilier les ſentimens oppoſés de Platon & d'Ariſtote. Il eut pour diſciples Origéne, & Plotin qui fut le maître du célébre Amelius. L'empereur Galien, & l'impératrice Salonine ſa femme, eurent deſſein de donner à Plotin une ville en Italie, pour y établir un

(1) Plato in geometriâ, muſicâ, aſtris & numeris, ſe contrivit. *Cic. de finib. lib.* 1.

gouvernement (1) conforme aux livres de Platon de la république & des loix ; ce qui fut traverſé par quelques conſeillers de cet empereur, & demeura ſans effet. Plotin mourut vers l'an de Jeſus-Chriſt 270. âgé de 66. ans.

Porphyre, philoſophe Platonicien, natif de Tyr, & diſciple d'Amelius, fut fort attaché à la doctrine de Plotin ; il a vécu juſqu'au regne de Dioclétien, & peutêtre au delà. Jamblique, Syrien de nation, diſciple de Porphyre, a vécu ſous Dioclétien, & ſes ſucceſſeurs, juſqu'au régne de Valens. Proclus, originaire de Lycie, a laiſſé ſix livres de la théologie Platonicienne, qui ſont venus juſqu'à nous. Il écrivit contre la religion Chrétienne, & tint l'école d'Alexandrie, vers l'an 500. quoique d'autres le faſſent bien plus ancien, & le reculent même juſqu'au tems de Marc-Auréle. Apollonius, dont Photius fait mention dans ſa bibliothéque, compoſa l'hiſtoire des dames Platoniciennes, parmi leſquelles une des plus illuſtres fut Hypatie, que l'évêque Syneſius appelle ſa maîtreſſe en philoſophie. Non-ſeulement elle fut ſavante dans la philo-

(1) *Au contraire, Philippe Roi de Macédoine, aſſembla tous les hommes les plus méchans & les plus incorrigibles, pour les loger dans une ville qu'il fit bâtir, & qu'il appella* Poneropolis, *ou la ville de la méchanceté. Plutarq. de la curioſité.*

ſophie de Platon : mais elle en fit des leçons publiques dans Alexandrie, ayant ſuccédé à Plotin. Elle ſurpaſſa tous les Philoſophes ſes contemporains. On accouroit de toutes parts pour l'entendre ; & les envieux de ſa gloire prenant pour prétexte qu'elle entretenoit la diſcorde, entre l'archevêque Cyrille & Oreſte gouverneur d'Alexandrie, l'aſſommérent, & mirent ſon corps en piéces. Hypatie avoit formé le deſſein de ſe faire Chrétienne, & elle fut arrêtée par la contradiction qu'elle trouvoit dans un Dieu immortel & mortel. Elle ne fut point convertie à la foi, parce qu'elle ne conſidéroit pas deux natures dans J. C. & qu'elle portoit trop loin le foible examen de la raiſon dans les myſtéres. Le P. Lupus a donné une lettre d'Hypatie à S. Cyrille, où elle marquoit *qu'elle ſouhaitoit d'être Chrétienne, mais qu'elle étoit retenue par la difficulté de croire la mort d'un Dieu.* Tillemont regarde cette lettre comme ſuppoſée, & comme une fiction de quelques Neſtoriens.

Socr. hiſt. eccl. lib. 7. c. 15.

Hiſt. eccl. t. 14. p. 276.

Les principaux commentateurs de Platon ont été Maxime de Tyr, ſous l'empereur Marc-Auréle, dans le deuxiéme ſiécle; Plotin, dans le troiſiéme ; Porphyre, diſciple de Plotin ; Jamblique diſciple de Porphyre, dans le quatriéme ſiécle ; & Proclus dans le ſixiéme.

La philosophie Platonicienne en vogue parmi les premiers Chrétiens.

Les premiers philosophes, parmi les Chrétiens, furent presque tous Platoniciens, à l'exemple de S. Justin, de Tatien, d'Origéne. S. Augustin dit, en plusieurs endroits de ses ouvrages, *que de tous les auteurs profanes, il n'en trouve aucun, avec lequel on puisse entrer* (1) *en quelque sorte d'accommodement sur la religion, plus aisément qu'avec Platon :* & il donne aux Platoniciens le premier rang parmi les philosophes. Il ajoute *que Simplicius l'a félicité de n'avoir pas* (2) *fait son étude des ouvrages des autres philosophes, qui sont pleins de mensonges & de tromperies ; au lieu que les Platoniciens insinuent partout la connoissance de Dieu & de son Verbe.* Eusebe a remarqué plusieurs endroits importans, sur lesquels Platon est aussi conforme à la sainte écriture qu'Aristote y est contraire ; comme sur le souverain bien, sur la providence, sur la création, sur les récompenses ou les punitions dans une autre vie. S. Augustin dit aussi qu'il s'est servi de plusieurs livres des (3) Platoniciens,

Le P. Rapin, comp. de Plat. & d'Aristot. & réflex. sur la phil.

S. Aug. de civit Dei, lib. 8. c. 6.

Euseb. lib. 15. prap.

(1) Paucis mutatis verbis atque sententiis, Christiani fierent.... *S. Aug. de verâ relig. c. 4.*

(2) Gratulatus est mihi quòd non in aliorum philosophorum scripta incidissem... *S. Aug. lib. 3. Confess. c. 2.*

(3) *La plupart d'entr'eux, au tems de S. Augustin, avoient puisé une partie de leurs écrits dans les ouvrages des Chrétiens.*

pour ſe faciliter l'intelligence de beaucoup de vérités Chrétiennes.

Amelius Platonicien dit de S. Jean l'Evangéliſte : *Ce barbare ſe conforme à Platon mon maître, & il exprime bien l'idée de Dieu, par ces paroles, que le Verbe eſt de toute éternité, & que le Verbe eſt Dieu.* C'étoit l'ancienne doctrine d'Héraclite : elle avoit été empruntée par Héraclite & par Platon, de Moïſe, qui a repréſenté la création de l'univers, comme l'effet de la parole de Dieu. S. Clément d'Alexandrie approuve le mot de Numenius, qui appelloit Platon (1) *le Moïſe Athénien.* S. Ambroiſe a cru que Platon avoit été inſtruit en Egypte par le prophete Jérémie : opinion que S. Auguſtin avoit ſuivie, & dont il a reconnu l'erreur, parceque les tems de Jérémie & de Platon ne ſe rapportent pas. Euſébe place les prophéties de Jérémie, en l'Olympiade 37. & 38. & la naiſſance de Platon, en la quatriéme année de la 88. Olympiade. En donnant à Jérémie plus de 40. ans de vie, depuis qu'il commença à prophétiſer, il y auroit de ſa mort à la naiſſance de Platon environ cent ſoixante ans. Platon eſt mort ſoixante ans avant la verſion des Septan-

Euſeb. lib. 11. præp. c. 18. & 19.

Clém. Alex. Strom. lib. 1.

S. Aug. de civit. Dei, lib. 8. c. 11.

S. Aug. de civit. Dei, lib. 8. c. 11.

(1) Μωσῆς Ἀττικίζων. *Ariſtobule & Joſeph l'hiſtorien ont dit que Platon avoit ſuivi, en pluſieurs choſes, la ſainte écriture. Ariſtob. ap. Euſeb. lib. 9. c. 6. Joſeph. contr. Apion. lib. 2.*

te ; mais il peut avoir eu plusieurs notions de la sainte écriture, par les entretiens qu'il eut avec les Juifs répandus en Egypte, ou par quelque version Grecque antérieure à celle des Septante. S. Irénée a souvent allégué l'autorité de Platon contre les hérétiques, auxquels il le préfere. Le cardinal Bessarion montre combien S. Denys & autres théologiens l'ont estimé, employant ses passages à l'explication des mystéres de la foi.

S. Iren. adversùs hæres. lib. 3. c. 45.

Bessar. de calumn. Pl. lib. 2.

La Philosophie Platonicienne décriée par plusieurs peres de l'église.

Il se trouve, d'un autre côté, plusieurs Peres de l'église fort contraires à la philosophie de Platon. Tertullien (1) le décrie, pour avoir fourni des armes aux hérétiques ; Lactance & Arnobe le censurent avec véhémence ; S. Chrysostome, dans la préface des homélies sur S. Matthieu, le traite de visionnaire ; S. Epiphane prétend que son école a été une école d'héréſies ; S. Cyrille l'appelle la source de l'ignorance & de l'impiété ; S. Grégoire de Nazianze traite ses ouvrages, de chimeres & d'illusions ; S. Augustin se repent, dans ses rétractations, des louanges qu'il lui a données. Il ajoute *que s'il n'eût cherché la voie du Seigneur, la lecture de Platon ne le conduisoit pas à la science, mais à sa perte.*

S. Aug. Confess. lib. 7. c. 20.

(1) Philosophi patriarchæ, ut ità dicam, hæreticorum. *Tertull. de anim. c. 3.*

Depuis S. Auguſtin, la philoſophie de Platon fut peu eſtimée. L'ignorance, qui ſurvint bientôt, la fit oublier. Dans le douziéme ſiécle, S. Bernard (1) a repris Abélard, de ce qu'en voulant trop faire paroître Platon Chrétien, il ſe montroit lui-même preſque païen.

Diſpute ſur la préférence de Platon & d'Ariſtote.

Vers le milieu du quinziéme ſiécle, peu avant la priſe de Conſtantinople par les Turcs, il s'éleva une diſpute fort vive entre les philoſophes, au ſujet de la préférence de Platon, ou d'Ariſtote. Gémiſthe Platon en donna le ſignal, par un écrit intitulé : *Sentimens d'Ariſtote différens de ceux de Platon.* Dans tout cet ouvrage, la philoſophie de Platon eſt préférée à celle d'Ariſtote, & l'auteur fait voir que Platon a toujours tenu le premier rang, parmi les philoſophes, juſquà Averroès. George Scholarius, qui fut depuis patriarche de Conſtantinople, & connu ſous le nom de Gennadius, Théodore Gaza, & George de Trébizonde, qui eſt auſſi appéllé Trapezonce, défendirent avec chaleur la doctrine d'Ariſtote.

Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 2. p. 775.

Le cardinal Beſſarion, quoiqu'il ſe montrât tout Platonicien, porta les eſprits à ſe concilier, ou du moins à bannir l'aigreur de leurs diſputes, & il écri-

Hiſt. de l'Acad. des

(1) Dùm multum ſudat quomodò Platonem faciat Chriſtianum, ſe probat Ethnicum. S. *Bern. epiſt. ad Innocent.* 190.

bell. let. t. 3. p. 301.

vit une lettre, qui contribua beaucoup à ramener le calme & la paix. Marc archevêque d'Ephéſe, pour donner hautement la préférence à Ariſtote ſur tous les philoſophes ſes concurrens, s'efforçoit de faire paroître les opinions Péripatéticiennes conformes en tout au Chriſtianiſme. Le cardinal Beſſarion, beaucoup plus modéré, élevoit Platon au-deſſus d'Ariſtote, avouant en même tems, qu'il s'en (1) falloit bien que Platon n'eût atteint aux vérités de la foi; & faiſant voir ſeulement que les Peres de l'égliſe avoient marqué beaucoup plus d'eſtime pour Platon que pour Ariſtote.

Dans le ſiécle ſuivant, Bernardin Donat de Vérone ſembla vouloir renouveller la querelle, par un dialogue latin intitulé, *de la différence de Platon & d'Ariſtote.* Les ſavans d'alors ſe trouvérent dans la diſpoſition d'imiter le cardinal Beſſarion; ils s'appliquérent à éteindre le feu de la diſcorde, & il parut pluſieurs traités pour accommoder les deux partis, ou donner aux principaux points de la diſpute, des explications dont l'un & l'autre parti puſſent être ſatisfaits.

Imprimé à Paris en 1541.

Excès de Marcille Ficin a le plus contribué à

(1) Itaque non eſt conſilium laborare ut Platonem Chriſtianum fuiſſe oſtendamus, quemadmodùm de Ariſtotele facit adverſarius, &c. *Beſſar. lib. 2. contr. calumniat. Platon.*

faire revivre la philoſophie de Platon, en traduiſant ſes ouvrages, & ceux des Platoniciens les plus renommés, comme Plotin, Alcinoüs, Jamblique. Mais il a fait plus de tort que d'honneur à cette philoſophie, par les excès dans leſquels il eſt tombé, en diſant, *que le dialogue de Criton eſt le ſommaire de la morale Chrétienne, que la doctrine de Platon renferme le myſtére de la ſainte Trinité, & que c'eſt un décret de la providence divine, que les eſprits les plus incrédules, & rebelles à l'autorité de l'écriture ſainte, ſoient obligés de céder aux raiſons de Platon.*

quelques Platoniciens ſur les lumieres de Platon.

Ficin n'eſt pas le ſeul qui ait donné à Platon ces louanges exceſſives. On a prétendu trouver le ſacrement de pénitence dans le dialogue de Phœdon, & le myſtére de la ſainte Trinité dans le dialogue de Gorgias, & dans l'épître à Denys. S. Juſtin & S. Clément d'Alexandrie accordent eux-mêmes à ce philoſophe quelque notion de ce myſtére. Euſébe fait un détail de la conformité de la doctrine Platonicienne avec la ſainte écriture. S. Clément d'Alexandrie ajoute que J. C. eſt déſigné dans Platon par ſa qualité de fils de Dieu. Mais c'eſt faire trop d'honneur à ce Philoſophe, qui, dans les écarts métaphoriques de ſon ſtile pompeux, a paru déſigner bien des choſes qui lui étoient inconnues. S. Cyrille trouve auſſi que les

Huet. Alnet. quæſt. lib. 2. c. 3. & 20.

Ib. lib. 2. c. 3.

S. Juſt. apol. lib. 2. Clém. Alex. ſtrom. lib. 5. Euſeb. præpar. evang. lib. 11. c. 10. Clém. Alex. loc. cit.

S. Cyrill. adverſ. Julian. lib. 8. Platoniciens ont parlé très diſtinctement de la ſainte Trinité : ce qui ſe rapporte aux Platoniciens qui avoient écrit depuis le Chriſtianiſme. Si Platon enſeigne dans le Timée, que Dieu a (1) engendré un Dieu très-puiſſant, c'eſt parcequ'il étoit prévenu de l'erreur commune aux philoſophes anciens, qui ont appellé le monde un dieu.

Plat. de rep. lib. 2. On a appliqué au Sauveur le portrait que Platon fait de l'homme juſte, lorſqu'il introduit Socrate cherchant l'idée de la perfection & de la plus haute vertu, & qu'il lui fait tenir ce diſcours : *Que comme de tous les méchans, celui-là ſeroit le plus méchant, qui ſauroit ſi bien couvrir ſa malice, qu'il paſſeroit pour homme de bien, & jouiroit par ce moyen de tout le crédit que peut donner la vertu ; de même le plus vertueux devoit être ſans difficulté celui, à qui ſa vertu attire par ſa perfection la jalouſie de tous les hommes, enſorte qu'il n'ait pour lui que ſa conſcience, & qu'il ſe voit expoſé à toute ſorte d'injures, juſqu'à être fouetté & attaché à une croix.*

Sur ce que Platon a dit que le triangle équilatéral eſt de toutes les figures la plus approchante de la divinité, les premiers Chrétiens lui ont attribué une

(1) *Platon, dans le Timée, appelle le monde un Dieu très-heureux, engendré par Dieu, & compoſé de natures différentes.*

idée, quoiqu'imparfaite, de la ſainte Trinité. Mais il n'y a rien que de très naturel, & même de fort borné, dans cette explication de la divinité par le triangle équilatéral, dont le premier côté ſignifie, ſuivant Plutarque, l'exemplaire ou le pere, le ſecond la matiére ou la mere, & le troiſiéme l'enfant ou le monde. Platon a donné à Dieu la figure d'un triangle, avec ce même eſprit de ténébres & d'erreur, qui portoit Zénon, & Xénophane (1) à faire la divinité de figure ronde; & Pythagorre à repréſenter la divinité ſous l'emblême d'un quarré, *parceque* diſoit-il, *les angles & les côtés droits & égaux ſont les ſymboles d'une force ſtable & permanente.* Platon ſemble diſtinguer en trois la nature divine, & attribuer trois cauſes différentes à trois ſortes d'effets. Rien n'eſt moins compréhenſible, ni moins applicable au myſtere de la très-Sainte Trinité.

Plutarch. de Iſid. & Oſir.

Procl. ad Euclid. lib. 2.

Plat. epiſt. 2. & 6.

Dacier, dans la vie de Platon, attribue à ce ſublime philoſophe quelque connoiſſance de l'Incarnation & de la Paſſion du Sauveur : mais tous ſes lecteurs ne l'admirent pas autant que Dacier. On le trouve obſcur, confus, rempli de fables & de viſions. Le hazard ſeul a produit les termes qu'on veut appliquer aux vé-

(1) Deum conglobatâ figurâ. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 4.

rités Chrétiennes. Il n'eſt pas étonnant, qu'un philoſophe auſſi diffus ait ſouvent employé le terme de diſcours, ou de *verbe*, ou de raiſonnement, ſans y entendre aucun myſtére. Ce qu'il dit de la perſécution de la vertu la plus pure, eſt un ſentiment qui devoit néceſſairement être gravé dans l'eſprit de Platon, témoin de la mort de ſon maître Socrate, & de toutes les injuſtices des Athéniens, peuple accoutumé à ne pouvoir ſouffrir la vertu de ſes citoyens, & à la regretter dès qu'ils ne l'avoient plus devant les yeux. Quant à ce qu'on trouve dans Platon, du jugement des ames après cette vie, de leurs récompenſes & de leurs punitions, Euſébe compare les opinions de ce philoſophe aux expreſſions de la ſainte écriture; & Théodoret eſtime que Platon avoit appris cette doctrine, dans les converſations qu'il eut avec les Juifs en Egypte. Mais il eſt poſſible que guidé par les ſeules lumieres naturelles, il ait entrevû de grandes vérités dans ſes profondes réflexions ſur les attributs de Dieu & ſur ſa juſtice. Il a corrompu de ſi belles notions par le mélange des fables; & loin de ſuivre la route qui lui étoit tracée par la raiſon ſeule, il s'eſt plongé dans les plus épaiſſes ténébres, & s'eſt rendu indigne des ſecours qui lui euſſent été néceſſaires pour s'élever à ces vérités de la foi, que

Euſeb. lib. 11. præp. c. 38. Theodoret Græcar. affect. curat. lib. 11.

quelques-uns de ſes admirateurs lui ont attribuées, mais qui ne peuvent avoir rien de commun avec les découvertes de l'eſprit humain.

Le cardinal Bellarmin détourna le pape Paul V. d'ordonner qu'on enſeignât à Rome la philoſophie de Platon, au lieu de celle d'Ariſtote. Les ſectateurs de Platon ne ſont pas aujourdui en grand nombre. L'ancienne philoſophie ne ſe ſoutient plus, que par la réputation qu'Ariſtote conſerve encore dans quelques écoles. *Voyag. du mond. de des Cart. part. 2.*

CHAPITRE IV.

Des Péripatéticiens.

ARiſtote diſciple de Platon, a été accuſé d'ingratitude envers ſon maître. Diogéne Laërce rapporte que Platon s'en plaignoit, en diſant : *Il a ruë contre nous, comme les poulains font contre leurs méres.* Elien, pour expliquer cette penſée, obſerve que les poulains donnent des coups de pié à leurs méres, lorſqu'ils ſe ſentent fortifiés, & raſſaſiés de leur lait. Il ajoute qu'Ariſtote éleva une école dans Athènes, pour contrequarrer celle de Platon. Elien raconte ailleurs, Ingratitude reprochée à Ariſtote. *Diog. Laërt. in Ariſtot.* *Ælian. Variar. lib. 4. c. 9.* *Ælian. Variar. lib. 3. c. 19.*

qu'Ariſtote avoit déplu à Platon par ſon luxe & ſes railleries, & que Platon l'en avoit repris publiquement. Diogene Laërce & Elien ont écrit qu'il étoit fort curieux de parûre.

Ap. Patrit. diſc. Perip. t. 1, l. 1.

L'auteur ancien de la vie d'Ariſtote ſoutient que ce fondateur de la ſecte Péripatéticienne n'exigea (1) l'école du Lycée, non-ſeulement qu'après la mort de Platon, mais même qu'après la mort de Speuſippe ſucceſſeur de Platon. Ariſtote avoit demeuré huit ans en Macédoine auprès d'Alexandre, en qualité de ſon précepteur. Ce ne fut qu'après ſon retour qu'il enſeigna pendant 13. ans dans le Lycée, qui lui fut donné par les magiſtrats d'Athènes, pour y aſſembler ſes diſciplès. Le Lycée étoit un terrein, que Périclès avoit fait ſervir aux exercices militaires.

Diog. Laërt. in Ariſtot.

Suid. in voc. Λύκειον

Etymologie de Péripatiçien.

Les diſciples d'Ariſtote furent nommés *Péripatéticiens*, du mot Grec, qui ſignifie *ſe promener*, parceque la coutume d'Ariſtote étoit de leur donner ſes leçons en ſe promenant avec eux. Ce philoſophe donnoit deux ſortes de leçons, les intérieures, ou les plus ſavantes, réſervées aux diſciples choiſis (ces leçons ſe faiſoient le matin); & les extérieu-

Aul. Gell. noct. attic. lib. 20. c. 5.

(1) *Ariſtote, dans ſes écrits, a combattu la doctrine de Platon en pluſieurs chefs, comme ſur les idées, ſur le projet de ſa république, &c.*

res, qui étoient plus à la portée du commun de ſes diſciples : il faiſoit ces leçons l'après-dînée.

Ariſtote étoit né à Stagyre, la premiere année de la quatre-vingt dix-neuviéme Olympiade, 384. ans avant J. C. Cette (1) patrie d'Ariſtote étoit anciennement une ville de Thrace ; mais il doit être regardé comme Macédonien, parceque lorſqu'il eſt né à Stagyre, cette ville faiſoit partie du royaume de Macédoine. Il deſcendoit de Machaon fils d'Eſculape. Nicomachus, pére d'Ariſtote, fut premier médecin d'Amyntas roi de Macédoine, pére de Philippe, & aïeul d'Alexandre. Quelques Rabbins, par une erreur groſſiére, ont prétendu qu'Ariſtote étoit de leur nation. *Apollod. ap. Diog. Laërt. in Ariſt.* *Biblioth. Rabbinic. t. 1. p. 471.*

Ariſtote eſt traité par Athénée d'homme fort adonné à la bonne chére & aux plaiſirs de la table. Ayant diſſipé ſon bien par ſes débauches, il fut ſoldat ; puis il fit, pour ſubſiſter, un petit trafic de poudres de ſenteur & de remedes qu'il débitoit à Athénes. *Athen. Deïpnoſ. lib. 8. c. 6.* *Ælian. lib. 5. Variar. c. 9.*

S'étant enſuite appliqué à la philoſophie, & y ayant acquis une grande réputation, Philippe le fit venir à Pella, ca- *Apollod. ap.*

(1) *Stagyre fut rétablie par Alexandre, parcequ'elle étoit la patrie d'Ariſtote ; & l'on y célébroit une fête en l'honneur de ce philoſophe. Diog. Laërt. & Ammon, in Ariſtot.*

Diog. Laërt. in Ariſtot. pitale de la Macédoine, pour être précepteur d'Alexandre, en la quatriéme année de la cent huitiéme Olympiade, & il en continua les fonctions juſqu'à ce qu'Alexandre ſuccéda à ſon pere, la premiere année de la cent onziéme Olympiade.

Rien n'eſt plus flatteur que la lettre écrite à Ariſtote par Philippe, au ſujet de la naiſſance d'Alexandre. *Philippe à Ariſtote, Salut. Je remercie moins les dieux de m'avoir donné un fils, que de l'avoir fait naître dans un tems où il ſera à portée de recevoir vos inſtructions. J'eſpére qu'élevé par vous, il ſe rendra digne & du ſang dont il ſort, & de la monarchie qui lui eſt deſtinée.* Ariſtote fut très-puiſſant & en grande faveur à la cour de Macédoine. Après avoir demeuré un peu plus de huit ans auprès d'Alexandre, il plaça, auprès de ce monarque, Calliſthéne ſon (1) petit neveu, pour le ſuivre dans ſes expéditions.

Aul. Gell. lib. 9. c. 3.

Diog. Laërt. in Ariſtot. Ariſtote étoit un peu bègue : il avoit les yeux petits, & les jambes fort maigres. Il étoit ſi appliqué à l'étude, que la nuit il tenoit à la main une boule d'argent au deſſus d'un baſſin d'airain, pour ſe réveiller au bruit que cette boule faiſoit en tombant, lorſqu'il ſe laiſſoit aller

(1) *Calliſthéne étoit fils d'Héro, niéce d'Ariſtote, fille de ſon frere. Plutarch. in Alex.*

au

au ſommeil. Alexandre le grand ſon diſciple imita cette ardeur pour le travail, & mit en pratique (1) la même méthode de réſiſter au ſommeil.

Alexandre ayant appris en Aſie, qu'Ariſtote avoit publié dans ſes écrits les ſciences les plus ſecretes, appellées *acroamatiques*, comme devant être appriſes de la bouche du maître, il lui en fit des reproches, dans cette lettre rapportée par Plutarque. *Alexandre à Ariſtote ſalut. Tu n'as pas bien fait de donner au public les traités acroamatiques. En quoi différerai-je des autres hommes ſi les hautes ſciences, dont tu m'as inſtruit, deviennent communes? Ne ſais-tu pas que j'aimerois beaucoup mieux être au-deſſus des hommes par la ſcience des choſes ſublimes & excellentes, que par la puiſſance? Adieu.* Ariſtote s'excuſa *ſur ce qu'il avoit publié ces traités, ſans les publier.* En effet ſes livres de Métaphyſique ſont d'une telle obſcurité, qu'on n'y peut rien apprendre, & qu'ils ne ſont propres qu'à réveiller les idées des perſonnes déja inſtruites. *Plutarch. in Alex Aul. Gell. lib. 20. c. 5.*

Il arrive ſouvent que cette jalouſie eſt un obſtacle au progrès des ſciences. Fé- *Réfl. ſur la*

(1) Alexander, æneâ conchâ ſuppoſitâ, brachio extrà cubile porrecto, pilam tenebat argenteam, ut cùm nervorum vigorem ſopor laxaſſet infuſus, tinnitus ſomnum abrumperet. *Amm. Marcell. lib. 16. c. 5.*

Gramm. la Rhétor. &c.

nelon représente en vain, *que le beau ne perdroit rien de son prix, quand il seroit commun à tout le genre humain; qu'il n'en seroit que plus estimable; que la rareté est un défaut & une pauvreté de la nature; que les raïons du soleil n'en sont pas moins un grand trésor, quoiqu'ils éclairent tout l'univers.* Ces réflexions si nobles, si désintéressées, si vraies, ne changeront pas l'opinion générale, que ce qui est plus rare, sera toujours plus estimé.

Aristote accusé d'avoir été complice de la mort d'Alexandre.

Xiphil. è Dion. lib. 77. Arian. lib. 7.

Aristote fut soupçonné, quoiqu'absent, d'avoir eu part à la conjuration d'Hermolaüs, & de Callisthéne, & il fut disgracié. Arrien, Pline & Xiphilin, témoignent qu'il passa pour avoir été complice de la mort d'Alexandre. Pline le charge même d'avoir indiqué la corne de mule, comme la seule matiére capable de contenir & de transporter l'eau de la fontaine du Styx, envoyée par Antipater à son fils Cassandre, pour empoisonner ce monarque. C'étoit en punition de ce crime que l'empereur Caracalla vouloit faire supprimer & brûler tous les ouvrages d'Aristote. Plutarque traite ces soupçons de faux bruits, & il justifie Aristote, sur ce qu'il ne se trouva aucune marque de poison dans le corps d'Alexandre. L'humeur extravagante de Caracalla ne laisse aucune autorité à son témoignage; & les soupçons contre Aristote en particulier,

Plin. lib. 30. c. 16.

Plutarch. in Alex.

ſont d'autant plus foibles, qu'il eſt fort incertain en tout qu'Alexandre ait été empoiſonné, & que pluſieurs (1) ont attribué ſa mort à l'excès d'une débauche de table. *Q. Curt. lib. 10. Diod. Sic. lib. 17. Arrian. lib. 7.*

Ariſtote fut accuſé d'une eſpèce d'idolatrie ſinguliere. Sa paſſion pour ſa femme Pythaïs le porta, dit on, à l'ériger en divinité, & à lui rendre le même culte après (2) ſa mort, que les Athéniens rendoient à Cérès. Quelques auteurs ont écrit qu'étant pourſuivi à ce ſujet, par Eurymédon Prêtre de Cérès, la crainte des Athéniens le porta à s'empoiſonner: d'autres rapportent qu'il s'enfuit à Calcis ville d'Eubée, & qu'il répondit à ceux qui lui demandoient la cauſe de ſa retraite, *qu'il avoit voulu épargner aux Athéniens un ſecond crime contre la philoſophie*, faiſant entendre la condamnation de Socrate, & le danger que lui même avoit couru. Heſychius aſſure *que non-ſeulement il y eut arrêt de mort contre lui, mais que l'arrêt fut même exécuté, & qu'Ariſtote avala de l'aconit, dont il mourut.* Différentes opinions ſur la mort d'Ariſtote. *Athén. Dipn. lib. 15. Eumel. ap. Diog. Laërt. in Ariſtot. Ælian. variar. lib. 3. c. 36. Heſych. in Ariſtot.*

S. Juſtin & S. Grégoire de Nazianze ont cru, qu'Ariſtote étoit mort de déplaiſir de n'avoir pu comprendre la cau- *S. Juſtin cohort. ad Græc. S. Greg. Nazi. orat. 3.*

(1) Alexandrum Herculanus ac fatalis Scyphus condidit. *Sen. epiſt. 83.*

(2) *Ariſtote veuf de Pythaïs ſe remaria à Herpylis Athenienne. Stanl. in Ariſtot.*

ſe du flux & du reflux de l'Euripe ; ſur quoi Cœlius Rhodiginus & quelques autres ont inventé cette fable, qu'Ariſtote ſe précipita (1) dans l'Euripe, en diſant : *Que l'Euripe m'engloutiſſe, puiſque je ne puis le comprendre.* On doit être fort réſervé à ajouter foi à ces ſortes d'hiſtoires, à cauſe du penchant que les hommes ont toujours eu à attribuer une fin extraordinaire à ceux qui ont laiſſé un nom fort illuſtre.

Cœl. Rhod. lib. 29. c. 8.

Apollod. ap. Diog. Laërt. in Ariſtot. Cenſorin. de die natal. c. 14.

Pluſieurs auteurs rapportent ſimplement qu'Ariſtote mourut de mort naturelle, & d'une douleur de colique à laquelle il étoit ſujet, dans une de ſes années climactériques, étant âgé de 63 ans, la troiſiéme année de la cent-quatorziéme Olympiade, 322. ans avant J. C. deux ans après la mort d'Alexandre, & la même année que mourut Démoſthéne l'orateur.

Louanges exceſſives données à Ariſtote.

Averr. ap. Petr. Caſtellan. de vitis illuſtr. medicor. in Ariſtot.

Jamais on n'a donné à aucun auteur des louanges ſi exceſſives. Suivant Averroës, *c'eſt un miracle de Dieu d'avoir accumulé tant de lumieres en un ſeul ſujet. Louons Dieu*, ajoûte-t-il, *qui a ſéparé cet homme de tous les autres, pour rendre propre à lui ſeul le comble de l'humaine perfection. Sa doctrine eſt la vérité même ; ſon entendement a été l'ouvrage le plus achevé de*

(1) *Cœlius Rhodigimus fait dire à Ariſtote en mourant* : Cauſa cauſarum miſerere mei. *Cœl. Rhod. lib. 17. c. 34.*

la nature, & la derniere limite de l'intelligence humaine : il a été créé pour enſeigner tout ce qu'il eſt poſſible de ſavoir. Les théologiens de Cologne l'ont nommé *le précurſeur de J. C. dans les choſes naturelles, comme S. Jean-Baptiſte dans les myſtéres de la grace.* Henri d'Aſſia le fait *auſſi ſavant que notre premier pére Adam.* Le célébre commentateur de l'écriture ſainte, Corneille de la Pierre, doute ſi Ariſtote, dans ſes ouvrages de morale, *tient plus du juriſconſulte que du prêtre, plus du prêtre que du prophete, plus du prophete que de Dieu.* George de Trébizonde avoit fait un livre entier *des conformités de la philoſophie d'Ariſtote avec l'écriture ſainte.* Baronius rapporte que les Carpocratiens rendoient aux images de J. C. de Pythagore, de Platon & d'Ariſtote, le même culte, que les Payens rendoient aux idoles. Macrobe (1) dit *qu'il ne peut pas être d'un ſentiment différent de celui d'un philoſophe, que la nature approuve en tout.* Quelques auteurs ont écrit, qu'il y avoit des égliſes en Allemagne, où on liſoit la morale d'Ariſtote, au lieu de l'évangile. Mais ce fait paroît fort ſuſpect, ayant été avancé par des Calviniſtes, qui ont voulu faire hon-

Agripp. de van. ſcient. c. 54.

Le P. Ratin, comp. de Plat. & d'Ariſtot. Præfat. in eccleſ.

Baron. annal. ad ann. 120.

(1) Non poſſum non aſſentiri viro, cujus inventis nec ipſa natura diſſentit. *Macrob. Saturnal. lib. 7. c. 6.*

neur à la réformation, d'avoir corrigé cet abus.

Le docteur Sepulveda a ſoutenu publiquement & par écrit, l'opinion qui place Ariſtote parmi les bienheureux. Le P. Gretſer eſt de même ſentiment, quoiqu'il reprenne la façon de s'exprimer de Sepulveda, comme trop affirmative. Cœlius Rhodiginus donne à Ariſtote quelque notion du Meſſie, & du myſtere de l'Incarnation, & une parfaite contrition à l'article de la mort, avec des larmes pleines de douleur & d'eſpérance, qu'il offrit au ſouverain être, en implorant ſa miſéricorde. Mais cette contrition & cette priere paroiſſent peu vraiſemblables. Son teſtament prouve qu'il n'avoit pas l'eſprit dégagé des erreurs de l'idolatrie, ayant ordonné qu'on l'acquittât d'un vœu fait à Jupiter pour la ſanté de Nicanor, & qu'on fît quatre animaux de pierre de quatre coudées chacun, pour être placés dans les temples de Jupiter & de Minerve, dans la ville de Stagyre. Il n'a retracté aucune de ſes erreurs, dont les principales ſont injurieuſes (1) à la divinité. Dans ſa métaphiſique, il repréſente Dieu comme aſſujetti aux loix de la

Cœl. Rhodig. lib. 17. c. 34.

(1) Ariſtoteles tàm callidè mundi ortum, & animæ præmia, & Deos, & dæmones, ſuſtulit, ut hæc omnia apertè quidem diceret, argui tamen non poſſet. *Cardan. de ſapient. lib.* 3.

nature, & ſans prévoyance des choſes d'ici-bas : il ajoute que la providence divine ne s'étend pas aux choſes ſublunaires, c'eſt-à-dire, à tout le monde habité, & à cette partie de l'univers qui eſt compriſe entre le centre de la terre & la région de la lune. La mortalité de l'ame réſulte des principes qu'il établit, quoiqu'il la déclare immortelle dans ſes livres de l'ame. Il a ſoutenu l'impoſſibilité de la création du monde, fondé ſur cet axiomé, *Qu'on ne fait rien de rien*, d'où il conclut que le monde eſt éternel. Comment Marc d'Ephéſe pouvoit-il faire un Chrétien de ce philoſophe ? & comment le Juif Ariſtobule avoit-il, ſelon le témoignage de S. Clément d'Alexandrie, compoſé pluſieurs ouvrages pour prouver que la doctrine d'Ariſtote avoit beaucoup de conformité à la loi de Moiſe & aux écrits des prophetes.

Clém. Alex. Strom. lib. 5.

Caſaubon remarque dans ſes notes ſur Diogéne Laërce, qu'il n'y a jamais eu que des ſophiſtes & de petits ſavans, qui aient mal parlé d'Ariſtote. Cependant cet illuſtre philoſophe a été peu eſtimé de Jean-François Comte de la Mirandole, dans ſon traité de la vanité de la doctrine des Gentils ; par François Patritius, dans ſes diſcuſſions Péripatétiques, par Vivès, dans les cauſes de la corruption des arts ; par Bodin, dans ſa répu-

Ariſtote peu eſtimé de pluſieurs ſavans.

blique ; par Bacon, Galilée & Gaſſendi ; dans leurs traités de philoſophie ; & par le plus grand nombre des philoſophes modernes. En général, Ariſtote eſt preſque abandonné, & l'on conſulte bien peu ſes ouvrages.

Fautes relevées dans Ariſtote.

Jean François Pic, Comte de la Mirandole, Gaſſendi & d'autres auteurs, ont relevé des fautes d'Ariſtote dans la géographie, l'aſtronomie, l'anatomie, dans l'explication des météores, dans l'hiſtoire des animaux. Galien le reprend d'avoir établi le principe des nerfs dans le cœur : Ariſtote ne s'eſt pas moins trompé, lorſqu'il a écrit *qu'il n'y a point d'artère dans le foie ; que le Danube prend ſa ſource dans les Pyrénées.* Tantôt il eſt d'avis dans le ſecond livre du ciel, chapitre ſecond, que le pôle auſtral eſt le ſupérieur : tantôt il croit dans le ſecond livre des météores, chapitre premier, que les terres ſeptentrionales ſont les plus élevées. Sa phyſique eſt remplie d'explications vuides de ſens, & d'un langage qui ne ſignifie rien : comme lorſqu'il dit *que la matiere a un deſir & un empreſſement naturels de ſe perfectionner par la forme, & que les formes ſont des ſubſtances qui ſubſiſtent par elles-mêmes*; ou lorſqu'il pretend expliquer les opérations de la nature *par des qualités occultes, & des vertus ſpecifiques.* Galien avance qu'Ariſtote a tiré d'Hippocrate,

tout ce qu'il y a de bon dans sa physique: & Cardan soutient qu'il se trouve des fautes grossiéres dans l'histoire des animaux, que plusieurs ont regardé comme le meilleur ouvrage de cet ancien philosophe. Aristote, dans le troisiéme livre du ciel, place sans aucun fondement *une sphére du feu élémentaire au-dessus de la lune.* Il avance au second livre des météores, *que la terre est inhabitable sous l'équateur.* Il approuve dans ses politiques *que les enfans mal constitués soient mis à mort*, & il conseille *de faire avorter les femmes*, pour éviter la trop grande multiplication des citoyens. Son obscurité l'a fait comparer (1) à la Seiche, qui répand autour de soi une liqueur noire pour se cacher.

Cardan. lib. 7. de rer. varier. c. 37

Oppian. de piscat. lib. 3. v. 156.

Avicenne, suivant quelques auteurs, fut assez patient, pour lire quarante fois les livres de métaphysique d'Aristote, sans les entendre, jusqu'à ce qu'un commentaire Arabe, qui lui tomba heureusement entre les mains, lui en expliqua le sens.

La philosophie d'Aristote n'a pas cet éclat de stile, ni cette élévation des pensées métaphysiques de Platon, qui pouvoit bien avoir rapporté le goût de l'emphase & des allégories, de ses voyages

(1) Atramentum sepiæ more insperſit. *Themist. ap. Patrit. discuss. Perip. t. 1. lib. 13.*

parmi les Orientaux. Ariſtote a écarté les fables, dont Platon avoit rempli ſes écrits. Il l'emporte ſur Platon pour la phyſique, principalement dans l'hiſtoire des animaux. Il excelle dans la logique ; & il eſt en tout plus méthodique & plus régulier que Platon. Mais il eſt, comme ſon maître, rempli de contradictions avec lui-même, ſur les ſujets les plus importans, tels que la nature & les attributs de l'ame, la politique, les meilleures formes de gouvernement &c.

De Théophraſte.

Le ſucceſſeur d'Ariſtote dans la lycée, a été Théophraſte d'Erése, ville de l'iſle de Lesbos. C'eſt lui dont il nous reſte des caractéres traduits par la Bruyére, à la tête des caractéres de ce ſiécle. Il ſe nommoit Tyrtame, mais ſon éloquence lui fit donner le nom (1) de Théophraſte. Il paſſa ſa vie à Athènes ; & Ciceron, dans le livre des orateurs illuſtres, fait mention de la douceur de ſon ſtile. Il lui arriva cependant une aventure un peu mortifiante. Après avoir vieilli à Athènes, il demanda le prix de quelque légume à une vendeuſe d'herbes dans le marché : *O étranger*, lui répondit cette femme, qui s'apperçut qu'il lui manquoit je ne ſais quoi d'Attique. Théophraſte connut ainſi, que la plus longue application ne pouvoit acquérir ce que la nature don-

Strab. lib. 13. Diog. Laërt. in Theophr. Hesych. de philoſ.

Cic. de Iar oratorib. Quintil. lib. 8. c. 1.

(1) *Théophraſte en Grec ſignifie parleur divin.*

noit aux perſonnes mêmes les plus viles, parmi ce peuple poli. Cet exemple a été ſouvent cité pour faire valoir le bon goût & le diſcernement délicat, qui régnoient à Athènes juſques dans la populace. Mais je ne trouve pas ce trait déciſif: nos vendeuſes d'herbes diſtingueroient fort bien, non ſeulement un étranger d'un François, mais un Gaſcon d'un Normand.

Théophraſte avoit plus de deux mille diſciples dans le Lycée. Les plus renommés furent Straton de Lampſaque, & Demetrius de Phalére. L'Archonte Sophocle, fils (1) d'Amphiclide, ſous prétexte d'une exacte police, & d'empêcher les aſſemblées tumultueuſes, défendit à peine de mort à aucun philoſophe d'enſeigner dans les écoles. Mais l'année ſuivante, Philon ayant ſuccédé à Sophocle, le peuple abrogea cette loi odieuſe, condamna Sophocle à une amende de cinq talens, & rétablit Théophraſte & les autres philoſophes dans la liberté d'enſeigner.

Ce diſciple d'Ariſtote, plus heureux que ſon maître, & que pluſieurs autres philoſophes qui l'avoient précédé, ayant été accuſé d'impiété, Agnonide ſon accuſateur courut riſque d'être puni lui même

(1) *Sophocle fils d'Amphiclide ne doit pas être confondu avec Sophocle, le poëte tragique, qui eſt plus ancien.*

de la témérité qu'il avoit eue de ſuſciter cette accuſation ; & le même peuple qui avoit fait mourir Socrate, qui avoit condamné pluſieurs autres philoſophes, & dont Ariſtote n'évita la rigueur que par la fuite, bien loin d'être ſuſceptible d'aucun ſoupçon contre Théophraſte, ne lui marqua au ſujet de cette accuſation, que de l'affection & de l'eſtime. Il fut chéri de Caſſandre, qui régna en Macédoine après Aridée frére d'Alexandre le grand ; il eut auſſi part aux bonnes graces du roi d'Egypte Ptolémée, fils de Lagus.

Diog. Laërt. in Theophr. Cic. Tuſc. quaſt. lib. 3.

Théophraſte parvint à l'âge de 85. ans ; & Ciceron rapporte que ce philoſophe, en mourant, ſe plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux corneilles & aux cerfs une vie ſi longue & ſi inutile, au lieu qu'elle avoit borné les hommes à une vie très-courte, dont le peu de durée leur ôtoit le moyen d'atteindre à la perfection des ſciences & des arts. Diogéne Laërce fait l'énumération de plus de deux cens traités différens compoſés par Théophraſte. Straton de Lampſaque, qui ſuccéda à Théophraſte, la 3. année de la 123. Olympiade, gouverna le Lycée pendant 18. ans.

Sort des écrits d'Ariſtote.

Athen.

Ariſtote, avant que de mourir, avoit confié ſes écrits à Théophraſte, qui les tranſmit à Nélée diſciple d'Ariſtote, & depuis le ſien. Athénée rapporte que Pto-

lémée Philadelphe acheta de Nélée les ouvrages d'Ariſtote; mais ce fait ne s'accorde pas avec les récits de Strabon & de Plutarque, & il eſt vraiſemblable, ou que ce bruit fut répandu, pour faire honneur à la bibliothéque de Ptolémée, dont on ſait combien ce prince étoit jaloux; ou que Nélée vendit des écrits ſuppoſés pour être mis dans cette bibliothéque; ce qui arrivoit fréquemment alors; ou, comme le croit François Patritius, qu'il avoit un double exemplaire des écrits d'Ariſtote, qu'il en vendit un pour la bibliothéque d'Alexandrie, & qu'il garda l'autre par-devers lui. Ses héritiers groſſiers & ignorans, dans la crainte que ces livres ne leur fuſſent enlevés pour la bibliothéque de Pergame, pour laquelle on faiſoit de grandes recherches, les cachérent dans un caveau, où ils reſtérent abandonnés à l'humidité, aux mites & aux vers. Long-tems après, les ouvrages d'Ariſtote furent vendus à un Athénien nommé Apellicon, qui étant plus curieux de livres que véritablement philoſophe, remplit mal les lacunes que l'humidité & les vers avoient faites, & y introduiſit quantité de fautes. Sylla s'étant rendu maître d'Athénes, environ deux cens cinquante ans après la mort d'Ariſtote, s'empara de la bibliothéque d'Apellicon, & fit tranſporter à Rome les écrits d'Ariſtote, avec

Deipnoſ. liv. 1.

Strab. lib. 13.

Plutarch. in Syll.

Bayle. Dict. not. sur Tyrann.

ceux des autres philosophes qu'Apellicon avoit rassemblés. Un grammairien nommé Tyrannion, qui avoit une bibliothéques d'anciens philosophes fort nombreuse, & qui étoit fort zélé pour la doctrine d'Aristote, obtint du bibliothécaire de Sylla une permission de prendre copie des ouvrages d'Aristote : mais ces exemplaires livrés à des copistes qui n'avoient ni savoir ni exactitude, devinrent de plus en plus défectueux. Andronicus le Rhodien, qui avoit été élevé dans le Lycée, étant venu à Rome s'appliqua à les tirer de la confusion & du désordre où ils étoient tombés. Il travailla sur les originaux pour les rétablir, & composa des sommaires de chaque ouvrage, du tems de Ciceron, qui dit à Trebatius, au commencement de ses Topiques, que parmi les philosophes même, il y en avoit très peu qui connussent Aristote. Ciceron témoigne (1) une grande estime pour cette philosophie Péripatéticienne, *qui embrasse*, dit-il, *toute la nature.*

Le P. Rapin, comp. de Plat. & d'Aristot. & Réfl. sur la Phil.

On ne reconnoît plus les ouvrages d'Aristote, à la description que Ciceron & Diogene Laerce nous en ont laissée. Ciceron dans ses lettres à son frére Quintus, à Lentulus, & à Atticus, dit qu'il

(1) Naturam à Peripateticis sic investigatam, ut nulla pars cœlo, terrâ, marique prætermissa sit. *Cic. de finib. lib. 5.*

compoſe ſes traités en forme de dialogue à la maniere d'Ariſtote, & qu'il imite encore ce philoſophe en mettant, comme lui, des préfaces à la tête de ſes ouvrages. On ne trouve plus aujourdui dans Ariſtote, ni cette forme de dialogues, ni ces préfaces. Patricius fait monter à 747. le nombre des ouvrages d'Ariſtote. Ce nombre ſurpaſſe de beaucoup les catalogues qui en ont été donnés par Diogéne Laërce dans la vie de ce Philoſophe, & par Geſner.

Patrit. Diſc. Peripat. t. 1. lib. 2. Geſn. bibliot. in Ariſtot.

Curion, ancien auteur, a cru qu'il n'y avoit de véritables ouvrages d'Ariſtote, que l'hiſtoire des animaux, le livre du monde, & la rhétorique. Voſſius a rejetté du nombre des ouvrages d'Ariſtote le livre du monde, & la rhétorique, attribuée par quelques critiques modernes à Anaximéne de Lampſaque, qui fut auſſi précepteur d'Alexandre. Jean-François Pic, comte de la Mirandole a ſoutenu qu'il étoit tres-incertain, qu'Ariſtote eût compoſé aucun des livres que nous avons ſous ſon nom. François Patritius, noble Vénitien, aprés une profonde recherche & une grande diſcuſſion, conclut qu'il n'y a que le livre des mécaniques, & celui qui renferme trois diſſertations fort courtes, ſur Zénon, Gorgias & Xénophane, qui ſoient hors de doute & de ſoupçon. Ammonius, dans ſon com-

De exam. vanit. doct. gent. lib. 4. c. 4. & 5.

Diſcuſſ. Peripat. t. 1. lib. 3.

mentaire sur les Catégories, observe qu'on voyoit dans la somptueuse bibliothéque des Ptolémées à Alexandrie quarante différens traités d'Analytiques, qui tous portoient le nom d'Aristote, quoiqu'il n'en eût composé que quatre. Plusieurs savans croyent que nous n'avons aucun des ouvrages originaux (1) d'Aristote; mais qu'ayant été traduits en Arabe, avant que les originaux Grecs fussent perdus, ils ont été remis en Grec, sur la traduction Arabe.

Aristote a été non-seulement accusé de plagiarisme, mais d'avoir même supprimé & brûlé les écrits des philosophes qui l'avoient précédé. Sur quoi Stanley observe que cette calomnie est suffisamment réfutée par les ouvrages de Ciceron, qui font connoître que long-tems après Aristote, les écrits de ces anciens philosophes étoient encore entre les mains de tous ceux qui avoient la curiosité de les lire. *Stanl. in Aristot.*

Le plus célébre des commentateurs d'Aristote parmi les Grecs, a été Alexandre d'Aphrodisée; & parmi les Arabes, Averroës, qui a été nommé simplement le

(1) Multipliciter probatur incertum esse an ullum habeamus librum, cujus exemplaria fuerint ab Aristotele composita. *Joan Franc. Pic. Mirand. de exam. vanit. doctr. gent. lib. 4. c. 4.*

commentateur par excellence. Alexandre d'Aphrodiſée vivoit vers le commencement du troiſiéme ſiécle; Averroës vers le milieu du douziéme.

S. Thomas (1) témoigne beaucoup de mépris pour les ouvrages d'Averroës. Vivès, conformément à l'opinion de ſaint Thomas, traite le commentateur comme un ignorant, qui a entierement défiguré & corrompu la philoſophie d'Ariſtote. Les autres commentateurs d'Ariſtote les plus renommés, ont été Themiſtius ſurnommé Euphradès, à cauſe de l'élégance de ſon ſtile, qui a vécu du tems des empereurs Jovien, Valens, & Valentinien; Olympiodore, philoſophe d'Alexandrie, qui a vécu vers l'an 480. ſous les empereurs Léon & Zénon: Proclus de Lycie, diſciple d'Olympiodore; Ammonius, diſciple de Proclus; & Simplicius, qui a vécu peu après ſous l'empire de Juſtinien. Les anciens commentateurs d'Ariſtote ſont détaillés dans Stanley, & les modernes à la fin des œuvres d'Ariſtote, de l'édition de Paris.

Patricius compte plus de douze mille volumes compoſés ſur la ſeule philoſophie d'Ariſtote. Les ſiécles de groſſiéreté & d'ignorance en Europe, furent des ſié- *Diſc. Perip. t. 1. lib. 11.*

(1) Averroës non tàm fuit Peripateticus, quàm philoſophiæ Peripateticæ depravator. *S. Thom. opuſcul. 16. cont. Averroïſt.*

cles d'érudition pour l'Arabie & pour l'Egypte. La philoſophie y fut conſervée; & ces philoſophes Arabes s'appliquoient ſurtout à la logique, à la médecine, & à l'aſtronomie Il s'y forma une foule de commentateurs d'Ariſtote, Alfarabe, Algazel, Albumazar, Maimonide, Alkind, Avicenne Jean-François, comte de la Mirandole, aſſûre que les Arabes, ayant connu Ariſtote, abandonnerent tous les autres auteurs.

Révolutions de la philoſophie d'Ariſtote.

La ſecte d'Ariſtote a paſſé par bien des révolutions. Les Chrétiens des trois premiers ſiécles furent moins favorables à Ariſtote qu'à Platon. Origéne, dans ſon traité contre Celſe, décria Ariſtote parmi les Chrétiens. La plupart des Péres de l'égliſe entrerent dans les mêmes ſentimens. Ariſtote paroiſſoit donner trop au raiſonnement, & éloigner ſes diſciples de la ſoumiſſion que la foi demande. Le caractére pointilleux de ſa dialectique étoit redouté; les hérétiques s'en ſervoient pour ſoutenir leurs erreurs. Saint Ambroiſe, dans le premier livre des offices, dit *que le Lycée eſt plus à craindre, que les jardins d'Epicure.*

Pluſieurs ſaints & illuſtres docteurs trouverent cependant cette philoſophie ſolide, & utile à la religion. Anatolius, qui fut depuis évêque de Laodicée, enſeigna la doctrine d'Ariſtote dans Ale-

xandrie, ſous l'empire de Dioclétien. S. Auguſtin blâme Creſcentius, de vouloir ôter à l'égliſe l'uſage de la dialectique. Themiſtius, précepteur de l'empereur Arcadius, releva la philoſophie d'Ariſtote. Théodoret donna de grands éloges à cet admirable aveugle, Didyme d'Alexandrie, un des plus ſavans hommes de ſon tems, parcequ'il avoit bien entendu Ariſtote. Severin Boëce, qui fut trois fois Conſul, & qui excella dans la philoſophie & dans les belles lettres, étudia pendant dix-huit ans à Athènes la philoſophie d'Ariſtote, & fit connoître plus généralement ce philoſophe dans l'égliſe Latine, par ſes traductions. S. Jean Damaſcéne, ſous Conſtantin Copronyme, fit un abregé de la logique & de la morale d'Ariſtote. Peu après l'ignorance & la ſtupidité furent ſi grandes, qu'on prenoit pour des Nécromanciens ceux qui avoient quelque ſavoir, ainſi qu'il arriva au pape Sylveſtre II. ſuivant le témoignage du cardinal Bellarmin.

Querelles ſanglantes des Nominaux & des Réaliſtes.

Dès le commencement du douziéme ſiécle, les Pétipatéticiens ſe diviſerent en Nominaux & en Réaliſtes. Les Nominaux ſoutenoient que les natures univerſelles n'étoient que des noms, & les Réaliſtes ſoutenoient qu'elles étoient réelles. Les abſtraits, ſuivant les Nominaux, n'exiſtent que dans les concrets. Subſti-

tuons au plus vîte une notion claire à ce langage obscur de l'école. La rondeur n'éxiſte que dans la choſe ronde, la dureté que dans la choſe dure. Mais les Réaliſtes attribuoient à la rondeur, à la dureté, &c. des ſubſtances diſtinctes de la choſe ronde ou dure.

Les formes ſubſtantielles, dans le Péripatétiſme, étoient des ſubſtances incompletes, qui en déterminant l'exiſtence de la matiere, compoſoient avec elle l'eſſence d'une ſubſtance complete. Elles étoient conſidérées par les Réaliſtes, comme des êtres diſtingués du ſujet, comme des réalités différentes de la ſubſtance à laquelle elles adhéroient, quoique, pour exiſter, elles euſſent beſoin de l'appui de cette ſubſtance.

Occam (1) Cordelier Anglois, diſciple de Scot, fut chef des Nominaux dans le quatorziéme ſiécle; Jean Duns (2) ſur-

(1) *Guillaume Occam fut ſurnommé le docteur invincible. Les écoles ont honoré leurs maîtres de pluſieurs titres faſtueux, de ſéraphique, d'irréfragable, d'illuminé, d'extatique, &c. Jugem. des Sav. de Baill. t. 1. part. 2. ch. 5.*

(2) *Jean Duns ſurnommé Scot, parcequ'il étoit Ecoſſois, eut le titre de docteur ſubtil. Il mourut à Cologne le 8. Novembre 1308. âgé de 33. ans. Il affecta de ſuivre des opinions oppoſées à celles de S. Thomas: ce qui a produit dans l'école de théologie les deux ſectes des Thomiſtes & des Scotiſtes.*

nommé Scot, étoit le chef des Réaliſtes. Ces derniers ſuivoient Ariſtote plus à la lettre; les Nominaux (1) rejettoient toutes les entités ſuperflues, s'attachant à ce principe, qu'ils tiroient auſſi d'Ariſtote, que la nature ne fait rien en vain. Cette maxime a été appellée *le raſoir d'Occam, & des Nominaux.* Ils conſervoient cependant les noms de l'école, ce qui les fit appeller Nominaux : ils ont été regardés comme les (2) précurſeurs des Carteſiens.

(1) *Les Réaliſtes ſoutenoient l'univerſel* à parte rei ; *les Nominaux affirmoient qu'il ne peut exiſter qu'*à parte mentis ; *& ils n'attribuoient l'univerſalité qu'aux noms & aux concepts ou aux idées. Dans le fond, ce ne pouvoit être qu'un malentendu & une queſtion de nom : car quel eſt l'homme qui puiſſe imaginer qu'il y a réellement, par exemple, une univerſalité de genre humain, qui exiſte d'une maniere matérielle & diſtincte de tous les individus, de l'aſſemblage deſquels la penſée compoſe cette univerſalité ?*

(2) *Les Carteſiens ont été plus loin. Non-ſeulement ils ont attribué une ſimple exiſtence de raiſon, ou par l'abſtraction de l'entendement, aux formes ſubſtantielles ; mais ils les ont entiérement ſupprimées, & leur ont ſubſtitué des modes, ou plûtôt la choſe elle-même modifiée de telle ou telle maniere. Ainſi l'univerſalité du genre humain n'eſt autre choſe que tous les individus raſſemblés. Au lieu de dire avec les Réaliſtes que la rondeur eſt une forme ſubſtantielle, qui exiſte réellement & d'une maniere diſtincte de la cire ; au lieu de ſoutenir, conformément aux Nominaux, que la rondeur eſt une entité qui n'a qu'une exiſtence de rai-*

Les ſectes des Nominaux & des Réaliſtes ſe firent en Allemagne une guerre qui alla juſqu'à l'extravagance & à la fureur. Ce n'étoit plus des diſputes, c'étoit de véritables batailles : on ne ſoutenoit ſon opinion que par des violences. Ces terribles Dialecticiens étoient bien éloignés des diſpoſitions que Cicéron (1) demande dans la diſpute, où il veut qu'il n'entre ni opiniâtreté ni colere. Pour faire ceſſer les déſordres en France, une ordonnance (2) de Louis XI. défendit d'enſeigner la doctrine des Nominaux, à peine du banniſſement perpétuel, & ſous de plus grieves peines, ſi le cas l'exigeoit.

Cette guerre des Réaliſtes & des Nominaux n'eſt pas le ſeul exemple des fureurs excitées pour les diſputes les plus vaines. La queſtion appellée *le pain des Cordeliers* conſiſtoit à ſavoir, ſi le domaine des choſes qui ſe conſument par l'uſa-

ſon ou par abſtraction de l'entendement, ils lui ont refuſé toute ſorte d'exiſtence, ſoutenant que la rondeur de la cire n'eſt autre choſe que la cire elle-même modifiée de cette maniere.

(1) Nos & refellere ſine pertinaciâ, & refelli ſine iracundiâ, poſſumus. *Cic. Tuſc. quæſt. l. 2.*

(2) *L'ordonnance eſt datée de Senlis du 1. Mars 1473. Elle eſt ſignée du Duc de Bourbon, de l'évêque d'Albi, du ſeigneur d'Argenton, du ſeigneur de Genlis, de maître Jean d'Amboiſe, & autres préſens. Naudé, addit. à l'hiſt. de Louis XI. ch. 6.*

ge, comme le pain & le vin, leur appartenoit, ou s'ils n'en avoient qu'un ſimple uſage, ſans domaine & ſans propriété. Un ſujet ſi frivole diviſa les plus fameuſes univerſités, cauſa preſqu'un ſchiſme, & fit paſſer le plus grand nombre des Cordeliers dans le parti de l'empereur Louis de Bavière, contre le pape Jean XXII. leur animoſité les (1) rendant Gibelins, de Guelphes qu'ils étoient auparavant.

Les vers ſuivans de l'abbé Regnier contiennent une hiſtoire naïve de preſque toutes les diſputes.

J'ai vû deux partis diſputer
De la vérité ſans l'entendre;
Le public, ſans y rien comprendre,
Pour l'un ou l'autre s'entêter:
Et de leur diſpute authentique,
J'ai vû qu'après un long débat,
Après réplique ſur réplique,
La haine des partis étoit le réſultat.

Ces défauts de l'eſprit humain ſont fort oppoſés à l'eſprit philoſophique, qui n'admet dans (2) le ſanctuaire de ſa tran-

(1) *Dans les ſanglantes querelles des papes & des empereurs, qui ont cauſé d'affreux déſordres dans l'Allemagne & dans l'Italie, les partiſans des empereurs portoient le nom de Gibelins, & ceux des papes le nom de Guelphes.*

(2) Philoſophia ejus eſt verecundiæ, ut ſtrepitum non modò verborum, ſed ne cogitatio-

quillité, ni le vain éclat des disputes, ni même le tumulte & l'agitation des pensées.

Aristote se trouva défiguré par les vaines subtilités qui s'introduisirent dans la philosophie. La passion déréglée que chacun avoit pour le tirer de son côté & l'avoir dans son parti, ne fut pas une de ses moindres persécutions. Les livres d'Aristote avoient été apportés en France, dès le commencement du treiziéme siécle, par les François qui avoient pris Constantinople. Amauri, qui prétendoit soutenir ses erreurs par les principes d'Aristote, ayant été condamné comme hérétique, par le concile de Paris l'an 1209. ce concile défendit la lecture d'Aristote, & condamna ses ouvrages au feu. Rigord, historien contemporain, en allégue cette raison, que leur subtilité avoit donné occasion à des hérésies, & pouvoit en faire naître encore. En 1215. les mêmes défenses furent renouvellées par le légat qui vint en France, mais à l'égard de la métaphysique, & de la physique seulement, & sa dialectique fut admise dans les écoles. En 1231. une bulle de Grégoire IX. adoucit un peu la rigueur de la sentence prononcée par le Concile de Paris, en ce qu'elle défendit le lecture

Rigord. de est. Phil. Aug. ad ann. 1209.

Laun. de var. Aristot. fort.

num quidem in sacrarium suæ quietis admittat. *Macrob. lib. 7. Saturnal. c. 1.*

des

des ouvrages d'Ariſtote, juſqu'à ce que le danger des erreurs en eût été retranché. Peu de tems après, Albert le Grand & S. Thomas ſon diſciple, ayant commenté quelques ouvrages d'Ariſtote, cet exemple fit voir que la lecture de ce philoſophe pouvoit être utile. En 1366. les Cardinaux Jean de S. Marc, & Gilles de S. Martin, délégués par Urbain V. pour réformer l'univerſité (1) de Paris, permirent la lecture du plus grand nombre des ouvrages d'Ariſtote, & reſtreignirent les anciennes défenſes à la ſeule phyſique. Le cardinal d'Eſtouteville, faiſant pluſieurs réglemens en 1452. de l'autorité de Charles VII. concernant l'univerſité de Paris, ordonna que les écoliers & bacheliers ſeroient examinés principalement, ſur pluſieurs chapitres de la métaphyſique & de la morale d'Ariſtote, qu'il indique & qu'il ſpécifie, & il ne parle point de ſa phyſique.

Ramus ayant écrit contre la doctrine d'Ariſtote, François I. par letttes-patentes du 10. Mai 1543. lui fit très-expreſſes

(1) *Les premiers ſtatuts ſont de l'an 1215. Philippe Auguſte lui a accordé les priviléges. Les papes Innocent III. Honoré III. Innocent IV. & Alexandre IV. lui en ont auſſi attribué. Comme les bulles addreſſées par ces papes aux maîtres, & aux écoliers, commençoient par ces mots:* Noverit universitas veſtra... *le nom d'univerſité leur demeura.*

défenſes d'uſer de médiſances & d'invectives contre Ariſtote, condamna, ſupprima, & abolit, les livres de Ramus. Dans la ſuite, Ramus ayant été aſſaſſiné à la S. Barthelemi, cet exemple fit mourir de peur Denys Lambin, qui n'avoit guère eu plus de ménagement pour les Péripaticiens de ſon tems. Cette ſecte avoit, pour ainſi dire, englouti toutes les autres, & le comte de Vérulam dit *qu'Ariſtote, ſuivant la politique des Ottomans, ne* (1) *croyoit pas pouvoir régner en ſûreté, s'il ne faiſoit mourir tous ſes fréres.* Par le réglement fait pour l'univerſité de Paris en 1601. la lecture des ouvrages d'Ariſtote eſt enjointe, même de ſes livres de phyſique. Toutes les écoles retentirent alors de la ſeule philoſophie Péripatéticienne. Fra-Paolo, dans ſon hiſtoire du concile de Trente, dit *que nous aurions moins d'articles de foi, ſi Ariſtote avoit moins écrit.* Cette raillerie n'eſt pas exemte d'impiété, quoiqu'elle puiſſe être entendue dans un ſens véritable, ſavoir que les diſputes de la philoſophie ſcholaſtique ont donné lieu à un plus grand nombre de déciſions de l'égliſe.

La doctrine d'Ariſtote ayant été atta-

(1) Ariſtoteles, more Ottomanorum, regnare ſe haud tutò poſſe putabat, niſi fratres ſuos omnes contrucidaſſet. *Verulam. de augm. ſcientiar. lib. 3. c. 4.*

quée par des théſes en 1614. la faculté de théologie & le parlement ſe joignirent, & employerent leur autorité en faveur d'Ariſtote, la Sorbonne par un decret qui cenſura ces théſes, & le parlement par un arrêt du 4 Septembre 1624. qui ordonne que ces théſes ſeront déchirées, bannit du reſſort ceux qui les avoient ſoutenues, & défend ſous peine de la vie de tenir & d'enſeigner aucune maxime contre les auteurs anciens & approuvés. Les remontrances de la Sorbonne au parlement, ſur leſquelles intervint arrêt contre des chimiſtes en 1629. portoient qu'on ne pouvoit choquer les principes de la philoſophie d'Ariſtote, ſans donner atteinte à ceux de la théologie ſcholaſtique, reçue de l'égliſe.

Nonobſtant tous les réglemens, la ſévérité des arrêts du parlement, la puiſſance de l'univerſité, & le grand crédit de la philoſophie d'Ariſtote, Gaſſendi ſe déclara & écrivit contre elle, & Deſcartes ſe fit chef d'une nouvelle ſecte, vers le milieu du dix-ſeptiéme ſiécle. Depuis eux, la philoſophie d'Ariſtote a beaucoup perdu de ſa réputation; elle ne conſerve encore quelque autorité, que dans les univerſités & dans les écoles. Galilée de Florence, contemporain de Gaſſendi & de Deſcartes, ſuivit le ſyſtême de Copernic, comme le plus grand nombre des moder-

nes. Quoiqu'Ariſtote n'ait pas embraſſé, dans ſa phyſique, l'arrangement général des parties de l'univers, & que le ſyſtême de Ptolémée n'ait été compoſé que 500. ans après Ariſtote, le ſyſtême de Copernic a fort ébranlé toute la phyſique Péripatéticienne.

CHAPITRE V.

Des Cyrénaïques.

d'Ariſtippe

LE ſecond des diſciples de Socrate, qui fonda une ſecte particuliére, fut Ariſtippe natif de Cyréne, d'où ſes diſciples prirent le nom de *Cyrénaïques*. Ariſtippe ayant envoyé à Socrate une groſſe ſomme d'argent, qui faiſoit partie de celles qu'il tiroit de ſes écoliers, Socrate la lui renvoya, & blâma ſon avarice.

Horace rapporte cependant (1) un trait d'Ariſtippe, qui marque beaucoup d'indifférence pour les richeſſes. Ce philoſophe, voyageant dans les ſables ardens de la Libye, & voyant ſes eſclaves fatigués du poids de l'or qu'ils portoient, leur ordonna de le jetter au milieu des déſerts.

(1). . . . quid ſimile iſti
Græcus Ariſtippus, qui ſervos projicere aurum
In mediâ juſſit Libyâ, quià tardiùs irent
Propter onus ſegnes. *Hor.*

Ariſtippe, offenſé par Eſchine, fit les avances du raccommodement. Eſchine lui répondit : *Tu fais bien connoître, Ariſtippe, que tu vaux mieux que moi, puiſque j'ai été la cauſe de la haine, & que tu veux être l'auteur de la bonne intelligence entre nous.* *Diog. Laërt. in Ariſtipp.*

Denys, tyran de Syracuſe, ayant dit à Ariſtippe, *que les biens de la fortune étoient préférables à la philoſophie, puiſqu'on voyoit les philoſophes chez les riches, & non pas les riches chez les philoſophes : C'eſt*, répondit Ariſtippe, *comme on voit les médecins chez les malades.* Denys, dans une autre occaſion, lui demanda *ce qu'un philoſophe comme lui venoit faire à ſa cour ?* Ariſtippe répondit : *J'ai été trouver Socrate, lorſque j'ai voulu faire proviſion des biens de la ſageſſe ; maintenant ayant beſoin de ceux de la fortune, je viens à la cour des rois.*

Diogéne le Cynique lui dit un jour : *Si Ariſtipe ſavoit* (1) *ſe contenter de légumes, il ne voudroit avoir aucun commerce avec les rois.* Ariſtippe répliqua : *Si celui qui me reprend, ſavoit vivre avec les rois, il mépriſeroit les légumes.* Lucien le traite d'homme troublé par la débauche. *Dial. des ſectes à l'encan.*

(1) Si pranderet olus patienter, regibus uti
Nollet Ariſtippus. Si ſciret regibus uti,
Faſtidiret olus, qui me notat. *Hor. lib. 1. epiſt. 17.*

Toute ſorte de vie & d'état accommodoit Ariſtippe ; ſon caractére ſe conformoit aux conjonctures (1) où il ſe trouvoit, & aux perſonnes avec leſquelles il avoit à vivre.

Les Cyrénaïques mépriſoient la phyſique, comme une ſcience remplie d'incertitude & d'obſcurité, & inutile à l'uſage de la vie. Ils ne s'appliquoient qu'à la morale, qu'ils dépravoient étrangement par des opinions qui les rendoient indignes du nom de philoſophes.

Doctrine ſur la volupté.

Ariſtippe, quoique ſorti de l'école de Socrate, ne ſuivit en rien ſa doctrine & ſes préceptes. Il fit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté : il expliqua cette volupté par les ſatisfactions des ſens, & rapporta le bonheur à la volupté du corps par cette raiſon, qu'elle fait ſur l'eſprit la plus forte de toutes les impreſſions, de même que rien n'afflige & ne tourmente l'eſprit autant que la douleur corporelle.

Le ſeul contrepoiſon qu'il donnoit à une doctrine ſi dangereuſe, c'eſt que le ſage, pour ſon propre bonheur, ne ſe laiſſe pas dominer par quelques attraits particuliers de la volupté, mais qu'il s'en rend le maître au contraire, & qu'il s'éléve au-deſſus d'eux. C'eſt ſur ce principe

(1) Omnis Ariſtippum decuit color, & ſtatus, & res. *Hor. lib. 1. epiſt. 17.*

qu'eſt fondée cette célébre (1) réponſe d'Ariſtippe : *Il eſt vrai que j'aime Laïs, mais je la poſſede, & elle ne me poſſéde pas.*

Cette ſecte ne fut pas plus eſtimée, qu'elle méritoit de l'être, & il paroît par un paſſage (2) d'Horace, qu'il étoit peu honorable d'en faire profeſſion. *Je retombe en cachette*, dit-il, *dans les préceptes d'Ariſtippe, & je tâche de m'aſſujettir les plaiſirs, ſans devenir leur eſclave.*

La fille d'Ariſtippe, nommée Arété lui ſuccéda. La ſecte Cyrénaïque fut diviſée en trois branches, des Hégéſiaques, des Annicériens, & des Théodoriens. La ſecte des Hégéſiaques fut formée par Hégéſias de Cyréne, né en la quatre vingt-onziéme Olympiade, vers l'an 416. avant J. C.

Cette ſecte fut une ſource d'impiétés.

Il fut ſurnommé *l'orateur de la mort*, parcequ'il enſeignoit à ſes diſciples à ſe tuer pour le moindre dégoût qu'ils reſſentoient de la vie : & comme les Hégéſiaques mettoient ſouvent en pratique une doctrine ſi pernicieuſe, Ptolémée fils de Lagus craignant qu'elle ne dépeuplât ſes états, défendit à Hégéſias d'enſeigner.

Val. Max. lib. 8. c. 9. Cic. Tuſc. lib. 1.

(1) Ἔχω Λαΐδα, οὐκ ἔχομαι.

(2) Nunc in Ariſtippi furtim præcepta relabor :
Et mihi res, non me rebus ſubmittere conor.
Hor. lib. 1. epiſt. 1.

Les Annicériens furent ainſi nommés d'Anniceris leur chef, qui fit quelques changemens peu importans à la doctrine d'Ariſtippe.

Théodore, ſurnommé l'Athée, donna ſon nom aux Théodoriens. Hégéſias & Théodore enſeignoient que le ſage n'eſt fait que pour lui-même, & qu'il ne doit rien à ſa patrie ni à la ſociété.

Amphicrate rapporte que Théodore fut condamné à mort par les Athéniens, & qu'il s'empoiſonna. Il n'eſt pas étonnant que la plus ſenſuelle de toutes les écoles ait produit les ſectes les plus monſtrueuſes, qui deshonoroient la philoſophie, en enſeignant que le ſage pouvoit commettre toute ſorte de crimes & renoncer à toute pudeur, dans les occaſions favorables à ſes intérêts. Cette morale abominable dérivoit de la ſource impure des Cyrénaïques : ce qui a fait dire à Cicéron, *que la ſecte* (1) *d'Ariſtippe avoit enfanté l'impiété, & celle de Zénon une ſévérité de mœurs outrée & ſauvage.*

(1) Aſotos ex Ariſtippi, acerbos è Zenonis ſcholâ prodire. *Cic. de nat. deor. lib.* 3.

CHAPITRE VI.

Des ſectes Erétrique & de Mégare.

LA troiſiéme ſecte ſortie de l'ecole de Socrate, a été la ſecte Erétricienne, dont Phédon a été auteur. Platon a intitulé de ſon nom, le dialogue de l'immortalité de l'ame. De Phédon.

Phédon natif d'Elée étoit un eſclave, que Socrate fit acheter par Alcibiade, qui peu de tems après lui donna la liberté. Il écrivit les choſes les plus mémorables de la doctrine & de la vie de Socrate, à l'exemple de Platon & de Xénophon.

Il s'attacha fort religieuſement à la doctrine de Socrate ſon maître, & il ne fut le chef d'une ſecte particuliere, que parcequ'au lieu de ſuivre Platon dans l'académie, il inſtitua une école dans la ville d'Elée ſa patrie.

Pliſthanes, qui étoit auſſi Eléen, ſuccéda à Phédon, & fut relevé par Ménédeme Erétricien, qui vivoit en la centvingtiéme Olympiade, vers l'an trois cent avant J. C. Ménédéme ayant tranſporté l'école d'Elée à Erétries ville d'Euble, donna lieu au nom d'*Erétrique* porté par cette ſecte, qui eſt toujours de-

meurée assez obscure, & dont je n'ai fait mention que pour n'omettre aucune des branches principales sorties immédiatement de l'école de Socrate.

D'Euclide. Euclide a été le quatriéme disciple de Socrate, qui a fondé une secte particuliere : il étoit de Mégare, ce qui fit nommer sa secte *Mégarique*. Dans sa jeunesse, il eut une si grande ardeur pour la philosophie, & pour la doctrine de Socrate, que les Athéniens ayant défendu, par un édit portant peine de mort, à tous ceux de Mégare, de mettre le pié dans Athénes, Euclide arrivoit tous les soirs déguisé en femme, & s'en retournoit tous les matins avec le même déguisement à Mégare éloignée d'Athènes de plus de vingt milles, ou environ sept lieues.

Aul. Gell. lib. 6. c. 10

Euclide, disciple de Socrate, ne doit pas être confondu avec Euclide le Mathématicien, dont nous avons les élémens de géométrie. Ce dernier, moins ancien d'environ un siécle, étoit d'Alexandrie, où il enseignoit du temps de Ptolémée, fils de Lagus, en la cent-vingtiéme Olympiade, l'an trois cent avant J. C.

Des Sophismes. Ces philosophes de Mégare furent grands dialecticiens, & donnérent beaucoup dans les subtilités des sophismes, faisant leur principale étude des raisonnemens captieux, & dont la solution pa-

roiſſoit difficile: en quoi ils parurent dégénérer de l'eſprit & de la doctrine de Socrate. Cette ſecte fut ſurnommée *la contentieuſe.* Eubulide ſucceſſeur d'Euclide ſe ſignala par l'invention de pluſieurs ſophiſmes.

Les anciens ont fait une affaire ſérieuſe de la ſolution du ſophiſme appellé *le menteur.* Il conſiſtoit en certains termes qui ſembloient ſe détruire eux-mêmes; comme quand un homme en ſe parjurant, jure qu'il fait un faux ſerment: car tout à la fois il jure la vérité, & ainſi il ne ſe parjure pas, mais il affirme avec ſerment une choſe fauſſe, & par conſéquent il ſe parjure. Ou bien, ſi vous dites que vous mentez, & qu'en le diſant vous profériez quelque vérité, vous mentez: cependant la choſe que vous dites eſt vraie: donc vous mentez en diſant la vérité. *Cic. Acad. quæſt. l. 4.*

Un autre argument captieux (1) conſiſtoit à tirer une conſéquence générale de quelques rapports particuliers. Par exemple, avoir deux mille livres, c'eſt être peu riche; en avoir trois, c'eſt être peu riche; en avoir quatre, c'eſt être peu riche: donc avoir deux, trois, ou quatre mille livres, c'eſt la même choſe.

(1) *Cet argument ſe nommoit* Sorites, *ou* Acervalis. Soritas hos vocant, qui acervum efficiunt, uno addito grano. Vitioſum ſanè & captioſum genus. *Cic. Acad. quæſt. lib. 4.*

Les Stoïciens avoient beaucoup de penchant pour ces fauſſes ſubtilités de l'école de Mégare. Ariſtote déclare fort ſérieuſement que le ſophiſme, nommé le menteur, le jette dans une extrême perplexité. Sénéque ſe mocque des livres compoſés ſur ce ſophiſme.

Ethic. Nicomach. li. 7. c. 3.

Epiſt. 45.

Il y avoit une eſpece de ſophiſme (1) ſemblable au menteur. On ſuppoſe qu'un homme a ſongé qu'il ne faut point croire aux ſonges, & ſur cela voici comment on raiſonne. Si cet homme croit à ce ſonge, il croira en même temps & ne croira point aux ſonges. Il ne croira point aux ſonges, puiſqu'il ajoute foi à celui qui défend de croire aux ſonges; & il croira aux ſonges, puiſqu'il ſuit le précepte d'un ſonge, qui l'avertit de ne point croire aux ſonges. Que ſi cet homme rejette l'avertiſſement de ce ſonge, il croira encore en même tems & ne croira point aux ſonges: il croira aux ſonges, puiſqu'il rejette l'avertiſſement de ne point croire aux ſonges; & il ne croira point aux ſonges, puiſqu'il eſt perſuadé que l'avertiſſement qui lui eſt donné par ce ſonge, ne doit point être ſuivi. Ces propoſitions ſemblent ſe contredire, & ſe détruire les unes par les autres; mais la ſolution en eſt facile, en ce que ce ſonge,

(1) *Cet argument ſe nommoit* Aſyſtate, *c'eſt-à-dire, qui ne peut ſubſiſter.*

en faiſant ceſſer la croyance aux autres ſonges, ſe l'ôte à lui-même. Le ſongeur ne refuſera donc pas de croire aux ſonges, parce qu'il croit à celui-là; mais étant averti ſeulement par celui là, ſans le prendre pour motif de ſa perſuaſion, il tiendra tous les ſonges pour faux, & celui-là comme les autres; leur fauſſeté ne conſiſtant pas à dire le contraire de la vérité, mais à ne pouvoir pas nous apprendre la vérité.

Diogéne Laërce, dans la vie de Chryſippe, rapporte quelques exemples de ces ſophiſmes. Lucien s'en moque en parlant de deux argumens appellées l'un l'*Electre*, & l'autre *le Maſqué* (1). *Le* » *Marchand.* Qu'elle eſt cette Electre? » *Chryſippe.* La fille d'Agamemnon ſicé- » lébre, qui ſait en même tems une » choſe, & ne la ſait pas: car elle ſait » qu'Oreſte eſt ſon frére, mais elle ne » ſait pas que celui qui eſt préſent, eſt » Oreſte. Pour le maſqué, il eſt tout à- » fait incompréhenſible. Réponds-moi, » connois-tu ton pere? *Le Marchand.* » Qui en doute? *Chryſippe.* Si je te le pré- » ſentois maſqué, que répondrois-tu? *Le* » *Marchand.* Que je ne le connois point. » *Chryſippe.* Tu connois donc ton pere, & » tu ne le connois pas. «

Luc. Dial. des ſect. à l'encan. trad. de d'Ablanc.

(1) Ἐγκαλυμμένος.

Luc. Dial. d'Hermotime.

On peut mettre dans le nombre de ces vaines ſubtilités, l'argument du Crocodile qui a pris un enfant, & qui a promis de le rendre, ſi l'on peut lui dire ce qu'il a réſolu d'en faire.

CHAPITRE VII.

Des Cyniques.

D'Antiſthéne.

LE cinquiéme diſciple de Socrate, qui a établi une ſecte particuliere, a été Antiſthéne Athénien, chef des Cyniques. Il étoit né d'un pere Athénien, & d'une mere Phrygienne, & vivoit dans la 94. Olympiade, vers l'an 404. avant J. C.

Il quitta l'étude de la rhétorique, pour s'attacher à Socrate, vendit tout ſon patrimoine, & le diſtribua à ſes citoyens, pour embraſſer l'état d'une pauvreté libre & indépendante. Jamais aucune ſecte ne s'eſt élevée avec tant de hardieſſe contre les préjugés. Elle bravoit les opinions & les mépris des hommes, & ſon eſprit étoit de donner tête baiſſée dans les extrêmités oppoſées aux erreurs qu'elle ſe propoſoit de combattre, afin de ramener les hommes à des ſentimens raiſonnables. Mais ſi ces Philoſophes avoient pour but la ſageſſe

& la modération, ils devoient en donner l'exemple aux autres hommes; & non pas ſe jetter dans des excès vicieux; & franchir, par la plûpart de leurs actions, les bornes que la nature a preſcrites.

Etymologie de Cynique.

Héſychius tire l'étymologie du nom de *Cynique*, de ce qu'Antiſthéne établit ſon école dans un lieu conſacré à Hercule, & qu'on nommoit *Cynoſarge*, ou la chapelle du chien blanc, parce que pendant un ſacrifice qu'on y faiſoit à ce dieu, un chien blanc vint enlever une cuiſſe de la victime, ſans qu'aucun des aſſiſtans pût lui faire lacher priſe, ni empêcher qu'il ne l'emportât. Sextus Empiricus rapporte l'origine de ce nom de Cynique, à la hardieſſe avec laquelle ces philoſophes aboyoient pour la défenſe des bons, & contre les vices des méchans. Leurs ennemis prétendoient par ce nom déſigner leur impudence: ainſi cette dénomination ne pouvoit pas manquer de devenir générale, puiſqu'eux-mêmes ſe la donnoient comme honorable, & que leurs ennemis la regardoient comme une ſatyre & comme une injure.

Pyrrhon. hypot. lib. 1. c. 14.

Les Cyniques ſoutenoient que tout ce qui eſt naturel, eſt bon en ſoi; que ce qui eſt bon, ne doit inſpirer aucune honte, & qu'ainſi toute action conforme à la nature pouvoit être commiſe indifféremment en public. Ils faiſoient conſiſ-

ter la ſageſſe à ſe mettre au deſſus des opinions des hommes, & les richeſſes à retrancher les beſoins & les déſirs.

De Diogéne.

Diogéne, diſciple d'Antiſthéne, a ſurpaſſé de bien loin la gloire de ſon maître. Il naquit à Synope, la 4 année de la 91. Olympiade, 413. ans avant Jeſus-Chriſt. Convaincu d'avoir fait de la fauſſe monnoie, il s'enfuit de ſa patrie, & ſe réfugia à Athènes où il eut aſſez de peine à être reçu parmi les diſciples d'Antiſthéne.

Plutarq. de l'avancement dans la vertu.

Il n'avoit qu'une beſace, un bâton, & une écuelle de bois; & il jetta ce dernier meuble comme ſuperflu; ayant remarqué un jeune garçon qui buvoit dans le creux de ſa main. Sa maiſon étoit un tonneau, où il demeuroit expoſé aux rayons du ſoleil. Ayant paru en plein jour dans le marché avec une lanterne à la main, il dit *que parmi tous ceux qu'il rencontroit, il cherchoit un homme.* Il fut trouvé demandant l'aumône à des ſtatues, & il répondit à ceux qui lui marquoient leur étonnement : *Je ſais bien que ces ſtatues ne m'entendent point; mais j'apprends à ſupporter la dureté des hommes, qui ne ſont pas moins inſenſibles qu'elles.* Lucien dans le dialogue des ſectes à l'encan fait dire à Diogéne; *que celui qui l'achetera, trouvera en lui un maître au-lieu d'un eſclave.* Le vulgaire s'en mo-

Plutarq. de la mauvaiſe honte.

quoit, mais Alexandre (1) l'admiroit : l'ayant preſſé un jour de lui demander quelque grace, Diogéne le pria (2) *de ſe détourner un peu, afin de le laiſſer jouir des rayons du ſoleil :* & ce monarque dit,

Val. Max. lib. 4. c. 3.

(1) Senſit Alexander, teſtâ cum vidit in illâ Magnum habitatorem... *Juven. Sat.* 14.

Un autre Diogéne fut moins déſintéreſſé avec un monarque, qui portoit auſſi le nom d'Alexandre. Ce Diogéne Épicurien étoit traité comme un favori par Alexandre Roi de Syrie ; qui voulant peu-être imiter Alexandre le Grand, Roi de Macédoine, demanda un jour à Diogéne quelle grace il ſouhaiteroit. Le philoſophe pria ce Prince, de lui accorder une couronne d'or & une robe teinte de pourpre : priere aſſez peu décente à ſa profeſſion. Alexandre lui fit donner l'une & l'autre ; & Diogéne courut auſſitôt les porter à Lyſiodon ſa maîtreſſe, qui étoit une joueuſe de luth. Quelques jours après, le Roi de Syrie fit dire au philoſophe de venir manger à ſa table, avec la couronne & la robe qu'il lui avoit données. Diogéne y vint, vêtu à l'ordinaire, s'excuſant ſur ce qu'il eût été contre toute bienſéance de paroître devant le Roi avec des ornemens ſi faſtueux. Alexandre parut ſe contenter de cette raiſon, quoiqu'il fût bien informé de la véritable ; & ayant dit, un moment après, qu'on fit entrer les muſiciennes, Lyſiodon parut parmi elles avec la couronne d'or & la robe de pourpre. Alors Diogéne, après avoir attendu que les ris du Roi & de toute l'aſſemblée fuſſent un peu calmés, célébra éloquemment les charmes de Lyſiodon & le pouvoir de l'amour. Antiochus, ſucceſſeur d'Alexandre, ne pouvant ſouffrir les railleries inſolentes de ce philoſophe, le fit mourir. Athen. Deïpn. lib. 5.

(2) Nunc quidem, inquit, paululùm à ſole abſis. *Cic. Tuſc. quæſt. lib. 5.*

que s'il n'étoit pas Alexandre, il voudroit être Diogéne. Saint Jean Chryſoſtome a propoſé Diogéne, comme un modéle de vertus, Saint Jérôme l'a nommé plus grand & plus puiſſant qu'Alexandre, & le vainqueur de la nature humaine. Diogéne étoit dans Corinthe, lorſque Philippe aſſiégea cette place: tous les habitans travailloient avec empreſſement à fortifier ou à défendre la place. Diogéne ne voulant pas être le ſeul à ne rien faire, ſe mit à rouler ſon tonneau par toute la ville. Il ſe tranſportoit quelquefois d'Athénes à Corinthe & de Corinthe à Thébes, *pour ne céder en rien*, diſoit-il, *au roi de Perſe, qui paſſoit le printems à Suze, l'hiver à Babylone, & l'été dans la Médie* Diogéne mourut à Corinthe, âgé de 90. ans, la ſeconde année de la 114. Olympide, 323. ans avant Jeſus Chriſt.

S. Jean Chryſ. contr. ceux qui mépriſ. la vie monaſt. liv. 2.

S. Hier. adverſ. Jovin. lib. 2.

Lucien, de la man. d'écr. l'hiſt.

Diogéne ordonna, en mourant, qu'on jettât ſon corps aux chiens, *Voulant* diſoit-il, *faire un legs à ſes freres.* Ciceron conte la choſe autrement, & rapporte que les amis de Diogéne lui ayant demandé, *s'il n'ordonnoit rien touchant ſa ſépulture*, il leur avoit recommandé *de mettre un bâton près de lui, pour qu'il pût ſe garantir des bêtes féroces*; & qu'un d'eux lui ayant repréſenté *qu'un bâton ſeroit inutile auprès d'un corps dépourvû de*

Diog. Laërt. in Diog. Cyn.

Tuſc. quæſt. lib. 1.

ſentiment. Qu'importe donc, dit-il, *de quelle maniere ſe faſſent mes funérailles, puiſque je dois être dépourvû de ſentiment?*

Sa mort fut cauſée, ſelon quelques-uns, par une indigeſtion, qu'il eut pour avoir mangé un pié de bœuf tout crud, &, ſelon d'autres, par la morſure d'un chien.

Hipparchia fut épriſe d'une paſſion ſi violente pour le philoſophe Cratès, l'un des plus illuſtres Cyniques, qu'elle ſe réſolut à l'épouſer & à le ſuivre partout, malgré la réſiſtance de ſa famille, & de Cratès lui-même. Elle préféra la beſace Cynique à tout luxe & à toute la parûre, & s'étant livrée à la ſecte de ſon mari, elle en pratiqua avec zéle les préceptes, qui enſeignoient à fouler aux pies les règles de la pudeur & de la bienſéance. Grotius a traduit, en vers (1) latins, une ancienne épigramme grec-

De Cratès, & d'Hipparchia.

Diog. Laërt. in Crates.

(1) Non ego fœminei mores Hipparchia ſexûs,
Sed mare ſum fortes corde ſecuta canes.
Nec placuit pallam ſubſtringens fibula, nec pes
Vinctus, & unguentis oblita vitta mihi.
Sed baculus, nudique pedes, quæque artubus hæret
Diploïs, inque locum dura cubilis humus.
Mœnaliæ tanto potior mea vita puellæ,
Quanto venari quàm ſapuiſſe minùs.

L'épigramme Grecque d'Antipater eſt rapportée dans l'Anthologie, l. 3. tit. Εἰς γυναῖκας.

que, dont le sens est *qu'Hipparchia a triomphé de la délicatesse des sens, qu'elle a préféré la philosophie au luxe, & qu'elle a surpassé la gloire de son sexe.* Cratès & Hipparchia vivoient dans la cent treiziéme Olympiade. Saint Jérôme dit que Cratès jetta ses richesses dans la mer, pour s'affranchir plus aisément de l'empire de ses passions. Il laissa, suivant Stanley, un dépôt à un banquier, pour le rendre à ses enfans, en cas qu'ils n'eussent aucun mérite, & pour le distribuer aux pauvres citoyens, si ses enfans embrassoient la philosophie. Cratès Thébain avoit été disciple de Diogéne le Cynique; & il eut pour disciple Ménippe (1) Phénicien, & Zénon chef de la secte Stoïque.

S. Hier. lib. 2. adv. Jovinian.

Stanl. in Cratet.

Du Cynique Pérégrin.

Le Cynique Pérégrin, qui avoit longtemps trompé les Chrétiens, & qui avoit amassé beaucoup d'argent des aumônes qui lui avoient été faites, sous l'apparence de la persécution, se voyant vieux & mépriſé, voulut se rendre célébre par une mort extraordinaire. A l'assemblée des jeux Olympiques, il promit qu'à l'Olympiade suivante, qui étoit la deux cent trente-sixiéme, il se brûleroit. Il tint effectivement parole. Les jeux de cette année (qui répondoit à la cent soi-

Euseb. chron. Lucien, de la mort de Pérégr.

(1) *C'est du nom de ce Ménippe, que Zénon intitula ses satyres, Ménippées.*

xante & huitiéme de l'êre Chrétienne) étant finis, il fit dreſſer un grand bucher, & pendant la nuit il vint y mettre le feu, ſuivi de pluſieurs Cyniques; il quitta ſa beſace, ſon manteau & ſon bâton, jetta de l'encens dans le feu, & dit tourné vers le midi: *Démons de mon pere & de ma mere, recevez moi favorablement.* Auſſitôt il ſauta dans le feu, & ne parut plus, ayant été environné & englouti par les flammes.

Saint Auguſtin obſerve que de ſon temps, il y avoit encore des Cyniques; mais qu'ils n'auroient pas oſé impunément offenſer les yeux du public, par leur impudence. *S. Aug. de civit. Dei. lib. 14. c. 20.*

CHAPITRE VIII.

Des Stoïciens.

LA ſecte Stoïcienne, quoique fort différente de la Cynique, convenoit cependant avec elle dans les principaux dogmes, & elle peut paſſer pour fille de la ſecte Cynique. Il y eut toujours beaucoup d'union entre les Cyniques & les Stoïciens. La fierté des uns & l'idée de leur ſage; l'effronterie des autres, & leur mépris pour les opinions des hommes, avoient pour principe le même fond d'orgueil. Même orgueil dans les Cyniques & dans les Stoïciens.

De Zénon. Zénon de Cittie, ville de l'île de Chypre, ayant perdu tout son bien sur mer, se livra entiérement à la philosophie, & il dit (1) *que jamais il n'avoit fait de navigation si heureuse, que lorsqu'il avoit fait naufrage.* Il fut d'abord disciple de Polémon, philosophe de l'ancienne Académie, en même temps qu'Arcésilas qui fut chef de la seconde.

Cic. Acad. quæst. lib. 1.

La secte Stoïcienne, toute dogmatique, & remplie de l'esprit de décision, fut très-opposée à la seconde & à la troisiéme Académie, au Pyrrhonisme, & même à cette maniére irrésolue de philosopher, dont Socrate avoit donné l'exemple. Carnéade, partisan de l'indécision, regardoit Zénon, comme un redoutable adversaire; & lorsqu'il se disposoit (2) à disputer contre lui, il se purgeoit avec de l'ellébore, pour se fortifier le cerveau.

Aul. Gell. lib. 17. c. 15.

Zénon fut surnommé Phénicien, parceque sa patrie étoit une colonie de Phéniciens. Il s'attacha a Cratès le Thébain, ou le Cynique; il eut depuis plusieurs autres maîtres, & il fonda sa secte peu de tems après la mort d'Aristote. Il ensei-

(1) Νῦν εὐπλόηκα, ὅτε ναυάγηκα. *Diog. Laërt. in Zen.*

(2) *Suivant Valere Maxime, c'étoit pour disputer contre Chrysippe. Val. Max. lib. 8. c. 7. Mais, suivant Pétrone, c'étoit Chrysippe qui se servoit de ce remede.*

gnoit dans un portique d'Athènes orné des peintures du célèbre Polygnote : & le mot Grec, qui signifie portique, fit nommer les disciples de Zénon *Stoïciens.*

Antigonus roi de Macédoine écrivit à Zénon une lettre pleine d'estime. Diogéne Laërce nous l'a transmise avec la réponse : » Le roi Antigonus, au philosophe Zénon. Si la fortune & la gloire m'ont mis au-dessus de vous, je reconnois que vous me surpassez en science & en félicité : c'est pourquoi je vous invite à venir à ma cour, pour me communiquer les biens dont vous jouissez. » Faites réflexion que vos enseignemens » ne seront pas seulement utiles à un » grand roi, mais à toute la nation des » Macédoniens : car celui qui forme le » roi à la vertu, rend toute une nation » vertueuse, puisque vous n'ignorez pas » quelle est la force de l'exemple du monarque. » *In Zen. Citt.*

Zénon lui fit cette réponse, » Zénon, » au roi Antigonus. J'applaudis à cette » ardeur qui vous porte à préférer une » science vraie, utile, & nécessaire, telle » qu'est la philosophie, à une politique » fausse & artificieuse : étude que la plûpart des rois jugent seule digne d'eux, » & qui est si souvent fatale aux peuples. » Celui qui suit la philosophie, & qui » s'éloigne de la volupté, joint bientôt

» les doux fruits de la vertu, aux heureu-
» ſes diſpoſitions que la nature a miſes
» en lui, & qu'on peut appeller la véri-
» table nobleſſe. Un travail modéré, &
» de bons enſeignemens, le conduiſent
» bientôt à la perfection. Mon âge de
» quatre-vingts ans paſſés, & la foibleſſe
» de ma ſanté, ſont des obſtacles inſur-
» montables au déſir que j'ai de me ren-
» dre près de vous; mais je vous envoye
» deux de mes diſciples, auxquels il ne
» manque rien du côté des biens de l'a-
» me, & qui me ſurpaſſent beaucoup par
» les avantages du corps. Si vous leur
» donnez une ſérieuſe attention, ils vous
» mettront dans le chemin de la ſageſſe
» & du véritable bonheur. «

Il envoya Perſée & Philonidas à Antigonus. Ptolémée roi d'Egypte députa un ambaſſadeur à Zénon, comme à un ſouverain. Les Athéniens firent un décret, pour lui déférer une couronne d'or, lui conſtruire un tombeau aux frais du public, & élever deux colomnes, ſur leſquelles ce décret fut gravé.

Lucian. in Longæv. Suid. in Zen.

Zénon mourut dans la cent vingt-neuviéme Olympiade, âgé de quatre-vingt-dix huit ans, ſuivant Lucien, & de quatre vingt-dix ſeulement, ſelon Suidas. Les uns diſent que ce fut d'une mort naturelle; les autres, d'une mort volontaire, occaſionnée par le chagrin qu'il conçut

conçut de s'être rompu un doigt en tombant. Pluſieurs perſonnages illuſtres ont fait honneur à cette ſecte, comme Cléanthès, Chryſippe, Stilpon, Panætius, Poſſidonius, Caton, Séneque, Thraſeas Pœtus, Helvidius Priſcus, Epictéte, l'empereur Marc-Auréle Antonin. Les dames Romaines, au milieu du luxe & de la molleſſe, ſe piquoient de morale Stoïque. *Hor. epod.* 8.

Cléanthès Lycien, après avoir été diſciple de Zénon pendant dix-neuf ans, lui ſuccéda dans le portique. Il acquit beaucoup de gloire, par la conſtance avec laquelle il ſupporta la pauvreté. Il paſſoit le jour à étudier la philoſophie, & tiroit de l'eau pendant la nuit pour gagner de quoi vivre. Il a vécu quatre vingts ans, ſuivant Diogéne Laërce, & quatre-vingts-dix-neuf, ſuivant Lucien, Valére Maxime, & Cenſorin. De Cléanthès. *Lucian. in Longæv. Cenſorin. c.* 15.

Chryſippe, natif de Soles ville de Cilicie; & ſelon d'autres, natif de Tharſe, fut diſciple de Cléanthès. Chryſippe affectoit le même mépris que les Cyniques, pour les opinions des hommes. Le Sage, ſuivant ſes principes, étoit ſi peu eſclave des bienſéances, qu'il feroit une douzaine de culbutes en public, pour gagner quelques olives. De Chryſippe.

Valére Maxime rapporte que Chryſippe, à l'âge de quatre-vingts ans, acheva *Val. Max. lib.* 8. *c.*

Diog Laërt. in Chryſip. ſon trente-neuviéme traité de logique. Diogéne Laerce fait monter le nombre des traités de dialectique, compoſés par Chryſippe, à trois cents onze. Cette logique de Chryſippe & des Stoïciens, paſſoit pour être fort ſupérieure à celle d'Ariſtote & des Péripatéticiens, qui regne encore aujourd'hui dans les écoles. Il compoſa 705. ouvrages, mais il ne faiſoit le plus ſouvent que tranſcrire ceux des autres. Séneque dit *qu'il étoit ſuperficiel & trop ſubtil, & qu'il ne faiſoit qu'effleurer les ſujets, comme une lame qui plie & qui ne perce pas.* Diogéne Laërce ne lui donne que 73. ans de vie; mais, ſelon d'autres auteurs, étant âgé de 81. ans, il mourut à force de rire, de ce qu'ayant vû un âne qui mangeoit des figues dans un plat, il avoit dit à ſa ſervante *de ſervir du vin à cet animal dans une coupe.* Lactance rapporte que Chryſippe ſe tua à cauſe d'une forte perſuaſion de l'immortalité de l'ame, & pour la faire paſſer à un état plus parfait, en l'affranchiſſant des liens du corps.

Sen. de benef. lib. 1. c. 4.

Caſtellan. de illuſtr. medic. in Chryſipp.

Lactant. lib. 3. inſtit. c. 18.

Panætius Rhodien fut ami de Scipion Emilien & de Lælius, & en grande liaiſon avec Polybe l'hiſtorien. Ciceron l'appelle le prince des Stoïciens. Poſſidonius d'Apamée, ville de Syrie, a été un des plus célébres Stoïciens; il tint l'école de Rhode, & fut chef de cette république. Pom-

Cic. de finib. lib. 1. & off. lib. 2.

pée alla exprès à Rhode pour l'entendre ; & en entrant dans la maiſon du philoſophe, le général Romain fit abaiſſer les faiſceaux. *Strab. lib. 7. & 14.*

Les Stoïciens enſeignoient à rechercher la vertu pour elle-même, ſans aucun motif d'eſpérance, ou de crainte, ſoutenant qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu, ni d'autre mal que le vice. Ciceron dit *que malgré l'oppoſition des* (1) *autres ſectes, il eſt difficile de ne pas avouer que les Stoïciens ſont les ſeuls dignes du nom de philoſophes.* S. Jérôme trouvoit beaucoup de (2) rapport de la philoſophie Stoïque à la religion Chrétienne. Il met Séneque au rang des écrivains Eccléſiaſtiques, *obligé*, dit-il, *de l'y inſérer, à cauſe des lettres de Séneque à S. Paul, & de S. Paul à Séneque.* Ces lettres ſont rejettées par tous les critiques. Leur ſuppoſition doit être fort ancienne, puiſque le pape S. Lin, Saint Jérôme, & S. Auguſtin, les ont regardées comme véritables. Il eſt auſſi fait mention par S. Lin, de l'amitié qui étoit entre S. Paul & Séneque.

Des lettres de Séneque à S. Paul. *S. Hieronym de ſcr. ptor. eccleſ. Tillemont. hiſt. eccleſ. t. 1. p. 303. Baron. annal. ad ann. 66.*

Le témoignage attribué à S. Lin n'eſt d'aucune conſidération, parceque ſon li-

(1) Licet inſectemur iſtos, metuo ne ſoli philoſophi ſint. *Cic. Tuſc. quæſt. lib. 4.*

(2) Stoïci cùm noſtro dogmate in pleriſque concordant. *Hieronym. in Iſai. c. 10.*

vre des actes de S. Pierre d'où il eſt tiré, eſt faux au jugement de Bellarmin & de Baronius. Quant à S. Jérôme & à S. Auguſtin, on peut dire, ou qu'ils n'ont pas eu le loiſir de bien examiner ces lettres, ou qu'il y en avoit de véritables de leur tems, auſquelles on en a ſubſtitué de fauſſes, ou que S. Jérôme & S. Auguſtin n'ont pas jugé à propos de s'oppoſer à une opinion qui étoit répandue.

Séneque a parlé fort clairement (1) de la ſainte Trinité : ce qui ne peut être rapporté qu'à ce qu'il vivoit dans un temps où le Chriſtianiſme étoit fort connu.

De la doctrine Stoïque.

On a reproché aux Stoïciens, d'avoir égalé leur ſage (2) à Jupiter, d'avoir enſeigné que l'ame étoit une partie de la divinité, & que les hommes pouvoient diſpoſer de leurs vies, & ſe donner la mort. Les Stoïciens ont ſoutenu l'égalité des vertus & des vices : voici les raiſons ſur leſquelles ils ſe fondoient. *Il n'y a pas différens degrés de vérité, il n'y en a pas non plus dans ce qui eſt honnête & honteux. Comme un pilote, qui par l'ignorance de ſon*

Cic. de finib. lib. 4.

(1) Quiſquis formator univerſi fuit, ſive il le Deus eſt potens omnium, ſive incorporalis ratio ingentium operum artifex, ſive divinus ſpiritus per omnia maxima, minima, æquali intentione diffuſus, *Sen. conſol. ad Helv. c. 8.*

(2) Jupiter quo antecedit virum ? diutiùs bonus eſt. . . . . *Sen. epiſt. 73.*

art fait échouer un vaiſſeau chargé de paille, n'eſt pas moins indigne d'être employé que celui qui fait perdre un vaiſſeau chargé d'or : de même celui qui bat ſans raiſon un eſclave, peche autant que celui qui tue ſon pere.

Les Stoïciens rapportoient (1) cette opinion à Socrate, quoique toute l'Académie fût dans des principes fort différens. *Ceux qui veulent*, dit Horace, *que toutes les fautes* (2) *ſoient égales, ſe trouvent en peine, quand on remonte à la ſource de la vérité : car le ſens commun & les mœurs y répugnent : l'utilité même s'y oppoſe, l'utilité, dis-je, qui eſt la mere de la juſtice & de l'équité. La raiſon ne permettra jamais qu'un homme qui n'aura dérobé que des choux dans un jardin, ait fait un auſſi grand crime que celui qui aura pillé un temple.*

Les Stoïciens outroient la morale. Cicéron, dans la critique ingénieuſe qu'il fait de Caton & de la ſecte Stoïque, en plaidant pour Muræna, dit que ces philoſophes (3) étendent les devoirs au-

(1) Idem eſſe Socrates dicebat veritatem & virtutem : quomodò illa non creſcit, ſic nec virtus quidem. *Sen. epiſt.* 71.

(2) Queis paria eſſe ferè placuit peccata, laborant,
Cùm ventum ad verum eſt... *Hor. lib.* 1. *Sat.* 3.

(3) Stoïcos fines officiorum paulo longiùs, quàm natura vellet, protuliſſe. *Cicéron a tourné.*

delà des bornes qui leur ſont preſcrites par la nature.

Sen. epiſt. 9. Stilpon ayant perdu ſa patrie, ſa femme, & ſes enfans, nioit qu'il eût perdu aucun bien véritable.

Cic. de finib. lib. 5. Le ſage, ſuivant Zénon, ſera très-heureux dans la maladie, dans l'exil, dans la pauvreté, dans les tourmens : & comme la vertu ne peut recevoir aucune atteinte ; le bonheur qui en dépend, n'eſt ſujet à aucune altération, ni à aucune inégalité.

Sen. quòd in ſapient. non cad. injur. Séneque avance gravement, que les remparts des villes peuvent être ébranlés par le bélier, que les tours peuvent être renverſées par des mines, mais que la vertu eſt hors de toute atteinte. L'abregé de Xiphilin reproche à ce même Séneque d'avoir mené une vie très-contraire à ſes écrits ; d'avoir corrompu Julie & Agrippine, & d'avoir enſuite trempé dans la mort de la derniere ; d'être monté ſur le théatre avec Néron, par une flatterie baſſe & indigne de la gravité qu'il affectoit. Son avarice & ſon luxe ſont exaggérés à tel point par le même auteur, que Séneque eſt repréſenté comme la cauſe (1) des révoltes de l'Angleterre,

Lib. 61. & 62.

les Stoïciens en ridicule, dans l'oraiſon pour Muræna, & dans ſes paradoxes.

(1) *Parceque Séneque ayant prêté cinq millions à de groſſes uſures en Angleterre, exigeoit à la*

qui ne pouvoit plus ſouffrir ſes uſures. On lit, dans Tacite, des reproches à peu près ſemblables: *Par quelle* (1) *eſpece de philoſophie, par quels préceptes de la ſageſſe, avoit-il ſi bien mis à profit 4 années de la faveur de Néron, qu'il avoit amaſſé trente ſept millions cinq cens mille livres? Que les riches ſucceſſions néchapoient pas à ſes artifices, & que l'Italie & les provinces de l'Empire étoient épuiſées par ſes uſures.* Il paroît cependant que les Romains du tems de ce philoſophe, avoient une haute idée de ſa vertu, puiſque Juvenal en parle comme d'un contraſte qu'il oppoſe aux (2) monſtrueux débordemens de Néron.

Ce tyran envoya prononcer à Séneque l'arrêt de ſa condamnation, parcequ'il étoit ſoupçonné d'être complice de la conjuration de Piſon. Séneque reçut cet ordre, & ſe fit ouvrir les veines avec beaucoup de fermeté.

Horace eſt plein de traits de raillerie de la ſecte Stoïque. » Le ſage, dit-il, » ne voit que Jupiter au-deſſus (3) de lui;

fois le capital & les intérêts. Xiphil. è Dion. lib. 61.

(1) Quâ ſapientiâ, quibus philoſophorum præceptis, &c. *Tac. annal. lib.* 13.

(2) Libera ſi dentur populo ſuffragia, quis tàm
Perditus, ut dubitet Senecam præferre Neroni?
Juven.

(3) Ad ſummam, ſapiens uno minor eſt Jo-

» il eſt riche, libre, comblé d'honneurs, » beau & bien fait ; & pour ſa ſanté, elle » eſt merveilleuſe, à moins qu'il ne ſoit » incommodé de la pituite. «

De Stoïc. repugn. & comm. quo oſtend. Stoïc. quam poët. abſurdior. dicer.

Plutarque a porté les coups les plus mortels à la ſecte Stoïque. Il repréſente le Lapithe Stoïcien, formé d'un acier impénétrable aux paſſions & à la douleur, & bien plus merveilleux que le Cœnée de Pindare, qui étoit invulnérable : car ce héros Stoïcien étant priſonnier, eſt libre ; étant précipité, il n'eſt pas endommagé ; étant tourmenté par les plus cruels ſupplices, il eſt ſans douleur ; étant brûlé ou pilé, il ne ſent point de mal ; étant terraſſé, il n'eſt point abattu ; étant vendu, il ne peut être livré ; étant eſclave, il commande ; étant expoſé aux mépris des hommes, il regne ; dans un corps accablé d'années & d'infirmités, il a toutes les graces de la beauté ; ſouffrant toutes les incommoditês de la vie & demandant l'aumône, il eſt riche. Minerve ôte à Ulyſſe les rides & la laideur de la vieilleſſe ; mais le ſage eſt beau, même en conſervant ces rides. Hercule trouve dans ſa vertu des reſſources contre les épreuves de la plus rigoureuſe fortune ; mais le ſage ne peut être expoſé aux coups de la fortune.

Vie de Cléomen.

Plutarque ailleurs porte un jugement

ve ; dives. *Hor. lib. 1. epiſt. 1.*

fort équitable de cette ſecte : *Si la doctrine des Stoïciens*, dit-il, *rencontre un eſprit élevé, fier, & dur, elle eſt fort dangereuſe ; mais ſi elle tombe en un eſprit profond & doux, il n'eſt pas douteux qu'elle ne lui ſoit d'un grand ſecours, pour le guider dans le chemin du bonheur & de la vertu.*

Epictéte (1) rabbattit beaucoup de l'orgueil Stoïcien, & orna cette ſecte d'une morale ſublime par le commerce qu'il eut avec les Chrètiens. Il réduiſoit toute la philoſophie à ces deux chefs, *ſoutenir & s'abſtenir.*

Sa patience & ſa modération furent admirables : il dit un jour à ſon maître, qui le frappoit rudement : *ſi vous continuez, vous me caſſerez la jambe.* Ce maître violent & emporté lui ayant effectivement caſſé la jambe, Epictéte lui dit, ſans s'émouvoir : *Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous me caſſeriez la jambe ?*

(1) *Epictéte étoit né à Hierapolis, ville de Phrygie, vers le regne de Veſpaſien.*

CHAPITRE IX.

Des Pyrrhoniens.

De Pyrrhon.

PYrrhon, natif d'Elée, a été contemporain d'Arcésilas, de Zénon, de Théophraſte, d'Epicure. Il vivoit vers la cent dixiéme Olympiade, trois cens trente-ſix ans avant Jeſus Chriſt. Il fut diſciple de Dryſon, & enſuite d'Anaxarque d'Abdére, avec lequel il ſuivit Alexandre juſqu'aux Indes. Pyrrhon avoit d'abord été un aſſez mauvais peintre. Quoiqu'il ne s'attachât à aucune doctrine, il prétendoit néanmoins philoſopher à la maniere de Socrate & de l'Académie: ce qui eſt une raiſon de ranger ſa ſecte parmi les Ioniennes. Il pouſſa plus loin qu'aucun philoſophe l'irréſolution & l'incertitude; mais il mettoit de la différence entre la recherche de la vérité, & les uſages communs de la vie; entre philoſopher, & ſe conduire à l'ordinaire. Il ſe laiſſoit entraîner par les loix & les coutumes, ſans former aucun jugement, ni adhérer à aucune opinion. Il fut bien éloigné d'être tel qu'on l'a voulu repréſenter, n'évitant aucun péril, ne ſe détournant pas de ſon chemin à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, ne chaſſant pas les chiens qui le vouloient mordre, fuyant la compagnie des hom

Diog. Laërt. in Pyrrhon.

Lucien, dial. acs. sect. a l'encan.

mes, errant, ſolitaire, ou demeurant immobile dans le méme état. Une pareille conduite lui a été attribuée, pour le tourner en ridicule, par des perſonnes peu ſincéres ou mal informées: & une preuve du contraire eſt que ſes citoyens lui déférérent une des plus importantes magiſtratures de la ville; qu'ils accordérent en ſa faveur l'exemption des charges publiques aux philoſophes; que les Athéniens lui donnérent droit de bourgeoiſie; & qu'il reçut des préſens d'une grande valeur de la part d'Alexandre.

Pyrrhon a vécu 90. ans, & cette longue vie porte encore à croire qu'il n'étoit pas ſi inſenſé dans ſes actions, que dans ſa doctrine. On raconte cependant qu'ayant trouvé ſon maître Anaxarque dans un foſſé, il paſſa outre, ſans lui offrir aucun ſecours; & Anaxarque lui-même avoua *que cette indifférence étoit un fort beau trait de philoſophie.*

Pyrrhon étoit regardé comme un homme affranchi de toute paſſion, & ſupérieur à l'humanité. La crainte d'un chien l'ayant obligé un jour de ſe cacher derriére un arbre, il répondit à ceux qui l'en railloient: *qu'il étoit bien difficile de dépouiller l'homme entiérement.* Ce n'étoit pas la crainte du chien, mais cette honte d'en avoir eu peur, qui étoit une paſſion blâmable; & il montra par cet exemple,

que l'excès n'eſt jamais d'accord avec ſoi-même. Euryloque, un de ſes diſciples, ſoutint mal cette incapacité d'être ému, que les Grecs nomment en un ſeul mot *ataraxie*; car étant ttranſporté de colère contre un cuiſinier, qui lui avoit fait un mauvais ragoût, il le pourſuivit, une broche à la main, juſque dans le marché d'Elée.

Plutarq. de l'avancem. dans la vertu.

Pyrrhon dans une tempête, voyant tous les hommes fort effrayés, apperçut un pourceau, qui ſans connoître le danger, ou ſans en tenir compte, n'avoit rien perdu de ſon appétit ordinaire. Pyrrhon en témoigna beaucoup d'admiration, & dit *que c'étoit là le vrai modèle du ſage.*

Pyrrhon. hyp. lib. 1. c. 1.

Ses diſciples furent appellés de ſon nom *Pyrrhoniens.* Ils portérent auſſi le nom de *Sceptiques*, ſous lequel ils ſont fort connus, parcequ'ils conſidéroient le pour & le contre; celui de *Zététiques*, comme cherchant continuellement la vérité; & celui d'*Aporétiques*, comme doutant de tout.

Pyrrhon n'a rien écrit; ſes diſciples ont laiſſé des ouvrages qui ont été combattus, non ſeulement par l'extravagance de leurs principes, mais encore par leurs perpétuelles contradictions avec ces principes: car ils doutoient de leur exiſtence: mais pour douter, pour être incer-

tain même si l'on doute, il faut exister.

Les Pyrrhoniens se gardoient de tomber dans aucune assertion, soit positive, soit négative. S'ils étoient pressés par les objections du sentiment de voir, de penser, d'exister, ils répondoient qu'ils ne savoient ce que (1) c'étoit que la lumière, ni la pensée, ni l'être, ou le néant. Ils n'admettoient aucune règle de discerner la vérité, & ils regardoient toute sorte de raisonnemens, comme également frivoles : quelques raisons qu'on leur opposât, ils en alléguoient (2) de contraires, pour favoriser une opinion opposée ; les hommes, selon eux, ne devant rien affirmer, rien définir, rien juger. Ils n'avançoient cette derniere proposition, que par maniere de doute ; & ils la comparoient à une médecine, qui ne chasse pas seulement de notre corps les mauvaises humeurs, mais qui se chasse elle-même, avec les humeurs qu'elle a rencontrées.

De la philosophie Pyrrhonienne.

Sext. Empir. lib. 1. Pyrrhon. hypotyp. c. 6.

Les Pyrrhoniens auroient donc besoin d'un langage nouveau ; car les façons de

(1) *Mais il est fort différent de savoir ce que c'est que l'être & le néant, ou de douter de son existence. Je puis n'être pas assez philosophe pour définir l'être & le néant; mais je ne puis être assez stupide pour ne pas connoître que j'existe.*

(2) Sic Protagoras ait de omni re in utramque partem disputari posse ex æquo, & de hâc ipsâ, an omnis res in utramque partem disputabilis sit. *Sen. epist.* 88.

parler ordinaires ſont formées de propoſitions affirmatives, qui ne leur conviennent pas : ainſi quand ils diſent, *je doute*, ils veulent faire entendre qu'ils ſont même incertains s'ils doutent. Ils n'admettoient rien de vrai, ni de faux ; car comme, ſelon eux, les préjugés, les coutumes, les phantaiſies des hommes, font regarder par les uns comme vrai, ce que les autres eſtiment faux, il faudroit que toutes choſes fuſſent vraies, & fauſſes en même tems.

Sext. Empir. lib. 1. Pyrrhon. hypotyp. c. 7.

Sextus Empiricus dit que le Pyrrhonien acquieſce aux choſes qui ſont purement ſenſibles, & que lorſqu'il ſent de la chaleur, il n'entend pas douter qu'il ſente de la chaleur. Dans la bouche de gens raiſonnables, ne ſeroit-ce pas là un aveu de la certitude de l'exiſtence ? car peut-on ſentir ſans exiſter ?

Le but de la Sceptique eſt de rendre l'eſprit parfaitement tranquille, & de déraciner les paſſions : ceux qui admettent des biens & des maux, ſont continuellement agités du déſir qui les entraîne vers les uns, & de la crainte qui leur fait éviter les autres ; mais celui qui doute, s'il y a dans la nature aucun bien ou aucun mal, n'eſt pas ſuſceptible de trouble.

L'homme n'eſt pas exemt, par la philoſophie Sceptique, des impreſſions que

les ſens reçoivent ; comme celle du froid & du chaud ; mais le Pyrrhonien n'ajoute pas à ces impreſſions le jugement, que le froid & le chaud ſoit un bien ou un mal. Le Sceptique a la perception & l'intelligence à la maniere des autres hommes ; mais il en demeure là, il n'admet aucune conviction, il ne porte même aucun jugement, & n'a aucune opinion. Il examine toutes les déciſions des dogmatiques, mais en ſuſpendant toujours ſon jugement, & en cherchant continuellement la vérité. Pour entretenir cette perpétuelle ſuſpenſion ou indétermination, il oppoſe les apparences aux apparences, les raiſonnemens aux raiſonnemens, ou les raiſonnemens aux apparences.

Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. c. 12.

Ib. lib. 2. c. 1. & 9.

Les Pyrrhoniens rejettoient les témoignages des ſens, & les opérations de l'entendement, doutant même ſi les ſens & l'entendement exiſtent. Ils prétendoient tirer de grands avantages des contradictions des dogmatiques. Les opinions, » diſoient-ils, qu'on eſtime aujourd'hui » des vérités, & qui ont ſuccédé à d'au- » tres opinions contraires, ſeront peut- » être détruites à l'avenir par de nouvel- » les découvertes. Parmi les dogmatiques, » Dicéarque a ſoutenu qu'il n'y a point » d'entendement ; Gorgias a affirmé que » rien n'exiſte. En ſuppoſant que l'enten- » dement exiſte, qui pourroit connoître » ſa nature ? Qui pourroit expliquer quel-

» le eſt ſa ſubſtance, & en quel lieu il ré-
» ſide ? Les hommes ne peuvent fonder
» aucune opinion ſur un moyen auſſi
» éloigné de leur connoiſſance. Cet en-
» tendement non ſeulement eſt guidé par
» des ſens trompeurs, mais il ajoute en-
» core aux erreurs des ſens, celles qui lui
» ſont particuliéres, comme lorſque de
» ce principe, que le miel paroît doux
« aux uns, & amer aux autres, Démo-
» crite en tire cette concluſion, que le
» miel n'eſt ni doux ni amer, & qu'Hera-
Lib. 2. c. » clite en infére, que le miel eſt doux &
11. » amer en même tems. Pour juger des
» apparences que nous recevons des ſu-
» jets, dit Montagne, il nous faudroit
» un inſtrument judicatoire ; pour véri-
» fier cet inſtrument, il y faut de la dé-
» monſtration ; pour vérifier la démonſ-
» rration, un inſtrument : nous voilà au
» rouet. «

Il n'y a point là de cercle vicieux, comme Montagne voudroit le perſuader. Je n'ai beſoin d'aucune démonſtration pour me convaincre que j'ai un entendement. Ces vérités, *je penſe*, *j'exiſte*, ſont antérieures à toute démonſtration : elles ſont certaines par la force invincible du ſentiment. Ne ſeroit-il pas également injuſte & ridicule d'exiger d'un homme qu'il prouvât que la lumiere brille, & qu'il la voit ? Elle eſt elle-même la preuve de ſon éclat, & ne peut avoir d'autre

preuve. Mais la lumiere du monde matériel n'eſt qu'une foible image de la lumiere du monde intellectuel. C'eſt un artifice bien foible que celui dont uſent les Sceptiques, de ramaſſer tous les exemples des raiſonnemens & des coutumes contraires au bon ſens. Il eſt certain que les égaremens de l'eſprit & du cœur, & la diverſité des préjugés & des motifs, ont jetté les hommes dans toute ſorte d'excès. Les Pyrrhoniens n'en peuvent point trouver ailleurs de plus inſenſés que dans leurs propres diſcours. Mais la vérité & l'évidence réclament ; il ne tient qu'à l'entendement de ſe rendre attentif à leurs voix. Les hommes ne ſe trompent que par leur faute, lorſqu'ils abuſent des facultés qu'ils ont reçues de Dieu, qui eſt incapable de les tromper.

C'eſt une des vérités fondamentales, & à l'évidence de laquelle aucun eſprit ne peut refuſer ſincérement d'acquiſcer. Elle a été cependant attaquée par deux Pyrrhoniens modernes, qui ne cherchoient apparemment qu'à briller par des paradoxes Le premier de ces Pyrrhoniens eſt Bayle, qui a oppoſé cette hypothéſe : *Il peut y avoir beaucoup d'eſprits, non-ſeulement plus bornés que l'homme à certains égards, mais auſſi plus volages & plus capricieux. Que ſait-on s'ils n'aiment pas à ſe divertir à nos dépens, &*

Dict. not. ſur Artémidore.

à nous faire courir après des énigmes, où ils mêlent tout exprès du puéril & du frivole, pour se procurer un spectacle plus ridicule ? Que sait-on si nous ne leur servons pas de jouet comme les bêtes nous en servent ? Que sait-on s'ils ne trouvent pas dans le mouvement de nos esprits animaux un obstacle qu'ils ne peuvent vaincre, lorsqu'ils souhaiteroient de se rendre intelligibles ? Il faut avouer que l'esprit de l'homme est aussi fertile en illusions, que le seroit cette troupe de lutins imaginée par Bayle. Mais quiconque fera une attention sérieuse à cette hypothése, sera convaincu qu'il est impossible que Dieu ait livré des créatures raisonnables aux esprits trompeurs. S'ils exercent en quelques rencontres leur empire sur nous, c'est par l'abus que nous faisons de notre liberté ; mais ils ne peuvent nous tromper au sujet des vérités qui portent le caractère divin de l'évidence, & qui sont, pour ainsi dire, marquées au sceau da la vérité primitive, incompatible avec l'esprit de mensonge. L'auteur du traité de la certitude morale a fort bien resuté cette hypothése extravagante de Bayle. *La bonté de Dieu*, dit-il, *me rassûre parfaitement contre la crainte d'une erreur qui seroit insurmontable. Tous les agens libres étant soumis à l'empire du créateur, dont la providence dirige toujours leur action & la retient dans*

Tr. de la certit. moral. ch. 7.

certaines bornes, le même principe qui l'empêche de nous faire lui-même de telles illuſions, l'engage à ne jamais ſouffrir que d'autres êtres nous les faſſent.

Le ſecond Pyrrhonien s'y prend d'une maniere différente. *Dieu* dit-il, *en nous faiſant naître incapables de découvrir certainement aucune vérité, ne nous a pas trompés, puiſqu'il nous a mis en pouvoir de découvrir nous mêmes cette incapacité.*

1. Ce ſubterfuge, employé par l'auteur du traité de la foibleſſe de l'eſprit humain, eſt un aveu du principe, que Dieu ne peut nous tromper. C'eſt un ſophiſme toujours appuyé ſur cette propoſition, contraire au ſentiment intérieur, qu'il n'y a point d'évidence. Mais tout homme ſent qu'il eſt entraîné invinciblement par elle; & aucun Pyrrhonien ne peut douter de bonne foi s'il exiſte. 2. Il répugne à l'idée de Dieu de lui attribuer un ouvrage, où l'on ne trouve aucune trace de ſageſſe & de bonté. Or telle ſeroit une créature, capable de réflexion, qui douteroit ſi elle exiſte, ſi exiſter eſt un bien, ſi elle a des graces à rendre à ſon créateur, s'il y a des devoirs, une juſtice, &c. *M. de Crouz. Exam. du Pyrrhon. p. 771.*

Tout homme de bon ſens n'a qu'à s'en tenir fermement, en ce qui concerne l'évidence, au témoignage de *cette lumiere naturelle qui éclaire tout homme qui*

vient au monde. Qu'on n'objecte point les ſonges ni la folie: nous connoiſſons les ſonges; nous connoiſſons les délires des maladies. Le témoignage de notre conſcience nous ſuffit pour faire la comparaiſon d'un ſonge ou d'un tranſport au cerveau avec l'évidence. Si quelqu'un le nie, il mérite d'être retranché du nombre des êtres raiſonnables; & l'on ne peut que le plaindre de ſa folie. *Je reconnois,* dit Deſcartes, *une très-notable différence entre le ſommeil & la veille, en ce que notre mémoire ne peut jamais lier & joindre nos ſonges les uns avec les autres & avec la ſuite de notre vie, ainſi qu'elle a coutume de joindre les choſes qui nous arrivent, lorſque nous ſommes éveillés. .... Ainſi, quand j'apperçois des choſes dont je connois diſtinctement & le lieu d'où elles viennent, & celui où elles ſont, & le tems auquel elles m'apparoiſſent, & que ſans aucune interruption, je puis lier le ſentiment que j'en ai avec la ſuite du reſte de ma vie, je ſuis entiérement aſſûré que je les apperçois en veillant, & non point dans le ſommeil. Et je ne dois, en aucune façon, douter de la vérité de ces choſes-là, ſi après avoir appellé tous mes ſens, ma mémoire & mon entendement, pour les examiner, il ne m'eſt rien rapporté par aucun d'eux, qui ait de la répugnance avec ce qui m'eſt rapporté par les autres.* On ne peut ob-

Deſcartes. Medit. 6.

jecter ſérieuſement à cet examen ſolide, les illuſions foibles & paſſagéres d'un ſonge, qui rouleroient ſur les mêmes objets, & qui repréſenteroient les mêmes rapports & les mêmes liaiſons. Mais je ne ſuivrai pas Deſcartes dans ce qu'il avance : *Que tout ce qui ſe préſente à mon eſprit avec évidence, même en ſonge, eſt abſolument véritable.* C'eſt abuſer d'un bon principe, & ſuppoſer même à la fois les deux contradictoires, le rêve & l'évidence, l'illuſion & la vérité. Car quoique ce qui ſe préſente à l'eſprit, pendant un ſonge ou pendant un tranſport au cerveau, puiſſe fortuitement être vrai, il ne mérite jamais aucune confiance que par l'examen qui peut s'en faire, lorſque le ſommeil ou le tranſport ont ceſſé. Autrement il faudroit établir que la même règle pourroit être vraie & fauſſe alternativement ; ce qui eſt abſurde. Deſcartes devoit nier que l'évidence pût jamais ſe trouver dans un rêve, au lieu de ſoutenir que bien même que l'on dormît, tout ce qui ſe préſente à l'eſprit avec évidence, eſt abſolument véritable.

Deſcart. médit. 5.

L'évidence eſt très-bien définie par le P. Buffier, *ce qui eſt tellement imprimé dans leſprit de tous les hommes, qu'il leur eſt impoſſible de juger autrement.* On entend par tous les hommes, tous ceux qui

Elem. de métaph. en. 2. et. 5.

ſont raiſonnables. Les premieres vérités ne peuvent être démontrées : car toute démonſtration eſt un enchaînement, ou au moins une conſéquence déduite d'un principe ou d'une vérité admiſe. Ainſi le principe lui-même, la premiere vérité, qui ſert de fondement à la démonſtration, n'en eſt pas ſuſceptible, puiſqu'elle ceſſeroit d'être principe ou premiére vérité. Une premiere vérité n'a pas beſoin de preuve, ne pouvant être attaquée par aucune propoſition qui faſſe impreſſion ſur un eſprit raiſonnable. Une premiere vérité eſt celle qui eſt apperçue des hommes de tous les tems & de tous les pays, qui en y faiſant réflexion font uſage de leur raiſon. On peut regarder les propoſitions ſuivantes, comme d'éternelles vérités : *Une choſe ne peut ſe faire elle-même. Un être infiniment parfait ne peut tromper. Ce qui eſt affirmé par le témoignage & le ſentiment de tous les hommes, eſt inconteſtablement vrai. Le déſir du bonheur & l'averſion du mal, ſont des ſentimens communs à tous les hommes. Les contradictoires ne peuvent ſubſiſter en même tems dans un même ſujet. Un effet compoſé d'un grand nombre de relations, qui a des révolutions réguliéres, ne peut être l'effet du hazard, & ne peut être que l'effet d'une intelligence. Un fait atteſté par un très-grand nombre de gens ſenſés, qui di-*

ſent en avoir été les témoins, ne peut être révoqué en doute. Les axiomes des mathématiques ſont au nombre de ces vérités éternelles & néceſſaires. Deux grandeurs égales à une troiſieme ſont égales entr'elles. Le tout eſt plus grand que la partie, &c. Les axiomes de morale ont auſſi une certitude évidente, *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait, &c.*

Toutes les idées que nous concevons clairement & diſtinctement ſont vraies, & l'erreur ne peut ſe rencontrer avec l'évidence, parceque Dieu ne peut nous tromper.

Les Pyrrhoniens ajoutoient, *qu'il ne peut pas y avoir plus de vraiſemblance que de vérité : car la vraiſemblance eſt la reſſemblance de la vérité : s'il n'y a point de vérité, il n'y a donc point de vraiſemblance, puiſque pour juger de la reſſemblance du portrait de Socrate, il faut connoître la figure de Socrate.* Se perſuadera-t-on jamais qu'un entendement capable de faire un raiſonnement auſſi ſuivi, puiſſe douter ſincérement s'il exiſte ? *Sext. Emp. Pyrrhon. hyp. lib. 2. c. 7.*

De la différence de la ſeconde Académie & du Pyrrhoniſme.

C'eſt une ancienne queſtion, & fort débattue par pluſieurs auteurs Grecs, de ſavoir en quoi conſiſte la différence de la ſeconde Académie, & du Pyrrhoniſme. Plutarque avoit fait un traité ſur ce ſujet, qui eſt développé avec beaucoup

de ſubtilité dans Sextus Empiricus, & dans le traité moderne de la foibleſſe de l'eſprit humain.

Les Académiciens diſoient que les apparences du bon ſe rencontroient dans certaines choſes, & les apparences du mauvais dans d'autres ; les Sceptiques regardoient toutes ſortes d'apparences, comme indifférentes pour faire naître aucune opinion de la bonté ou de la convenance d'une choſe préférablement à une autre ; le choix de l'apparence n'étant qu'une conformité aux uſages. Les Académiciens ſuppoſoient l'incompréhenſibilité de toutes choſes : les Sceptiques cherchoient continuellement la vérité, ne ſachant s'il eſt poſſible de la trouver. Les Académiciens propoſoient une indétermination générale, & une ſuſpenſion de tout jugement, comme la meilleure maniere de philoſopher : les Pyrrhoniens étoient indéterminés, ſans donner aucune préférence à l'irréſolution ſur l'affirmation. Les Académiciens diſoient par maniere de propoſition affirmative, qu'ils ne ſavoient rien, & qu'ils ne ſavoient même pas, s'il eſt poſſible ou non de rien ſavoir : les Pyrrhoniens diſoient les mêmes choſes, par forme de doute. Les Académiciens admettoient quelque ſorte de probabilité dans les uſages de la vie : les Pirrho-

Aul. Gell. lib. 11. c. 5.

niens

niens s'y conformoient, ſans y connoître aucune probabilité. Les Académiciens avouoient du penchant vers quelques objets; les Sceptiques ſe laiſſoient entraîner par les exemples & par les coutumes, ſans écouter aucun penchant. Les Académiciens, ex excluant toute vraiſemblance de jugemens ou d'opinions, trouvoient quelque ſorte de vraiſemblance dans les idées, & dans la maniére de concevoir; les Sceptiques n'eſtimoient pas les idées plus vraiſemblables les unes que les autres; & l'eſprit, ſelon eux, devoit reſter dans une incertitude & une ſuſpenſion perpétuelle, qu'ils nommoient *époque*.

Il faut avouer cependant que la ſeconde Académie d'Arcéſilas, & la philoſophie ſceptique de Pyrrhon n'étoient qu'une même ſecte; & que ce qui a donné lieu à leurs noms différens, a été que les ſectateurs de Pyrrhon tenoient une école particuliere, où ils reconnoiſſoient Pyrrhon pour chef; au lieu que les ſectateurs d'Arcéſilas reſtoient dans l'Académie, & vouloient paſſer pour diſciples de Socrate & de Platon. *Sext. Emp. lib. 1. Pyrhon. hypoyp. c. 33.*

Lorſqu'on objectoit aux Pyrrhoniens que la Sceptique n'étoit pas une ſecte, ils répondoient que ſi l'on entendoit par ſecte, un choix, une préférence, un enchaînement d'opinions, la Sceptique n'étoit point une ſecte; mais que ſi par

le terme de ſecte on entendoit ſimplement une inſtitution, ſuivant laquelle, quoiqu'on ſe conformât à des apparences de loix & d'uſages, & qu'on ſe ſervît même pour l'ordinaire des façons de parler communes, l'eſprit cependant n'acquieſçât à aucune vérité, à aucun dogme, ni à aucune opinion, & ne portât aucun jugement ſur les conſéquences de ce qui apparoiſſoit, ni ſur les apparences mêmes, en ce cas la Sceptique étoit une ſecte.

Nul Pyrrhonien de bonne foi.

Toutes ces ſubtilités de raiſonnemens ſortent des bornes de la nature & de la raiſon; & on peut trancher la difficulté, en diſant qu'il faut être inſenſé pour douter ſincérement des vérités primitives, pour ne pas être perſuadé des principes dont nous ſentons une conviction intérieure & pour deſavouer les notions dont la lumiére luit naturellement à l'eſprit. Il n'eſt pas davantage poſſible de raiſonner avec de telles gens qu'avec des inſenſés; & le ſeul bon parti à prendre, eſt de les citer au tribunal de l'évidence. Paſchal nie avec raiſon qu'il puiſſe y avoir un Pyrrhonien de bonne foi. Deſcartes ſoutient (1) que nous ne pouvons pas douter que nous n'exiſtions.

Penſ. c. 21.

Des Pyr-

Jean-François Pic, comte de la Mi-

(1) Non poſſe à nobis dubitari quin exiſtamus. *Carteſ. princip. philoſ. part.* 1.

randole, qui ne ſucceda pas moins à la ſcience, qu'à la ſouveraineté de ſon oncle, renouvella dans le ſeiziéme ſiécle la philoſophie Sceptique. Montagne dans le même ſiécle, La Mothe le-Vayer & Bayle dans le dix-ſeptieme, & en dernier lieu l'auteur du traité de la foibleſſe de l'eſprit humain, ont épuiſé, ſoit du côté du raiſonnement, ſoit du côté de l'érudition, tout ce qui peut être allégué en faveur d'une philoſophie ſi inſoutenable. rhoniens modernes.

Bayle a montré le Pyrrhoniſme avec tout ſon danger. La Mothe-le-Vayer, & l'auteur du traité de la foibleſſe de l'eſprit humain, ont ſoutenu (comme nous l'avons déja obſervé au ſujet de la ſeconde Académie) qu'il n'y avoit point de meilleure diſpoſition pour recevoir les lumiéres de la foi, que cette philoſophie Sceptique, ou cette ſuſpenſion générale, qui chaſſe de l'entendement toutes les opinions naturelles, pour ne les remplir que des vérités de la foi. Mais, à moins que le Pyrrhonien ne renonce à ſes principes, comment pourra-t-il recevoir les lumiéres de la révélation? & s'il perſiſte à ſoutenir qu'on ne peut faire aucun uſage de la lumiere naturelle, comment diſtinguera-t-il la révélation de l'impoſture, & la vérité de l'erreur?

La lumiére naturelle doit ſe ſoumettre à la révélation, avec toute la docilité

qu'elle trouve aiſément dans l'expérience de ſa propre foibleſſe : mais ſi quelqu'un venoit à propoſer cette inſtance : *Il faut captiver notre entendement par l'obéiſſance de la foi, juſqu'à ne pas ſe ſervir de la règle de juger, que la nature nous a donnée,* le Pére Valérien Magni Capucin dit qu'il répondroit, *que c'eſt renverſer la foi, étant abſolument impoſſible de croire, ſans l'aide d'un raiſonnement, qui conclut que celui en qui nous croyons ne ſe trompe ni ne nous trompe.* Or ce raiſonnement, ſur lequel toute la religion eſt appuyée, ne peut avoir aucune force, ſi l'on détruit la regle naturelle de juger que Dieu nous a donnée.

De Catholicor. credendi regula.

Ce n'eſt qu'en faiſant uſage de ma raiſon, que je puis m'aſſûrer des vérités révélées. Et la raiſon ne ſe ſoumettroit jamais, ſi elle ne jugeoit qu'il y a des occaſions où elle doit ſe ſoumettre. De ſorte que celui qui proſcrit la raiſon pour faire place à la révélation, éteint ces deux flambeaux tout à la fois, & fait la même choſe, que s'il vouloit perſuader à un homme de fermer les yeux, pour mieux recevoir, par le moyen d'un téleſcope, la lumiere éloignée d'une étoile qu'il ne peut voir par le ſeul ſecours de ſes yeux. Maintenant que le Pyrrhoniſme eſt plus à la mode que jamais, un des objets des plus importans de la philoſophie eſt de

Eſſai de l'entend. liv. 4. ch. 19.

contenir le doute dans de justes bornes.

CHAPITRE X.

Des Pythagoriciens.

NOus avons divisé la philosophie en deux branches principales ; l'Ionienne & l'italique ; & après avoir achevé l'histoire des principales sectes émanées de la premiere, il est dans l'ordre de remonter à la seconde. L'école Italique est de quelques années seulement plus moderne que l'Ionienne : car Pythagore, que l'école d'Italie a reconnu pour chef, étant jeune, connut Thalès fondateur de l'école Ionienne, qui étoit déja vieux, & qui lui conseilla de voyager en Egypte, pour cultiver les dispositions qu'il avoit à la philosophie.

Suivant Ciceron & Lactance, Pythagore persuadé de l'immortalité de l'ame, par les leçons de son maître Phérécyde, quitta le métier d'athléte, pour se donner tout entier à la philosophie. *Cic. Tuscul. lib. 1. Lactant. lib. 7. c. 8.*

Il y a plusieurs opinions différentes, sur la patrie de Pythagore, & sur le nom de son pere : le sentiment le plus général est que Pythagore, fils d'un statuaire nommé Mnésarque, étoit né à Samos la 3. année de la 53. Olympiade. Le roi Nu- De Pythagore. *Stanl. part. 8.*

ma, que quelques uns ont fait disciple de Pythagore, a donc été beaucoup (1) plus ancien que ce philosophe.

S. Augustin (2) se fut aisément conformé à l'opinion qui fait Numa disciple de Pythagore, car il a mis Thalès du tems de Romulus. Or Thalès fut contemporain & même disciple, selon quelques-uns, de ce même Phérécyde, qui fut le maître de Pythagore. Phérécyde laissa en mourant ses ouvrages à Thalès. Ainsi en plaçant Thalès du tems de Romulus, Pythagore se trouve du tems de Numa. Mais, suivant Denys d'Halicarnasse, il a été postérieur à ce roi de 4 générations, & suivant Plutarque de cinq. Diogéne Laërce, Ciceron, Tite-Live, & Aulu-Gelle, sont de même sentiment. Quelques-uns ont été d'avis que ce fut un autre Pythagore, natif de Sparte, qui après avoir remporté le prix de la course en la 16. Olympiade, (dont la 3. année est la premiere du régne de Numa) vint en Italie, & que Numa se servit beaucoup de ses conseils : ce qui fit que plusieurs coutu-

Tzetz. ap. Menag. ad Diog. Laërt. c. 1.

Diog. Laërt. in Pherec.

Den. d'Halic. Antiq. Rom. liv. 2.

T. Liv. lib. 1.

Aul. Gell. lib. 17. c. 21.

Plutarch. in Num.

(1) Pythagoras, cum regnante Tarquinio superbo in Italiam venisset, tenuit magnam illam Græciam cum honore & disciplinâ, tum etiam autoritate. *Cic. Tuscul. quæst. lib.* 1.

(2) Eodem Romulo regnante, Thales Milesius fuisse perhibetur unus è septem sapientibus. *S. Aug. de civit. Dei, lib.* 18. *c.* 24.

mes de Lacédémoniens furent mêlées parmi celles des Romains.

Ciceron & Apulée ont dit que Pythagore fut disciple de Phérécyde: & la plûpart des auteurs qui ont écrit touchant Pythagore, veulent qu'il ait été aussi disciple du fameux Zoroastre à Babylone. Il commença ses voyages par la visite qu'il rendit, dans la ville de Milet, à Thalès, qui étoit déja fort vieux. Il s'arrêta en Egypte, pendant l'espace de vingt-deux ans, appliqué à l'étude, & fréquentant divers colléges des prêtres qui étoient à Memphis, à Thébes, & à Héliopolis. Il se fit initier dans tous leurs Mystéres. Il passa à Babylone douze ans, qu'il employa à recevoir les instructions des Mages; & ayant poussé ses voyages jusqu'en Ethiopie, en Arabie, & dans les Indes, il revint par l'île de Créte & par Delphes. Il profita des lumieres des savans de tous ces différens pays, & il visita les oracles les plus célébres. Suivant Hermippus, il s'attacha principalement aux opinions des Juifs & des Thraces. Origéne rapporte que Pythagore puisa une grande partie de sa doctrine dans celle des Juifs. Usserius croit, après S. Clément d'Alexandrie que Pythagore connut les saintes écritures par les conversations qu'il eut avec les Juifs qui étoient à Babylone; & Porphyre nous apprend que

Cic. Tusc. lib. 1. Apul. Florid. lib. 2. Jamblich. in Pythag. Apul. Florid. lib. 2.

Ap. Joseph contr. Apio. lib. 1. Orig. advers. Cels. lib. 1. Usser. annal.

Porphyr. in Pythag. non-seulement Pythagore avoit consulté les Egyptiens, mais qu'il avoit eu aussi des conférences avec les Arabes, les Hébreux, & les Chaldéens. Apulée est d'avis que Pythagore avoit emprunté la meilleure partie de sa doctrine de celle des Brachmanes ou Gymnosophistes. Au retour de ces longs voyages, il s'établit à Crotonne ville d'Italie, dans le voisinage de Tarente.

Apul. Florid. lib. 2.

Les uns prétendent que le nom de Pythagore lui fut donné parcequ'il avoit le talent (1) de persuader. Les autres, parceque sa naissance avoit été prédite par l'oracle d'Apollon, les autres parcequ'il n'y avoit pas moins de certitude & de sagesse dans ses discours, que dans les réponses de la Pythie. Il paroit que ses disciples regardoient ses paroles comme des oracles : & la meilleure raison qu'ils pussent apporter entr'eux, c'étoit (2) ces mots, *Il l'a dit.*

Etymologie du nom de Pythagore.

Dacier, vie de Pythag.

Αὐτὸς ἔφα.

Le titre de philosophie inventé par Pythagore.

Pythagore changea le nom de sage en celui de *philosophe*, titre plus modeste, & qui exprime seulement en Grec le désir de la sagesse. Pythagore comparoit la vie à l'assemblée des jeux Olympiques, où les uns se mêloient parmi les combattans, pour acquérir de l'honneur par la force & par l'adresse, les autres cherchoient du profit par quelque trafic, tan-

(1) *Il faudroit écrire Pithagore, si l'on entendoit par ce nom, celui qui persuade la multitude.*

(2) Cum ex eis quærereteur quare ita esset, dicere soli tos : ipse dixit. *Cic. de nat. deor. lib. 1.*

dis qu'un petit nombre plus désintéressé ne s'occupoit que du spectacle. *De même*, ajoutoit-il, *parmi les hommes qui arrivent en ce monde, les uns sont désireux d'honneur, les autres de richesses : quelques-uns assez rares préférent la contemplation & la science, & sont désireux de la sagesse, c'est-à-dire, philosophes.* Mais cette comparaison de Pythagore s'écarte du véritable objet de la philosophie, qui ne se borne pas à la vie contemplative ; les plus célébres philosophes ayant reconnu que nous sommes nés pour la société, & que nous devons lui rendre tous les services qui dépendent de nous. La véritable philosophie ne consiste donc pas à renoncer à la vie active, mais à en pratiquer les devoirs, non en vue du profit & de l'honneur, mais par l'amour de la sagesse.

Pythagore ayant entendu, lorsqu'il passoit devant la boutique d'un maréchal, l'harmonie qui résultoit des coups de marteau qui frappoient une enclume à intervalles reglées, il pesa ces marteaux pour connoître les différences de son produites par l'inégalité de leur pesanteur. Il prit ensuite des cordes semblables par la matiere, la grosseur, & la longueur. Il y suspendit des poids qui répondoient à la grosseur des marteaux ; & touchant ces cordes par intervalles reglées, il trouva qu'elles rendoient des sons proportion-

Censorin. de die natal. c. 10. Macrob. lib. 2. in somn. Scip. c. 1. Boetin. lib. 1. de music. c. 10.

nés aux ſons de l'enclume. Il imagina enſuite de donner à la tenſion & à la groſſeur des cordes les mêmes inégalités & les mêmes proportions. Ce fut l'origine des inſtrumens de muſique à corde.

Euſeb. chronic. lib. 2.

La mort de Pythagore eſt rapportée par Euſébe à la derniere année de la ſoixante-dixiéme Olympiade. Cette mort a été racontée fort diverſement. Les uns ont écrit que Pythagore & ſes diſciples, vivant d'une maniere fort retirée, & ſe ſéparant du reſte des citoyens, pour paſſer les journées entieres dans les aſſemblées myſtérieuſes qu'ils faiſoient entre eux, ils furent ſoupçonnés de conjuration contre la patrie; & que les Crotoniates mirent le feu à la maiſon où Pythagore s'étoit enfermé avec ſes diſciples, dont il périt un grand nombre par les flammes; que Pythagore ſe ſauva & s'enfuit hors de la ville; mais que s'étant trouvé ſur les bords d'un champ de fêves, il s'arrêta & aima mieux ſe laiſſer tuer par ceux qui le pourſuivoient, que de traverſer ce champ, & de gâter les fêves. Dicéarque rapporte une autre cauſe de cette émeute de Crotone, & prétend qu'elle fut excitée par Cylon, jeune Crotoniate, que Pythagore avoit refuſé de recevoir au nombre de ſes diſciples; que le philoſophe fugitif prit le chemin de (1)

Stanl. part. 8. Porphyr. & Jamblich. in Pythag. Juſtin. lib. 8.

Diog. Laërt. in Pythag. Vie. de Pythag.

(1) *Locres, ſituée autrefois dans le pays qu'on*

Locres ; mais que les Locriens envoyerent au-devant de lui leurs principaux magiſtrats, pour le prier de ſe retirer ailleurs, & lui offrir tous les ſecours dont il auroit beſoin pour continuer ſon voyage ; qu'il paſſa à Tarente, d'où une nouvelle perſécution l'ayant obligé de ſortir, il ſe retira à Métapont ; mais que la ſédition de Crotone ayant été comme le ſignal d'un embraſement général, les écoles de Pythagore furent détruites, & que lui-même âgé de 80. ou 90. ans fut tué à Métapont.

Selon Dicéarque, il ſe réfugia dans le temple des Muſes, & y mourut après avoir réſiſté à la faim, pendant quarante jours. D'autres auteurs racontent qu'au retour d'un voyage qu'il avoit fait à l'île de Délos, il termina ſa vie par une mort volontaire, en s'abſtenant de toute nourriture. Enfin, ſelon quelques autres, il mena tous ſes diſciples au ſecours des Agrigentins, contre ceux de Syracuſe ; & cette petite armée Pythagoricienne ayant été défaite, il fut tué près d'un champ de fèves, autour duquel il fuyoit. *Tzetz. Chil. 11. hiſt. 366.* *Diog. Laërt. in Pythag.*

Juſtin rapporte (1) que la mémoire de

appelle maintenant la Calabre ultérieure, étoit la capitale de toute cette partie de l'Italie, que les anciens nommoient la grande Grece. Cette ville ſe nomme aujourdui Giraci.

(1) Cujus admiratio tanta fuit ut ex domo

Pythagore fut en ſi grande vénération, que l'on fit un temple, de la maiſon dans laquelle ce philoſophe mourut à Métapont, & qu'il y fut adoré comme un dieu.

Plin. lib. 34. c. 6. On lit dans Pline, que l'oracle ayant ordonné aux Romains, pendant la guerre des Samnites, d'élever deux ſtatues, l'une au plus grand capitaine, l'autre au plus illuſtre philoſophe de la Gréce, ils dreſſérent ces deux ſtatues en l'honneur d'Alcibiade & de Pythagore. La raiſon de préférer Pythagore à Socrate fut apparemment, que ces anciens Romains connoiſſoient beaucoup davantage la réputation de Pythagore, qui avoit établi ſon école dans le canton de l'Italie appellé la grande Grécce. Ovide fait cet éloge magnifique (1) de Pythagore: *Que ſon eſprit s'éleva juſqu'aux cieux, & que ce philoſophe pénétra par les lumieres de l'entendement les choſes les plus cachées, que la nature a dérobées aux regards des hommes.* Théano ſa veuve tint quelque tems l'école après lui, & ſe remaria à Ariſtée qui ſuccéda à Pythagore.

Joſeph, de la guerre Joſeph trouve une grande conformité entre les Eſſéens, & les Pythagoriciens:

ejus templum facerent, eumque pro deo colerent. *Juſtin. lib.* 20.

(1) Mente deos adiit, & quæ natura negavit
Viſibus humanis, oculis ea pectoris hauſit.
Ovid. metam. lib. 15.

S. Cléme nt d'Alexandrie témoigne que Pythagore ſe conforma à Moïſe : quelques ſavans ont pris Pythagore pour le prophéte Ezéchiel : S. Ambroiſe croit que Pythagore étoit Juif : Théodoret & S. Clement d'Alexandrie avancent même, qu'il fut circoncis. On dit qu'il a paru une théſe ſoutenue par quelques Carmes dans un chapitre général tenu à Beziers vers la fin du dernier ſiécle, dans laquelle ils avançoient que Pythagore avoit été Carme, & qu'en qualité de prieur des Carmes il avoit gouverné leurs convens de Samos & de Crotone.

contre les Rom. liv. 2. c. 12. Clém. Strom. lib. 5. Clém. Stro. lib. 1. S. Ambr. ap. Cornel. à Lap. in Ezech. Theodoret. ſerm. 1. de fide. Clém. Strom. 1. Fayd. Sopho.

Plutarque ſe trompe en diſant que Pythagore n'a laiſſé aucuns ouvrages, & qu'il ne vouloit pas que ſes préceptes fuſſent écrits. Cette autorité ne peut balancer les témoignages nombreux qui prouvent que Pythagore avoit compoſé pluſieurs ouvrages. Le petit poëme qui eſt venu juſqu'à nous, ſous le titre *des vers dorés de Pythagore*, eſt un ouvrage de Lyſis, philoſophe Pythagoricien, qui fut précepteur d'Epaminondas. Porphyre croit que la plus grande partie de la philoſophie de Pythagore s'eſt perdue, ſoit à cauſe des énigmes & de l'obſcurité dont elle étoit enveloppée, ſoit parceque les philoſophes qui ſont venus depuis, comme Platon, Ariſtote, Speuſippe, Xénocrate, ont ſupprimé ce qu'il y avoit de plus curieux, pour

Plutarq. in Num. Stanl. in Pythag. Pauſan. in Bœot.

en orner leurs écrits, comme de leurs propres inventions : plagiat, dont les Pythagoricens ſe plaignoient ouvertement.

Dacier, vie de Pythag. Pythagore laiſſa ſes écrits à Damo ſa fille, avec défenſe de les publier. Damo obéït ſi exactement que, quoique réduite à une extrême pauvreté, elle refuſa une groſſe ſomme qui lui fut offerte de ces ouvrages. Diogéne Laërce rapporte qu'il n'étoit pas permis d'expliquer les dogmes de Pythagore, juſqu'à Philolaüs de Crotone, qui développa le premier le ſens de ſes ſymboles, & de ſes expreſſions énigmatiques. Dion de Syracuſe acheta de Philolaüs les écrits de Pythagore, dont il paya cent mines, qui reviennent à cinq mille francs de notre monnoie.

In Pythag.

Jamblich. in Pythag.

De l'abſtinence des fêves.

Si l'on en croit Jamblique, Timicha, célébre Pythagoricienne, ſe coupa la langue avec les dents à la queſtion, pour ne point révéler le ſecret de ſa ſecte. Il ne s'agiſſoit que de découvrir à Denys tyran de Syracuſe, ce que Pythagore entendoit par le précepte de l'abſtinence des fêves. De tous les ſymboles Pythagoriques, aucun n'a tant exercé les ſavans, que celui par lequel l'uſage des fêves étoit défendu.

Jamblich. in Pythag. S. Ambroſ. lib. 2. de virginit. c. 4.

Les uns ont prétendu que le motif de cette défenſe étoit de peur que leur ſuc groſſier n'appeſantît le cerveau, & ne le rendît moins propre à l'étude. S. Clément

d'Alexandrie (1) cite un vers d'un Pythagoricien, dont le sens est *qu'il y a autant de mal à manger des fèves, qu'à manger les têtes de ses parens.* Sextus Empiricus se fert (2) de la même comparaison. Hérodote témoigne que les Egyptiens s'abstenoient des fèves, qu'ils n'en semoient point, que leurs prêtres se faisoient même un scrupule de les regarder, comme étant des légumes immondes : ce qui a donné lieu de penser que Pythagore avoit pris chez les Egyptiens cette aversion, que Lucien attribue à ce que les fèves cuites & exposées à la lune pendant un certain nombre de nuits, se convertissent en sang. C'est peut-être sur l'opinion de ce changement des fèves en sang, que Pythagore fondoit une (3) parenté mystérieuse avec ces légumes. Ciceron est d'avis que les fèves avoient été défendues par Pythagore, parcequ'elles étoient contraires à la vérité des songes. D'autres prétendent que le précepte de l'abstinence des fèves doit être entendu figurément, soit que ce philosophe enseignât à ses disciples, par ce symbole, l'abstinence des ma-

Herodot. Euterp.

Dial. des sect. à l'encan.

Cic. de divinat. lib. 1.

Erasm. adag. Dacier, vie de Pythag.

(1) Ἰσὸν τοι κυάμους τρώγειν, κεφαλάς τε τοκήων. *S. Clém. Alex. Strom lib. 3.*

(2) Θᾶττον ἂν τὰς κεφαλὰς φαγεῖν φασὶ τῶν πατέρων, ἢ κυάμους. *Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib. 3. c. 25.*

(3) Faba Pythagoræ cognata. *Hor.*

giſtratures & de toute adminiſtration publique, parcequ'aux élections & aux jugemens on donnoit les ſuffrages avec des fêves noires & blanches; ſoit que par les fêves il déſignât l'impureté, & qu'il recommandât la continence. Toute cette diſpute ſera terminée, ſi on ajoute foi à ce qui a été écrit par Ariſtoxéne, diſciple d'Ariſtote (1), que Pythagore faiſoit ſa nourriture la plus ordinaire des fêves, les eſtimant très-ſaines. Les Romains avoient auſſi leur ſuperſtition concernant les fêves. Pompeius Feſtus remarque qu'il n'étoit pas permis au prêtre de Jupiter de les toucher, ni même de prononcer leurs noms, parcequ'on les regardoit comme conſacrées aux morts; qu'elles étoient employées dans les ſacrifices & dans les cérémonies funébres; & que la fleur de ces légumes paroiſſoit avoir quelque ſignification de mauvais préſage.

Des ſymboles de Pythagore.

Les ſymboles de Pythagore ont été recueillis par pluſieurs ſavants. On peut les voir dans les adages d'Eraſme au commencement, ou dans la traduction que Dacier en a faite. Ces ſymboles contenoient des inſtructions morales, que les commentateurs ont tâché de deviner.

(1) *Aul. Gell. lib. 4. c. 11. rend ainſi les paroles d'Ariſtoxéne:* Pythagoras in leguminibus fabam præcipuè approbavit; motum enim maximè excitat, & alvum ciet.

Comme lorſque Pythagore ordonne *de chauſſer le pié droit le premier, & de laver le pié gauche avant le pié droit*, il a fait entendre, dit-on, de faire les affaires utiles les premieres, & de ne donner que le ſecond rang aux occupations agréables. La défenſe *de manger de la main gauche* a été expliquée de la prohibition de tout gain illicite. *Quand il commande de ſe gratter le devant de la tête en ſortant, & le derriere de la tête en entrant*, il enſeigne à ſonger attentivement le matin à ce que l'on doit faire, & le ſoir à ſe rendre un compte exact de ce qu'on a fait pendant la journée. La défenſe *de s'aſſeoir à table, ſi le ſel n'y a été mis auparavant*, eſt un précepte d'obſerver la juſtice en toutes nos actions : & l'avertiſſement *de ne ſouffrir aucune hirondelle ſous le toit*, eſt un avis de bannir les amis intéreſſés. Le ſymbole *de ne point manger ſon cœur*, eſt une exhortation de ne pas ſe laiſſer accabler par le chagrin ; celui *de ne pas porter un anneau étroit*, s'entend aiſément de la conſervation de la liberté ; & celui *de ne pas remuer le feu avec l'épée*, ſignifie de ne pas irriter la colere par des injures.

De la Métempſycoſe.

Reuchlin & Dacier mettent l'opinion de la métempſycoſe au rang des ſymboles, & ils prétendent que Pythagore ne l'a jamais enſeignée que par allégorie, & pour inſpirer l'horreur des vices, en fei-

Reuchl. de art. cabal.

Dacier, vie de Pythag.

gnant que l'ame qui s'étoit laiſſé dominer par la colere, paſſoit dans le corps d'un ours ; que celle qui étoit ſouillée par les débauches, étoit envoyée dans le corps d'un porc ; la pareſſeuſe, dans un poiſſon ; l'inconſtante, dans un oiſeau ; ſe ſervant d'autres pareilles deſcriptions capables de faire impreſſion ſur les entendemens groſſiers.

Pythagore n'avoit pas défendu de ſe nourrir de la chair des animaux, à cauſe de l'opinion de la métempſycoſe, mais par un motif d'humanité, & pour accoutumer ſes diſciples à une nourriture plus aiſée à préparer, plus ſaine, & plus propre à rendre l'eſprit ſubtile & délié.

Diog. Laërt. in Pythag. Ovid. metan. lib. 15.

Le ſentiment le plus général attribue à Pythagore le dogme de la métempſycoſe, comme une opinion qu'il enſeignoit réellement & ſans figure, & qu'il avoit tirée des Egyptiens, chez leſquels elle avoit commencé, ſuivant le témoignage d'Hérodote. Pour autoriſer ſa doctrine ſur la métempſycoſe, il diſoit *qu'il ſe ſouvenoit fort bien* (1) *d'avoir été Ethalide, & Euphorbe enſuite, à telles enſeignes qu'il avoit été tué par Ménélas ; d'avoir paſſé depuis la guere de Troie par le corps*

Herodot. Euterp.

(1) Ipſe ego (nam memini) Trojani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram, &c. *Ovid. metam. lib. 15.*

d'Hermotime, & enfin par celui d'un pêcheur de l'île de Délos, nommé Pyrrhus. Pour convaincre quelques incrédules, il les mena avec lui dans le temple de Junon à Argos, & leur montrant un bouclier ſuſpendu (1) parmi pluſieurs autres, leur dit : *Voilà le bouclier dont je me ſervois, lorſque j'étois Euphorbe :* & ce bouclier ayant été détaché, on trouva le nom d'Euphorbe écrit en dedans. *Diog. Laërt. in Pythag.*

C'eſt à ce ſujet que Lactance fait cette invective contre Pythagore. (2) *S'il eût eu bonne opinion des hommes auxquels il parloit, s'il les eût regardés comme des perſonnes raiſonnables, eût-il oſé proférer des menſonges ſi impudens, & étaler à leurs yeux une vanité ſi ridicule ?* Lucien, dans la converſation de Mycillus avec ſon coq, fait dire à cet oiſeau qu'il ſe ſouvient d'avoir été Pythagore, & enſuite Aſpaſie femme de Periclès. *Dial. init. le ſonge.*

Hermippius rapporte que Pythagore s'étant caché quelque tems dans une demeure ſouterraine, & en étant ſorti fort maigre & fort pâle, voulut perſuader qu'il *Ap. Diog. Laërt. in Pythag.*

(1) . . . . Clypeo Trojana refixo
Tempora teſtatus. *Hor. lib. 1. Od. 28.*

(2) Quòd ſi benè ſenſiſſet de his quibus hæc locutus eſt, ſi homines eos exiſtimaſſet, nunquam ſibi tam petulanter mentiendi licentiam vindicaſſet : ſed deridenda hominis leviſſimi vanitas. *Lact. inſtit. lib. 3. c. 18.*

revenoit des enfers. Il regardoit les nombres, comme un élément universel ; il leur rapportoit l'origine de toutes les substances ; & il enseignoit que la vertu & la santé n'étoient que des harmonies ; que l'homme étoit formé du rapport de certains nombres : établissant l'unité pour principe de la génération, & la pluralité pour principe de la corruption. Ceux qui veulent justifier sa doctrine, prétendent qu'il n'employoit les nombres, que comme les signes, & non comme les principes des choses. Aristote & Ciceron attribuent aux Pythagoriciens, & non à Pythagore, d'avoir rapporté l'origine de tout ce qui existe aux nombres.

Aristot. metaph. lib. 12. c. 3. Cic. Acad. quæst. lib. 2.

Pythagore a eu la réputation d'être magicien. On a raconté de lui, qu'il avoit apprivoisé une aigle avec laquelle il conversoit; qu'il fit sortir un bœuf d'un champ de fèves, en prononçant quelques paroles; qu'il montra une de ses cuisses qui étoit d'or, dans l'assemblée des jeux Olympiques ; qu'il prédisoit les choses futures ; & qu'il se fit voir le même jour & à la même heure en la ville de Crotone & en celle de Métapont.

Cæl. Rhodig. lib. 19. c. 7.

Orig. contr. Cels. lib. 6. Amm. Marcell. lib. 22. c. 16. Ælian. lib. 2. Variar. c. 26.

Du miroir de Pythagore.

Cœlius Rhodiginus, l'ancien commentateur d'Aristophane, en la comédie des nuées, & Stanley, témoignent que Pythagore traçoit des lignes avec du sang sur un miroir convexe d'une telle composi-

Cæl. Rhodig. lib. 9. c. 23. Stanl. part. 8.

tion, qu'en l'exposant à la face de la lune, lorsqu'elle étoit pleine ; on appercevoit dans le rond de cet astre les mêmes traits qui étoient marqués sur la glace du miroir. Campanella soutient que cette opération du prétendu miroir de Pythagore est impossible, & il le prouve par des raisons très-solides, mais superflues en une question si claire. *Defensu rerum. lib. 4. c. 16.*

» Quand Agrippa, dit Naudé, s'est vanté (1) d'avoir le secret du miroir de Pythagore, & que Noel Des Comtes (2) a écrit que du tems de François I. & de Charles-Quint, on savoit à Paris la nuit, tout ce qui s'étoit passé le jour au château de Milan ; le premier ne le disoit, que pour se vanter & mettre en vogue ; & la relation du dernier est une pure fable & bourde, controuvée par ceux qui ont voulu joindre la magie aux armes de ces deux grands princes, comme l'on dit que firent autrefois Ninus & Zoroastre, Pyrrhus, Crœsus, Nectanebus, & Philippe de Macédoine. « *Naudé, apolog. c. 10.*

Pythagore enseignoit de commencer la journée par la méditation & la priere,

(1) *C'est dans le premier livre de la philosophie occulte, c. 6. qu'Agrippa se vante de savoir la composition du miroir de Pythagore.*

(2) *Cet auteur est plus connu sous son nom Latin de Natalis Comes.*

Jamblich. & Porphyr. in Pythag.

& de la finir par l'examen de toutes les actions de la journée. C'étoit ſurtout le matin & le ſoir qu'il étoit recommandé à ſes diſciples de ſe recueillir en eux-mêmes, rappellant dans leurs mémoires les leçons qu'ils avoient entendues la veille ou pendant la journée, les perſonnes qu'ils avoient vues, les diſcours qu'ils avoient tenus, quelle avoit été leur conduite, comment ils devoient règler celle du jour commencé ou du lendemain, quel progrès ils avoient fait ou avoient pû faire dans la vertu.

Quintil. lib. 9. Inſtit. c. 4.

Pythagore regardoit la muſique, comme le fondement de la morale, & de cette tempérance qui doit règler toutes les modifications de l'ame, & calmer les agitations déréglées. C'eſt pourquoi il vouloit que ſes diſciples commençaſſent & finiſſent la journée par (1) la muſique, qui n'étoit, ſelon lui, qu'une foible imitationde cette harmonie des cieux, qu'il ſe vantoit d'entendre. Il eſt le premier, ſuivant Ariſtote, qui ait traité de la morale. Sa métaphyſique étoit fort défectueuſe, puiſqu'il ſoutenoit la métempſycoſe, & qu'il prodiguoit la raiſon & l'intelligence aux bêtes.

Ariſt. Magnor. moral. lib. 1. c. 1.

Plutarch. de Placit. philoſoph. l. 5. c. 20.

(1) *Montagne dit de ſon pere :* Il me faiſoit éveiller par quelque inſtrument, & ne fus jamais ſans homme qui m'en ſervît. *Eſſais, l. 1. ch. 26.*

A l'égard de ſa phyſique, il a connu la rondeur de la terre & les Antipodes. Il a été le premier qui ait découvert l'obliquité du zodiaque, & qui ſe ſoit fait une idée nette du cercle & de la route que le ſoleil ou la terre décrit en un an. Il a fait voir que la lune reçoit ſa lumiere du ſoleil; que l'arc en ciel n'eſt que la réfraction d'une lumiere réfléchie; que l'étoile du ſoir nommée *Vénus* & *Veſper*, eſt la même que l'étoile du matin appellée *Lucifer* & *Phoſphore*. C'eſt ſur ces premieres découvertes, que toute l'aſtronomie & la phyſique ſe ſont élevées depuis.

Pythagore ſe vantoit d'entendre l'harmonie produite par le concert céleſte, ou par les mouvemens réguliers des révolutions des cieux & des planettes : & il prétendoit que la diſtraction & l'habitude empêchoient les hommes de goûter cette admirable muſique, parcequ'ils ſont inappliqués à ce qui leur eſt le plus important, & que l'habitude les rend inſenſibles aux phénomènes les plus admirables. *Il n'eſt pas poſſible*, diſoit-il, *que les mouvemens des corps céleſtes ſe faſſent ſans de très-fortes percuſſions de l'air qui produiſent des ſons proportionnés à la vîteſſe, à la groſſeur, & à la diſtance des planètes. Or comme il n'y a rien de fortuit, de tumultueux, ni de confus, dans ces mouvemens, il n'en peut réſulter qu'un bruit me-*

ſuré & fort harmonieux. Mais le ſon ne ſe produit pas par de ſimples percuſſions de l'air : il ne s'excite que par les vibrations des parties inſenſibles des corps ſonores : & en ſuppoſant même qu'il réſultât quelque ſon du mouvement des corps céleſtes, ils ſont trop éloignés pour que ce ſon pût arriver juſqu'à nous.

Diog. Laërt. in Pythag. Vitruv. lib. 9. c. 1.

Diogéne Laërce & Vitruve rapportent, que Pythagore fit le ſacrifice de l'hécatombe ou de cent bœufs, pour remercier les dieux d'avoir trouvé la démonſtration (1) de ce problême, que le quarré de l'hypoténuſe, dans le triangle rectangle, eſt égal à la ſomme des quarrés des deux autres côtés. Suivant Plutarque, il n'immola qu'un bœuf en cette occaſion, & Ciceron révoque même ce fait en doute, à cauſe du ſcrupule de toute la ſecte Pythagoricienne, de répandre le ſang des animaux : ce qui a fait croire à Porphyre & à S. Grégoire de Nazianze, que Pythagore, dans cette occaſion, n'offrit aux Muſes que la repréſentation d'un bœuf.

Plutarch. non poſſe ſuaviter vivi ſecund. Epic. Cic. de nat. deor. lib. 3. Porphyr. in Pythag. S. Greg. Nazian. epiſt. 183.

Jamblich. in Pyth.

Il faiſoit paſſer ſes diſciples par beaucoup d'épreuves : il obſervoit leurs diſcours, leurs ris, leur démarche : il les aſſujettiſſoit à un ſilence de cinq ans, afin que détachés des choſes ſenſibles, par une

(1) *C'eſt la 47. propoſition du premier livre des élémens d'Euclide.*

longue

longue habitude, ils devinſſent plus capables de méditer les objets ſublimes de la philoſophie. Pendant ce noviciat ils étoient appellés *Auditeurs*; & s'ils étoient admis, on les nommoit *Initiés*. D'autres, comme Porphyre, ont prétendu que ces deux claſſes étoient deux états fixes, ſuivant les diſpoſitions & les talens que Pythagore trouvoit en ſes diſciples. *Porphyr. in Pythag.*

S. Juſtin raconte que s'étant adreſſé à un Pythagoricien pour être reçu au nombre de ſes diſciples, ce philoſophe lui demanda s'il étoit ſavant en muſique, en aſtronomie, & en géométrie; & que S. Juſtin lui ayant avoué qu'il n'avoit qu'une teinture fort légere de ces ſciences, le Pythagoricien refuſa de l'admettre dans ſon école, & lui fit une réprimande fort ſévére, de ce qu'il s'y préſentoit ſans avoir les diſpoſitions requiſes. *Penſez-vous*, lui dit-il, *être capable de méditer ce qui eſt honnête, & de contempler la vraie béatitude, ſi votre ame n'eſt exercée dans ces diſciplines qui la détachent des choſes ſenſibles, & qui l'accoutument aux choſes intellectuelles.* *S. Juſtin. Dial. cùm Tryph.*

Les Pythagoriciens, après avoir achevé leur noviciat, portoient tous leurs biens en commun. Si quelqu'un quittoit la ſecte, tous les autres le regardoient comme mort, célébroient ſes obſéques, & lui élevoient un tombeau. Un certain *Aul. Gell. lib. 1. c. 9. Orig. contr. Celſ. lib. 2.*

Hipparque ayant révélé quelqu'un des mystères, fut chassé de l'école, & ses confreres lui firent dresser un monument comme à un défunt. Il y avoit entr'eux une parfaite union, & une obligation indispensable de se secourir mutuellement.

Clém. Strom. 5.

Jamblique rapporte à ce sujet, qu'un Pythagoricien tomba malade dans une hôtellerie : ayant épuisé tout son argent, l'hôte lui fournit les secours nécessaires. Le malade se sentant près de mourir, écrivit en peu de mots son histoire, mit au bas un symbole de Pythagore, pour marquer qu'il étoit Pythagoricien, & recommanda à l'hôte d'afficher ce placard. L'hôte, qui comptoit peu sur le placard, ne laissa pas de l'afficher. Un disciple de Pythagore passa, lut cette affiche, vit par le symbole qu'elle étoit d'un confrere, paya à l'hôte tous ses frais, & le récompensa encore de son humanité.

Union & morale des Pythagoriciens.

Jamblich. in Pythag. Dacier, vie de Pythag.

Les Pythagoriciens regardoient le serment, comme une profanation de la divinité : Syllus & Clinias aimerent mieux payer ce qu'ils ne devoient pas, que de jurer qu'ils ne devoient rien.

S. Basil. de legendis. Græcor. libr.

Ils s'abstenoient de chair & de poisson, & généralement de tout ce qui avoit été animé. Ils se nourrissoient de fruits, de pain & de légumes : ils n'usoient même de ces alimens, qu'avec une grande sobriété. Mais il y avoit des Pythagoriciens

d'une conduite moins auſtere, qui demeuroient dans leurs familles, & retenoient la propriété de leurs biens. Ils s'aſſembloient ſeulement en commun, pour s'inſtruire de la philoſophie de Pythagore.

Le Scythe Abaris vint entendre Pythagore, & le fameux Milon de Crotone fut auſſi un de ſes diſciples. *Jamblich. in Pythag. Strab. l. b. 6.*

Empedocle d'Agrigente ayant remporté le prix de la courſe à cheval dans les jeux de la 81. Olympiade; & ne pouvant, comme Pythagoricien, régaler le peuple, ſuivant la coutume, ni en viande, ni en poiſſon, il fit faire la repréſentation d'un bœuf, compoſée avec une pâte de myrrhe, de miel, & de toute ſorte d'aromates, & la diſtribua par morceaux à ceux qui ſe préſenterent. Empédocle fut un des plus illuſtres Pythagoriciens; il étoit né vers le commencement de la 73. Olympiade. Suidas nous apprend qu'il fut diſciple de Parménide, & enſuite (1) de Télaugès, fils & ſucceſſeur de Pythagore. Empédocle paſſoit pour avoir des connoiſſances ſurnaturelles & magiques, par le pouvoir deſquelles il avoit reſſuſcité une femme. Pline & Diogéne *Athen. lib. 1. c. 3. Philoſtr lib. 1. in Apoll c. 1.* *In voc. Emped.*

(1) *Ceux qui ont fait Empédocle diſciple de Pythagore, ſont tombés dans un anachroniſme; puiſque Pythagore auroit été âgé de près de 100. ans à la naiſſance d'Empédocle.*

Plin. lib. 7. c. 52. Diog. Laërt. in proœm. & Emped.

Laërce disent seulement qu'elle avoit été en létargie pendant sept jours. Empédocle mit la philosophie (1) en vers, suivant l'exemple qu'il en avoit reçu d'Hésiode, de Xénophane & de Parménide, & qui fut imité long-tems après par Lucrèce. Il avoit aussi composé un poëme de trois mille vers sur les expiations.

Empédocle disoit qu'il avoit été fille, plante, oiseau, poisson. Il refusa de regner dans Agrigente, sa patrie, pour se donner tout entier à la philosophie. Quant à l'histoire qui rapporte qu'Empédocle se précipita (2) dans les flammes du mont Gibel, afin de passer pour un dieu, & de persuader, en disparoissant, qu'il avoit été enlevé aux cieux; Pausanias & Timée la maintiennent fausse dans Diogéne Laërce, qui est de leur sentiment: & il y a lieu de croire que s'il tomba dans ces flammes, ce fut par un motif & par un malheur semblable à celui de Pline, qui fut englouti par l'embrasement du mont Vésuve, pour en avoir voulu examiner la cause de trop près. Néanthès racontoit qu'Empédocle étant tombé de son char

Xant. & Tim. ap. Diog. Laërt. in Emped.

Stanl. in Emped.

(1) Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur.... *Lucret. lib.* 1.

(2) . . . . Deus immortalis haberi
Dùm cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. *Hor. art. poët.*

en voyageant, s'étoit caſſé la cuiſſe; & qu'il étoit mort de cette chute, à l'âge de 77. ans. Mais Ariſtote ne lui a donné que 60. ans de vie : d'autres l'ont prolongée juſqu'à 109. ans.

Une preuve de l'excellence de la morale Pythagoricienne, c'eſt que Rufin, qui traduiſit en Grec le recueil des maximes d'un Pythagoricien, nommé Sextus, l'attribua au pape S. Sixte. Pélage cita cet ouvrage, & S. Auguſtin tâcha de donner un ſens orthodoxe au paſſage allégué par Pélage. S. Auguſtin reconnut depuis que Pélage l'avoit trompé, & il avertit que l'ouvrage traduit par Rufin, étoit d'un philoſophe, & non pas d'un Chrétien. S. Jérôme s'éleve contre cette fourberie de Rufin, qui avoit oſé attribuer à un pape l'ouvrage d'un Pythagoricien. Baronius a conjecturé avec beaucoup de vrai-ſemblance, que Rufin avoit ajouté à l'ouvrage de Sextus pluſieurs traits tirés de l'écriture ſainte, afin de mieux perſuader que c'étoit l'ouvrage d'un Chrétien.

S. Aug. de nat. & grat.

S. Aug. retract. lib. 2.

S. Hieronym. ad Cteſiph. adverſ. Pelagian.

Baron. Annal. t. 5. ad ann. 410.

Dans le ſeiziéme ſiécle, Reuchlin eſſaya de reſſuſciter la philoſophie de Pythagore en Allemagne, comme Marſile Ficin avoit rétabli la philoſophie de Platon en Italie : mais cette entrepriſe de Reuchlin eut peu de ſuccès; & la philoſophie de Pythagore eſt reſtée en poſſeſſion

de ſon ancienne renommée, ſans acquérir rien de nouveau.

CHAPITRE XI.

De la ſecte Eléate.

De Xénophane.

LA ſecte Eléate a eu pour chef Xénophane de (1) Colophon, qui fut contemporain d'Hiéron, roi de Sicile, & du poëte Epicharme, ſuivant Clément d'Alexandrie; ou du philoſophe Anaximandre, ſuivant Diogéne Laërce: ce qui revient au même; c'eſt-à-dire, qu'il floriſſoit vers la ſoixantiéme Olympiade, environ 536. ans avant J. C. Xénophane a vécu quatre-vingt douze ans. Il ne ſuivit ni la ſecte Italique, ni l'Ionienne. Il témoigna cependant beaucoup plus de penchant pour la philoſophie de Pythagore, quoiqu'il s'en écartât en pluſieurs rencontres. Tous ceux qui étant guidés du même eſprit, & ſans être entierement Pythagoriciens, ont donné la préférence à la philoſophie de Pythagore, doivent être rangés ſous la ſecte Eléate, fort ſem-

Stanl. in Xenophan.

(1) *Colophon ville d'Ionie, célébre par le temple & l'oracle d'Apollon Clarien. Les Géographes lui ſubſtituent aujourdui Altoboſco ou Belvedére.*

blable à la secte Eclectique, que nous expliquerons bientôt.

Les deux principaux disciples de Xénophane, Parménide & Zénon (qu'il ne faut pas confondre avec Zénon de Cyttie chef des Stoïciens), étoient (1) d'Elée, ville des Lucaniens en Italie, & firent donner à cette secte le nom d'*Eléate*. Suivant les uns, Xénophane n'eut aucun maître; d'autres ont écrit qu'il fut disciple d'Archelaüs; mais il faudroit que ce fût un Archelaüs different du maître de Socrate, Xénophane ayant été plus ancien que Socrate environ d'un siécle. *Diog. Laërt. in Xenophan*

Xénophane soutint la pluralité des mondes, réduisit les élémens au nombre de quatre, traita des météores, & donna une forme ronde à la divinité. Il soutint, au rapport de Sotion, que toutes choses sont également incompréhensibles; & il pourroit, à cet égard, passer pour le fondateur du Pyrrhonisme. Il fut poëte en même temps que philosophe, & il composa un poëme de deux mille vers sur Colophon sa patrie.

Parménide d'Elée, disciple de Xénophane, a aussi été, suivant quelques auteurs, disciple d'Anaximandre. Platon a intitulé son dialogue des idées, du nom *De Parménide & de Zénon d'Eleme.*

(1) *Cette ville étoit située dans la Province appellée aujourdui la Basilicate, qui fait partie du royaume de Naples.*

de Parménide. Ce philoſophe étoit poëte, à l'exemple de Xénophane ſon maître, & l'un & l'autre traiterent la philoſophie en vers. Il eſt difficile de comprendre ce que Parménide entendoit, en diſant que le ſoleil eſt chaud & froid en même temps. Méliſſe de Samos, diſciple de Parménide, fort connu pour avoir nié la réalité du mouvement, a vécu, ſuivant Appollodore, en la 84. Olympiade.

Diog. Laërt. in Zen. Eleat.

Zénon d'Elée, autre diſciple de Xénophane a paſſé pour l'inventeur de la logique. Il etoit né vers la ſoixante & douziéme Olympiade, environ 492. ans avant J. C. Parménide étant fort âgé, & Zénon d'Elée ayant autour de 40. ans, ſe trouverent aux Panathénées avec Socrate, qui étoit fort jeune. Le tyran Néarque ayant fait appliquer Zénon à la queſtion, afin de le contraindre à découvrir les complices d'une conjuration, il nomma tous les amis & les ſerviteurs affidés du tyran, qui furent conduits au ſupplice; & s'étant coupé la langue avec les dents, il la ſouffla au viſage de (1) Néarque: enfin le peuple animé par la conſtance de Zénon lapida le tyran lui-même.

Plat. in Parmenid.

Cic. Tuſc. quæſt. lib. 2.

De Leucippe.

Leucippe fut diſciple de Zénon d'Elée. Il eſt aſſez incertain ſi Milet ou Abdére fut

(1) *Ce tyran eſt appellé Phalaris par Valere Maxime, lib. 3. c. 3. & Néarque ou Dicmédon par Diogéne Laërce, in Zenon. Eleat.*

sa patrie. Leucippe a été l'auteur du système des atômes, rendu célèbre par Epicure. *Quelle est l'origine* (1) *des corpuscules*, dit Lactance ? *ils n'en ont point d'autre que l'imagination déréglée de Leucippe, dont le disciple Democrite a fait Epicure héritier de sa folie.* Possidonius rapportoit l'invention des atômes à Moscus Phénicien, qui vivoit avant la guerre de Troie. *Sext. Emp. adverſ. mathem. Strab. lib. 16.*

Hippias d'Élée acquit une grande réputation, non seulement par sa science, mais par l'industrie qui le mettoit (2) en état de se suffire à lui-même, comme il s'en vanta, en paroissant aux jeux de la 86. Olympiade, où il assura qu'il savoit préparer lui-même & accommoder généralement les choses qui etoient à son usage.

Le philosophe le plus célèbre de cette secte a été Démocrite, né à Milet, la 3. année de la 77. Olympiade, suivant Thrasyllus. Démocrite, à ce compte, auroit été plus âgé d'un an que Socrate. Apollodore ne place la naissance de Démocrite, qu'en la premiere année de la qua- De Démocrite. *Ap. Diog. Laërt. in Démocr.*

(1) Ubi sunt aut unde ista corpuscula ? *Lactant. instit. lib. 3. c. 17.*

(2) In illâ quinquennali celebritate ludorum, gloriatus est Hippias, cunctâ pænè audientiâ Græciâ, nihil esse, ullâ in arte, rerum omnium quòd ipse nesciret, &c. *Quintil. lib. 12. institut. c. 11.*

tre-vingtiéme Olympiade ; & cette opinion eſt préférée par Stanley. Démocrite a été ſurnommé Abdéritain, parcequ'il paſſa la plus grande partie de ſa vie à Abdére ville de Thrace. Sa naiſſance étoit des plus illuſtres : car il deſcendoit d'un frere d'Hercule, ainſi qu'il eſt marqué dans la lettre que les Abdéritains écrivirent à Hippocrate au ſujet de Démocrite. Il étudia ſous Leucippe, ſuivant quelques-uns ſous Anaxagore, mais il ne s'en tint pas à ces maîtres ; il alla chercher la ſageſſe & les connoiſſances les plus étendues en Egypte, chez les Mages, chez les Chaldéens, & juſque chez les Gymnoſophiſtes des Indes & de l'Ethiopie, imitant les voyages de Pythagore, pour la doctrine duquel il témoigna toujours beaucoup d'eſtime. Démocrite pouſſa même bien plus loin l'ardeur de s'inſtruire par les voyages, ſi Euſébe eſt bien fondé à lui faire dire qu'il a voyagé juſqu'à l'âge de 80. ans. Elien croit qu'un des motifs de Démocrite, dans ſes longs voyages, étoit de paſſer ſa vie inconnu & étranger en tous lieux. Aulu-Gelle lui (1) donne le titre du plus illuſtre des philoſophes.

Euſeb. lib. 10. præp. c. 4.

Ælian. lib 4. Variar. c. 20.

Démocrite eut une paſſion extrême pour l'étude ; il s'enfermoit dans les tombeaux,

(1) Nobiliſſimus philoſophorum Democritus. *Aul. Gell. lib. 10. c. 12.*

afin de mieux méditer. Quelques jeunes gens étant venus déguiſés en ſpectres pour lui faire peur, il leur dit, ſans lever les yeux de deſſus ſon livre : *Ne ceſſerez-vous point de faire les fols* ? Le philoſophe Laberius rapporte que Démocrite s'aveugla par la réverbération d'un miroir ardent, (1) pour ne pas voir la proſpérité des méchans : mais quelle apparence que Démocrite, qui rioit de toutes choſes, ait conçu un ſi violent dépit de la proſpérité des méchans ? Il n'eſt pas plus vraiſemblable que pour ſe délivrer des déſirs & de l'inquiétude que lui cauſoit la vûe des femmes, ou afin d'étudier ſans aucune diſtraction, il ſe ſoit privé de l'uſage de la vue, qui lui étoit ſi néceſſaire pour avancer ſes progrès dans la philoſophie. Auſſi ce trait de l'hiſtoire de Démocrite eſt traité de fable par Plutarque, & eſt regardé (2) comme fort incertain par Ciceron ; mais il paſſe pour conſtant que Démocrite abandonna le ſoin (3) de ſon patrimoine, pour ne s'occuper que de la philoſophie.

Lucien, dial. intit. l'incrédule.

Tertull. apolog. c. 46.

Plutarq. de la curioſ.

Il céda à ſes freres la part qui lui re- *Ælian. va-*

(1) . . . . malis benè
Eſſe ne videret civibus. *Aul. Gell. lib.* 10. *c.* 17.

(2) Democritus dicitur oculis ſe privaſſe... *Cic. de finib. lib.* 5.

(3) . . . Democriti pecus edit agellos,
Cultaque, dum peregre eſt animus ſine corpore velox. *Hor.*

riar. lib. 4. c. 20. venoit dans la ſucceſſion de leur pere, dont les richeſſes devoient être fort grandes, puiſqu'il reçut chez lui Xerxès, lorſque ce Roi des Perſes paſſa en Gréce. Valére Maxime ajoute même que le pere de *Val. Max. lib. 8. c. 7.* Démocrite regala les troupes immenſes de Xerxès, & que ſes grandes richeſſes le mirent en état de faire une ſi prodigieuſe dépenſe ſans s'incommoder. Démocrite ne ſe réſerva, dans cette riche ſucceſſion, que l'argent néceſſaire pour ſes voyages.

Quelques auteurs rapportent que Démocrite vit Socrate à Athènes, & ſuivant *Val. Max. lib. 8. c. 7.* Valere Maxime, il y paſſa pluſieurs années ſans ſe faire connoître: mais Demetrius de Phalére diſoit, dans l'apologie de Socrate, que Démocrite n'étoit jamais venu à Athènes. Il eſt cependant peu vraiſemblable que Démocrite, qui avoit tant voyagé, n'eût jamais été à Athènes: il y a plus d'apparence que ne s'y étant pas (1) fait connoître, Demetrius de Phalére a ignoré ce voyage. Les Abdéritains lui érigerent une ſtatue, en conſidération de ſon livre intitulé *le Diacoſme*, dans lequel il avoit embraſſé toute la philoſophie & la deſcription (2) entiere de l'uni-

(1) Veni Athenas, inquit Democritus, neque me quiſquam ibi agnovit... *Cic. Tuſc. quæſt. lib. 5.*

(2) Quid loquar de Democrito? Quem cum eo conferre poſſumus, non modò ingenii magnitudine, ſed etiam animi? *Cic. in Lucull.*

vers. Ils changerent depuis de ſentimens, à ſon égard ; & prenant ſes ris continuels (1) pour une marque de démence, ils firent venir Hippocrate de l'île de Cos ſa patrie, pour traiter Démocrite. Dans la lettre écrite à ce ſujet par les Abdéritains à Hippocrate, ils diſent que Démocrite entendoit le langage des oiſeaux. Après quelques entretiens avec ce philoſophe, Hippocrate déclara au peuple d'Abdére, *que non-ſeulement Démocrite n'étoit pas inſenſé, mais qu'aucun homme n'étoit auſſi capable que lui de guérir la folie des hommes.*

Démocrite s'étoit ſi peu crevé les yeux, qu'Hippocrate, dans une lettre à Damagetus, dit qu'étant appellé par les Abdéritains pour remédier à la folie de Démocrite, il le trouva appliqué à la lecture & à l'anatomie, qui ſont deux occupations qui demandent l'uſage de la vue. Ce fut auſſi dans cette occaſion (2) que Démocrite ayant ſalué à titre de fille une jeune perſonne qui accompagnoit Hippocrate, *In operib. Hippocr. t. 2.*

(1) Tunc quoque materiam risûs invenit ad omnes
Occurſus hominum, &c. *Juven.*

(2) Puellam Hippocratis comitem virginem primo, ſequenti verò die fœminam ſalutavit, quòd nocturnæ defloratonis veſtigia in ejus oculis perciperet, invisâ generis humani dimidio ſagacitate. *Joann. Chryſoſt. Magnus in vitâ Democriti. Suid. in voce Δημοκ.*

il la ſalua le lendemain à titre de femme, connoiſſant à ſes yeux qu'elle étoit devenue femme pendant la nuit : ſagacité capable de rendre la philoſophie odieuſe à la moitié du genre humain, ſuivant la réflexion de l'auteur de la vie de Démocrite.

Son génie avoit beaucoup de force & d'étendue ; il réunit la morale, les mathématiques, la phyſique, l'aſtronomie, en un mot l'encyclopédie des ſciences. Il établit pour premiers principes, les atômes & le vuide, & pour ſouverain bien la tranquillité de l'ame. Pline lui attribue ce que la plûpart des auteurs, Ariſtote, Ciceron, Diogéne Laerce, ont rapporté de Thalès, qu'il prédit une diſette d'olives en conſidérant d'avance les (1) aſpects du lever des Pleïades ; & qu'ayant acheté preſque toute l'huile du pays, il ne tint qu'à lui de faire un gain immenſe ; mais qu'il rendit toute la marchandiſe à ceux dont il l'avoit achetée, content de faire connoître qu'il ne dépendoit que de ſa volonté de s'enrichir.

Ariſtoxéne témoigne que Platon eut deſſein de ſupprimer les ouvrages de Démocrite, pour ſe faire honneur des découvertes de ce grand philoſophe ; mais que ſes amis l'en détournerent, lui ayant

(1) Ex futuro Vergiliarum ortu. *Plin. lib.* 18. *c.* 28.

repréſenté, qu'il y en avoit des exemplaires répandus en trop grand nombre, pour qu'il pût venir à bout de ſon deſſein. Hermippus a écrit que Démocrite, à l'âge de cent neuf ans, finit ſes jours par une abſtinence volontaire de toute nourriture, & qu'en conſidération de ſa ſœur, qui ſouhaitoit de n'être pas privée de la célébration de certaine fête par un deuil domeſtique, il prolongea ſa vie de trois jours, par l'odeur des pains chauds, ou par celle du miel; ſuivant Athénée. Phlégon & Lucien lui donnent cent quatre ans de vie, & Diodore de Sicile ne lui en donne que quatre-vingt dix. L'empereur Marc-Aurele Antonin a écrit que Démocrite mourut mangé des poulx.

Hermipp. ap. Diog. Laërt. in Démocr.

Athen. lib. 2. Phleg. & Lucian. in Longæv. Diod. Sic. lib. 14.

Protagoras d'Abdére, diſciple de Démocrite, fut rencontré par ce philoſophe, comme il portoit une charge de bois lié avec beaucoup d'induſtrie. Démocrite le pria de la délier & de la lier en ſa préſence; & ayant jugé qu'un jeune homme, qui ſavoit ſi bien arranger pluſieurs ſouches tortues, avoit l'eſprit naturellement géométre: *Jeune homme*, lui dit-il, *vous meritez de vous appliquer à des choſes plus élevées*: & l'ayant emmené, il ſe fit un plaiſir de cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit trouvées en lui. Protagoras ayant avancé que les connoiſſances humaines étoient trop bornées

pour ſavoir ce qu'on devoit penſer des dieux, fut chaſſé par les Athéniens de leur ville, & ſes ouvrages furent condamnés au feu. Il fut le chef de l'art des ſophiſtes, que Platon combat dans pluſieurs de ſes dialogues.

Métrodore de Chio, autre diſciple de Démocrite, pouſſa les doutes & l'irréſolution juſqu'à dire, comme les Pyrrhoniens, *qu'il ne ſavoit même s'il ne ſavoit rien.* Ce fut de l'école de Métrodore, que ſortit Anaxarque d'Abdére, qui ſuivit Alexandre en Aſie. Dans un repas, Anaxarque dit à ce conquérant, *qu'il ne manquoit à la bonne chere que la tête d'un Satrape*; déſignant par ces paroles Nicocréon tyran de Chypre. Après la mort d'Alexandre, une tempête ayant jetté Anaxarque ſur les côtes de cette iſle, Nicocréon le fit piler dans un mortier; & pendant ce cruel ſupplice, Anaxarque s'écrioit: *Pilez l'étui d'Anaxarque; car vous n'avez aucun pouvoir ſur lui-même.*

Cic. Tuſc. lib. 2. & de nat. deor. lib. 3. Tertull. apolog.

On place ordinairement Héraclite à côté de Démocrite, à cauſe du contraſte (1) des pleurs de l'un & des ris de l'autre, quoiqu'Héraclite ſoit de quelque tems plus ancien que Démocrite; car Héracli-

Ælian. lib. 8. Variar. c. 13.

(1) Heraclitus quoties prodierat, & tantùm circa ſe malè viventium, immò malè pereuntium, viderat, flebat.... *Sen. lib. 2. de irâ, c. 10.*

te vivoit en la ſoixante-neuviéme Olympiade, environ cinq cens ans avant l'ere Chrétienne. Il fut ſurnommé le ténébreux,(1) à cauſe de ſa grande obſcurité. Platon même ne pouvoit entendre ſes écrits, à l'exception cependant d'une partie de ſa phyſique, que Platon inſéra dans ſes ouvrages. Héraclite n'a eu que trop d'imitateurs de ſon obſcurité. Pluſieurs ſavans évitent de rendre leurs écrits aiſés à entendre, par une vanité mal entendue, de paroître plus profonds: au lieu que ceux qui aiment véritablement le progrès des ſciences, ne s'appliquent à rien davantage qu'à une extrême clarté, afin qu'en communiquant aux autres hommes les découvertes faites juſqu'à eux, ils les mettent plus à portée d'en faire de nouvelles. *Strab. lib. 14.*

Quelques auteurs font Héraclite diſciple de Xenophane: d'autres ont écrit qu'il n'eut point de maître, & qu'il devint philoſophe, par de profondes & continuelles méditations. Il étoit né à Ephéſe. Il établit le feu pour principe général de toutes choſes, & il annonça que le monde finiroit par un embraſement. Les uns ont attribué à cette réflexion la cauſe de ſes larmes, d'autres eſtiment qu'il gémiſſoit & pleuroit continuellement de la folie des hommes.

(1) Clarus ob obſcuram linguam. *Lucret.*

Antiſt. ap. Diog. Laërt. in Heracl.

La philoſophie lui inſpira un tel détachement des grandeurs, qu'il réſigna à ſon frere la principauté d'Ephéſe. Darius fils d'Hyſtaſpe roi de Perſe rechercha ſon amitié. Ce philoſophe miſantrope fut le contraſte de Socrate par ſa vanité, comme il l'étoit de Démocrite par ſes pleurs. Il traitoit tous les hommes d'ignorans, & croyoit (1) tout ſavoir.

Héraclite étant attaqué de l'hydropiſie, demanda aux médecins *s'ils pourroient bien changer la pluie en un tems ſec & ſerein*; mais voyant qu'ils ne ſavoient que répondre à cette énigme, il ne voulut pas les conſulter davantage; & de ſon ordonnance, il ſe mit dans du fumier, pour faire tranſpirer ſes humeurs. Ce remede ne lui réuſſit pas, & il mourut peu après, âgé de ſoixante ans.

(1) Damnatâ totius vitæ omniumque mortalium ignorantiâ, omnia deplorabat... *Origen. philoſoph. c. 4.*

CHAPITRE XII.

Des Epicuriens.

EPicure (1) naquit la troiſiéme année de la cent neuviéme Olympiade, trois cens quarante-deux ans avant l'ére Chrétienne, à Gargettium, bourg du territoire (2) d'Athènes. Sa famille étoit illuſtre parmi celles de l'Attique. Son pere ſe nommoit Néoclès, & ſa mere Chereſtrate. Il étoit de la tribu des Phileides, qui deſcendoit de Philée ſecond fils d'Ajax. Epicure préféra la philoſophie de Pythagore à celle de Platon & d'Ariſtote. Ciceron (3) dit qu'Epicure arroſa ſes jardins des eaux puiſées dans les ſources de Démocrite. Ciceron (4) un peu auparavant

D'Epicure.

(1) *Sur ce que le nom d'Epicure ſignifie ſecourable en Grec, Eraſme dit :* Nemo magis promeretur nomen Epicuri quàm Chriſtus.

(2) *Lucréce fait cet éloge d'Athènes à cauſe de la naiſſance d'Epicure :*

Et primæ dedederunt ſolatia dulcia vitæ,
Cum genuere virum tali cum corde repertum,
Omnia veridico qui quondam ex ore profudit.
Lucret. lib. 6. in init.

(3) Democritus vir magnus imprimis, cujus fontibus Epicurus hortulos ſuos irrigavit. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

(4) In Democritum ipſum, quem ſecutus eſt, fuit ingratus. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

avoit blâmé l'ingratitude d'Epicure envers Démocrite. Lucrèce, au contraire, le loue d'avoir (1) inventé & produit une philoſophie immortelle. Ce fut peu de tems après la mort d'Alexandre, vers la fin de la vie d'Ariſtote, qu'Epicure ſe fit chef de la ſecte qui a porté ſon nom. Métrodore de Lampſaque fut le principal de ſes diſciples.

Aucune ſecte n'a eu autant de vogue, & ne s'eſt ſoutenue avec autant d'éclat que l'Epicurienne. C'eſt à cette grande réputation qu'on doit attribuer le déchaînement de toutes les ſectes, pour leſquelles celle d'Epicure a toujours été un objet d'averſion & de jalouſie. Nous ne liſons pas les mêmes reproches contre Ariſtippe & les Cyrénaïques, qui les méritoient bien davantage, que contre Epicure & ſes ſectateurs; parceque la ſecte Cyrénaïque n'a jamais eu une vogue fort étendue, au lieu que l'Epicurienne a été la (2) plus floriſſante de toutes. Cette philoſophie fut ſurtout celle des perſonnes les plus qualifiées de la Grece & de Rome; & du tems de Diogéne Laërce, ſous l'empereur Sévére, la ſecte Epicu-

(1) Tu pater es rerum inventor; tu patria nobis Suppeditas præcepta.

(2) Epicuri diſciplina multo celebrior ſemper fuit quàm cæterorum, &c. *Lactant. lib. 3. inſtit. c. 17.*

rienne attirant à elle preſque tous les diſciples, les profeſſeurs des écoles abandonnées ſe vengeoient en décriant les Epicuriens.

Epicure a été fort dédommagé par les louanges qu'il a reçues. Il a joui de ſa réputation de ſon vivant ; les plus illuſtres des Grecs recherchérent ſon amitié, & ſa patrie lui érigea des ſtatues. Ses diſciples célébroient ſa fête par des ſacrifices, & portoient ſon image gravée ſur (1) des anneaux, comme une cauſe infaillible de bonheur. Lucréce n'héſite point à décider que le génie d'Epicure (2) a autant ſurpaſſé & effacé les autres eſprits, que le ſoleil par ſa lumiere efface celle des étoiles.

Louanges de la vertu d'Epicure.

S. Jérôme loue beaucoup la tempérance d'Epicure. Séneque, nonobſtant l'antipathie de la ſecte Stoicienne, avoue que les préceptes d'Epicure étoient (3) accompagnés de ſainteté & d'auſtérité, & qu'il *S. Hieronym. adverſ. Jovinian. lib. 2.*

(1) Epicuri imaginem, non modò in tabulis noſtri familiares, ſed etiam in poculis & in annulis habent. *Cic. de finib. lib. 5. Plin. lib. 35. c. 2.*

(2) Qui genus humanum ingenio ſuperavit, & omnes,
Reſtinxit ſtellas, exortus uti æthereus ſol. *Lucret. lib. 3.*

(3) Mea quidem iſta ſententia eſt, ſancta Epicurum & recta præcipere... *Sen. de vitâ beatâ. c. 13.*

n'étoit pas moins rigide ſur ſa volupté, que les Stoïciens ſur leur vertu. Epicure fut le premier qui eut à Athènes un jardin particulier: il avoit écrit ſur la porte (1) de ce jardin: *Vous ſerez reçu ici avec de la bouillie & de l'eau en abondance.* Diogéne Laërce en a parlé avantageuſement, & l'apologie que Gaſſendi, dans la vie d'Epicure, a publiée des (2) mœurs & de la morale de ce philoſophe, a entiérement effacé toutes les anciennes impreſſions défavorables au nom Epicurien ſur les mœurs de cette ſecte.

Plin. lib. 19. c. 4.

Diogéne Laërce & Jamblique le louent d'avoir témoigné beaucoup de piété envers les dieux, au lieu que les plus célébres philoſophes des autres ſectes ont été accuſés d'impiété, & que pluſieurs ont été condamnés à mort ou au banniſſement pour ce crime. Ciceron au contraire le regarde comme l'ennemi de la divinité, & il dit *que ſi Epicure n'a pas* (3) *renverſé les temples & les autels, comme Xerxès,*

(1) Te polenta excipiet, & aquam largè adminiſtrabit. *Tr. hiſt. de l'abſt. par D. Grég. Berthelet.*

(2) Quod ad mores attinet, Epicurum maximè & ſobrium & continentem extitiſſe, ac ſectam nullam philoſophorum illius ſectâ fuiſſe ſanctiorem. *Gaſſend. de vita Epicur.*

(3) Nec enim manibus, ut Xerxes, ſed rationibus deorum immortalium templa & aras evertit. *Cic.*

avec violence, il les a détruits, autant qu'il a pu, par ſes raiſonnemens. Lucrece repréſente Epicure, comme s'oppoſant (1) au joug de la religion & de la croyance des dieux. Suivant Tertullien, *c'eſt annuller* (2) *la divinité, que de nier la providence à la maniere des Epicuriens.*

Epicure a été le plus laborieux de tous les philoſophes, & celui qui a laiſſé un plus grand nombre d'écrits. Chryſippe a voulu imiter la fécondité de la plume d'Epicure; mais Carnéade appelle Chryſippe un plagiaire, qui inſéroit dans ſes volumes des ouvrages entiers des autres auteurs, qui compoſoit avec précipitation, & qui ſembloit n'écrire que pour avoir la réputation d'avoir beaucoup écrit. Epicure fit un abregé de ſa philoſophie, *également utile*, diſoit-il, *& à ceux qui ne pouvoient lire tous ſes ouvrages, & à ceux qui les avoient lus.*

Epicure le plus laborieux des philoſophes.

Il ne nous reſte de tous ſes écrits, que trois lettres inſérées dans ſa vie par Diogéne Laërce. La premiere eſt un abregé de ſa phyſique; dans la ſeconde il traite des météores; la troiſieme contient les

Philoſophie d'Epicure.

(1) Humana ante oculos fædè cùm vita jaceret
In terris, &c. *lib.* 1.

(2) Epicurei otioſum & inexercitum, & ut ità dixerim, neminem Deum admittunt. *Tertull. ad nation. lib.* 2. *c.* 2.

principales maximes de ſa morale. Il faiſoit peu de cas de la rhétorique, & il mépriſoit la dialectique, à la place de laquelle il recommandoit l'ordre & la netteté, travaillant lui-même à ſe rendre intelligible, avec autant de ſoin que pluſieurs autres philoſophes en avoient eu de ſe rendre obſcurs. Il donnoit à la pénétration de l'eſprit la préférence ſur toutes les autres qualités de l'entendement.

Diog. Laërt. in Epicur. Le ſage, ſuivant Epicure, commande à ſes paſſions; il eſt juſte, ſincère, reconnoiſſant, modéré, & ſi conſtant, qu'il ne ſe dément pas même en ſonge. Il eſt capable de s'expoſer à la mort pour ſes amis, & à plus forte raiſon pour la patrie. Epicure faiſoit l'éloge de la frugalité, comme de l'aſſaiſonnement exquis des choſes les plus ſimples & les plus communes, qui entretient la ſanté & la vigueur, & qui maintient l'homme dans la diſpoſition la plus avantageuſe pour toutes les opérations de l'eſprit & du corps. Il mettoit le ſouverain bien dans la volupté, mais non pas dans la débauche ou dans (1) la volupté des ſens; il entendoit par

(1) *Platon & Ariſtote, avant Epicure, avoient diſtingué deux voluptés, l'une des ſens, pleine de troubles; l'autre de l'ame, qui conſiſte dans une paix intérieure. Plat. in Phileb. Ariſtot. Ethic. lib. 10.*

la

la volupté, le plus doux uſage de la raiſon & de l'eſprit, la ſatisfaction intérieure d'une bonne conſcience, la tranquillité d'une ame exemte de trouble & de crainte, enfin (1) une volupté qui ne peut être que le fruit de la vertu. Gaſſendi ne fait aucune difficulté d'avancer qu'il n'y avoit qu'une différence de nom entre le ſouverain bien de la ſecte Stoïcienne & celui de la ſecte d'Epicure. Le P. Thomaſſin s'eſt trop attaché à un paſſage de Séneque, & il n'a pas bien pris le ſens de cette morale Epicurienne. *La morale ſpécieuſe d'Epicure*, dit il, *ne tend au fond qu'a rendre les* (2) *vertus eſclaves de la volupté, pour faire qu'on aime la volupté pour elle-même, & les vertus à cauſe de la volupté qui les accompagne. Or ce ſont les vertus qu'il faut aimer pour elles-mêmes, quand nulle volupté ne les ſuivroit. Et ſi l'on jette les yeux ſur le plaiſir qu'il y a à être ſobre, juſte, prudent, & généreux; ce plaiſir ne doit pas être la fin de la vertu, ni prendre le devant, mais ſuivre comme un effet, qu'on n'aime qu'avec beaucoup de détachement & d'indifférence.* Une volupté qui n'a rien de ſenſuel, peut être la fin de la vertu, ou plutôt c'eſt la vertu-même.

Méthod. d'étudier & d'enſeign. la philoſ. liv. 1. c. 20.

(1) Negat Epicurus jucundè vivi poſſe, niſi cum virtute vivatur. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib.* 3.

(2) Apud Epicureos, virtus voluptatum miniſtra eſt... *Sen. lib.* 4. *de benef. c.* 2.

C'eſt un attrait victorieux des paſſions ; c'eſt un bonheur entierement pur, qui eſt la cauſe & la récompenſe de la vertu. Ce n'eſt pas ſur une pareille ſatisfaction que doivent tomber le détachement & l'indifférence. Séneque eſt mieux fondé à blâmer le terme de volupté, comme ſujet aux abus qui effectivement en ont été faits à l'égard de la philoſophie d'Epicure; ce terme ayant été entendu & expliqué (1) de la maniére la plus groſſiere & la plus matérielle.

Sen. epiſt. 67.

Epicure avoit pour maxime, que tout eſt commun entre amis ; mais il ne voulut pas aſtreindre ſes diſciples, à l'exemple des Pythagoriciens, à mettre leurs biens dans un dépôt commun, regardant cette obligation comme un effet de la défiance. Il rejettoit également l'empire du deſtin & du hazard; il faiſoit conſiſter l'un & l'autre dans le concours fortuit des atomes, & il exhortoit les hommes à ſe conduire par les regles de la prudence. Il avoit tiré le ſyſtême des atomes, de la philoſophie de Leucippe & de Démocrite. Il y ajoûtoit un mouvemennt de déclinaiſon (2) d'une partie

(1) Non verbo ſolùm poſuit voluptatem, ſed explanavit quid diceret, &c. *Cic. Tuſc. quæſt. lib. 3.*

(2) Quòd niſi declinare ſolerent, omnia deorſùm,

des atomes, tandis que les autres ſe mouvoient en ligne directe ; afin de pouvoir expliquer leur accrochement & leur liaiſon, ſur laquelle il fondoit la formation de l'univers. Ciceron ſe moque de ces différens mouvemens, introduits dans les atomes ſans une cauſe premiere qui leur imprime ces mouvemens. *De finib. bonor. & mal. lib.* 1.

Epicure enſeignoit que Dieu eſt un être immortel, ſouverainement parfait & heureux : il admettoit auſſi des divinités inférieures : il diſoit que l'impie n'eſt pas celui qui rejette la multitude des dieux, mais celui qui attribue aux dieux des choſes indignes de la divinité. Il ſuppoſoit dans Dieu & dans les divinités inférieures (1) une égale indifference pour tout ce qui ſe paſſe parmi les hommes, ayant pouſſé l'aveuglement juſqu'à nier la providence.

Il donnoit une entiere croyance, & rapportoit toute regle de juger, au témoignage des ſens, ſoutenant même qu'ils ne ſe trompoient jamais, & que

Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum.
.... Ita nil unquam natura creaſſet. *Lucret. lib.* 2.

(1) Omnis enim divûm per ſe natura neceſſe eſt
Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur... *Lucret. lib.* 1.

le ſoleil, ni la lune (1), n'étoient pas plus grands qu'ils paroiſſoient à nos yeux. Il diſoit que le ſoleil s'allume tous les matins de nouveaux feux, & s'éteint tous les ſoïrs dans les eaux de l'Océan. Il poſoit pour principe, que le ſoleil, la lune, les étoiles, les planetes, la terre, la mer, enfin tous les corps céleſtes & terreſtres, avoient été produits par le mouvement & l'accrochement des atomes. Il a ſoutenu le vuide, & que ſans le vuide il ne pourroit y avoir de mouvement; que l'univers étoit infini, ſans quoi il ne pourroit éviter de ſe diſſoudre dans les eſpaces par leſquels il ſeroit terminé; que les atomes étoient immuables, éternels, indiviſibles; que leurs différentes poſitions faiſoient les couleurs; que l'atome de lui-même n'avoit aucune couleur, & étoit imperceptible aux ſens; que l'ame étoit matérielle, ſans quoi elle ne pourroit avoir ni action, ni ſentiment.

Il joignoit quelquefois à la phyſique des explications empruntées de la géométrie, comme lorſqu'il diſoit que la glace eſt formée par le briſement des parties qui compoſent l'eau, & par l'accrochement des triangles aigus & ſcalénes.

(1) Nec nimio ſolis major rota, nec minor ardor
Eſſe poteſt, noſtris quàm ſenſibus eſſe videtur. *Lucret. lib.* 1.

Ciceron mépriſe fort toute cette phyſique, & dit qu'Epicure (1) en voulant faire quelques corrections à la philoſophie de Démocrite, n'a fait que la corrompre.

Epicure mourut à l'âge de 72. ans, la 2. année de la 127. Olympiade, 270. ans avant J. C. Sa mort fut cauſée par les douleurs les plus vives d'une rétention d'urine, au milieu deſquelles il ſe diſoit heureux par le ſouvenir de ſa vie paſſée, tenant à ſes diſciples des propos dignes d'admiration, au jugement même de Séneque, ennemi, comme Stoïcien, de la ſecte Epicurienne. Ciceron trouve que cette fermeté avec laquelle Epicure mourut, ne s'accorde pas avec ſa doctrine. *Sen. epiſt.* On peut auſſi remarquer qu'Epicure re- 14. 79. & commanda, comme un des préceptes des *paſſim.* plus eſſentiels de la ſageſſe, de vivre inconnu aux hommes; & qu'il s'applaudit, en mourant, d'avoir tenu une conduite fort oppoſée à cette maxime.

La courtiſanne Leontium, qui fut aimée d'Epicure, & fort zélée pour la ſecte (2) de ſon amant, écrivit contre Théo-

(1) Democrito adjicit, perpauca mutans, ſed ità ut ea quæ corrigere vult, mihi quidem depravare videatur. *Cic. de finib. lib.* 1.

(2) Meretricula etiam Leontium contra Theophraſtum ſcribere auſa eſt, ſcito quidem illa ſermone & Attico, &c. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

phraſte le Péripatéticien. Pline exprime fortement l'indignité qu'il trouvoit dans la hardieſſe de cette courtiſanne, en diſant (1) qu'elle donna lieu au proverbe ; dont le ſens étoit, *qu'il ne reſtoit plus qu'à s'aller pendre, puiſque les ſavants étoient expoſés à de tels affronts.*

(1) ... Et proverbium inde natum, ſuſpendio arborem eligendi. *Pl. lib.* 1.

CHAPITRE XIII.

De la ſecte Eclectique.

De Potamon.

POtamon d'Alexandrie, qui vivoit (1) ſous l'empire d'Auguſte, eſt reconnu pour chef de la ſecte Eclectique, qu'il a plutôt formée par ſon exemple que par ſes préceptes, puiſque ce n'eſt pas, à proprement parler, une ſecte nouvelle, mais un compoſé de toutes les autres. Elle ne s'attache à aucun maître, & choiſit dans toutes les autres ſectes les opinions les mieux prouvées, ou au moins les plus

(1) *Potamon d'Alexandrie, le philoſophe, doit être diſtingué de Potamon de Mytiléne, l'orateur, qui étoit en telle recommandation auprès de Tibére, que lorſqu'il retourna en ſa patrie, cet empereur lui donna des lettres conçues en ces termes : Si quelqu'un fait tort à Potamon, qu'il ſache que c'eſt s'adreſſer à moi-même. Suid. in voce* Ποτάμων.

vraiſemblables. Diogéne Laërce témoigne que la ſecte Eclectique étoit récente de ſon tems ; il y a cependant cent ſoixante & dix neuf ans depuis la mort d'Auguſte, ſous lequel Potamon a vécu, juſqu'à l'empereur Sévére, ſous lequel on place communément Diogéne Laërce.

On peut aſſûrer que la philoſophie Eclectique eſt la meilleure de toutes ; car chaque ſecte a atteint par quelqu'endroit à la vérité, & il n'y en a aucune qui n'ait avancé des erreurs. Origéne avoit coutume de parcourir les ſectes des philoſophes, & de choiſir entre leurs différens ſentimens. Il ſuivoit en cela la méthode de S. Clément d'Alexandrie ſon maître, qui jugeoit que la ſeule ſecte qui méritoit le nom de philoſophie étoit, non celle qui réclame Platon pour ſon auteur, ou Ariſtote, ou Zénon, ou Epicure, mais celle qui prend dans chacune de ces ſectes ce qu'il y a de meilleur. Lactance déclare qu'il eſt de l'avis de ceux, qui ramaſſant de côté & d'autre la vérité répandue parmi les différens philoſophes, la rédigent en un ſeul ſyſtême.

Origenian. lib. 2. c. 1. §. 4.

Clém. Strom. lib. 1.

Lactant. lib. 7. inſtit. c. 7.

L'eſprit de la ſecte Eclectique a commencé long-tems avant Potamon, & il eſt preſque auſſi ancien que la philoſophie elle-même. Platon diſoit : *Aimons Socrate, mais aimons encore davantage la vérité* ; maxime dont Ariſtote ſe ſervit

La ſecte Eclectique a été celle des plus grands philoſophes.

contre ſon maître. Platon dit dans le Criton, qu'il ne ſuit point d'autre autorité que celle de la raiſon. Ariſtote déclare la vérité préférable à toutes les autorités. Platon & Ciceron avoient pour principe qu'il ne faut pas conſidérer, par qui une opinion a été ſoutenue, mais ſur quelles raiſons elle eſt appuyée.

Ariſtot. Ethic. lib. 1. c. 4.
Plat. in Charmid.
Cic. de nat. deor. lib. 1.

Platon avoit tiré de Pythagore la maniére d'appliquer la vertu des nombres & les démonſtrations géométriques aux choſes naturelles. Il avoit emprunté d'Héraclite, une partie de ſa phyſique; d'Epicharme, la doctrine des idées; de Socrate, ſa morale, ſa politique & ſon (1) œconomique; & il avoit pris des Egyptiens, la méthode d'expliquer ſes opinions par des fictions & des allégories.

Quoique Ciceron ſe donne pour Académicien, il choiſit cependant dans les écoles des autres philoſophes, & s'approprie tout ce qui eſt à ſon goût. Il ſuit quelquefois les Stoïciens, & quelquefois ſes ſentimens particuliers. Horace n'eſt pas ſi fidele à Ariſtippe & à Epicure, qu'il ne devienne de tems en tems Péripatéticien & Stoïcien, ſans ſe lier à aucune ſecte. Séneque a quelquefois

Hor. Carm. lib. 1. Od. 34. epiſt. lib. 1. epiſt. 1.

(1) *L'œconomique eſt la ſcience de gouverner la maiſon particuliere, comme la politique eſt la ſcience de gouverner la ville. Ces mots viennent des mots Grecs* οἶκος, domus, *&* πόλις, urbs.

abandonné la doctrine du Portique, & il déclare que si quelqu'un s'attache tellement aux opinions d'un autre, qu'il ne s'en départe jamais, il montre plutôt en cela le sentiment d'un homme factieux, que d'une personne raisonnable. Il témoigne ouvertement qu'il ne suit aucun maître, & qu'il ne veut porter le nom d'aucune secte: qu'il n'est point esclave de ceux qui l'ont devancé, mais qu'il leur prête son consentement, en se réservant la liberté de le retirer, quand il le juge à propos. Qu'il faut faire dans la philosophie (1), comme dans le Sénat, où lorsque quelqu'un propose un avis dont une partie plaît, & l'autre n'agréé pas; on divise l'avis & on n'en prend que ce qu'on veut.

Sen. epist. 113. & 117. & de vitâ beat. c. 3. & de otio. sapient. in init.

Sen. epist. 12. 21. & 33.

Si la philosophie Eclectique est la meilleure de toutes, c'est aussi la plus difficile; elle demande bien plus d'étendue de connoissances, & de justesse de discernement, pour choisir ce que chaque secte a de meilleur. Profitons de cette belle exhortation de Ciceron, dont S. Augustin avoue qu'il a été touché, *de suivre non pas une secte particuliere, mais la sagesse même, en quelque lieu qu'elle se trouve.*

S. Aug. Confess. lib. 3. c. 4.

Des femmes philosophes.

Les femmes philosophes ne doivent pas être oubliées dans l'histoire de la phi-

(1) Quod fieri in senatu solet, faciendum ego in philosophiâ quoque existimo... *Sen. epist. 12.*

loſophie ancienne. Les plus célébres ont été Cléobuline fille de Cléobule, mis par quelques-uns au nombre des ſept ſages de la Gréce.

Diog. Laërt. in Pythag. Théoclée ſœur de Pythagore, ſuivant Diogéne Laërce & Suidas. Ariſtoxéne a écrit que Pythagore emprunta d'elle ſes plus beaux préceptes.

Les Pythagoriciennes Thymicha & Théano, qui furent les victimes des préceptes myſtérieux de leur ſecte, comme il a été obſervé ci-deſſus dans le chapitre dixiéme.

Hipparchia, femme du Cynique Cratès; Leontium courtiſanne d'Athènes, & Hypatie, deſquelles nous avons déja parlé.

Arété, fille (1) d'Ariſtippe.

Aſpaſie, femme de Périclès.

L'impératrice Julie, femme de l'empereur Sévére.

L'impératrice Eudocie, femme du jeune Théodoſe.

Menag. hiſt. mulier. philoſ. Anne Comnéne, qui a écrit en 15. livres l'hiſtoire de l'empereur Alexis ſon pére. On peut, au ſujet des femmes philoſophes, conſulter Ménage, qui en a recueilli 65.

(1) *Ariſtippe petit-fils du fondateur de la ſecte Cyrénaïque eut le ſurnom de* Μητροδίδακτος, *inſtruit par ſa mere.*

CHAPITRE XIV.

De la Philoſophie moderne

Perſécutions de la philoſophie.

LA philoſophie a eſſuyé de fréquentes & de longues perſécutions. Elle fut bannie de Rome, ſous le Conſulat de Fannius Strabo & de Valerius Meſſala, l'an de Rome 593. & avant J. C. 161. peu de tems après y avoir été admiſe ; & depuis encore, pendant la cenſure de Domitius Ænobarbus & de Licinius Craſſus ; comme jettant la jeuneſſe dans l'oiſiveté. Long-tems après, Caligula, ennemi des lettres, marqua ſa haine aux philoſophes. Néron, plein de courroux & de dépit de n'avoir tiré aucune ſatisfaction des ſommes immenſes qu'il avoit dépenſées pour des recherches magiques, & dans leſquelles il s'étoit engagé ſur les promeſſes trompeuſes des philoſophes, les chaſſa de Rome. A peine y étoient-ils rentrés, que Mucianus perſuada à Veſpaſien de les en faire ſortir, à l'exception du ſeul Muſonius. Domitien les proſcrivit non-ſeulement de Rome, mais de toute l'Italie. Il fit même mourir quelques Romains ſous ce prétexte de philoſophie. Il haïſſoit les philoſophes, comme gens dangereux & propres à ſoulever les peu-

Aul. Gell. lib. 15. c. 11.

Dio. lib. 66.

ples. Apollonius de Thyane, qui trouvoit dans la philoſophie un obſtacle à la réputation & au crédit de ſes preſtiges, excita ſecrétement, dit-on, la colere du tyran, qui étoit déja fort irrité de ce que ſa mort prochaine avoit été prédite par les aſtrologues.

La philoſophie, proſcrite par Caligula, Néron, & Domitien, commença à refleurir ſous Adrien & ſes ſucceſſeurs; & elle vit ſes plus beaux jours ſous le regne de Marc-Auréle Antonin. Pline, Dion Chryſoſtome, Plutarque, furent les premiers qui remirent la philoſophie en honneur. Epictéte, Arrien ſon diſciple, Galien, Diogéne Laërce, Aulu Gelle, Maxime de Tyr, Taurus de Bérite, Athénée, Alexandre d'Aphrodiſée, Philoſtrate, Plotin, Apulée, Porphyre, Themiſtius, Proclus, Boëce, & quelques autres, rétablirent ſon ancienne ſplendeur.

Le principal talent des philoſophes du bas empire étoit de commenter Platon & Ariſtote. On n'imaginoit guere qu'il fût permis d'aller plus loin. Quel progrès pouvoit faire une philoſophie, qui n'avoit pour principes que les nombres de Pythagore, les idées de Platon, ou les formes d'Ariſtote? Il ſe trouva pluſieurs philoſophes, parmi les Peres de l'égliſe. S. Juſtin, Clément d'Alexandrie, Origéne, & autres Philoſophes Chrétiens, rectifiérent

l'ancienne philoſophie. Bientôt après, les irruptions des Barbares, qui renverſerent l'empire d'Occident, enveloppérent la philoſophie ſous ſes ruines; & l'ignorance générale qui ſe répandit dans les ſiécles ſuivans, l'empêcha longtems de ſe relever. Elle ne commença d'être tirée de l'oubli, que chez les Arabes, par Avicenne, Alkind, Algazel, Averroës, Alpharabe, & quelques autres. Vivès témoigne beaucoup de mépris (1) pour toute cette philoſophie Arabeſque.

Les François, après la priſe de Conſtantinople, rapporterent les livres d'Ariſtote, commentés par les Arabes. Il s'introduiſit alors une philoſophie tirée d'Avicenne, & autres commentateurs Aſiatiques & Africains; & le mauvais goût Arabeſque gâta les écoles, comme l'architecture & les autres arts avoient été corrompus par le goût Gothique. Des ſubtilités vaines & barbares prirent la place de l'ancienne philoſophie, & s'emparérent de la logique & de la métaphyſique, qui étoient preſque les ſeuls objets des philoſophes d'alors. Abélard, Albert le grand, S. Thomas, Duns qui eut les

(1) Averroïs doctrina, & metaphyſica Avicennæ, omnia denique illa Arabica, mihi videntur reſpirare deliramenta Alcorani: nihil fieri poteſt illis inſulſius frigidiuſque. *Viv. de cauſis corrup.*

surnoms de Scot & de docteur subtil, se livrerent eux mêmes à un genre d'étude si peu digne d'eux. Sous ce règne de la philosophie Scolastique, la dispute s'échauffa jusqu'à la fureur, pour ses subtilités, toutes mépriſables qu'elles étoient. Nous avons rapporté dans le quatriéme chapitre de cette seconde partie, ces marques déplorables de l'égarement & de l'opiniâtreté de l'esprit humain.

La philosophie Scholastique fut presque la seule science connue jusqu'à ce que la prise de Constantinople par les Turcs fût l'occasion du rétablissement d'une philosophie plus saine dans l'Occident, en même tems que des lettres, qui jusqu'alors n'avoient pas été moins corrompues que la Philosophie. A la vérité, Pétrarque, Boccace, Laurent Valle, Maphée Vegio, avoient commencé, quelque tems (1) auparavant, le réveil des belles lettres. Emanuel Chrysolore, qui fut comme le précurseur de leur rétablissement, eut plusieurs (2) disciples célébres, Phi-

(1) *François Pétrarque Florentin, célébre par sa constance pour la belle laure, naquit le 20. Juillet 1304. & mourut le 18. Juillet 1374. Jean Boccace, né en Toscane en 1313. fut disciple de Pétrarque; il mourut en 1375. Laurent Valle Romain décéda en 1457. Maphée Vegio de Lodi près Milan, en 1458.*

(2) *Emanuel Chrysolore passa en Italie en 1397. envoyé par l'empereur Manuel Paléologue, pour*

lelphe, Léonard d'Arezzo, le Pogge Florentin, & quelques autres.

Guarino, né à (1) Vérone en 1370. eſt encore plus ancien que la plûpart de ceux qui viennent d'être nommés. Il eſt le premier qui en Occident reſſuſcita les lettres Grecques, qui y étoient oubliées depuis plus de 600. ans. A l'âge de 23. ans il alla à Conſtantinople, où il ſéjourna cinq ans, & eut pour maître Emanuel Chryſolore. A ſon retour en 1395. il enſeigna le Grec, avant que les deux Chryſolores euſſent paſſé en Italie. Le retour de l'eſprit philoſophique étoit inſenſiblement préparé par le rétabliſſement des belles-lettres: mais ce ne fut qu'après la priſe de Conſtantinople, que l'Occident vit renaître la.

Veron. illuſtrat. part. 2. lib. 3.

implorer le ſecours des Chrétiens Occidentaux. Après s'être acquité de ſa commiſſion, il s'arrêta à Veniſe: il mourut à Conſtance en 1415. âgé de 47. ans. François Philelphe, philoſophe, orateur, & poëte, naquit le 25. Juillet 1398. à Tolentino, petite ville de la marche d'Ancone. Il paſſa à Conſtantinople en 1419. où il épouſa Théodore Chryſoline, petite fille d'Emanuel Chryſolore. Il eſt mort à Florence en 1480. ou 1481. Léonard Bruni, connu ſous le nom de Léonard d'Arezzo, ville de Toſcane, parcequ'il y étoit né, mourut à Florence en 1440. ou 1443. âgé de 74. ans. Le Pogge Florentin, né l'an 1380. à Terranuova dans le territoire de Florence, mourut le 29. Octobre 1459.

(1) *Le célébre auteur du Paſtor fido, qui portoit le même nom de Guarino, eſt ſorti long-tems après de la même famille.*

philoſophie, & que l'aurore des belles lettres devint un beau jour.

Les ſciences ont paſſé trois fois de la Grece dans l'occident.

Nous apprenons donc de l'hiſtoire, que les ſciences ont paſſé trois fois de la Gréce dans l'Occident ; la premiere, lorſque les Romains les (1) puiſérent en Gréce ; la ſeconde, lorſque les François, après avoir pris Conſtantinople, rapportérent du Levant les écrits d'Ariſtote, avec les commentaires des Arabes ; & la troiſiéme, lorſqu'après la deſtruction de l'empire d'Orient par les Turcs, les ſavans de la Grece chercherent une retraite en Italie.

Epoque pour diſtinguer les modernes des anciens.

Nous nous ſervirons de cette époque du rétabliſſement des lettres, après la priſe de Conſtantinople par les Turcs, dans le milieu (2) du quinziéme ſiécle, comme d'un terme fixe, propre à ſéparer les anciens des modernes ; donnant la qualité d'anciens à tous ceux qui ont précédé cette époque, & celle de modernes à ceux qui ont paru depuis.

Des philo-

Les plus célébres des Grecs, qui paſſe-

(1) Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
Intulit agreſti Latio. *Hor. lib. 2. epiſt. 1.*

(2) *Conſtantinople fut priſe un mardi 29. Mai 1453. le 54. jour du ſiége, la 3. année du regne de Mahomet II. après 8. ans & 3. mois du regne de Conſtantin Paléologue XI. ſurnommé Dracoſes, appellé Conſtantin XV. par ceux qui comptent quelques Céſars au nombre des Empereurs.*

rent en Occident, furent Jean Argyropyle (1), Théodore Gaza (2), George de Trébizonde (3), Beſſarion, patriarche dé Conſtantinople (4), & depuis cardi-

ſophes qui ont reſſuſcité les lettres en Occident.

(1) *Jean Argyropyle fut choiſi par Coſme de Médicis, pour être le précepteur de Pierre ſon fils, & de Jean ſon neveu. Il fut auſſi profeſſeur de la langue Grecque à Rome. Des cardinaux, & autres auditeurs des plus qualifiés, aſſiſtoient à ſes leçons dans ſon école, ſuivant le témoignage de Reuchlin.*

(2) *Théodore Gaza, né à Theſſalonique, s'étant réfugié en Italie après la priſe de Conſtantinople par Mahomet II. fut redevable à la protection du cardinal Beſſarion d'un bénéfice qu'il obtint en Calabre. Il a fait pluſieurs traductions; il préſenta ſes ouvrages au pape Sixte IV. & ne trouvant pas le préſent qu'il en reçut aſſez magnifique, il le jetta de dépit dans le Tibre.*

(3) *George de Trebizonde étoit natif de Candie, mais d'une famille originaire de Trebizonde: c'eſt le même qu'on trouve ſouvent nommé Géorge Trapezonce. Son nom eſt devenu célébre par la guerre littéraire qu'il ſoutint pour Ariſtote contre Platon, dont il parloit avec beaucoup de mépris.*

(4) *Beſſarion fut archevêque de Nicée, patriarche de Conſtantinople, & cardinal. Etant légat en France, il viſita le duc de Bourgogne avant Louis XI. Ce monarque lui donnant audience, porta la main à la grande barbe du légat par un geſte de mépris, & dit:*

Barbara Græca genus retinent quod habere ſolebant.

Lui reprochant par l'application de ce vers la faute qu'il avoit commiſe. Le cardinal Beſſarion eut, dit-on, aſſez de voix pour être élevé au pon-

nal. Gémiſthe Pléthon, qui avoit excité beaucoup de diſputes au ſujet de la philoſophie Platonicienne, étoit mort peu de tems auparavant dans le Péloponnéſe. Après s'être trouvé au concile de Florence, ſous le pape Eugéne IV. en 1438. il avoit été engagé par les Médicis à ſéjourner dans cette cour pendant pluſieurs années. La principale gloire du rétabliſſement des Sciences eſt dûe à la protection & à l'aſyle que ces Princes accordérent aux ſavans.

Æn. Sylv. Europ. c. 58. Genebr. lib. 4. chronograph.

Parmi les Grecs qui ſe retirérent en Italie, un des plus célébres fut Jean Laſcaris, envoyé en ambaſſade à Conſtantinople par Laurent de Médicis, pour obtenir la permiſſion de viſiter les bibliothéques de la Gréce, & de faire apporter en Italie les manuſcrits les plus curieux qu'il pourroit trouver.

Grégoire Typhémas, diſciple d'Emanuel Chryſolore, & le maître du ſavant Guillaume Budé, fut le premier qui eut des gages réglés pour enſeigner le Grec dans l'univerſité de Paris. Andronic de Theſſalonique enſeigna cette langue à

tificat ; mais ſon élection n'eut pas lieu à cauſe des remontrances de quelques cardinaux ſur ſa patrie. Il fut le protecteur de tous les ſavans. Il laiſſa ſa bibliothéque au ſénat de Veniſe, qui la conſerve précieuſement. Il y avoit plus de treize cens volumes de manuſcrits Grecs.

Florence, puis à Paris, où il y avoit, en même tems, trois autres profeſſeurs du même nom d'Andronic. La connoiſſance du Grec contribua plus que tout le reſte à ranimer la philoſophie ; les ſavans s'étant appliqués à la lecture de Platon & d'Ariſtote.

L'émulation & l'ardeur avec laquelle les ſciences furent renouvellées, formérent bientôt en Occident un grand nombre de ſavans en tous genres : Pomponace, Niphus, Marſile Ficin, Politien, les deux comtes de la Mirandole, Fracaſtor, Cardan, & autres.

Pomponace né à Mantoue en 1463. fut profeſſeur à Padoue & à Boulogne : il traita quelques matieres phyſiques, avec toute la barbarie de l'école ; & il devint fort célébre par les traités dans leſquels il ſoutint qu'Ariſtote avoit cru l'ame mortelle, & que l'eſprit ne pouvoit être convaincu de ſon immortalité que par la foi. Niphus, dont le ſtyle eſt fort élégant, a été ſon principal adverſaire.

Le cardinal Bembe, pris pour arbitre de cette querelle, décida que le livre de Pomponace ne contenoit rien de contraire à la foi. On dit pourtant, que Pomponace fut condamné à jetter lui-même ſon livre au feu. Auguſtin Niphus a laiſſé principalement des ouvrages de

politique ; il fut professeur en quelques universités d'Italie, & mourut en 1537.

Marsile Ficin étoit fils du premier Médecin de Cosme de Médicis, duc de Florence. Il a été le plus outré des Platoniciens. L'obscurité de ses écrits est impénétrable en plusieurs endroits, à l'exemple de ceux de Platon.

Politien fut précepteur de Jean de Médicis, qui fut depuis le pape Léon X. Le nom de Politien étoit Ange Bassi ; il fut surnommé Politien, parcequ'il étoit né à Monte-Pulciano, petite ville de Toscane, nommée en latin, *Mons-Politianus*. Il mourut en 1494. de chagrin de l'exil des Médicis, ses protecteurs : d'autres disent, de chagrin (1) de n'avoir pû plaire à une dame qu'il aimoit ; & d'autres ont écrit qu'il fut empoisonné par un philtre.

Varill. Anecd. de Florenc.

On a dit que le fameux Jean Pic, Comte de la Mirandole, commentoit (2) le droit à dix ans ; qu'à 18. ans il savoit vingt-deux langues. Il soutint à 24 ans,

(1) Insano moreris sed, Politiane, furore. *Ce fut vraisemblablement une calomnie des ennemis de la maison de Médicis, à laquelle Politien étoit fort attaché.*

(2) *Baillet, dans les enfans célébres, doute que le Comte de la Mirandole n'eût que dix ans lorsqu'il travailloit à un commentaire sur le droit. Et le fait des vingt-deux langues apprises avant dix-huit ans lui paroît incroyable.*

neuf cens propoſitions de dialectique, théologie, mathématique, magie, cabale, phyſique, tirées des auteurs Grecs, Latins, Hébreux, Chaldéens, &c. Ces théſes furent fort critiquées : Innocent VIII. les fit examiner : treize propoſitions parurent ſuſpectes. Ce jeune prince les défendit par une apologie qu'il fit en dix-ſept nuits, & qu'on trouve à la tête de ſes ouvrages, avec le bref d'approbation d'Alexandre VI. Il mourut à Florence, âgé de trente trois ans, le 17 Novembre 1494. le même jour que Charles VIII, y fit ſon entrée.

Jean-François Pic ſon neveu, en ſuccédant aux états de ſon oncle, ſoutint ſa réputation parmi les ſavans, & a laiſſé comme lui pluſieurs ouvrages. Sa vie fut fort traverſée, & fort malheureuſe. Il fut chaſſé de ſa principauté par Louis Pic ſon frere puîné. Après avoir été rétabli en 1510. il fut encore chaſſé par les François, & enfin cruellement maſſacré par Galeotti Pic, fils de Louis ſon frere.

Rodolphe (1) Agricola, éléve de Théo-

(1) *On voit, aux Cordeliers d'Heidelberg, cette épitaphe de Rodolphe Agricola :*

Invida clauſerunt hoc marmore fata Rodulfum
Agricolam, Friſii ſpemque decuſque ſoli.
Scilicet, hoc vivo, meruit Germania, laudis
Quidquid habet Latium, Græcia quidquid habet.

dore Gaza, renouvella les lettres en Allemagne & dans les Pays-bas, & précéda de quelques années le célébre Eraſme.

Jérôme Fracaſtor étoit de Vérone; il fut philoſophe, médecin, poëte, & aſtronome. Il étoit né l'an 1485. Il a prévenu le langage Cartéſien, en rejettant les (1) qualités occultes, & en leur ſubſtituant une philoſophie corpuſculaire.

Thuan. lib. 4. Il mourut d'apoplexie à Padoue, le ſix Août 1553. dans ſa ſoixante & onziéme année.

Jérôme Cardan vint au monde malgré ſa mere, qui l'ayant (2) conçu hors du mariage, tenta de perdre ſon fruit par toutes ſortes de breuvages. Il fut bizarre, inconſtant, entêté de ſes prédictions. Il ſe vanta d'avoir un démon familier, com-

Rodolfe Agricola, né dans la province de Friſe, près Groningue, décédé en 1485. à l'âge de 42. ans, ne doit pas être confondu avec George Agricola auteur célébre par ſes recherches dans la ſcience métallique. Ce dernier, qui étoit médecin, naquit en Miſnie en 1494. & mourut en 1555. âgé de 61. ans.

(1) *Fracaſtor, dans l'épître dédicatoire qui eſt à la tête de ſon traité de la ſympathie, ſe moque des philoſophes & des médecins qui croyoient avoir donné une explication ſuffiſante, lorſqu'ils avoient allegué des cauſes occultes:* Si horum omnium cauſas in occultas (ita ipſi vocant) proprietates reduxiſſent.

(2) *Cardan, né à Pavie le 24. Septembre 1501. mourut le 21. Septembre 1576.*

me Socrate: & ſi ſes ouvrages ont tranſmis à la poſtérité des marques de beaucoup d'érudition & même de génie, ils font encore plus connoître combien ſon imagination étoit dérèglée.

Parmi ceux qui ſe ſont appliqués à la philoſophie politique & morale, on remarque principalement, dans le 16. ſiécle, Machiavel, Montagne, Bodin, Ammirato, les deux Barclai.

Machiavel a rendu ſon nom odieux par les plus pernicieuſes maximes. Il fut ſecretaire de la république de Florence; on le ſoupçonna d'avoir été complice de deux conjurations contre les Médicis. Il mourut dans la miſére en 1528. ou 1529. abandonné & mépriſé de tout le monde.

Michel de Montagne naquit au château de Montagne en 1533. ſon pere prit les ſoins les plus ſinguliers de ſon éducation. Il le faiſoit éveiller au ſon des inſtrumens, & il lui fit apprendre le Grec par forme de divertiſſement. Montagne étudia ſous pluſieurs (1) précepteurs célébres; il fut quelque tems conſeiller au parlement de Bourdeaux, & enſuite che-

(1) *Montagne étudia ſous quatre régens; Nicolas Grouchi, qui a écrit* de comitiis Romanorum; *Guillaume Guérante, qui a publié des commentaires ſur Ariſtote; George Buchanan; & Marc-Antoine Muret. Dict. de Moreri, art. Montagne.*

valier de l'ordre de S. Michel. Ses eſſais furent publiés en 1580. Ils ſont remplis de ſentimens libres & dangereux. Les graces les plus ſéduiſantes y ſont répandues au milieu du déſordre qui y regne ; & il plaît au point de pouvoir impunément parler preſque continuellement de lui-même. Montagne a renouvellé la philoſophie ſceptique. Il eſt mort à Montagne dans le Périgord, âgé de 60. ans.

Jean Bodin, juriſconſulte Angevin, ayant été en Angleterre en 1579. à la ſuite du duc d'Alençon, trouva que ſes livres de la république y étoient enſeignés publiquement à Londres & à Cambridge. Il mourut en 1596.

Scipion Ammirato, chanoine de Florence, a été un hiſtorien célébre. Nous n'en parlons ici que par rapport à ſes réflexions ſur Tacite, où l'on trouve une politique très-judicieuſe & des exemples fort inſtructifs. Il eſt mort en 1600. âgé de 69. ans.

Guillaume Barclai, conſeiller d'état & maître des requêtes du duc de Lorraine, puis profeſſeur royal dans l'univerſité d'Angers, a traité du gouvernement monarchique, ſuivant les principes de la plus ſaine politique. Il mourut en 1605.

Jean Barclai, fils du précédent, a compoſé deux eſpeces de romans (1) politi-

(1) *Ils ſont intitulés, l'un* Argenis, *& l'au-*

que

ques, dont le ſtile eſt dur & obſcur. Jean Barlai eſt mort en 1621.

Le ſeiziéme ſiécle, auquel on peut, ce me ſemble, donner le titre du plus ſavant (1) de tous les ſiécles, á retiré l'ancienne philoſophie des ténébres où elle étoit plongée : le dernier ſiécle a été plus loin. Il a critiqué cette ancienne philoſophie, & en a produit une, qui peut paſſer pour nouvelle, quoique le plus grand nombre de ſes découvertes ait ſa ſource dans les écrits des anciens : par exemple, le grand (2) principe de Deſcartes, de commencer par douter, eſt tiré d'Ariſtote. *Ariſtot. lib. 3. Metaph. c. 1.*

Le ſiécle le plus ſavant à été le ſeiziéme.

tre, Euphormionis Satiricon, *quoiqu'on doute ſi ce dernier n'eſt point de Guillaume Barclai.*

(1) *C'eſt une remarque très-juſte de Jean Barclai, que les ſiécles, comme les pays, ſe diſtinguent par différents caracteres. Euphorm. Satiric. part. 4. c. 2.*

(2) *Huet a objecté à Deſcartes qu'il avoit bientôt oublié le premier axiome de ſa philoſophie, de n'admettre que les vérités dont on eſt fort aſſûré ; puiſqu'il a donné plus d'effort à ſon imagination qu'aucun autre, & qu'il a fondé ſon hypothéſe ſur les arrangemens les plus arbitraires. Huet. cenſur. phil. Carteſ. c. ult. Mais on peut répondre que cette règle de Deſcartes ne regarde pas une ſcience telle que la phyſique, qui de ſa nature eſt conjecturale, & où il ne s'agit pas d'expliquer les phénoménes par des vérités démontrées, mais ſuivant des principes qui ſatisfaſſent l'eſprit, & qui ſoient ſi bien liés les uns avec les autres, qu'ils rendent compte de tous les effets naturels d'une maniere probable.*

La matiere ſubtile ſe trouve auſſi, ſous le nom d'éther, dans cet ancien philoſophe. Platon a dit, après d'autres phyſiciens qui l'avoient précédé, que les étoiles ſont autant de ſoleils. Lucréce explique, en toute occaſion, que les corps ſont compoſés de particules inſenſibles, dont les divers arrangemens cauſent la variété des objets viſibles. Pereira avoit écrit, environ cent ans avant Deſcartes, que les bêtes ſont des automates: & c'étoit une ancienne opinion renouvellée par ce médecin Eſpagnol. Les preuves Cartéſiennes de la ſpiritualité de l'ame, & la remarque qu'elle penſe toujours, ſont dans Claudien Mamert. Sturmius profeſſeur de Mathématique à Altorf, du Hamel de l'Académie Royale des ſciences, & Leibnits, ont taché de concilier (1) la philoſophie ancienne avec la moderne. Il eſt vrai qu'il ſe rencontre dans les anciens, des ſemences, pour ainſi dire, ou des prémices de la plûpart des choſes que les modernes ont dites; & que les principales propoſitions y ſont même énoncées d'une maniere entierement ſemblable: mais l'ordre qui les lie les unes

Plat. ap. Paling. Zodiac. lib. 11.

(1) *Les titres de ces ouvrages des trois auteurs ſont, ſavoir de Sturmius:* Phyſicæ conciliatricis tentamina; *de du Hamel:* De conſenſu veteris & novæ philoſophiæ; *de Leibnits:* De Ariſtotele recentioribus reconciliabili.

aux autres, les explications qui les développent, les vues ſyſtématiques, leur ont donné une forme différente, avec l'air de la nouveauté.

La fameuſe hypothèſe des tourbillons a été connue à Leucippe, à Platon, à Epicure. On trouve dans Leucippe l'axiome de mécanique employé par Deſcartes, comme le fondement de tout ſon ſyſtême, que la matiére a un mouvement naturel direct : l'ancien philoſophe avoit enſeigné que les atomes les plus ſubtils tendent à monter comme en s'élançant. *Diog. Laërt. in Leucipp. Democr. Epicur. & Archel.* *Diog. Laërt. in Leucipp.*

C'eſt le mouvement que Deſcartes auroit donné à ſa matiere ſubtile, s'il eût ſuivi ſes propres principes ; mais, par une contradiction des plus ſurprenantes, il place au centre du tourbillon ſolaire cette matiere ſubtile, qui doit avoir le plus de mouvement & de force centrifuge, & il envoie à la circonférence les corps les plus maſſifs. Ce qui eſt non-ſeulement contraire à ſes principes, mais encore à la mécanique qu'il emploie pour l'arrangement & la conſtruction des planétes & de l'atmoſphére qui les environne, où il aſſigne une place différente à ſes trois élémens, expliquant la peſanteur par la force centrifuge des corps les plus légers qui ayant plus de mouvement pour s'éloigner du centre, répercutent les corps plus maſſifs, & les repouſſent vers le centre. Contradiction de Deſcartes.

De Galilée, Gaſſendi, & autres modernes.

Galilée Florentin forma le premier le deſſein d'une phyſique moderne, dont on peut le regarder comme le fondateur. Il étoit fils naturel de Vicenzo Galilei noble Florentin: il fut profeſſeur à Padoue, & depuis à Piſe, & mourut en 1642. âgé de 78. ans.

Gaſſendi, en levant le maſque (1) contre Ariſtote, ne contribua pas peu à exciter Deſcartes par ſon exemple, quoique leur philoſophie ſoit contraire dans les principes fondamentaux. Gaſſendi naquit à Chanterſier, petit village de Provence, dans le Diocèſe de Digne le 22. Janvier 1592. il fut chanoine & prévôt de l'égliſe Cathédrale de Digne, & enſuite profeſſeur de philoſophie & de mathématique à Aix, puis à Paris. Il eſt mort le 24. Octobre 1655. âgé de 63. ans & 9. mois, dans la réputation d'un des plus ſavans hommes & des plus pénétrans philoſophes qui ayent paru. Ses écrits ſont plus recommandables par l'étendue des connoiſſances, que par la ſolidité des principes, qu'il fait conſiſter dans les atômes & le vuide.

(1) *Gaſſendi ſe déclara, dès l'année 1624. contre la philoſophie Péripatéticienne: mais l'ouvrage qu'il avoit commencé, excita tant de murmure & de tumulte qu'il n'oſa pas l'achever. Après en avoir publié les deux premiers livres, il ſupprima les cinq autres promis dans ſa préface. Vie de Gaſſ. liv. 1.*

René Deſcartes (1) naquit à La Haie en Touraine, en 1597. d'une famille noble, dont il y a des branches en Bretagne, & en Poitou; il commença par porter les armes en Allemagne & en Hongrie. Son inclination pour la philoſophie ſe détermina bientôt à la retraite; & pour n'être point interrompu dans ſes méditations, il ſe retira près d'Egmond, petite ville de Hollande, ſur le Zuyderzée, où il paſſa 25. ans à étudier la nature. La reine Chriſtine l'attira en Suéde, où il mourut le 2. Février 1650. quatre mois après y être arrivé: il étoit dans ſa cinquante-quatrième année. Rechercher dans la nature un mécaniſme général, dirigé par une ſageſſe & une puiſſance infinie, ramener tout à des loix univerſelles, & à des cauſes ſimples; retrancher le vain jargon de l'ancienne philoſophie, & les entités ou les cauſes ſuperflues de la nouvelle; c'eſt être dans la voie de la bonne philoſophie; & c'eſt la route que Deſcartes nous a tracée, en la ſuivant lui-même.

De René Deſcartes, & de ſa philoſophie.

La philoſophie Cartéſienne a été attaquée par deux objections principales: la premiere, *que les cauſes finales en ſont excluſes, pour n'y admettre que les mécani-*

(1) *La vie de Deſcartes a été écrite par Adrien Baillet.*

ques ; la ſeconde, qu'elle ſemble inſinuer qu'une matiere mue en rond a pu produire l'univers. Si Deſcartes n'a pas employé les cauſes finales à l'explication des phénoménes, c'eſt qu'elles appartiennent à des ſciences plus hautes, & qu'elles ne ſont, en aucune maniere, de la compétence du Phyſicien. La théologie & la métaphyſique remontent quelquefois aux décrets particuliers du ſouverain être ; mais le Phyſicien ne conſidére le créateur que dans la ſphére & l'enchaînement des cauſes naturelles. Ainſi ce ſeroit une explication fort éloignée du langage du Phyſicien & du but qu'il ſe propoſe, que de dire, par exemple, que les fleurs répandent des odeurs agréables, pour manifeſter les bienfaits de Dieu envers ſes créatures. Les cauſes finales ne pourroient être admiſes dans la phyſique, ſans l'anéantir, c'eſt-à-dire, ſans l'abſorber dans une cauſe primitive, unique, & univerſelle, qui eſt la providence. Il eſt permis aux phyſiciensde ſuivre d'autresvues moins élevées, mais qui peuvent être également pieuſes, & de contempler cette même providence dans les loix qu'elle a établies pour la production des phénoménes. Le Phyſicien n'examine pas pourquoi, mais comment ils arrivent : & ce ſeroit s'écarter de la fin de ſes recherches, que de ſubſtituer à la cauſe mécanique la cauſe

finale, comme ſi l'une pouvoit être employée à la place de l'autre. Ce ſont donc choſes entierement différentes, de reconnoître des cauſes finales, & de les admettre dans la phyſique.

La ſeconde objection n'eſt pas mieux fondée. Il faudroit être auſſi inſenſé qu'un Epicurien ou qu'un Spinoſiſte, pour croire qu'une matiere mue en rond, ou tout autre principe dépourvû d'intelligence, eût pû produire tout ce que nous voyons de merveilleux & de régulier dans l'univers. Maîs des loix conſtantes, uniformes, & qui annoncent d'autant plus la ſageſſe qu'elles ſont plus générales, préſentent-elles à l'eſprit l'idée, ni même le ſoupçon, d'un principe aveugle ? Ne ſont-elles pas, au contraire, ce qui lui eſt le plus oppoſé ? Et cette maniere de philoſopher (quelque diſproportion qu'il y ait entre des lumieres auſſi bornées que celles de notre entendement, & une puiſſance infinie) ne paroît-elle pas plus digne du créateur, que les qualités occultes des anciens philoſophes, que les ames (1) plaſtiques de Harſoeker, que les principes vitaux de Cudworth & de Grew, que les attractions variables des Newtoniens, ou cette multiplication d'entités

(1) *Il ſera parlé de ces ames plaſtiques dans la ſeconde partie du ſecond livre, chapitre cinquiéme.*

différentes & de loix particulieres, introduite dans la nature par quelques philoſophes modernes?

Enfin dans la phyſique de Deſcartes, les hypothèſes vraiſemblables, conformes à un mécaniſme connu, & propres à rendre raiſon de tous les phénoménes, en quoi conſiſte la vraie phyſique, doivent être diſtingués de ce briſement des cubes qui compoſoient le cahos & qui ont formé les trois élémens imperceptibles: ce qui eſt proprement, comme Deſcartes lui-même s'en eſt expliqué, le roman de la phyſique. Quelle eſt donc l'injuſtice de l'accuſation du P. Hardouin, & des ſoupçons de Ray & de Cudworth? J'avoue que les raiſonnemens de Deſcartes ſur l'impoſſibilité métaphyſique du vuide & ſur l'excluſion des bornes du monde matériel, ménent à l'infinité & à l'éternité de la matiere. Mais Deſcartes n'a pas toujours raiſonné conſéquemment. La conſtruction de l'univers, telle qu'il l'a ſuppoſée, ſe contredit en ce qui concerne, d'un côté, la matiere dont il compoſe le ſoleil, & de l'autre, l'explication qu'il donne de la peſanteur. Il s'eſt trompé, en ſoutenant que les eſſences des choſes & les vérités métaphyſiques dépendoient de la volonté arbitraire de Dieu. Il n'a pas apperçu davantage où conduiſent ſes principes outrés ſur le vui-

Harduin. de Atheis detectis. Cudw. Syſt. intell. Ray, de l'exiſt. de Dieu.

de, & ſon opinion du monde matériel indéfini. Peut-on ſoupçonner de matérialiſme celui de tous les philoſophes, qui a le mieux établi la diſtinction des deux ſubtances ſpirituelle & matérielle? L'impie, loin de démontrer d'une maniere invincible la ſpiritualité & l'immorralité de l'ame, n'acquieſcera jamais à un dogme qui diſſiperoit, malgré lui, les ténébres où il s'efforce de ſe plonger.

Le Cartéſianiſme a été attaqué injuſtement ſur le myſtére de l'Euchariſtie. Premiérement, c'eſt un principe certain que les myſtères ſont au-deſſus de la raiſon & de la philoſophie: il n'y a donc aucun inconvénient à ſoutenir des principes phyſiques qui ſe rapportent à la matiere & à la forme; quoique ces principes, appliquables naturellement à tous les corps, ne convinſſent pas au corps véritable & réel de Jeſus Chriſt, dans le myſtére de la tranſubſtantiation. Le même myſtére n'empêche pas non plus, que toutes les perſonnes ſenſées ne ſoutiennent, comme une vérité naturelle, qu'un corps ne peut être en pluſieurs lieux à la fois; ſuivant cet axiome évident, que ce qui eſt impoſſible dans l'ordre naturel, eſt poſſible à Dieu. Il n'y a d'impoſſible à une toute-puiſſance infinie, que ce qui eſt contradictoire; comme ſi l'on diſoit: *Un corps eſt en tel lieu, & n'eſt pas dans*

le même lieu. On ne pourroit donc objecter valablement à Deſcartes d'avoir employé en phyſique, des principes qui n'ont d'application qu'aux choſes d'un ordre naturel.

Mais il y a plus : les principes phyſiques de Deſcartes nous fourniſſent la maniere la plus convenable de conſidérer le voile du très ſaint Sacrement de l'autel. Le Péripatéticien ne s'entend pas lui-même, lorſqu'il dit qu'il y a, dans les corps, des entités vulgairement appellées *accidens*; & qu'entre ces entités, il y en a principalement une appellée *quantité*, qui fait que le corps eſt étendu, ſans que cette quantité ſoit de l'eſſence de la matiere ; & que le corps de Jeſus Chriſt demeure ſans étendue dans le myſtere de l'Euchariſtie, où l'entité accidentelle au pain eſt conſervée. La foi du Cartéſien eſt plus claire, plus énergique, & exprime mieux la réalité de la préſence du corps de Jeſus-Chriſt. En conſervant l'eſſence & les propriétés de la matiere, le Cartéſien croit qu'il paroît du pain où il n'y en a point ; & que nos ſens n'apperçoivent pas un corps humain, où il y en a un réellement, ſavoir le corps de Jeſus-Chriſt, avec l'étendue, l'impénétrabilité, & toutes les propriétés qu'il avoit ſur la croix.

Il eſt de la nature des accidens de ne (1) pouvoir être conçus ſans le ſujet au-

(1) *Un des premiers principes de la métaphyſi-*

quel ils ont une adhérence néceſſaire. Le langage Péripatéticien *d'accidens abſolus*, préſente à l'eſprit une apparence de contradiction, qui n'eſt pas dans le myſtére : car des accidens, qui ſubſiſtent par eux-mêmes, ſont des accidens non accidens. La philoſophie Cartéſienne nous ſuggére une idée, dans laquelle les adverſaires de la foi ne peuvent trouver aucun prétexte plauſible de chicane. Cette phyſique ſupprime les accidens de tous les corps, en expliquant que la rondeur, par exemple, n'eſt que le corps lui-même, figuré de maniere à faire une telle impreſſion ſur nos ſens. Il réſulte de ce principe, qu'on ne doit plus dire, ſuivant l'ancien langage de l'école, que les accidens du pain reſtent ſans la ſubſtance du pain, dans le très ſaint Sacrement de l'autel ; mais plutôt, que quoiqu'après la tranſubſtantiation il y ait une étendue réelle, & un arrangement des parties de la matiere qui conſtitue un corps humain, nos organes ſont affectés comme par une hoſtie ou une très-petite portion d'hoſtie.

L'auteur de *la diſſertation phyſique & théologique, ſur les accidens de l'Euchariſtie*, entreprend de prouver que les eſ-

Mém. de Trév. Octob. 1739. Nouveil. littér.

que eſt : Non entis nulla ſunt accidentia. *N'y ayant plus de pain après la tranſubſtantion, il n'y a donc plus d'accidens du pain. C'étoit une mauvaiſe expreſſion d'un ſentiment orthodoxe.*

peces euchariſtiques ſont des accidens phyſiques, réels, diſtingués de la ſubſtance, & ſéparés de leur ſujet, ou, comme on parle dans l'école, des accidens abſolus. Il appuye beaucoup ſur la condamnation de la ſeconde propoſition de Wiclef, proſcrite au concile de Conſtance : *les accidens ne demeurent point ſans ſujet dans le Sacrement de l'Euchariſtie.* La condamnation du concile ne tombe que ſur cette héréſie de Wiclef (qui eſt encore aujourd'hui l'opinion Luthérienne), que dans le très-ſaint Sacrement de l'autel la ſubſtance du corps de Jeſus-Chriſt eſt jointe à la ſubſtance du pain. Mais dès que l'on croit la tranſubſtantiation, il eſt indifférent à l'orthodoxie de la foi, d'expliquer les apparences du pain qui reſtent, ou par des accidens abſolus comme les Péripatéticiens, ou par une ſimple affection de nos organes, en conſervant au corps de Jeſus Chriſt l'étendue & l'impénétrabilité, comme les Cartéſiens. Il eſt très-aſſûré que le Concile de Conſtance n'a pas eu intention de prononcer ſur une queſtion de mots, alors non formée, ni prévue. C'étoit s'exprimer très-improprement que de dire qu'après la tranſubſtantiation les accidens du pain reſtoient dans le ſacrement : il n'y reſte aucun être, ni ſubſtance, ni modalité, ni accident qui ait appartenu au pain ;

mais les organes de nos ſens continuent de recevoir la même impreſſion, que ſi la ſubſtance du pain étoit encore ſur l'autel.

C'eſt donc à tort que quelques Calviniſtes avoient objecté, que ceux qui ſuivent les principes de Deſcartes, ne peuvent croire la tranſubſtantiation poſſible: ce qui a été réfuté dans *le traité de la perpétuité de la foi touchant l'Euchariſtie*, & dans *l'apologie pour les Catholiques*. *Perpét. de la foi, t. 3. liv. 7. ch. 10. Apol. pour les Cathol. part. 2. ch. 3. Edit. de 1732.*

La philoſophie de Deſcartes eſt fort maltraitée dans le dictionnaire de Moréri, article *Cartéſianiſme*. L'auteur de cet article prend le plein pour une matiere dure & ſolide, comme ſi le plein donnoit l'excluſion à la fluidité, ſur laquelle eſt fondé tout le ſiſtême Cartéſien. *La foi apprend*, ajoute t'il, *que le corps de Jeſus-Chriſt ne perd rien de ſa ſubſtance dans le Sacrement de l'Euchariſtie, quoiqu'il y perde beaucoup de ſon étendue: ainſi l'on ne peut pas dire que l'étendue ſoit l'eſſence de la matiere.*

Cet argument pèche par le principe & la conſéquence. La foi nous apprenant que le corps de Jeſus Chriſt, qui eſt réellement préſent dans le très-ſaint Sacrement de l'autel, eſt le même qui a ſouffert ſur la croix, comment pourroit on accorder ce dogme avec cette propoſition, que le corps de Jeſus-Chriſt, dans l'Euchariſtie, perd beaucoup de ſon éten-

due ? Pour moi je crois fermement que le corps de Jeſus-Chriſt, dans le très-ſaint Sacrement de l'autel, a la même étendue, mais que ſon apparence eſt ſouſtraite à mes regards & à tous mes ſens ; & qu'il y occupe l'eſpace d'une maniere miraculeuſe, imperceptible, inconcevable même, & qui n'a rien de phyſique.

D'ailleurs, l'eſſence de la matiere ne conſiſte pas dans plus ou moins d'étendue, mais dans l'étendue : enſorte que l'argument du dictionnaire eſt auſſi mal fondé dans la concluſion que dans l'antécédent. La fin de cet article renvoye à celui de *philoſophie*, dont l'auteur, qui étoit dans des ſentimens entiérement oppoſés, a porté fort haut la gloire du Carteſianiſme, & en a fait un grand éloge.

Après avoir diſcuté les objections les plus eſſentielles qui ayent été faites contre la principale ſecte de la philoſophie moderne, reprenons l'ordre hiſtorique des philoſophes du dix-ſeptiéme ſiécle.

François Bacon, chancelier d'Angleterre, & comte de Vérulam, étoit fils de Nicolas (1) Bacon, auſſi chancelier d'Angleterre. La libéralité de François Bacon envers les gens de lettres, le fit tomber

(1) *Nicolas Bacon recevant la viſite d'Elizabeth, & cette reine lui ayant dit : Mylord Chancelier, votre maiſon eſt bien petite ; il répondit : Madame c'eſt V. M. qui m'a fait trop grand pour ma maiſon.*

dans l'indigence. Etant devenu vieux, il écrivit à Jacques I. pour demander à ce prince quelque grace qui le mît en état de ſubſiſter, *Afin*, diſoit-il, *que n'ayant ſouhaité de vivre que pour étudier, il ne fût pas obligé à la fin de ſes jours d'étudier pour vivre.* Il mourut le 9. Avril 1626. âgé de 66. ans, ſi pauvre, qu'à peine laiſſa-t il de quoi être enterré.

Le P. Athanaſe Kircher, Jéſuite, a ſondé les abîmes de la terre dans ſon monde ſous-terrein, & il a parcouru les cieux dans ſon voyage extatique. Toute ſa philoſophie eſt ornée d'une vaſte érudition. Il mourut en 1680. âgé de 82. ans.

Blaiſe Paſcal naquit à Clermont en Auvergne, en l'année 1623. Son pere a été préſident de la cour des aides d'Auvergne, & intendant de la généralité de Rouen. On a dit de Blaiſe Paſcal, qu'il avoit appris avant l'âge de douze ans les principes de la géométrie, ſans maître & ſans livres, & qu'il avoit ſi bien conduit ſes idées & ſes raiſonnemens, qu'à un âge ſi tendre & ſans aucun ſecours, il étoit (1) arrivé par la ſeule force de ſon génie à la 32. propoſition du premier livre des élémens d'Euclide. Paſcal a paſſé pour auteur d'un traité des ſections coniques à

(1) *Tout cela eſt réfuté dans le voyage du monde des Deſcartes, part. 3.*

seize ans, comme s'il l'eût tiré du seul fond de son esprit, sans aucune instruction : mais Descartes jugea que le jeune auteur avoit beaucoup appris du nommé Desargues, ce qui fut confirmé à Descartes par l'aveu que Pascal lui en fit lui-même. A l'âge de 19. ans, Pascal inventa & donna au public le triangle arithmétique. Son traité de la pesanteur de l'air, & celui de l'équilibre des liqueurs, ont été des fondemens de plusieurs découvertes physiques, constructions de machines, & expériences très-instructives. Il mourut en 1662. âgé de 39. ans.

Descart. t. 2. lett. 38.

François de la Mothe-le-Vayer (1)

(1) *Il ne doit pas être confondu avec Roland Le-Vayer, seigneur de Boutigny, maître des requêtes, & intendant de Soissons, qui a excellé dans la connoissance du droit public. Ce dernier a publié en 1665. un traité de la peine du péculat; en 1669. un autre traité de l'autorité du roi touchant l'âge nécessaire à la profession religieuse; & en 1682. une dissertation sur l'autorité légitime des rois en matiere de régale. Le Vayer de Boutigni est mort en 1687. Jacq. le Long, Biblioth. hist. Il est aussi auteur du roman de Tarsis & de Zélie, qu'on a attribué à l'abbé Le Vayer, fils de la Mothe-Le-Vayer, & auquel Despreaux à adressé une de ses épitres. Cette famille, célébre dans la magistrature & dans les lettres, est d'une ancienne noblesse, originaire de Bretagne, & établie depuis longtems dans le Maine. On trouve dans le seiziéme siécle la réception de François Le Vayer de la Maison neuve, chevalier de Malte en l'année 1531. Hist. de Malt. t. 3. Prieuré d'Aquitaine.*

conſeiller d'état, précepteur de Philippe de France, frere unique de Louis XIV. & l'un des 40. de l'académie Francoiſe, lors de ſon (1) inſtitution, a fait briller une philoſophie ſceptique, par des écrits également ingénieux & ſavans, & remplis d'une critique très-fine.

Thomas Hobbes, Anglois a compoſé des ouvrages de politique & de philoſophie; il a débité beaucoup d'erreurs ſur les matiéres métaphyſiques. Son traité du faſte des Géométres eſt une critique de leur méthode, ſans attaquer la géométrie. Il défendit avec beaucoup de zéle les droits de la royauté, & il eut une penſion de Charles II. roi d'Angleterre. Il mourut le 4. Décembre 1679. âgé de 91. ans.

Robert Boyle, fils de Richard Boyle, comte de Cork en Irlande, a enrichi la phyſique d'un grand nombre d'expérien-

(1) *Bayle a repris mal à propos Moréri, d'avoir dit que Le-Vayer fut des premiers qui furent reçus dans l'Académie Françoiſe. Bayl dict. not. A, art. Le-Vayer. Il eſt vrai qu'il fut élu à la place d'un Académicien mort; mais il eſt marqué par Pelliſſon, au même endroit que Bayle cite, hiſt. de l'Acad. p. 228. que le nombre des Académiciens n'étoit pas encore rempli, lors du choix qui fut fait de la Mothe-Le Vayer, & que ce ne fut qu'après ſa réception du 14. Février 1639. que la compagnie eut ſon nombre de quarante complet, par la réception de Priſac, huit jours après.*

ces. Il eſt mort le 30. Décembre 1691. Je parle ailleurs des aſtronomes. A l'égard de la politique & de la morale, ce ſiécle s'honore à juſte titre des ouvrages de Bignon, Grotius, Saumaiſe, Charon, Senault.

Jerôme Bignon a laiſſé une réputation ſi illuſtre, que ſon nom ſeul fait ſon éloge. Ce qu'on a raconté de ſon enfance tient (1) du prodige. Il compoſa à l'âge de 19. ans le livre de l'excellence des rois & couronne de France, & il n'avoit que 22. ans, quand il publia ſon ſavant commentaire ſur les formules de Marculſe, le dernier de ſes ouvrages imprimés.

Hugues Grotius a été appellé le juriſconſulte des rois : ſon livre *du droit de la guerre & de la paix*, qui nous donne occaſion de parler de cet auteur célébre, a été regardé comme un chef d'œuvre pour le droit public. Grotius ayant été condamné à une priſon perpétuelle, pour avoir ſoutenu avec chaleur la doctrine des Arminiens, ſe ſauva dans un coffre qui ſervoit à tranſporter des livres que ſa femme lui faiſoit tenir. Il réſida 13. ans en

(1) *Il paſſe pour avoir été auteur dès l'âge de dix ans, ayant compoſé, à cet âge, une deſcription de la terre ſainte. Son épitaphe à ſaint Nicolas du Chardonnet commence par ces mots :* Hieronymus Bignon, ſui ſæculi amor, decus, exemplum, miraculum, &c.

France, en qualité d'ambaſſadeur de Chriſtine, reine de Suéde. Il mourut à Roſtock, le 28. Août 1645. dans ſa 63. année.

Claude Saumaiſe, fils de Benigne Saumaiſe, doyen du parlement de Bourgogne, eſt non ſeulement renommé par l'étude de la critique, mais pour avoir défendu les droits des ſouverains contre Milton. Saumaiſe mourut en 1653. âgé de 65. ans.

Environ dans le même tems, Algernon Sidney, fils de Robert Sidney, comte de Leiceſtre, a écrit un traité du gouvernement, où il attaque ſans ménagement l'autorité monarchique, en ſe propoſant de réfuter le livre de Robert Filmer, intitulé *Patriarcha*. Sidney ayant compoſé des écrits fort ſéditieux, & cabalé contre l'état d'Angleterre, fut condamné à avoir la tête tranchée, & il fut exécuté.

Pierre Charron, chantre & théologal de Condom, a traité de la ſageſſe, d'une maniére ſi conforme au titre de ſon livre, que Naudé, dans ſa bibliographie, ne fait point de difficulté de l'élever au deſſus de Socrate. Charron mourut le 16. Novembre 1603. âgé de 62. ans.

Jean-François Senault, né à Paris en 1601. entra fort jeune dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire, etablie depuis peu en France par le cardinal de Bé-

rulle. Il refuſa par modeſtie l'épiſcopat ; il fut chef de ſa compagnie en 1662. & il exerça cette charge juſqu'en 1672. Son livre de l'uſage des paſſions contient une morale exquiſe, & dont le ſtile eſt très-fleuri, ſuivant le goût de ce tems-là.

Je ne paſſerai pas les bornes du dernier ſiécle. J'ai traité fort ſuccintement ce qui concerne les philoſophes modernes, qui ſont bien plus généralement connus de nous, & par la proximité du tems, & par le progrès de leurs opinions, que j'expliquerai amplement, quand l'occaſion s'en préſentera.

On doit à la philoſophie moderne cette juſtice, que l'eſprit méthodique y régne beaucoup plus que dans la philoſophie ancienne.

Non contens de l'eſprit de méthode, les modernes ſe ſont attachés aux vues ſyſtématiques, preſque inconnues aux anciens, & introduites ſurtout par Deſcartes. Elles ſont ſujettes à de grands défauts ; comme d'engager plus avant dans l'erreur, en fixant l'eſprit avec opiniâtreté à une ſeule route ; de le remplir de préjugés ; de ramener aux mêmes principes, par des explications forcées, tout ce qui ſe préſente, & ſouvent à des principes très-défectueux ; d'écarter tout ce qui n'eſt pas conforme à ces principes, & de faire diſparoître par cette prévention les raiſons

les plus déciſives ; enfin d'établir prématurément des opinions que les expériences particuliéres n'ont pas ſuffiſamment autoriſées. On rencontre quelquefois des eſprits ſyſtématiques, qui ne peuvent ſortir de l'hypothèſe où ils ſe ſont concentrés, comme dans une ſphére qui borne abſolument leurs facultés. Mais ces défauts ne ſont pas inſurmontables, & ils ne doivent pas faire rejetter les vues ſyſtématiques, dont les anciens ont eux-mêmes reconnu la néceſſité à l'égard de l'aſtronomie ; & ſans leſquelles un philoſophe ne peut être d'accord avec lui-même, ou plutôt ſans leſquelles il ne peut y avoir de philoſophie.

Amaſſer ſimplement des faits & des expériences, c'eſt ſe borner à un détail de l'hiſtoire naturelle : mais on ne peut être ni aſtronome, ni phyſicien, ſans un ſyſtême. L'objet de la phyſique n'eſt pas de chercher des phénoménes, mais d'expliquer ceux qui ſont connus.

Si les hypothèſes ſont incertaines, c'eſt le défaut de nos lumiéres, & non pas de la méthode ſyſtématique. Qu'eſt ce qu'un amas de vérités phyſiques qui n'ont aucune liaiſon entr'elles ? Je ſoutiens même qu'il eſt impoſſible d'expliquer aucun effet naturel, ſans adopter, au moins pour cette occaſion, quelque hypothèſe. Or quelle ſeroit l'imperfection d'une philoſo-

phie, qui expliqueroit les phénoménes particuliers, tantôt par une hypothèſe, tantôt par une autre; en ſorte que ne voulant donner la préférence à aucune route, elle ſe précipiteroit néceſſairement dans le plus pernicieux des écueils, qui eſt celui des contradictions.

Un phyſicien ſans ſyſtême peut être comparé à un homme qui n'a aucun caractère décidé, ou à un politique ſans principes, qui ne ſe détermine que par la conjoncture préſente. En effet, qu'eſt-ce qu'un ſyſtême? N'eſt-ce pas un arrangement général, qui embraſſe & lie enſemble toutes les vérités correſpondantes, & qui eſt en même tems capable de prévoir & de parer tous les obſtacles? Or peut-on s'aſſûrer d'une découverte particuliére, qui ſera ſujette à être renverſée, ou par des vérités qui ne pourront être conciliées avec elle, ou par des obſtacles imprévûs? On ne peut donc faire aucun progrès dans la recherche de la vérité ſans des vues ſyſtématiques; & ſoit dans la morale, ſoit dans la politique, ſoit dans la philoſophie, il eſt indiſpenſable de les employer, & ſe conduire par elles.

Le ſtile de la philoſophie a paſſé pluſieurs fois d'une extrémité à l'autre. L'éloquence de Platon lui prêta autrefois beaucoup de brillant: on ne peut rien lire de plus barbare que ce qui a été écrit

par les Arabes & les Scholaſtiques : quelques-uns de nos philoſophes modernes ont joint toute ſorte d'agrémens a la plus exacte préciſion ; & l'on peut leur appliquer à juſte titre, ce qu'Eratoſthéne diſoit ancienement (1) de Bion, qu'il avoit habillé la philoſophie d'une robe ornée de fleurs. *Diog. Laërt. in Bion.*

La phloſophie moderne a eſſuyé de grandes contradictions, avant que de pouvoir s'établir. La phyſique de Deſcartes a été proſcrite par les univerſités de Caën, & d'Angers. L'aſſemblée générale de l'Oratoire fit un décret en 1678. par lequel elle déclare qu'elle n'embraſſe aucun parti ; qu'elle veut demeurer en liberté de pouvoir tenir toute bonne & ſaine doctrine ; qu'elle ne défend d'enſeigner, que celles qui ſont condamnées par l'égliſe, ou qui pourroient être ſuſpectes des ſentimens de Janſénius & de Baïus, pour la théologie, & des opinions de Deſcartes, pour la philoſophie. *Voyag. du mond. de Deſcart. part. 3. p. 269. & 278.*

Cependant cette philoſophie, ſuivant les réflexions du célébre Arnaud, a rendu de grands ſervices à la religion. » En » effet, les méditations de Deſcartes,

(1) *Bion, dont il eſt parlé ici, originaire de Scythie, & qui fut en faveur auprès d'Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, eſt différent de Bion d'Abdére, diſciple de Démocrite. Diogéne de Laërce fait mention de pluſieurs autres Bions.*

» ajoute-t-il, peuvent être regardées com-
» me un inſtrument dont la providence
» a voulu ſe ſervir pour arrêter la pente
» que beaucoup de perſonnes de ces der-
» niers tems ſemblent avoir à l'irréligion
» & au libertinage. N'a-t-on pas ſujet de
» croire que Dieu, qui cache quelque-
» fois, ſous des moyens purement hu-
» mains, l'accompliſſement des biens ſur-
» naturels qu'il répand, a eu pour but la
» guériſon de ces malades, en les forçant
» d'entrer dans de juſtes défiances de leurs
» lumiéres, lorſqu'il leur a ſuſcité un
» homme qui a eu tant de qualités natu-
» relles ſi propres à les toucher; une pé-
» nétration d'eſprit tout à fait extraor-
» dinaire dans les ſciences les plus ab-
» ſtraites; une application à la ſeule phi-
» loſophie, ce qui ne leur eſt pas ſuſpect;
» une profeſſion ouverte de ſe dépouiller
» de tous les préjugés communs, ce qui
» eſt fort à leur goût: & qui, par les pro-
» pres armes des incrédules, a trouvé le
» moyen de les convaincre, pourvû qu'ils
» veuillent ſeulement ouvrir les yeux à la
» lumiére qu'on leur préſente? «

Rien n'étoit plus injuſte que les accu-ſations, qu'un zèle mal entendu, ou que l'envie, avoit ſuſcitées contre le principe fondamentale du Cartéſianiſme. Nous les avons déja réfutées: mais on peut reve-nir plus d'une fois à des objections ſi ſou-

vent

vent rebattues. L'hypothèſe des loix générales du mouvement établies par le créateur, eſt une explication phyſique de la divine parole, par laquelle il a créé l'univers : de même que la tranſmiſſion de la lumiére par les globules du ſecond élément, eſt une maniére de concevoir, en phyſicien, l'effet de ce commandement ſublime : *Que la lumiére ſoit.*

Le chancelier Bacon a fait d'avance, non- ſeulement l'apologie, mais l'éloge du Cartéſianiſme, en diſant : *Que celui qui conſidérera les cauſes ſecondes, comme ſéparées & déſunies, pourra s'y borner, & n'aller pas plus loin : mais que s'il les obſerve comme liées & enchaînées les unes aux autres, il eſt forcé d'avoir recours à une ſageſſe infinie, qui a créé le tout, & qui en maintient l'arrangement.*

Les Cartéſiens ne rapportent donc les effets naturels aux loix générales du mouvement, qu'autant qu'ils conſidérent ces loix comme l'ouvrage de l'intelligence infinie & parfaitement libre. Il eſt indifférent à la foi d'aſſigner au mouvement une direction plutôt qu'une autre, d'étendre ou de reſſerrer les ſphéres & leurs tourbillons : & l'équité demande ſurtout qu'on ne regarde que comme une hypothèſe très - innocente, ce que Deſcartes a lui-même traité de roman. Ce grand philoſophe aura toujours la gloire d'avoir con-

ſidéré l'ouvrage du créateur, de la maniére la plus digne d'une toute-puiſſance infinie, & ſous la forme la plus étendue & la plus magnifique.

Enfin la philoſophie moderne a ſurmonté les obſtacles; elle s'eſt attiré l'élite des ſectateurs, & elle a pénétré dans les écoles mêmes, où les partiſans d'Ariſtote ne ſont pas aujourdui les plus nombreux. Mais depuis peu une phyſique nouvelle, qui ne s'explique guère que par des calculs d'algébre, commence à s'établir. Les principes en ſont entiérement oppoſés à ceux de Deſcartes. L'attraction & le vuide y ſervent de fondement aux hypothèſes; peu s'en faut que la philoſophie Cartéſienne ne devienne ſurannée, & que les Newtoniens ne regardent aujourdui Deſcartes, comme les Cartéſiens dans le dernier ſiécle regardoient Ariſtote; une philoſophie obſcure, hériſſée de calculs, met bien plus d'intervalle entre les ſavans & le peuple. Les qualités occultes reparoiſſent avec un air profond & ſublime; & le titre impoſant de démonſtrations eſt prodigué à des opinions deſtituées de la vrai-ſemblance requiſe pour rendre une hypothèſe ſoutenable. Mais ſi les diſciples de la nouvelle ſecte ſont moins myſtérieux que les Pythagoriciens; ſi leurs principes ſont expoſés au grand jour, ou par eux-mêmes, ou

par leurs adverſaires ; la chute de cette philoſophie ſera encore plus rapide que ſon élévation.

CHAPITRE XV.

Hiſtoire de l'Aſtronomie.

L'Hiſtoire de la Philoſophie comprend celle de l'aſtronomie, qui en eſt une des parties les plus utiles ; ſoit à l'agriculture, pour diſtinguer les ſaiſons propres à cultiver la terre ; ſoit au commerce, pour prendre les tems convenables aux voyages, & pour règler la navigation ; ſoit au métier de la guerre, pour ne former qu'à propos les grandes entrepriſes ſur terre & ſur mer ; ſoit à la politique & à la religion, pour marquer les jours deſtinés aux affaires & aux fêtes, & pour règler le calendrier eccléſiaſtique & civil. Enfin l'uſage de l'aſtronomie s'applique à tous les beſoins qu'on peut avoir de la connoiſſance du tems. Outre ces utilités, cette ſcience eſt l'objet le plus noble des contemplations de l'eſprit humain dans les choſes phyſiques.

Cette hiſtoire remonteroit bien haut, ſi l'on prétendoit la commencer, depuis que les enfans de Seth, ſuivant Joſeph, Colonnes des enfans de Seth.

élevérent deux colonnes, l'une de pierres, l'autre de briques, pour tranſmettre à la poſtérité les connoiſſances aſtronomiques qui y étoient gravées. Si l'on en croit (1) Euſtathe, les colonnes furent élevées par Seth, & non par ſes enfans. Comme les fils d'Adam apprirent de lui que le monde périroit par l'eau & par le feu, une des colonnes étoit de pierres & l'autre de briques ; la premiére pour réſiſter aux ravages de l'eau, la ſeconde pour être conſervée dans un embraſement. Joſeph dit qu'on aſſûroit que la colonne de pierre ſe voyoit encore (2) dans la terre Siriade : Euſtathe avance, comme de lui-même, que cette colonne étoit encore ſur pié de ſon tems.

Euſtath. in hexaëmer.

Les interpretes & les commentateurs de Joſeph ont des opinions très différentes ſur le pays marqué par cette terre Siriade. Il y a des ſentimens pour la Sirie, pour l'Egypte, pour les Indes : Havercamp, dans ſon commentaire ſur Joſeph, eſt porté à croire que la terre Siriade doit s'entendre de la Chine. Il attribue ce ſentiment à Syncelle & à Manethon. On s'eſt fondé, pour le ſoutenir, ſur ce que les anciens donnoient aux Chinois le nom

(1) *S. Euſtathe, patriarche d'Antioche, eſt mort l'an 337. de l'ére Chrétienne.*

(2) Κατὰ γὴν τὴν Σιριάδα. *Joſeph, antiq. liv. 8. c. 2. D'Andilly traduit dans la Syrie : mais Joſeph ne l'appelle jamais ainſi.*

de Séres : il ajoute que la ſituation de cette colonne, à l'extrémité de l'Aſie, eſt peutêtre la raiſon de ce qu'elle a été ſi peu connue des anciens, & de ce que l'aſtronomie ſe trouve cultivée à la Chine depuis les tems les plus reculés, Mais cette opinion eſt inſoutenable par trois raiſons : la premiere, que Joſeph ni Euſtathe n'euſſent pas pu s'informer de la durée de cette colonne, ſi elle avoit été placée à la Chine ; car on n'avoit, en Judée ni à Antioche, aucun commerce avec la Chine, dans les premiers ſiécles de l'êre Chrétienne : la ſeconde, que ces deux auteurs n'euſſent pas déſigné la Chine par la terre Siriade, ſans obſerver combien cette région étoit éloignée & peu acceſſible : la troiſiéme, que quoique l'aſtronomie & les annales Chinoiſes n'approchent pas des antiquités que quelques auteurs leur attribuent, cependant ſi un monument auſſi curieux & auſſi remarquable y eût été conſervé au-delà du 4. ſiécle depuis J. C. on en eût remarqué quelques traces dans les livres & dans la tradition des Chinois.

On trouve dans la ſainte écriture, pluſieurs lieux nommés Seïr, Seïra, Sehirath : mais ſi cette précieuſe colonne eût exiſté dans la Judée ou aux environs, les auteurs Grecs & Latins ſeroient remplis de ſa deſcription : combien aurions nous de

1. *Paral.* c. 4. v. 42. 4. *Reg.* c. 8. v. 21. *Judic.* c. 3. v. 26.

commentateurs ſur les caractères aſtronomiques qui y étoient gravés ? Si la colonne eût été élevée dans la Syrie, dans l'Egypte, ou dans les Indes, elle n'eût pas échappé davantage aux recherches des Grecs, qui ont entrepris les plus longs voyages pour s'inſtruire dans l'aſtronomie. On a dit, avec un peu plus de vraiſemblance, qu'une région appellée Siracéne, auprès de la Mingrelie, dont il eſt parlé dans les géographies de Ptolémée & de Niger, eſt très-fertile & très-abondante en fruits : que le naphte, qui y coule comme un bitume liquide, aura ſervi d'un ciment très-propre à donner beaucoup de ſolidité aux colonnes des enfans de Seth : que la terre Siracéne ou Siriade auprès de la Mingrelie, faiſoit partie anciennement du royaume des Parthes ; & que ces peuples n'ayant jamais été curieux de monumens anciens ni aſtronomiques, il n'eſt pas étonnant que cette colonne, qui étoit reſtée après le déluge, n'ait point été célébrée par l'antiquité.

Mais les noms de Siracéne & de Siriade ont peu de rapport. Si les Parthes ne furent pas curieux de monumens anciens ni d'aſtronomie, on ne trouve pas, non plus, qu'ils défendiſſent l'entrée de leur pays aux étrangers : & les ſavans auroient dû s'y rendre de toutes parts pour examiner la colonne aſtronomique.

Voſſius paroît le mieux fondé à expliquer la terre Siriade par le lieu nommé Sehirath dans le livre des Juges. C'étoit une campagne dépendante de Jéricho, où l'on voyoit quelques figures (1) ſculptées. Cette ſculpture apparemment repréſentoit des caractères aſtronomiques, attribués fauſſement aux enfans de Seth : mais Huet conjecture très-probablement que ce monument, qui eſt toujours demeuré fort obſcur, étoit quelque ouvrage informe des anciens habitans de la terre de Chanaan, qui à l'imitation des Chaldéens & des Egyptiens leurs voiſins, s'appliquoient à l'aſtronomie ; & qui, ſuivant la coûtume des Egyptiens, gravoient ſur des pierres les choſes dont ils vouloient faire paſſer le ſouvenir à la poſtérité. Voilà ce que Joſeph aura pris pour une colonne des enfans de Seth, & il aura été bien aiſe de s'y tromper, pour faire valoir les antiquités de ſa nation, pour leſquelles on ſait quel étoit ſon zèle.

Iſaac Voſſ. de ætate mundi, c. 10.

Huet. de ſitu parad. terr. c. 17.

Comment cette colonne eût-elle ſubſiſté, depuis des tems antérieurs au déluge juſqu'après le quatriéme ſiécle de l'ère Chrétienne, ſans qu'aucun aſtronome, hiſtorien, ni géographe, en euſſent fait mention ? L'hiſtorien ſacré, qui parle des arts inventés avant le déluge, n'auroit-il

(1) *Les Septante nomment ces ſculptures*, τὰ γλυπτά. *Judic. c. 3. v. 26.*

rien dit d'un monument auſſi digne de mémoire, & auſſi glorieux à la race de Seth? Le ſilence de tous les auteurs ſacrés & profanes devient en cette occaſion, une preuve négative mais invincible, que le monument le plus capable d'attirer l'attention de tous les ſavans n'a pas pû ſubſiſter, pendant plus de trois milliers d'années, & n'avoit été connu, parmi tous les auteurs, que de Joſeph, qui n'en parle même pas comme témoin oculaire, mais ſur un ſimple oui dire, & d'Euſtathe, qui a ſuivi, avec trop de crédulité, le témoignage de Joſeph.

Quoi qu'il en ſoit des deux colonnes aſtronomiques, nous ſommes très-aſſurés par la Genéſe, que les premiers hommes ont dû tenir un compte exact du nombre de jours que dure une révolution des phaſes de la lune, pour fixer les mois, & du nombre des mois pendant leſquels le ſoleil s'approche peu à peu & s'éloigne du Zénith, pour déterminer les années, & meſurer la longueur de la vie des Patriarches. L'année, dès le tems du déluge, étoit règlée par les mouvemens du ſoleil & de la lune. Ce qui avoit demandé un grand nombre d'obſervations ſuivies, & que les progrès aſtronomiques fuſſent facilités par la longue vie des Patriarches. Joſeph croit qu'un des motifs de Dieu pour laiſſer les Patriarches très-long-tems

Joſeph, antiq. liv. 1. c. 3.

ſur la terre, a été de favoriſer les commencemens de cette ſcience.

Henoch, fils de Jared & pere de Mathuſalem, a été regardé par quelques-uns comme l'inventeur de l'aſtronomie. Origéne & Tertullien ont fait mention d'un livre de ce Patriarche, qui traitoit de la vertu des noms des étoiles : mais S. Jérôme l'a rejetté comme apocryphe ; & S. Auguſtin a remarqué que c'étoit avec raiſon que l'ouvrage d'Henoch n'avoit point été compris au nombre canonique des livres ſacrés. *Eupolem. ap. Euſeb. lib. 9. præp. c. 15. Orig. homil. 28. in Num. Tertull. de habit. virg. S. Hier. in 1. c. epiſt. ad Tit. S. Aug. lib. 15. de civit. c. 23.*

Si l'on en croit Diodore de Sicile, ce fut Hypérion, un des Titans, qui, par des obſervations aſſidues, découvrit le premier le cours du ſoleil, de la lune, & des autres aſtres. Il règla le tems & les ſaiſons, & mérita d'être nommé le pere de l'aſtronomie. Il étoit frere de Japet, ſuivant la mythologie, & par conſéquent oncle paternel d'Atlas. C'eſt à cauſe de l'invention de l'aſtronomie, qu'Héſiode dans la Théogonie nomme Hypérion le pere du ſoleil & de la lune. *Diod. Sic. lib. 5.*

Il me paroît qu'aucun ancien peuple ne peut diſputer la gloire de l'ancienneté & de l'excellence de l'aſtronomie à la Chaldée. Pline en attribue l'invention à Belus roi d'Aſſyrie. Joſeph prétend que l'aſtronomie & les autres ſciences paſſérent de Chaldée en Egypte avec Abraham ; & Ale- *Ancienneté des obſervations Chaldéennes. Alex. Polyb. ap. Euſeb. lib. 9. præp. c. 18.*

xandre Polyhiſtor avoit écrit qu'Abraham ſéjourna à Heliopolis, & qu'il faiſoit gloire, non d'avoir inventé l'aſtronomie, mais de l'avoir appriſe de ſes ancêtres, qui la tenoient d'Henoch. Or les ancêtres d'Abraham ſéjournoient dans la Chaldée; & ce Patriarche lui-même y avoit habité.

Stanl. in philoſ. Chaldaïc.

Les Chaldéens étoient une nation particuliére de l'Aſſyrie : ils occupoient une région ſéparée, & ils jouiſſoient de l'exemption de toutes les charges publiques. C'étoit un peuple de philoſophes; comme nous l'avons déja obſervé dans le premier chapitre de cette ſeconde partie. Les fils étoient enſeignés par les peres, & devenoient ſavans par la tradition. Il y avoit entr'eux différentes ſectes, diſtinguées ou par les cantons qu'ils habitoient, ou par la doctrine qu'ils profeſſoient. Ils s'appliquoient ſurtout à la contemplation des aſtres, & ils ſe vantoient d'avoir des obſervations aſtronomiques ſuivies depuis quatre cens ſoixante & douze mille ans avant Alexandre : vanité ridicule & abſurde! Ariſtote s'adreſſa à Calliſthène, qui étoit à la ſuite d'Alexandre, pour avoir par ſon moyen tout ce que les Chaldéens avoient écrit ſur l'aſtronomie. Calliſthène lui envoya les obſervations de dix-neuf cens trois ans. Babylone fut priſe par Alexandre, trois cens trente-un ans avant

Cic. de divin. lib. 1.

Simplic. comment. in Ariſtot. de cæl. lib. 2.

J. C. En réuniſſant ces deux nombres, on trouve que les obſervations aſtronomiques des Chaldéens ont devancé l'ére Chrétienne de deux mille deux cens trente-quatre ans : d'un autre côté, en ſuivant le texte Hébreu, & le calcul d'Uſſerius, ces obſervations Chaldéennes de 1903. ans au tems d'Alexandre, remontoient environ à l'an 115. après le déluge univerſel, quinze ans après la conſtruction de la tour de Babel, que Bochart avance être la même, que la fameuſe tour du temple (1) de Bel, qui ſervoit d'obſervatoire dans Babylone. Les avantages d'un obſervatoire pareil, le plus ancien de tous, & la vaſte étendue (2) des plaines au milieu deſquelles Babylone étoit ſituée, ne contribuérent pas peu à rendre les Chaldéens, les plus grands obſervateurs des aſtres, qui fuſſent au monde.

Bochart. lib. 1. Phaleg. c. 9.

Epigéne, cité par Pline, remarque qu'ils avoient (3) gravé ſur des briques, des obſervations aſtronomiques ſuivies pendant 720. ans. De cette aſtronomie Chal-

(1) Durat adhuc ibi Jovis Beli templum. Inventor hic fuit ſideralis ſcientiæ. *Plin. lib. 6. c. 26.*

(2) Ægyptii & Babylonii, in camporum patentium æquoribus habitantes, &c. *Cic. de divinat. lib. 1.*

(3) Epigenes. apud Babylonios 720. annorum obſervationes Siderum, coctilibus lateculis inſcriptas, docet... *Plin. lib. 7. c. 56.*

décenne, il n'eſt venu juſqu'à nous qu'un petit nombre d'éclipſes rapportées par Ptolémée ; & ce que nous liſons dans Diodore de Sicile, que les Chaldéens découvrirent que les cinq planétes ſuivoïent le même cours que le ſoleil & la lune, & qu'elles ne ſortoient point du Zodiaque.

Diod. Sic. lib. 2.

Sext. Empir. adverſ. Aſtrolog.

Sextus Empiricus rapporte qu'ils firent les premiers la diviſion du Zodiaque en douze parties ; qu'ayant choiſi une étoile remarquable, ils en meſurérent la révolution diurne, en laiſſant couler de l'eau d'un vaſe dans un autre, pendant tout le tems de la révolution ; qu'ils partagérent enſuite toute l'eau en douze parties égales ; qu'ils la firent écouler une ſeconde fois, en remarquant les étoiles qui ſe levoient, à meſure que chacune des 12. parties d'eau commençoit à s'écouler, & que ce fut ainſi qu'ils partagérent le Zodiaque en douze ſignes. Ce qu'ils ne purent exécuter, ſuivant la remarque de Macrobe, qu'en deux nuits de différentes ſaiſons ; parceque chaque nuit on ne voit paroître à l'horizon ſucceſſivement qu'une moitié du ciel, & qu'il fallut attendre le retour des étoiles qui ne ſe lévent ſur l'horizon, que lorſque le ſoleil, ou plutôt la terre, eſt dans certains ſignes. Macrobe a attribué aux Egyptiens, ce que Sextus Empiricus avoit dit des Chaldéens.

Macrob. lib. 1. in Somn. Scip. c. 21.

Les aſtronomes de Chaldée firent de leurs obſervations, un art de prédire l'avenir, à peu près dans le même tems, que les Phéniciens, retirant un fruit plus ſolide de la connoiſſance des étoiles, s'en ſervirent pour règler leurs navigations, & porter leur commerce & leurs colonies dans la plus grande partie de la terre. On peut regarder ces navigations des Phéniciens, comme un monument des plus aſſurés de l'ancienneté de l'aſtronomie, dont Pline leur attribue l'invention.

Strab. lib. 16.

Plin. lib. 5. c. 13.

De l'Aſtronomie Chinoiſe.

Pluſieurs auteurs ont cru que les connoiſſances aſtronomiques des Chinois avoient été plus étendues & plus anciennes que celles d'aucun peuple de la terre; qu'un cycle lunaire, pareil à celui qui eſt rapporté par les Grecs à Méton, remonte chez les aſtronomes Chinois à une antiquité beaucoup plus reculée. On a été juſqu'à avancer qu'il y avoit un tribunal de mathématiques établi, ou même rétabli à la Chine, du tems d'une éclipſe de ſoleil antérieure à J. C. de 2155. ans. Mais je ferai connoître, dans une diſſertation particuliere, que toute cette antiquité de l'aſtronomie Chinoiſe eſt dénuée de fondemens ſolides; qu'on ne trouve aucune production originale chez les Chinois; & que cette nation n'a fait que s'approprier, & rapporter à des antiquités

chimériques, toutes les inventions qui ſont parvenues juſqu'à elle, tant de l'Egypte, de la Gréce, & des Indes, que de l'Europe moderne.

Les Egyptiens ſe vantoient de l'invention de l'aſtronomie.

Les Egyptiens ſe vantoient que l'aſtronomie avoit pris naiſſance chez eux, & qu'ils l'avoient enſeignée aux Chaldéens, qu'ils regardoient comme une colonie ſortie de l'Egypte. Platon fait dire a Socrate, que l'ancien Mercure ou Theut inventa l'arithmétique, la géométrie, l'aſtronomie, & les jeux. Diodore de Sicile rapporte que Belus, fils de Neptune & de Libye, mena à Babylone une colonie Egyptienne, & qu'il y établit des prêtres appellés Chaldéens, qui à l'imitation des prêtres d'Egypte, s'appliquerent à l'aſtronomie & à la phyſique : ce qui paroît confirmé par Hygin, lorſqu'il dit que Belus étoit fils de Neptune & de Libye; car ceux qui arrivoient par mer, étoient appellés fils de Neptune. Mais Stanley eſt mieux fondé à ſoutenir que c'eſt la mythologie Grecque, peu ancienne, qui a fait Belus fils de Neptune & de Libye; que Belus n'a amené aucune colonie Egyptienne en Aſſyrie; & que les Chaldéens obſervoient les aſtres, dans le temple de Bel à Babylone, avant que les Egyptiens euſſent aucun commerce avec les étrangers, & avant qu'ils envoyaſſent aucune

Plat. in Phædr.

Diod. Sic. lib. 1.

Stanl. in phil. Chald.

colonie. Ce ſont les Egyptiens qui ont donné à (1) chaque jour de la ſemaine le nom d'une planéte. Les noms de Pétoſiris & de Nécepſos, deux anciens aſtronomes Egyptiens, ſont parvenus juſqu'à nous, & ils ont paſſé pour les auteurs des premieres tables aſtronomiques.

On dit que le fameux anneau ou cercle équinoxial des Egyptiens, indiquoit le paſſage du ſoleil par l'équateur. Ce cercle coupoit en deux parties égales un autre cercle qui étoit placé exactement dans le plan du méridien ; en ſorte que le cercle équinoxial faiſoit avec le méridien un angle plus ou moins grand, ſuivant l'élévation du pole, afin que le plan de l'anneau équinoxial fût ajuſté dans la préciſion d'obliquité où il devoit être par rapport au plan de l'équateur.

Si l'équinoxe, ou le moment du paſſage du ſoleil par l'équateur, arrive pendant le jour, le bord ſupérieur de l'anneau ou du cercle équinoxial jette ſon ombre ſur le bord inférieur, dont les deux extrémités ſont également illuminées, l'ombre s'y traçant au milieu comme une ligne étroite. Si le paſſage du ſoleil par l'équateur arrive pendant la nuit, on peut connoître ce moment (à l'égard

(1) Τὰ δὲ ἐς τὰς ἀστέρας, τὰς ἐπὶ τῆς πλανήτας ἀναφερόμενας, ἡμέρας ἀναλαμβάνειν, κατέχει ὑπὸ Αἰγυπτίων. *Dio. Caſſ. lib.* 36.

de l'équinoxe du printems dans la nuit du 20. au 21. Mars, & à l'égard de l'équinoxe de l'automne dans la nuit du 22. au 23. Septembre) par la distance au cercle équinoxial où l'ombre se fera, la veille, trouvée d'un côté, & où le lendemain elle tombera de l'autre côté : car après l'équinoxe, cette ombre, qui étoit australe, devient boréale, ou au contraire.

Mais il y a des défauts de précision à éviter : l'un est la parallaxe du soleil, qui faisant paroître cet astre plus bas que s'il étoit vû du centre de la terre, semble avancer les équinoxes d'automne & retarder ceux de printems. Ainsi, pour trouver le vrai moment de l'équinoxe, il faut retrancher à l'équinoxe du printems & ajoûter à l'équinoxe de l'automne un nombre de minutes ou de secondes proportionné à la parallaxe du soleil, suivant la hauteur du pole. Lansberg croit que Ptolémée & même Hipparque ont suppléé par ce calcul, au défaut de justesse occasionné, dans l'observation de l'équinoxe, par la parallaxe solaire.

La seconde irrégularité qu'il faut prévenir, a son principe dans la réfraction, qui en élevant l'apparence du soleil fait un effet contraire à la parallaxe : car la réfraction avance les équinoxes du printems, & retarde ceux de l'automne : & comme elle est fort inégale, elle fait pa-

roître quelquefois deux inſtans d'équinoxe dans le même jour : ce que Ptolémée raconte être arrivé à Hipparque & à lui-même ; & il s'en prend à quelque dérangement ſurvenu dans la poſition du cercle équinoxial. Képler a auſſi remarqué que la même choſe étoit arrivée à Tycho, qui dans le même jour vit, à deux différentes repriſes, l'ombre de l'anneau équinoxial tracée au milieu de ſon bord inférieur.

Ptolem. lib. 3. c. 2.

Kepl. in aſtron. optic.

Longomontan & Bouillaud en ont trouvé la cauſe dans les différentes tranſparences de l'air. Il faut donc examiner la vraie hauteur du ſoleil, & voir dans les tables les réfractions qui y répondent, & de plus chercher, par les problêmes généraux, les réfractions des différens climats ; enſorte qu'autant qu'il s'y trouvera de minutes, on ajoutera autant d'heures à l'équinoxe du printems, & l'on en retranchera autant à celui de l'automne.

Longom. lib. 1. theoricor. c. 1. Bulliald. lib. 2. aſtron. Philol. c. 2.

Ricciol. Almag. t. 1. lib. 3. c. 14.

Les aſtronomes d'Egypte, pour (1) connoître la proportion du diamètre du ſoleil à ſon orbite, placérent paralléle-ment à l'horizon un hémiſphére concave,

(2) Ægyptii, cùm vellent ſolis diametrum p·rnoſſe, habuere vas ſaxeum in hemiſphærii formam excavatum, & æquabiliter conſtitutum, cum ſtylo ad medium erecto, & lineis duodecim horariis interductis.... *Macrob. lib. 1. in Somn. Scip. c. 20.*

qui avoit au centre une aiguille élevée au-deſſus de ſon grand cercle, ſur lequel douze heures, tracées à des diſtances égales, rempliſſoient la moitié de la circonférence. Ils obſervérent, le jour même de l'équinoxe, l'inſtant où le bord ſupérieur du diſque du ſoleil levant paroiſſoit au niveau de l'horizon; & marquérent, ſur le cercle de l'hémiſphére, l'endroit où portoit l'ombre de l'aiguille. Le même jour, au moment où le bord inférieur du diſque du ſoleil couchant raſoit l'horizon, ils remarquerent à quel endroit du côté oppoſé tomboit l'ombre qui avoit preſque achevé de parcourir les 12. heures: & ayant apperçu qu'il s'en falloit la neuviéme partie de l'intervalle d'une heure, que les deux endroits qui avoient été marqués par l'ombre ſur le cercle, ne répondiſſent l'un à l'autre comme deux poles d'une ſphére; ils en conclurent que le diamétre du ſoleil étoit la cent-huitiéme partie de l'intervalle de douze heures, ou la deux cens ſeiziéme partie de l'orbite entiere du ſoleil; qu'ainſi le diamètre de cet aſtre étoit équivalent à un degré & aux deux tiers d'un degré du Zodiaque: *quoique le diamétre du ſoleil*, ajoute Macrobe, *ne ſoit qu'environ la ſept-centiéme partie de ſon orbite & ne ſoit qu'à trente ou trente & une minutes d'un degré du Zodiaque.* Cette méthode des Egyptiens ne pouvoit

être juſte ; car les réfractions, d'où dépendoit toute la préciſion du calcul, varient beaucoup du ſoir au matin ; & la tranſparence de l'air dans le moment où le ſoleil monte au-deſſus de l'horizon, & dans celui où il ſe plonge au-deſſous, eſt fort différente. Dailleurs, les Egyptiens, ni Macrobe même, n'en euſſent été guere plus avancés, pour connoître la proportion du diamètre du ſoleil à ſon orbite, puiſqu'ils n'avoient aucune notion de la grandeur de cette orbite, ni de celle de la parallaxe ſolaire. Macrobe, dans le même chapitre, ſe fonde ſur pluſieurs calculs & principes défectueux, pour en induire que le diamètre du ſoleil eſt preſque du double plus grand que celui de la terre ; & qu'ainſi le globe ſolaire eſt près de huit fois plus gros que le terreſtre. Dans le chapitre de l'aſtronomie, il ſera parlé de la diſtance & de la groſſeur des corps céleſtes.

Hérodote nous fournit deux conjectures du peu de capacité des Egyptiens dans l'aſtronomie : la premiere, qu'une relation de ceux qui avoient fait le tour de l'Afrique, portant que l'ombre du ſoleil avoit paru changer de côté (cela ne pouvoit être autrement, puiſqu'ils avoient paſſé au-delà de chaque tropique), ce récit fut trouvé extraordinaire & incroyable : mais ſi les Egyptiens avoient prati-

qué, comme on le dit, les obſervations des équinoxes par l'anneau équinoxial, ils n'euſſent pas regardé le changement du côté de l'ombre comme un phénomêne extraordinaire. La ſeconde conjecture du peu de capacité des Egyptiens dans l'aſtronomie, eſt fondée ſur ce que leurs prêtres diſoient que le ſoleil avoit changé quatre fois d'Orient & d'Occident, parceque leurs fêtes avoient parcouru les différentes ſaiſons d'une année, qui étoit de trois cens ſoixante jours ſans intercalation.

Lucien. de l'aſtrolog. Lucien attribue l'origine de l'aſtronomie aux Ethiopiens, dont le ciel eſt toujours ſans nuage : & il ajoute que cette ſcience, ayant paſſé d'Ethiopie en Egypte, y fut fort augmentée

Suid. in vocib. Μάγοι, ἀστρονομία, Ζωροάστης. Cédréne met Zoroaſtre chef des mages, au rang des plus fameux aſtronomes de l'antiquité ; & Suidas lui donne l'honneur d'avoir ſurpaſſé tous les autres ſavans dans les connoiſſances aſtronomiques. Nous avons obſervé, dans le premier chapitre de cette ſeconde partie, quelle eſt la diverſité des opinions ſur Zoroaſtre.

Les Grecs s'en vantoient auſſi. Les Grecs, jaloux de la découverte de toutes les ſciences, ont prétendu qu'ils étoient les inventeurs de l'aſtronomie. On

Diod. Sic. lib. 5. apprend par un paſſage de Diodore de Sicile, que les Rhodiens ſe vantoient d'avoir porté l'aſtronomie en Egypte. Les premieres obſervations aſtronomiques

ont été attribuées à Orphée par Eudemus & par Diogéne Laërce; à (1) Palaméde par Sophocle; à Prométhée par Eſchyle & Servius; par d'autres à Atrée; & ſuivant l'hiſtoire ancienne de la Gréce, la réputation qu'Atrée acquit par cette ſcience, l'éleva à la royauté d'Argos. Il s'apperçut le premier, que le mouvement propre du ſoleil eſt contraire à la révolution des cieux.

Sophocl. in Palam. Eſchyl. in Prom. Serv. in eclog. 7. Strab. lib. 1.

Vers le même tems, le centaure Chiron, avant que de s'embarquer pour l'expédition des Argonautes, & voulant faciliter la navigation qu'ils alloient entreprendre, détermina les eſpaces des conſtellations, ſuivant qu'il a été rapporté par Hermippus. Pluſieurs ſavans modernes ont attribué à Chiron d'avoir partagé le Zodiaque en 12. ſignes; d'en avoir placé le commencement au ſigne de l'écreviſſe; & d'avoir fait paſſer le colure des équinoxes au milieu du bélier, fixant les quatre points cardinaux dans les milieux des conſtellations; au lieu que dans la ſphére Chaldéenne & dans la nôtre les équinoxes & les ſolſtices paſſent par les commencemens des conſtellations, & que le premier des ſignes eſt le bélier.

Clém. Alex. Strom. lib. 1.

Le ſentiment d'un auteur moderne eſt

Noms des

(1) *Palaméde, ſuivant Philoſtrate, a expliqué la cauſe des éclipſes de ſoleil. Philoſtr. Heroïc. in Palamed.*

signes du Zodiaque.

que les signes du Zodiaque portent les noms des enfans de Jacob. Cet auteur montre le rapport de leurs noms & de la prophétie du patriarche mourant, avec les noms des constellations. Il trouve aisément le verseau dans Ruben : *Tu t'es* (1) *précipité comme l'eau :* les jumeaux dans Siméon & Levi : le lion dans Juda : *Juda est un* (2) *faon de lion :* les poissons dans Zabulon : *Zabulon habitera* (3) *dans les rivages des mers, & les rades des vaisseaux :* le taureau dans Isachar: *Isachar est* (4) *couché entre les barres de l'étable :* le sagittaire dans Joseph : *son arc* (5) *est demeuré dans sa force :* la vierge dans Dina fille de Jacob.

Les autres explications sont plus tirées, comme lorsqu'il prétend que de Benjamin on a fait le cancer, parceque la prophétie de Jacob dit de lui, *qu'il dévorera* (6) *la proie le matin, & que le soir il partagera le butin :* ce qui est renverser l'ordre des choses, & marcher à reculon, comme l'écrevisse, puisqu'il est

(1) Effusus es, sicut aqua. *Gen. c.* 49. *v.* 4.

(2) Catulus leonis Juda. *Ibid. v.* 9.

(3) Zabulon in littore maris habitabit, & in statione navium. *Ibid. v.* 13.

(4) Issachar asinus fortis, accubans inter terminos. *Ibid. v.* 14.

(5) Sedit in forti arcus ejus. *Ibid. v.* 24.

(6) Mane comedet ptædam, & vespere dividet spolia. *Ibid. v.* 27.

naturel de partager le butin, avant que de le manger.

M. Pluche explique bien différemment les noms des ſignes du Zodiaque. Il penſe que Macrobe, en nous faiſant appercevoir que les raiſons naturelles qui ont fait donner aux conſtellations de l'écreviſſe & du capricorne les noms qu'elles portent, nous a dévoilé les motifs qui ont reglé le choix des noms donnés aux autres ſignes, Si les deux conſtellations ſous leſquelles le ſoleil ſe trouve aux deux ſolſtices, n'ont reçu leurs noms que pour déſigner, par un rapport naturel, les démarches du ſoleil; ſi l'une a porté le nom de l'écreviſſe, parceque le ſoleil ſemble y marcher, comme elle, à reculon; & l'autre de la chévre, parceque le ſoleil dans ce ſigne, ſemble grimper comme cet animal; on eſt raiſonnablement porté à croire que les autres ſignes du Zodiaque ont reçu des noms également propres à caractériſer, de mois en mois, ce qui arrive ſur la terre pendant le paſſage du ſoleil par ces différens ſignes. A commencer par le printems, ces trois conſtellations tirent leurs noms des animaux qui naiſſent ſucceſſivement pendant ou après l'hiver. Les premiers venus ſont les agneaux, enſuite naiſſent les veaux, puis les chevreaux: voilà les 3. ſignes du bélier, du taureau, & des jumeaux: car il eſt à re-

Hiſt. du Ciel, liv. 1. ch. 1.

Macrob. lib. 1. Saturnal. c. 17.

marquer que, ſuivant Hérodote, les chevreaux occupoient la place des jumeaux, dans l'ancienne ſphére. L'écreviſſe a été expliquée par Macrobe : le lion marque la force du ſoleil au ſortir de l'écreviſſe : la vierge, avec ſes épis à la main, exprime la coupe des moiſſons : voilà l'été. Par la balance, on voit l'égalité des jours & des nuits dans l'équinoxe ; par le ſcorpion avec ſon dard, les maladies d'automne ; par l'archer avec ſa flèche, la chaſſe des bêtes féroces, uſitée ordinairement à la chute des feuilles. Macrobe a expliqué le capricorne : le verſeau a un rapport ſenſible aux pluies d'hiver ; & les poiſſons à la pêche. M. Pluche obſerve que cet ordre des ſaiſons ne convenant qu'aux Zones tempérées, l'ordre & les noms des ſignes du Zodiaque ont dû y être inventés ; qu'ils ont donc paſſé des enfans de Noé, & de leur ancienne habitation dans la plaine de Sennaar, en Egypte, où ils ſe trouvent gravés parmi les figures hiéroglyphiques de l'antiquité la plus reculée.

Il y a longtems qu'on a donné une explication aſſez ſemblable aux noms des ſignes du Zodiaque. La premiere de ces conſtellations, a-t-on dit, eſt nommée le bélier, parceque le bélier eſt le conducteur du troupeau ; la ſeconde, le taureau, pour montrer l'augmentation des forces du ſoleil ; la troiſiéme, les jumeaux, pour donner

donner à entendre que cette force eſt doublée ; l'écreviſſe, parceque le ſoleil commence alors à reculer ; le lion, parceque l'ardeur du ſoleil nous ſemble être dans ſa plus grande violence ; la vierge, parce qu'alors cette grande violence du ſoleil s'adoucit ; la balance, à cauſe de l'égalité des jours & des nuits ; le ſcorpion, à cauſe de la malignité de l'air, & des maladies plus fréquentes en Automne ; le ſagittaire, pour marquer la fuite du ſoleil qui s'eſt éloigné avec promtitude ; le capricorne, parcequ'il eſt mélancolique comme cette ſaiſon, ou parceque ces animaux ont coutume de grimper, & qu'alors le ſoleil remonte vers nos climats ; le verſeau, à cauſe des pluies fréquentes ; enfin les poiſſons, pour déſigner les grands débordemens des eaux, cauſés par les pluies qui les ont précédés.

La plus fameuſe époque de l'aſtronomie eſt le commencement de l'ère de Nabonaſſar, qui, ſuivant les calculs de Ptolémée & de Cenſorin, tombe ſur l'année 747. avant J. C. les aſtronomes datent ordinairement du commencement de ce régne. Mercator s'eſt trompé, en rapprochant d'un an le commencement de l'ère de Nabonaſſar. C'eſt ce même Roi, qui ordonna que l'hiſtoire de ſes prédéceſſeurs ſeroit ſupprimée, afin que l'on commençât par lui à compter les Rois de

Scalig. lib. 5. de emend. temp. Petav. lib. 9. de doctr. temp. c. 51. Ricciol. lib. 5. chronol. reform. c. 5.

Berof. & Polyhiſt. ap. Syncell. Ptolem. lib. 3. Almag. c 5.

Babylone. Beroſe & Alexandre Polyhiſtor témoignent que les Chaldéens obſervérent exactement le cours des aſtres depuis Nabonaſſar, & Ptolémée aſſûre que du commencement de ce règne juſqu'au tems où il écrivoit (intervalle de près de 900. ans), on avoit des obſervations aſtronomiques non interrompues. Les Grecs, dans leur hiſtoire de l'aſtronomie, ne peuvent remonter à une égale ancienneté.

Des aſtronomes Grecs.

Pluſieurs auteurs Grecs ont avoué que l'aſtronomie n'avoit été ni inventée ni cultivée anciennement dans la Gréce. Ariſtote témoigne, que les Grecs l'ont appriſe des Egyptiens: Thalès, dans ſa lettre à Phérécide, dit que le motif de ſon voyage en Egypte a été d'y entretenir les ſavans aſtronomes: & dans l'Epinomis, dialogue attribué à Platon, Thalès eſt regardé comme le premier des Grecs qui ait été verſé dans cette ſcience; ce que Pline rapporte à la quarante-huitiéme Olympiade, & au tems d'Halyattès Roi de Lydie.

Ariſtot. lib. 2. de cœlo, c. 12.

Lib. 2. c. 12.

Découverte de l'obliquité de l'écliptique.

C'eſt environ dans le même tems, qu'on attribue à Pythagore d'avoir découvert l'obliquité du zodiaque, quoique l'honneur de cette invention ſoit revendiqué par (1) Anaximandre, ſuivant Pline, &

Plutarch. de placit.

(1) Signiferi obliquitatem intellexiſſe Ana-

ſuivant quelques auteurs, par Oenopides de Chio. *philoſ. lib. 2. c. 12.*

L'aſtronomie avoit déja fait beaucoup de progrès dans la Gréce, puiſque dès le tems de Thalès, contemporain de Pythagore, mais beaucoup plus âgé, la ſphére étoit diviſée en ſes cinq cercles, l'équateur, les deux tropiques, & les deux cercles polaires. Cette diviſion de la ſphére en cinq Zones, & la découverte des tropiques, ont été attribuées par Poſſidonius à Parménide, par Plutarque à Thalès & à Pythagore. *Strab. lib. 2. Plutarch. lib. de plac. phil. c. 11.*

Eudemus dans l'hiſtoire de l'aſtronomie, Xénophane, Hérodote, Héraclite, & Démocrite, ont tous unanimement attribué à Thalès la gloire d'avoir prédit le premier les éclipſes. Il annonça celle de ſoleil qui arriva en la quatriéme année de la quarante-huitiéme Olympiade, ſous le regne d'Halyatrès Roi de Lydie, pere de Crœſus. *Eudem. & c. ap. Diog. Laërt. in Thal.* *Herod. Clio.*

Thalès, ſuivant Apulée, meſura la proportion du globe du ſoleil à ſon orbite. Le poëte Callimaque a loué Thalès d'avoir remarqué les étoiles de la petite ourſe, par leſquelles les Phéniciens règlerent leurs navigations. *Apul. Florid. lib. 4.* *Diog. Laërt. in Thal.*

Anaximandre obſerva le premier les équinoxes & les ſolſtices. *Suid. in Anaximand.*

ximander Mileſius traditur primus, Olympiade 58. *Plin. lib. 2. c. 8.*

Eudem. ap. Theon. in aſtronomic.

Anaximéne enſeigna que la lumiere de la lune eſt empruntée du ſoleil, dont elle réflechit les rayons : découverte que Lucien atrribue aux Ethiopiens.

Méton fut célébre pour avoir déterminé à 19. ans le cycle lunaire ou *Ennéadécatéride*, qu'il publia à Athènes, l'an 432. avant J. C.

In operib. Hippocr. t. 2. edit. Pariſ.

Démocrite entreprit de réduire la deſcription de l'univers en un ſyſtême ; ainſi qu'il paroît par la lettre de ce philoſophe à Hippocrate. Il avoit écrit pluſieurs autres livres d'aſtronomie, dont il ne reſte que les titres dans ſa vie écrite par Diogéne Laërce. On pourroit conjecturer qu'il avoit quelque connoiſſance des ſatellites, lorſqu'il a ſoutenu qu'il y avoit plus de ſept planètes.

Sen. lib. 7. nat. quæſt. c. 3.

Bion, diſciple de Démocrite, fut aſſez verſé dans la connoiſſance de la ſphére, pour avancer qu'il devoit y avoir des régions, où le jour & la nuit étoient chacun de ſix mois. Hérodote rapporte auſſi que quelques-uns affirmoient qu'il y avoit des pays où les hommes dormoient ſix mois (ce qui doit s'entendre de ſix mois de nuit) ; & il ajoute qu'il ne peut le croire.

Herodot. Melp.

Il y a un traité de la ſphére, qui porte le nom d'Empédocle, mais qui eſt d'un auteur plus récent Philolaüs. Pythagoricien, contemporain de Platon, fut le

premier (1) qui expliqua les apparences céleſtes, par le mouvement de la terre ; il eſt le véritable auteur du ſyſtême renouvellé par le cardinal Cuſa, & développé par Copernic.

Hélicon de Cyzique, pendant le troiſiéme voyage de Platon en Sicile, prédit une éclipſe de ſoleil, laquelle étant arrivée à l'heure marquée, Denys le jeune, tyran de Syracuſe, fit donner à Hélicon un talent. Cette éclipſe, & celle qui avoit été prédite par Thalès, peuvent être utilement employées pour conſtater pluſieurs queſtions chronologiques. Cependant la ſcience des éclipſes a fait naître elle-même des diſputes dans la chronologie. L'éclipſe prédite par Thalès en eſt un exemple. Elle ſurvint, ſuivant Hérodote, pendant une bataille entre les Lydiens & les Médes : & ce fut un motif pour les deux Rois, Halyattès pere de Crœſus, & Cyaxare pere d'Aſtyage, de conclure la paix. Parmi les anciens & les modernes qui ont calculé cette éclipſe de ſoleil, on remarque les variations les plus éloignées les unes des autres, non-ſeulement ſur la grandeur & la durée de cette éclipſe de ſoleil, mais encore ſur le tems où elle doit être placée ; les aſtronomes ne s'accordant ni ſur l'heure, ni

Plutarch. in Dion.

Mille écus.

Herodot. Clio.

(1) Καὶ τὴν γῆν κινεῖσθαι κατὰ κύκλον πρῶτον εἰπεῖν. *Diog. Laërt. in Philol.*

ſur le jour, ni ſur la ſaiſon, ni même ſur l'année: enſorte qu'il y a juſqu'à quinze ans de différence entre quelques-uns de ces calculs. On ne peut pas s'aſſûrer davantage de l'exactitude & de la préciſion dans ces calculs retrogrades, que dans la conſtruction des Ephémérides.

Eudoxe de Cnide, diſciple d'Archytas & de Platon, voyagea en Egypte, pour y apprendre des prêtres & des aſtronomes du pays, ce qu'ils ſavoient de plus recherché touchant l'aſtronomie; & ſuivant le témoignage de Ciceron, il excella dans cette ſcience. Il eſt ſouvent cité par les auteurs anciens, pour avoir tranſmis à la poſtérité pluſieurs traits hiſtoriques, concernant les antiquités de la ſphére, & l'aſtronomie. Eudéme avoit auſſi écrit une hiſtoire de l'aſtronomie, dont Théon, Diogéne Laërce, & Simplicius, ont parlé. Autolycus, dont on a deux livres aſtronomiques, l'un de la ſphére, l'autre du lever & du coucher des planètes, & qui vivoit du tems d'Ariſtote, écrivit un traité d'aſtronomie, & fit, comme nous avons vû, de grandes recherches des obſervations Chaldéennes. Ariſtote en témoigna peu de ſatisfaction, & marqua pour elles peu d'eſtime, ſoit que ces obſervations, envoyées par Calliſthéne à Ariſtote, ne répondiſſent pas à la réputation qu'elles avoient, ſoit qu'elles fuſ-

Voſſ. de Matheſ.

ſent peu conformes aux idées qu'Ariſtote s'étoit faites de la conſtruction & de l'arrangement des cieux.

Pythéas de Marſeille fut contemporain d'Alexandre le grand, & d'Ariſtote. Il fut plus géographe qu'Aſtronome. Strabon (1) le traite de grand menteur. Pythéas a compoſé un traité du tour de la terre. Callippe Myſien publia, dans le même tems, ſon cycle de 76 ans, compoſé de quatre Enneadécatérides de Méton, à la fin deſquelles il retranchoit un jour. Les aſtronomes ſucceſſeurs de Méton expoſoient en vûe publiquement, dans les villes de la Grece, les tables des Ennéadécatérides, où ils annonçoient, pour toutes les années du cycle, leurs principales obſervations ſur le cours du ſoleil, & leurs prédictions ſur les qualités des ſaiſons, ſur les vents, & les autres météores les plus importans pour l'abondance des fruits & de tous les biens utiles aux hommes. Voilà un titre des plus authentiques de la grande ancienneté des almanachs, qui vraiſemblablement ne rencontroient pas plus juſte dans ces tems-là que dans ceux-ci.

Theon. comm. ad Arati Διοσημεῖα.

On trouve, dans l'hiſtoire Grecque, une coutume ſinguliere, qui s'obſervoit à Lacédémone. Tous les neuf ans, les

(1) Πυθέας ἀνὴρ ψευδίσταλος ἐξήτασται. *Strab. lib.* 1.

Ephores choiſiſſoient une nuit, pendant laquelle le ciel étoit ſerein, & ſans clarté de lune : ils s'aſſeyoient en raſe campagne, en gardant un profond ſilence, les yeux attachés au ciel ; & s'ils voyoient une étoile, c'eſt-à-dire, quelque exhalaiſon lumineuſe, traverſer d'un côté du ciel à l'autre, ils mettoient en juſtice leurs Rois, ils les accuſoient de s'être attirés le courroux des dieux, & ils les dépoſoient, juſqu'à ce qu'il vînt quelque oracle qui ordonnât de les rétablir. Léonidas, qui règnoit en même tems qu'Agis, fut dépoſé ſur le fondement du phénomène de l'étoile. Il n'eſt pas douteux que cette contume ne fût un moyen employé par la politique, pour tenir ces rois en crainte.

Plutarch. in Agi & Cléom.

Vitruv. lib. 9. c. 7.

Vitruve a remarqué que Béroſe, étant ſorti du pays des Chaldéens, ouvrit une école dans l'île de Cos, pour enſeigner à tirer des horoſcopes. Béroſe, célébre par ſon hiſtoire Chaldéenne, vivoit du tems d'Alexandre.

Ptolem. lib. 7. Almag. c. 2. & 3.

Ariſtyllus, un peu plus ancien, & Timocharès environ cent ans depuis Ariſtyllus, obſerverent la déclinaiſon des étoiles, ſuivant que Ptolémée l'a marqué.

Théophraſte, ſucceſſeur d'Ariſtote dans le Lycée, écrivit un livre de l'aſtronomie de Démocrite, & il fit l'hiſtoire de l'aſtronomie.

Dans la cent-vingt-ſeptiéme Olympia-

de, Aratus compoſa les phénomènes qui portent ſon nom. Cet ouvrage fut entrepris par ordre d'Antigonus Gonatas, fils de Demetrius Poliorcéte. Aratus ſuivit les obſervations aſtronomiques d'Eudoxe. L'ouvrage d'Aratus a eu un grand nombre de commentateurs.

Ariſtarque Samien, vers la cent quarantiéme Olympiade, ſe conforma à l'hypothèſe de Philolaüs touchant l'immobilité du ſoleil & le mouvement de la terre: mais il outra ce ſyſtême, ſoutenant que la terre ſeule, dans l'univers, étoit en mouvement, & que toutes les autres planetes étoient immobiles comme le ſoleil. Il reſte quelques fragmens de lui, touchant les grandeurs & les diſtances du ſoleil & de la lune.

Conon, qui vivoit ſous les Ptolémées Philadelphe & Evergete, fit pluſieurs obſervations concernant les éclipſes de ſoleil & de lune; & il découvrit la conſtellation appellée *la chevelure de Bérénice*. Archiméde parle de Conon, dans ſa préface du livre de la ſphére & du cylindre.

Nous n'avons aucune des obſervations que Conon fit à Alexandrie. Cette ville devint, pour ainſi dire, la capitale de l'aſtronomie, ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre. Les grands obéliſques d'Egypte ſervoient à obſerver la différence de longueur des ombres, ſurtout aux tems

des ſolſtices & des équinoxes.

Plin. lib. 36. c. 10. Auguſte fit placer dans le champ de Mars un de ces obéliſques, dont il fit paver les environs à une diſtance qui égaloit ſa hauteur, pour recevoir toute la longueur de l'ombre au ſolſtice d'hiver ; & l'on avoit tracé en cuivre, ſur ces pierres, différens degrés pour faire connoître les diminutions & enſuite les accroiſſemens des ombres. L'obéliſque étoit terminé par une groſſe boule dorée. Pline dit que depuis trente ans ces obſervations n'avoient plus aucune juſteſſe ; & il ne ſait ſi la cauſe en doit être attribuée à quelque changement du cours du ſoleil, ou au déplacement du centre dans le globe terreſtre, ou à des tremblemens de terre qui euſſent panché l'obéliſque, ou à des inondations du Tibre qui euſſent cauſé des inégalités au terrein ; *quoique les fondemens*, ajoute-t-il, *paſſent pour avoir autant de profondeur, que l'obéliſque a d'élévation au-deſſus de la ſurface de la terre.* La véritable cauſe étoit que le poids du monument l'ayant fait enfoncer, ſa poſition en avoit été dérangée.

M. Turgot, pendant ſa prévôté, a fait tracer ſur un mur élevé un plan, qui non-ſeulement indique les équinoxes & les ſolſtices par l'ombre d'un diſque ſolaire ; mais encore qui marque quel eſt le ſigne que le ſoleil parcourt actuellement

dans chaque ſaiſon de l'année.

Archiméde vivoit dans le même tems que Conon & Ariſtarque. Ciceron (1) fait cet éloge de ſa ſphére : » Archimé- » de, en renfermant dans la ſphére le » cours du ſoleil, de la lune, & des cinq » planetes, a imité l'ouvrage de Dieu, dé- » crit dans le Timée de Platon, puiſqu'il » a compris, dans une ſeule machine, » des mouvemens ſi différens par leur vî- » teſſe & leur lenteur. « D'Archiméde.

Comment, après un témoignage ſi avantageux, Ciceron paroît-il ailleurs faire ſi peu de cas d'Archiméde ? *Je ne comparerai pas*, dit-il, *avec la condition miſérable de Denys le tyran, un Platon ou un Archytas :* (2) *je ne lui oppoſerai qu'un petit homme de la même ville de Syracuſe, un vil artiſan couvert de pouſſiére & ayant le compas à la main.* Ciceron peut-il traiter, comme un vil artiſan, Archiméde, parent du roi Hiéron, Archiméde le plus grand des géométres ?

Dire, comme l'abbé Fraguier, que les Romains ne faiſoient cas que de ce qui *Mém. de l'Acad. des bell. let. t. 2.*

(1) Archimedes cum lunæ, ſolis, quinque errantium motus, in ſphæram illigavit, &c. *Cic. Tuſc. quæſt. lib.* 1.

(2)... Ex eâdem urbe, humilem homunculum à pulvere & radio excitabo, qui multis annis poſt fuit, Archimedem. *Cic. Tuſc. quæſt. lib.* 5.

ſe rapportoit au gouvernement & à la guerre; cette réflexion ne me paroît applicable ni à Ciceron, qui préfére ſouvent la philoſophie à toute adminiſtration des affaires publiques, ni à Archimé-
T. Liv. lil. 25. de, qui fit ſervir ſa ſcience & ſes découvertes à la défenſe de la patrie & à l'art de la guerre.

C'eſt plutôt ici le trait d'un orateur accoutumé à relever ou à rabaiſſer le ſujet dont il parle, ſuivant la fin qu'il ſe propoſe, & qui ne préſente Archiméde ſous une idée abjecte, que pour humilier davantage le tyran avec lequel il le compare. Je ne doute pas, en même tems, que Ciceron ne mit un grand intervalle entre la philoſophie ſpéculative, qui tend à cultiver le cœur & l'eſprit, & ces arts mécaniques, qui faiſoient principalement la réputation d'Archiméde. Ciceron étoit grand orateur & grand philoſophe : il excelloit dans la politique & dans la morale : il ſavoit un peu de phyſique ; mais il n'étoit nullement géométre. La prévention pour ſes propres talens lui faiſoit regarder la géométrie comme baſſe, & purement mécanique. L'abbé Fraguier remarque fort bien, que chaque profeſſion a du mépris pour les autres, & qu'on ne loue guère que celle où l'on eſt engagé. Il faut l'avouer à la honte de l'eſprit humain : croyons-nous poſſéder quelque ta-

lent ? nous ſommes portés imperceptiblement à marquer peu d'eſtime pour tout ce qui ne s'y rapporte pas, & à plus forſon, pour tout ce qui pourroit entrer en quelque diſpute de préférence. Ce ſentiment ſecret, joint aux exagérations ordinaires des orateurs, a dicté une expreſſion ſi peu réfléchie. C'en eſt la véritable cauſe ; & l'on ſera convaincu que l'expreſſion a été peu réfléchie, ſi l'on examine le magnifique éloge que Ciceron a fait de la ſphére d'Archiméde.

L'hiſtoire nous apprend qu'elle fut la fin de ce grand homme. Lorſque Syracuſe fut priſe d'aſſaut par les Romains, l'an de Rome 542. ou 212. ans avant J. C. un ſoldat ayant rencontré Archiméde, qui étoit appliqué à ſon ordinaire à tracer des figures, il le tua ſans le connoître. Archiméde étoit alors âgé de 77. ans. Marcellus, qui commandoit l'armée Romaine, en témoigna beaucoup de regret, prit ſoin lui-même de ſa ſépulture, & traita ſa famille avec diſtinction. *T. Liv. lib. 25. Val. Max. lib. 8. c. 7.*

Eratoſthène de Cyrène, garde de la bibliothéque d'Alexandrie, ſous quatre rois, les Ptolémées Evergete, Philopator, Epiphane, & Philométor, poſſéda cet emploi pendant 45. ans. Lucien dit qu'Eratoſthène mourut âgé de 82. ans. Il fut excellent (1) aſtronome, géométre & D'Eratoſthéne. *Lucien. in longæv.*

(1) *Strabon dit qu'Eratoſthène ne tenoit que*

critique. Il compoſa, entr'autres ouvrages, un traité de la meſure de la terre, dont il reſte quelques fragmens. Eratoſthène évaluoit le tour de la terre à deux cens cinquante-deux mille ſtades, & Hipparque crut devoir y en ajouter près de vingt-cinq mille. Cette meſure d'Eratoſthène revient à douze mille ſix cens lieues moyennes, des vingt-cinq au degré; & l'addition d'Hipparque comprend douze cens cinquante de ces mêmes lieues. Le total monte donc à treize mille huit cens cinquante lieues; au lieu que les géométres modernes ne déterminent le plus grand cercle de la terre, qu'environ à neuf mille de ces lieues. Poſſidonius en approcha bien davantage, ayant évalué la circonférence de la terre ſur le pié de 9500. de ces mêmes lieues. Je ne mets point au nombre des aſtronomes Egyptiens, ceux d'Alexandrie, comme Timocharès, Eratoſthène, &c. C'étoit des Grecs plutôt que des Egyptiens.

Plin. lib. 1. c. 108.

D'Hipparque.

Hipparque, dont Pline (1) fait un grand

le ſecond rang dans les ſciences, n'ayant excellé dans aucune; & qu'il en eut le ſurnom de la ſeconde lettre de l'alphabet Grec. Mais Strabon paroît trop prévenu contre lui, pour que le jugement qu'il en porte, faſſe impreſſion.

(1) Hipparchus numquam ſatis laudatus, novam ſtellam ævo ſuo genitam deprehendit. — *Plin. liv. 2. c. 26.*

éloge, étoit de (1) Nicée, ſuivant Strabon, ou de Rhode, ſelon Ptolémée. Il a travaillé au progrès de l'aſtronomie pendant 40. ans, depuis la 153. Olympiade, juſqu'à la 163. ou depuis l'an 168. avant l'êre Chrétienne juſqu'à l'an 129. il donna une deſcription du globe céleſte; il découvrit une nouvelle étoile; & par un travail plus qu'humain, il entreprit de compter toutes celles qui tombent ſous la vue, & marqua la grandeur & la ſituation de chacune, ayant inventé des inſtrumens propres pour ces obſervations : mais au moyen des nouveaux téleſcopes, on a découvert plus d'étoiles dans la ſeule conſtellation d'Orion, que les anciens n'en avoient apperçu dans tout le ciel. Ptolémée a conſervé pluſieurs obſervations d'Hipparque ſur les équinoxes. Hipparque commenta les Phénoménes d'Aratus, & montra en quoi Aratus s'étoit trompé en ſuivant Eudoxe.

Les longues périodes, comparées par Hipparque pour prouver les tems juſtes de la rencontre du ſoleil & de la lune, & parvenir à l'explication des éclipſes, prouvent l'ancienneté des obſervations aſtronomiques. Il a été le premier auteur

(1) *L'empereur Antonin condamna à une amende de blé les habitans de Nicée, parceque dans le grand nombre de ſtatues de leurs citoyens, ils n'avoient pas celle d'Hipparque.*

des (1) éphémérides, qu'il étendit à ſix cens ans, pour le cours du ſoleil & de la lune; marquant la différence des phénomènes, ſuivant les différentes ſituations des pays connus.

Hipparque voulut comprendre dans ſes tables, les révolutions des autres planetes: mais il ne trouva, à cet égard, aucunes obſervations de ceux qui l'avoient précédé; parceque la véritable ſituation des planètes, dans le ciel, avoit été juſqu'alors ignorée des aſtronomes, qui avoient peu connu le mouvement de déclinaiſon des étoiles. Il ne put donc que mettre en ordre un petit nombre d'obſervations. Ptolémée les ayant recueillies, & y ayant ajouté les ſiennes, le cours des planètes commença à être inſéré dans les tables, mais pour très-peu de tems; & Ptolémée dit lui-même que les obſervations étoient ſi récentes, qu'il étoit impoſſible de donner, avec quelque certitude, plus d'étendue à ces tables.

Ptolem. Almag. lib. 9. c. 2.

Juſqu'à Hipparque, les éclipſes ne furent prédites que ſur la remarque fort incertaine qu'elles revenoient aux mêmes termes après un cycle de dix-neuf ans. Des conjectures ſi vagues ſe trouvant encore plus fautives par rapport aux éclip-

(1) Urriuſque ſideris curſum in ſexcentos annos præcinuit Hipparchus, &c. *Plin. lib.* 2. *c.* 12.

ſes du ſoleil, à cauſe de la petiteſſe du diſque ſolaire & de la grandeur de ſa parallaxe, les anciens aſtronomes étoient fort réſervés à les annoncer; & s'ils les prédiſoient quelquefois, c'étoit avec des ſubterfuges, ou à condition (comme Diodore de Sicile le rapporte des Chaldéens) que ces éclipſes ne ſeroient pas détournées par des priéres adreſſées aux dieux. *Diod. Sic. lib. 2.*

Hipparque a fait connoître la ſituation de pluſieurs villes, tant en latitude qu'en (1) longitude, & la poſition de quelques-unes ſur un même parallele. Il obſerva la révolution fort lente des étoiles fixes d'Occident en Orient ſur les poles de l'Ecliptique, qui avoit été remarquée près de deux cens ans auparavant par Ariſtyllus, & environ cent ans avant Hipparque par Timocharès. Et même l'année Platonique ou la grande révolution de tous les cieux, que quelques Aſtronomes avoient fixée à trente-ſix mille ans, fait préſumer que le mouvement propre des étoiles fixes avoit été connu plus anciennement des Grecs & des Egyptiens. *Ptolem. lib. 1. geogr. c. 4.*

(1) *La méthode d'employer les éclipſes à régler les longitudes eſt très-ancienne. Nous apprenons de Ptolémée, que la diſtance de Carthage & d'Arbelle fut conclue de ce qu'une éclipſe de lune, vue à Carthage à deux heures après minuit, ne fut viſible à Arbelle qu'à cinq heures du matin. Ptolem. lib. 1. geogr. c. 4.*

Mais ſi Hipparque ne découvrit pas leur déclinaiſon, il s'en aſſûra par ſes obſervations, il l'expliqua avec plus de clarté, & il cacula ſa durée. Hipparque & Ptolémée n'ont évalué la (1) préceſſion des équinoxes dans l'ordre des ſignes, qu'à un degré en 100. ans; au lieu que les aſtronomes modernes l'ont déterminé à un degré en 70. ans, & leur révolution entiére s'acheveroit en 25200. ans, au lieu de 36000. ans.

La deſcription de la ſphére céleſte par Hipparque a prévalu ſur la réforme que Théon y voulut introduire, & qui en étoit, pour ainſi dire, la contrepartie. Voici de quoi il s'agiſſoit. Les aſtronomes ont marqué, ſur la face convexe du globe, ce qu'ils avoient vu dans la face concave du ciel. Ainſi la face du globe artificiel eſt proprement l'envers & le rebours de la

(1) *La préceſſion des équinoxes arrive par le mouvement propre des étoiles d'Occident en Orient ſur les poles de l'écliptique. Ainſi une étoile qui eſt placée maintenant à l'interſection de l'équateur & de l'écliptique, ſera dans 70. ans plus avancée d'un degré vers l'Orient; & ſans quitter l'écliptique, elle ſera éloignée de l'équateur d'un degré. Le ſoleil arrivera donc à cette interſection & fera l'équinoxe avant que d'arriver à l'étoile à laquelle l'équinoxe répond maintenant. Cette préceſſion des équinoxes a, dans la chronologie, une autre ſignification, dont il ſera traité dans le chap. de la Chronologie.*

face du ciel. Delà il s'enſuit un dérangement général; car ce qui eſt à la droite dans le ciel, ſe trouve à la gauche ſur le globe, de même que dans les miroirs. Théon, pour remédier à ce déſordre, vouloit que l'on peignît les conſtellations, ayant le derriére de leurs corps tourné vers nous: Hipparque les avoit fait repréſenter ſur la ſurface du globe, telles qu'elles paroiſſent dans le ciel à nos yeux, & comme on les voit de la terre. Cet uſage, moins régulier, mais qui exprime mieux l'état du ciel, a toujours été continué.

Parmi les aſtronomes qui ont paru depuis Hipparque, les plus remarquables ont été, Geminus de Rhode, dans la 178. Olympiade; Poſſidonius, contemporain de Pompée & de Ciceron, auteur d'une ſphére ſemblable à celle d'Archiméde (1), qui par la juſteſſe de ſes mouvemens repréſentoit, à toute heure du jour & de

(1) *Il eſt à propos d'obſerver ici une mépriſe fort étrange pour un ſavant tel que Newton. Le mot σφαῖρα, qui ſignifie quelquefois une bale & généralement tout corps ſphérique, il l'a pris abſolument pour la ſphére des aſtronomes; en ſorte que (parcequ'on attribue à la princeſſe Nauſicaë l'invention du jeu de la paume) il dit, dans ſa chronologie des anciens royaumes réformée, que Nauſicaë inventa la ſphére artificielle qui repréſente les mouvemens du ciel. M. le cardinal Querini a relevé cette faute. Homére, Athénée, Suidas, ne laiſſent aucun lieu à l'erreur.*

la nuit, l'état du ciel, & les (1) ſituations du ſoleil, de la lune, & des cinq planétes ; Soſigéne, amené d'Egypte à Rome pour Jule Céſar, & dont ce héros ſe ſervit par la réformation du calendier ; Agrippa Bithynien ; Andromachus de Créte ; Menelaüs ſous Trajan ; Théon de Smyrne, le même dont nous venons de rapporter l'opinion contraire à celle d'Hipparque ; & Pappus, contemporain de Théon. Pappus étoit d'Alexandrie, & compoſa deux ouvrages qui ſe rapportent plus à la géographie qu'à l'aſtronomie ; l'un eſt une coſmographie générale, l'autre une deſcription des riviéres d'Afrique.

Biblioth. Rabbinic. t. 1. p. 185.

Le Rabbin Eliézer, qui eſt mort l'an 73. de l'êre Chrétienne, a écrit du zodiaque, des ſolſtices, des équinoxes, des phaſes de la lune, du calendrier. C'eſt un Rabbin, dont les Juifs diſent que s'il étoit mis dans un baſſin d'une balance & tous les ſavans dans l'autre, le ſeul Eliézer les enleveroit tous ; & que ſi le ciel étoit de parchemin, tous les cédres du Liban des plumes, & l'Ocean plein d'encre, ils ne ſuffiroient pas à écrire toutes les louanges qu'il mérite.

Le plus célébre des anciens aſtronomes

(1) Cujus ſingulæ converſiones idem efficiunt in ſole & in lunâ, &c. *Cic. lib. 2. de nat. deor.*

a été Claude Ptolémée, natif de Péluſe en Egypte, qui vivoit dans le ſecond ſiécle de l'ère Chétienne, ſous l'empire de Marc-Auréle, cent trente ans après J. C. Il a vécu 78. ans. Ses ouvrages, juſqu'au dernier ſiécle, ont été la ſource, tant de l'aſtronomie, que de l'aſtrologie judiciaire, non-ſeulement parmi les Grecs & les Latins, mais parmi les Syriens, Arabes, Perſes & autres Orientaux. Saint Iſidore s'eſt trompé groſſiérement, en prenant Ptolémée l'aſtronome pour un roi d'Egypte. De Ptolémée. *Ricciol. chronol. refor. lib. 1. c. 6.* *S. Iſid. lib. 3. orig. c. 25.*

Depuis Ptolémée on ne trouve aucun aſtronome renommé, juſqu'à Théon d'Alexandrie, qui obſerva l'éclipſe du ſoleil de l'an 365. C'eſt le pere de la fameuſe Hypatie, qui fut auſſi très-ſavante en aſtronomie; & dont nous avons rapporté la mort funeſte, dans le 3. chapitre de cette ſeconde partie. Vers l'an 500. Simplicius floriſſoit à Alexandrie.

Cette école, ni la Gréce, depuis Simplicius, n'ont rien produit de remarquable dans l'aſtronomie. Les anciens Romains n'avoient eu que des connoiſſances très-groſſiéres de cette ſcience. Les défauts des Calendriers de Romulus & de Numa, & le peu d'ordre qui y fut obſervé juſqu'à la réformation faite par Céſar, marque l'incapacité des pontifes à qui il appartenoit de règler les années. On trou-

ve néanmoins que l'an 580. de Rome, Sulpitius (1) Gallus commandant de la ſeconde légion, dans la guerre contre Perſée roi de Macédoine, & qui fut depuis Conſul, avertit les ſoldats que la nuit ſuivante il y auroit une éclipſe de lune, qui dureroit deux heures; & qu'il leur en expliqua les cauſes, dont il compoſa depuis un traité.

Tit. Liv. lib. 44. *Plutarch. in Paul. Æmil.*

Jule Céſar s'appliqua beaucoup (2) à l'aſtronomie; & au milieu de ſes expéditions militaires, il donna toujours une partie de ſon tems à l'étude de cette ſcience.

Plin. lib. 18. *c.* 25. Pline diſtingue quatre ſortes de ſectes aſtronomiques; la Chaldéenne, l'Egyptienne, la Grecque, & la quatriéme ajoutée par Jule Céſar, qui régla l'année ſur le cours du ſoleil, avec le ſecours de Soſigéne.

Manilius, qui vivoit ſous Auguſte, a plus travaillé à l'aſtrologie judiciaire, qu'à la connoiſſance du ciel. Hygin, dans ſon aſtronomie poétique, n'a preſque été occupé que de la fable. Il raconte, par exemple, que Cécrops, premier roi d'A-

(1) ... Pridie quàm Perſeus rex ſuperatus à Paulo eſt, in concionem ab imperatore productus ad prædicandam eclipſim... *Plin. lib.* 2, *c.* 12

(2) ... media inter prælia ſemper
Stellarum cœlique plagis, ſuperiſque vacavi.
Lucan. lib. 10.

thènes, fut métamorphoſé au ſigne du verſeau ; qu'Erichton, inventeur des chars, le fut en la conſtellation du cocher ; Erigone en celle de la vierge ; & il ne traite des cieux, que par rapport aux fictions des poëtes. *Poët. aſtron. lib. 2.*

L'ancienne aſtronomie fut une ſource de fictions. Suivant Diodore de Sicile, Ouranos, pere de Saturne & chef de toute la famille des Titans, tira ſon nom qui ſignifie *le Ciel*, de ce qu'il s'appliquoit à l'aſtronomie. Le même hiſtorien rapporte qu'Hercule ayant délivré les Heſpérides de leurs raviſſeurs, Atlas pere de ces nymphes lui fit préſent d'une ſphére ; & que de-là les poëtes prirent occaſion d'imaginer qu'Hercule avoit relevé Atlas dans l'emploi pénible de ſoutenir le ciel ſur ſes épaules. Atlas de Libye, fils de Japet, fut frere de Prométhée. Il eut ſept filles, dont les poëtes ont fait les ſept Pléïades. Il eſt appellé grand aſtronome par S. Auguſtin. On a diſtingué trois Atlas ; le frere de Prométhée, qui eut en partage les Mauritanies, qui donna ſon nom au mont Atlas, & dont la fable a dit qu'il ſoutenoit le ciel (1) ſur ſes épaules, à cauſe

Fables concernant l'aſtronomie. *Diod. Sic. lib. 3.*

Diod. Sic. lib. 4.

S. Aug. lib. 18. de civit. Dei, c. 39.

(1) Nec verò Atlas ſuſtinere cœlum, &c. *Cic. Tuſc. quæſt. lib. 5. Alexandre Polyhiſtor, cité par Euſébe, a prétendu qu'Atlas n'étoit autre qu'Hénoc pere de Mathuſalem. Euſeb. lib. 9. præp. c. 17.*

de l'invention de la ſphére ; un ſecond Atlas, roi d'Italie ; & un troiſiéme, qui a régné en Archadie.

La fable de Prométhée a auſſi ſon fondement allégorique, ſur ce que ce prince étoit un très-ſavant aſtronome, qu'il faiſoit ſes obſervations au haut du mont Caucaſe, & qu'une ardeur inſatiable d'apprendre lui rongeoit le cœur. Les fables de Phaëton & d'Endymion viennent de ce que le premier fut un ſavant aſtronome, dont la mort interrompit les progrès de cette ſcience ; & que le ſecond y fit (1) pluſieurs découvertes. Les Egyptiens entendoient, par la fable de Phaeton, les embraſemens qui revenoient après certaines révolutions d'années, pour conſumer & détruire le monde.

Lucien, de l'aſtrol.

Reprenons l'hiſtoire de l'aſtronomie, dont on peut dire cependant que ces fables ne nous ont pas entiérement écartés. Les auteurs qui ont traité de l'aſtronomie, depuis Conſtantin juſqu'à Charlemagne, réduiſoient toute leur étude au calendrier. On connoît néanmoins, que leur capacité n'étoit pas médiocre, particuliérement celle de Béde, & d'Alcuin, précepteur de Charlemagne. Ce grand monarque, ſuivant le témoignage d'E-

(1) Quæ ſingula in eâ deprehendit hominum primus Endymion, & ob id, amore ejus captus traditur. *Plin. lib. 2. c. 9.*

ginhard

ginhard, & des autres hiſtoriens, fut lui-même ſavant dans l'aſtronomie. Les Arabes & les Perſes ont beaucoup travaillé aux progrès de cette ſcience ; mais ce n'a été qu'en faiſant des obſervations aſſez exactes ſur le ſyſtême de Ptolémée, ſans y rien ajouter.

Des aſtronomes Orientaux.

Sapor, roi de Perſe, fit conſtruire une ſphére de verre d'une ſi grande étendue, que s'aſſayant dans le centre comme ſur la ſurface du globe terreſtre, il voyoit les révolutions des aſtres & leur lever & leur coucher, au-deſſus & au-deſſous d'un horizon marqué artificiellement.

Cardan. de ſubtil. lib. 17.

Albatégni, aſtronome Arabe, de la maiſon des ſouverains de Syrie, fit des obſervations importantes à la fin du huitiéme ſiécle ; il marqua la progreſſion de l'apogée du ſoleil depuis Ptolémée ; il détermina celle des étoiles dans l'écliptique à un degré ; non en cent ans, comme Ptolémée le ſuppoſoit, mais en 70. ans ; & il évalua l'obliquité de l'écliptique à 23. degrés, 35. minutes.

Gaſſend. in vita Tych. Brahé.

Le Calife Almamon, ſeptiéme de la famille des Abaſſides, & dont le règne commença en 813. fit traduire en Arabe les meilleurs livres Grecs, & dépenſa beaucoup pour la compoſition de ſes tables aſtronomiques. Il étoit fils du Calife Aaron, qui envoya une célébre ambaſſade à Charlemagne.

Golius, comment. in Alfrag. in init.

Alfragan, originaire de la Sogdiane, a été contemporain du Calife Almamon. Alfragan a écrit, avec beaucoup de netteté, un abrégé des élémens aſtronomiques, qui contient la deſcription de la ſphére, & les opinions des anciens, ſur les proportions des cercles excentriques, & des épicycles, avec les diſtances & groſſeurs des globes céleſtes.

Albumazar a traité des mouvemens & révolutions des corps céleſtes, & des grandes conjonctions des planètes. Il vivoit vers le milieu du neuviéme ſiécle, & ſelon d'autres, dans le dixiéme.

Ricciol. chronol. reform.

Géber, qui eſt fort célébre parmi les Alchimiſtes, cultiva auſſi l'aſtronomie. Il vivoit en 950. & étoit né à Séville. Ses ouvrages ſont écrits en Arabe. Quelques-uns lui attribuent l'invention de l'algébre. Si l'on en croit un manuſcrit cité par Geſner, ſa réputation étoit ſi grande parmi les Arabes, qu'ils le préféroient ſeul à Ariſtote, au Rabbin Maimonide, à Mercure Triſmégiſte, à Ptolémée, à Galien, à Euclide, dans toutes les différentes ſciences où ces illuſtres auteurs avoient excellé. Géber étoit d'une naiſſance fort diſtinguée, & petit-fils du faux prophete Mahomet par ſa mere.

Biblioth. Gesner. in Geber.

Pluſieurs princes de l'Orient ont bâti des obſervatoires en divers endroits de l'Aſie, avant que le Mahométiſme étei-

gnit les ſciences & les arts de tous les pays où ce funeſte torrent s'eſt répandu.

L'aſtronomie n'a pas ceſſé d'être cultivée parmi les Orientaux. Jean Gravius, ſavant Anglois, qui joignoit à un profonde connoiſſance des mathématiques, l'intelligence des langues Orientales, a témoigné qu'il avoit trouvé en Orient, vers le milieu du dernier ſiécle, des aſtronomes très-habiles.

Mais pour revenir à ce qui nous eſt plus connu, Jean de Sacroboſco, Mathurin, qu'on croit avoir été Anglois, a compoſé un traité de la ſphére, qui a eu pluſieurs commentateurs. Il mourut en 1256.

Les tables de Ptolémée étant remplies d'erreurs & dans une perpétuelle contrariété avec les phénoménes, Alphonſe X. roi de Caſtille fit rédiger en 1270. les tables nommées Alphonſines, pour leſquelles il fit de grandes dépenſes. Elles indiquoient la déclinaiſon des planètes; laquelle étant jointe à l'obſervation des hauteurs méridiennes, ſert à trouver les latitudes ſur terre & ſur mer. Les tables d'Alphonſe facilitérent auſſi le calcul des éclipſes, dont les obſervations font découvrir les longitudes. Il employa les aſtronomes Arabes, comme les plus capables alors d'un travail qui demandoit une grande connoiſſance du ciel. Mais, à tout prendre, les dépenſes de ce monarque

eurent bien peu de ſuccès, parceque ſes aſtronomes s'occupérent de rêveries cabaliſtiques, & ſe méprirent au véritable lieu des fixes. Car s'étant réglés ſur les calculs de Ptolemée, comme s'ils euſſent été faits au commencement de l'êre Chrétienne, cette inadvertence les a jettés dans une erreur d'environ deux degrés, comme Régiomontan l'a remarqué.

La ſcience de l'aſtronomie a fait donner à Alphonſe le ſurnom de *Sage*, malgré les calamités qui traverſérent ſon regne. Après avoir été élu empereur, il perdit l'empire par ſa négligence, il fut dépouillé de ſes états par ſon fils Sanche, il implora vainement l'aſſiſtance du roi de Maroc, & ſe retira à Séville, où après avoir maudit ſon fils ingrat, il mourut de chagrin deux ans après, l'an 1282. C'eſt à quoi Mariana fait alluſion, lorſqu'il dit, *qu'Alphonſe perdit la terre à force de contempler le ciel.*

Marian. lib. 13. de reb. Hiſpanic. c. 20.

Roger Bacon, cordelier Anglois, célébre par la ſcience des mathématiques, vivoit en même tems. Pierre d'Apon de Padoue floriſſoit peu après, dans le commencement du quatorziéme ſiécle. Il a excellé dans l'aſtronomie, & dans la médecine. Les connoiſſances rares de ces deux ſavans les ont fait regarder comme des magiciens, dans des tems de groſſiéreté & d'ignorance. Tous deux ont été

juſtifiés de cette accuſation par Naudé. Charles V. fonda à Paris deux chaires de Mathématique, dont les leçons devoient comprendre l'aſtronomie. Sous le regne ſuivant, le Cardinal d'Ally propoſa au concile de Conſtance la réforme du calendrier Julien. Les cardinaux d'Ally & Cuſa compoſérent des livres d'aſtronomie, ſavans pour ces tems-là. Ce dernier réveilla, d'une maniére fort obſcure, l'opinion Philolaïque du mouvement de la terre.

Du rétabliſſement de l'aſtronomie.

George (1) Purbach eſt un de ceux qui ont le plus contribué à rétablir l'aſtronomie. Il étoit né dans un village de ce nom, aux confins de l'Autriche & de la Baviére, le 13 Mai 1423. Il s'appliqua à la lecture des ouvrages de Ptolémée dans l'original Grec, au lieu qu'auparavant ces ouvrages n'étoient guère connus, que par des traductions latines très-imparfaites, compoſées ſur d'autres traductions Arabes. Il travailla à un abregé de l'Almageſte de Ptolémée; mais il n'avoit pas encore achevé le ſixiéme livre qu'il mourut ſubitement à Vienne, le 8. Avril 1462. âgé de 39. ans.

Gaſſendi attribue à George Purbach l'invention des excentriques & des épicycles, pour pouvoir concilier l'apogée

Gaſſend. in præfat. vitæ Purb. & Regiom.

(1) *Gaſſendi a écrit les vies de Purbach, de Régiomontan, de Copernic & de Tycho-Brahé.*

& le périgée des planètes dans le ſyſtême de Ptolémée avec la phyſique d'Ariſtote, ſuivant laquelle les cieux étoient ſolides. Car on connoiſſoit par les obſervations, depuis Hipparque & Ptolémée, que les planètes étoient tantôt beaucoup plus proches, & tantôt beaucoup plus éloignées de la terre. Purbach ſuppoſa une telle épaiſſeur aux ſphéres des planètes, que quoique leurs deux ſurfaces, concave & convexe, fuſſent toujours concentriques à la terre, il pouvoit y avoir, dans l'intervalle de ces deux ſurfaces, des cercles excentriques & même des épicycles auxquels les globes des planètes étoient attachés, & au moyen deſquels ils étoient tantôt plus proche & tantôt plus loin de la terre. Les anciens aſtronomes n'imaginoient pas un cours des aſtres libre dans des cieux fluides, comme celui des oiſeaux dans l'air ou des poiſſons dans l'eau. Ils ſe les repréſentoient attachés à des ſphéres ſolides qui tournoient autour de la terre, & qui emportoient ces aſtres par des mouvemens concentriques. Mais, dans la vérité, il y a lieu de regarder cette invention d'excentriques & d'épicycles comme antérieure de beaucoup à Purbach, & auſſi ancienne que le ſyſtême de Ptolémée. On peut dire ſeulement que Purbach, en expliquant avec plus de clarté ces excentriques & épicycles, les a fait mieux connoître.

Jean Muller, ſon diſciple, célébre ſous le nom de Mont-royal ou Regiomontan, naquit le 6. Juillet 1436. dans un village de Franconie, & mourut à l'âge de 40. ans en 1476. Sixte IV. lui avoit conféré l'évêché de Ratiſbonne. Le bruit courut qu'il avoit été aſſaſſiné : d'autres ont dit que les fils de George Trapezonce l'empoiſonnérent, parcequ'il avoit relevé pluſiers fautes dans les écrits de leur pere. Paul Jove croit qu'il mourut de la peſte. Purbach & Regiomontan ont été donnés à tort pour les inventeurs des éphémérides ; ils en furent plutôt les réformateurs. Ces deux aſtronomes remarquérent une bonne partie des défauts des tables Alphonſines.

A la fin de ce quinziéme ſiécle, la découverte d'un nouveau monde fut un bienfait ſignalé de l'aſtronomie. Ce fut par elle que les voyages de Chriſtophle Colomb & de ceux qui l'ont ſuivi, multipliérent les eſpèces d'or & d'argent en Europe. Car il eſt évident que ſans le ſecours de l'aſtronomie, on ne pourroit réuſſir dans les longues navigations.

Caſſini ; de l'oriz. & du progr. de l'aſtron.

La déclinaiſon de l'aiman étant différente ſelon la différence des tems & des lieux, & montant juſqu'à vingt-cinq & quelquefois juſqu'à trente degrés, l'uſage de la bouſſole ſeroit, non ſeulement inutile, mais même dangereux, ſi l'on n'a-

voit le moyen de le rectifier par l'obſervation du ciel. Il eſt impoſſible de ſe reconnoître en pleine mer, après une tempête, ſans la connoiſſance des aſtres ; & au contraire, avec la connoiſſance des aſtres, on peut abſolument ſe paſſer de tous les autres ſecours. Qu'un pilote ait fait naufrage dans un pays inconnu, qu'il ait perdu tous les inſtrumens dont on ſe ſert pour ſe conduire en mer, & même la bouſſole, il conſerve l'eſpérance d'arriver où il ſouhaite, s'il peut ſeulement tracer ſur quelque planche un quart de cercle, & le diviſer en degrés pour prendre la hauteur de quelque aſtre dont il connoît la déclinaiſon.

Le ſyſtême aſtronomique qui eſt le plus ſimple & le plus généralement ſuivi, a porté fort haut la réputation de Nicolas Copernic parmi les aſtronomes modernes. Il naquit à Torn en Pruſſe le 19. Février 1473. & décéda en Bohéme le 24. Mai 1543. Il avoit embraſſé l'état eccléſiaſtique, & il fut chanoine de Warmie. Il dédia ſon ſyſtême au pape Paul III. en 1540. Pluſieurs années auparavant, & dès le commencement du 16. ſiécle, Celio Calcagnini publia un diſcours pour ſoutenir que le ciel eſt immobile & la terre en mouvement.

Veron. Il luſtr. part. 2. lib. 4.

François I. établit deux lecteurs à Paris, pour enſeigner les mathématiques. Poſtel, Ramus, Fernel, firent des progrès

dans l'aſtronomie : Tycho - Brahé en fut appellé le reſtaurateur. Ce ſeigneur, de l'illuſtre maiſon de Brahé en Danemarc, naquit le 19. Décembre 1546. Il perdit le nez dans un duel, & s'en fit un ſi artiſtement compoſé d'or, d'argent, & de cire, qu'il paroiſſoit naturel. Tycho-Brahé corrigea les fautes des aſtronomes qui l'avoient précédé, ſurtout à l'égard du véritable lieu des fixes, ce qui les avoit entraînés dans beaucoup d'autres erreurs Il réſolut de remonter aux premiers principes de l'aſtronomie, & de ne ſe fier qu'à ſes propres obſervations. Il fut principalement excité à cette étude par l'apparition de l'étoile qui depuis le commencement du mois de Novembre de l'année 1572. fut vue pendant ſeize mois dans la conſtellation de Caſſiopée. Il ſe règla ſur la planète de Venus, avec plus de préciſion & de certitude que les anciens n'avoient fait ſur la lune, pour déterminer les aſcenſions droites & les déclinaiſons des fixes : il montra leurs diſtances entr'elles, aſſigna leurs longitudes & leurs latitudes, & ajouta deux cens étoiles au catalogue des aſtronomes précédens : ce qui l'a fait ſurnommer l'Hipparque moderne. Il a démontré qu'il falloit augmenter d'un quart la latitude de la lune ou ſon écart de ſes nœuds : il a beaucoup contribué à la juſteſſe & à la commodité des

inſtrumens aſtronomiques. Une mort prématurée l'empêcha de conſtruire les tables dont il avoit formé le deſſein. Le recueil de ſes obſervations, qui paſſa à Képler, ſervit à celui-ci pour conſtruire les tables Rodolfines. Le ſyſtême du monde de Tycho Brahé eſt celui d'Apollonius de Perge en Pamphylie, qui avoit donné différens centres aux orbites des planetes. Tycho-Brahé mourut le 24. Octobre 1601. âgé de 54. ans & dix mois. Sa mort fut cauſée par une rétention d'urine, pour s'être retenu trop long-tems, non par reſpect dans le carroſſe de l'Empereur, comme quelques-uns l'ont écrit, mais par une bienſéance mal entendue, à table dans un repas de cérémonie.

Chrétien Longomontan, Danois, paſſa huit années près de Tycho-Brahé : il a compoſé un quatriéme ſyſtême de l'univers, mêlé des trois de Ptolémée, de Copernic, & de Tycho-Brahé. Ces ſyſtêmes ſeront expliqués dans le chapitre de l'aſtronomie ancienne & moderne.

Lilio Gregorio Giraldi, un peu plus ancien que ce dernier, compoſa pour la réforme du calendrier, un traité que ſon frere Lilio Antonio Giraldi préſenta à Grégoire XIII. Ce pape employa principalement Chriſtophe Calvius, Jéſuite, natif de Bamberg, à rédiger en 1581. & 1582. le calendrier Grégorien.

Philippe Lansberg naquit en Zélande en 1561. & mourut à Middelbourg, âgé d'environ 72. ans. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages d'aſtronomie, & entr'autres des commentaires ſur les mouvemens journalier & annuel de la terre, ſuivant le ſyſtéme de Copernic.

Jean Képler naquit au pays de Wittemberg dans le mois de Décembre 1571. L'empereur Rodolfe le chargea de mettre la derniere main aux tables de Tycho-Brahé, qui devoient être nommées Rodolfines. C'eſt Képler qui a fait cette importante découverte, que les orbites des planètes tiennent beaucoup plus de l'ellipſe que du cercle. Il mourut à Ratiſbonne, au mois de Novembre 1630. Le mérite & la réputation de ſes ouvrages ſe ſont ſoutenus juſqu'à nos jours.

Chriſtophle Scheiner, de Souabe, qui entra dans la Compagnie des Jéſuites à l'âge de 20. ans, paſſe pour avoir obſervé le premier les taches du ſoleil à Ingolſtat en 1611. Il mourut fort âgé en 1650.

Au commencement du dix-ſeptiéme ou dernier ſiécle, Galileo Galilei, dont il a été parlé dans le chapitre de la philoſophie moderne, découvrit pluſieurs nouvelles étoiles; il remarqua des montagnes & des vallées dans la lune. Il obſerva le croiſſant de l'étoile de Venus, & les

ſatellites de Jupiter, qui furent d'abord nommés les aſtres de Médicis.

Cenſure du ſyſtême de Copernic, & retractation de Galilée.

Galilée ſe déclara hautement (1) pour le ſyſtême de Copernic, & il donna lieu à la congrégation du ſaint office, d'en cenſurer les deux propoſitions capitales. Voici la traduction (2) de cette cenſure: « Dire que le ſoleil eſt au centre, & abſolument immobile & ſans mouvement » local, eſt une propoſition abſurde, & » fauſſe en bonne philoſophie, & même » hérétique, en tant qu'elle eſt expreſſément contraire à la ſainte écriture. » Dire que la terre n'eſt pas placée au » centre du monde, ni immobile, mais » qu'elle ſe meut d'un mouvement, même journalier, eſt auſſi une propoſition » abſurde, & fauſſe en bonne philoſophie; & conſidérée théologiquement, » elle eſt au moins erronée dans la foi. « Joignons l'abjuration ſolemnelle que Galilée en fit en ces termes: *Moi Galilée, à la ſoixante-dixiéme* (3) *année de mon âge, conſtitué perſonnellement en juſtice, étant à*

Merc. Franc. ann. 1633. p. 696.

(1) *Depuis que le ſyſtême de Copernic fut publié, les plus grands aſtronomes, Lansberg, Képler, Galilée, Deſcartes, Gaſſendi, le Comte Pagan, lui ont donné la préférence; & preſque tous les ſavans le ſuivent aujourdui.*

(2) *Cette ſentence de l'inquiſition & l'abjuration de Galilée ſont du 22. Juin 1633.*

(3) *Galilée a vécu huit ans, depuis cette rétractation.*

genoux, & ayant devant les yeux les ſaints évangiles, que je touche de mes propres mains, d'un cœur & d'une foi ſincere, j'abjure, je maudis, & je déteſte, les ſuſdites erreurs & héréſies, &c.

La congrégation du ſaint office avoit fait publier en 1620. une eſpèce d'avertiſſement, ſur l'ouvrage de Copernic des révolutions du monde, où elle marque en particulier tous les endroits, qu'elle veut qu'on corrige : & elle y permet de ſoutenir le ſyſtême de Copernic, par maniére d'hypothèſe ſeulement. Il eſt donc libre, ſuivant cette déciſion, de donner la préférence au ſyſtême de Copernic, tout ſyſtême aſtronomique n'étant au fond qu'une hypothèſe.

Des lunettes & téleſcopes.

Galilée a perfectionné les téleſcopes, ou lunettes de longue vue. Deſcartes attribue à Jacques Metius d'Alcmaer (1) l'invention des lunettes d'approche. Le hazard ſeul produiſit (2) cette découver-

(1) *Alcmaër eſt une ville de Hollande, à cinq lieues d'Amſterdam.*

(2) *M. le Marquis Maffei prétend que le microſcope étoit connu en Italie, au commencement du ſeiziéme ſiécle. Veron. illuſtrat. part. 2. lib. 4. Et que Fracaſtor s'étoit ſervi du téleſcope, environ cent ans avant Galilée, parcequ'on lit dans les homocentriques de Fracaſtor, ch. 2. qu'en regardant la lune & les étoiles avec certains verres, ces aſtres paroiſſent beaucoup plus proches ; & que deux petits verres poſés l'un ſur l'autre,*

te dans le tems que Jacques Metius, homme fort ignorant, cherchoit autre choſe, & s'amuſoit à faire quelques expériences ſur des verres, dans le commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. *Il s'aviſa par bonheur*, dit Deſcartes, *de regarder au travers de deux verres, dont l'un étoit un peu plus épais au milieu qu'aux extrémités, & l'autre, au contraire, beaucoup plus épais aux extrémités qu'au milieu : & il les appliqua ſi heureuſement aux deux bouts d'un tuyau, que la premiere des lunettes de longue vue en fut compoſée.* Peu de tems après, Galilée ſe ſervit de cette nouvelle découverte pour l'obſervation des aſtres. Il ſe préſente à ce ſujet une réflexion très-naturelle, & que l'hiſtoire de l'eſprit humain ramene ſouvent, que les expériences fortuites ont incompara-

Deſcart. Dioptriq. ch. 1.

groſſiſſent & approchent beaucoup les objets. Si quis per duo ſpecilla ocularia perſpiciat, altero alteri ſuperpoſito, majora multo & propinquiora videbit omnia. *Homocentr. c. 8. Ces paſſages de Fracaſtor prouvent ſeulement, que l'uſage des lunettes eſt plus ancien que Jacques Metius & que Galilée : ce qui n'eſt pas douteux. Cet uſage eſt même beaucoup plus ancien que Fracaſtor, comme nous le dirons bientôt. Mais quant aux téleſcopes, il réſulte des paſſages de Fracaſtor, qu'il ne les connoiſſoit pas : car s'il en eût eu l'idée, il n'eût pas mis deux verres l'un ſur l'autre, pour obſerver les aſtres : & d'ailleurs Deſcartes & Galilée n'euſſent pas regardé, quatre-vingts ans après, l'invention des téleſcopes, comme une nouveauté,*

blement plus contribué aux découvertes nouvelles & au progrès des arts, que les ſpéculations ſuivies.

Le pere Mabillon a rapporté, dans ſon voyage d'Allemagne, qu'il avoit vû à l'abbaye de Scheir, diocèſe de Freiſingue, une hiſtoire eccléſiaſtique de Petrus Comeſtor, à la tête de laquelle étoient les figures des arts libéraux, & que pour ſignifier l'aſtronomie, Ptolémée y étoit repréſenté obſervant les étoiles avec une lunette ſemblable à nos lunettes d'approche. Celui qui a écrit ce manuſcrit, nommé Chonradus, étoit mort au commencement du treiziéme ſiecle, comme le ſavant Bénédictin l'a prouvé par la chronique de ce monaſtere, que Chonrad avoit continuée juſqu'à ce tems-là. Cette date eſt d'autant plus remarquable, que les ſimples lunettes, qui doivent, à ce qu'il ſemble, avoir été inventées les premieres, ne l'ont été que plus de cent ans après. Mais il y a une obſervation importante à faire ſur le récit de D. Mabillon, c'eſt qu'il ne porte pas que le tube de Ptolémée fut repréſenté comme garni de verres. En effet on pouvoit ſe ſervir de tubes ſimples & ſans verres, en ce tems-là, & beaucoup plus anciennement, pour diriger la vue, la conſerver & la rendre plus nette, en cachant tous les objets dont la diverſion nuiſoit à l'obſervateur.

Une lettre de Carlo Dati Florentin, que Spon a inſérée dans ſes recherches d'antiquité, contient un paſſage remarquable d'une chronique de Barthelemi de S. Concorde de Piſe, qui marque qu'en 1312. un religieux, nommé Aleſſandro di Spina, faiſoit des lunettes & en donnoit libéralement, pendant que celui qui les avoit inventées, refuſoit de les communiquer. Sandro di Pipozzo parle des lunettes dans un traité fait en 1299. un autre traité de 1311. en parle comme d'une invention connue depuis vingt ans: & le *lilium medicinæ* compoſé en 1305. fait auſſi mention des lunettes, en traitant des vues foibles; & Gui de Cauliac, qui n'eſt poſtérieur que de cinquante ans, dit que les veillards ſe ſervent de lunettes pour lire de petits caracteres.

L'Abb. Renaudot, de l'orig. de la ſphér. t. 1. des mém. de l'Acad. des bell. lett.

Ap. Plempium, ophthalmogr. lib. 4. c. 71.

Quoique l'invention des lunettes n'ait pas 500. ans d'ancienneté, Henri Salmuth, qui a commenté le livre de Pancirole ſur les arts nouvellement découverts, avance que cette invention remonte à une antiquité bien plus reculée; ce qu'il appuie de deux preuves: la 1. qu'on lit dans Plaute: *Donnez-moi* (1) *des lunettes; j'en ai grand beſoin.* J'ai cherché inutilement ce paſſage dans Plaute; & Plempius aſſûre qu'il n'a pu l'y trouver.

Plemp. loc. cit.

(1) Vitrum cedo: neceſſe eſt conſpicilio uti.

La 2 preuve de Salmuth eſt fondée ſur ce que Jean-Baptiſte de la Porte allégue que le Roi Ptolémée avoit fait placer dans le phare d'Alexandrie, un miroir ou plutôt une lunette, qui lui faiſoit (1) appercevoir & diſtinguer des vaiſſeaux, à une diſtance de ſix cens milles, ou deux cens grandes lieues. Mais ce récit n'eſt pas plus croyable, que celui de Roger Bacon, qui a prétendu que les (2) anciens ſavoient la compoſition de certains miroirs, qui faiſoient bien plus d'effet que nos lunettes d'approche; qui faiſoient lire les caracteres les plus menus & diſtinguer les plus petits objets à des diſtances extraordinaires. *C'eſt ainſi*, ajoute Bacon, *que l'on croit que Jule Céſar, ſans quitter la Gaule, découvroit la ſituation des Villes d'Angleterre, & y reconnoiſſoit les campemens de ſes ennemis.* Qui pourroit ajouter foi à un pareil conte, quoiqu'il ſoit bien moins exagéré que celui qui vient d'être rapporté du phare d'Alexandrie? Ces fables ne ſe liſent même pas, dans aucun auteur ancien.

(1) Diximus de Ptolemæi ſpeculo, ſive ſpecillo potiùs, quo per ſexcenta millia pervenientes naves conſpiciebat. *Joann. Bapt. Port. lib. 17. mag. natural. c. 11.*

(2) Poſſunt enim figurari perſpicua, ut longiſſimè poſita appareant propinquiſſima, &c. *Rog. Bacon. de mirabili poteſtate artis & naturæ.*

Achevons l'hiſtoire de l'aſtronomie juſqu'au dix-huitiéme ſiécle. L'uſage des téleſcopes lui a fait faire plus de progrès depuis cent ans, qu'elle n'en avoit fait, depuis le commencement du monde. On a obſervé, dans ces derniers tems, le cours des aſtres, avec tant de juſteſſe, qu'on a découvert dans les corps céleſtes, des irrégularités, qui ſont aujourd'hui très connues.

Deſcartes, dans ſes travaux aſtronomiques, s'eſt plus tourné du côté d'une théorie raiſonnée, que de la pratique des obſervations. Gaſſendi a le premier obſervé la planete de Mercure dans le diſque du ſoleil. Vers le milieu du dernier ſiécle, le zéle de l'aſtronomie fit entreprendre à Scarlæus Anglois le voyage de Surate, pour obſerver le paſſage de Mercure par le diſque ſolaire: c'eſt que ce paſſage devoit être fort court, & ne pouvoit être vû que dans les pays qui ſont fort Orientaux à notre égard, & avant que le ſoleil fût ſur notre horizon.

Jean Riccioli Jéſuite, natif de Ferrare, a beaucoup contribué, dans le dix-ſeptiéme ſiécle, aux progrès de l'aſtronomie, par les ouvrages qu'il a publiés, où il a embraſſé toute la Coſmographie. Il a auſſi travaillé fort utilement pour la chronologie.

Le Comte de Pagan ne s'eſt pas moins diſtingué, parmi les aſtronomes, par ſon traité de la théorie des planètes, que,

parmi les ingénieurs, par celui qu'il compoſa ſur les fortifications. Il étoit né en Provence, le 3. Mars 1604. & mourut à Paris le 18 Novembre 1665.

Iſmaël Bouillaud, né à Loudun le 28. Septembre 1605. eſt auteur du grand ouvrage intitulé, *Philolaüs*, à la fin duquel il obſerve que la plûpart des Pythagoriciens ont ſoutenu la mobilité de la terre, & que quelques-uns d'entr'eux ont connu ſa révolution annuelle dans l'écliptique. Bouillaud mourut dans l'abbaye de S. Victor à Paris, en 1694. dans ſa 89. année. *Buliald. Philol. lib. 4. de ſyſtêm. mund. c. ult.*

Le fameux Chriſtian Huguens (ſuivant la prononciation la plus ordinaire), ou Huygens (ſuivant la véritable orthographe de ſon nom), a été un gentilhomme Hollandois, qui a excellé dans pluſieurs parties des Mathématiques, dans la géométrie, les mécaniques, l'aſtronomie. En 1655. il découvrit un des ſatellites de Saturne. Les quatre autres ont été découverts depuis par Caſſini. En 1655. Huguens apperçut l'anneau de Saturne, qu'il a regardé comme un grand cercle, dont cette planète eſt entierement environnée. En 1666. il fut appellé en France par Louis le grand, pour être un des ornemens de l'Académie royale des Sciences. Il décéda le 8. Juillet 1695. âgé de 66. ans.

Le rapide eſſort de cette ſcience a pro-

duit, en moins d'un ſiécle, pluſieurs ſavans ouvrages. Longomontan compoſa l'aſtronomie & les tables Danoiſes : Képler publia ſon épitome de l'aſtronomie de Copernic, & acheva les tables Rodolfines ſur le projet de Tycho. Les aſtronomes, en ſuivant cet exemple, s'appliquérent à ce genre de travail : Lanſberg fit les tables appellées de ſon nom; Bouillaud les *Philolaïques*; Wing les Britanniques; Strecte les Carolines. Le P. Petau, dans le huitiéme livre de la doctrine des tems, a donné un calcul des mouvemens du ſoleil & de la lune, & la méthode de chercher les éclipſes par de nouvelles tables qu'il a nommées Pariſiennes. Il a ajouté le calcul de toutes les éclipſes arrivées avant la venue de J. C. dont les anciens auteurs ont parlé; & il a calculé les principales qui ſont ſurvenues depuis cette époque.

Denys Petau, né à Orléans le 21. Août 1583. entra dans la ſociété des Jéſuites en 1605. Ce grand homme, qui avoit autant de ſimplicité que d'érudition, fut ſi effrayé d'apprendre que le Pape Urbain VIII. vouloit le faire Cardinal, qu'il en tomba malade très-dangereuſement. Il mourut au collége des Jéſuites de Paris, l'onziéme de Décembre 1652. âgé de 69. ans. Du Pin a dit que le P. Petau excelloit également dans les belles lettres, dans la

Le P. Niceron, mém. t. 37.

connoiſſance des langues, dans la poëſie, dans l'aſtronomie, dans la géographie, dans la chronologie, dans l'hiſtoire & dans la théologie. C'eſt la chronologie cependant qui a rendu ſon nom principalement illuſtre.

L'invention des Logarithmes, dont Néper fut auteur, & qui fut perfectionnée par Briggs, par Ulacq, & par Cavalerius, facilita beaucoup la conſtruction des tables aſtronomiques. Snellius & Picard pratiquerent des moyens plus précis & plus exacts de meſurer les degrés de latitude & la circonférence de la terre. Duret, le Comte de Pagan, & le P. Grantami, publierent auſſi leurs tables aſtronomiques.

Mais toutes ces tables s'écartent encore beaucoup des apparences. Les conjonctions des planètes arrivent dans des tems fort éloignés de ceux qui ſont indiqués dans les éphémérides. Avant la diviſion exacte du tems, qui a été faite en dernier lieu par les horloges à pendule, il étoit impoſſible de connoître, & à plus forte raiſon de prédire, l'état du ciel avec préciſion ; & la variété des réfractions de l'air met encore un obſtacle inſurmontable à une juſteſſe exacte. Les tables Rodolfines, conſtruites par Képler, ſont défectueuſes, parcequ'il a voulu aſſujettir les planètes à ſon hypothèſe d'une cour-

be elliptique réguliere. La Hire, à la vérité, a rédigé les ſiennes, ſuivant le concours ſeul d'un très grand nombre d'obſervations, & ſans ſe fixer, pour les révolutions des corps céleſtes, à aucune courbe géométrique : mais il établit les réfractions des rayons du ſoleil, de la lune, & des autres aſtres, conſtantes dans toutes les ſaiſons, dans le chaud & dans le froid ; ce qui ne peut s'accorder avec les phénomènes dans la pratique : car l'effet des réfractions eſt ſujet à des changemens continuels, ſuivant l'élévation de la planète, & la qualité de l'air qui l'environne.

La Hire, uſag. des tabl. aſtron.

Il eſt permis de dire, ſans prévention & ſans flatterie, que l'Académie royale des ſciences établie à Paris, a pouſſé les découvertes aſtronomiques, au-delà de tout ce qui s'étoit fait dans les ſiécles paſſés. Je remarquerai ſeulement que l'obſervatoire bâti en 1671. mérite d'être compté parmi les glorieux établiſſemens du dernier règne : que les lunettes perfectionnées par l'Académie, font voir les diamétres des objets, non pas quarante fois plus grands comme au tems de Galilée, mais quatre ou cinq cens fois plus grands : que l'application du micrométre aux lunettes (qui a été une invention de l'Académie dans ſes commencemens) a été fort utile en pluſieurs rencontres : que

les méthodes pour déterminer les réfractions de l'air & les parallaxes du ſoleil, ont été les fruits de ſes travaux. Je ne nommerai pas les principaux auteurs de ces progrès aſtronomiques : car je me renferme dans la loi que je me ſuis preſcrite, de ne point rappeller, dans cette hiſtoire, le ſouvenir des philoſophes que nous avons perdus depuis peu, & qui ont atteint le ſiécle où nous vivons.

Heureuſes, dit Ovide (1), ces ames nobles & pures, qui ont pénétré dans les régions céleſtes : il eſt vraiſemblable que l'air contagieux des paſſions n'a pu nuire à ceux qui ſe ſont élevés juſqu'aux aſtres. Suivant la penſée de Séneque (2), les palais les plus magnifiques perdent leur éclat, aux yeux de celui qui eſt accoutumé à parcourir les cieux. Tout l'or que la terre contient, ne peut lui paroître que vil & mépriſable.

Le philoſophe Chrétien a un objet infiniment plus ſublime. Le fruit de l'aſtronomie doit être, conformément aux paroles de S. Léon, *d'élever notre eſprit, par la contemplation des objets viſibles, à la*

(1) Felices animæ, quibus hæc cognoſcere primis,
Inque domos ſuperas ſcandere cura fuit. *Faſtor. lib.* 1.

(2) Tunc juvat inter ſidera ipſa vagantem, divitum pavimenta ridere, & totam cùm auro ſuo terram. *Sen. natur. quæſt. in proœm.*

méditation des vérités qui ſont au-deſſus de la portée de nos ſens, & de fixer nos déſirs, où notre foible vue ne peut arriver. C'eſt où la vigueur & les efforts de l'eſprit doivent tendre, c'eſt le centre qui doit réunir toutes les lumieres de notre entendement.

CHAPITRE XVI.

Hiſtoire de la Médecine.

IL n'y a pas un grand danger de nous mécompter à la hauteur du ſoleil, ou dans quelque ſupputation aſtronomique ; mais la médecine, qui décide de la vie ou de la mort, eſt un objet d'une autre importance pour nous ; & de toutes les parties de la phyſique, il n'y en a aucune dont l'hiſtoire ſoit auſſi intéreſſante ; puiſque la médecine eſt de tous les arts le plus utile aux hommes, de même que l'abus qu'on en peut faire, eſt le plus dangereux & le plus nuiſible.

De l'invention de la médecine.

Il ne nous eſt preſque reſté que des fables ſur l'invention de la médecine. Eſchyle l'attribue à Prométhée ; Pline & Euſthate, au Centaure Chiron ; ſaint Clément d'Alexandrie, à Apis Egyptien ; Virgile, à Eſculape ; Diodore de Sicile, à Iſis ;

à Iſis : les poëtes (1) ont célébré Apollon, comme le dieu de la médecine : Apollon & Harus fils d'Iſis, étoient ſous différens noms un même dieu : Eſculape & Sérapis n'étoient auſſi qu'une même divinité, qui préſidoit à la médecine. Les Tyriens donnoient l'honneur de l'invention de la médecine à Agénor.

Diod. Sic. lib. 1.

Tac. hiſt. lib. 1.

Plutarch. Sympoſiac. lib 3. quæſt. 1.

Ces commencemens fabuleux de l'hiſtoire de la médecine ſervent à nous faire connoître combien l'antiquité a eu de vénération pour elle, & que ſon invention ne doit pas être rapportée à un ſeul pays, ni à une ſeule perſonne : car l'ancienne mythologie a un fond hiſtorique ; & quoiqu'il ſoit fort défiguré par les fables, c'eſt tout ce que nous pouvons connoître de ces tems ſi reculés.

Ciceron diſtingue quatre Apollons & trois Eſculapes. Le premier Eſculape (2) inventa la ſonde & l'art de bander les plaies. Le ſecond, qui étoit frere du ſecond Mercure, mourut d'un coup de tonnerre, & fut enterré à Cynoſures. Le troiſiéme, fils d'Arſippus & d'Arſinoë,

(1) Inventum medicina meum eſt, opiferque per orbem
Dicor, & herbarum ſubjecta potentia nobis.
Ovid. metam. lib. 1.

(2) Æſculapiorum primus Appollinis filius ; quem Arcades colunt ; qui ſpecillum inveniſſe, primuſque vulnus obligaſſe dicitur... *Cic. lib.* 3. *de nat. deor.*

mit le premier en uſage les purgations & l'art d'arracher les dents. Son tombeau & un bois qui lui étoit conſacré ſe voyoient en Arcadie. Suivant Marsham, l'Eſculape Egyptien, fils de Menès premier Roi d'Egypte, & plus ancien de mille ans que l'Eſculape Grec, vivoit 200 ans après le déluge, & règnoit à Memphis en même tems que l'ancien Mercure ſon frere règnoit à Thébes. Quant à l'Eſculape Grec, il étoit de l'expédition des Argonautes, environ 30. ou 40. ans avant la priſe de Troie. Il paſſoit pour fils d'Apollon, & une ancienne épigramme Grecque porte (1), *qu'Apollon engendra Eſculape pour la ſanté du corps, comme il engendra Platon pour la ſanté de l'ame.* Lactance fait une hiſtoire abregée de l'Eſculape Grec; qu'il naquit à Meſſine, qu'il fut nourri à Epidaure, qu'ayant été expoſé dans ſon enfance il avoit été allaité par une chévre, enfin qu'il avoit appris la médecine du Centaure Chiron.

Can. Chronic. in ſæcul. 1.

Clém. Strom lib. 5.

Lactant. lib. 1. inſtit. c. 10.

Eſculape ayant été frappé de la foudre (2) par Jupiter, la fable ajoute qu'Apollon, pour venger la mort de ſon fils,

(1) Φοῖβος ἔφυσε βροτοῖς Ασκληπιόν, ἠδὲ Πλάτωνα:
Τὸν μὲν ἵνα ψυχῇ, τὸν δ' ἵνα σώματι σῶσι. *Anthолog. lib. 3. c. 33.*

(2) At pater omnipotens aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina ſurgere vitæ.
Æneïd. lib. 7. Virg.

immola à ſon reſſentiment les Cyclopes, qui avoient fabriqué le foudre. En punition de cet attentat, Apollon fut réduit à la condition de berger, & garda les troupeaux d'Admète, roi de Phére en Theſſalie. Eſculape fut tué par le tonnerre, ſuivant Diodore de Sicile, parceque Pluton ſe plaignit de ce que ſes royaumes étoient privés par Eſculape de leurs droits : ſuivant Pline, parcequ'il avoit rendu la vie au fils de Tyndare : ſuivant Virgile, (1) parcequ'il avoit arraché Hippolyte à la mort, après que ſon char eut été briſé, & ſon corps mis en piéces : ſelon d'autres auteurs, parcequ'il rendit la vûe aux fils de Phinée, pour plaire à Cléopatre leur mére, ou parcequ'il avoit entrepris de reſſuſciter Orion. Pindare & Tertullien rapportent que cette mort d'Eſculape fut la punition de ſon avarice. Toute l'hiſtoire de ces Eſculapes, comme on voit, eſt remplie de confuſion.

Eurip. in Alceſt.

Diod. Sic. lib. 4.

Plin. lib. 29. c. 1.

Pyndar. Pyth. Od. 3. Tertull. apologet. c. 14.

Mélampe, fils d'Amythaon (2), vivoit environ 150. ans avant l'Eſculape Grec : De Mélampe.

(1) Namque ferunt famâ Hippolytum, poſtquàm arte novercæ
Occiderit, &c. *Æneïd. lib. 7.*

(2) *C'eſt de Mélampe que Virgile a dit :*
. . . . ceſſere magiſtri,
Phillyrides Chiron, Amythaoniuſque Melampus. *Virg. Georg. lib. 3.*

il étoit en même tems devin & poëte. Les filles de Prœtus étant devenues folles, par la colère de Junon, Mélampe les guérit en les purgeant avec de l'ellébore, ou avec du lait de chévres qui avoient mangé de l'ellébore.

Dioscorid. lib. 4. c. 151. Galen. de atrâ bile. c. 7. Plin. lib. 25. c. 5.

Ces médecins de l'antiquité faisoient étonnamment les renchéris. Mélampe demanda d'abord la moitié du royaume d'Argos, pour traiter les filles de Prœtus: les Argiens ayant fait quelque difficulté, Mélampe ajouta à sa premiere demande, celle du tiers du même royaume pour son frére Bias; & comme toutes les Argiennes devenoient folles, on fut obligé de lui accorder l'un & l'autre. Servius conte la chose un peu autrement. Il dit que Mélampe mit dans son marché qu'on lui donneroit en mariage Cyrianasse, avec une partie du royaume. Pausanias ne parle pas de ces conventions; mais il dit que par reconnoissance le roi d'Argos donna le tiers de son royaume à Mélampe, & un autre tiers à Bias frere de Mélampe; & que ce fut la cause de la division du royaume d'Argos en trois parts.

Herodot. lib. 9.

Comment. in Eclog. 6. Virgil.

Pausan. in Corinth.

Ce qu'Euripide raconte, qu'Hercule combattit la mort, & lui arracha Alceste, signifie, suivant Muret, qu'Alceste étant si mal, qu'on désespéroit de sa guérison, Hercule lui rendit la santé par ses remèdes.

In Alcest.

Variar. lection. lib. 8. c. 23.

Tous les diſciples (1) du Centaure (2) Chiron, Hercule & Théſée, Télamon & Ajax ſon fils, Teucer, Jaſon (3), Pélée & Achille, ont paſſé pour ſavans dans la médecine.

Pluſieurs héros anciens, ſavans dans la médecine.

S. Clément d'Alexandrie fait mention de ſix livres compoſés par Mercure Triſmégiſte ſur la médecine; dont le premier traitoit de la conſtruction du corps, le ſecond des maladies, le troiſiéme des inſtrumens néceſſaires, le quatriéme des médicamens, le cinquiéme des maux des yeux, le ſixiéme des maladies des femmes. Mais il y a lieu d'appliquer ici l'opinion de Jamblique, que les écrivains Egyptiens, dans la penſée où ils étoient que Mercure Triſmégiſte avoit tout inventé, lui faiſoient ordinairement honneur dans leurs productions, ou plutôt honoroient leurs propres ouvrages, en mettant le nom de Mercure Triſmégiſte à la tête. Galien dit que les livres de médeci-

Philoſtr. in heroïc.

Des livres de Mercure Triſmégiſt. *Clém. Strom lib. 6.*

De ſimplic.

(1) *Le Centaure Chiron étoit le précepteur bannal des temps héroïques.*

(2) *Saturne ſe métamorphoſa en cheval pour cacher à ſa femme Rhea ſes amours avec la nymphe Phillyra, dont il eut le Centaure Chiron: d'autres l'ont fait paſſer pour le fils d'Ixion, & d'une nuée ſous la forme de Junon.*

(3) *Jaſon, chef des Argonautes, ſe nomma d'abord Dioméde; mais ayant appris la médecine du Centaure Chiron, il eut le nom de Jaſon, qui eſt dérivé du Grec ἰάομαι*, medeor.

medic. facult. lib. 6. ne qui portoient de ſon tems le nom de Mercure Triſmégiſte, étoient ſuppoſés.

Strabon témoigne que les anciens Gymnoſophiſtes exerçoient la médecine, & qu'ils ſe vantoient de procurer par leurs remédes, tel nombre d'enfans & de tel ſexe qu'on ſouhaitoit. *Strab. lib. 15.*

Les Babyloniens n'avoient point de médecins parmi eux; ils portoient les malades dans les places publiques, pour y recevoir les conſeils des paſſans. Strabon rapporte le même uſage des Portugais & des Egyptiens. *Herod. Clio.* *Strab. lib. 3. & 16.*

Des livres de Hoam-ti.

Si l'on en croit les Chinois, un ancien roi de la Chine, appellé Hoam-ti, a écrit pluſieurs livres de médecine, qui contiennent particulierement des obſervations fort étendues, ſur les conjectures qu'on peut tirer du pouls.

Les médecins Chinois ſe piquent de connoître parfaitement les maladies par le pouls. Ils s'en inſtruiſent tant qu'ils peuvent ſecretement, pour aider leurs conjectures. Ils feignent même, pour ſe faire de la réputation, de prédire un genre de maladie, qu'ils tâchent quelquefois d'attirer dans la ſuite pour vérifier leurs prédictions. *Le P. le Comte. lettr. 8.*

Si cette ancienneté des notions du pouls à la Chine n'étoit pas fabuleuſe, elles y ſeroient plus anciennes de beaucoup qu'en Gréce. Hippocrate, qui eſt né environ

deux mille ans après les tems où l'on ſuppoſe que le prétendu Hoam-ti a vécu, touchoit le front & le côté des malades, au lieu de leur tâter le pouls. Galien a dit qu'Hippocrate n'avoit pas parlé du pouls, ſoit qu'il n'en eût aucune connoiſſance, ſoit qu'il en fît peu de cas. Ce ne fut que du tems d'Hérophile médecin Grec, qui exerçoit la médecine en Egypte, que l'on commença à s'appliquer à la connoiſſance du pouls. A la vérité, Hérophile ſemble avoir paſſé le but, par les minuties où il s'eſt jetté. Il vouloit qu'on fût muſicien & géométre, pour ſe connoître parfaitement au pouls, pour en entendre (1) la cadence, & en ſavoir la meſure, ſelon les âges & les maladies.

Tiraquell. de nobilit. c. 31.

De criſib. lib. 3. c. 11.

Dan. le Clerc, hiſt. de la méd. part. 1. liv. 1. c. 8.

Machaon & Podalire, les deux fils de l'Eſculape Grec, vivoient du tems du ſiége de Troie, où Machaon fut tué. Ces deux médecins ont été célébrés par les vers d'Homére. Mais ce poëte, ſuivant la remarque de Celſe, ne parle jamais d'eux, qu'au ſujet des bleſſures; & il ne fait aucune mention de leur art, lorſqu'il s'agit de la peſte ou des différentes ſortes de maladies. D'où Celſe conclut que la médecine extérieure, qui regarde les plaies, eſt de beaucoup plus ancienne. Po-

Des fils d'Eſculape.

(1) In muſicos pedes venarum pulſu deſcripto per ætatum gradus. *Plin. lib. 29. c. 1.* Voyez auſſi le meme, liv. 11. c. 37.

dalire, au retour de cette guerre, ayant fait naufrage sur les côtes de Carie, fut conduit au roi Damœtus, dont la fille étoit tombée d'un lieu fort élevé. Podalire la guérit, en la faisant saigner des deux bras; & le roi de Carie la lui donna en mariage, avec la Chersonése pour dot.

Steph. Byzant. in voc. Σύρτα.

Les Asclépiades, seuls médecins pendant plusieurs siécles.

Les descendans d'Esculape restérent seuls en possession d'exercer la médecine dans la Gréce. Galien fait mention de trois écoles de médecine, établies par les Asclépiades, ou descendans d'Esculape; celle de Rhode, celle de Cnide, & celle de Cos. La premiére subsista peu; les deux autres florissoient en même tems que l'école d'Italie, qui a été fameuse par Pythagore, Empédocle, & autres philosophes médecins. Hérodote parle de deux autres écoles de médecine, l'une à Crotone, & l'autre à Cyréne, qui devinrent si célébres, que les médecins de Crotone étoient appellés les premiers de tous les médecins, & ceux de Cyréne les seconds.

Galen. method. medendi, lib. 1.

Herodot. Thal.

Xenoph. Cyrop. lib. 1.

La médecine étoit cultivée chez les Perses, dès le tems de Cyrus. Ce conquérant, lorsqu'il partit pour secourir les Médes contre les Assyriens, dit à Cambyse son pere, qu'il emmenoit avec lui les plus habiles médecins pour avoir soin de ses soldats. Sur quoi, Cambyse lui fit cette

leçon : *que c'étoit, à la vérité, l'affaire des médecins de rétablir la ſanté de ceux qui étoient malades ; mais que c'étoit l'affaire du général, de prévenir les maladies dans ſon armée.*

Démocéde de Crotone, plus ancien qu'Hippocrate, avoit une penſion de deux talens, ou de deux mille écus, de Polycrate, tyran de Samos : quelque tems après, ayant été fait priſonnier par les Perſes, il guérit Darius d'une entorſe, & la reine Atoſſe, mere de Xerxès, d'un mal au ſein : ce qui le mit en tel crédit à la cour de Perſe, qu'il mangeoit à la table du roi, quoique les plus grands de l'état n'euſſent pas la liberté de le voir & d'en approcher. Le déſir qu'il eut de revoir ſa patrie, & d'y paroître avec tout l'éclat de ſa faveur, le porta, ſuivant quelques auteurs, à faire conſeiller à Darius par la reine Atoſſe de déclarer la guerre aux Grecs. Il fut envoyé à la tête d'une troupe d'élite, pour reconnoître le pays ; mais il trompa les Perſes, & ſe réfugia chez ſes compatriotes. *Herodot. Thal.*

Herodicus de Thrace, qui a eu pour diſciple le célébre Hippocrate, fut auteur de la gymnaſtique médicinale, ou de l'art d'exercer le corps pour la ſanté. *Le Clerc, hiſt. de la médec. part. 1. liv. 2. c. 8.*

Le ſentiment de Celſe & de Pline, eſt que l'ancienne médecine ne conſiſtoit qu'à traiter les bleſſures, & non les maladies *Celſ. præf. lib. 1. Plin. lib. 29. c. 1.*

In proœm. definit. medicar. intérieures. Galien a dit qu'avant Hippocrate on n'avoit rien écrit de considérable touchant la médecine. Toute cette histoire est demeurée (1) couverte de ténébres très-épaisses, jusqu'au tems d'Hippocrate. Pline trouve un vuide de plus de six cens ans, depuis Esculape & ses enfans jusqu'à Hippocrate, qui naquit dans l'île de Cos, l'une des Cyclades, & consacrée à Esculape.

D'Hippocrate. L'année de sa naissance fut la premiére de la quatre-vingtiéme Olympiade, ou l'an 460. avant l'ere Chrétienne. Son pere, nommé Asclepius, descendoit d'Esculape, & sa mere Praxithée descendoit d'Hercule. Hippocrate, par son pere, étoit le vingtiéme descendant d'Esculape, & par sa mere il étoit le dix-neuviéme descendant d'Hercule.

Serran. in vitâ Hipp. cr.

Le trisaïeul d'Hipocrate, nommé Nebrus, fut très-célébre par la science de la médecine, & par un oracle de Delphes. Les Crisséens, peuple de la Phocide, ayant été attaqués en vertu d'un decret des Amphictyons, le siége de Crissa avoit duré huit années, & la peste ravageoit le camp des assiégeans, lorsqu'ayant

Hist. de la 3. guerre sacrée. Mém. de l'Acad. des bell. lettr. t. 7.

(1) Sequentia ejus (medicinæ) à Trojanis temporibus, mirum dictu, in nocte densissimâ latuere, usque ad Peloponnesiacum bellum: tunc eam in lucem revocavit Hippocrates. *Plin. lib. 29. c. 1.*

eu recours à l'oracle d'Apollon, il leur répondit, *que pour recouvrer la ſanté, & prendre la place, ils fiſſent venir de l'île de Cos le faon d'une biche avec de l'or.* Cet oracle, après être demeuré quelque tems obſcur, trouva ſon explication en la perſonne (1) de Nebrus & de ſon fils Chryſus. Ils partirent enſemble, pour ſe rendre devant Criſſa, montant une galère équipée aux frais de Nebrus, dans laquelle il porta aux aſſiégeans les médicamens les plus ſalutaires, qui les délivrérent de la peſte. Mais Nebrus ternit la gloire qu'il avoit acquiſe, ayant empoiſonné contre les loix de la guerre & des gens, les ſources d'où les aſſiégés tiroient leurs eaux. Chryſus ſon fils, biſaïeul d'Hippocrate, fut tué à l'aſſaut de Criſſa.

Hippocrate fut médecin de Perdiccas roi de Macédoine. A la tête des œuvres d'Hippocrate & de Galien, on trouve un decret du peuple d'Athènes, qui accorde à Hippocrate une couronne d'or, droit de bourgeoiſie, & l'éducation gratuite pour les jeunes gens de l'île de Cos, qui ſeroient envoyés à Athènes, comme pour les enfans des Athéniens mêmes. Pline rapporte qu'Hippocrate prédit une peſte, qu'il envoya ſes diſciples dans tou-

Edit. de Par. 1679.

Plin. lib. 7. c. 37.

(1) *Le premier nom ſignifie en Grec un faon de biche, & le ſecond ſignifie de l'or.*

tes les villes pour secourir ceux qui en étoient atteints, & que la Gréce lui décerna les mêmes honneurs qu'à Hercule.

Artaxerxès offrit à Hippocrate de grandes richesses (1), pour l'attirer à son service. Hippocrate fit réponse : *que son savoir ne devoit point être employé à l'avantage des Barbares ennemis de la Gréce.* Artaxerxès fut si offensé de cette réponse, qu'il menaça la ville de Cos de la détruire entiérement, si elle ne lui livroit Hippocrate : mais ses habitans parurent dans la résolution de s'exposer à toute sorte d'extrémités, plutôt que de livrer leur citoyen ; & la colére d'Artaxerxès n'eut aucune suite.

Le Clerc, de la médic. part. 1. liv. 3. c. 24. & 28.

Les médecins anciennement préparoient eux-mêmes les remedes qu'ils avoient ordonnés aux malades : ils travailloient aussi de la main, & faisoient les opérations de chirurgie, & le même homme étoit à la fois médecin, chirurgien, & apothicaire. Ces professions, suivant le témoignage de Vossius, n'ont été séparées que vers la cent dix-septiéme Olympiade, du tems des médecins Hérophile & Erasistrate. Mais l'opération de

De philos. c 11. §. 3.

(1) *La lettre d'Hystanès gouverneur de l'Hellespont, au nom d'Artaxerxès, celle d'Artaxerxès lui-même, & la réponse d'Hippocrate, se trouvent à la tête des œuvres d'Hippocrate & de Galien.*

la taille étant regardée comme plus difficile, & demandant une plus grande expérience, Hippocrate ordonna qu'elle ſeroit réſervée à ceux qui en faiſoient leur unique occupation. Ammonius d'Alexandrie fut ſurnommé *Lithotome*, parce qu'il s'aviſa le premier de couper ou de rompre dans la veſſie les pierres trop groſſes pour ſortir par l'ouverture que le chirurgien y a faite. L'uſage de l'opération de la taille étant tombé dans l'oubli, elle fut eſſayée comme nouvelle ſur un criminel condamné à mort, vers la fin du quinziéme ſiécle. *Celſ. lib. 7. c. 26.* *Chroniq. ſcandal.*

Hippocrate exigeoit de ſes diſciples un ſerment ſolemnel, dont voici les principaux articles : » qu'un médecin ſera obligé de regarder comme ſon propre pere, » celui dont il aura appris la médecine ; » qu'autant qu'il ſera en ſon pouvoir, il » ne le laiſſera jamais manquer des choſes néceſſaires à la vie qu'il regardera les enfans de ſon maître comme ſes » propres freres, & qu'il leur enſeignera » à ſon tour la même profeſſion, s'ils ont » deſſein de l'apprendre ; qu'il ne ſe laiſſera jamais corrompre pour donner rien » de nuiſible à ſes malades ; qu'il ne fera » avorter aucune femme ; qu'il exercera » ſa profeſſion en homme de bien ; qu'il » ne taillera point ceux qui ont la pierre, » mais qu'il laiſſera faire cette opération

Serment qu'Hippocrate prenoit de ſes diſciples.

» à ceux qui s'y deſtinent ; que dans les
» maiſons où il entrera, ce ſera unique-
» ment à deſſein de travailler au bien du
» malade, & qu'il ſe conduira en ſorte
» qu'on n'ait jamais aucun ſujet de ſoup-
» çon contre lui, & qu'on le puiſſe accu-
» ſer d'avoir fait le moindre tort à qui
» que ce ſoit ; qu'il uſera d'une grande
» retenue envers les femmes & les filles ;
» qu'il tiendra ſecret tout ce qu'il aura
» vû ou entendu, ſoit en exerçant ſa pro-
» feſſion, ſoit autrement. Celui qui faiſoit
» ce ſerment, juroit par Apollon, Eſculape,
» Hygiæa (1), Panacæa (2), & par tous
» les autres dieux & déeſſes. «

Hippocrate, qui avoit trouvé la médecine renfermée dans ſa famille ſeule, fit part de ſes connoiſſances à tous ceux qui voulurent s'appliquer à la médecine, & elle ceſſa d'être bornée à la ſeule famille des Aſclépiades.

Hippocrate compoſa ſes livres de médecine, de ce qu'il avoit appris par la tradition des Aſclépiades, & des mémoires qu'il trouva dans le temple d'Eſculape : car il étoit d'uſage à Cos, que tous les convaleſcens, en apportant leurs offrandes dans ce temple, y fiſſent enregiſtrer le remède qui les avoit guéris, afin qu'il

Strab. lib. 4. Plin. lib. 29. c. 1.

(1) *Hygiæa ſignifie la ſanté.*
(2) *Panacæa ſignifie la médecine univerſelle.*

pût ſervir à d'autres dans une maladie ſemblable.

Hippocrate mourut à Lariſſe ville de Theſſalie : les uns lui ont donné 90. ans de vie, les autres 104. d'autres juſqu'à 109. Il laiſſa deux fils, Theſſalus & Draco, & une fille mariée à un de ſes diſciples, nommé Polybe. Draco eut un fils, qui porta le nom d'Hippocrate ſon grand-pere, & qui fut médecin de Roxane, femme d'Alexandre le Grand. Il ne faut pas confondre les fils d'Hippocrate le médecin, avec ceux d'un certain Hippocrate Athénien, homme de néant, & qui furent ſi malhonnêtes gens, que pour exprimer des perſonnes d'un caractére vicieux, le proverbe Grec les appelloit *les enfans d'Hippocrate.*

Suid in voc. Ἱπποκράτης. *Soran. in vitâ Hippocr. Caſtell. in Hippocr.* *Ariſtoph. in nubib. Galen. Quod animi mores, &c.*

Ctéſias, qui a écrit l'hiſtoire d'Aſſyrie & de Perſe, dont l'extrait nous a été tranſmis dans la bibliothéque de Photius, étoit contemporain d'Hippocrate, & médecin d'Artaxerxès roi de Perſe.

On peut juger de la conſidération où étoient les anciens médecins, par ce qui eſt rapporté dans Suidas ; que Dexippus, diſciple d'Hippocrate, ayant été appellé par Hecatominus roi de Carie ; ce médecin ne voulut y aller, qu'à condition qu'Hecatommus ceſſeroit de faire la guerre à ſa patrie. Dexippus écrivit un livre intitulé de la médecine, & deux autres des pronoſtics.

In voc. Δέξιππος.

Orgueil de Ménécrate.

Ménécrate (1) floriſſoit dans la cent cinquiéme Olympiade. Il pouſſa le faſte, juſqu'à mener à ſa ſuite tous ceux qu'il avoit guéris. Il leur faiſoit porter les ornemens qui caractériſoient différentes divinités, l'un repréſentant Hercule, un autre Apollon, ou Mercure, ou Eſculape. Pour lui, il portoit une couronne d'or, une robe de pourpre, & un ſceptre, & prenoit le ſurnom de Jupiter. Il écrivit à Philippe, roi de Macédoine : *Ménécrate Jupiter, au roi Philippe, ſalut.* Ce monarque (2) lui fit réponſe : *Le roi Philippe à Ménécrate, bon ſens.* Le même roi l'ayant fait venir dans ſon palais, ne lui fit ſervir qu'une caſſolette fumante d'encens.

Athen. deïpn. lib. 7.

Ælian. variar. hiſt. lib. 12, c. 51.

Ælian. loc. citat. Athen. lib. 7.

Pluſieurs auteurs font mention du médecin Philippe, qui étoit à la ſuite d'Alexandre le grand. Ce fut lui qu'Alexandre regarda fixément, en buvant la médecine qu'il lui avoit préſentée, en même tems qu'Alexandre donnoit à lire à ce médecin la lettre par laquelle Olympias, ou Parménion, le rendoient ſuſpect d'une intelligence avec Darius. Théophraſte, diſciple

Arrian. lib. 2. Plutarch. in Alex, Juſtin. lib. 11. Q. Curt. lib. 3.

(1) *Ce Ménécrate eſt différent du médecin de Rome, du même nom, & plus moderne, qui vivoit ſous Tibére. Le dernier Ménécrate eſt auteur de la compoſition de l'onguent appellé diachylon, ou compoſé de ſucs.*

(2) *Cette réponſe eſt attribuée par Plutarque à Agéſilas, dans la vie de ce roi de Sparte, & dans les apophtegmes des Lacédémoniens.*

d'Ariſtote, fut un excellent botaniſte, & a écrit des livres fort curieux ſur les plantes.

Les hommes n'ont connu (1) que par des recherches laborieuſes, & par de longues expériences, ce que la nature a appris à la plûpart des animaux. Pline eſtime que les hommes ont eu les bêtes pour guides dans l'invention de la médecine. Il prétend que (2) l'hippopotame ou cheval marin nous a donné l'exemple de la ſaignée. Cet animal étant devenu trop replet à force de manger, ſe ſert d'un roſeau pointu pour s'ouvrir une veine de la jambe, & après en avoir laiſſé couler une quantité ſuffiſante de ſang, il bouche la plaie avec du limon.

Les bêtes guides de l'homme dans l'invention de la médecine.

Plin. lib. 25. c. 8. Id. lib. 8. c. 26. Solin. c. 32. Amm. Marcell. lib. 22. c. 15.

Nous voyons des chiens connoître & chercher d'eux-mêmes les ſimples & les herbes qui leur ſont propres. On lit dans Elien, que le lion ſe purge en mangeant un ſinge. Les animaux, dit Montagne, ont enſeigné la médecine aux hommes. La cicogne ayant mangé des ſerpens, trouve le contrepoiſon dans l'origan. On a mê-

Ælian. variar. hiſt. lib. 1. c. 9. & lib. 5. de animal. c. 39. Montagn. lib. 1. c. 17.

(1) Pudendumque rurſus omnia animalia, quæ ſint ſalutaria ipſis, noſſe præter hominem. *Plin. lib. 27. c. 3.*

(2) *Suivant la deſcription d'Hérodote, l'hippopotame eſt de la grandeur d'un bœuf, & il en a les piés. Les crins, la queue, & le henniſſement tiennent du cheval; ſes dents ſont ſemblables à celles du ſanglier. Herodot. Euterp. Plin. lib. 8. c. 26.*

D. Albert. lib. 8. de animalib. tract. 2. c. 2.

me obſervé, du tems d'Ariſtote, ſuivant Albert le grand, que la tortue ne mange des ſerpens, que dans des lieux où il croît de l'origan. Le crapeau bleſſé va chercher la rue, ou la ſauge : les hirondelles ont fait connoître que l'herbe chelidoine eſt bonne pour les yeux : les pies, les perdrix, les merles, ſe ſervent pour médecines, de feuilles de laurier. La huppe ſe guérit avec l'adiante, ou les cheveux de Vénus. Les cerfs nous ont appris que le dictamne eſt propre (1) aux bleſſures : les truies piquées par des ſerpens, ſe guériſſent en mangeant des écreviſſes : les éléphans ſe ſervent pour reméde, de l'olivier ; les ours, des fourmis ; les pigeons, les tourterelles, & les poules, de l'herbe pariétaire ; les grues, de jonc ; les ſangliers, de lierre ; les biches, d'artichaux. L'ibis a montré l'uſage des clyſtéres. C'eſt une ancienne tradition des Américains, que la découverte du quinquina eſt dûe aux lions, qui s'en ſervent pour ſe guérir d'une fiévre intermittente, à laquelle ils ſont ſujets. Toutes ces connoiſſances, & bien d'autres que nous ignorons, ſont naturelles aux bêtes (2), & ont été refuſées aux hommes.

Theoph. hiſt. plant. lib. 9. c. 16. Dioſc. lib. 3. c. 37. Plin. lib. 8. c. 27. Ælian. de animalib. lib. 2. c. 18. & 35. & lib. 5. c. 46.

Obſervat. des Acad envoyés au Pérou.

(1) . . . non illa feris incognita capris,
Gramina, cum tergo volucres hæſere ſagittæ.
Virgil. Æneïd. lib. 12.

(2) *Les opinions des naturaliſtes, au ſujet de ces*

Il eſt vraiſemblable que le péché originel, en introduiſant parmi nous les maladies & la mort, nous a fait perdre les notions naturelles de la vertu des plantes. Hérophile croyoit que tout étoit poſſible dans la médecine, par leur vertu ; & que leur propriété pouvoit ſe faire ſentir, ſeulement en les foulant aux piés par hazard.

Vertu des plantes. *Caſtell. in Herophil.*

Le ſaint roi Ezéchias, par un motif de piété a fait un tort irréparable au genre humain, s'il eſt vrai, comme le rapporte Suidas, qu'il ait ſupprimé les livres de Salomon, qui traitoient des plantes, de peur que les Juifs, y trouvant des remédes pour toute ſorte de maux, ne négligeaſſent de recourir à Dieu, pour lui demander la ſanté.

Suid. in voc. Ἐζεκίας.

La connoiſſance des plantes & des remédes ſpécifiques, eſt aſſurément la partie de la médecine la plus utile. Il eſt à ſouhaiter que les médecins, à l'exemple de Salomon, tournent principalement de ce côté là leurs vues & leurs recherches. Il vrai qu'on vante quelquefois trop légérement des recettes peu éprouvées, & mêmes dangereuſes : mais n'arrive-t-il pas auſſi qu'on néglige des ſpécifiques, dont on pourroit tirer de grands avanta-

facultés, & de ces connoiſſances des bêtes, paroiſſent fort incertaines & fort exagerées, comme ſur bien d'autres articles.

ges ? Je reprends l'hiſtoire de la médecine.

Plin. lib. 7. c. 37. Critobule fut en réputation, pour avoir traité la bleſſure que Philippe de Macédoine reçut à l'œil. Chryſippe de Cnide fut le premier novateur dans la médecine. Sa ſubtilité apporta pluſieurs changemens à l'ancienne doctrine des Aſclépiades. C'étoit un grand diſcoureur, d'une vivacité extrême dans la diſpute, & qui ſe vantoit de pouvoir renverſer ou établir toute ſorte de doctrine. Ce portrait reſſemble aſſez à celui de Chryſippe le Stoicien, ils furent auſſi contemporains, puiſque Chryſippe de Cnide fut le maître d'Eraſiſtrate, qui par ſa mere étoit petit-fils d'Ariſtote. Ptolémée donna cent talens à Cléombrote, pour avoir guéri Antiochus.

Plin. lib. 29. c. 1. Caſtellan. in Chryſipp.

Plin. lib. 7. c. 37.

D'Eraſiſtrate.

Eraſiſtrate, un des plus célébres médecins de l'antiquité, vivoit dans la 117. Olympiade. L'hiſtoire en rapporte un trait de ſagacité, qui eſt fort connu. Antiochus, qui fut depuis ſurnommé Soter, n'oſant pas découvrir ſa paſſion pour Stratonice ſa belle-mere, femme de Seleucus Nicanor, tomba dangereuſement malade. Eraſiſtrate ſon médecin s'apperçut, que la vue de Stratonice lui cauſoit des changemens extraordinaires, au lieu qu'il ne paroiſſoit aucune impreſſion dans la perſonne de ce jeune prince, lorſque

Plutarch. in Demetr. Val. Max. lib. 5. c. 7.

quelqu'autre dame, ou toute autre perſonne, entroit dans ſa chambre. Il découvrit ainſi la cauſe de la maladie d'Antiochus, & prit un détour adroit pour l'annoncer à Seleucus. Eraſiſtrate lui dit, *que la maladie de ſon fils étoit incurable, parcequ'elle étoit cauſée par une paſſion violente pour une femme qu'il ne pourroit jamais poſſéder. Comment incurable?* s'écria le roi : *Vous en ſerez bientôt perſuadé*, dit Eraſiſtrate, *quand vous ſaurez que le prince aime ma femme, & que je ſuis réſolu de ne la lui pas céder.* A cette nouvelle, Seleucus embraſſa Eraſiſtrate, & lui dit : *Me refuſerez-vous ce qui peut ſauver un fils que j'aime ſi tendrement? Seigneur*, lui dit le médecin, *mettez-vous en ma place; céderiez-vous Stratonice, ſi le prince en étoit amoureux? Ah! plût aux dieux*, s'écria Seleucus, *que la guériſon de mon fils en dépendît. Je lui céderois de tout mon cœur Stratonice, & une partie de mon empire. Eh bien*, dit Eraſiſtrate, *il n'y a que vous, Seigneur, qui puiſſiez guérir Antiochus, & il n'y a point d'autre moyen de lui ſauver la vie, que de lui céder Stratonice.* Seleucus déclara auſſitôt ſon fils, roi des provinces de la haute Aſie, & lui donna Stratonice en mariage.

Les annales de la médecine contiennent quelques autres exemples aſſez ſemblables.

Soran. & Caſtell. in Hippocr.

Soranus & Caſtellan ont rapporté qu'Hippocrate avoit guéri Perdiccas, qui fut depuis roi de Macédoine, après avoir obſervé que ce jeune prince changeoit de couleur, en regardant Phila, maîtreſſe du roi Alexandre ſon pere : & Galien a raconté de lui-même, qu'il découvrit, de la même maniére, l'amour d'une dame Romaine pour un Comédien nommé Pylade.

In lib. Præcognit. ad Poſthum. c. 6.

L'exercice de la médecine permis aux femmes par l'Aréopag.

Agnodice Athénienne ſe déguiſa en homme, pour exercer la médecine. Elle acquit bientôt une grande réputation, par le ſuccès de ſes remédes. Les médecins d'Athènes, envieux de ſa réputation, l'accuſérent de s'introduire chez les femmes, pour les corrompre. Alors Agnodice avoua ſon ſexe. Les femmes Athéniennes intervinrent en corps, & ſe rendirent parties dans ce procès : après pluſieurs audiences, les juges de l'Aréopage permirent aux femmes d'exercer la médecine.

Hygin. fab. 274.

De l'ancienne anatomie.

L'ignorance de l'anatomie a retardé les progrès de la médecine. Il eſt incertain dans quel tems les médecins ont commencé à s'appliquer à l'anatomie. *Lorſque la médecine*, dit Galien, *étoit renfermée dans la famille des Aſclépiades, les peres enſeignoient l'anatomie à leurs enfans, & les accoutumoient dès l'enfance à diſſéquer des animaux.* On trouve cependant, dans un ancien commentateur de Platon, qu'Alc-

mæon de Crotone, diſciple de Pythagore, fut le premier qui fit des anatomies d'animaux. Plus anciennement, Athotis roi d'Egypte, de la premiére dynaſtie des Thinites, avoit compoſé, ſuivant Manethon, des livres d'anatomie. Elle a été longtems ſi groſſiére, qu'Hippocrate & Platon ont écrit, qu'une partie de la liqueur qu'on boit, tombe dans le poumon. Le ſcrupule des anciens les empêchoit de diſſéquer les corps des défunts. Ariſtote, qui vivoit plus de quatre-vingt ans après Hippocrate, fait connoître qu'on n'avoit point encore anatomiſé de cadavres humains, lorſqu'il dit : *que les parties internes du corps de l'homme ſont inconnues, ou qu'on n'a rien de bien certain là-deſſus ; mais qu'il faut en juger par la reſſemblance qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux, qui ont du rapport avec chacune d'elles.*

Chalcid. in Tim. Plat.

Hiſt. animal. lib. 1. c. 16.

On paſſa bientôt dans l'extrémité oppoſée. Suivant le témoignage de Celſe, Hérophile & Eraſiſtrate diſſéquoient tout vivans des criminels condamnés à mort. Eraſiſtrate trouva que le cerveau eſt le principe de tous les mouvemens qui ſe font dans le corps : au lieu qu'Ariſtote avoit mis l'origine des nerfs dans le cœur, ainſi que Galien le lui a reproché. C'étoit à Alexandrie qu'Hérophile faiſoit ſes diſſections. L'école d'Alexandrie devint ſi célé-

Celſ. in proœm. lib. 1.

Galen. de uſu part. lib. 8. & de Hippocr. & Plat. decr. lib. 7. c. 3. & 8.

Amm. Marcell. lib. 22. *c.* 16.

bre, qu'il ſuffiſoit à un médecin, pour s'attirer la confiance, de dire qu'il avoit étudié à Alexandrie.

Hérophile de Calcédoine tint le premier rang entre les anatomiſtes. Tertullien a horreur (1) de ſa cruauté, & marque peu d'eſtime pour ſa ſcience. Il en parle ainſi (2): » Hérophile ce médecin, » ou ce boucher, qui a diſſéqué un grand » nombre d'hommes pour ſonder la na- » ture, qui a fait la guerre à l'eſpèce hu- » maine pour la connoître, n'en a pas » mieux pénétré pour cela l'intérieur ; la » mort apportant un extrême changement » à toutes les parties, qui ne doivent plus » être les mêmes lorſqu'elles n'ont plus » de vie ; ſurtout ne s'agiſſant pas d'une » mort ſimple, mais d'une mort cauſée » par divers tourmens, auxquels la re-

(1) *M. Mugellan, profeſſeur d'anatomie à Florence, a entrepris de juſtifier Eraſiſtrate & Hérophile de l'inhumanité qui leur a été imputée de diſſéquer des criminels vivans. Il fait voir en particulier, que l'accuſation ne peut tomber ſur Eraſiſtrate, puiſqu'il a cru que les artères ne contiennent point de ſang : ce qui ne ſe trouve vrai que dans les corps morts. Mémoir. de Trév. Juill.* 1738. *Cette obſervation ne juſtifie pas Hérophile. Comment contredire le témoignage de Celſe & de Tertullien ſur celui-ci ? Le raiſonnement qui ſuit de Ciceron, ſuppoſe auſſi ces ſortes de diſſections.*

(2) Herophilus ille medicus aut lanius, qui ſexcentos homines exſecuit, ut naturam ſcrutaretur... *Tertull. de animâ, c.* 10.

» cherche

» cherche exacte de l'anatomiſte a expoſé » des malheureux. «

Ciceron avoit fait raiſonner les Empiriques de la même maniére (1) : & en effet, ni la molleſſe, ou la dureté, ni l'extenſion, ou la contraction, ni la ſituation & la couleur, ne ſont plus les mêmes dans un homme mort qu'on diſſéque. La chaleur éteinte, & les mouvemens arrêtés, produiſent encore de grands changemens. Ce qui eſt découvert, ne conſerve peut-être plus la même figure. On doit donc uſer de beaucoup de précautions, en employant les conjectures qui n'ont pas d'autre fondement. La violence des tourmens pourroit encore déranger davantage les parties intérieures d'un homme qui ſeroit diſſéqué vivant ; ſi nos anatomiſtes étoient capables de ſe porter à une ſi horrible inhumanité. Galien ne fait aucune difficulté d'avouer que la ſtructure du corps ſurpaſſe l'intelligence humaine. *Si vous voulez*, dit-il, *pénétrer dans la connoiſſance du corps humain, vous donnez une marque bien ſenſible de l'ignorance où vous êtes de votre propre foibleſſe, & de la puiſſance de l'ouvrier divin.* *De uſu part. lib. 15. c. 2*

On peut dire néanmoins, que les modernes, en perfectionnant l'anatomie,

(1) Corpora noſtra non novimus, qui ſint ſitus partium, quam vim quæque pars habeat, ignoramus, &c. *Cic. Acad. quæſt. lib. 4.*

ont porté fort loin les connoiſſances de la médecine & de la chirurgie. Les anatomies en cire colorée, qu'on a vues pendant long-tems à Paris, repréſentent avec beaucoup de régularité tous les vaiſſeaux du corps humain, & leurs ramifications les plus délicates : & ce qui exprime encore mieux la ſtructure entiére de notre corps, c'eſt un ſquelette humain que M. Verdier fait voir, dans lequel tous les conduits de chaque eſpèce ſont fort bien conſervés, & leurs cavités ſont remplies d'une cire colorée au naturel ; en ſorte que toutes les parties internes de notre corps y ſont à découvert & expoſées aux yeux, avec les proportions & ſituations que la nature elle même leur a données.

Hippocrate a reconnu qu'il s'étoit trompé en ſondant une plaie à la tête, ayant pris les jointures du crâne pour une fracture de l'os. Celſe (1) & Quintilien (2) le louent de cette ſincerité.

Commencemens de la médecine à Rome.

Non-ſeulement la ſcience de la médecine paſſa de la Gréce à Rome, mais cette profeſſion y fut réſervée pendant long-tems aux ſeuls médecins Grecs. Pline nous

(1) De futuris ſe deceptum eſſe Hippocrates memoriæ prodidit... *Celſ. lib. 8. c. 4.*

(2) Nam & Hippocrates clarus arte medicinæ videtur honeſtiſſimè feciſſe, qui quoſdam errores ſuos, ne poſteri errarent, confeſſus eſt. *Quinil. inſtit. lib. 3. c. 6.*

apprend, que la médecine étoit le ſeul des arts de la Gréce, que la gravité Romaine n'eût point encore exercé, nonobſtant le grand profit qu'on y faiſoit. Que le petit nombre des Romains (1) qui s'étoient appliqués à la médecine, avoient d'abord paſſé chez les Grecs c'eſt à dire, avoient écrit en Grec, s'étant apperçus que ceux qui traitoient la médecine autrement qu'à la Grecque, n'étoient pas à beaucoup près autant eſtimés que les autres ; le peuple ayant moins de foi aux conſeils qu'on lui donne pour ſa ſanté, lorſqu'il les entend. *Lib. 29. c. 1.*

Pline fait mention de trois auteurs qui ont traité de la médecine, parmi les Romains. Marc Caton, dit il, en a écrit peu de choſe, & il n'a pas négligé la maniere de traiter les bœufs. C. Valgius avoit dédié à Auguſte un ouvrage, qui eſt reſté imparfait ; & avant lui, Pompeius Lenæus, affranchi de Pompée le grand, avoit compoſé des livres de médecine dans les tems que cette ſcience commença à fleurir à Rome. *Plin. lib. 29. c. 2.*

Caſſius Hemina a écrit qu'Archagathus, fils de Lyſanias du Péloponéſe, fut le premier médecin qui vint à Rome, ſous le Conſulat de L. Æmilius & de L. Julius, l'an 535. de la fondation de Rome ; *Plin. lib. 29. c. 1.*

(1) Pauciſſimi Quiritium attigere, & ipſi ſtatim ad Græcos transfugæ, &c. *Plin. lib. 29. c. 1.*

ajoutant qu'on lui avoit donné le droit de bourgeoiſie, & que le public lui avoit acheté à ſes dépens un logement dans le carrefour d'Acilius; qu'au commencement on lui avoit donné le ſurnom *de médecin des bleſſures*, & que ſon arrivée fut très-agréable aux Romains; mais que peu de temps après, la pratique de couper & de brûler dont il ſe ſervoit, ayant paru cruelle, on changea ſon premier nom en celui de bourreau, & l'on prit dès-lors une grande averſion pour la médecine & les médecins. Ambroiſe Paré dit même, que les Romains lapiderent Archagathus, & il cite, à ce ſujet, Sextus de Chéronée petit-fils de Plutarque.

Ambr. Pareus introd. ad chirurg.

Caton le Cenſeur, dans une lettre écrite à ſon fils, environ 70. ans après Archagathus, témoigne la défiance qu'il avoit de la médecine des Grecs. Cette lettre, rapportée par Pline, eſt conçue en ces termes: » Soyez aſſûré, comme ſi un devin vous l'avoit dit, qu'auſſitôt que » la nation Grecque nous aura communiqué ſes arts, elle nous apportera une » corruption générale, qui s'introduira » encore plus aiſément, ſi cette nation » nous envoie ſes médecins. Ils ont juré » entr'eux d'exterminer les Barbares par » le moyen de leur médecine; & encore » exigent-ils un ſalaire pour cela de ceux

Plin. loc. cit.

» qu'ils traitent, afin d'attirer mieux leur » confiance, & de les faire périr plus ſû- » rement. «

Pline remarque ailleurs, que Caton faiſoit un grand uſage des choux, & (1) que dans leur uſage conſiſta toute la médecine des Romains pendant ſix cens ans. *Plin. lib. 20. c. 9.*

Si l'on s'en rapporte à Denys d'Halicarnaſſe, la médecine a été beaucoup plus ancienne à Rome : car on lit dans cet auteur, qu'une furieuſe peſte s'y étant allumée, en la 82. Olympiade, l'an de ſa fondation 301. elle emporta preſque tous les eſclaves, & la moitié des citoyens ; & que les médecins ne pouvoient ſuffire au nombre des malades. *Den. d'Hal. lib. 10.*

Agrippa & Montagne ont avancé que les médecins furent chaſſés de Rome, du tems de Caton l'ancien. Ce ſentiment eſt fondé ſur un paſſage de (2) Pline. Ce qui le confirme, c'eſt qu'on ne trouve aucuns veſtiges de la médecine à Rome, depuis Caton l'ancien juſqu'au tems de *Agripp. de vanit. ſcient. c. 83. Montagn. liv. 2. c. 36.*

(1) Cato tradit populum Romanum ſexcentis ferè annis medicinâ braſſicæ uſum... *Plin. Valerian. lib. 4. de re medicâ, c. 29.*

(2) *Pline dit qu'il ne ſe départira pas de l'avis de Caton, qui étoit contraire à la médecine, & que le Sénat en jugeoit comme Caton. Il ajoute que les Romains ayant reçu Eſculape au nombre des dieux ne voulurent pas que ſon temple fût dans la ville, afin de marquer leur éloignement d'un art qui trafique de la vie des hommes. Plin. lib. 29. c. 1.*

Pompée & d'Aſclépiade, dont nous parlerons bientôt.

Attalus roi de Pergame, & Mithridate roi de Pont, eſſayoient des contrepoiſons, ſur des criminels (1) condamnés à mort. Attalus travailloit auſſi à la compoſition des médicamens. Mithridate roi de Pont fut très-ſavant (2), & ſurtout en médecine. Ce roi n'eſt guère moins connu par l'antidote qui porte ſon nom, que par les longues guerres qu'il ſoutint contre la république Romaine, quoiqu'il ſe trouve des auteurs qui ont prétendu (3) que ce préſervatif étoit fort ſimple, & différent du contrepoiſon qui porte aujourd'hui le nom de Mithridate; que Pompée s'étant emparé de ſon palais, & y ayant trouvé la recette de ce contrepoiſon, fut fort ſurpris de ce qu'il n'étoit compoſé, que de vingt feuilles de rue, d'un grain de ſel, de deux noix, & de deux figues ſèches: c'étoit là tout le remède, par-deſſus le-

De Mithridate roi de Pont.

(1) *Galen. de ſimplic. medicamentor. facult. lib.* 10 *& de compoſit. medicamentor. per genera. lib.* 1. *c.* 13. *& de antidot. lib.* 1. *c.* 1.

(2) *Aul. Gell. lib.* 17. *c.* 17. *Appian. de bell. Mithridatic. Plutarq. de la différence de l'ami & du flatteur.*

(3) Antidotus verò multis Mithridatica ſertur,
Conſociata mouis; ſed Magnus ſcrinia regis
Cum raperet victor, &c. *Q. Serenus Sammonicus.*

quel il falloit prendre un peu de vin pur.

Mais Pompée trouva pluſieurs livres écrits en diverſes langues, qui contenoient les plus rares ſecrets de la médecine, & que Mithridate avoit recueillis de toute part. Pompée chargea Lenæus ſon affranchi, de les traduire en Latin; & Pline dit que cette victoire fut non-ſeulement avantageuſe à la république, par l'aggrandiſſement de ſes états, mais par l'utilité que les Romains en tirérent pour leur ſanté. *Plin. lib. 25. c. 2.*

Dans le même tems floriſſoit Aſclépiade, originaire de Bithynie. Nous avons obſervé que les deſcendans d'Eſculape s'appelloient Aſclépiades. Ils portoient ce nom, comme iſſus d'Aſclépius qui eſt le nom Grec d'Eſculape. Aſclépiade, originaire de Bithynie, n'eut rien de commun avec cette famille, que ſa profeſſion & ſon nom. Il vint s'établir à Rome: il promettoit de guérir ſûrement, promptement, & agréablement. *C'eſt ce qui ſeroit à ſouhaiter*, dit Celſe (1); *mais il y a ordinairement du danger à vouloir guérir trop vîte, & à ne ſe ſervir que de remèdes agréables.* Aſclépiade rejettoit toute la doctrine d'Hippocrate, qu'il appelloit (2) *une méditation de la mort.* Il ſe D'Aclepiade.

(1) Id votum eſt, ſed ferè periculoſa eſſe nimia & feſtinatio & voluptas ſolet. *Celſ. lib. 3. c. 4.*

(2) Θανάτου μελέτην *Galen. de venæ ſection.*

faiſoit un principe d'accommoder ſes ordonnances aux déſirs de ſes malades : il profita de l'exemple d'Archagathus, qui s'étoit rendu odieux environ cent ans auparavant, par une méthode rigoureuſe. Il ſuivit une route entierement oppoſée. Il n'ordonnoit que des choſes faciles & communes, comme la diéte, l'abſtinence du vin, le frottement de la peau, l'exercice à pié & à cheval, & tout mouvement qui ſecoue le corps : il mit en uſage la boiſſon rafraîchie, & ſe faiſoit honneur d'un titre, qui ſignifie *le médecin de la fraîcheur.* Il inventa des lits ſuſpendus, où il faiſoit bercer les malades (1), pour les exciter au ſommeil. Il faiſoit auſſi ſuſpendre les bains, pour les rendre plus ſalutaires & plus agréables par le mouvement. Il évitoit ſoigneuſement les remèdes pour leſquels la nature a quelque averſion ; & au lieu que le commun des médecins traitoit la nature avec la ſévérité d'un écuyer qui châtie un cheval qui bronche, Aſclépiade, en la flattant continuellement, l'invitoit à reprendre ſon cours.

Plin. lib. 26. c. 3.

Δια-Ψυ-χρος.

Celſ. lib. 2. c. 6. Apul. Florid. lib. 4. Plin. lib. 26. c. 3.

Ayant un jour rencontré un convoi, il découvrit que le corps que l'on portoit au bucher, avoit un reſte de vie, & il

adverſ. Eraſiſtr. c. 5.

(1) Alia quoque blandimenta excogitabat, jam ſuſpendendo lectulos, &c. *Plin. lib. 26. c. 3.*

parut reſſuſciter plutôt un mort, que guérir un malade. Une médecine ſi douce enleva tous les ſuffrages : Aſclépiade fut régardé comme un homme envoyé par les dieux. *Il conſentoit*, diſoit-il, *à paſſer pour un ignorant, s'il devenoit jamais malade.* Il parvint à une extrême vieilleſſe ſans aucune incommodité, & mourut d'une chute, ſuivant le témoignage de Pline. Suidas rapporte différemment ſa mort, & dit qu'Aſclépiade mourut d'une inflammation de poitrine, la médecine lui ayant manqué au beſoin, la premiere fois qu'il avoit eu recours à elle.

Plin. lib. 7. c. 37.

Suid. in voc. Ἀσκλεπ.

Dioſcoride, médecin d'Antoine & de Cléopatre étoit de Cilicie : il eſt plus célébre pour la connoiſſance des plantes (1), que par la ſcience de la médecine.

Thémiſon, diſciple d'Aſclépiade, a été chef d'une troiſiéme (2) ſecte, différente de celles d'Hippocrate & d'Aſclépiade. Les médecins *dogmatiques*, qui fondoient la médecine ſur le raiſonnement, ſe partagérent en deux branches, dont l'une ſuivit Hippocrate & l'autre s'attacha aux maximes d'Aſclépiade. Thémiſon de Laodicée (3) fut auteur de la ſecte appel-

De pluſieurs anciens médecins de Rome.

(1) *Il en ſera parlé dans le chapitre des Naturaliſtes.*

(2) Alia eſt Hippocratis ſecta, alia Aſclepiadis, alia Themiſonis. *Sen. epiſt. 95. Plin. lib. 29. c. 1. Celſ. in proœm.*

(3) *Thémiſon de Laodicée, auteur de la ſecte Mé-*

lée *Méthodique*, ayant prétendu établir une méthode plus aisée & plus simple, que toutes celles des médecins qui l'avoient précédé. On dit que Thémison ayant été mordu par un chien enragé, eut la rage, & qu'il en guérit. La secte méthodique fut proprement une troisiéme branche de la dogmatique. On distinguoit de tous ceux-là les (1) *Empiriques*, qui n'ajoutant aucune foi aux raisonnemens de la doctrine dogmatique, se fondoient uniquement sur l'expérience.

Dioscorid. lib. 6. Cassellan. in Themis.

Celse fait Sérapion d'Alexandrie, le chef de la médecine Empirique : Galien en rapporte l'institution à Philinus de Cos, disciple d'Hérophile : Pline, & les Empiriques eux-mêmes, remontant plus haut, ont regardé Acron d'Agrigente (2),

Cels. in præm. Galen. Introduct.

thodique est beaucoup plus ancien que le tems de l'empereur Domitien & du poëte Juvenal; ainsi le vers satyrique de Juvenal qui parle de Thémison, doit s'entendre de quelques sectateurs de Thémison, ou d'un autre médecin du même nom.

Promptiùs expediam quot amaverit Hippia mœchos,
Quot Themison ægros autumno occiderit uno.
Juven. Sat. 10.

(1) *L'étymologie d'empirique se tire du mot Grec* ἐμπειρία, *expérience.*

(2) *Empédocle, contemporain d'Acron, composa sur lui une épigramme qui est rapportée par Diogéne Laërce, & que Suidas appelle une véritable raillerie. En voici la traduction.*

Acron Agrigentin, le plus éminent des méde-

plus ancien qu'Hippocrate, comme le fondateur de cette doctrine. Outre ces ſectes des Dogmatiques, des Méthodiques, & des Empiriques, il y avoit parmi les médecins, comme parmi les philoſophes, une ſecte d'Eclectiques, qui ne s'attachant à aucune méthode en particulier, prenoient dans toutes ce qu'ils jugeoient de meilleur. Le tems d'Arétée, médecin originaire de Cappadoce, n'eſt pas préciſément connu. On croit qu'il a vécu avant Jule Céſar.

Arctorius, médecin d'Auguſte, lui ſauva la vie, le jour de la bataille de Philippes; non pas à la vérité par ſes remèdes, mais par l'avis qu'il lui donna, en conſéquence d'un ſonge, de ſe faire porter ſur le champ de bataille, tout malade qu'il étoit, & de ne pas reſter dans ſon camp. L'aile de l'armée qu'Auguſte commandoit, ayant été battue, ſon camp fut pris, & il eût infailliblement été tué, s'il y fût demeuré. *Vell. Paterc. lib. 2. Appian. de bell. civil. lib. 2.*

La guériſon d'Auguſte par Antoine Muſa fit accorder à tous les médecins la qualité de chevaliers Romains, & le privilége de porter l'anneau d'or: & le Sénat fit élever à Muſa une ſtatue d'airain, *Dio. Caſſ. lib. 53.* *Suet. in Aug. c. 59. & 81.*

cins, fils d'un pere éminent, giſt ſous ce roc éminent, à l'endroit le plus éminent de ſon éminente patrie. L'alluſion eſt fondée ſur ce que le mot Grec ἄκρος *ſignifie éminent.*

qui fut placée à côté de celle d'Eſculape.

De Celſe. Cornelius Celſus, qui a écrit huit livres de la médecine, & qui a été nommé l'*Hippocrate d'Italie*, vivoit ſous l'empire de Tibére. Il eſt beaucoup plus ancien que Celſe, l'ennemi de la religion Chrétiennne, contre lequel Origéne a écrit.

Suet. in Tib. c. 68. Tibére étoit fort incrédule ſur l'article de la médecine, & il avoit coutume de railler ceux qui ayant paſſé 30. ans, étoient obligés de demander conſeil ſur les choſes convenables ou nuiſibles à leur ſanté. C'étoit auſſi le ſentiment de Démocrite, qui dit à Hippocrate, *que tous les hommes devoient ſavoir la médecine*, c'eſt à-dire, que chacun devoit être ſon médecin à ſoi-même.

Caſtellan in Démocr.

C'eſt ne guere connoître les hommes, que de les croire capables en général des réflexions auxquelles ils ont l'intérêt le plus ſenſible. Les prédicateurs leur reprochent d'être fort indifférens ſur les choſes de l'autre vie, & d'être fort occupés des choſes de ce monde. Le reproche ſur l'indifférence de l'autre vie eſt très bien fondé : mais le plus grand nombre des hommes n'eſt guère moins indolent ſur les intérêts de ce monde. A moins qu'un objet préſent ne les frappe, la pareſſe naturelle de l'eſprit fait oublier & négliger tout ce qui leur eſt le plus important. Les hommes n'ont rien de

plus précieux que la ſanté : combien y en a-t'il qui s'appliquent à connoître leurs tempéramens, pour éviter ce qui leur eſt nuiſible ? Ils font plus de cas des richeſſes qu'ils ne devroient, & cependant il y en a bien peu qui s'inſtruiſent aſſez des loix, pour ſavoir régir & défendre leurs biens. Cette nonchalance eſt peut-être un avantage ; car les demi-ſavans ſont plus capables de ſe nuire par leur opiniâtreté, que de tirer du profit de leurs connoiſſances.

Vectius Valens, médecin ſous l'empire de Claude, eut beaucoup de part aux intrigues de cette cour fort orageuſe ; & ce qu'on en ſait de plus particulier, c'eſt qu'il fut aimé de l'impératrice Meſſaline, & qu'il ſe prévalut de ſon crédit (1), pour faire des changemens dans la médecine. Vectius Valens fut puni de mort avec les autres complices des débauches de Meſſaline. *Tac. annal. lib.* 11.

Sous le même empire de Claude, a vécu Xénophon, originaire de l'île de Cos, & iſſu de l'ancienne famille des Aſclépiades. L'empereur Claude, dont il étoit médecin, après avoir fait en plein Sénat l'éloge d'Eſculape & de ſes deſcendans, dont il cita les plus célébres, dit que le ſavoir & la naiſſance de Xénophon *Tac. annal. lib.* 12.

(1) Is eam potentiam nactus, novam inſtituit ſectam. *Plin. lib.* 29. *c.* 1.

méritoient que les habitans de l'île de Cos fussent en sa considération exemts de tous impôts ; ce qui leur fut accordé. Xénophon, par un horible ingratitude, fut un des instrumens dont Agrippine (1) se servit, au rapport de Tacite, pour se défaire par le poison, de son mari l'empereur Claude.

D. Vink, amœnit. §. 3. c. 4.

Tiraquell. de nobilit. c. 31. p. 250.

On doit placer sous ce regne Scribonius Largus, dont les ouvrages sont venus jusqu'à nous. Cœlius Aurelianus, dont nous avons aussi les ouvrages, vivoit sous les premiers empereurs, sans qu'on sache précisément sous quel régne.

Galen. method. medend. lib. 1. c. 2.

Hippocr. aphor. ininit.

Thessalus de Lydie affecta, sous le régne de Néron, de blamer avec beaucoup d'aigreur tous les médecins qui l'avoient précédé. Il n'étoit pas du sentiment d'Hippocrate, qui dit que l'art de la médecine est long. Il promettoit de l'enseigner en six mois ; ce qui lui attiroit un grand nombre de disciples. Il prit le titre (2) *de vainqueur des médecins*, qu'il fit graver sur son tombeau : il avoit l'air d'un bateleur, lorsqu'il paroissoit en public. Thessalus fit plusieurs changemens

(1) Provisam jam sibi Xenophontis medici conscientiam adhibet... *Tac. ann. lib.* 12.

(2) Quali prudentiâ ingenioque æstimari vel uno argumento potest, cum monumento suo (quod est viâ Appiâ) Iatronicen se inscripserit. *Plin. lib. 29. c. 1.*

dans les maximes d'Aſclépiade & de Thémiſon.

Andromachus, médecin de Néron, compoſa la thériaque, dont on ſe ſert encore aujourd'hui, & qui eſt une imitation de l'antidote de Mithridate, tel qu'il eſt décrit par Celſe. La ſeule différence eſſentielle conſiſte en l'addition des vipéres. Vers le même tems, Critias de Marſeille rapporta toute la médecine à l'aſtrologie. Il gagna des richeſſes immenſes. Peu après, Charmis de la même ville de Marſeille fit de grandes innovations dans tout ce qui avoit été pratiqué juſqu'alors; & au lieu des bains chauds qui étoient en uſage (1), il mit ſi fort à la mode les bains froids, qu'on voyoit dans le plus fort de l'hiver les vieillards Conſulaires ſortir du bain tout roides de froid.

Antoine Caſtor, ſavant botaniſte, a été contemporain de Pline l'ancien, mais plus âgé. Il a fait honneur à la médecine par ſa belle vieilleſſe. *Nous voyions*, dit Pline, *ce vieillard âgé de plus de cent ans, qui n'avoit aucune incommodité, qui avoit conſervé toute ſa mémoire, & qui cultivoit ſon jardin de plantes, avec une vigueur qui n'étoit point affoiblie par un âge ſi avancé.* *Plin. lib. 25. c. 2.*

Quelques modernes ont ſoutenu qu'il

(1) Frigidâque etiàm hibernis algoribus lavari perſuaſit... *Plin. lib. 29. c. 1.*

n'y avoit que des eſclaves qui exerçaſſent la médecine à Rome dans le tems des premiers empereurs, & même long tems depuis. On rapporte un grand nombre de paſſages pour appuyer ce ſentiment : toutes ces autorités prouvent qu'il y a eu des eſclaves médecins ; mais aucun des paſſages cités ne dit qu'il n'y eût pas de médecins d'une autre condition. C'eſt une opinion qui vient d'être ſolidement réfutée par M. Vink.

Amœnit. philolog.

De Galien. Claude Galien fut regardé après Hippocrate comme le fondateur de la médecine ; il étoit de Pergame, ville de l'Aſie mineure, fameuſe à divers égards, & particuliérement par ſon temple d'Eſculape. Le prénom de Claude ne doit pas nous porter à croire que Galien ait été Chrétien. Il prit apparemment ce prénom, parcequ'il s'étoit mis ſous la protection de la maiſon Claudia, car il étoit d'uſage que les cliens, ou les affranchis, portaſſent les noms de leurs patrons, ou de leurs anciens maîtres. Galien étoit né vers l'an 131. de l'ére Chrétienne, environ la 15. année du regne d'Adrien. Il étoit fils de Nicon, célébre architecte de Pergame. Il s'attacha à l'étude de la médecine, dès l'âge de dix-ſept ans déterminé par un ſonge de ſon pere. Il floriſſoit ſous les règnes de Marc Aurèle Antonin le philoſophe, de Commode ſon fils, & de

Said. in voc Γαληνός.

leurs ſucceſſeurs. Suidas donne à Galien 70. ans de vie ; Tzetzès le fait vivre un peu davantage ; Cœlius Rhodiginus & Caſtelan rapportent les opinions de ceux qui ont prolongé la vie de Galien juſqu à cent quarante ans ſans infirmités. *Cœl. Rhod. lib. 30. c. 12. Caſtellan. in Galen.*

Les anciens médecins ſe faiſoient accompagner de leurs diſciples, dans les viſites qu'ils rendoient aux malades. C'eſt ce que Martial (1) nous apprend dans une épigramme, où il ſe plaint de ce que ſon médecin lui a fait venir la fiévre, en lui faiſant tâter le pouls par les cent mains glacées de ſes diſciples.

Il y a long tems que la medecine eſt expoſée aux railleries. Lucile, dans une épigramme Grecque, dit que Diophante ayant vû en ſonge le médecin Hermogéne, ne s'éveilla jamais, malgré la vertu d'un préſervatif qu'il portoit ſur lui. On trouve dans Martial une épigramme à peu-près ſemblable. Railleries de la médecine. *Lib. 6. Epig. 53.*

Le procès des médecins & des juriſconſultes, à l'occaſion du rang, fut jugé ſur les intetrogatoires & réponſes des parties. Le juge leur demanda quelle étoit *Agripp. de vanit. ſcient. c. 82.*

(1) Languebam, ſed tu comitatus protinus ad me
Veniſti centum, Symmache, diſcipulis.
Centum me tetigere manus aquilone gelatæ ;
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo. *Martial. lib. 5. epigr. 9.*

la coutume en menant les condamnés au ſupplice, & en quel ordre marchoient le larron & le boureau. Eux répondant *que le larron alloit devant, & que le bourreau ſuivoit*, le juge fonda là-deſſus ſa ſentence, & dit : *Que les légiſtes donc précédent, & les médecins ſuivent :* faiſant entendre les grands larcins des uns, & les téméraires homicides des autres.

Socrate dit d'un peintre qui s'étoit fait médecin, *qu'il en avoit uſé finement, puiſque ſes fautes, qui avoient été expoſées au grand jour, ſeroient à l'avenir couvertes par la terre.*

Médecins punis. C'eſt un beau privilége de cet art, d'être également récompenſé, quelque funeſte que ſoit l'événement. On a quelquefois dérogé à ce privilége. En Egypte, le traitement des malades, & l'événement des remedes, étoient au riſque & péril des malades juſqu'au troiſiéme jour; mais ſi le médecin continuoit de traiter le malade plus de trois jours, l'événement étoit imputé au médecin, & il en devenoit reſponſable. Les médecins Egyptiens étoient obligés de ſe règler ſur un livre qu'on appelloit ſacré, où étoient enregiſtrées toutes les manieres de traiter les différentes maladies : enſorte que s'ils s'en écartoient, & que le malade vînt à mourir, ils étoient condamnés à mort comme meurtriers. Alexandre, après la

Diod. Sic. lib. 1. part. 2.

mort d'Héphestion, fit détruire le temple d'Eſculape, & mourir en croix Glaucias, médecin d'Epheſtion. Gontrand roi d'Orléans fit couper la tête à deux médecins, à cauſe de la mort de ſa femme la reine Auſtrigilde; ſuivant le ſerment qu'il avoit fait à la défunte de venger ſa mort. *Arrian. lib. 7. Quint. Curt. lib. 10. c. 4. Greg. Turon. hiſt. lib. 5. c. 35.*

Parmi les Viſigoths, les médecins convenoient d'une ſomme pour la guériſon d'un malade; & ſi le malade mouroit, le médecin n'étoit pas payé. S'il eſtropioit quelqu'un en le ſaignant, il payoit une amende. Si le malade mouroit auſſitôt après la ſaignée, le médecin étoit livré aux parens du mort, pour le punir à leur gré, lorſque le défunt étoit une perſonne libre: ſi le malade, qui étoit mort auſſitôt après la ſaignée, étoit un ſerf, le médecin en étoit quitte pour donner un autre ſerf à la place. *Hiſt. de Langued. t. 1. l. v. 7. p. 383.*

Dans le droit Romain (1), l'ignorance étoit imputée au médecin par la loi Aquilia; & Cujas, dans ſon commentaire ſur le juriſconſulte Paul, marque expreſſément (2), que ſi celui qui avoit fait mourir

(1) Imperitia medici culpæ adnumeratur. *Inſtit. lib. 4. tit. 3.*

(2) Si ex eo medicamine homo perierit, is qui dederit, ſi honeſtior fuerit, in inſulam deportatur; humilior autem capite punitur. *Jacob. Cujac. interpret. in Julii Pauli receptarum ſententiarum libros 5. ad leg. Corneliam.*

un homme par un remède, étoit d'une condition honnête, il étoit exilé; & que si c'étoit une personne vile, il étoit puni de mort. Achevons l'histoire des médecins.

D. Vink, amœnit. §. 1. c. 4. Macrob. Satur. lib. 2. c. 12. Spartian. in Carac. c. 4.

Les deux médecins du nom de Serenus Sammonicus, qui ont été le pere & le fils, ont été confondus par plusieurs auteurs. Le pere florissoit du tems de l'empereur Sévére, & fut tué par Caracalla, étant à table avec ce prince. Il laissa à son fils une excellente bibliothéque, composée de soixante deux mille volumes, que Serenus Sammonicus le fils légua par son testament a l'empereur Gordien le jeune, dont il avoit été précepteur. Nous avons un poëme en vers héroïques sur la médecine, qui porte le nom de Q. Serenus Sammonicus. Il est écrit d'un stile rampant. On doute s'il est du pere ou du fils.

Jul. Capitol. in Cordian. c. 18.

Il y eut des médecins établis à Rome & à Constantinople par les empereurs, (1) pour servir gratuitement les pauvres. Le quatriéme siécle a fourni encore des médecins célébres, Oribase, Aëtius, Alexandre Trallien, Paul Eginéte. Oribase de Pergame fut favori de l'empereur Julien l'apostat. Il tomba depuis dans la disgrace de Valentinien, & il fut relégué

(1) *Gothofred. not. in Cod. Theod. lib. 6. tit. 16. de Comitibus & Archiatris. Ces médecins sont nommés* Archiatri populares.

dans des pays ſauvages. Il ſoutint avec beaucoup de courage ce revers de fortune. Il fut rappellé de ſon exil, & épouſa une femme très riche, dont il eut quatre fils. Eunapius a fait ſon éloge. Oribaſe parvint à une heureuſe vieilleſſe. Il avoit écrit ſur la médecine ſoixante & dix livres, dont Photius a fait mention. Il y traitoit de la compoſition des remedes, des propriétés des alimens, des accidens des groſſeſſes, des ſymptomes & diagnoſtiques des ulceres, des maladies du cerveau & de l'affoibliſſement de la mémoire, des maladies de la poitrine & des entrailles, &c. Il n'en reſte que dix-ſept livres. Il adreſſa à ſon fils Euſtathe un abregé de ce grand ouvrage; & il dédia un ſommaire de toute la médecine à Eunapius.

Phot. biblioth. Cod. 216. 217. 218. & 219.

Nous ne connoiſſons (1) Aëtius que par ſes ouvrages. Il a compoſé un abregé de Galien, & pluſieurs autres livres de médecine.

Les ouvrages d'Alexandre Trallien ont été mis au jour par Pierre Caſtelan, évêque de Mâcon, qui les tira de la bibliotheque du roi pour les donner au public.

Caſtellan. in Aët.

Paul Eginéte a réduit en abregé les ouvrages d'Hippocrate, de Galien, & d'Oribaſe.

Caſtellan. in Paul. Ægimet.

Peu de tems après, la médecine fut en-

(1) *On croit que le médecin Aëtius eſt le même que l'héréſiarque de ce nom.*

velopée de ces ténebres générales, qui obſcurcirent toutes les ſciences : non que l'on doive croire que dans les ſiécles les plus groſſiers il n'y ait pas eu des hommes qui ſe ſoient donnés pour médecins : l'hiſtoire même nous apprend qu'il y en a eu ; mais ils ſont ſi obſcurs, qu'il ne nous en eſt rien reſté, qui mérite d'entrer dans l'hiſtoire de la médecine. Pendant les ſiécles ténébreux, la médecine fut preſqu'entiérement entre les mains des Juifs. Le médecin de Charles le Chauve étoit un Juif nommé Sedecias ; ce qui fait connoître que la médecine étoit alors principalement cultivée par cette nation. Les clercs & les moines, qui étoient les ſeuls qui étudiaſſent, l'exercerent enſuite. Un concile de Latran tenu ſous Innocent II. en 1139. marque comme un abus déja invétéré, que des moines & des chanoines réguliers, pour gagner de l'argent, fiſſent profeſſion d'avocats & de médecins.

La médecine reſſuſcitée par les Arabes.

Les Arabes ont reſſuſcité la médecine, & ont eu la réputation d'y exceller. Les plus anciens médecins parmi eux, ont été Iſâc Iſraëlite, fils adoptif de Salomon roi d'Arabie, qui vivoit dans le ſeptieme ſiécle ; Sérapion, qui a fleuri dans le huitiéme ; & Avenzoar, que les uns ont placé dans le neuviéme ſiécle, & les autres dans l'onziéme. Ce médecin, Arabe d'origine,

Freind, hiſt. de la médec. depuis Gal.

étoit né à Séville. On lui a donné cent trente cinq ans de vie ſans aucune incommodité. *Caſtellan. in Avenz.*

Les autres médecins Arabes qui ſont venus enſuite, ſont Rhaſis, qui a vécu dans le dixiéme ſiécle; Avicenne, Eſpagnol ſuivant les uns, & Aſiatique ſuivant les autres, & qui a même (1) paſſé pour Egyptien, à cauſe du ſéjour qu'il fit en Egypte, dans l'onziéme ſiécle; Rabbi Moyſe, dans le douzieme; Méſué, de la race royale des ſouverains de Damas, qui a auſſi vécu dans le douziéme ſiécle; Hali Abbas, & pluſieurs autres. *Biblioth. Rabbinic. t. 1. p. 6.*

Nous ne pouvons pas oublier l'honneur que quelques papes médecins ont fait à cet art. S. Euſébe pape, fils d'un médecin, a été médecin lui même: Jean XXII. grand ſectateur de la doctrine des Arabes, avoit été médecin de la faculté de Montpellier; il a compoſé pluſieurs livres de médecine, & entr'autres celui qui eſt intitulé, *Le thréſor des pauvres.* Paul II. après avoir été élevé au pontificat, alloit voir lui-même les malades, & leur diſtribuoit les remedes qu'il avoit ordonnés. Nico- Papes médecins. *D. Vink, manit. §. 3. c. 4.* *Platin. in Paul. 2.*

(1) *Avicenne, ſuivant la remarque du cardinal du Perron, étoit fils d'un Chinois; ſon nom en Arabe ſignifie fils d'un Chinois. Perroniana, art.* Avicenne. *Tiraqueau croit que ce médecin a été roi de Cordoue. Tiraquell. de nobilit. c. 31. p.*

De nobilit. c. 31.

las V. eſt auſſi mis au nombre des médecins par le ſavant Tiraqueau, qui joint à ces quatre ſouverains pontifes, la liſte de pluſieurs ſaints canoniſés, de pluſieurs empereurs Romains, & de pluſieurs rois, qui ont été médecins.

De l'école de Salerne.

L'école de médecine de Salerne fut fondée par Charlemagne, l'an 802. Dans le commencement du douziéme ſiécle, cette école compila l'ouvrage qui porte ſon nom, & qui a été depuis commenté par Arnauld de Villeneuve. L'ouvrage eſt compoſé en vers Léonins, ſorte de poëſie fort eſtimée dans ce tems-là. Il eſt dédié à Robert duc de Normandie, fils de Guillaume le conquérant. C'eſt ce Robert, duc de Normandie, à qui les médecins déclarérent qu'une bleſſure qu'il avoit reçue d'une flèche empoiſonnée, étoit incurable, à moins qu'il ne la fît ſucer. Ce bon prince ne voulant point employer un remède qui mettoit en grand danger de mourir celui qui s'y expoſeroit, Sybylle ſa femme prit le tems de ſon ſommeil, ſuça cette plaie empoiſonnée, & perdit la vie, en la ſauvant à ſon époux.

Freind, de la méd. depuis Gal.

De Pierre d'Apon, & d'Arnauld de Villeneuve.

Pierre d'Apon, natif de Padoue, a été célébre dans la philoſophie & dans la médecine. Il excelloit dans le talent de concilier les différentes opinions: ce qui lui fit donner le ſurnom de conciliateur. Il

Bern. Scar-

fut

fut profeſſeur à Boulogne ; il faiſoit payer fort cher ſes viſites aux malades. A 88. ans (1) il fut accuſé de magie, & étant mort en 1305. avant le jugement du procès, il fut brûlé en effigie après ſa mort. *Leon. lib. 2. claſſ. 9. hiſt. Patav.*

Arnauld de Villeneuve, célebre médecin & chymiſte, né en 1300. fut en grande faveur, (2) auprès de Frédéric roi de Sicile, il fut medecin du pape Clément V. Pierre Caſtelan dans l'abregé de ſa vie donne la liſte de ſes ouvrages. Il étoit autrefois défendu aux medecins en France de ſe marier. On vouloit qu'un homme engagé dans une profeſſion ſi importante, s'y livrât tout entier ; & qu'il ne pût être diſtrait par les ſoins que le ménage entraîne, par l'éducation & l'établiſſement de ſes enfans. Le cardinal d'Eſtouteville apporta en 1452. une bulle qui permit aux medecins de ſe marier. *Caſtelan in Arn. Villan.* *De Sault, préf. de la diſſert. ſur la pierre.*

Depuis le renouvellement des ſciences, pluſieurs medecins ont fait honneur à leurs ſiécles par leur profond ſavoir. On remar- De pluſieurs medecins modernes:

(1) *Riccioli ne donne à P. d'Apon que 66. ans de vie : Je prefere le témoignage de Caſtelan. Voyez ce que je dis d'Apon. au ch. de la magie Tom. 9.*

(2) *Il ſera fait mention d'Arnauld de Villeneuve, dans le chapitre de la chymie, Tom. 6*

que parmi eux, Jérôme Savonarole, Marsile Ficin, André Veſalius, Gabriel Fallope, célebre par la ſcience de l'anatomie, Jérôme Fracaſtor, Jerôme Cardan, Jérôme Mercurialis, Jean Argenterius, grand novateur & chymiſte, Goropius Becanus, qui a mérité de porter le titre de Varron de ſon ſiecle, Adam Fumée, premier medecin de Charles VII. & de Louis XI. maître des requêtes en 1474. & garde des ſceaux en 1494. Les trois Mirons, dont le premier ayant été appellé pour être premier medecin de Charles VIII. mourut en chemin, le ſecond fut premier medecin de la reine Anne de Bretagne, & de Claude de France reine de France, femme de François I. & le troiſieme, qui fut premier medecin de Charles IX. Les deux Riolans, célebres par les ouvrages de medecine qu'ils ont compoſés, & les deux de Lorme, qui ont ſu prolonger leurs propres jours; le pere, premier medecin de la reine Louiſe de Lorraine femme d'Henri III. & de la reine Marie de Medicis, femme d'Henri IV. étant décédé en 1637. à l'âge de 90. ans, & le fils, premier medecin de Gaſton de France duc d'Orléans, étant mort en 1678. à 91. ans.

De Jean Fernel.

Parmi les medecins François, aucun n'a égalé la réputation de Jean Fernel,

natif (1) d'Amiens, premier medecin d'Henri II. & à qui la reine Catherine de Médicis diſoit qu'elle étoit redevable de ſa fécondité. Il a embraſſé toute la medecine dans des écrits également doctes & polis, & il s'eſt acquis une telle réputation dans toute l'Europe, que l'univerſité de Paris ſe fera honneur dans tous les ſiecles à venir d'un tel éleve. Il a laiſſé deux filles; l'aînée, qui épouſa de ſon vivant, Philippe Barjot maître des requêtes, & préſident au grand conſeil; & la cadette, âgée ſeulement de dix ans, à la mort de ſon pere, mariée depuis à Gilles de Riantz, baron de Villerai, reçu préſident à mortier au parlement de Paris, ſéant à Tours en 1592. Fernel mourut en 1558. âgé, ſuivant de Thou, de 52. ans, & ſuivant Caſtelan, de 49. ſeulement. *Thuan. lib. 21.* *Caſtelan. Fernel.*

Le dix-ſeptieme ſiecle a été fort occupé de la diſpute au ſujet de l'émétique; j'en parlerai dans le chapitre de la medecine ancienne & moderne, où je ferai mention des découvertes attribuées à la

(1) *Fernel eſt né à Montdidier, ſelon Mézeray; à Clermont en Beauvoiſis, ſelon Plantius, auteur de ſa vie. J'ai ſuivi ici l'éloge que de Thou en a fait, quoique l'autorité de Plantius medecin qui a écrit la vie de Fernel, me ſemble la plus forte.*

medecine moderne. Je remets auſſi à traiter de la medecine chymique, dans le chapitre de la chymie.

Fin du Tome premier.

a1
3466